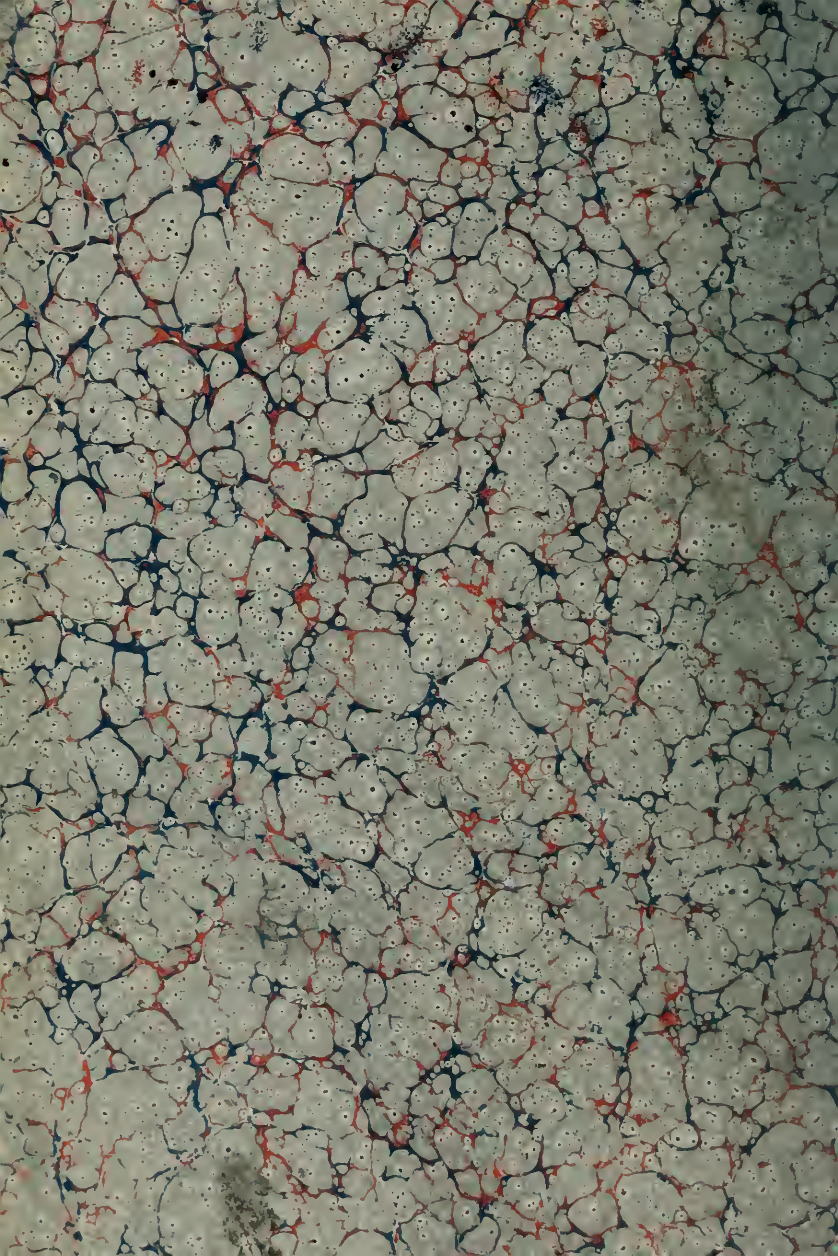
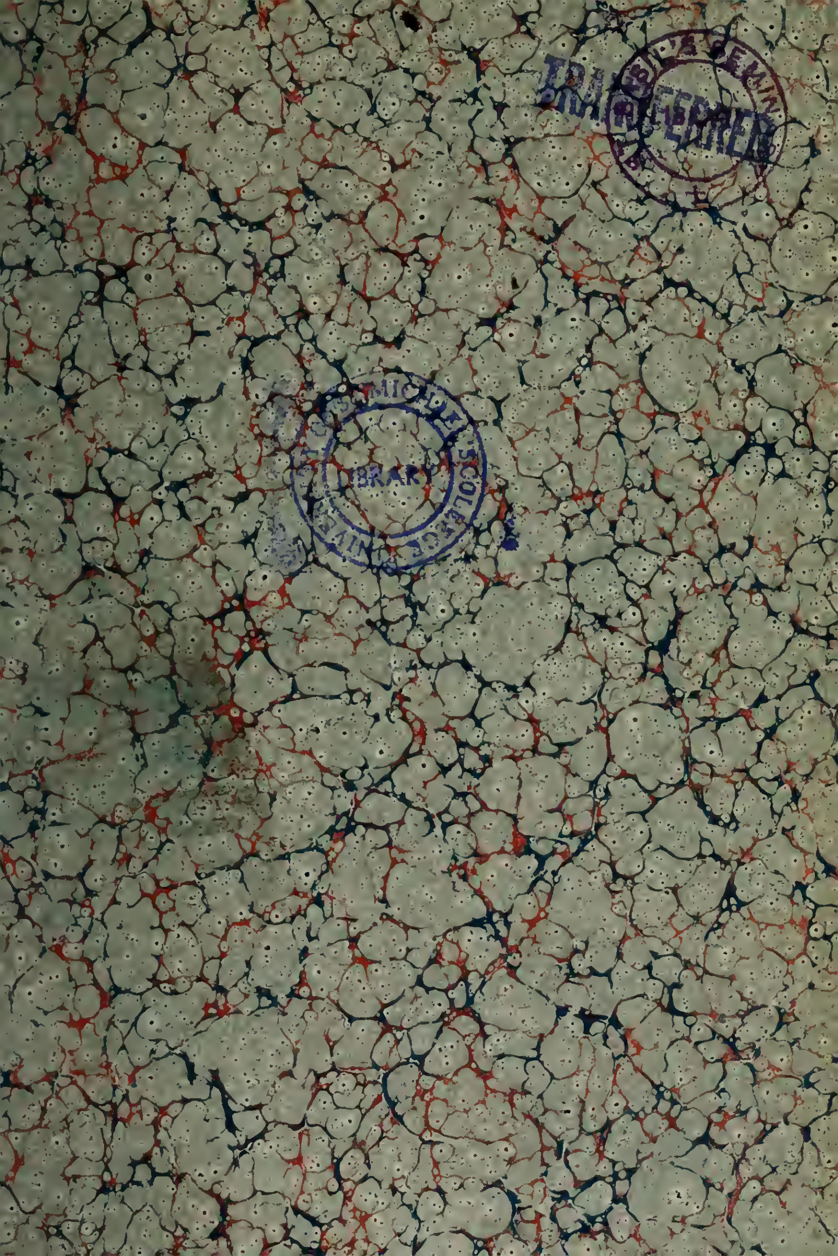





LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

CHOIX

DES LETTRES ÉDIFIANTES.

TOME II.

IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNOIE, N° 12.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

PRÉCÉDÉ

DE TABLEAUX GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES, POLITIQUES, RELIGIEUX ET LITTÉRAIRES,

DES PAYS DE MISSION.

TROISIÈME ÉDITION,

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES, AVEC LES ACTES DES ROIS DE FRANCE CONCERNANT LES MISSIONS, DE NOUVELLES LETTRES ÉDIFIANTES ET AUTRES MORCEAUX CHOISIS.

TOME SECOND.

MISSIONS DE LA CHINE,

SECONDE PARTIE.

PARIS.

Brunot-Labbe, Libraire, quai des Augustins, n° 33;
Gaume Frères, Libraires, rue du Pot-de-Fer;
A. Leclère et Cie, quai des Augustins, n° 35;
Méquignon junior, Libraire, rue des Grands-Augustins.

A CAEN,
Chez Manoury, Libraire.

1835.

CHOIX

DES

LETTRES ÉDIFIANTES,

ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,

PRÉCÉDÉ

DE TABLEAUX DES PAYS DE MISSION.

MISSIONS DE LA CHINE.

ENTRETIENS D'UN LETTRÉ CHINOIS ET D'UN DOCTEUR EUROPÉEN, PAR LE PÈRE RICCI (1).

PREMIER ENTRETIEN.

DIEU A CRÉÉ L'UNIVERS, ET IL GOUVERNE TOUT PAR SA PROVIDENCE.

LE LETTRÉ. Le premier devoir de l'homme est d'apprendre à se régler soi-même. C'est par-là sûrement qu'il peut se distinguer des animaux. Le nom de sage n'est dû qu'à celui qui est venu à bout de se rendre parfait. Tout autre talent, quelque brillant qu'il soit, ne doit pas nous tirer de la foule. La vertu fait le vrai bonheur, et toute fortune qui n'est pas fondée sur la vertu, c'est à tort qu'on l'appelle fortune; c'est vraiment un état de malheur. L'homme est sur la terre comme dans un chemin

(1) Voir sur cet ouvrage notre premier volume, page 318.

où il marche : tout chemin a un terme, et ce que l'on fait pour aplanir une voie n'est pas pour la voie elle-même, c'est pour le terme où la voie conduit. Or, tout ce que nous faisons pour régler nos mœurs et notre conduite, où nous mène-t-il ? Je comprends assez à quoi tout aboutit dans cette vie ; mais après la mort qu'arrive-t-il ? voilà ce que je ne comprends pas. J'ai appris, monsieur, que vous parcouriez la Chine pour y prêcher la loi du Seigneur du ciel, et que par-là vous engagiez à la vertu ceux qui vous écoutent : je souhaiterois bien vous entendre.

Le docteur. Je suis ravi, monsieur, d'avoir l'honneur de vous entretenir : vous voulez m'entendre parler du Seigneur du ciel. Souhaitez-vous que j'explique ses perfections, et que je dise ce qu'il est ?

Le lettré. J'ai ouï dire que votre doctrine étoit profonde et étendue ; peu de paroles ne suffisent pas pour en voir le fond ; mais ce n'est que dans votre pays que l'on adore véritablement le Seigneur du ciel. Vous dites qu'il a créé les cieux, la terre, l'homme et toutes choses ; qu'il gouverne tout, et maintient tout dans le bel ordre où nous le voyons. Je n'ai jamais rien ouï de semblable, et nos plus grands philosophes des temps passés n'en ont jamais rien dit. Je serois bien aise d'être instruit là-dessus.

Le docteur. Ma doctrine touchant le Seigneur du ciel n'est pas une doctrine particulière à un seul homme, à une seule famille, à un seul pays. De l'orient à l'occident, tous les empires l'ont reçue depuis un grand nombre de siècles, et ce que les anciens sages ont enseigné sur la création de l'univers par la toute-puissance du Seigneur du ciel, nos livres sacrés nous l'apprennent encore aujourd'hui, de manière qu'il n'y a point le moindre doute à former là-dessus. Jusqu'ici les savans de la Chine n'ont eu aucune communication avec les autres royaumes : ainsi, ne connoissant point les caractères, ne sachant point les

langues des nations étrangères, ils ont ignoré leurs mœurs et leur créance.

Pour moi, je n'ai qu'à vous exposer simplement la loi universelle du Seigneur du ciel, pour vous faire juger aussitôt que c'est la véritable loi. Mais, avant que d'entrer dans le détail de cette sublime doctrine, avant que de vous rapporter les divins enseignemens que la sage antiquité nous a laissés dans nos livres saints, il est à propos d'établir un principe sur lequel tout est fondé.

Ce qui distingue singulièrement l'homme de la bête, c'est l'âme raisonnable; cet esprit peut juger de ce qui est et de ce qui n'est pas, et discerner le vrai du faux. Il n'est pas possible de lui faire approuver ce qu'il conçoit être contre la raison. L'animal au contraire ne discerne rien. Il a du sentiment, du mouvement, de certaines connoissances; mais tout cela ne le rend que bien peu semblable à l'homme. L'animal ne raisonne point; il ne peut pénétrer le fond des choses, ni d'un principe tirer des conséquences. Ainsi, presque tout se réduit pour lui à boire, à manger, à perpétuer son espèce. L'homme est bien au-dessus. Doué d'une âme spirituelle, il distingue la manière d'être de chaque chose, il examine leurs propriétés, et par-là il connoît leur nature, il en voit les différens effets, et il remonte à la cause. Toutes ces connoissances le conduisent à embrasser le parti de la vertu, et à se livrer au travail dans cette vie, pour jouir après la mort d'un repos et d'une félicité éternelle. L'esprit humain ne peut point forcer ses propres lumières. Si la raison nous présente quelque chose comme bon ou mauvais, nous le regardons comme bon ou mauvais; nous le regardons nécessairement comme tel. Cette raison est dans l'homme ce que le soleil est dans l'univers. Ainsi, abandonner les lumières de la raison pour suivre à l'aveugle les enseignemens d'un autre homme, c'est comme si l'on prenoit une

lanterne en plein jour pour chercher une chose perdue.

Ce point une fois établi, si vous souhaitez, monsieur, m'entendre parler de la loi du Seigneur du ciel, je suis prêt à vous mettre devant les yeux toute cette doctrine, mais à une condition, je vous prie ; c'est que si, en m'écoutant, il vous survient quelque chose à m'objecter, vous me le proposiez sans façon. De mon côté, je ne cherche pas de vains complimens ; et du vôtre, la matière est de trop grande importance, pour qu'une politesse malentendue vous fasse perdre le fruit de notre entretien.

Le lettré. Proposer ses difficultés, qu'y a-t-il en soi de mauvais ? L'oiseau a des ailes pour parcourir, en volant, les forêts et les montagnes. L'homme a reçu la raison pour examiner et approfondir les choses. Les disputes des gens sages n'ont d'autre effet que de mettre la vérité dans tout son jour. Les objets de nos connoissances sont infinis, et l'on peut être savant sans savoir tout. Un homme ignore un point ; dans tout un royaume on peut trouver un autre homme qui le saura ; et quand tout un royaume seroit là-dessus dans l'ignorance, l'univers peut fournir quelqu'un qui en sera instruit. Le sage prend la raison pour guide ; là où il voit la raison, il s'y porte ; où il ne la voit pas, il change de route. Quel homme se conduit autrement ?

Le docteur. Commençons, monsieur, puisque vous le souhaitez, par cet article fondamental : qu'il y a un Seigneur suprême qui a créé et qui gouverne le ciel, la terre et toutes choses. Pour moi, je ne vois rien de si clair que cette vérité. Quel est l'homme qui ne lève quelquefois les yeux au ciel ? A la vue d'un tel objet, peut-on ne pas s'écrier avec admiration : Il y a la haut un maître ! C'est à ce maître que je donne le nom du Seigneur du ciel, et qu'en langue européenne on appelle *Dieu*. Deux ou trois réflexions vont pleinement vous convaincre sur cela.

En premier lieu, nous avons naturellement des con-

noissances qui nous viennent sans le secours d'aucune étude. Tous les peuples de la terre, sans autre maître que la nature, ont l'idée d'un être souverain. Tous adorent une divinité. Qu'un homme éprouve quelque malheur, c'est à cet être qu'il a recours aussitôt, comme à un père plein de bonté. Qu'un autre se soit rendu coupable de quelque crime, la crainte s'empare de son esprit; son cœur est tourmenté de mille remords, et il lui semble qu'un cruel ennemi le poursuit partout. N'est-ce pas là une preuve bien sensible que ce grand maître existe en effet, qu'il gouverne le monde, et surtout le cœur de l'homme, qu'il force à reconnoître si bien ce qu'il est?

En second lieu, les choses inanimées, placées dans leur centre, sont absolument incapables de se mouvoir d'elles-mêmes; beaucoup moins peuvent-elles se donner un mouvement régulier et uniforme. Elles ont nécessairement besoin pour cela du secours de quelque intelligence qui les fasse agir. Suspendez une pierre en l'air, ou mettez-la sur l'eau, elle tombera d'abord à terre; elle s'y arrêtera et ne pourra plus se mouvoir. D'où vient cela? c'est que la pierre tend naturellement en bas, et que ni l'air ni l'eau ne sont pas son centre. Ce que nous remarquons dans le vent, qui s'élève de la terre avec fracas, n'est point contraire à ce principe. Nous voyons assez que ce n'est là qu'un effet d'une impulsion tumultueuse qui n'a rien de réglé dans son mouvement. Mais, à examiner le soleil, la lune, les autres planètes et toutes les constellations, il faut bien raisonner autrement. Ces corps merveilleux sont dans le ciel comme dans leur centre : ils sont inanimés. Cependant ils se meuvent, et d'une manière tout opposée au mouvement général du ciel; car tandis que le ciel se meut d'orient en occident, ces globes marchent d'occident en orient : leur mouvement est parfaitement réglé; chacun suit la route qui lui est propre, et parcourt chaque signe

céleste, à sa manière, sans qu'il y ait jamais eu le moindre dérangement. Un ordre si bien gardé ne prouve-t-il pas qu'il y a un maître qui y préside? Si vous voyez en pleine mer un vaisseau battu d'une rude tempête, se soutenir malgré les vents et les flots, et continuer sa route, quoique vous n'aperceviez personne, ne jugerez-vous pas qu'il y a sur le vaisseau un pilote habile qui le conduit?

En troisième lieu, les créatures en qui l'on remarque certaines connoissances et du sentiment, n'ont pas pour cela des âmes spirituelles comme les nôtres; et si nous les voyons faire des choses qui semblent n'appartenir qu'à l'esprit raisonnable, n'en devons-nous pas conclure qu'une intelligence supérieure les conduit? Or, jetez les yeux sur les divers animaux de l'air et de la terre; ils sont purement animaux, nullement spirituels comme nous; cependant on les voit chercher à boire et à manger dans leurs besoins, choisir des lieux écartés, dans la crainte des traits du chasseur et des filets de l'oiseleur. Ils savent écarter tout ce qui pourroit leur nuire, et prendre des précautions pour conserver leur vie. Ils ont tous leur manière de nourrir et d'allaiter leurs petits. Quel amour ne leur marquent-ils pas? Toutes ces choses, si semblables à ce que pourroit faire une créature douée de raison, ne démontrent-elles pas qu'il y a un maître qui instruit ces animaux, et qui leur donne tous ces instincts? Si vous voyiez voler une quantité de flèches qui toutes donnassent droit au but, quoique vous n'aperçussiez aucun archer, douteriez-vous qu'une main adroite ne les eût lancées et dirigées?

Le lettré. Les cieux, la terre, le nombre et la beauté des choses qu'ils renferment, me font croire qu'il y a un Dieu; mais que ce Dieu ait tout créé et qu'il gouverne tout, comment le prouve-t-on?

Le docteur. En considérant cette prodigieuse quantité

de créatures qui composent l'univers, on peut remarquer deux choses également admirables, leur production, leur disposition. Quant à l'auteur de l'une et de l'autre, ce ne peut être que Dieu seul. Les réflexions suivantes développeront ma pensée.

1° Rien ne peut se produire soi-même, et tout ce qui est produit a besoin d'une cause extérieure qui le produise. Un édifice, un palais ne s'élève pas de lui-même. Il faut des ouvriers pour le bâtir. Sur ce principe, ce n'est pas d'eux-mêmes que les cieux et la terre se sont formés. Ils ont donc été créés par quelque cause. C'est cette cause que nous appelons *Dieu*. A la vue d'un petit globe où l'on voit les planètes et les constellations, où l'on distingue les terres, les mers, les rivières et les montagnes, où tout enfin est marqué par ordre et avec exactitude, on conclut aussitôt que c'est là le travail d'un ouvrier entendu, et personne ne s'avise de penser que ce globe se soit fait de lui-même. Que doit-on dire, quand on fait attention à l'étendue immense de la terre et des cieux, à cette alternative perpétuelle des jours et des nuits, à cette brillante lumière du soleil et de la lune, à ce merveilleux arrangement des astres? Quand on voit la terre produire tant d'arbres et de plantes, les eaux nourrir tant de poissons, la mer s'enfler et décroître si régulièrement, mais surtout quand on examine l'homme qui surpasse si fort tout le reste, laquelle de toutes ces choses a pu se donner l'être? Mais supposons un moment qu'une chose puisse se créer elle-même, il faut pour agir qu'elle soit déjà, et dès-lors, puisqu'elle est, qu'est-il nécessaire qu'elle se crée? Que si elle n'est pas encore, ce qui agit pour la créer n'est pas elle. Concluons donc que rien ne peut se produire soi-même.

2° Lorsque des choses purement matérielles, et d'elles-mêmes incapables de s'arranger, paroissent toutes placées

en bel ordre, chacun juge d'abord qu'un artiste a pris soin de les ordonner. Par exemple, qu'on voie une maison bien disposée dans toutes ses parties : ce qui compose la porte est placé à l'entrée ; dans le fond se trouve un jardin planté d'arbres et de fleurs ; au milieu s'élève une salle à recevoir les hôtes ; sur les ailes sont des corps de logis propres à habiter. Dans la structure de tous ces édifices, les pieds et les colonnes sont en bas pour soutenir les poutres de traverse; les toits sont en haut pour mettre à l'abri des vents et de la pluie ; tout enfin est mis à sa place et si bien ordonné, que le maître peut y loger avec sûreté et avec agrément. Qu'on voie, dis-je, une telle maison; ne dira-t-on pas aussitôt qu'un architecte en a conçu l'idée, et l'a fait bâtir? Voyez encore un amas de caractères propres à l'imprimerie : chacun de ces caractères a sa signification ; en les assemblant, on peut composer un membre de période, une période entière, et enfin un discours suivi et élégant. Mais si un homme de lettres ne range ces caractères, pensez-vous sérieusement que d'eux-mêmes, ou par hasard, ils puissent s'assembler et produire ainsi une pièce d'éloquence? Or, jetez les yeux sur la terre, les cieux et toutes les créatures ; quel ordre merveilleux! quelle admirable disposition! La matière, la figure, l'intérieur, l'extérieur des choses, y a-t-il rien à ajouter ou à retrancher? Le ciel est élevé, pur, brillant, et couvre tout. La terre est basse, épaisse, matérielle, et soutient tout. Pris séparément, ils forment deux opposés : étant réunis, ils s'allient parfaitement dans la composition de l'univers. Les étoiles fixes sont au-dessus du soleil et de la lune : le soleil et la lune embrassent la région du feu ; le feu enveloppe l'air ; l'air s'étend sur les terres, et les mers, les eaux se répandent et coulent autour de la terre : la terre, immobile au centre de l'univers, reçoit les influences de tous les élémens, et par-là fait sortir de son

sein les insectes, les plantes et les arbres. Les eaux entretiennent des poissons de toute espèce : l'air est l'élément des oiseaux ; la terre la demeure des quadrupèdes ; le feu échauffe et met tout en mouvement. Au milieu de tant de créatures, l'homme est ce qu'il y a de plus admirable. La noblesse de son âme l'élève au-dessus de tout ; doué des plus belles qualités, il règne sur tout. Cent parties différentes composent son corps ; il a des yeux pour voir les couleurs, des oreilles pour entendre les sons, des narines pour sentir les odeurs, des mains pour toucher, des pieds pour marcher, du sang, des veines, un cœur, un foie, des poumons pour entretenir la vie, de l'intelligence pour comparer, observer, juger, se déterminer.

Passons aux animaux de l'air, des eaux et de la terre. Ils n'ont pas la raison en partage, et ils ne peuvent par eux-mêmes se procurer tous leurs besoins ; ils ne sèment point, etc. C'est en tout cela qu'ils sont fort inférieurs à l'homme ; mais presque tous en naissant, ils se trouvent couverts de poils, de plumes ou d'écailles qui leur tiennent lieu de vêtemens pour envelopper et préserver leurs corps. Ils sont pourvus d'armes défensives pour résister à quiconque les attaque : les uns ont des griffes ou des cornes ; les autres, le pied et la dent ; ceux-ci, le bec ; ceux-là, le venin. La nature leur enseigne à connoitre parmi les autres animaux ceux qui peuvent leur nuire. La poule redoute l'épervier ; le paon ne lui cause pas la moindre crainte. La brebis fuit devant le loup et le tigre : elle se mêle avec le bœuf et le cheval. Est-ce donc que le tigre, le loup et l'épervier sont d'une extrême grosseur, et que le paon, le bœuf et le cheval sont fort petits? non ; mais la brebis et la poule savent que ceux-là sont ses ennemis, et que ceux-ci ne le sont pas.

Descendons jusqu'aux arbres et aux plantes. Leur espèce de vie est absolument sans connoissance et sans sen-

timent. Comment se conserver eux-mêmes ? Comment conduire à maturité leurs fruits et leurs graines ? Comment éviter les coups de toutes sortes d'animaux ? Les uns sont hérissés d'épines, les autres revêtus d'une forte écorce. Ils entourent leurs fruits et leurs semences de diverses sortes d'enveloppes et même de coques fort dures. Ils étendent de tous côtés leurs branches, et les couvrent de feuilles pour se faire un rempart, et se préserver. Raisonnons à présent à la vue de cet ordre admirable qui règne partout, qui se perpétue, et que rien n'est capable d'altérer. Si dès le commencement une suprême intelligence, en créant le monde, n'avoit pas rangé et disposé toutes les créatures, comment est-ce que l'univers se trouveroit si parfaitement ordonné ? Comment chaque chose seroit-elle si bien à sa place ?

3° Tout ce que l'on voit naître et prendre un corps doit se former dans le sein de sa mère, ou sortir d'un œuf, ou venir d'une graine. Rien ne se fait de soi-même. Mais cette mère, cet œuf, cette graine sont aussi des choses qui ont dû recevoir la naissance avant que de pouvoir la donner à d'autres. Le noyau qui produit l'arbre, d'où est-il venu ? Il est nécessaire de remonter jusqu'aux premiers individus de chaque espèce. Ces individus primordiaux ne sont pas sortis de l'espèce même. Il faut donc reconnoître un premier principe bien au-dessus de tout le reste, qui a donné l'être à tout. C'est ce premier principe que nous appelons *Dieu*.

Le lettré. Puisque l'univers a un créateur que vous appelez *Dieu*, je souhaiterois apprendre quelle est l'origine de Dieu.

Le docteur. Dieu est l'origine de toutes choses, et tout ce qui a une origine n'est point Dieu. Parmi les créatures, les unes ont un commencement et une fin, comme les animaux, les arbres et les plantes. Les autres ont un

commencement et n'ont point de fin, c'est-à-dire, ne meurent point, comme les esprits, l'âme de l'homme. Dieu n'a ni fin ni commencement. Il est le principe et l'origine de tout. Si Dieu n'étoit pas, il n'y auroit rien. Tout vient de Dieu, et il ne vient d'aucun autre.

Le lettré. Que le monde au commencement ait été créé par un Dieu incréé lui-même, j'en sens la nécessité, et je n'ai plus rien à objecter là-dessus. Mais à présent nous voyons qu'un père a pour père un autre homme, qu'un animal vient d'un autre animal, que tout prend naissance de cette manière; et il semble par conséquent que les choses se propagent ainsi d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin de recourir à Dieu pour cela.

Le docteur. Dieu donna d'abord l'être aux premières créatures de toutes les espèces, lesquelles en ont produit d'autres. Mais remarquez qu'une chose pour en produire une autre, qu'un homme pour être le père d'un autre homme, a nécessairement besoin du concours de Dieu; c'est Dieu qui se sert de l'homme comme il se sert de toutes ses créatures, et chaque homme en particulier a toujours Dieu pour cause principale et pour origine. Une scie, un ciseau, sont des instrumens propres à faire un ouvrage. Mais il faut que l'ouvrier les mette en œuvre, et c'est à l'ouvrier que l'ouvrage est attribué et non point aux instrumens. Pour éclaircir davantage cette matière, je vais expliquer les différentes causes des choses. Il y a quatre sortes de causes : l'efficiente, la matérielle, la formelle et la finale. La cause efficiente produit la chose et fait qu'elle soit quelque chose; la cause formelle constitue la chose telle, et la distingue de toute autre; la cause matérielle est la matière qu'on emploie à faire la chose, et qui reçoit la forme qu'on lui donne; la cause finale est ce pourquoi la chose est faite, et qui en détermine l'usage. On peut voir tout cela dans un ouvrage de mains. Dans

un chariot, par exemple, c'est un charpentier qui l'a fait, voilà sa cause efficiente; il a des roues, un timon, une certaine figure, voilà sa cause formelle; on s'est servi de bois pour le construire, voilà sa cause matérielle; il est fait pour voiturer, voilà sa cause finale. Les mêmes causes peuvent encore se remarquer dans toutes sortes de productions. Dans le feu, par exemple, ce qui le produit est un autre feu; la forme est cette flamme, cette chaleur qui agit sans cesse; sa matière est l'aliment qu'on lui fournit, et sa fin est d'échauffer. Tout ici-bas a ces quatre espèces de causes. Parmi ces causes, la matérielle et la formelle sont intrinsèques à la chose, et la font ce qu'elle est. L'efficiente, aussi bien que la finale, lui sont extrinsèques. Elles existent avant elle, et ne peuvent point composer son essence; et quand je dis que Dieu est la cause et l'origine de toutes choses, j'entends la cause efficiente et finale, et nullement la matérielle ni la formelle. Dieu renferme toutes les perfections dans une simplicité merveilleuse; comment pourroit-on dire qu'il fait partie de quelque chose?

Ne parlant donc ici que des deux causes efficiente et formelle, il faut encore distinguer la cause prochaine et la cause éloignée, l'universelle et la particulière. L'éloignée et l'universelle est la principale, la prochaine et la particulière est la moindre. Dieu est la cause éloignée et universelle; les créatures ne sont que les causes particulières et par-là les moindres. Toutes les causes inférieures dépendent nécessairement de la générale. Un père et une mère sont dits être la cause de leurs fils; mais ce n'est là qu'une cause inférieure et particulière. S'il n'y avoit pas un ciel et une terre dont l'homme reçoit à tous momens les bienfaits, comment donneroit-il naissance à un autre homme? Et s'il n'y avoit pas un Dieu qui soutient et gouverne la terre et le ciel, qui est-ce qui pour-

roit prendre vie et subsister dans l'univers? Dieu est donc la souveraine cause, la source et l'origine primitive de toutes choses. C'est pour cela que les anciens sages nomment Dieu la cause des causes, l'origine des origines.

Le lettré. Dans l'univers il y a des choses absolument différentes les unes des autres. Ne seroit-ce pas là une raison de penser qu'elles ont aussi des causes différentes? Nous voyons que chaque rivière, chaque ruisseau a sa source propre : vous dites cependant, monsieur, que Dieu seul est l'origine de tout; permettez-moi de vous proposer encore ce doute.

Le docteur. Les causes particulières font nombre; mais la cause universelle, le souverain principe est unique. Comment cela? La première cause qui a donné l'être à tout renferme en soi les perfections de tout ce qu'elle a créé. Elle surpasse infiniment toutes les créatures, et sa nature est si parfaite, qu'on ne peut rien y ajouter. Or, si dans l'univers il y avoit deux créateurs, deux dieux, seroient-ils égaux ou non? S'ils ne sont pas égaux, le moindre ne seroit pas souverainement parfait, et le plus grand, quelque grand qu'il fût, pourroit encore recevoir les perfections du moindre. S'ils sont égaux en tout, pourquoi y en a-t-il deux? Un seul suffiroit. Mais encore ces deux dieux pourroient-ils s'attaquer et se détruire l'un l'autre, ou non? S'ils ne le pouvoient pas, ce défaut de puissance marqueroit en eux des bornes, de l'imperfection, et l'on ne pourroit dire d'aucun des deux qu'il est le maitre souverain. Que s'ils le pouvoient, celui qui seroit capable d'être vaincu ne seroit point Dieu.

Le monde, composé d'une si prodigieuse quantité de choses si bien ordonnées, ne doit avoir qu'une suprême intelligence qui le gouverne; autrement tout ce bel ordre pourroit-il subsister? Si, dans une nombreuse troupe de musiciens, il n'y a pas un premier maitre qui règle

tout, l'harmonie manque et tombe. Nous voyons que dans une famille il n'y a qu'un chef, qu'un roi dans un royaume, et s'il s'en élevoit deux, le royaume, la famille seroient aussitôt dans le trouble. Nous voyons qu'un homme n'a qu'un corps, que ce corps n'a qu'une tète, et s'il paroissoit un homme à deux têtes ou à deux corps, on le regarderoit comme un monstre. Ne devons-nous pas juger de là que dans l'univers, quoiqu'il y ait différentes sortes d'esprits, il n'y a qu'un seul Dieu qui a tout créé, et qui gouverne tout? Avez-vous encore, monsieur, quelque doute là-dessus?

Le lettré. Je suis pleinement convaincu, monsieur, qu'il y a un Dieu, maître souverain de toutes choses, et qu'il n'y en a qu'un, vous me l'avez démontré. Mais voudriez-vous m'expliquer en détail ce que c'est que Dieu?

Le docteur. L'homme ne peut pas comprendre la nature d'un petit insecte, d'une fourmi, par exemple : comment pourroit-il pénétrer dans la profondeur de la nature divine? Et si l'homme étoit capable de comprendre parfaitement ce que c'est que Dieu, dès-lors même Dieu ne seroit pas Dieu.

Autrefois un grand prince voulut s'instruire de la nature de Dieu. Il interrogea là-dessus un des sages de sa cour. Le philosophe pria le roi de lui donner trois jours pour penser à ce qu'il devoit répondre. Ce temps étant passé, le roi fit venir le philosophe en sa présence; le sage pour réponse lui demanda six jours, après quoi il pourroit parler. Les six jours expirés, il en demanda douze. Alors le prince en colère lui reprocha qu'il vouloit se moquer de lui. Le sage répondit humblement qu'il ne porteroit jamais l'audace jusque-là; mais que la nature de Dieu étant sans bornes, plus il méditoit, moins il comprenoit cette nature, comme l'homme qui voudroit à l'œil simple examiner le soleil, plus il le regarderoit, moins il

seroit en état de le voir ; que c'étoit là l'unique raison de son silence.

L'ancienne histoire nous apprend qu'un saint et savant homme d'Occident, appelé Augustin, résolut d'approfondir la Divinité, et d'écrire sur ce sujet. Un jour que, se promenant sur le bord de la mer, il rêvoit à cette matière avec toute l'application de son grand génie, il aperçut un enfant qui, après avoir fait un petit creux en terre, prit une coquille, et, puisant de l'eau à la mer, en remplissoit ce creux. « Mon fils, lui demanda le docteur, que prétendez-vous faire? » L'enfant répondit qu'il vouloit avec sa coquille épuiser toutes les eaux de la mer, et les faire entrer dans le creux qu'il avoit fait. « Vous n'êtes encore qu'un enfant, lui dit Augustin en souriant; votre instrument est trop petit; la mer est immense, et que peut-il entrer d'eau dans l'espace que vous avez creusé? » « Mais vous, reprit l'enfant, qui savez si bien qu'un si petit vase ne peut pas épuiser les eaux de la mer, et qu'un si petit creux n'est pas capable de les contenir, comment est-ce que vous vous tourmentez l'esprit à vouloir, par les seules forces humaines, pénétrer dans l'abîme des grandeurs de la Divinité, et renfermer dans un écrit cette sublime doctrine? » Après quoi il disparut. Le docteur, humilié et éclairé tout ensemble, comprit que Dieu lui avoit envoyé un ange pour l'instruire, et l'empêcher de porter plus loin ses inutiles recherches.

Nous pouvons bien raisonner des choses matérielles; elles se réduisent toutes à certaines espèces, à certains genres. Connoissant ces genres, ces espèces, nous examinons en quoi elles conviennent, et en quoi elles diffèrent. Par-là nous jugeons de leur nature : elles ont une configuration de parties; elles raisonnent en se rencontrant, en se choquant; l'œil voit leurs couleurs; l'oreille entend leurs sons; tout cela fait connoître leurs qualités : en les

mesurant d'un bout à l'autre, nous savons leur étendue.

Mais que pouvons-nous dire de Dieu ? Sous quelle espèce de choses peut-il être placé ? Il est infiniment au-dessus de tout : rien ne lui est comparable. Dieu n'a ni corps ni parties ; comment juger de ce qu'il est ? Il n'est point renfermé dans des bornes, l'univers entier ne peut pas le contenir ; quelle idée pouvons-nous avoir de son immensité ? L'unique parti à prendre pour s'expliquer d'une manière encore imparfaite sur la nature de Dieu, c'est d'user de termes négatifs, et de dire ce qu'il n'est pas : vouloir dire ce qu'il est complètement, c'est entreprendre plus que ne peut l'intelligence humaine.

Le lettré. Mais quoi ! l'Être par essence et par excellence, comment peut-il être connu par des termes négatifs ?

Le docteur. La foiblesse de notre esprit n'est pas capable de soutenir l'éclat des perfections divines. Par quelle voie pourrions-nous nous élever jusqu'à connoître la noblesse, la grandeur et tous les attributs de Dieu ? Ainsi, pour parler de ce maître souverain, contentons-nous de dire : Dieu n'est point le ciel ; Dieu n'est point ce qu'on appelle ordinairement un esprit ; sa nature est d'une spiritualité plus excellente que celle de toutes les autres substances spirituelles. Dieu n'est point l'homme ; qu'est-ce que toute la sagesse et la sainteté humaine comparée à la divine ? Dieu n'est point précisément ce que nous entendons par la vertu et la raison ; c'est la source de toute vertu et de toute raison. Par rapport à Dieu, il n'y a ni temps passé, ni temps à venir ; et si nous voulons lui attribuer l'avenir ou le passé, nous devons dire qu'il n'a point eu de commencement, et qu'il n'aura point de fin. Pour nous former quelque idée de son immensité, nous disons qu'il n'y a aucun lieu où il ne soit, et qu'aucun lieu ne peut le contenir. Dieu est sans mouvement, et c'est lui qui donne le mouvement à tout. Rien ne peut arrêter

ni affoiblir sa puissance : le néant même lui obéit et devient fécond sous sa main. Rien ne peut se dérober à sa connoissance, ni la tromper; dans les milliers d'années déjà écoulées, dans les milliers d'années encore à venir, tout est présent à ses yeux. Sa bonté est sans aucun mélange; le mal le plus léger lui est entièrement opposé; il est le centre de tout bien; sa libéralité est sans bornes, sans partialité : elle s'étend à tout, jusqu'à un vermisseau, un insecte. Tout ce qu'il y a de bien dans l'univers moral ou physique vient de Dieu; et tout ce bien, comparé à sa source, n'est pas encore ce qu'est une goutte d'eau comparée à la mer.

Dieu en un mot est infiniment parfait et souverainement heureux. Rien ne lui manque, et il n'a rien de trop. On peut absolument épuiser toutes les eaux des fleuves et des mers; on peut compter tous les grains de sable qui sont sur leurs bords; on peut remplir le grand vide que nous voyons entre la terre et les cieux; mais il n'est pas possible de connoître entièrement Dieu, et moins encore d'expliquer entièrement ce qu'il est.

Le lettré. Ah! monsieur, quelle abondance de choses merveilleuses! Vous connoissez ce qui est au-dessus de toute connoissance; vous pénétrez dans ce qu'il y a de plus impénétrable. Après avoir reçu vos instructions, je commence à comprendre cette admirable doctrine qui conduit au grand principe. Je désire d'y entrer plus avant, et d'en voir le fond; mais pour aujourd'hui je ne vous ai que trop fatigué; j'aurai l'honneur de vous voir demain.

Le docteur. Quelle fatigue, monsieur? Peu de paroles suffisent à un homme d'esprit pour comprendre beaucoup. Soyez persuadé que la connoissance de ce premier article aplanit toutes les difficultés. Le fondement une fois posé, le reste de l'édifice s'élève sans peine.

IIe ENTRETIEN.

LES HOMMES ONT DE FAUSSES IDÉES SUR LA DIVINITÉ.

Le lettré. La sublime doctrine, monsieur, dont vous m'entreteniez hier, a charmé mon esprit. J'y ai pensé toute la nuit, et j'en ai oublié le sommeil. Je reviens aujourd'hui vous prier de me continuer vos leçons, et d'achever enfin de résoudre toutes mes difficultés. Nous avons en Chine trois différentes religions; chacune a son école. Les disciples de *Lao* prétendent que tout est venu de rien, et le rien est tout le fondement de leur doctrine. Ceux qui suivent *Fo* assurent que toutes les choses visibles sont sorties du vide, et le vide est tout le but de leurs méditations. Les lettrés, au contraire, disent que notre grand livre classique parlant expressément de *Tai-ki,* ce doit être là le premier être, l'origine de toutes choses, et la solide vertu fait toute leur étude. Je ne sais, monsieur, quelle est sur cela votre pensée.

Le docteur. Ces deux sectes, fondées l'une sur le rien, l'autre sur le vide, sont absolument opposées à la raison et à la loi sainte du vrai Dieu. Ainsi, c'est une chose claire qu'on ne peut pas s'y attacher. Pour ceux qui reconnoissent un premier être, et qui s'attachent à la solide vertu, quoique je n'aie pas tout-à-fait approfondi leur doctrine, il me paroît qu'elle approche de la vérité.

Le lettré. Nos sages attaquent aussi ces deux sortes de sectaires, et ils témoignent en avoir beaucoup d'horreur.

Le docteur. Pourquoi les haïr? Il faut les plaindre, les réfuter, et plutôt par des raisons que par des reproches. Ils ont Dieu pour père aussi bien que nous : ils sont nos frères. Si quelqu'un de nous voyoit son frère

tomber en démence, le haïroit-il? le poursuivroit-il en ennemi? ne lui rendroit-il pas au contraire tous les bons offices qu'exige le devoir d'un frère? Il faut instruire ces pauvres errans; c'est notre devoir. J'ai là grand nombre d'écrits chinois où l'on ne cesse de maltraiter les deux sectes. Partout on leur dit des injures; mais je n'ai point encore trouvé d'auteur qui ait entrepris de les combattre par de bonnes raisons. Nous disons qu'ils se trompent; eux, à leur tour, disent que nous nous trompons : voilà une guerre; aucun parti ne veut céder à l'autre, et depuis plus de quinze siècles, point d'accord. Si chacun proposoit ses raisons, alors sans disputes, sans clameurs, on jugeroit du faux et du vrai, et l'on se réuniroit peut-être. On dit en Europe qu'une bonne corde peut arrêter la corne d'un bœuf, et qu'une solide raison est capable de convaincre l'esprit de l'homme. Autrefois, dans un pays fort voisin du mien, les sectes ne se bornoient point à trois. Elles y étoient multipliées à centaines et à milliers. Peu à peu nos sages et nos savans, soit par leurs instructions, soit par leurs bons exemples, en ont beaucoup ramené à la bonne voie, et l'on n'y pratique presque plus aujourd'hui que la loi du vrai Dieu.

Le lettré. La véritable doctrine est une; cependant *Fo* et *Lao* ne parlent pas sans quelque fondement. D'abord il n'y avoit que du vide, ensuite a paru le solide; auparavant il n'y avoit rien, après il y a eu des choses : voilà ce qui fait dire que le rien et le vide sont l'origine de tout.

Le docteur. Des choses les plus basses on peut remonter à la connoissance des plus relevées. Qu'estiment les hommes? ce qui est quelque chose, ce qui est solide. Que méprisent-ils? ce qui est vide, ce qui n'est rien. Or, le grand principe de tous les êtres étant infiniment parfait, souverainement estimable, comment peut-on

prétendre que ce soit le vide, que ce soit le rien? De plus, ce qui de soi n'est rien ne peut rien produire; cela est constant. Que sont d'eux-mêmes le vide et le rien? Comment donc ont-ils tout produit? Quand une chose est réellement, on dit qu'elle est quelque chose. Ce qui n'est pas réel n'est rien, et l'on doit compter pour rien tout ce qu'on attribue à une cause sans réalité. L'homme le plus sage et le plus habile ne peut pas de rien faire quelque chose. Le rien lui-même et le vide, travaillant sur le vide et le rien, ont-ils pu donner l'être à tout? Rappelez-vous ce que j'ai dit des différentes causes. Puisque le vide est vide, que le rien n'est rien, ils ne peuvent pas être ni cause matérielle, ni cause formelle des choses, ni cause efficiente ou finale. En quel autre sens peut-on dire que l'être soit l'effet ou le produit du vide ou du rien?

Le lettré. Ce que vous dites, monsieur, me paraît très-solide : néanmoins, avant tous les êtres, étoit le rien; ensuite les êtres ont été. N'y auroit-il pas là quelque petit sujet de douter?

Le docteur. De tout ce qui a commencé, on peut dire qu'auparavant il n'étoit rien, et qu'ensuite il a été quelque chose. Mais on ne peut pas s'exprimer ainsi de ce qui n'a jamais eu de commencement. Un être sans commencement, il n'y a aucun temps où il n'ait été. En quel temps seroit-il vrai qu'auparavant il ne fût pas? Après avoir fait cette différence, on peut dire de certains êtres : Auparavant ils n'étoient pas; ensuite ils ont été. Parler ainsi de tous, sans exception, c'est se tromper. Un homme, avant que d'être produit, n'est pas encore un homme, puisqu'il est produit, et qu'ensuite il est; il faut qu'avant la production, les causes qui le produisent existent pour pouvoir le produire. Dans l'univers entier tout suit cette règle, et si l'on remonte jusqu'à la première origine, on trouve que c'est Dieu, le créateur de toutes choses.

Le lettré. Tout homme doit discerner le vrai du faux. Quiconque ne se rend pas aux bonnes raisons que vous venez de dire n'est plus un homme, et il ne mérite pas qu'on l'écoute. Quoi! un vide, un rien, qui n'est point un homme, qui n'est point un esprit, qui est sans propriété, sans nature, qui n'a ni connoissance, ni sentiment, ni bonté, ni justice, qui n'est en un mot estimable par aucun endroit, et qui ne peut pas même être comparé à la chose la plus vile, telle qu'est un grain de moutarde, seroit la cause et le principe de tout ce qui compose l'univers? Cette doctrine est extravagante; mais j'ai ouï dire que le rien n'est pas un pur rien, ni le vide un pur vide; que c'est quelque chose de fort subtil et tout-à-fait dégagé de la matière; en ce cas, quelle différence y auroit-il entre le vide, le rien et Dieu?

Le docteur. Ah! monsieur, cette comparaison est injurieuse à Dieu. Dieu peut-il être ainsi confondu, dégradé? Une substance spirituelle a sa nature, des connoissances, des perfections. Elle est pure et d'un rang fort supérieur à la nature même de l'homme corporel. Elle existe véritablement en toute réalité; mais parce qu'elle n'a ni corps, ni figure, doit-on pour cela la confondre avec le vide, avec le rien? Le rien et l'immatériel sont autant éloignés que le ciel l'est de la terre; et prendre pour principe de religion que c'est la même chose, non-seulement ce n'est pas éclairer le monde, c'est le remplir de doutes et de ténèbres.

Le lettré. Ce que nous autres gens de lettres disons du *Tai-ki,* monsieur, vous paroît-il solide?

Le docteur. Quoique je ne sois pas arrivé jeune à la Chine, je n'ai pas laissé d'étudier avec application et avec assiduité les livres classiques. Il y est rapporté que les anciens sages adoraient le *Chang-ti,* maître souverain du ciel et de la terre; mais je n'y ai point lu qu'ils eussent au-

cune vénération pour le *Tai-ki*. Que si l'on prétend que le *Tai-ki* soit la même chose que le *Chang-ti*, créateur de l'univers, comment est-ce que les anciens n'en ont rien dit?

Le lettré. Les anciens n'avoient pas ce terme ; mais ils avoient l'idée qui y répond. Il est vrai que l'explication du symbole hiéroglyphique du *Tai-ki* est plus récente.

Le docteur. Tout discours bien raisonné n'est point contredit par un homme sage ; mais je doute que l'explication du *Tai-ki* soit trouvée conforme à la raison. Lorsque j'examine le symbole et tout ce qu'on en dit, je ne vois qu'un hiéroglyphe informe, composé d'une ligne entière et d'une brisée de blanc et de noir, du pair et de l'impair, du simple et du composé, ou, comme on veut l'expliquer, du haut et du bas, du noble et du vil, du fort et du faible, du parfait et de l'imparfait. Mais le réel dont cet hiéroglyphe est l'image, où est-il ? Ce n'est point assurément le Créateur du ciel et de la terre. La vraie doctrine sur la Divinité s'est transmise dans toute sa pureté, depuis les premiers temps jusqu'à nous. Elle est complète ; rien n'y manque, comme vous le verrez ; et lorsque nous voulons la mettre par écrit, et la prêcher aux peuples qui ne la connoissent pas, nous n'avons garde de rien omettre qui soit capable de l'établir clairement et solidement ; mais comment oserions-nous nous appuyer d'un vain symbole qui n'a rien de réel ?

Le lettré. Le *Tai-ki*, monsieur, n'est autre chose que la raison. Or, si dans la raison même vous ne trouvez point de raison, où faut-il la chercher?

Le docteur. Eh ! monsieur, quand une chose n'est pas dans la justesse, on emploie la raison pour la rectifier. Mais si ce qu'on prend pour la raison n'est pas soi-même juste, à qui aura-t-on recours ? Distinguons d'abord les différentes classes auxquelles toutes les choses se réduisent, et plaçons la raison dans celle qui lui convient.

Il nous sera ensuite aisé de conclure que si la raison est la même chose que le *Tai-ki*, le *Tai-ki* ne peut pas être le grand principe et la cause de l'univers.

Tous les êtres se divisent en deux genres ; substance et accident. Ce qui n'a pas besoin d'un sujet qui le soutienne, et qui subsiste par lui-même, comme le ciel, la terre, les esprits, l'homme, les animaux, les plantes, les métaux, les pierres, les élémens, est dans le genre de substances. Ce qui ne subsiste pas par lui-même, et qui a besoin d'un sujet qui le soutienne, comme les qualités de l'homme, les couleurs, les sons, les goûts, est dans le genre d'accident. Prenons pour exemple de l'un et de l'autre un cheval blanc. Cheval blanc dit blancheur, et dit cheval. Le cheval peut être sans la blancheur ; ainsi c'est une substance. La blancheur ne peut pas être sans le cheval ; ainsi, c'est un accident. En les comparant ensemble, la substance est appelée le noble, le principal, et l'accident n'est regardé que comme le vil et l'accessoire. Dans une chose où il n'y a qu'une substance, les accidens peuvent être sans nombre. Dans un seul corps humain qui est une substance, combien de diverses sortes de qualités! La figure, la couleur, les différentes relations : ce sont là autant d'accidens; et qui pourroit en compter toutes les espèces !

Cela supposé, si le *Tai-ki* n'est que ce qu'on appelle raison, ce ne peut point être l'origine de toutes choses. Car enfin, la raison n'est que dans le genre d'accident, de qualité. Elle ne subsiste point par elle-même ; comment pourroit-elle faire subsister l'univers? Les docteurs chinois, parlant de la raison, en distinguent de deux sortes; celle qui est dans l'homme, celle qui est dans le reste des choses, ont leur manière d'être. Une chose passe pour bonne et pour vraie, lorsque sa manière d'être est conforme à la raison de l'homme. L'homme seul est capable

de creuser le fond des choses, et la connoissance parfaite qu'il acquiert par l'étude des secrets de la nature, s'appelle *philosophie*. Or, l'une et l'autre de ces deux raisons sont de pures qualités. Comment seroient-elles l'origine de tous les êtres? l'une et l'autre n'est qu'après le sujet dans lequel elle subsiste; et ce qui vient après peut-il être la cause de ce qui est auparavant?

Si l'on dit qu'avant toute autre chose a dû être la raison, je demande : Cette raison, où étoit-elle? En quoi subsistoit-elle? Une qualité ne subsiste que dans le sujet qui la soutient, et dès-lors qu'il n'y a point de sujet pour la soutenir, il n'y a pas non plus de qualité. Si l'on répond qu'elle étoit dans le vide, n'y auroit-il point eu à craindre qu'un tel sujet ne suffisant pas pour la soutenir, la raison ne se fût perdue dans le vide? Supposons-le cependant pour un moment.... Puisque avant même *Pau-kou*, le premier homme, la raison étoit déjà, pourquoi demeuroit-elle oisive au milieu du vide? Que ne produisoit-elle? Qui l'a mise ensuite en mouvement? Mais la raison est incapable de mouvement et de repos; beaucoup moins peut-elle se mouvoir elle-même. Que si l'on dit encore qu'auparavant la raison ne faisoit rien, et qu'après elle voulut tout produire, mais la raison qui n'est qu'un accident, qu'une qualité, prend-elle seule des desseins? Est-elle capable d'abord de ne vouloir pas, et de vouloir ensuite?

Le lettré. S'il n'y avoit pas une raison, une manière d'être des choses, les choses ne seroient pas : voilà ce qui a fait croire au docteur *Tcheou* que cette raison étoit l'origine de tout.

Le docteur. S'il n'y avoit point de fils, il n'y auroit point de père; qui pensera jamais que le père tire son origine du fils? Les choses relatives ont toutes cette propriété, que l'une suit nécessairement de l'autre, soit pour le positif, soit pour le négatif. Il y a un roi, donc

il y a des sujets. Il n'y a point de sujets, donc il n'y a point de roi. Telle chose existe, sa raison, sa manière d'être existe aussi. Telle chose n'est point réelle, sa raison ne l'est pas non plus. Prendre une raison imaginaire pour la cause du monde, c'est ne différer en rien de *Fo* et de *Lao;* c'est attaquer une erreur par une autre erreur; c'est apaiser un trouble par un autre trouble. La raison des choses d'à présent, toute réelle qu'elle est, ne peut rien produire. Comment est-ce qu'autrefois une raison vide et sans réalité a tout produit? Voyez un charpentier; il a très-bien dans l'esprit l'idée d'un chariot, sa raison et la manière dont il doit être construit. Pourquoi ce chariot n'est-il pas fait tout à coup? Pourquoi, pour le construire, faut-il des matériaux, des instrumens, le travail d'un ouvrier? Quoi donc! ce qui autrefois a eu assez de force et d'habileté pour orner le ciel et la terre, est aujourd'hui devenu si lourd et si foible, qu'il ne peut pas faire une chose de rien, telle qu'est un chariot?

Le lettré. J'ai lu que la raison produisit d'abord le noble et le vil avec les cinq élémens, et qu'ensuite elle forma le ciel et la terre. Ainsi, vous voyez, monsieur, qu'il y a un ordre, une suite dans la production des choses. Quant à ce que vous proposez de la construction subite de ce chariot, cela ne peut pas être apporté en exemple.

Le docteur. Permettez, monsieur, que je vous le demande : si la raison du vil et du noble et des cinq élémens, soit par le mouvement, soit par le repos, a pu sur-le-champ produire le noble, le vil et les élémens, d'où vient que la raison du chariot, aujourd'hui très-réelle, n'agit point, et ne fait pas ce chariot? De plus, la raison est dans tous les lieux possibles; elle est incapable de dessein, n'a point, à proprement parler, une nature; elle est sans liberté. Une fois déterminée à agir, elle agit nécessairement, et ne peut pas d'elle-même s'arrêter : pour-

quoi donc à présent ne produit-elle pas un nouveau noble, de nouveaux élémens? Qui est-ce qui y met obstacle?

Remarquez, monsieur, que le terme d'*être* est un terme universel. Qu'y a-t-il qu'on ne puisse et qu'on ne doive appeler *être?* On trouve cependant, dans l'explication du symbole du *Tai-ki*, que la raison n'est pas un *être*. Quoi! l'être se divise en tant d'espèces différentes, qui toutes retiennent le nom d'*être:* substance, accidens, esprit, matière, figuré, non figuré. Puisque la raison n'est pas du nombre des êtres qui ont un corps et une figure, pourquoi ne peut-on pas la mettre dans le rang de ceux qui n'en ont point? Souffrez que je vous demande encore : la raison est-elle spirituelle, éclairée, pénétrante, judicieuse, ou non? Si vous répondez que oui, la voilà dans le genre des esprits. Pourquoi l'appelez-vous *Tai-ki?* Pourquoi l'appelez-vous raison? Si vous dites que non, quelle sera donc l'origine du *Chang-ti*, des esprits, de l'âme de l'homme? La raison n'a pas pu leur communiquer ce qu'elle n'a pas. N'étant pas spirituelle, comment auroit-elle produit le spirituel? Cela seul qui a des connoissances produit ce qui a des connoissances. On voit bien le spirituel produire des choses qui ne le sont pas; mais on n'a jamais vu que ce qui n'est pas spirituel produisît une chose qui le fût : l'effet ne peut pas être plus noble que la cause.

Le lettré. Qu'une chose spirituelle en produise une autre spirituelle, la raison des choses n'a en cela aucune part, j'en conviens; mais la raison, par son mouvement, produit le noble. Or, le noble de soi-même est spirituel : qu'en pensez-vous?

Le docteur. Vous revenez toujours à cette raison : il vous fâche de l'abandonner. Mais, monsieur, ce noble, d'où lui vient d'être spirituel? Dire qu'il le soit de lui-même, cela répugne.

LE LETTRÉ. Vous dites, monsieur, que Dieu n'a ni corps, ni figure, et que cependant il a créé toutes les choses corporelles; pourquoi le *Tai-ki*, sans être spirituel, ne peut-il pas avoir produit des choses spirituelles?

LE DOCTEUR. La réponse est aisée : le spirituel est le pur, l'élevé; le corporel est le bas, le grossier. Dire que le pur, l'élevé puisse produire le bas, le grossier, il n'y a rien là que dans l'ordre; mais prétendre que le bas, le grossier puisse former le pur, l'élevé, cela blesse toutes les règles. Il faut remarquer qu'une chose peut en contenir une autre en trois manières; ou formellement, comme un pied chinois contient dix pouces; ou équivalemment, comme les perfections de l'homme contiennent celles des bêtes; ou éminemment, comme Dieu contient la nature et les perfections de toutes les créatures. La nature de Dieu est infiniment parfaite; l'homme n'est pas capable de la comprendre, et rien ne peut lui être comparé. Cependant je me sers de la comparaison suivante, toute défectueuse qu'elle est. Une monnoie d'or en vaut dix d'argent, et mille de cuivre. Pourquoi cela? c'est que l'or étant un métal beaucoup plus pur et plus beau que le cuivre et l'argent, on ne peut égaler son prix qu'en multipliant les autres métaux. De même, quoique la nature de Dieu soit parfaitement simple, elle renferme la nature, les qualités et les perfections de tous les êtres. Sa puissance est sans bornes; et, tout immense, tout immatériel qu'il est, quelle difficulté y a-t-il qu'il ait créé tout ce qui est matière? La raison est d'un genre bien différent. Ce n'est qu'une simple qualité qui ne subsiste point par elle-même; comment pourroit-elle contenir en soi les substances et surtout les spirituelles? La raison est pour les choses; les choses ne sont point pour la raison. La raison est moins noble que l'homme : c'est pour cela que *Kong-tzé* a dit que l'homme pouvoit donner

de l'étendue à la raison, mais que la raison ne pouvoit rien faire de semblable à l'égard de l'homme. Que si vous entendez par le mot *raison* un être, un principe qui renferme en soi tout ce qu'il y a de perfection dans l'univers, et qui a créé toutes choses, je dirai alors que c'est Dieu. Mais pourquoi l'appelez-vous raison ? Pourquoi l'appelez-vous *Tai-ki ?*

Le lettré. Si cela est, quelle idée a donc eu *Kong-tzé*, en parlant du *Tai-ki ?*

Le docteur. Dans la merveilleuse construction du monde, Dieu a employé la matière première qu'il avoit créée; mais l'origine de tout, sans l'origine elle-même, ne fut jamais ni le *Tai-ki*, ni la raison. Je sais que *Kong-tzé* a parlé du *Tai-ki*. J'ai lu ce qu'il en dit; mais je n'ose pas, sans une méditation suffisante, m'expliquer là-dessus. Je pourrai peut-être dans la suite en dire ma pensée dans un écrit.

Le lettré. Depuis les premiers temps jusque aujourd'hui, les empereurs et les mandarins, en Chine, n'ont eu d'autres objets de leur culte que le ciel et la terre, qu'ils ont toujours regardés comme les auteurs et les conservateurs de leurs vies. C'est pour cela qu'on a établi les cérémonies des deux solstices, et que dans ce temps-là on leur fait des oblations. Or, si le ciel et la terre étoient des productions du *Tai-ki*, dès lors le *Tai-ki* seroit la première origine de toutes choses, et les anciens sages, empereurs et autres, auroient commencé par lui décerner des honneurs et des sacrifices; mais cela ne s'est jamais fait, et ne se fait point encore. Ainsi, tout ce que l'on dit du *Tai-ki* est sans doute faux. Vous avez réfuté cette doctrine, monsieur, avec toute la solidité possible; vous pensez sur cela comme les anciens.

Le docteur. Vous convenez, monsieur, de ce point; mais il me paroît difficile d'expliquer ce que vous venez

de dire du culte que l'on rend en Chine au ciel et à la terre. Voilà deux êtres, et il n'y a qu'un Dieu. Le Dieu que nous adorons en Europe, c'est ce qu'en Chine on appelle *Chang-ti*, mais absolument différent de cette idole que les *Tao-ssée* révèrent sous le nom de *Yu-koang*, et qu'ils disent être le maître souverain. *Yu-koang* n'étoit qu'un bonze qui a passé ses jours dans la montagne *Van-tang*. Il n'avoit rien au-dessus de l'homme; et comment un homme peut-il être le souverain seigneur du ciel? Nous entendons par ce nom *Dieu*, ce que l'on entend dans les anciens livres classiques de Chine par celui de *Chang-ti*.

Dans le livre qui a pour titre *Tchong-yong*, on fait ainsi parler *Kong-tzé*: *Les cérémonies et les oblations des deux solstices sont établies pour honorer le Chang-ti*. Sur ce passage, le docteur *Tcheou* dit que si *Kong-tzé* ne nommoit point la terre, ce n'a été que pour abréger la phrase. Pour moi, je pense que *Kong-tzé* s'expliquant clairement d'une seule chose, on ne doit point lui attribuer d'avoir voulu parler de deux choses, et que ce que *Tcheou* avance de la phrase abrégée n'est nullement recevable. Dans le chapitre *Tcheou-tong* du livre *Chi*, on lit ces mots: *Ouang étoit attentif et diligent. Quels mérites n'a-t-il pas acquis par son application? Son fils Tcheng-ouang et Kan-ouang, son petit-fils, n'ont-ils pas régné glorieusement? Ils révéroient Chang-ti.* On voit dans le même chapitre: *La terre produit des richesses sans fin; l'homme, sur le point d'en recueillir les fruits, peut-il ne pas reconnoître les bienfaits de Chang-ti?* Il est écrit dans le chapitre *Chang-son* du même livre: *Le sage Tang-ouang s'est avancé de jour en jour dans la piété. Dans peu il est parvenu au véritable bonheur. Le Chang-ti recevoit ses hommages.* Le chapitre *Yu* dit encore: *Ouan-ouang avoit une grande attention à tous ses devoirs. Il étoit extrêmement pieux; il vouloit plaire au*

Chang-ti. On lit dans le livre *Y: Le Ti est venu de l'Orient.* Or, le *Ti* n'est point ce que nous appelons *ciel*. Ce ciel que nous voyons renferme toutes les parties du monde; comment pourroit-il être venu d'une de ces parties? Le livre *Y* s'exprime en ces termes : *Si la victime est sans défaut, le Chang-ti l'a pour agréable*. Il est encore dit : *L'empereur cultive la terre de ses propres mains; les fruits qu'elle donne sont pour être offerts au Chang-ti*. Dans le chapitre *Tang-chi* du livre *Chu*, on fait ainsi parler *Tang-ouang: Kie-ouang, de la dynastie des* KIA, *étoit un mauvais prince; la crainte du Chang-ti m'a obligé à le punir*. Il est dit dans le même chapitre : *Le Chang-ti est l'unique maître. C'est lui qui est l'auteur des biens de tous les hommes; mais, au milieu de cette multitude innombrable qui jouit de ses bienfaits, l'empereur seul est capable de porter la vertu à son plus haut point*. Le chapitre *King-teng* du même livre rapporte ces paroles du *Tchou-kong: C'est par un ordre exprès, émané du trône du Ti, que Ou-ouang a gouverné le monde*. Le *Chang-ti* a un trône ; ne devons-nous pas juger de là que le ciel visible n'est pas le *Chang-ti?* Mais quiconque lira les anciens livres, jugera par leur lecture, si je ne me trompe, qu'il n'y a de différence entre le *Chang-ti* et Dieu que celle du nom.

LE LETTRÉ. On voit plusieurs personnes qui aiment l'antiquité; mais cela se réduit communément à la curiosité de voir d'anciens monumens, ou de lire d'anciennes écritures. Où en trouvera-t-on qui, comme vous, monsieur, s'attachent à l'ancienne doctrine, se fassent un plaisir de l'enseigner aux autres, et tâchent de les y ramener? Quelque satisfait que je sois de vos instructions, je ne laisse pas d'avoir encore des difficultés. En beaucoup d'endroits de nos anciens livres, on marque un grand respect pour le ciel. C'est pour cela que le docteur *Tcheou*

nomme le *Ti* ciel, et le ciel, raison. Le docteur *Tching* entre dans un plus grand détail : « Pour exprimer, dit-il, ce qu'il y a de visible et de matériel, on l'appelle *Tien*, ciel ; pour marquer son souverain domaine, on l'appelle *Ti*, seigneur ; pour distinguer sa nature et ses propriétés, on le nomme *Kien*, vertu du ciel ; voilà ce qui fait dire : honorez le ciel et la terre. » Je ne sais point si cette explication est selon la vérité.

LE DOCTEUR. Faites-y bien attention, monsieur ; on peut donner au *Chang-ti* le nom de ciel en ce sens, que *Tien*, ciel, suivant l'analyse de ce caractère, signifie *Yé-sa*, seul grand ; mais, pour ce qu'on appelle raison, on ne peut pas dire que ce soit le souverain maître de toutes choses. Je l'ai prouvé fort au long : le terme *Chang-ti* est très-clair : il n'a pas besoin d'explication ; beaucoup moins doit-on l'expliquer dans un mauvais sens. Le ciel matériel a neuf assises différentes ; comment peut-on dire qu'il est unique et seul maître ? Le *Chang-ti* est sans figure ; comment peut-on le confondre avec une chose corporelle ? Prétendre que le ciel matériel, d'une figure ronde et divisé comme il est, tournant sans cesse de l'orient à l'occident, n'ayant ni tête, ni ventre, ni pieds ni mains, soit animé par le *Chang-ti*, de manière qu'ils fassent ensemble un tout vivant, quoi de plus risible ? Les démons mêmes sont sans figures et sans corps ; comment s'imagine-t-on que l'esprit supérieur à tous les esprits, le maître de l'univers, soit corporel et défiguré ? Donner dans un si monstrueux système, c'est non-seulement ignorer la grande doctrine qui regarde l'homme et son origine, c'est encore n'avoir pas les premiers principes de l'astronomie et de la physique.

Le ciel que nous voyons sur nos têtes n'étant pas digne de nos respects, en quoi la terre que nous foulons aux pieds pourroit-elle nous paroître si respectable ? La doc-

trine essentielle est qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé le ciel, la terre et toutes choses, pour la conservation et l'avantage de l'homme. Dans tout l'univers, il n'y a pas une seule créature qui ne soit pour notre usage. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à notre insigne bienfaiteur? Quel motif de redoubler nos hommages et d'obéir à ses lois? Mais abandonner le Dieu suprême, la source de tous les biens, et prodiguer l'encens à des créatures qui ne sont formées que pour nous servir, quel renversement!

Le lettré. Cela étant ainsi, nous autres Chinois, nous sommes, hélas! dans de bien épaisses ténèbres : le plus grand nombre, à la vue du ciel, ne sait autre chose que lui rendre ses respects, et voilà tout.

Le docteur. Le monde est composé de gens instruits et d'ignorans. La Chine étant un grand empire, les personnes éclairées n'y manquent pas. On peut dire aussi qu'il y en a sans instruction, dont toutes les connoissances se bornent à ce qui tombe sous les sens. Ainsi le ciel et la terre leur sont connus; mais le souverain seigneur du ciel et de la terre passe toutes leurs idées. Qu'un sujet d'une province éloignée de la cour se trouve tout à coup transporté à l'entrée du palais impérial, frappé de la grandeur et des beautés de ce superbe édifice, il se prosterne aussitôt en s'écriant : Je rends hommage à mon prince. Or, ce que l'on dit : Honorez le ciel et la terre, la multitude ignorante le prend à la lettre, et se contente d'honorer le palais du prince, sans penser au prince lui-même. Mais ce qu'il y a de gens instruits, et qui raisonnent, en voyant l'étendue de la terre et la hauteur du ciel, concluent d'abord que le monde a un maître qui le gouverne, et ils se déterminent à adorer cet être immatériel et incréé qui, du haut des cieux, règne sur tout l'univers. Quel est l'homme sage qui regarde ce ciel visible comme son Dieu?

Si quelquefois on donne à Dieu le nom de ciel, ce n'est là qu'une façon de parler, comme lorsqu'on prend une ville pour le mandarin qui la gouverne, et qu'au lieu de dire : Le gouverneur de *Nan-chang* a ordonné telle chose, on dit simplement que la ville de *Nan-chang* a publié telle ordonnance. Suivant cette comparaison, on peut donner à Dieu le nom de ciel, mais cela ne signifie nullement que ni le ciel ni la terre fassent un même tout avec Dieu. En un mot, il y a un maître souverain, créateur de l'univers, et, dans la crainte où j'ai été qu'on n'en eût pris une fausse idée, je l'ai appelé seigneur du ciel.

Le lettré. Vous agissez, monsieur, en maître sage et éclairé. Ayant à enseigner la véritable doctrine, vous employez dès les commencemens les véritables expressions. Par-là vous ferez connoître clairement la religion que vous nous avez apportée d'Europe, et il ne sera pas à craindre que dans la suite il s'introduise du trouble et de la confusion. Vous avez entièrement dissipé les ténèbres de mon esprit. Il ne me reste plus aucun doute : la doctrine touchant un seul Dieu est profonde et solide. Quelle honte pour nos savans de la Chine de ne pas s'y appliquer! Ils négligent l'essentiel et s'attachent avec ardeur à des bagatelles ; ils ne savent pas remonter à la source. Nous recevons de nos parens nos corps ; cela nous engage à tous les devoirs de fils : nous recevons du prince des terres, des possessions pour nourrir nos pères, nos mères, nos enfans ; cela nous oblige à tous les devoirs de sujets. Dieu est le premier père, le premier prince ; c'est le chef de tous les ancêtres, le maître de tous les rois ; c'est lui qui a tout créé et qui gouverne tout : comment le méconnoître ! Comment ne pas le servir ! Mais il n'est pas possible de tout dire en un jour ; souffrez, monsieur, que je revienne une autre fois.

Le docteur. Ce que vous me demandez, monsieur,

ne me coûte rien à accorder : vous ne cherchez qu'à connoître la vérité. C'est un double bienfait de Dieu, qui me donne à moi la force de vous instruire, et à vous l'occasion d'être instruit. Toutes les fois que vous me ferez l'honneur de vous adresser à moi, vous me trouverez disposé à vous satisfaire.

III[e] ENTRETIEN.

L'HOMME A UNE AME IMMORTELLE ; EN QUOI IL DIFFÈRE ESSENTIELLEMENT DES AUTRES ANIMAUX.

Le lettré. Parmi toutes les créatures visibles, l'homme est la plus noble : les autres animaux ne peuvent pas lui être comparés ; c'est pour cela qu'on dit que l'homme contient en soi tout ce que le ciel et la terre ont de beau, et qu'on l'appelle le petit monde. Cependant si l'on examine de plus près les animaux, et qu'on les rapproche de l'homme, on trouve qu'ils mènent une vie bien plus aisée et bien plus libre. Comment cela ? A peine sont-ils nés, qu'ils ont assez de force pour se mouvoir et pour agir, qu'ils savent prendre les alimens qui leur conviennent et éviter ce qui peut leur nuire. Leurs corps se trouvent couverts de poils ou de plumes, sans qu'il soit nécessaire qu'ils se pourvoient de vêtemens : les ailes et les griffes leur viennent d'elles-mêmes. Ils ne labourent ni ne sèment ; ils n'ont aucun besoin de ramasser des provisions dans des greniers : ils ne connoissent point les assaisonnemens : ils mangent quand il leur plaît, et ce qui est capable de les nourrir ; ils se reposent et dorment à leur fantaisie ; ils ont le monde entier pour courir et pour voler. Libres de toute affaire, ils jouissent d'un plein loisir : parmi eux, il n'y a ni *mien* ni *tien*, nulle distinction de pauvre et de

riche, de noble et de roturier. Point d'efforts, point de mouvemens pour des conseils et des délibérations, pour mériter des récompenses, pour acquérir un grand nom : tout est libre, tout est tranquille ; chacun chaque jour fait ce qui lui plaît, et vit sans inquiétude.

Mais l'homme, la mère ne l'enfante qu'avec douleur : il naît tout nu ; il ne commence à ouvrir la bouche que pour crier, et semble par-là déjà connoître qu'il ne vient au monde que pour souffrir. Durant sa première enfance, il est si foible qu'il ne peut se soutenir, et ce n'est qu'après trois ou quatre ans entiers qu'il est bien capable de marcher. Devenu plus grand, d'abord on lui assigne une profession toujours laborieuse : le laboureur travaille durant les quatre saisons ; le marchand passe sa vie dans de pénibles voyages sur mer et sur terre ; l'artisan fatigue incessamment ses bras ; l'homme de lettres, jour et nuit, s'échauffe la tête ; en un mot, les grands tourmentent leurs esprits, et les petits ruinent leurs corps ; cinquante ans de vie sont cinquante ans de misères et de maux. Notre corps est sujet à mille sortes d'infirmités : les livres de médecine comptent trois cents maladies de l'œil seul. Combien n'y en a-t-il pas pour chaque autre partie ? Qui pourroit en dire le nombre ? Que si l'on entreprend de se faire traiter d'une seule, ce n'est jamais qu'avec des remèdes durs, amers et dégoûtans.

La terre est remplie d'animaux qui tous, sans distinction de grosseur ou de petitesse, semblent avoir conjuré contre la nature humaine ; tous sont en état de l'attaquer et de lui nuire. Il ne faut qu'un petit insecte pour désoler le plus robuste des hommes. Les hommes eux-mêmes ne se font-ils pas des guerres cruelles ? Ils fabriquent cent espèces d'armes pour se mutiler et s'entre-tuer. Pour combien la loi générale de mourir n'est-elle pas en quelque sorte inutilement portée ? Ceux qui aujourd'hui rejet-

tent les anciennes armes comme trop foibles, en inventent tous les jours de beaucoup plus meurtrières, et, après avoir couvert les campagnes de cadavres, rempli les villes de sang et de carnage, ils ne sont pas encore satisfaits. Si la paix se montre enfin pour quelques momens, quelle est la famille, quelle est la personne qui n'ait pas quelque sujet de tristesse? Un homme a des richesses, il n'a point d'enfans; un autre a des enfans, ils sont sans talens; celui-ci a de l'habileté, il ne peut se fixer au travail; celui-là est adroit, appliqué, on force son génie, il n'est pas le maître d'en suivre l'impulsion. Chacun a sa peine; et, tandis que de tous les autres endroits tout rit à un homme, une seule amertume lui rend tout désagréable; cela n'est-il pas général!

Tant d'infortunes dont notre vie est tissue se terminent enfin à la plus grande de toutes, à la mort. Il faut rentrer en terre, et qui en est exempt? C'est ce qui faisoit dire à un ancien sage, en instruisant son fils : Mon fils, ne vous trompez pas vous-même, ne vous aveuglez pas vous-même; toutes les démarches de l'homme sont autant de pas qui le mènent au tombeau. Malheureux mortels! peut-on dire que nous vivions? Nous ne faisons que mourir continuellement. En naissant nous commençons notre mort, et ce n'est qu'après la mort que nous cessons de mourir. Un jour est-il passé, notre vie est accrue d'un jour, et nous sommes d'autant rapprochés du tombeau.

Ce ne sont là que des maux extérieurs; les intérieurs sont bien plus insupportables. Nos peines en ce monde sont de véritables peines; notre joie, nos plaisirs ne sont que de faux plaisirs, une fausse joie; nos peines sont presque continuelles; nos plaisirs ne durent que quelques instans. Le cœur de l'homme est sans cesse tyrannisé par de cruelles passions d'amour ou de haine, de colère ou de crainte; semblable à un arbre planté sur le haut d'une

montagne, exposé à tous les vents, quand peut-il être tranquille? Tantôt c'est la gourmandise ou la luxure, tantôt c'est l'ambition ou l'avarice qui le possède : ne sont-ce pas là comme autant de tempêtes qui l'agitent? Où est l'homme content de son sort, qui ne cherche pas à s'en procurer un meilleur? Un prince, fût-il maître de l'univers, vît-il tous les peuples à ses pieds, encore ne seroit-il pas satisfait.

L'homme, si peu capable de se connoître et de se régler soi-même, que peut-il savoir en matière de religion? Cependant on dogmatise de toutes parts : les uns sont pour *Lao*, les autres pour *Fo;* un troisième parti suit *Kong-tzé.* Par-là notre Chine se trouve divisée en trois différentes lois. Et comme si cela ne suffisoit pas, il s'élève de nouveaux chefs; ils tiennent école, ils prêchent; et dans peu, au lieu de trois lois, nous en aurons trois mille; encore ne s'en tiendra-t-on pas là. Chacun de son côté crie : Vraie doctrine! vraie doctrine! et le désordre ne fait qu'augmenter. Les grands oppriment les petits, les petits n'ont aucun respect pour les grands. Les pères sont colères, emportés; les enfans sont revêches, désobéissans : le prince et ses officiers vivent en mutuelle défiance; les frères nourrissent entre eux de cruelles inimitiés; point d'union dans les mariages, point de sincérité parmi les amis. Tout n'est que dissimulation, tromperie, et l'on ne voit aucun jour à de meilleurs temps. Je me représente les hommes de ce siècle comme autant d'infortunés qui, après un triste naufrage, ont vu briser leur vaisseau; ils se trouvent en pleine mer, au milieu des vagues, et le jouet des flots; tantôt ensevelis sous les ondes, et tantôt reparoissant sur les eaux, ils sont jetés çà et là, au gré des vents. Chacun pense à son propre malheur, et aucun ne pense à sauver les autres. On s'attache à tout ce qui tombe sous la main, planches, voiles, cordages, débris

de navire; on le saisit, on l'embrasse, et on ne le quitte qu'avec la vie. Quel désastre! Je ne vois pas quel motif a eu Dieu de mettre l'homme dans un état si malheureux : il nous aime sans doute; mais il paraît qu'il traite beaucoup mieux les animaux irraisonnables.

Le docteur. Ce monde n'est que misère, et nous y attachons tellement nos cœurs, que nous ne pouvons nous en séparer. Que seroit-ce donc, si nous y vivions dans la joie? Les maux et les amertumes de cette vie montent à un si haut point, et les mortels sont si stupides, qu'ils ne pensent qu'à s'y établir solidement. Il faut découvrir et défricher de nouvelles terres; il faut acquérir un grand nom; il faut se procurer une longue vie; il faut même assurer la fortune de ses enfans et de toute sa postérité. Trahison, révolte, guerre, massacre, rien n'est épargné : que n'entreprend-on pas? Comment ainsi ne pas vivre dans le trouble et dans la confusion?

Autrefois, dans un royaume d'Occident, il y avoit deux philosophes célèbres, l'un desquels, nommé *Démocrite*, rioit toujours, et l'autre, appelé *Héraclite*, pleuroit sans cesse. La cause d'une conduite si différente étoit la même : c'est qu'ils voyoient les hommes de leur temps courir après les faux biens de ce monde. *Démocrite*, par ses ris, se moquoit de ces insensés; et *Héraclite*, par ses pleurs, leur portoit compassion. On raconte encore qu'un certain peuple, qui n'est pas de l'antiquité la plus reculée, avoit une coutume singulière; je ne sais s'il l'a conservée jusqu'à présent : aussitôt qu'il étoit né un enfant dans une famille, les parens et les amis ne manquoient point d'aller faire des complimens de condoléance sur ce que cet enfant n'étoit venu au monde que pour souffrir. Au contraire, lorsque quelqu'un mouroit, ils faisoient des félicitations et des réjouissances sur ce que la personne morte étoit délivrée des maux de cette vie; dans l'idée de cette nation,

vivre étoit un mal, et mourir passoit pour un bien. Quelque extraordinaire que fût cette coutume, elle fait bien voir que ce peuple avoit bien compris la vanité et les misères de ce monde.

La vie présente n'est point la vraie vie de l'homme. Les animaux sont sur la terre comme dans leur patrie; ils y vivent tranquilles et dans l'abondance. L'homme n'est ici-bas que comme un étranger qui passe; il n'y trouve point son repos; beaucoup de choses lui manquent. Vous êtes, monsieur, homme de lettres; permettez que je fasse cette comparaison tirée de votre état; qu'on ait ordonné un examen général : le jour de la détermination des grades étant venu, les gens de lettres, docteurs, bacheliers, paroissent mornes et pensifs. Au contraire, les officiers inférieurs, les gens de service sont dans la joie; c'est pour eux une fête. Est-ce donc que ces domestiques ont reçu des récompenses du grand examinateur, et que les gens de lettres en ont été maltraités? Ce n'est que l'affaire d'un jour où il s'agit d'assigner le degré de chacun : la détermination faite, le docteur est honoré, et le valet n'est qu'un valet.

Dieu ne fait naître l'homme en ce monde que pour éprouver son cœur, et lui faire pratiquer la vertu : ainsi cette vie n'est pour nous qu'un lieu de passage. nous n'y sommes pas pour toujours; le terme où nous allons n'est point ici-bas, ce n'est qu'après la mort que nous y arriverons : notre véritable patrie n'est point la terre, c'est le ciel : voilà où nous devons tourner toutes nos vues. Le temps présent fait tout le bonheur des animaux; c'est pour cela qu'ils sont formés de manière qu'ils regardent la terre. L'homme est créé pour le ciel; il a la tête et les yeux élevés pour voir sans cesse le terme où il doit aspirer. Mettre sa félicité dans les choses terrestres, c'est descendre à la condition des bêtes. Est-il donc surprenant que



Dieu ne nous donne pas en ce monde l'accomplissement de tous nos souhaits, qu'il nous laisse même souffrir quelque chose ?

Le lettré. Voulez-vous parler, monsieur, d'un paradis et d'un enfer préparés aux hommes après cette vie? C'est la doctrine de *Fo* : les gens de lettres n'admettent rien de tout cela.

Le docteur. Quelle raison ! la loi de *Fo* défend l'homicide ; celle des lettrés la défend de même. Doit-on pour cela confondre les lettrés avec les fodistes? L'aigle vole, la chauve-souris vole aussi ; et quelle comparaison y a-t-il de l'un à l'autre? Deux choses ont quelquefois de petits traits de ressemblance ; mais dans le fond elles diffèrent entièrement. La loi du vrai Dieu est une loi ancienne. *Fo*, né dans l'Orient, en a par hasard ouï parler. Tout chef de parti qui veut dogmatiser doit couvrir ses mensonges de quelques vérités ; autrement qui le suivroit? *Fo* a emprunté de la véritable religion le paradis et l'enfer pour faire passer sa fausse secte, ses propres rêveries. Pour moi, qui prêche cette véritable loi, dois-je omettre ce point parce que *Fo* l'a dit? Avant que *Fo* parût dans le monde, les docteurs de la loi de Dieu ont enseigné que les gens de bien, après la mort, monteroient au ciel pour jouir d'un bonheur éternel, et qu'ils éviteroient de tomber dans l'enfer, où les méchans souffriront éternellement : d'où il est aisé de conclure que l'âme de l'homme ne périt point, et qu'elle est immortelle.

Le lettré. Immortalité ! bonheur éternel ! l'homme ne peut rien désirer de plus grand ; mais j'avoue que je ne suis pas bien au fait de cette matière.

Le docteur. L'homme est un composé d'âme et de corps : l'union de ces deux parties fait l'homme vivant. Par la mort le corps périt, il retourne en cendres ; mais l'âme subsiste toujours, elle ne se détruit point. J'ai appris,

en entrant en Chine, que quelques personnes y étoient dans l'opinion que nos âmes périssent avec nos corps, et qu'en cela nous ne différons point des bêtes. Dans tout le reste de l'univers, il n'y a aucune loi connue qui n'enseigne, aucun peuple de quelque nom qui ne pense que l'âme de l'homme est immortelle, et qu'en cela même il y a une différence essentielle entre l'homme et la bête. Je vais, monsieur, vous expliquer cette doctrine : écoutez-moi, je vous prie, sans préventions.

Parmi les choses vivantes, on distingue trois sortes d'âmes : la moins noble est l'âme végétative, l'âme des arbres et des plantes; elle les fait vivre, végéter et croître : la plante sèche et meurt, cette âme meurt aussi; l'âme sensitive est au-dessus de celle-là, c'est l'âme des bêtes; elle leur sert à vivre et se nourrir, à prendre de l'accroissement : elle a de plus la force d'animer leurs sens, leurs oreilles pour entendre, leurs yeux pour voir, leur palais pour goûter, leurs narines pour flairer, toutes les parties de leur corps pour les rendre capables de sentimens; mais elle ne peut point raisonner : l'animal meurt; nous croyons que son âme meurt avec lui. La plus noble de toutes, et d'un genre tout-à-fait différent des autres, est l'âme raisonnable, l'âme de l'homme : elle a les qualités des âmes végétatives et sensitives. Elle fait vivre et grandir l'homme, elle lui donne le sentiment et la connoissance; mais, outre cela, elle le rend capable de raisonnement, d'examiner et d'approfondir les choses, d'unir et de séparer des idées : quoique l'homme meure et que son corps se détruise, l'âme ne périt point, elle est immortelle.

Quelque capable que soit une chose de connoissance et de sentiment, si elle dépend de la matière, cette matière se détruisant, la chose doit aussi se détruire. C'est pour cela que les âmes des plantes et des bêtes, étant dépendantes des corps qu'elles animent, suivent leur sort et

périssent avec elles. Mais une substance qui raisonne, un esprit, quelle dépendance a-t-il de la matière? Il est par lui-même ce qu'il est. Ainsi, que le corps de l'homme périsse, l'âme reste; elle a toujours ses opérations qui lui sont propres. Voilà par où l'homme diffère essentiellement des bêtes et des plantes.

Le lettré. Qu'appelez-vous, monsieur, dépendre de la matière, ou n'en dépendre pas?

Le docteur. Ce qui nourrit et fait croître un corps n'a plus rien à faire croître ni à nourrir quand ce corps vient à manquer. L'œil est l'organe de la vue, et l'oreille de l'ouïe; la bouche l'est du goût, et les narines de l'odorat; tous nos membres le sont du toucher. Mais s'il n'y a point d'objet devant l'œil, l'œil ne voit point d'objet; si le son n'est pas à portée de l'ouïe, l'oreille n'entend point le son; lorsque l'odeur est à une distance proportionnée des narines, on peut juger de l'odeur; on n'en juge point lorsqu'elle est très-éloignée : lorsqu'on mange une viande, on en distingue le goût; ne la mangeant pas, comment le distinguera-t-on? Enfin, si mon corps est exposé au froid, au chaud, si je touche quelque chose de dur ou de mou, alors je sens : éloigné de tout cela, que puis-je sentir? De plus, que le son soit à portée de l'oreille d'un sourd, il ne l'entend pas; que l'objet soit proche de l'œil d'un aveugle, il ne le voit pas. Voilà ce qui fait dire que l'âme sensitive dépend du corps, et que, le corps périssant, cette âme périt aussi. Pour l'âme raisonnable, elle a des opérations particulières, en quoi elle ne dépend en rien de la matière. Une âme, qui nécessairement a besoin du corps pour subsister, n'est que pour l'utilité du corps; comment serait-elle capable de discernement? Ainsi l'animal, à la vue d'une chose mangeable, s'y porte sans réflexion et sans liberté; par où peut-il juger de ce qui convient ou ne convient pas? L'homme au contraire, quelque pressé qu'il

soit de la faim, peut s'arrêter, si la raison lui montre qu'il ne doit pas manger, et ne mange point, quand il auroit devant lui les mets les plus exquis. Qu'une personne soit allée faire un voyage hors de sa patrie, ne pense-t-elle pas à sa famille absente? N'a-t-elle pas toujours un désir secret d'y retourner? Une âme capable de se conduire ainsi, en quoi dépend-elle du corps dans ses propres opérations?

Mais voulez-vous savoir la véritable raison pourquoi l'âme de l'homme est immortelle? faites attention que tout ce que nous voyons se corrompre et se détruire a en soi un principe de destruction et de corruption. Ce principe n'est autre chose que le combat mutuel des différentes parties de la matière; ce qui n'est point sujet à ce combat ne se détruit point. Les corps sont tous composés d'eau, de feu, d'air et de terre; des quatre élémens, le feu est chaud et sec, tout opposé à l'eau qui est froide et humide; l'air est humide et chaud, tout opposé à la terre qui est sèche et froide : voilà les ennemis les uns des autres. Une chose qui les contient en soi, et qui en est pétrie, comment peut-elle se conserver long-temps? Le combat est continuel; d'abord qu'une des parties vient à vaincre l'autre, le tout doit s'altérer et périr; c'est pour cela que ce qui est composé ne peut éviter sa destruction. Mais l'âme raisonnable est spirituelle; ce n'est point un tout dont les quatre élémens soient les parties : d'où viendroit le combat? d'où viendroit la destruction?

Le lettré. L'esprit, sans doute, est incorruptible; mais comment sait-on que l'âme de l'homme est spirituelle, et que l'âme des bêtes ne l'est pas?

Le docteur. Cette doctrine est sûre : plusieurs raisons la démontrent, et l'homme de lui-même, en raisonnant, peut s'en convaincre.

1° L'âme des bêtes ne peut point être dite maîtresse du

corps, elle en est plutôt l'esclave ; elle est obligée de le servir en tout. C'est de là que les animaux ne suivent que leurs appétits brutaux, et n'ont rien qui les retienne. L'âme seule de l'homme est en état de gouverner le corps ; elle le fait agir et l'arrête selon ses desseins. Que cette âme prenne une résolution, qu'elle ordonne quelque chose, d'abord le corps l'exécute ; et, quelque répugnance qui survienne, rien n'est capable de forcer la raison qui le domine. L'âme, exerçant sur le corps une telle autorité, ne doit-elle pas être au-dessus de la matière, et mise au rang des esprits ?

2° Une chose simple et animée n'a qu'une seule volonté ; et si nous voyons dans l'homme deux volontés, l'une qui lui est propre, l'autre qui lui est commune avec les bêtes, nous devons en conclure que l'homme est un composé de deux natures, l'une matérielle et l'autre spirituelle : des affections si différentes et si opposées font voir que les sources d'où elles coulent sont aussi fort différentes entre elles. L'homme, sur un même sujet, ne sent-il pas en soi deux désirs qui se combattent ? Qu'il s'agisse, par exemple, de satisfaire une passion : d'une part, il s'empresse violemment, d'autre part, il a de la peine à faire une chose contraire à la raison : voilà tout ensemble et une volonté animale semblable à celle des bêtes, et une volonté digne de l'homme qui ne diffère point des esprits célestes. Si l'homme n'avoit qu'une seule volonté, il ne pourroit pas sur la même chose avoir tout à la fois des désirs opposés. Il ne peut pas en même temps voir et ne pas voir un même objet : l'oreille ne peut pas tout ensemble entendre et n'entendre pas un même son. Jugeons donc que deux désirs qui se combattent marquent deux désirs contraires, et que deux volontés contraires prouvent deux natures différentes. Que l'on goûte de l'eau de deux rivières, l'une douce et l'autre salée, est-il nécessaire d'avoir vu les sources pour assurer qu'elles ne sont pas la même ?

3° Tout objet d'amour ou de haine doit être proportionné à la puissance qui aime ou qui hait : ainsi une puissance matérielle ne peut avoir pour objet que la matière seule, et ce qui est au-dessous de la matière devient nécessairement l'esprit. Or, examinons les affections différentes de l'homme et des animaux : que désire l'animal ? de boire, de manger, de vivre, d'avoir le corps sain et d'être tranquille. Que craint-il ? la faim, la soif, la lassitude, la maladie, la mort, et rien de plus. On peut donc dire avec assez de vraisemblance que l'animal n'est point d'une nature spirituelle, et qu'il n'a rien au-dessus de la matière. Mais l'homme, dans ses craintes, ses désirs, dans ce qu'il estime et ce qu'il méprise, quoique les choses matérielles y aient quelque part, cependant la vertu et le vice, le bien et le mal, tous objets immatériels, tiennent la première place : on doit donc assurer que l'homme a deux puissances, l'une corporelle et l'autre qui ne l'est pas ; celle-ci est l'âme toute spirituelle.

4° Tout contenant communique sa figure à ce qu'il contient : qu'on verse de l'eau dans un vase, si le vase est rond, elle prendra sa figure ronde ; s'il est carré, elle aura sa figure carrée ; ce principe est reçu partout : or, voyez comment notre âme forme ses idées, de quelle manière elle contient ses objets, et vous n'aurez aucun doute qu'elle ne soit spirituelle. Quelque matériel que soit l'objet qu'elle envisage, elle sait le dépouiller de la matière, elle le spiritualise et en prend une juste idée. Par exemple, si je veux, à la vue d'un bœuf, connoitre sa nature, en voyant sa couleur, je dis : Ce n'est pas là le bœuf, ce n'est que sa couleur : en entendant son mugissement, je dis encore : Ce n'est point là le bœuf, ce n'est que son mugissement ; si je goûte sa chair, je sens bien le goût du bœuf, mais ce n'est pas là la nature du bœuf ; je connois donc dans le bœuf quelque chose que je puis séparer de toutes ces qua-

lités matérielles, et que je rends spirituel par la connoissance que j'en ai. Qu'un homme voie une muraille de cent toises de long, il en peut former l'idée entière dans sa tête; mais cet homme pourroit-il renfermer dans un si petit espace une chose de si grande étendue, s'il n'étoit pas spirituel? En un mot, si le contenant qui spiritualise ce qu'il contient n'est pas un esprit, il n'y a rien de spirituel.

5° Tout ce qui est subordonné à un autre ne peut être d'une nature supérieure à ce qui le gouverne. De là, les objets de nos sens leur étant subordonnés, nos sens ne sont pas d'un rang inférieur à leurs objets. Ainsi, puisque les yeux, les oreilles, les narines et la bouche ne sont que de la matière, il est nécessaire que les couleurs, les sons, les odeurs et les goûts soient purement matériels. Mais Dieu, en créant l'homme, lui a donné l'intendance sur les deux puissances de son âme, l'entendement et la volonté. L'objet de l'entendement est le vrai, celui de la volonté est le bon; le bon et le vrai sont des choses immatérielles. Il faut donc que les puissances auxquelles ces objets sont subordonnés soient au-dessus de la matière, c'est-à-dire spirituelles. L'immatériel peut comprendre le matériel; mais le matériel ne comprendra jamais l'immatériel. Or, l'homme raisonne sur les esprits; il pénètre dans la nature de l'immatériel; il faut donc que lui-même soit spirituel.

Le lettré. Si l'on vous dit, monsieur, qu'il n'y a point d'esprit, et par-là rien d'immatériel, comment s'éclaircir là-dessus? Et dès-lors cependant votre raisonnement tombe.

Le docteur. Pour qu'un homme dise qu'il n'y a point d'esprit, qu'il n'y a rien d'immatériel, il faut qu'auparavant il ait l'idée de l'immatériel et de l'esprit; car s'il n'en a aucune idée, comment peut-il prononcer là-dessus? Quand on dit, la neige est blanche, elle n'est pas noire, c'est qu'on connoit le blanc et le noir; et l'on peut alors attribuer l'un à la neige, et ne pas lui attribuer l'autre.

Mais si l'homme a l'idée de l'immatériel, s'il pénètre dans la nature de l'esprit, il est donc spirituel lui-même.

6° L'âme des bêtes est tout-à-fait bornée dans ses connoissances; ce n'est qu'un foible instrument d'un usage fort peu étendu. On peut le comparer à un petit oiseau attaché par un filet à un arbre; il ne peut voler que jusqu'à la longueur de son filet. Les connoissances des animaux se terminent toutes aux objets extérieurs; ils ne sont point capables de réfléchir sur eux-mêmes, ni de connoître leur propre intérieur. Mais l'âme de l'homme porte ses idées et ses vues à ce qu'il y a de plus élevé; sa sphère est sans limites, rien ne l'arrête; c'est un aigle libre et en plein air; elle s'élève jusqu'au ciel : qui peut l'en empêcher? l'âme de l'homme ne s'en tient pas à connoître les dehors, elle pénètre le fond des choses et en approfondit les secrets; elle sait réfléchir sur elle-même, examiner sa manière d'être et comprendre sa propre nature : n'est-il donc pas manifeste qu'elle ne dépend point de la matière?

Mais dire que nos âmes sont spirituelles, c'est dire en même temps qu'elles ne meurent point; et, ce principe posé, il s'ensuit que nous devons pratiquer la vertu. Voici encore quelques raisons qui confirment ce dernier article.

En premier lieu, l'homme est naturellement passionné pour la gloire, et il ne craint rien tant que de laisser après lui un mauvais nom : dans quel animal voit-on cette qualité? De là que ne fait-on pas pour mériter les applaudissemens publics, et pour passer pour un grand homme? On entreprend d'immenses travaux; on se détermine à composer de longs ouvrages; on s'applique sans cesse à porter toujours plus loin les sciences et à raffiner sur tous les arts; on va jusqu'à exposer sa vie, et tout cela pour acquérir de la réputation. Cette passion est commune à presque tous les hommes; il faut être grossier pour n'en être pas piqué, et ne la connoître pas, c'est être imbé-

cile. Quoi donc ! l'homme après la mort est-il informé de ce qu'on dit de lui, ou ne l'est-il pas ? Le corps sans doute n'a en tout cela aucune part; il est réduit en cendres. C'est donc l'âme qui subsiste toujours et qui n'oublie jamais que le nom qu'elle s'est fait, bon ou mauvais, la rappelle encore, malgré la mort, dans l'idée des hommes, telle qu'elle étoit durant sa vie. Si l'on prétend au contraire que l'âme meurt avec le corps, travailler à perpétuer sa mémoire, n'est pas une chose moins ridicule que d'exposer un tableau aux yeux d'un aveugle, ou de chanter une agréable musique aux oreilles d'un sourd. A quoi bon cette renommée après la mort, et pourquoi l'homme la poursuit-il avec tant d'ardeur ?

C'est une coutume ancienne et superstitieuse en Chine, qu'aux quatre saisons, tous les enfans bien nés préparent des logemens à leurs ancêtres morts, leur tiennent des habits prêts, leur présentent des viandes, pour marquer par-là leur amour et leur respect filial ; mais si les âmes se détruisent aussi bien que les corps, les ancêtres morts ne peuvent donc point être témoins des respects que leurs enfans leur rendent, ni entendre ce qu'ils ont à leur dire, ni connoître qu'ils ont pour eux encore autant d'attachement que s'ils étoient en vie : et dès-lors tout ce qu'on voit faire aux Chinois, depuis le prince jusqu'au peuple, bien loin d'être une des plus importantes cérémonies de la nation, n'est qu'un badinage d'enfans.

En second lieu, Dieu, en créant le monde, n'a rien fait sans raison, rien d'inutile; il a donné à ses créatures les inclinations qui leur conviennent; chacune cherche ce qui lui est bon, et aucune ne se porte à ce qu'il ne lui est pas possible d'obtenir. Le poisson se plaît à se renfermer dans les eaux : il ne désire point d'habiter les forêts et les montagnes ; le cerf et le lièvre au contraire aiment les montagnes et les forêts ; ils ne se plaisent point dans les eaux.

Tous les animaux sans raison ne sont point touchés du désir de l'immortalité ; ils ne connoissent point de nouvelle vie après la mort ; leurs souhaits se terminent tous aux choses présentes. L'homme seul, quelque accoutumé qu'il puisse être à entendre dire que l'âme meurt avec le corps, n'est pas libre sur le désir de vivre toujours, d'habiter un lieu de délices et de jouir d'un bonheur éternel. Or, s'il étoit impossible à l'homme de voir un tel désir accompli, pourquoi Dieu l'auroit-il si fort gravé dans son cœur ? Combien le monde n'a-t-il point vu de sages qui, renonçant à tous les biens terrestres et abandonnant en quelque sorte le soin de leur propre corps, se sont ensevelis tout vivans dans des cavernes pour ne penser plus qu'à leur âme, et pratiquer uniquement la vertu ? Ils méprisoient tous les avantages de la vie présente, et ils n'avoient en vue que la félicité future : mais si l'âme est mortelle, et que tout finisse avec cette vie, tous ces illustres personnages ne sont plus qu'une troupe d'insensés.

En troisième lieu, le cœur de l'homme est plus grand que le monde ; tous les biens de la terre ne sont pas capables de le remplir ; d'où l'on doit conclure que son véritable bonheur n'est qu'après la mort. Le Créateur, infiniment sage et souverainement bon, n'a rien fait de défectueux, ni qui puisse être une juste occasion de plainte : lorsqu'une chose se porte naturellement à une fin raisonnable, il faut qu'elle soit destinée à cette fin. Ainsi, les animaux n'étant créés que pour la terre, ils n'ont reçu que des inclinations terrestres, et les avantages du corps leur suffisent : mais si Dieu a créé l'homme pour le ciel et pour vivre éternellement, il est nécessaire que le peu de temps qu'il est ici-bas ne le satisfasse pas, et qu'il ne puisse trouver dans tous les biens de cette vie l'accomplissement de ses désirs. Or, jetez les yeux sur les différentes conditions des mortels : un homme de commerce

s'est enrichi; l'or, l'argent, les pierreries, tout abonde dans sa maison; c'est l'homme le plus opulent de toute la contrée; en a-t-il assez? Un mandarin, avide des honneurs, a fait à grands pas une fortune rapide; il a passé par les premières charges; il est orné des marques de la plus haute distinction; il est parvenu jusqu'à gagner l'oreille du prince; ne souhaite-t-il plus rien? Un roi possède un grand état, l'univers en paix fléchit les genoux devant lui; son bonheur s'étend sur sa famille; est-il parfaitement content? L'homme a reçu de Dieu le désir d'une entière et éternelle félicité; comment pourroit-il être satisfait d'une fortune fragile et de peu de jours? Un moucheron ne peut pas rassasier un éléphant, et un grain de blé ne suffit pas pour remplir un grand magasin. Le grand Augustin, ce célèbre docteur d'Occident, avoit bien compris cette vérité, lorsque, levant les yeux au ciel, il s'écrioit : « Seigneur, père universel, vous nous avez créés pour vous-même; il n'y a que vous qui puissiez suffire à nos cœurs, et ces cœurs ne trouveront jamais de véritable repos que quand ils reposeront en vous. »

En quatrième lieu, un homme a naturellement peur d'un autre homme mort. Que le mort soit parent ou ami, on ne laisse pas de soutenir avec peine la présence de son cadavre, au lieu que le cadavre d'un animal ne cause aucune crainte. C'est que l'homme, spirituel de sa nature, sait qu'après la mort de son semblable, il reste une âme qui l'effraie, et qu'au contraire l'animal mourant ne laisse rien qui puisse lui faire peur.

En cinquième lieu, Dieu est juste, il n'est point partial; le bien, il le récompense; le mal, il le punit : on voit néanmoins en cette vie le pécheur triompher dans la prospérité, tandis que le juste gémit dans les souffrances; c'est que Dieu attend après la mort à punir l'un et à récompenser l'autre; mais si l'âme périssoit avec le corps,

il ne resteroit plus aucun lieu, ni aux récompenses, ni aux punitions.

Le lettré. Le sage durant sa vie étant si différent de l'homme sans règle, il ne doit pas lui être semblable après sa mort : la mort a des rapports avec la vie : cette différence sans doute regarde l'âme, et voici comme les gens de lettres l'expliquent : l'homme de bien sait, par une conduite réglée, conserver son âme dans tout son entier ; ainsi la mort n'a pour lui d'autre effet que de faire périr son corps : mais le méchant, par ses crimes, détruisant son âme, à la mort tout périt pour lui. Cette doctrine est bien capable d'exciter les hommes à la vertu.

Le docteur. Nos âmes, vertueuses ou criminelles, ne meurent point avec nos corps : les sages et les savans de tous les pays pensent ainsi (1). Les livres sacrés de la loi du vrai Dieu le disent clairement, et je viens de le prouver par un grand nombre de raisons. Cette différence entre l'homme de bien et le méchant que vous venez, monsieur, de rapporter, ne se trouve point dans les livres classiques, et elle n'a aucun fondement. Convient-il, dans une affaire de cette conséquence, de donner soi-même dans des nouveautés pernicieuses, et d'y engager les autres? Nous avons des motifs très-réels à proposer aux hommes pour les exciter au bien et pour les détourner du mal, les récompenses d'une part, les punitions de l'autre. Pourquoi abandonner une doctrine si solide, et s'attacher à de vaines imaginations ?

L'âme de l'homme n'est point une poignée de sable ou un morceau de bois que l'on puisse diviser et dissiper ; c'est un esprit, maître absolu du corps, et la cause de

---

(1) *Note de l'Éditeur.* Cela étoit vrai du temps de l'auteur ; mais aujourd'hui combien de sages et de savans prétendus donnent dans le matérialisme, et osent l'enseigner !

tous ses mouvemens. Qu'un esprit détruise un corps, cela se peut; mais comment se pourroit-il qu'une chose corporelle en détruisît une spirituelle? Supposons néanmoins que par des actions criminelles on puisse dissiper une âme, dès-lors les méchans hommes ne peuvent pas vivre longtemps. Mais combien en voit-on qui, depuis le bas âge jusqu'à une extrême vieillesse, ne cessent d'entasser crime sur crime? Est-ce donc que, leurs âmes étant détruites, ils ont encore la force de vivre? Pour qu'un corps vive, l'âme ne lui est-elle pas aussi nécessaire que le sang? Que le sang manque à un corps, il ne peut plus se soutenir; l'âme manquant, peut-il encore se mouvoir? De plus, l'âme n'a-t-elle pas plus de force que le corps? Des crimes accumulés ne détruisent point toujours le corps; comment pourroient-ils détruire l'âme? Enfin, si durant la vie l'âme se dissipe et se détruit, pourquoi cette destruction ne vient-elle qu'après la mort?

Le bien ou le mal ne font point que le Créateur change la nature des choses : les animaux ne sont créés que pour vivre sur la terre un certain temps; ce qu'il peut y avoir de bon en eux ne leur obtiendra pas l'immortalité; les démons sont créés pour être immortels; quelque mauvais qu'ils soient, ils ne mourront jamais : l'âme d'un méchant homme, parce qu'il est méchant, n'en mourra pas davantage. Si la destruction des âmes étoit toute la punition des hommes criminels, où seroit la justice? Les crimes ne sont pas tous égaux; pourquoi cette égalité de punition? Dieu ne punit pas ainsi. Cette manière de punir doit-elle même être appelée punition? Une âme détruite n'a plus rien à souffrir. C'est donc plutôt une abolition de tous les crimes. Une telle doctrine ne donne-t-elle pas occasion aux hommes de s'enhardir au mal, et de s'abandonner à tous les vices.

Ce que les anciens ont dit en parlant de perte d'esprit, de dissipation d'esprit, n'est qu'une pure métaphore : ne

disons-nous pas encore aujourd'hui qu'un homme a l'esprit dissipé, lorsque nous le voyons se répandre trop au dehors, et vivre sans recueillement? Si un autre se livre à des choses extravagantes et contraires au bon sens, nous disons qu'il a perdu l'esprit. Prétendons-nous parler d'une perte réelle, d'une dissipation entière? Ce qu'il y a de vrai, c'est que l'homme de bien embellit son âme et l'orne de vertus, au lieu que le méchant la déshonore et la noircit par ses vices.

Nous ne sommes point les auteurs de nos corps ni de nos âmes, c'est Dieu même. Il ne dépend pas de nous de les détruire; cela dépend de Dieu seul. L'ordre établi de Dieu est que le corps, après quelques années, soit détruit; nous ne le rendrons pas immortel. L'âme est créée pour l'immortalité; nous ne la détruirons pas. Ce qui nous regarde, c'est l'emploi que nous ferons de l'une et de l'autre. Si nous nous en servons pour le bien, voilà notre bonheur : si nous nous en servons pour le mal, voilà notre malheur. Nous avons reçu cette âme et ce corps, et ils sont à notre disposition, comme seroit un morceau d'or très-pur. Nous pouvons de cet or faire un vase sacré, propre au sacrifice, ou bien un vase profane, destiné aux plus vils usages; cela dépend de nous. Mais, à quoi que nous employions cette matière, c'est toujours de l'or. Ceux qui, sur la terre, feront briller leurs âmes par les vertus, brilleront dans le ciel de la gloire de Dieu même; mais ceux qui vivront ici-bas dans l'aveuglement d'esprit, sans vouloir reconnoître la vérité, seront précipités dans les abîmes des ténèbres éternelles. Telle est la grande doctrine; qui peut aller contre?

Le lettré. Ah! je vois bien à présent quelle différence on doit mettre entre l'homme et la bête. Cette différence n'est pas peu de chose. L'âme de l'homme est immortelle; cela est vrai, cela est évident.

LE DOCTEUR. L'homme animal ne se met pas en peine de connoître en quoi il diffère de la bête, parce qu'il veut vivre en bête. Mais un docteur d'un rang supérieur, dont le but est de s'élever au-dessus du vulgaire, voudroit-il s'avilir si fort? Ah! monsieur, tout dépend de prendre une bonne résolution. L'exécution en devient bien plus facile. En un mot, puisque l'homme, dans sa nature, diffère tant de la bête, il ne doit point lui ressembler dans ses actions.

IVe ENTRETIEN.

ON RAISONNE MAL SUR LES ESPRITS ET SUR L'AME DE L'HOMME ; L'UNIVERS N'EST PAS UNE SEULE SUBSTANCE.

LE LETTRÉ. Hier, de retour chez moi, je rappelai dans mon esprit la belle doctrine que vous veniez de m'apprendre, et je me persuadai toujours plus de sa vérité et de sa solidité. Je ne comprends pas comment certains lettrés de Chine portent l'incrédulité jusqu'à ne pas reconnoître qu'il y ait des esprits.

LE DOCTEUR. En lisant les livres classiques de Chine, on y trouve partout que les anciens empereurs et leurs vassaux regardoient comme un de leurs principaux devoirs de faire des oblations aux esprits. Aussi les révéroient-ils comme s'ils en avoient été environnés. S'il étoit vrai qu'il n'y eût point d'esprits, comment est-ce que ces premiers sages auroient donné dans de si grandes erreurs? Dans le livre *Chu* on fait ainsi parler l'empereur *Pankong : Si je gouverne mal, moi, prince, toutes mes fautes sont marquées. Tching-tang, chef de ma dynastie, m'en punira, et me fera entendre ce reproche : Malheureux! est-ce ainsi que tu déshonores mon nom!* Ce prince ajoute :

Si mes officiers causent du trouble par leur mauvaise conduite, et qu'ils ne pensent qu'à entasser des richesses, leurs ancêtres les accuseront devant Tching-tang; punissez, diront-ils, nos descendans criminels. Dans le chapitre *Si-pi-kan*, *Tsou-y* parle en ces termes à l'empereur *Tcheou* : *Seigneur, puisque le ciel a résolu de détruire notre malheureuse famille, quel est l'homme sage, quel est même le devin qui ose vous annoncer et vous promettre du bonheur? Ce n'est pas que les empereurs, nos pères, nous aient refusé leur protection; c'est vous seul, prince, qui, par vos désordres, avez attiré notre malheur. Pan-kong* descendoit de *Tching-tang*. Il faisoit, depuis cet empereur, la neuvième génération, et de l'un à l'autre, il s'étoit écoulé 400 ans. Cependant il lui faisoit encore des oblations; il craignoit encore. Il reconnoissoit en lui un pouvoir de le punir. Il s'excitoit lui-même, il exhortoit ses sujets, comme si *Tching-tang* eût encore régné sur la terre. *Tsou-y*, plus récent que *Pan-kong*, dit que les anciens empereurs de sa famille peuvent après leur mort protéger leurs descendans. N'est-il donc pas visible qu'il croyoit leurs âmes immortelles?

Dans le chapitre *Kin-teng* du même livre *Chu*, *Tcheou-kong* s'exprime ainsi : *Je suis bon, obéissant à mon père; j'ai beaucoup d'habileté, je sais révérer les esprits.* Il dit encore : *Si je n'avois pas de la droiture, comment oserois-je me présenter devant les princes mes ancêtres?* Dans le chapitre *Chao-kao*, il est dit : *Puisque le ciel a détruit la dynastie des Yn, les empereurs de cette maison, qui sont en grand nombre dans le ciel, ont sans doute abandonné leur postérité.* Dans le livre *Chi*, on lit ces mots : *Ouen-ouang est dans le ciel; il y est glorieux et triomphant.* Tcheou-kong, Chao-kong, quels hommes! Toute la Chine les regarde comme des sages. Seroit-il permis de traiter leurs paroles de mensonges? Or, ils di-

sent que *Tching-tang* et *Ouen-ouang*, après leur mort, sont dans le ciel, qu'ils en descendent et qu'ils y montent, qu'ils ont le pouvoir d'aider les vivans ; n'est-ce pas dire que l'âme de l'homme ne meurt point ? Cependant l'erreur se répand ; on met tout en œuvre pour tromper le monde ; les reproches, les injures sont inutiles. Que feront donc les gens de lettres amateurs de la vérité ? Il faut employer la raison pour réfuter le mensonge : il faut mettre en évidence la nature des esprits ; par-là on peut en venir à bout.

Le lettré. Tous ceux qui raisonnent sur les esprits ont chacun leur opinion particulière. Les uns prétendent qu'absolument il n'y en a point; d'autres disent que, quand on croit qu'il y en a, il en existe; mais qu'il n'y en a point, quand on ne le croit pas. Certains parlent ainsi : Si vous dites qu'il y en a, vous vous trompez; si vous dites qu'il n'y en a point, vous vous trompez encore. Dire qu'il y en a, et qu'il n'y en a point, voilà le vrai.

Le docteur. Ces trois opinions vont également à rejeter les esprits. Ceux qui les suivent ne font pas attention au mauvais parti qu'ils prennent. Ils veulent attaquer les disciples de *Fo* et de *Lao*, et ils ne voient pas qu'ils renversent la doctrine des anciens sages. Les différens noms et les différens emplois des esprits qui président aux montagnes, aux rivières, aux salles des ancêtres, au ciel, à la terre, ne prouvent-ils pas qu'ils sont même distingués en différens ordres? Ce qu'il plaît d'appeler force naturelle des deux matières premières, traces, vestiges de la production des choses, mouvement réciproque de la matière, ce ne sont point là les esprits dont les livres classiques font mention. Que je croie une chose, ou que je ne la croie pas, est-ce une conséquence que cette chose soit ou ne soit pas? Quand on ne veut débiter que des rêveries, qu'on s'exprime ainsi, à la bonne heure; mais

quand on raisonne sur ce qu'il y a de plus respectable dans le ciel et sur la terre, doit-on parler à l'aventure? Un homme instruit sait que dans les parties occidentales il y a des lions; tel ignorant n'en veut rien croire. Le lion est cependant un animal très-réel. Est-ce donc que la sotte incrédulité de cet ignorant fera disparoître tous les lions de l'univers?

L'idée de ces inventeurs de faux systèmes n'est autre que d'admettre uniquement ce qui peut se voir des yeux, et de rejeter tout ce qu'on ne voit pas. Mais est-ce ainsi que raisonnent des savans? N'est-ce pas plutôt le pitoyable langage d'un barbare? Prétendre avec les yeux du corps voir un objet sans figure et sans couleur, c'est vouloir goûter des viandes par l'oreille. Qui a jamais vu les propriétés de l'homme? qui a vu l'âme d'une chose vivante? qui a vu le vent? La raison fait juger plus sainement des choses que si on les voyoit de ses propres yeux. Les yeux peuvent absolument être trompés; rien ne trompe la raison. A voir la figure du soleil, un homme grossier, qui s'en fie à ses yeux, le juge de la grandeur du fond d'un seau; au lieu qu'un homme d'étude, raisonnant sur son prodigieux éloignement, conclut qu'il est plus grand que toute la terre. Que l'on prenne un bâton bien droit, et qu'on l'enfonce à demi dans l'eau pure, alors il paroîtra courbé; mais la raison corrige cette fausse apparence, et fait toujours penser qu'il est droit. En voyant une ombre, on croiroit d'abord que c'est quelque chose qui marche, qui s'arrête; mais l'usage de notre raison nous apprend que l'ombre n'est qu'un défaut de lumière, et que, n'étant rien en soi, elle n'est capable ni de mouvement, ni de repos.

C'est de là qu'est venu cet axiome reçu dans toutes les écoles d'Occident : les connoissances qui nous viennent par les sens doivent être rapprochées de la raison. Si

elles s'y trouvent conformes, elles sont vraies. Si elles lui sont opposées en quelque chose, c'est à elle à les rectifier. Pour connoître les secrets de la nature, quelle voie emploie-t-on ? Sur l'extérieur des choses on juge du fond, et par les effets on connoît les causes. La fumée qui paroît sur le toit d'une maison est un signe qu'il y a du feu au dedans. Dans nos précédens entretiens, je vous ai fait voir, monsieur, qu'à la vue du ciel, de la terre et de toutes les créatures, on doit conclure que l'univers a un maître. En examinant ce qui regarde l'homme en particulier, j'ai prouvé qu'il a une âme immortelle, et par-là j'ai démontré qu'il y a des esprits. Voilà la véritable doctrine. Dire après cela qu'à la mort tout finit pour l'homme, et que l'âme périt aussi bien que le corps, ce ne peut être là que l'opinion de peu de gens sans raison. Quand on n'est appuyé sur aucun principe, comment peut-on raisonner sur les solides vérités que les anciens sages ont si bien établies ?

Le lettré. Un interprète du livre *Tchem-tsiou* rapporte que *Tching-pé-yeou* apparoissoit après sa mort sous une figure, et qu'il se rendoit redoutable. Quoi ! l'âme de l'homme, immatérielle, change-t-elle ainsi, et devient-elle matière ? cela ne paroît pas croyable. De plus, nous voyons l'homme passer sa vie d'une manière assez uniforme. D'où lui vient après la mort ce pouvoir extraordinaire ? Enfin, si les morts conservent encore des connoissances, une mère tendre, qui ne fait que de mourir, ne devroit-elle pas chaque jour venir prendre soin de ses enfans ?

Le docteur. Puisqu'un interprète du livre *Tchem-tsiou* rapporte que *Tching-pé-yeou* était redouté après sa mort, c'est une preuve qu'anciennement, lorsque le *Tchem-tsiou* a été écrit, on croyoit l'immortalité de l'âme; et ceux qui prennent à tâche de rejeter les esprits, détruisent une doctrine enseignée dans ce livre. Quand on

dit qu'un homme n'est plus, on ne prétend point dire que son âme ait péri, mais seulement son corps. L'âme, durant la vie, est comme resserrée et embarrassée dans un corps grossier. Par la mort, l'âme sort de cette prison : libre de tous ses liens, elle est bien plus capable de pénétrer le fond des choses ; ses connoissances sont plus pures, et son pouvoir plus grand. Que la lie du peuple l'ignore, cela n'est pas fort surprenant ; mais le sage en est parfaitement instruit. De là, dans son idée, la mort n'est point un mal à craindre ; il la regarde au contraire comme un moment heureux. C'est la voie pour retourner à sa véritable patrie.

Dieu, en créant le monde, a déterminé le lieu de chaque créature. Sans cela il y auroit du désordre. Les étoiles sont placées dans le ciel ; elles ne peuvent point tomber sur la terre, pour se mêler avec les plantes et les arbres. Les arbres et les plantes croissent sur la terre : ils ne peuvent point s'élever au ciel, pour se placer parmi les étoiles. Mais si l'âme d'un mort restoit dans sa maison, pour en prendre soin, comment ce mort passeroit-il pour mort? Chaque chose a son lieu marqué ; il ne dépend pas d'elle d'en choisir un autre. Qu'un poisson soit affamé dans l'eau, quand il y auroit sur le rivage de quoi le rassasier, quand il le verroit ou le sentiroit, il ne lui est pas possible de se transporter là, pour prendre sa nourriture. Quoique l'âme d'un homme mort puisse penser à sa famille, il ne lui est plus libre de retourner et de demeurer parmi ses proches. L'apparition de quelques esprits n'a été qu'en conséquence d'un ordre particulier de Dieu, qui a voulu par-là instruire et animer les bons, ou punir et corriger les méchans, et donner à tous une preuve sensible que l'âme de l'homme ne périt point à la mort ; bien différente en cela de l'âme des bêtes, qui se détruit et dont on ne voit aucun retour.

Pour qu'une âme immatérielle de sa nature puisse se faire voir aux hommes vivans, il est nécessaire qu'elle emprunte un fantôme sous lequel elle apparoît; en quoi il n'y a pas la moindre difficulté. Mais quoi! Dieu, pour convaincre entièrement l'homme que les âmes ne meurent point, va jusqu'à employer de tels prodiges, et néanmoins il y a encore des incrédules qui, voulant enseigner aux autres ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes, prétendent follement qu'à la mort tout finit pour l'homme? Il est aisé sans doute de leur fermer la bouche; mais qu'ils sachent qu'après cette vie, leurs propres âmes n'éviteront pas le châtiment que mérite cette doctrine pestilente. C'est à eux à prendre leurs précautions.

Le lettré. Ceux qui disent que l'âme de l'homme, toute spirituelle qu'elle est, se détruit après la mort, ne regardent un esprit que comme une légère vapeur. La vapeur se dissipe quelquefois fort vite, d'autres fois ce n'est que peu à peu. Lorsqu'un homme meurt d'une mort violente, cette vapeur ne se dissipe point sur l'heure; ce n'est qu'après un certain temps que son âme est entièrement détruite. Telle fut l'âme de *Tching-pé-yeou*. On fait encore ce raisonnement : les deux matières premières, qu'on regarde comme les vrais esprits, sont le fond de toutes les choses. Ainsi, puisqu'il n'y a rien dans l'univers qui ne soit fait de ces deux matières premières, il ne doit rien y avoir qui ne soit esprit. Pour moi, j'ai toujours ouï parler des esprits et de l'homme à peu près comme vous m'en parlez.

Le docteur. Ce qui est vapeur, l'appeler esprit, âme, c'est confondre absolument les noms des choses. Quand on veut donner des notions claires, il faut user des mots propres. Les livres classiques parlent de vapeur; ils parlent aussi d'esprits. Ces noms ne sont assurément point semblables. Les notions ne le sont pas non plus. De tout

temps on a fait des oblations aux esprits; je n'ai pas ouï dire qu'on en ait fait à la vapeur. Pourquoi ces nouveaux raisonneurs brouillent-ils ainsi les termes? Ils prétendent que cette vapeur d'âme se dissipe peu à peu; ils montrent par-là le ridicule de leur système en disant une absurdité. Je leur demande en quel temps l'âme est-elle tout-à-fait détruite? quelle espèce de maladie cause cette entière destruction? Les âmes de tant d'animaux qui meurent d'une mort violente, se dissipent-elles tout à coup, ou peu à peu? D'où vient qu'il n'en apparoît aucune? Ces ignorans décident sur ce qui se passe après la mort, chose où ils n'entendent rien; pourquoi donc en parler? Dans le livre *Téhong-yong*, *Kong-tzé* dit : *Les esprits sont le fond des choses, et l'on ne doit point les en séparer.* On peut parler ainsi en ce sens, qui est celui de *Kong-tzé*, que la vertu des esprits se fait sentir aux choses. Mais ce philosophe n'a jamais prétendu que les esprits fussent les choses mêmes.

Au reste, les esprits, qui sont attachés aux choses, n'y sont point comme l'âme est dans l'homme. L'âme de l'homme fait partie de lui-même; et de son union avec le corps, il n'en résulte qu'une nature. C'est de là que l'homme est capable de raisonner et qu'il est du genre des êtres spirituels. Les esprits ne sont dans les choses que comme le pilote dans le vaisseau qu'il gouverne; il en est entièrement distingué. Chacun a son espèce particulière. Ainsi, c'est une erreur grossière de penser qu'un esprit rende spirituelle la chose où il se trouve. Pour parler juste, on doit dire que quand Dieu donne aux esprits des êtres matériels à gouverner et à conduire, dès-lors les esprits, comme dit *Kong-tzé*, font sentir leurs vertus aux êtres qui leur sont confiés. Lorsqu'un grand prince fait éclater sa sagesse dans tout son empire, conclut-on de là que tout ce qui est dans l'empire soit sage

et éclairé? Prétendre qu'il n'y a rien dans l'univers qui n'ait un esprit, et par-là rien qui ne soit spirituel, c'est spiritualiser les arbres, les plantes, les métaux, les pierres. Quoi de plus absurde ! Du temps de l'empereur *Ouen-ouang,* les peuples donnoient aux palais et aux jardins de ce prince les noms de sages et de spirituels. Cela ne doit point surprendre. Chacun sait que ses sujets vouloient marquer par-là leur vénération et leur reconnoissance pour leur souverain. Si quelqu'un s'avisoit aujourd'hui d'employer ces termes à l'égard du palais et des jardins de *Kié-Tcheou* qui étoit un mauvais prince, ne diroit-on pas que ce seroit un homme sans discernement?

Pour marquer les différens genres des choses, les docteurs chinois distinguent le *purement matériel,* comme les métaux, les pierres; le *vivant*, comme les arbres, les plantes; le *sensitif,* comme les animaux; enfin, le *spirituel,* tel qu'est l'homme. Les philosophes d'Europe vont encore à un plus grand détail; c'est ce que vous pourriez remarquer si vous aviez leurs ouvrages sous les yeux. Vous n'y verriez cependant pas toutes les espèces particulières de chaque chose : elles sont en trop grand nombre pour être indiquées avec la dernière exactitude. On s'est contenté de mettre par ordre les neuf genres principaux auxquels tout aboutit.

Toutes ces choses ainsi rangées ont chacune leur espèce propre. D'un côté est le spirituel, et de l'autre, le matériel. Que si un étranger comme moi écrivoit à ses amis d'Europe, qu'en Chine certains lettrés prétendent que les oiseaux et les quadrupèdes, les arbres et les plantes, les métaux et les pierres, sont spirituels aussi bien que les hommes, dans quel étonnement ne les jeterois-je pas?

Le lettré. Quoique certaines gens en Chine soutiennent que la nature de la bête et la nature de l'homme sont semblables, cependant ils mettent cette différence entre

l'une et l'autre, que la nature de l'homme est droite, et celle de la bête oblique; et quand ils disent que la bête est spirituelle aussi bien que l'homme, ils avouent aussi que la spiritualité de l'homme est grande, et que celle de la bête est fort petite : d'où ils concluent la diversité des deux espèces.

Le docteur. La droiture et l'obliquité, la grandeur ou la petitesse ne suffisent pas pour différencier les espèces. Ces sortes de qualités accidentelles ne peuvent que faire distinguer dans une même espèce différens individus. Qu'une montagne soit droite ou non, qu'elle soit grande ou petite, c'est toujours une montagne. Parmi les hommes il y en a qui ont beaucoup d'intelligence, il y en a qui en ont peu. Les uns ont l'esprit juste et le cœur droit; d'autres, tout au contraire. Cela prouve-t-il une diversité d'espèces? Que si, pour celle du petit au grand, ou de l'oblique au droit, l'espèce changeoit, combien n'y auroit-il pas d'espèces d'hommes? La seule vue de cette carte fait comprendre que les différences spécifiques d'une chose emportent nécessairement une entière opposition entre elles. Parmi les substances, la corporelle fait une espèce, l'incorporelle en fait une autre. Parmi les corps, le vivant est une espèce, le non vivant en est une autre. L'homme parmi les animaux est spécifié par la puissance de raisonner : il n'y a donc aucun autre animal qui soit raisonnable. Mais qu'il y ait des hommes qui raisonnent juste, et d'autres qui raisonnent de travers, que certains poussent le raisonnement plus loin que d'autres, cela ne fait pas qu'ils ne soient point tous hommes. Cette différence du plus ou du moins ne change point l'espèce. Ainsi, dire que tous les animaux sont spirituels, quelque petite ou quelque oblique qu'on fasse leur spiritualité, c'est dire qu'ils sont tous de la même espèce que l'homme. Convient-il, et n'est-ce pas se tromper grossièrement, de prendre une

qualité extrinsèque pour le fond des choses? En voyant une clepsydre qui marque exactement les heures, pense-t-on que la matière dont elle est composée soit spirituelle? Qu'un général d'armée, habile dans l'art de conduire des troupes, ait vaincu l'ennemi : ses soldats, durant le combat, ont obéi à ses ordres; ils ont avancé, ils se sont retirés à propos, ils ont dressé des embuscades, ils ont attaqué de front; la bataille est gagnée : qui dira jamais que chaque soldat soit fort entendu dans l'art de la guerre? N'est-ce pas là plutôt la gloire du chef qui a commandé? Quand on sait distinguer les différentes espèces des choses, et que, par un examen sérieux de leurs qualités naturelles, de leurs divers mouvemens, on connoît à quoi chaque chose se porte, de quoi chaque chose est capable, il est aisé de conclure que les animaux sont gouvernés par des intelligences qui les font servir aux desseins de Dieu. Nous voyons en effet des animaux faire des choses au-dessus de leur portée, et qui passent toutes leurs connoissances : ce n'est point d'eux que vient une conduite si réglée et si suivie. Au lieu que l'homme se gouverne par lui-même; il prend son parti suivant les occasions et les circonstances; il est entièrement libre, et il emploie sa liberté selon ses différens désirs.

Le lettré. Quoique l'on dise que le même air soit la forme universelle qui fait agir tous les êtres, cependant tous les êtres n'ont pas la même figure, et c'est de là que vient la différence des espèces. Un corps, qu'est-ce autre chose qu'une écorce remplie et entourée d'air? L'air fait les choses ce qu'elles sont, et les choses elles-mêmes déterminent leurs espèces. Un poisson dans la mer est environné et rempli de la même eau; la même eau remplit une baleine et une sole; mais la baleine et la sole n'ont pas la même figure, et par-là elles ne sont pas de la même espèce. Ainsi, pour connoître les différentes espèces des

choses qui composent l'univers, il ne faut que regarder leurs figures.

Le docteur. Par la diversité des figures on peut bien distinguer les choses, mais non pas les différentes espèces de choses. Tout au plus peut-on par-là différencier les espèces des figures ; la figure d'une chose n'est point la chose même. Ne mettre la différence des choses que dans la figure, au lieu de la faire consister dans la nature, n'est-ce pas donner la même nature au bœuf et à l'homme ? Ainsi parloit autrefois le docteur *Kao*, et parler aujourd'hui de même, ce n'est qu'être son écho. Deux statues d'argile, dont l'une représente un tigre et l'autre un homme, ne diffèrent assurément que par la figure ; mais que la seule figure distingue un homme et un tigre vivans, cela se peut-il dire ? On voit souvent des choses d'une figure différente et cependant de la même espèce : les deux statues dont je viens de parler en sont un exemple. Les figures d'homme et de tigre ne sont pas les mêmes ; c'est néanmoins d'une même espèce d'argile qu'elles sont faites.

Quant à ce qui regarde l'air, si l'on prétend que c'est quelque chose de spirituel, et qu'il anime tout ce qui est vivant, il s'ensuit de là que rien ne sauroit mourir. La mort, selon cette opinion, ne peut être causée que par un manque d'air. En quel endroit l'air manque-t-il ? Par où y a-t-il à craindre de manquer d'air ? Une chose que nous disons être morte n'est-elle pas remplie d'air en dedans ? N'en est-elle pas environnée en dehors ? Ce n'est donc pas précisément l'air qui anime ce qui est vivant. Qu'un homme assez ignorant pour ne savoir pas que l'air est un des quatre élémens, le confonde avec les esprits et avec l'âme de l'homme, je n'en suis pas fort surpris ; mais, pour peu qu'on soit instruit, ne sait-on pas que l'air est un corps dont il n'est pas si difficile d'assigner la nature et les propriétés ? L'air mêlé avec l'eau, le feu et

la terre, composent tout ce qui est matière. Notre âme, partie essentielle de nous-mêmes, et seule cause vivifiante de notre corps, suffit pour nous faire vivre de l'air que nous respirons à tous les instans. L'homme, les oiseaux, les quadrupèdes vivent au milieu de l'air, pour trouver toujours dans cet élément froid de quoi tempérer le feu qu'ils ont dans l'intérieur. De là vient que nous respirons sans cesse, pour pouvoir toujours, par un double mouvement, pousser au dehors l'air chaud, et en recevoir un plus frais au dedans. Le poisson n'a nul besoin de respirer l'air; il vit dans l'eau : cet élément est bien capable de le rafraîchir.

Pour les esprits, ils n'entrent point dans la composition des choses : ils font eux-mêmes une espèce particulière qui est celle des substances immatérielles. Ils sont délégués par l'ordre du Créateur pour gouverner les autres créatures sur lesquelles ils n'ont point une autorité absolue. C'est ce qui a fait dire à *Kong-tzé : Honorez les esprits, mais de loin.* Les esprits ne peuvent point nous donner du bonheur, des richesses, ni effacer nos péchés : ce pouvoir est réservé à Dieu seul. Les ignorans de ce siècle, qui vont offrir leurs vœux et leurs prières aux esprits, ne prennent point la bonne voie pour être exaucés. Cette expression de *Kong-tzé, mais de loin,* porte la même idée que celle-ci : *Si vous offensez le ciel, à qui vous adresserez-vous?* S'expliquer comme font certains lettrés, en disant qu'il n'y a point d'esprits, c'est réduire *Kong-tzé* au rang de ces docteurs qui ne savent qu'embrouiller.

Le lettré. Nos anciens philosophes, reconnoissant dans les merveilles que contient l'univers une raison suprême et invariable qui règne partout, ont cru que chaque créature y participoit à sa manière, et que toutes ensemble ne faisoient avec elle qu'une seule substance : ils disoient donc que *Chang-ti,* seigneur du ciel, se trouvoit dans chaque

chose, et que de son union avec elles il ne résultoit qu'un même être. C'est par ce motif qu'ils exhortoient les hommes à ne pas s'abandonner au vice, pour ne pas défigurer la beauté qui s'étoit communiquée à eux; à ne point violer l'équité, pour ne pas offenser la raison qui résidoit en eux; à ne nuire à aucune chose du monde, pour ne pas manquer de respect au *Chang-ti* qui se trouvoit en tout. Ils disoient encore que la nature de l'homme et de toute autre chose ne périssoit point par la mort, ou par la division des parties, mais qu'elle retournoit se transformer en Dieu, c'est-à-dire, que l'âme de l'homme ne meurt point. Cependant je crains que cette doctrine ne s'accorde pas tout-à-fait avec ce que vous, monsieur, enseignez touchant le Seigneur du ciel.

Le docteur. Je n'ai jamais ouï parler d'une doctrine plus extraordinaire et moins suivie que celle-là. Comment s'accorderoit-elle avec la mienne? N'est-ce pas dégrader la majesté du *Chang-ti?* Il est rapporté dans nos saintes Écritures qu'au commencement des temps, lorsque Dieu donna l'être à toutes choses, il créa des anges de tous les ordres. Un des principaux d'entre eux, appelé Lucifer, ébloui de ses qualités naturelles, s'abandonna à l'orgueil, et eut l'audace de penser qu'il pouvoit devenir semblable au Très-Haut. Dieu punit aussitôt le téméraire; il le changea en démon avec tous les autres anges qui l'avoient suivi dans sa révolte, et il les précipita tous dans les enfers. C'est d'après cela que nous disons que depuis la création du monde il y a un enfer et des démons. Or, dire que les créatures sont tellement unies au Créateur qu'elles ne sont avec lui qu'une même chose, n'est-ce pas enchérir encore sur le langage impie de Lucifer?

On ne s'aperçoit plus en Chine d'une opinion aussi pestilente, depuis qu'on y a laissé répandre les rêveries de la secte de *Fo. Tcheou-kong, Kong-tzé* se sont-ils ja-

mais exprimés en ces termes, en parlant du *Chang-ti?* Trouvera-t-on rien de pareil dans les livres classiques? Si l'on voyoit un homme de la lie du peuple affecter les airs d'un roi, et prétendre être traité en roi, qu'en diroit-on? Quoi donc! il n'est pas permis à un simple particulier de se comparer à un prince, et il pourroit se dire semblable au *Chang-ti!* Un homme parlant à un autre homme, lui dit: Toi, tu es toi; moi, je suis moi; et un ver de terre, s'adressant au *Chang-ti,* pourroit lui dire: Vous êtes moi, et je suis vous! quoi de plus extravagant?

Le lettré. Les disciples de *Fo* ne se mettent point au-dessous de *Chang-ti.* Ils vantent beaucoup les qualités de l'homme, la noblesse de son corps, les vertus de son âme: en cela il y a du vrai. Les vertus du *Chang-ti* sont sans doute très-relevées; mais celles de l'homme, jusqu'où ne vont-elles pas? Le *Chang-ti* a une puissance sans bornes; et l'homme, de quoi n'est-il pas capable? Que peut-il y avoir de plus grands que les anciens sages, vraies origines des nations qu'ils ont su rassembler? Parfaits législateurs, docteurs consommés, inventeurs de tant de beaux arts, c'est d'eux que les peuples ont appris à labourer la terre, à creuser des puits, à se faire des vêtemens, à construire des chariots, à construire des vaisseaux, de manière qu'ils peuvent non-seulement se nourrir et conserver leur vie, mais encore entretenir un commerce perpétuel qui les enrichit tous, et qui les rend tous heureux. C'est par eux que les empires ont été solidement fondés, qu'ils se conservent, et qu'ils sont à jamais inébranlables. Quel temps, pour si reculé qu'il soit, peut faire oublier leur glorieuse mémoire? Je n'ai point ouï dire qu'au défaut de ces hommes illustres, le *Chang-ti* ait rien fait de pareil: voilà ce qui fait dire que le pouvoir de l'homme ne cède point à celui du *Chang-ti,* et l'on ne voit point pourquoi la puissance de créer le ciel et la terre est attribuée à Dieu seul.

L'homme ordinaire ne connoît point l'excellence de sa nature. On l'entend dire que l'esprit est resserré et comme emprisonné dans le corps ; mais un *fotiste*, qui comprend la grandeur de cet esprit, ne veut point se soumettre, ni s'abaisser. Selon lui, l'homme contient en soi le ciel, la terre, l'univers entier. L'esprit humain est tel qu'il n'y a rien de si éloigné qu'il n'atteigne, rien de si sublime où il ne s'élève, rien de si étendu qu'il ne comprenne, rien de si délié qu'il ne saisisse, rien de si massif et de si dur qu'il ne pénètre. Quand on en est venu à connoître ainsi les perfections de l'homme, ne doit-on pas juger qu'il est intimement uni à Dieu, qu'il est Dieu lui-même ?

Le docteur. Les *fotistes* ne se connoissent pas eux-mêmes ; comment connoîtroient-ils Dieu ? Ils ont reçu des mains du Créateur, dans un corps très-vil, une âme digne de quelque estime, qui raisonne, qui les fait agir et mouvoir. D'abord ils s'enorgueillissent, et d'un air de superbe, ils osent entrer en parallèle avec la majesté de Dieu même. Qu'a donc de si noble le corps de l'homme ? Qu'ont ses vertus de si respectable et de si grand ? Parler ainsi, c'est détruire la véritable vertu ; c'est se rendre soi-même entièrement méprisable. L'orgueil est l'ennemi de toutes les vertus, et ce vice seul est capable de corrompre toutes les actions de l'homme. C'est un axiome parmi les sages d'Europe, qu'un grand nombre de vertus sans humilité n'est qu'un tas de sable exposé au vent. Les hommes les plus vertueux révèrent l'humilité, et ils la pratiquent. Dieu, par sa nature infiniment supérieur à tout, ne peut pas s'humilier ; mais si Dieu ne fait qu'une même chose avec l'homme, il faut que Dieu s'humilie. A voir d'une part les saints attentifs, exacts, respectueux, tremblans aux ordres du ciel, se regardant comme ce qu'il y a de plus abject sur la terre, ne se croyant capables de rien, et d'autre part les orgueilleux *fotistes*, qu'elle res-

semblance ! Les saints n'osent pas penser qu'ils soient saints, et l'on veut nous faire accroire que le plus défectueux de tous les hommes n'est point au-dessous de Dieu même ! L'homme fait un fonds de vertu pour se rendre parfait, et il se perfectionne pour mieux servir le Seigneur du ciel. La grande vertu de *Tcheou-kong* consistoit à regarder comme son premier devoir de respecter et d'honorer le *Chang-ti,* et l'on prétend aujourd'hui nous mettre de niveau avec ce grand maître, digne et unique objet de nos adorations et de tout notre culte : quel renversement !

Les anciens sages se sont rendus recommandables ; ils ont donné des lois aux nations; ils ont civilisé les peuples barbares ; mais ont-ils créé les hommes ? Ils ont inventé les arts ; n'est-ce pas Dieu qui leur a fourni les matériaux ? Sans cela, qu'auroient-ils pu faire ? Un ouvrier travaille en or et en bois ; mais auparavant il faut qu'il ait de l'or ou du bois. S'il n'avoit pas sa matière toute faite, la feroit-il ? Dieu, en produisant les choses, les a tirées du néant même ; il a parlé, et tout a été fait. Voilà où l'on reconnoît une puissance sans bornes. Que peut l'homme en comparaison ? Lorsqu'on imprime un sceau sur le papier ou sur la soie, on voit sur le papier et sur la soie la représentation du sceau ; mais ce n'est point là le sceau lui-même, et en place du sceau, cette représentation n'est point capable d'en former de nouvelles. On peut dire quelque chose de semblable de la créature. La créature est l'image du Créateur ; elle n'est point le Créateur lui-même, et le pouvoir de créer passe toutes ses forces.

Un homme savant, qui a acquis des connoissances du ciel, de la terre, de quantité d'autres objets, a-t-il donc véritablement dans la tête le ciel et la terre et tous ces objets ? Il a regardé le ciel, il a vu la terre, il a examiné l'extérieur de différentes choses ; d'où il a conclu leur na-

ture, leurs qualités, leurs usages. Ne dit-on pas que l'esprit ne connoît d'objets que ceux qui lui viennent par les sens? L'esprit est comme une eau pure et tranquille, comme un miroir bien poli, capable de recevoir les images de tout ce qu'on lui présente. Mais, parce que cette eau et ce miroir peuvent représenter le ciel et la terre, ont-ils la puissance de créer l'un et l'autre? Quand on se vante de pouvoir quelque chose, et qu'on se met en devoir de l'exécuter, on mérite alors d'être cru. Dieu a créé le ciel et la terre et tout ce que nous voyons; ceux qui prétendent n'être pas différens de Dieu même doivent reconnoître en eux une égale puissance : qu'ils tirent donc du néant une montagne, qu'ils créent même un bateau.

Le lettré. Ce que vous appelez Dieu, monsieur, et que vous dites avoir créé le monde, conserver et gouverner toute chose, c'est ce que les *fotistes* entendent par ce mot *moi:* dans tous les temps comme dans tous les lieux, ce *moi* ne souffre jamais d'interruption : c'est toujours une seule et même substance. Mais, parce que l'homme a un corps corruptible, son âme s'appesantit et s'obscurcit; ses passions varient selon les occurrences; ce qu'il y a de bon diminue chaque jour; le germe de la vertu peu à peu se détruit; sa divinité ne se soutient plus, et voilà pourquoi nous ne pouvons ni créer, ni conserver les créatures. Ce défaut de puissance ne vient pas de notre âme considérée en elle-même; c'est un effet de la corruptibilité de notre corps. Une escarboucle qui a perdu son éclat n'est plus une pierre précieuse. Mais si l'on examine l'âme de l'homme, telle qu'elle est véritablement en soi, c'est alors qu'on en connoît toute l'excellence.

Le docteur. Hélas! il suffit de proposer une doctrine; quelque empoisonnée qu'elle soit, les hommes s'empressent à l'envi de s'en repaître. Quoi de plus triste! Il faut avoir l'âme bien appesantie et bien obscurcie pour oser avancer

que le Créateur du ciel et de la terre, l'âme du monde que l'on prétend ne point différer de l'homme, est sujet à l'altération ! Une vertu solide, selon *Kong-tzé,* est à l'épreuve de tout : un instrument, une machine ne devient que plus propre à servir par l'usage qu'on en fait : et le grand par excellence, le redoutable maître de l'univers, dans l'espace de la vie d'un homme, pourroit être abattu, renversé? Parler ainsi, n'est-ce pas mettre Dieu au-dessous de l'homme, rendre la passion maîtresse de la raison, faire l'esprit esclave du corps, donner une qualité accidentelle pour principe et pour fondement de la nature elle-même? Pour peu qu'un homme ait de lumière, il sent ce que je dis, sans qu'il soit besoin de m'étendre davantage. Qu'on examine l'univers entier. Y a-t-il donc quelque créature qui surpasse le Créateur, qui le fasse dépendre d'elle, qui puisse l'appesantir et l'obscurcir?

Si Dieu et l'homme ne sont qu'une même chose, il n'y a plus à distinguer la paix et le bonheur de Dieu d'avec la misère et le trouble de l'homme. Notre âme sur cela est un exemple présent ; c'est la même âme, soit dans la tête, soit dans les autres parties du corps. Qu'il lui arrive un malheur, quelque sujet de tristesse, elle est triste partout où elle est ; elle ne peut pas tout ensemble être en trouble et en paix : or, puisque Dieu dans l'homme se trouve dans le chagrin et dans la peine, il s'ensuit que la souveraine félicité de Dieu en est troublée. Mais si Dieu est nécessairement heureux, suit-il de là que l'homme est à l'abri des atteintes de la tristesse et de la misère? N'est-il donc pas évident que Dieu et l'homme ne sont pas une seule et même substance? Prétend-on dire ou que Dieu est identifié avec les choses, et que par-là tout est Dieu, ou que Dieu fait partie intrinsèque des choses, et qu'il entre dans leur composition, ou que les choses sont à l'égard de Dieu ce qu'un pur instrument est dans les mains d'un

ouvrier pour s'en servir ? Ces trois manières de s'expliquer sont toutes opposées à la raison : je les reprends l'une après l'autre.

En premier lieu, Dieu n'est pas identifié avec les choses : si cela étoit, le nombre prodigieux des créatures se réduiroit à une seule nature. Mais s'il n'y avoit dans l'univers qu'une seule substance, on ne pourroit plus dire qu'il y a un nombre prodigieux de créatures. Les manières d'être de chaque chose seroient entièrement confondues ; il n'y auroit plus d'instinct particulier, ni cette inclination naturelle à sa propre conservation. Nous voyons dans le monde beaucoup de choses ennemies les unes des autres, et qui se détruisent. L'eau éteint le feu, le feu consume le bois. Parmi les animaux, les plus gros et les plus terribles mangent les plus petits et les plus foibles. Puisque Dieu est identifié avec toutes choses, Dieu se détruit donc lui-même ; il ne sait point se conserver : est-ce là avoir une belle idée de Dieu ? Suivant un tel système, Dieu n'est qu'une même chose avec l'homme, avec le bois, avec la pierre. L'homme sacrifie à Dieu ; il doit obéir à Dieu. C'est donc à soi-même que l'homme sacrifie ; il doit donc obéir à la pierre et au bois : ridicules, mais justes conséquences.

En second lieu, Dieu ne fait point partie intrinsèque des choses. Il s'ensuivroit que Dieu seroit moindre que la chose dont il feroit partie. La partie est moindre que le tout. Un *teon* est plus grand qu'un *ching,* qui n'en est que la dixième partie. Le contenant renferme le contenu. Si Dieu est dans les choses comme partie, il est contenu et par-là plus petit que les choses qui le contiennent ; mais qui pensera jamais que la créature puisse ainsi renfermer le Créateur dont elle a reçu l'être ? Dieu, faisant partie de l'homme, est-il dans l'homme comme un maître qui commande, ou comme un esclave qui obéit ? Dieu

ne peut point être soumis à l'homme en esclave ; mais si l'homme a en lui-même Dieu qui règle en maître absolu toutes ses actions, il ne doit y avoir aucun méchant homme dans le monde. Pourquoi donc le nombre en est-il si grand ? Dieu est la source de tous les biens, la vertu sans mélange. S'il gouverne absolument l'homme, comment le laisse-t-il aveugler par les passions ? Comment l'homme donne-t-il dans tant de travers ? Est-ce donc que la vertu de Dieu l'abandonne ? Au temps de la création, Dieu établit partout un ordre admirable : aujourd'hui qu'il règle toutes les démarches de l'homme, selon les fotistes, d'où vient un si affreux désordre ? C'est Dieu qui a porté toutes les lois que la raison impose à l'homme. L'homme, que Dieu dirige en tout, viole cependant ces lois. Est-ce que Dieu les ignore, ou qu'il n'y fait pas attention ? Est-ce qu'il ne peut pas les garder, ou qu'il ne le veut pas ? Laquelle de ces réponses peut-on recevoir ?

En troisième lieu, les choses ne sont point à l'égard de Dieu ce qu'un pur instrument est entre les mains de l'ouvrier pour s'en servir. Car d'abord il seroit évidemment faux que Dieu, comme on le prétend, ne fît avec les choses qu'une seule et même substance. Un tailleur de pierre n'est point une même substance avec le ciseau dont il se sert ; un pêcheur est très-distingué de ses filets et de sa barque : de plus, il suit d'une telle opinion que tout ce que font les créatures ne doit point leur être attribué, mais à Dieu ; de même qu'on attribue à l'ouvrier tout ce qu'il fait en se servant de ses instrumens. On dit que c'est le laboureur qui laboure, le bûcheron qui coupe le bois, le charpentier qui scie une planche ; et toutes ces actions ne sont point attribuées à la charrue, à la hache, à la scie : ce n'est donc plus le feu qui brûle, l'eau qui coule, l'oiseau qui chante, le quadrupède qui marche, l'homme qui monte à cheval, qui s'assied

sur un char; c'est Dieu qui fait tout cela. On ne doit plus punir les voleurs, les assassins; ils ne sont point en faute : les gens de bien n'ont aucun mérite, il ne faut plus les récompenser. Y a-t-il rien de plus capable de mettre la confusion dans l'univers qu'une pareille doctrine? Dieu n'entre point dans la composition des choses, et par-là même les choses, en se détruisant, ne retournent point à Dieu : elles se résolvent dans les mêmes parties dont elles avoient été formées. Que si les créatures par la mort et par la destruction se trouvoient changées en Dieu, on ne devroit plus dire qu'une chose est détruite, qu'elle est morte; mais, au contraire, qu'elle vit de la vie la plus parfaite. Quel est l'homme qui ne souhaitât pas de mourir sur-le-champ pour être transformé en Dieu! Un fils bien né pleure la mort de son père; il se donne de grands mouvemens pour lui préparer un magnifique tombeau. A quoi pense t-il? Son père est devenu Dieu.

J'ai déjà fait voir que Dieu est l'origine de toutes choses, le Créateur de l'univers, le comble de toutes les perfections : la créature est incapable de comprendre sa grandeur; comment pourroit-on l'égaler à Dieu? Quand on considère ce que les créatures ont de beau et de parfait, on reconnoît entre elles les traits de la puissance de Dieu; mais prétendre qu'elles soient Dieu lui-même, cela révolte. Si l'on voyoit de grands pas marqués dans un chemin, on diroit qu'un homme de grande taille auroit passé par-là, mais on ne s'aviseroit pas de confondre ces vestiges avec le voyageur. A la vue d'un beau tableau, un connoisseur admire l'habileté du peintre, mais il ne prend pas le tableau pour le peintre lui-même.

Dieu a formé des créatures de toutes les sortes et sans nombre, pour que l'homme, avec le secours de sa raison, remonte à la première origine, et que, parvenu à la

connoissance du Créateur, il admire ses perfections infinies, il l'adore, il l'aime. Ce devroit être là notre unique occupation : mais l'homme grossier, se repaissant de rêveries et de fables, a bientôt perdu de vue le premier principe, et dans quels travers ne donne-t-il pas? La source de ses erreurs n'est autre chose que l'ignorance où il est de ce qui regarde les différentes causes. Il y a des causes intrinsèques aux choses, comme la matérielle et la formelle; il y en a qui sont extrinsèques, comme les causes efficientes : Dieu est cause efficiente et universelle, et par conséquent cause extrinsèque des créatures.

Il est à remarquer qu'une chose peut être dans une autre de plus d'une manière : un homme est dans une maison, dans une salle, comme dans un lieu. La matière et la forme sont dans l'homme, le pied et la main sont dans le corps, comme les parties dans le tout. La blancheur est dans le cheval qu'elle dénomine blanc, la froidure dans la glace qu'elle dénomine froide, comme tout accident, toute qualité est dans une substance. La lumière du soleil est dans le cristal qu'elle fait briller; la chaleur est dans le fer qu'elle échauffe, comme les causes extrinsèques sont dans les sujets où elles agissent. Des choses les plus basses, remontons aux plus hautes : on peut dire, dans le sens de ce dernier exemple, que Dieu est dans les choses. Quoique la lumière soit dans le cristal et la chaleur dans le fer, ce sont néanmoins des choses bien distinguées, des natures toutes différentes. Ainsi, l'on n'erre point en disant que Dieu est de cette manière dans les créatures, avec cette différence que la lumière peut n'être pas dans le cristal, au lieu que Dieu, essentiellement immense, se trouve nécessairement dans toutes les créatures, et que Dieu, étant immatériel, n'a point de parties. D'où il suit qu'il est tout dans le tout, et tout dans chaque partie du tout.

Le lettré. Vous vous expliquez, monsieur, si clairement, que voilà tous mes doutes dissipés. Mais que pensez-vous de ceux qui prétendent que l'homme et toutes les autres créatures ne font qu'une même chose?

Le docteur. Tantôt élever l'homme jusqu'à l'égaler à Dieu, tantôt l'avilir jusqu'à le confondre avec un vermisseau, il y a excès de part et d'autre. Un orgueilleux, persuadé, prévenu qu'il est semblable à Dieu, voudra-t-il être mis en parallèle avec le plus vil animal? et, quelque effort qu'on fasse, j'ai bien de la peine à croire qu'on persuade jamais à personne qu'il ne diffère en rien d'un serpent venimeux. Vous, monsieur, qu'en pensez-vous vous-même? Il est aisé de réfuter ce qui n'est nullement digne de foi. Distinguons les diverses sortes d'identités qui se trouvent parmi les créatures. Il y a des identités simplement de noms entre des choses qui sont très-différentes, comme lieu céleste, lieu terrestre. Il y a des identités de réunion, par lesquelles plusieurs choses rassemblées n'en font qu'une; comme plusieurs brebis ne font qu'un troupeau, grand nombre de soldats ne font qu'une armée. Il y a des identités de propriétés; par exemple, entre une racine, une source et le cœur. Le propre de la racine est de fournir du suc à toute la plante; le propre de la source est de donner de l'eau à tout le ruisseau; le propre du cœur est de distribuer le sang par tout le corps. Ces trois premières sortes d'identités sont fort imparfaites, et se rencontrent entre des choses de nature tout opposée. Il y a des identités de genres, qui font que les espèces différentes conviennent dans un même principe générique; comme les oiseaux et les quadrupèdes conviennent dans les genres de *cognoscitif* et de *sensitif*. Il y a des identités d'espèces, par où les individus participent à une même nature spécifique; comme le cheval *A* et le cheval *B* sont l'un et l'autre

cheval. Pierre et Paul sont tous deux hommes. Ces deux sortes de nouvelles identités rapprochent les choses de beaucoup plus près que les trois premières. Enfin, il y a des identités de substances par lesquelles une chose, soit qu'on la regarde sous différens rapports, soit qu'on lui donne divers noms, reste toujours en soi la même. Par exemple, *Ex-tang-hium* et *Ti-yao* sont un même homme. Toutes les parties d'un tout n'ont rien de différent, et sont substances du tout lui-même. Cette dernière sorte d'identités est la parfaite et la vraie. Ceux qui prétendent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose, dans lequel de ces trois ordres d'identités veulent-ils mettre celle qu'ils leur attribuent?

Le lettré. Ils la mettent dans l'ordre des identités des substances; et voici comme ils s'expliquent : le sage ne fait véritablement qu'une même chose avec le monde entier. Le vulgaire seul divise cette substance, en employant ces termes de *toi*, de *moi*. Ce n'est pas à dire que cette identité vienne de l'idée que se forme le sage. Elle a son origine dans la bonté du cœur humain, laquelle n'est point réservée au sage seul, et que le vulgaire ne peut jamais détruire.

Le docteur. Lorsque les anciens philosophes ont dit que nous ne faisions tous qu'un, ils vouloient seulement par-là réunir les peuples, et les exciter à une mutuelle charité. On ne peut point dire que toutes les créatures soient une même chose, si ce n'est en ce sens seul qu'elles ont toutes un même Créateur; mais la justice qu'on se rend l'un à l'autre, la charité qu'on se doit, supposent deux personnes distinctes. Si toutes les créatures ne sont qu'une même substance, où sera le nombre de deux? On ne trouvera de la distinction tout au plus qu'entre de vaines images incapables de s'aimer et de se respecter mutuellement. Ne dit-on pas que la charité consiste à

traiter son prochain comme soi-même, que la justice exige de rendre à autrui ce qui lui appartient? Voilà donc un autrui, un prochain; voilà un soi-même. Si l'on ôte cette différence, ne détruit-on pas ces deux vertus? Supposons pour un moment que toutes les créatures sont en effet identifiées avec un homme; cet homme, en s'aimant uniquement soi-même, en se procurant toutes sortes de satisfactions, exerceroit une pleine charité, une parfaite justice; mais peut-on croire qu'un scélérat qui ne pense qu'à soi, qui ne fait pas la moindre attention à tout le reste du genre humain, mérite les noms de juste et de charitable? Les anciens livres, en se servant des termes d'autrui, de soi-même, désignent-ils simplement deux corps? Ne marquent-ils pas au contraire très-clairement une vraie distinction de nature et de personnes?

La perfection de la charité consiste dans son étendue. Plus elle est restreinte, moins elle est parfaite. L'amour de soi-même est commun même aux choses inanimées: l'eau cherche toujours un lieu bas et humide, pour pouvoir par-là se réunir et se conserver. Le feu veut un lieu sec, et s'élève sans cesse, pour trouver sa sphère, et s'entretenir dans tout son entier. L'amour pour ceux à qui on a donné la vie est très-vif dans les animaux; que ne font-ils pas pour nourrir leurs petits? Aimer sa famille, le dernier des hommes en est capable. Combien de fatigues, quels dangers, quels crimes même quelquefois, pour lui procurer le nécessaire! Aimer sa patrie, le vulgaire même s'en pique. Ne voit-on pas chaque jour des armées entières prodiguer leur vie pour repousser l'ennemi? Mais une charité que rien ne borne, qui embrasse l'univers entier, c'est là la vertu du sage. Comment est-ce que le sage distingue autrui de soi-même, de sa famille particulière, d'une autre famille; son propre pays d'un pays étranger? C'est que, regardant tous les hommes

comme ayant un même Créateur, un même père qui est Dieu, il se croit obligé de les aimer tous. Pourquoi n'imite-t-il pas l'homme sans règle dont toute l'attention ne va qu'à s'aimer et se satisfaire soi-même?

Le lettré. Si l'opinion de ceux qui disent que toutes les créatures ne sont qu'une même chose détruit la charité et la justice, comment est-ce qu'on lit dans le livre *Tchong-yong* qu'un des devoirs du prince est de se regarder soi-même dans ses bas-officiers, et de ne point se distinguer d'eux?

Le docteur. C'est là une façon de parler qui, bien comprise, n'a rien de mauvais. Que si l'on veut prendre cette expression à la lettre, on choque absolument le bon sens. Le livre *Tchong-yong* enjoint au prince de se regarder lui-même dans ses officiers, et de ne se point distinguer d'eux, parce que les officiers, même les plus bas, sont hommes aussi bien que le prince; mais comment peut-on confondre un prince et ses officiers avec les plantes, les arbres, la terre, les pierres, et de tout cela ne faire qu'une même chose? J'ai vu dans *Mong-tzé* qu'un homme, pour aimer et faire du bien à un chien ou à un cheval, ne doit point pour cela passer pour charitable. Mais si le cheval, le chien et toutes les autres créatures ne sont qu'une même chose avec l'homme, tout attachement, à quoi que ce soit, devient dès-lors une véritable charité. Autrefois le docteur *Tsé-ti* enseignoit que l'homme devoit aimer son prochain comme soi-même, et il trouva bien des contradictions. Aujourd'hui l'on prétend que l'argile et la boue sont des sujets dignes de notre charité, et cette doctrine trouve des partisans; quelle bizarrerie! Dieu a créé l'univers; il l'a rempli d'un nombre presque infini de créatures qui toutes ont entre elles des rapports et des différences. Les unes conviennent en genres et diffèrent en espèces; les autres conviennent

dans l'espèce, et ne diffèrent que par leur propre entité. Une même chose a encore de vraies différences. L'on prétend aujourd'hui réduire toutes les créatures à n'en faire qu'une. N'est-ce pas renverser l'ordre établi par le Créateur? La multiplicité et la diversité des choses en font la beauté. Un curieux qui cherche des pierres précieuses ne se contente pas d'un fort petit nombre. Un antiquaire ramasse des antiquités le plus qu'il peut. Un festin, pour être exquis, doit présenter toutes sortes de mets. Si tout à coup les couleurs se réduisoient toutes à la rouge, nos yeux en seroient offusqués, au lieu que la diversité du rouge, du vert, du bleu, du blanc, du noir, soulage et récrée la vue. Une musique qui se réduiroit à un seul ton répété sans cesse seroit insupportable, au lieu que le mélange des différens tons, rangés avec art, compose une harmonie qu'on entend toujours avec un nouveau plaisir.

L'ordre étant tel pour tout ce qui tombe sous les sens, ce qui n'y tombe pas n'en suit pas un autre. J'ai déjà montré qu'il y avoit parmi les créatures une diversité d'espèces et de natures, et qu'on ne devoit point distinguer les objets seulement par la figure extérieure. Un lion de marbre et un lion vivant ont la même figure; ils ne sont pas de la même espèce. Un homme et un lion, tous deux de marbre, sont de la même espèce; ils sont faits du même marbre, mais ils n'ont pas la même figure. Les maîtres dont j'ai pris autrefois les leçons, en expliquant les diverses propriétés des espèces et des entités particulières, disoient que dans le rang des composés substantiels, tout ce qui fait une même entité fait aussi une même espèce, mais que plusieurs choses d'une même espèce ne font point une même entité. Ils disoient encore que les actions d'une des parties d'un tout physique étoient attribuées au tout lui-même, et désignoient en

même temps la partie qui les a faites. Que la main droite, par exemple, fasse l'aumône, exerce la charité, c'est l'homme qu'on appelle charitable. Que la main gauche fasse un vol, on n'en charge pas seulement la main gauche, mais encore la droite, le corps tout entier, et tout l'homme est appelé voleur. Sur ce principe, si toutes les créatures ne sont qu'une seule et même chose, les actions de chaque homme en particulier sont communes à tous. Ainsi, lorsqu'un scélérat fait un crime, l'homme de bien devient criminel; et parce que *Ou-ouang* étoit un prince plein de bonté, on doit aussi regarder *Tcheou* comme un bon prince : l'homme vertueux n'est pas distingué du scélérat; *Tcheou* n'est point autre que *Ou-ouang;* tout leur est donc commun. N'est-ce pas là renverser entièrement l'ordre établi dans le monde, où nous voyons que chaque chose agit à sa manière?

Les philosophes, en raisonnant sur la diversité des choses, ont toujours distingué celles qui concourent à faire une même entité, d'avec celles qui en font une différente. Pourquoi s'avise-t-on aujourd'hui de prétendre que toutes les créatures ensemble ne font qu'une seule et même substance? Les choses qui ont du rapport entre elles, se trouvant réunies, ne font qu'un même tout : celles qui n'ont aucun rapport font des tous différens. Tandis que les eaux d'une rivière sont dans la rivière, elles ne font qu'un tout; mais si l'on en puise dans un vase, l'eau qui se trouve dans le vase ne fait plus un même tout avec les eaux de la rivière, elle reste seulement de la même espèce. Une doctrine qui fait ainsi un mélange informe du ciel, de la terre, de toutes les créatures, en les réduisant toutes à une seule substance, est injurieuse au *Chang-ti*. Elle renverse les règles établies pour les récompenses et pour les punitions : elle confond toutes les espèces : elle détruit les vertus de charité et de justice;

et, quelque respectables d'ailleurs que soient ses partisans, je ne puis m'empêcher de la combattre de toutes mes forces.

Le lettré. Vous m'avez, monsieur, pleinement instruit; voilà mes difficultés aplanies et l'erreur abattue. Votre doctrine est la véritable doctrine. L'âme de l'homme est immortelle : elle ne se transforme point en d'autres natures. J'ai ouï dire aussi que la religion chrétienne n'admet point ce que les fotistes disent de la métempsycose, non plus que la défense qu'ils font de tuer les animaux. J'ai encore besoin, monsieur, de vos instructions là-dessus. Ce sera, s'il vous plaît, pour demain.

Le docteur. Quand on a aplani les montagnes, il est aisé de venir à bout des petits tertres. Mon dessein étoit de vous entretenir sur la matière que vous proposez. Vous souhaitez, monsieur, m'entendre sur la métempsycose; de mon côté, je souhaite de vous en parler.

Ve ENTRETIEN.

LA MÉTEMPSYCOSE EST UNE RÊVERIE, ET LA CRAINTE DE TUER LES ANIMAUX UNE PUÉRILITÉ; QUELS SONT LES VRAIS MOTIFS DE JEUNER.

Le lettré. Il y a trois opinions touchant le sort de l'homme. Les uns disent que, tout commençant pour lui à sa naissance, tout doit aussi finir pour lui à sa mort. Les autres, raisonnant sur le passé, le présent et l'avenir, prétendent que tout ce que nous recevons de biens et de maux dans la vie présente est une suite de tout ce que nous avons fait dans la vie passée, et que dans la vie future, nous serons traités suivant ce que nous faisons dans la vie présente. Pour vous, monsieur, vous dites que cette vie n'est pour l'homme qu'un court passage qui le

conduit à une vie future, d'une éternelle durée; d'où vous concluez que nous devons à présent nous appliquer de toutes nos forces à la vertu, pour nous procurer dans l'avenir une heureuse éternité. Ainsi, l'avenir est le terme; le présent est la voie. Ce que l'on dit d'une vie future me paroît solide; mais ce qu'on ajoute d'une vie passée, d'où tire-t-il son origine?

Le docteur. Il parut autrefois dans l'Occident un célèbre philosophe, nommé Pythagore. C'étoit un très-grand génie, mais dont la sincérité n'est pas bien assurée. Ce philosophe, chagrin de voir les peuples de son temps donner dans le désordre, sans crainte et sans pudeur, se servit de l'estime qu'on avoit pour lui, et inventa un système extraordinaire pour ramener les méchans. Il se mit donc à prêcher que les hommes qui s'abandonnoient aux vices durant cette vie ne manqueroient pas, après la mort, d'expier dans une vie nouvelle leurs crimes passés; qu'ainsi ou ils renaîtroient pauvres et misérables, ou ils seroient changés en diverses sortes d'animaux; que les hommes cruels et féroces seroient changés en tigres, en léopards; les orgueilleux en lions; les impudiques en chiens, en pourceaux; les gourmands en bœufs, en ânes; les voleurs en renards, en loups, en éperviers; enfin, que chaque homme vicieux reprendroit une forme d'animal convenable à son vice. Des gens sages ont excusé Pythagore, en disant que son intention étoit bonne, mais qu'il s'étoit mal exprimé. On ne manque pas de solides raisons pour ramener les méchans; pourquoi laisser la vérité et employer le mensonge?

Le philosophe étant mort, quelques-uns de ses disciples retinrent cette opinion. L'erreur peu à peu passa dans les royaumes étrangers, et parvint dans l'Inde jusqu'au *Chington*. *Fo*, né dans ce pays-là, et pensant alors à faire une secte, emprunta de Pythagore la métempsycose, à quoi

il ajouta les six articles de sa doctrine, et toute cette suite de rêveries qu'on donne aujourd'hui pour des livres sacrés. Peu d'années après, quelques Chinois, étant allés au *Ching-ton*, rapportèrent en Chine le fotisme. Voilà l'origine et le progrès de la métempsycose, qui, n'étant appuyée sur aucun fondement, n'est pas digne de la moindre croyance. Le *Ching-ton* n'est qu'un petit pays nullement comparable à la Chine. On n'y trouve aujourd'hui ni science, ni politesse; la vertu n'y est point en recommandation. Est-ce donc sur les fables qui en viennent que doit se régler le monde entier ?

Le lettré. En voyant la carte générale de tous les royaumes du monde que vous avez mise au jour, où tout correspond si exactement aux degrés célestes, et plus encore en faisant attention au long voyage que vous avez fait en venant d'Europe, on doit juger que vous êtes parfaitement instruit de ce qui regarde la patrie de *Fo*. Sa nation est sans doute, comme vous le dites, vile et méprisable. Les fotistes de Chine sont trompés par la lecture des livres de leur secte : ils s'imaginent que le royaume de *Fo* est un pays admirable; certains même vont jusqu'à souhaiter la mort pour aller, par une heureuse métempsycose, commencer une nouvelle vie dans ces régions fortunées. Cela est risible. Nous autres Chinois, nous voyageons peu dans les pays éloignés; comment pourrions-nous les bien connoître? Mais, enfin, que la patrie de *Fo* soit un pays de peu d'étendue, que sa nation soit abjecte, pourvu que sa doctrine soit raisonnable, on peut la suivre; tout le reste n'apporte à cela aucun empêchement.

Le docteur. Les absurdités qui suivent de l'opinion de la métempsycose sont sans nombre; je n'en rapporte que quelques-unes des principales.

En premier lieu, l'âme d'un homme qui, par la métempsycose, auroit passé dans un autre corps, ou d'homme

ou de bête, n'auroit pas perdu sa nature d'âme, et elle devroit se ressouvenir de ce qu'elle a fait dans son premier corps. Cependant nous ne nous souvenons de rien, et je n'ai point ouï dire que personne ait jamais eu de pareil souvenir. N'est-ce pas là une preuve qu'un homme aujourd'hui vivant n'a point eu de vie précédente?

Le lettré. Les livres de *Fo* et de *Lao* rapportent plusieurs exemples de ces sortes de souvenirs. Il faut donc qu'il y en ait eu.

Le docteur. Que le démon, dans le dessein de tromper les mortels, et de les attirer à son parti, ait possédé quelque homme ou quelque bête, et lui ait fait dire : Je suis un tel, du temps passé; telle chose arriva autrefois de cette manière, etc., pour autoriser par-là le mensonge, cela peut être; mais pourquoi les exemples qu'on rapporte des gens qui se sont souvenus d'une vie précédente sont-ils tous de quelques fotistes, ou depuis que la secte de *Fo* est entrée en Chine? Dans tous les pays du monde, il naît et il meurt une quantité innombrable d'hommes et d'animaux. Autrefois c'étoit comme aujourd'hui. Pourquoi n'est-ce que depuis *Fo* et parmi ses disciples que l'on trouve de ces sortes de souvenirs, tandis que dans un si grand nombre de royaumes, en tant d'écoles différentes, où il a paru de si célèbres docteurs, des savans d'une mémoire si prodigieuse, il n'y a jamais eu un seul homme qui se soit souvenu de la moindre chose d'une vie passée? Quoi! tout le reste du monde oublie jusqu'à son père et sa mère, jusqu'à son propre nom, et les seuls fotistes, avec quelques animaux, se souviennent de tout, et sont en état de le raconter! Ces sortes de rêveries peuvent bien amuser la vile populace; mais des docteurs, des gens qui font usage de leur raison, ne peuvent les entendre sans mépris et sans indignation.

Le lettré. Les fotistes disent que quand l'âme d'un

homme a passé dans le corps d'une bête, ce corps est bien animé par cette âme; mais, comme ils n'ont aucun rapport entre eux, l'âme se trouve embarrassée, et ne peut point agir librement.

Le docteur. Mais quand l'âme d'un homme a passé dans un autre corps d'homme, ce corps et cette âme ont du rapport entre eux : pourquoi l'âme ne se souvient-elle pas de la vie précédente ? Je vous ai déjà fait voir, monsieur, que l'âme de l'homme est un esprit. L'esprit a des opérations qui lui sont propres, en quoi il ne dépend en rien du corps. Ainsi, quoique l'âme d'un homme soit dans un corps de bête, elle est toujours maîtresse de ses actes particuliers : qu'y a-t-il qui l'empêche de les produire en toute liberté ? Si Dieu avoit établi dans le monde ces diverses transmigrations, ç'auroit été sans doute pour animer les bons et pour retenir les méchans. Mais puisque, dans cette vie, nous ne nous ressouvenons point de ce que nous avons fait de bien ou de mal dans cette vie passée, par où pouvons-nous juger que ce qui nous arrive à présent de bonheur ou de malheur est une suite de nos actions antérieures, et comment pouvons-nous par-là être animés ou retenus ? Cette métempsycose n'est donc bonne à rien.

En second lieu, lorsque Dieu, au commencement du monde, créa les hommes et les bêtes, il ne détermina point assurément de changer en bêtes les hommes criminels ; au contraire, il donna à chaque espèce l'âme qui lui convenoit. Mais, si les bêtes d'aujourd'hui sont animées par des âmes d'hommes, il y a donc une différence entière entre les âmes des bêtes d'autrefois et celles des bêtes d'à présent : celles-ci sont spirituelles, et celles-là étoient purement sensitives. Qui jamais a ouï parler d'une telle différence ? N'a-t-on pas toujours cru que les âmes en tous les temps étoient de la même espèce ?

En troisième lieu, les philosophes ont toujours distingué trois sortes d'âmes ; la végétative, qui n'a d'autre vertu que de faire vivre et croître ; c'est l'âme des plantes ; la sensitive, qui non-seulement fait vivre et croître, mais encore qui anime tous les sens, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, la bouche pour goûter, les narines pour flairer, et le corps tout entier pour sentir : c'est l'âme des bêtes ; enfin, l'âme raisonnable, qui renferme les qualités des autres, et qui, outre cela, fait penser, distinguer, tirer des conséquences : c'est l'âme de l'homme. Que si l'on prétend que l'âme de la bête et l'âme de l'homme ne sont point différentes, il n'y a donc plus dans l'univers que deux sortes d'âmes : n'est-ce pas là renverser les idées communes ? La nature des choses ne se distingue pas seulement par la figure, mais principalement par l'âme. L'âme détermine la nature, la nature détermine l'espèce, l'espèce détermine la figure. Ainsi, la ressemblance ou la diversité d'espèces vient de la nature, et, suivant que l'espèce est semblable ou différente, la figure l'est de même : or, la figure des bêtes est fort différente de celle de l'homme ; on doit donc conclure que leurs espèces, leurs natures, leurs âmes le sont aussi.

Toute la philosophie consiste à juger de l'intérieur par l'extérieur : ce qu'on voit fait connoître ce qu'on ne voit pas. Un homme veut connoître l'âme des plantes ; il voit que les plantes vivent, croissent, et rien de plus ; qu'elles n'ont ni connoissances ni sentiment ; il juge qu'elles n'ont qu'une âme végétative. Il veut savoir quelle est l'âme des bêtes ; il voit dans les bêtes du sentiment et certaines connoissances, mais il ne remarque en elles aucun raisonnement réfléchi ; il conclut qu'elles n'ont qu'une âme sensitive. Il veut enfin avoir une idée de l'âme de l'homme ; il reconnoît dans l'homme, et dans l'homme seul, une puissance de raisonner sur tout ; il sait dès-lors que l'homme

seul a une âme raisonnable : voilà ce que dicte le bon sens. Qu'après cela les fotistes viennent nous dire que les âmes des bêtes ne sont pas différentes de celles des hommes, n'est-ce pas une absurdité ? J'ai souvent ouï dire qu'en suivant *Fo*, on s'égaroit. Mais qui dira jamais qu'on s'égare en suivant le bon sens?

En quatrième lieu, la figure extérieure et les qualités de l'homme étant si différentes de celles de la bête, il faut aussi que leurs âmes ne soient point semblables. Un menuisier, pour faire une chaise ou une table, doit se servir de bois. Un coutelier, pour faire un couteau, doit employer le fer et l'acier. A choses d'espèces différentes, il faut des matériaux de différentes espèces. Mais si la figure extérieure et les âmes des bêtes n'out aucune conformité avec celles des hommes, comment les fotistes prétendent-ils que les âmes des hommes entrent dans des corps de bêtes pour recommencer une nouvelle vie? C'est là une pure rêverie. Sur quoi même avance-t-on que l'âme d'un homme passe dans un autre corps d'homme? Tout homme a une âme qui ne convient qu'à son propre corps ; le corps d'un autre homme n'est point fait pour elle, beaucoup moins le corps d'une bête. Une épée s'ajuste bien à son fourreau, un couteau s'enchâsse bien dans sa gaîne ; mais comment pourroit-on faire convenir à un couteau le fourreau d'une épée ?

En cinquième lieu, ce qui fait dire aux fotistes que les hommes criminels sont transformés en bêtes dans une nouvelle vie, c'est parce que dans une vie précédente, disent-ils, ils se sont souillés de mille crimes, et ont vécu en bêtes. Dieu, sans doute, poursuit les méchans, il ne les laisse pas impunis ; mais si toute la vengeance qu'il en tire se réduit à les changer en bêtes, ce n'est pas là un châtiment : c'est plutôt favoriser leurs passions. Le débauché en cette vie éteint autant qu'il peut les lumières de sa raison,

pour s'abandonner plus librement à ses penchans ; la figure et le nom d'homme sont encore pour lui un frein qu'il ne souffre qu'avec peine. Dans une telle disposition, s'il entend prêcher qu'après la mort il sera transformé, et que rien alors n'arrêtera ses désirs, quel sujet de joie! Un homme féroce et cruel, qui se plaît au meurtre, au massacre, ne voudroit-il pas avoir des dents de loup et des ongles de tigre, pour pouvoir jour et nuit se repaître de sang et de carnage ? Un orgueilleux enivré du plaisir de dominer, incapable de céder à personne, ne seroit-il pas charmé de devenir aussi redoutable qu'un lion, pour pouvoir tyranniser tous les autres animaux ? Un homme de rapines, accoutumé au vol, à la tromperie, auroit-il du chagrin d'être transformé en renard, et d'avoir dans ce nouvel état toute occasion d'employer les ruses et les fourberies ? Tous ces hommes indignes, non-seulement ne craindroient point ces transformations comme des châtimens, mais ils les recevroient, au contraire, comme des bienfaits. Dieu, infiniment juste, saura bien les punir, et ce n'est pas ainsi qu'il les punira. Dira-t-on que l'homme, d'une nature noble comme il est, en se voyant changé en bête, se regardera sans doute comme bien puni ? Pour moi, je dis au contraire qu'un scélérat qui n'a jamais eu aucune estime de la nature de l'homme, qui a toujours méprisé toutes les règles que la raison humaine prescrit, pour ne suivre que des inclinations de bête sous une figure extérieure d'homme, se voyant tout à coup délivré de cette figure incommode, et se trouvant mêlé avec les bêtes sans crainte et sans honte, se regarderoit comme parvenu au comble de ses souhaits. Ainsi, le système ridicule de la métempsycose, bien loin de servir à animer les bons et à retenir les méchans, ne peut être que très-pernicieux au monde.

En sixième lieu, les métempsycosistes défendent expressément de tuer aucun animal, dans la crainte où ils sont

que le cheval ou le bœuf qu'on tueroit ne se trouvât être par hasard ou leur père ou leur mère. Mais, si leur crainte est bien fondée, si leur doute est raisonnable, comment ne défendent-ils pas aussi d'enharnacher un bœuf, ni de lui faire labourer la terre ou traîner un chariot? Comment permettent-ils de monter à cheval, et de voyager en cet équipage? Il me paroît que le crime n'est guère moins grand de tuer son père, ou de l'obliger à tirer la charrue, de lui mettre un bât sur le dos, et, le fouet à la main, de lui faire parcourir les rues et les carrefours. Mais il est d'une nécessité absolue de travailler la terre; on ne peut pas se passer de se servir des animaux. C'est donc une chose tout-à-fait frivole que la défense de tuer aucun animal, et la métempsycose d'un homme en bête n'est qu'une pure imagination.

Le lettré. Qu'un homme, après la mort, soit changé en bête, celà me paroît en effet une pure rêverie, qui ne peut tromper que la populace : un homme sage sait juger autrement. Quoi ! le cheval que je monte seroit peut-être mon père ou ma mère métempsycosés, ou quelqu'un de mes parens les plus proches; ce seroit peut-être mon ancien prince, ou l'un de mes meilleurs amis? Dans cette crainte, se servir des animaux, c'est renverser toutes sortes de devoirs; ne s'en servir pas, pourquoi les nourrir, et comment agir? Ainsi, cette manière de métempsycose ne peut pas se soutenir. Mais que l'âme d'un homme mort rentre dans un autre corps d'homme, c'est toujours la même espèce, et je ne vois en cela aucun inconvénient.

Le docteur. Prétendre que l'homme, après la mort, puisse être changé en bête, c'est interdire tout usage des animaux; croire que l'âme d'un homme mort peut rentrer dans le corps d'un autre homme, c'est mettre des difficultés insurmontables aux mariages, c'est abolir la coutume d'avoir des domestiques. Comment cela? Vous recherchez

une personne en mariage; qui sait si cette personne n'est pas votre mère qui reparoît dans un autre corps et sous un autre nom? Vous vous servez d'un valet, vous le querellez, vous lui dites des injures, vous le maltraitez; qui sait si ce valet n'est pas votre frère, un de vos parens, votre prince, votre maître, ou votre intime ami qui a repris une nouvelle vie? N'est-ce pas là renverser toutes sortes de devoirs? Concluons donc que si la métempsycose d'un homme en bête est opposée à la raison, celle d'un homme dans un autre homme ne l'est pas moins. Cela se sent, et paroît démontré.

Le lettré. Vous m'avez dit ci-devant, monsieur, que l'âme de l'homme est immortelle : ainsi, les âmes de tous les hommes morts subsistent encore ; mais, s'il n'y a point de métempsycose, comment le monde peut-il contenir une si prodigieuse multitude d'âmes?

Le docteur. Il faut bien ignorer l'étendue du ciel et de la terre, pour penser qu'ils puissent être si aisément remplis; et c'est ne pas connoître la nature des esprits, que de croire qu'ils remplissent les lieux où ils sont. Les choses matérielles occupent un espace, et peuvent l'occuper tout entier; mais les esprits, dégagés de la matière, ne sont point ainsi dans les lieux; tous les esprits possibles pourroient être contenus dans un point. Jugez, monsieur, si les âmes du temps passé seront jamais capables d'embarrasser l'univers, et si c'est là une raison pour croire la nécessité de la métempsycose.

Le lettré. L'opinion de la métempsycose vient des fotistes. Parmi nos lettrés, peu la suivent. Après tout, cette défense de tuer les animaux marque de la bonté; Dieu, qui est la bonté même, devroit, ce semble, faire la même défense.

Le docteur. S'il étoit vrai que l'homme, après la mort, fût changé en bête, ce seroit défendre le meurtre du plus

petit animal, comme celui de l'homme lui-même, puisque la diversité de corps et de figure n'empêcheroit pas que l'un et l'autre ne fût homme. Cependant je vois une espèce de sectateurs de *Fo* qui se contentent de ne point tuer les animaux le premier et le quinze de la lune, et qui ces deux jours-là seulement mangent maigre; cela n'est pas conséquent. Que diriez-vous d'un scélérat qui chaque jour tueroit les passans qu'il pourroit surprendre, et se repaîtroit de leur chair, mais qui, par bonté, s'abstiendroit de ces crimes le premier et le quinzième jour de la lune? quelle bonté! vingt-huit jours d'homicides et d'anthropophagie, deux jours seulement d'abstinence. Il n'y a pas là de quoi diminuer beaucoup sa méchanceté, et il ne l'augmenteroit pas beaucoup en ne s'en abstenant point. Pour nous, qui sommes très-persuadés que la métempsycose est une rêverie, nous traitons de même la défense de tuer les animaux.

Nous voyons que Dieu, en créant l'univers, a destiné toutes les créatures à l'utilité de l'homme; il a placé dans le ciel le soleil, la lune et les étoiles, pour nous éclairer et nous donner le moyen de voir les objets. Il produit sur la terre une infinité de choses toutes à nos usages : les couleurs récreent notre vue, les sons divertissent nos oreilles, les goûts et les parfums repaissent notre bouche et notre odorat. Combien de sortes de commodités pour notre corps! combien d'espèces de remèdes contre nos maladies! combien de divers moyens de conserver notre vie et notre santé, et même de vivre content et dans une innocente joie! c'est là ce qui doit exciter notre continuelle reconnoissance envers Dieu, et nous engager à jouir de ses bienfaits avec d'éternelles actions de grâces.

Les animaux ont de la laine, du poil, des peaux, dont l'homme se peut faire des vêtemens : ils ont des dents, des cornes, des écailles, qu'il peut employer à une infi-

nité d'ouvrages. Ils contiennent en eux-mêmes d'excellens remèdes contre les maux différens ; ils ont, dans la substance de leur chair, de quoi réparer nos forces et nous nourrir : pourquoi n'userions-nous pas de tous ces avantages? Si Dieu ne permettoit point à l'homme de tuer les animaux, ne seroit-ce pas en vain qu'il auroit rendu les animaux si utiles à l'homme? Ne seroit-ce pas donner occasion à l'homme d'enfreindre sa défense et de se souiller de crimes? Depuis les anciens temps jusque aujourd'hui, dans tous les pays du monde, les sages et les gens de bien se sont nourris de la chair des animaux. Ils n'ont jamais cru rien faire en cela contre l'ordre, et qui les accuse d'avoir été prévaricateurs. Convient-il de faire criminels tant de grands hommes pour se réduire à canoniser quelques partisans de la métempsycose, sans nom et sans vertus, que l'on place au plus haut des cieux? Ce ne peut être là l'idée que de peu de gens sans discernement.

Le lettré. Il y a dans le monde quantité d'animaux inutiles à l'homme, et qui lui sont nuisibles ; le tigre, le loup, le serpent et tant d'insectes venimeux. Comment dites-vous, monsieur, que Dieu a créé toutes choses pour l'utilité de l'homme?

Le docteur. Les avantages qu'on peut tirer des créatures sont de plus d'une sorte à qui sait bien y faire attention. Le vulgaire, incapable de pénétrer le fond des choses, et ne jugeant que sur les apparences, regarde certaines créatures comme nuisibles à l'homme ; c'est qu'on n'en connoît pas bien l'utilité. L'homme est un composé de matière et d'esprit, d'âme et de corps : l'âme est sans doute la plus noble partie. Le tigre, le loup, les animaux venimeux peuvent nuire au corps ; mais s'ils sont utiles à l'âme, ne doit-on pas dire qu'ils sont créés pour l'utilité de l'homme? Tout ce qui est capable de blesser et de détruire nos corps, tout ce que le vulgaire appelle choses

nuisibles, choses mauvaises, nous apprend à redouter la colère du souverain maître. Instruits que Dieu peut se servir du ciel, de l'eau, du feu, des animaux pour punir le coupable, nous sommes obligés à toujours vivre dans sa crainte, à implorer sans cesse son secours, et à mettre en lui toute notre confiance; n'est-ce pas là un grand avantage pour l'homme?

Dieu, plein de miséricorde envers les gens du siècle, qu'il voit tout occupés de la terre, uniquement attentifs aux choses de ce monde, sans jamais lever les yeux vers le ciel, ni penser à la vie future, leur présente ces objets affreux pour leur donner occasion de rentrer en eux-mêmes, et de se tirer de l'état funeste où ils sont. Au commencement des temps, les choses étoient autrement réglées. Tout dans l'univers étoit soumis à l'homme; tout servoit à son corps même; rien ne lui étoit contraire; l'homme s'est révolté contre Dieu; aussitôt les créatures se sont révoltées contre l'homme. Tel n'étoit point le premier dessein de Dieu; c'est l'homme qui s'est lui-même causé son malheur.

Le lettré. Dieu, en faisant naître les animaux, veut qu'ils vivent et non pas qu'ils meurent : ainsi, défendre de les tuer, c'est entrer dans le dessein de Dieu même.

Le docteur. Les arbres et les plantes ont aussi reçu de Dieu une âme végétative : on les compte parmi les choses vivantes; cependant chaque jour vous détruisez leur vie en mangeant des herbages, en faisant couper du bois pour être brûlé. Vous dites qu'il n'y a rien en cela contre l'ordre, parce que Dieu fait croître le bois et les herbages pour le service de l'homme : je dis de même que Dieu fait naître les animaux pour mon usage, et que de m'en servir, de les tuer, pour me nourrir, ce n'est rien faire de répréhensible. La règle de la charité, selon *Kong-tzé*, est celle-ci : *ce que je ne voudrois pas qu'on me fît, je*

ne voudrois pas le faire à un autre homme. Kong-tzé ne dit point : Je ne dois pas le faire à une bête : les lois des empires proscrivent l'homicide, elles ne defendent pas de tuer les animaux. Les arbres et les plantes sont dans le rang des biens temporels; on ne doit en faire qu'un usage raisonnable et modéré. C'est de là que *Kong-tzé,* instruisant les princes, leur dit qu'il ne faut point pêcher avec des filets trop serrés, et qu'on doit prendre son temps pour couper le bois; ce n'est pas là dire qu'il ne faut ni couper les bois, ni pêcher le poisson.

Le lettré. Il est vrai que l'on compte les plantes et les arbres parmi les choses vivantes; mais ils n'ont point de sang, ils sont sans connoissance et sans sentiment : ainsi, qu'on les coupe, qu'on les détruise, il n'y a là aucun lieu à la comparaison.

Le docteur. Dire que les arbres et les plantes n'ont point de sang, c'est uniquement savoir qu'il y a du sang rouge, et c'est ignorer absolument que la couleur blanche ou la verte peut aussi convenir au sang.

Tout corps vivant dans l'univers ne vit que par la nourriture qu'il prend. La nourriture des plantes est la liqueur qu'elles tirent de la terre et qui les entretient : cette liqueur qui circule dans leur corps et qui les fait vivre, n'est-ce pas leur sang? qu'est-il besoin qu'il soit rouge? combien d'animaux aquatiques qui n'ont pas le sang rouge? cependant les fotistes ne les mangent point : combien d'herbages qui ont la liqueur rouge? cependant les fotistes les mangent. D'où peut venir ce respect et cette bienveillance pour le sang des animaux, tandis qu'on en a si peu pour les plantes?

Si l'on dit qu'on s'abstient de tuer les animaux pour ne pas les faire souffrir, je réponds que ceux qui portent la compassion jusque là ne doivent pas se contenter de ne les pas tuer; il ne faut pas aussi les faire servir, ni les

fatiguer. Un bœuf qui tire la charrue, un cheval qui traîne sans cesse un chariot, que ne souffrent-ils pas, et cela durant leur vie entière? La douleur que leur causeroit un coup mortel peut-elle être comparée à cette longue suite de travaux et de peines? Je dis plus; la défense de tuer les animaux leur seroit très-nuisible. L'homme, ayant la liberté de se nourrir de leur chair, en prend soin, les élève, et par-là les animaux se multiplient: si l'on ôte à l'homme cet avantage, pourquoi en prendroit-il soin? Un prince casse ses officiers, quand ils ne lui sont plus nécessaires; un maître renvoie des domestiques devenus inutiles : que fera-t-on à l'égard des bêtes, si l'on ne peut plus en tirer les services ordinaires? Il y a dans l'Occident un certain peuple qui s'est fait une loi de ne point manger la chair du pourceau; aussi ne voit-on aucun pourceau dans leur pays. Si le monde entier vouloit imiter cette nation, en faudroit-il davantage pour détruire absolument cette sorte d'animal? Ainsi cette ridicule bienveillance pour les bêtes n'aboutit qu'à une haine réelle, au lieu que d'en tuer quelques-unes, c'est l'occasion de propager toutes les espèces. Concluons donc que la défense de tuer aucun animal est la chose la plus nuisible qu'on puisse faire à tous les animaux.

Le lettré. Si cela est, à quoi bon garder le jeûne et l'abstinence?

Le docteur. S'abstenir et jeûner simplement pour ne pas vouloir tuer les animaux, c'est un trait de compassion fort malentendue. Il ne manque pas de bons motifs pour jeûner, et qui jeûne par ces motifs, fait une action utile et digne d'éloge : la véritable innocence est une chose bien rare. Où est l'homme qui ne pèche point, et qui n'ait jamais péché? Dieu a gravé la raison dans l'âme de tous les mortels. Les sages, par son ordre, ont publié dans leurs écrits les lois qu'elle impose : tous ceux qui

violent cette loi pèchent contre Dieu même, et plus celui qu'ils offensent est grand et respectable, plus leur crime est énorme. C'est pourquoi le pénitent, tout revenu qu'il est de ses égaremens passés, n'est pas toujours tranquille sur ses anciens désordres : il sait qu'il a péché, il ignore si ses péchés sont pardonnés : dans cette incertitude, ses fautes lui sont toujours présentes à l'esprit ; il a sans cesse la honte sur le visage et le repentir dans le cœur. Dans le bien qu'il fait, il croit n'en jamais faire assez ; l'œil toujours ouvert sur ses défauts, il l'a toujours fermé sur ses vertus : dans les retours qu'il fait sur lui-même, quel détail ! quelle exactitude! Il trouve dans ses meilleures actions de quoi se faire des reproches amers ; on a beau lui vanter ses perfections, il n'en reconnoît aucune en lui ; il se croit fort imparfait ; il n'en est que plus confus, plus circonspect, plus fervent. Se contentera-t-il d'une humilité en paroles ; en est-ce assez pour lui d'une pénitence seulement intérieure ? Il s'accable de honte et de confusion ; il ne se donne pas le moindre relâche ; ainsi, portant la mortification jusque sur la nourriture qu'il prend, il la réduit au pur nécessaire : point de délicatesse, point d'assaisonnemens, point de choses substantielles ; l'insipide, le grossier, le moins bon le nourrissent ; il ne donne à son corps que ce qu'il ne peut absolument lui refuser. Sans cesse en regrets, en pénitence pour réparer ses fautes anciennes et nouvelles, jour et nuit attentif et tremblant aux pieds de la majesté divine, il n'omet rien pour toucher sa miséricorde, il se baigne de ses larmes pour laver ses péchés. Bien éloigné de s'ériger en saint, de se donner pour un homme parfait, de se permettre tout au risque d'essuyer un juste et sévère jugement, il se mortifie et afflige son corps ; il ne se pardonne rien, dans la vue de fléchir la colère du ciel et de se dérober à ses vengeances : voilà un bon motif de jeûner.

La pratique des vertus devroit faire l'occupation de tous les hommes. On entend le vertueux s'écrier sans cesse qu'il vit dans la paix : tous ses désirs ne vont qu'à avancer dans les voies de la justice. Mais quels ravages ne causent pas les passions humaines ? Elles s'érigent en tyrans du cœur, et ne prétendent rien moins que le dominer en maître absolu. Le combat est vif et continuel, la victoire difficile ; aussi le commun des mortels n'est-il qu'une troupe de vils esclaves : dans toute leur conduite ce n'est plus la raison qui les dirige; c'est la passion qui commande. A voir leur extérieur, on les prend encore pour des hommes ; mais, à suivre leurs actions, ne les prendroit-on pas pour des bêtes? La passion est l'ennemie de la raison ; elle offusque toutes ses lumières, et bouche tous ses jours ; plus d'entrée à la vertu ; nulle peste n'est plus terrible que celle-là : les autres maladies ne nuisent qu'au corps ; le venin des passions pénètre jusqu'à la moelle de l'âme, il atteint même les principes naturels. Qu'une passion se soit une fois emparée d'un cœur, il ne reste plus de lieu à la raison ; la vertu est tout-à-fait bannie. Hélas! pour un plaisir d'un moment, se condamner à des regrets éternels! Pour un plaisir vil et méprisable, s'attirer des maux infinis, quelle folie !

La passion se fortifie suivant les forces du corps ; elle se prévaut de son embonpoint ; ainsi ce n'est souvent qu'en affaiblissant le corps qu'on peut détruire la passion. Un novice dans la vertu, qui, désirant de réprimer ses passions, traite délicatement son corps, est semblable à un insensé, qui, voulant éteindre le feu, y jette incessamment du bois : le sage ne pense à manger que pour entretenir sa vie ; l'homme animal ne veut vivre que pour jouir du plaisir de manger. Le véritable vertueux ne regarde son corps que comme son ennemi ; ce n'est que par nécessité qu'il en prend soin : on voit assez la raison de cette

nécessité. Quoique nous ne vivions pas principalement pour notre corps, cependant sans ce corps nous ne pouvons pas vivre : ainsi les alimens que nous lui fournissons sont des remèdes que nous employons pour guérir sa faim et sa soif. Où est le malade qui, ayant une médecine à prendre, ne se contente pas de la dose suffisante pour son mal ? L'homme est satisfait quand il sait modérer ses appétits ; mais lorsqu'on se livre à toute espèce de délices, on a peine à y suffire. Donner à la passion tout ce qu'elle demande, c'est ruiner sa santé. Ne dit-on pas que la gourmandise est plus meurtrière que le glaive ? Mais, laissant à part les maux qu'elle fait au corps, je ne m'arrête qu'à ceux qu'elle cause à l'âme. Un esclave trop bien traité méconnoît son maître : un corps trop bien nourri se révolte contre l'esprit : la raison ne gouvernant plus, toutes les passions se donnent carrière ; la cupidité est dominante. Qu'on pratique le jeûne, la cupidité est sans force. La raison réprimant le corps, toutes les passions sont soumises à la raison : c'est encore là un vrai motif de jeûner.

Cette vie est une vie de peines, et non pas de frivoles amusemens. Dieu ne nous met pas sur la terre pour ne penser qu'au plaisir, mais pour nous perfectionner sans cesse et avancer toujours dans la vertu. L'homme ne peut pas vivre sans quelque espèce de satisfaction : celles de l'esprit lui manquant, il cherche celles du corps, et il abandonne bientôt celles du corps quand il peut goûter celles de l'esprit. Le sage s'exerce continuellement dans la recherche du solide bonheur qu'on trouve à être vertueux ; il tourne là tous les désirs de son cœur, il ne le laisse jamais languir ; point de retour sur les objets extérieurs ; il écarte tout ce qui ressent le plaisir animal, dans la juste crainte que, s'en voyant épris, il ne soit privé de son véritable contentement. La pratique de la vertu fait

les vraies délices de l'âme; c'est par-là que l'homme devient semblable aux anges. Plus nous avançons dans les voies de la perfection, plus nous approchons de la pureté des esprits célestes; et plus nous nous privons des plaisirs sensuels, plus nous nous éloignons de la grossièreté des animaux. Ne devons-nous donc pas être extrêmement sur nos gardes?

Les vertus ornent l'âme et la rendent recommandable. Les mets les plus délicieux n'ont d'autre avantage que de flatter le goût. Le comble de la perfection fait le bonheur de l'âme, et ne nuit en rien au corps. L'intempérance de la bouche est extrêmement nuisible et au corps et à l'âme. Un corps engraissé et livré à la débauche devient lourd et s'abrutit; il entraîne l'esprit et la raison. Une âme si mal assortie, comment peut-elle se dégager de la fange où elle est enfoncée? Comment peut-elle s'élever à des pensées dignes d'elle? L'homme déréglé, voyant les mondains au milieu des plaisirs, manquant lui-même de beaucoup de choses, envie leur sort. Le sage, au contraire, en a pitié, et à la vue de leur vie brutale, il se dit à lui-même: Hélas! ces malheureux courent sans cesse après des ombres de plaisirs; ils les désirent avec passion, ils les recherchent avec empressement. Moi, qui vise au souverain bonheur, et qui n'ai pu encore y atteindre, dois-je me relâcher? Ne dois-je pas plutôt redoubler tous mes efforts? Le malheur des gens du siècle est de ne pas connoître la douceur de la vertu. S'ils l'avoient seulement goûtée, ils mépriseroient bientôt tous les plaisirs des sens, pleinement satisfaits d'avoir trouvé leur véritable félicité. Les délices de l'âme et celles du corps se disputent sans cesse le cœur de l'homme: elles ne peuvent y habiter ensemble: introduire les unes, c'est en chasser les autres.

Autrefois, en Europe, un vassal offrit à son souverain deux jeunes chiens de chasse d'une très-bonne espèce. Le

prince en fit remettre un à un grand de sa cour, et fit envoyer l'autre fort loin chez un villageois, ordonnant à chacun d'eux d'élever l'animal qu'on lui confioit. Les chiens étant devenus grands, le roi voulut les éprouver et les mener à la chasse. Celui du villageois étoit maigre, mais dispos; il avoit le nez fin, le corps leste; il prit du gibier en quantité. Celui du courtisan étoit gras à pleine peau; il avoit le luisant, l'apparence tout-à-fait belle; mais, pour avoir été nourri trop délicatement, il ne pouvoit point courir; il regardoit passer le gibier, et ne prenoit rien : il aperçut un os par hasard, il se jeta dessus, le rongea, et se coucha. Les grands qui suivoient le roi dans cette chasse, instruits que ces deux chiens étoient d'une même race et d'une même ventrée, furent étonnés de les voir si peu semblables. Le prince alors leur dit : « Il n'y a rien en cela qui doive vous surprendre; ce que vous voyez dans les animaux arrive aux hommes eux-mêmes : c'est une suite de la manière dont on est élevé et nourri. Si la nourriture est abondante et délicate, si l'on s'abandonne à la paresse et aux amusemens, il n'est pas possible de faire un pas vers le bien; au lieu que, si l'on est accoutumé au travail, si l'on sait se refuser au plaisir et se contenter de peu, l'on est alors un sujet de grande espérance. » Cela veut dire qu'un homme livré à la bonne chère et à la mollesse, lors même que son devoir se présente à son esprit, se refuse à tout, et ne peut et ne sait autre chose que boire et manger; au contraire, celui que la raison dirige réfléchit, suit la raison, et résiste aux attraits du plaisir le plus séduisant. Voilà un troisième motif très-propre à faire garder le jeûne.

La manière de jeûner n'est pas partout la même. J'ai parcouru beaucoup de différens pays, et j'ai vu par moi-même cette diversité : les uns n'ont égard qu'au temps de ne pas manger, et nullement à la quantité ni à la qualité

des viandes ; ils s'abstiennent durant tout le jour, mais, la nuit étant venue, ils ont toute liberté. Les autres font consister leur jeûne simplement à manger maigre ; ils ne se prescrivent rien, ni pour le temps, ni pour la quantité ; certains, en jeûnant, mangent de tout, et autant qu'ils veulent, mais seulement une fois le jour. La manière la plus ordinaire de jeûner renferme et le temps, et la quantité, et la qualité : on ne mange qu'une fois le jour, vers midi ; les viandes grasses sont absolument interdites ; tout le maigre est permis. Il y a un jeûne plus rigoureux, mais particulier aux solitaires retirés dans les forêts et sur les montagnes ; ils se contentent, pour nourriture, d'herbages et de racines.

La fin du jeûne est de faire pénitence, de se vaincre soi-même. On doit en cela avoir égard à la qualité des personnes et aux forces du corps. Un homme riche et accoutumé aux délices, qui se retranche volontairement, et se réduit aux communes, est censé jeûner et s'abstenir ; au lieu qu'on ne regarde point comme jeûne la vie dure d'un paysan, ni l'état misérable d'un gueux qui mendie. Une personne âgée a besoin de soutenir sa vieillesse, et un malade de réparer ses forces ; un domestique, un esclave accablé de fatigues, ne peut pas long-temps souffrir la faim. La loi chrétienne règle tout avec équité : selon les circonstances, elle dispense du jeûne les vieillards et les jeunes gens, les infirmes, les nourrices, et les personnes d'un travail très-pénible. Le véritable jeûne ne consiste pas précisément à régler la bouche : c'est le devoir de la tempérance. La fin principale du jeûne est de réprimer les passions ; on doit en faire une très-grande estime : on doit l'observer dans toute son étendue. Un jeûneur qui néglige ses devoirs essentiels est semblable à un insensé qui, jetant ses perles, fait amas de coquilles.

Le lettré. Ah ! monsieur, voilà sans doute les motifs

et la règle du véritable jeûne. Nos jeûneurs de Chine, s'ils ne sont pas forcés à ce genre de vie par la nécessité, c'est le désir de se faire un nom, c'est l'envie de tromper le monde qui les y engage : en public, ils paroissent jeûner; dans le particulier, ils sont très-déréglés, ivrognes, débauchés, violens, trompeurs, voleurs, grands médisans et calomniateurs des plus honnêtes gens. Malheureux! ils ne peuvent pas même se cacher aux yeux des hommes; comment pourroient-ils se dérober à la connoissance du *Chang-ti*, le Dieu du ciel? Quel bonheur pour moi, monsieur, de recevoir vos instructions! Je vous prie de vouloir bien encore écouter mes demandes.

Le docteur. La vraie doctrine est profonde et étendue; ce n'est qu'à force de demandes qu'on peut s'en instruire à fond. Ne craignez point, monsieur, de m'interroger en détail; votre empressement là-dessus est très-louable : c'est le bon moyen pour réussir.

VIe ENTRETIEN.

ON NE DOIT POINT RETRANCHER TOUTE INTENTION, C'EST-A-DIRE TOUT MOTIF DE CRAINTE ET D'ESPÉRANCE POUR L'AVENIR; IL Y A APRÈS LA MORT UN PARADIS POUR LES BONS ET UN ENFER POUR LES MÉCHANS.

Le lettré. Je conviens, monsieur, suivant les instructions que j'ai reçues de vous, que l'homme doit honorer et révérer Dieu par-dessus toutes choses, et qu'après Dieu, l'homme est ce que nous voyons de plus noble dans l'univers. Mais ce que l'on dit du paradis et de l'enfer s'accorde-t-il bien avec la véritable doctrine? Il me paroît que faire le bien ou éviter le mal dans la vue des récompenses ou dans la crainte des châtimens, c'est redouter des punitions, c'est chercher la récompense; ce n'est point haïr le mal; ce

n'est point aimer le bien. Les anciens, dans les leçons qu'ils nous ont laissées, ne nous enseignent point ces sortes de retours sur nous-mêmes : ils nous disent simplement : Soyez justes, soyez charitables. Le sage pratique la vertu sans aucune intention ; d'où lui viendroient ces idées de gain à faire ou de dommage à éviter ?

Le docteur. Je réponds d'abord, monsieur, à ce que vous proposez en dernier lieu ; je répondrai ensuite à ce que vous avez d'abord avancé. Retrancher toute intention, c'est une fausse maxime entièrement opposée à la doctrine même des sages chinois. Les sages ont toujours regardé la pure et droite intention comme la base et le principe de la direction du cœur, de la perfection de l'homme, du réglement des familles, du bon gouvernement des états, de la paix du monde entier. Comment peut-on dire qu'on ne doit avoir aucune intention ? Un édifice élevé ne peut se soutenir sans de solides fondemens : un amateur de la sagesse n'avancera jamais sans droite intention. Si l'on retranche toute intention dans la conduite, quel examen reste-t-il à faire, si nous l'avons bonne ou mauvaise ? Un instrument de musique est en vente ; je ne prétends en faire aucun usage : pourquoi donc l'acheter ? pour me mettre en peine s'il est ancien ou nouveau ? L'intention n'est point elle-même une substance ; ce n'est qu'une production de notre âme : notre âme l'ayant produite, elle est dès-lors juste ou non juste. Mais si l'on veut que le sage n'en ait aucune, quand l'aura-t-il juste ou non ? La grande doctrine, en enseignant à régler les familles, à gouverner les empires, à pacifier l'univers, assigne la droiture d'intention comme la chose la plus importante, et attribue à son défaut le renversement général. L'intention est à l'âme ce que la vision est à l'œil : l'œil bien disposé ne peut pas ne pas voir ; l'âme, en agissant, a nécessairement une intention. Ce que l'on dit, que le sage agit sans

intention, doit s'entendre d'une intention mauvaise et dépravée : l'expliquer aussi de sa bonne et droite intention, c'est prendre à faux la doctrine des livres chinois, c'est ne point connoître la source du bien et du mal : le bien et le mal ont leur source dans la bonté et dans la malice de l'intention. Si l'on retranche toute intention, il n'y a donc plus ni mal ni bien ; il n'y a plus de différence à faire entre l'honnête homme et l'homme déréglé qui soulagent une jeune et pauvre fille, l'un pour la maintenir dans la sagesse, l'autre pour l'entraîner dans le vice.

Le lettré. Il ne faut ni intention, ni bien, ni mal : c'est ainsi que s'expriment aujourd'hui certains lettrés chinois.

Le docteur. De telles maximes font l'homme une pièce de bois ou un morceau de pierre. Quelle doctrine ! Hélas ! ainsi parloient autrefois un *Lao-tzi* et un *Tchoang-tzi :* point d'actions, point d'intentions, point de raisonnement. Cependant, avec de semblables principes, ces docteurs ont composé des livres; leurs disciples les ont commentés, et tout cela pour l'instruction du peuple. Quoi donc ! composer un livre, n'est-ce pas une action ? Vouloir instruire le public, n'est-ce pas une intention ? Attaquer par des écrits une doctrine universellement reçue, n'est-ce pas employer le raisonnement ? Ils ne veulent pas qu'on raisonne ; pourquoi donc raisonnent-ils tant et si mal, pour prouver qu'il ne faut pas raisonner ? Des gens si peu d'accord avec eux-mêmes ne sont point propres à donner des lois au monde.

Je regarde tous les hommes sur la terre comme autant d'archers, l'arc à la main. Ceux qui donnent au but, voilà les bons ; ceux qui le manquent, voilà les méchans. Dieu va toujours essentiellement à sa fin : il est le comble de tout bien, sans mélange du moindre mal. Il est souverainement parfait : mais l'homme atteint quelquefois le but,

quelquefois il ne l'atteint pas. Sa vertu est bornée ; il l'éprouve bien en certaines rencontres ; alors il manque et il tombe. Sa vie est mêlée de bien et de mal ; pour éviter le mal et faire le bien, la meilleure intention ne suffit pas toujours. Que sera-ce donc, quand on n'aura pas même cette intention ? Les êtres incapables d'intention, le bois, les pierres, les métaux, sont dès-lors incapables de vice et de vertu, de mal et de bien. Ainsi, prêcher à l'homme qu'il ne faut point d'intention, qu'il n'y a ni bien ni mal, c'est prendre l'homme pour une pierre, du bois, du métal, et l'instruire en cette qualité.

Le lettré. Les disciples de *Lao-tzi* et de *Tchoang-tzi* ne pensent qu'à passer leurs jours tranquillement : ils ne veulent ni intention, ni bien, ni mal, et c'est pour vivre sans inquiétude. Les deux empereurs *Yao, Chun*, les trois princes *Yu-ouang, Tang-ouang, Ou-oang*, les sages *Tcheou-kong, Kong-tzé* n'ont-ils pas agi et travaillé ? Ils se sont rendus vertueux, et ils ont engagé les peuples à la vertu. Se sont-ils arrêtés qu'ils ne fussent parvenus au plus haut degré de la perfection ? Quel est l'homme qui, n'ayant d'autre soin que de se délivrer de tous soins, et de couler son temps dans une entière tranquillité, puisse prolonger sa vie jusqu'à un siècle ? Mais quand il en viendroit à bout, il n'ajouteroit à l'âge des hommes que vingt ou trente ans, et il ne parviendroit jamais à vivre autant que certains animaux, ni même autant qu'un arbre : est-ce donc là un si grand avantage ? Les *fotistes* et les *Tao-ni* ne méritent pas qu'on s'arrête à les réfuter là-dessus. Ce que vous dites, monsieur, que l'intention est la source du bien et du mal, du vice et de la vertu, demande quelque explication. On m'a appris que suivre la raison, c'étoit faire le bien, c'étoit mériter le nom de vertueux ; que s'opposer à la raison, c'étoit être vicieux. On ne doit donc regarder que les actions ; l'intention n'entre en cela pour rien.

Le docteur. Ce point est facile à expliquer. Tout ce qui est capable d'intention, de dessein, est aussi capable de suivre ou de ne suivre pas ce dessein. De là naît le bien et le mal, le vice et la vertu. L'intention est une production de l'âme. Les pierres, les métaux, les bois n'ont point d'âme : ils ne peuvent donc point avoir d'intention. Qu'un couteau ait blessé un homme, cet homme ne se venge pas sur le couteau. Qu'une tuile soit tombée sur la tête d'un autre, cet autre ne brise pas la tuile. Le couteau, pour bien couper, n'est pas digne de louange, et la tuile, pour mettre à couvert du vent et de la pluie, ne mérite pas de remercîment. Les choses sans âme et sans intention n'ont ni vice ni vertu, ne font ni bien ni mal, et ne donnent aucun lieu au châtiment ou à la récompense. Les animaux ont des âmes matérielles et des connoissances de même espèce, mais ils ne raisonnent point. Ils suivent leurs instincts naturels, et agissent sans choix. Ils ne se conduisent point par la raison : la raison même leur est absolument inconnue. De quel bien et de quel mal seroient-ils capables? Aussi, nulle part au monde n'a-t-on établi des lois pour récompenser les vertus des animaux, ou pour punir leurs vices. L'homme seul est d'une toute autre nature : il agit au dehors, au dedans il raisonne; il discerne le vrai du faux; il connoît le bien et le mal; il est libre. Quoiqu'il ait des passions et des inclinations animales, il est doué d'une raison supérieure, capable de les réprimer et de les dominer. Ainsi, quand, avec une intention pure, il se conforme à la raison, voilà le sage, voilà l'homme vertueux chéri de Dieu. Lorsque au contraire il se livre de plein gré à la passion, voilà l'homme déréglé que Dieu abhorre. Un enfant à la mamelle, qui bat sa mère, n'est point coupable ; il est encore incapable d'intention ; il ne sait pas encore se retenir. Devenu grand et raisonnable, non-seulement une telle action, mais une simple déso-

béissance est un crime. Un chasseur dans un lieu écarté voit parmi les arbres un animal accroupi qu'il prend pour un tigre; il lance sa flèche, et perce un homme. Un assassin dans un bois, à nuit demi-close, voit marcher un animal qu'il prend pour un homme; il tire son coup et abat un cerf. Le chasseur, ne voulant tuer qu'un tigre, a donné la mort à un homme; il est innocent. L'assassin, croyant donner la mort à un homme, n'a tué qu'un cerf; il est criminel. D'où vient le crime de l'un et l'innocence de l'autre? de la différence d'intention. L'intention est donc la source du bien et du mal.

Le lettré. Un fils qui, pour nourrir son père, se détermine à voler, a bonne intention; cependant on le fait pendre.

Le docteur. C'est un axiome en Europe que le bien doit se conclure de la chose entière, et qu'un seul défaut rend le tout vicieux. Pourquoi cela? Un voleur, quelque bonnes qualités qu'il ait d'ailleurs, est un voleur, et par-là même un scélérat. L'appellera-t-on homme de bien? C'est ce que *Mong-tzi* entend, quand il dit qu'une femme, quelque belle qu'elle soit, si elle sent mauvais, personne n'en veut. Un vase dont les côtés sont épais et solides, mais qui, brisé par un endroit du fond, répand l'eau, est regardé comme inutile; on le jette. Tel est le funeste poison qu'entraîne le vice. Qu'un homme se dépouille de tous ses biens, et les distribue en aumônes, mais par un principe d'orgueil, et pour se faire un nom; ce qu'il fait est en soi très-bon; son intention est perverse; l'action tout entière est jugée criminelle.

Une action, quoique bonne en elle-même, peut donc être corrompue par une mauvaise intention; mais quelle bonne intention peut-on avoir en faisant une action mauvaise? Le fils qui vole pour nourrir son père connoît qu'il fait mal; comment peut-il avoir intention de faire

bien? Quand je dis que l'intention droite est ce qui donne la bonté à nos actions, je ne parle que des actions bonnes, et non des mauvaises. Le larcin est mauvais de soi-même; la meilleure intention n'est pas capable de le rendre bon. Quand il s'agiroit de sauver le monde entier, il ne seroit pas permis de faire le plus petit mal : à combien plus forte raison, s'il ne s'agit que de faire vivre quelques personnes !

Puisque tout le bien qu'on fait tire sa source de la droiture d'intention, il suit de là que plus l'intention est relevée, plus le bien est grand, et que le bien n'est qu'ordinaire, lorsque l'intention n'est que commune; d'où l'on doit conclure que, bien loin qu'il faille détruire toute intention, il faut au contraire la redoubler et la relever autant qu'il est possible.

Le lettré. Ceux qui suivent la loi du sage n'ont point pour principe de détruire toute intention; mais leur intention ne s'étend pas aux avantages qu'il y a d'être vertueux; elle s'arrête à la vertu elle-même. Ainsi, pour engager au bien, ils proposent la beauté de la vertu, ils ne parlent point de récompenses; et, pour détourner du mal, ils proposent la laideur du vice, ils ne parlent point de châtiment.

Le docteur. La loi du sage est contenue dans les livres classiques. Ouvrons les livres, et nous y trouverons en cent endroits que, pour engager au bien, il est parlé de récompenses, et pour détourner du mal, il est parlé de châtiment. Dans le chapitre *Chun-tien* du livre *Chin,* il est dit : *Le bon ordre exige que l'on punisse les fautes*. Il y est encore dit : *Tous les trois ans on examine : après trois examens, on reconnoît le vice et la vertu. La vertu est récompensée et le vice est puni*. Dans le chapitre *Kao-yao-mo* on lit ces mots : *Le ciel récompense les bons de cinq marques de dignités; le ciel punit les méchans de*

cinq sortes de supplices. Dans le chapitre *Y-tsi-mo* on fait ainsi parler l'empereur *Chun* à ses grands : *Lorsque vous engagez votre prince à marcher dans la vertu, votre mérite est en cela même, et je me sers de vous avec joie. Toi-kao-yao, en tout si réservé, si attentif, souviens-toi de ne jamais châtier sans connoissance de cause.*

Dans le même livre *Chu,* on fait dire à l'empereur *Poan-keng : Il ne faut point avoir acception des personnes : où l'on trouve le vice, on doit le punir : où l'on voit la vertu, on doit la récompenser. Si le bon ordre règne dans l'empire, c'est à vous, mes officiers, à qui en est la gloire; si le trouble survient, la faute est de moi seul; c'est que j'excède dans les châtimens.*

On lui fait encore dire : *Si je retrouve jamais des gens vicieux, je les bannirai de mon service, je les punirai, je les ferai mourir. Je veux que tout soit renouvelé dans cette habitation nouvelle que j'ai choisie.* Dans le chapitre *Tai-chi, Ou-ouang* dit : *Vous, généraux de mes armées, si vous marquez de la bravoure dans les combats, je récompenserai largement vos services; si vous êtes lâches, attendez-vous à être punis sévèrement.* Il dit encore : *Vous répondrez sur vos têtes des fautes que vous ferez.*

Dans le chapitre *Kang-kao* on lit ces mots : *Suivant les lois portées par Ouen-ouang, il n'y a point de pardon pour de tels crimes.* Le chapitre *To-ché* rapporte ces paroles d'un empereur à ses mandarins : *Si vous êtes gens de bien, le ciel vous favorisera; si vous êtes mauvais, je ne me contenterai pas de ne vous donner aucune autorité, de vous dépouiller de vos biens; j'emprunterai les châtimens du ciel, pour les faire tomber sur vos propres personnes.* Le chapitre *To-fang* ajoute : *Si, peu soigneux d'observer mes ordres, vous ne pensez qu'au plaisir, vous abandonnez la justice, ne tenterez-vous pas la juste colère du ciel, et puis-je ne pas employer ses punitions pour vous*

perdre? Ce sont là les paroles de *Yao*, de *Chun* et des autres princes des trois anciennes dynasties. N'est-ce pas là parler de récompenses et de châtimens ?

Le lettré. Dans le livre *Tchung-tsiou* composé par le sage *Kong-tzé* lui-même, il est souvent parlé de bien et de mal, de vice et de vertu; on n'y voit jamais les mots de gain et de perte, d'utilité et de dommage.

Le docteur. Les récompenses et les punitions de cette vie sont de trois sortes. Les unes regardent le corps : maladies, santé, longue vie, mort prématurée. Les autres regardent la fortune : richesses, pauvreté, perte de biens, abondance de toutes choses. Il y en a qui regardent l'honneur : louanges, blâme, réputation, infamie. Le livre *Tchung-tsiou* ne parle que de cette troisième espèce. Il laisse les deux autres, parce que les hommes préfèrent ordinairement l'honneur à tout le reste. C'est ce qui a fait dire que le *Tchung-tsiou* étoit la terreur des mauvais mandarins et des gens de révolte. Que craignent-ils donc? un mauvais nom. N'est-ce pas là une perte, un dommage? Le docteur *Mong-tzi* commence ses instructions au prince par exalter les vertus de bonté et de justice. Il continue en exhortant l'Empereur à être bon ; il finit en lui promettant l'empire de l'Univers. N'est-ce pas là un gain, une utilité? Quel est l'homme qui ne souhaite pas le bien et l'avantage de ses amis, de ses parens? Mais si nous ne devons avoir en vue rien de tout cela, comment pouvons-nous le souhaiter à nos parens, à nos amis? Le sage *Kong-tzé*, en enseignant la pratique de la vertu de charité, dit : *Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même.* Mais si je n'ai aucun avantage à prétendre pour moi-même, qu'ai-je besoin de procurer celui des autres? La vue d'utilité n'est point opposée à la vertu. Ce qui y est contraire et qu'on doit rejeter, c'est le bien et l'utile injustement acquis. Il est

dit dans le livre *Y : La récompense marche à la suite de la justice.* Il y est encore dit : *La récompense réjouit l'homme, et l'anime à augmenter en vertu.*

Quant à la grandeur de la récompense, qu'un homme soit parvenu à être maître du monde entier, cela est peu de chose. Qu'est-ce donc que gagner un seul royaume? Quelque parfait que soit un prince, peut-il commander à toute la terre? Qu'il le puisse, toute la terre lui sera soumise, et voilà tout. Encore, pour en venir là, combien ne faut-il pas dépouiller d'anciens possesseurs? Tels sont les biens de cette vie. Ceux que je propose après la mort sont les vrais et solides biens. Leur acquisition ne cause aucun trouble, et tous les hommes, sans en excepter un seul, peuvent les posséder sans rien enlever les uns aux autres. En vue de cette admirable récompense, qu'un roi, pour la procurer à ses sujets, un seigneur, à toute sa famille, les gens de lettres et le peuple, pour se la procurer à eux-mêmes, que tous s'efforcent à l'envi, l'univers sera dans une profonde paix. Estimer et rechercher les biens à venir, c'est mépriser les biens présens et un homme au-dessus de toutes les choses présentes pense-t-il au larcin, au meurtre, à la révolte? Si toute une nation étoit éprise du désir d'un honneur futur, qu'il seroit aisé de la gouverner!

Le lettré. J'ai toujours ouï dire qu'il étoit inutile de se tourmenter l'esprit sur les choses futures, et que ce que nous avons devant les yeux suffit pour nous occuper. Cela paroît très-bien dit. A quoi bon s'embarrasser de l'avenir?

Le docteur. Ah! si les animaux irraisonnables pouvoient parler, s'exprimeroient-ils autrement? Il y eut autrefois, en Occident, un chef de secte dont toute la doctrine se réduisoit à se livrer au plaisir, et à ne s'embarrasser de rien. Un si indigne maître ne laissa pas d'avoir des dis-

ciples ; il fit lui-même graver son épitaphe en ces mots : *Buvez, mangez, divertissez-vous en cette vie ; après la mort, plus de joie.* Toutes les personnes raisonnables ont toujours regardé cette infâme école comme un troupeau de pourceaux. Seroit-il possible qu'en Chine il se trouvât de ces sortes de gens ? *Kong-tzé* dit : *Qui ne prévoit pas les choses de loin est proche de son malheur.* On lit dans le livre *Chi : Un génie de peu d'étendue donne matière à la satire.* Ne voyons-nous pas que plus un homme est habile, plus aussi portera-t-il loin ses vues, et que plus un autre est ignorant, plus ses vues sont courtes.

Pourquoi les hommes de tous les états pensent-ils à l'avenir ? Pourquoi chacun prend-il ses mesures ? Le laboureur cultive et sème au printemps dans le dessein de recueillir en automne. L'arbre de pin ne porte des fruits qu'au bout de cent ans ; cependant il se trouve des gens qui plantent des pins. N'est-ce pas ce qui fait dire que les aïeux plantent, et que les neveux cueillent les fruits ? Le marchand court les mers, dans l'espérance de s'enrichir, et de revenir passer une heureuse vieillesse dans sa patrie ; l'artisan travaille sans cesse pour gagner sa subsistance ; l'homme de lettres étudie dès le bas âge, pour se rendre capable de servir l'état et son prince. Est-ce donc là ne s'occuper que des choses présentes, et de ce qu'on a devant les yeux ? Au contraire, si l'on a vu des enfans dissiper l'héritage de leurs pères, si *Yu-kong* désola son pays, si l'empereur *Kie*, de la dynastie des *Hia*, et *Tcheou*, de celle des *Yn*, perdirent l'empire, n'est-ce pas pour avoir été trop attachés au présent, et pour avoir négligé l'avenir ?

Le lettré. Vous raisonnez juste, monsieur ; mais, dans la conduite que nous tenons en ce monde, quelque loin que nous portions nos vues, elles ne vont point au-delà de cette vie, et s'embarrasser à présent de ce qui arrivera après la mort, cela paraît inutile.

Le docteur. *Kong-tzé* a écrit le *Tchung-tsiou; Tché-tzé,* son petit-fils, a écrit le *Tchong-yong.* Ces deux grands hommes ont porté leurs vues sur tous les siècles à venir : ils ont percé jusqu'à la postérité la plus reculée : et cela ne paroît blâmable à personne; et nous, que nous pensions à nous-mêmes, que nous portions nos vues seulement à ce qui arrivera après notre mort, cela, monsieur, vous paroît déraisonnable. Les jeunes gens prennent leurs mesures pour le temps de la vieillesse; ils ne savent point s'ils y parviendront jamais : on ne trouve point cela hors de propos; et nous, que nous prenions des mesures pour les suites de la mort (et peut-être demain serons-nous dans le cas), vous le trouvez mauvais. Vous êtes marié, monsieur; par quel motif voulez-vous avoir des enfans?

Le lettré. Je veux que mes enfans prennent soin de mon tombeau, et qu'ils rendent aux cendres de leur père les honneurs qui leur sont dus.

Le docteur. Oui, monsieur; mais cela même, n'est-ce pas penser à ce qui arrivera après votre mort? L'homme, en mourant, laisse deux parties de lui-même : son âme, qui est un esprit incorruptible; et son corps, qui est une matière sujette à la pourriture. Vous, monsieur, vous pourvoyez à ce qui regarde le corps; et moi, je crois devoir pourvoir à ce qui regarde l'âme : comment suis-je en cela répréhensible?

Le lettré. Dans la pratique de la vertu, l'homme sage ne fait attention ni à ce qu'il peut gagner, ni à ce qu'il peut perdre en cette vie. Qu'est-il besoin de parler de gain et de perte après la mort?

Le docteur. Ce que nous avons à espérer ou à craindre après la mort est d'une extrême conséquence. Rien en cette vie ne peut lui être comparé. Les biens et les maux d'ici-bas ne sont que des ombres de biens et de maux : ils méritent à peine qu'on y fasse attention ou

qu'on en parle. J'ai ouï autrefois comparer les hommes sur la terre à une troupe de comédiens sur un théâtre : les différentes conditions des hommes sont les différens rôles que jouent les comédiens. On voit sur la scène un roi, un esclave, un général d'armée, un docteur, une princesse, une suivante : tout cela n'est qu'une fiction de quelques heures; les habits dont ils sont revêtus ne sont qu'un jeu; les désavantages et les déplaisirs qui leur arrivent ne les touchent point; la pièce finie, chacun quitte le masque, et ce n'est plus rien de tout ce que c'étoit auparavant. Ainsi l'homme de théâtre ne regarde pas comme une fortune d'avoir un personnage relevé, ni comme un malheur d'en avoir un bas : il ne pense qu'à bien faire celui dont il est chargé. Ne parût-il que sous le nom du dernier valet, il s'applique à bien entrer dans l'idée du maître qui fait jouer la comédie : cela lui suffit.

Voyez les hommes sur la terre. Il ne dépend pas d'eux d'y choisir leurs conditions : les bien remplir, voilà ce qui les regarde. Quand notre vie s'étendroit à un siècle entier, qu'est-ce qu'un siècle, comparé à l'éternité future? Ce n'est pas un seul jour d'hiver. Les biens de ce monde ne sont proprement que des biens empruntés; nous n'en sommes pas les véritables maîtres : pourquoi faire consister son bonheur à les accumuler? Pourquoi se chagriner quand on les perd? Nous naissons tous, grands et petits, tout nus; nous retournons tout nus au tombeau. Qu'un riche laisse ses coffres pleins d'or et d'argent, il n'emportera pas une obole. A quoi bon s'attacher à ce qu'on doit abandonner? Les fausses lueurs de cette vie une fois passées, le pur et le vrai jour de l'éternité commencera, et tous alors paroîtront dans l'état d'humiliation ou de gloire convenable à chacun. Prendre les biens et les maux présens pour de vrais maux et de vrais biens, c'est imiter un homme grossier qui, voyant représenter une comédie,

regarde un roi de théâtre comme un véritable roi, et comme un véritable esclave celui qui en fait le personnage.

Tous les hommes ne sont pas capables d'une égale pureté d'intention : il y a en cela du plus ou du moins parfait. Ceux qui ont à instruire le public proposent d'abord les premiers pas qu'il faut faire pour aller à la vertu; ils détaillent ensuite les divers degrés de perfection : on commence par ébaucher, ensuite on polit. Les médecins ne sont que pour les malades : ceux qui se portent bien n'en ont pas besoin. Le sage de lui-même a des lumières; certains enseignemens ne sont nécessaires qu'au peuple : on doit s'accommoder à sa foiblesse. *Koug-tzé*, étant allé dans le royaume *Ouei*, à la vue d'une nombreuse populace, fit entendre qu'il falloit d'abord la rendre contente, et qu'ensuite on pourroit l'instruire. Ce grand philosophe ignoroit-il de quelle importance est l'instruction? Mais le peuple est tel, qu'on ne peut l'engager au bien qu'en lui proposant des avantages.

Il y a trois divers motifs de pratiquer la vertu : le premier et le plus bas est l'espérance du paradis et la crainte de l'enfer; le second, qui tient le milieu, est la reconnoissance envers Dieu pour tous ses bienfaits; le troisième et le plus haut est le désir de faire sa volonté et de lui plaire. Que prétend-on en prêchant? c'est de persuader. Il faut donc employer les motifs les plus persuasifs. Une populace accoutumée à n'agir que par intérêt, comment vivra-t-elle, si on ne lui propose pas des récompenses à espérer et des châtimens à craindre? Quand on est une fois parvenu à épurer ses intentions, les motifs les plus bas n'ont plus lieu. Un tailleur, pour coudre un habit, se sert de fil; mais comment le fil pénétreroit-il dans l'étoffe, si l'on n'employoit pas l'aiguille? L'aiguille perce, et passe; le fil reste, et l'habit est cousu. Dans le dessein

d'engager les hommes au bien, si je me contentois d'étaler la beauté de la vertu, le vulgaire, aveuglé par les diverses passions, n'y seroit nullement sensible : je parlerois en vain ; on ne daigneroit pas même m'écouter. Mais que je tonne, que j'annonce les supplices de l'enfer, que, d'un air plus doux, je décrive le bonheur du paradis, aussitôt on prête l'oreille, on se rend attentif, et peu à peu on se laisse persuader qu'il faut enfin quitter le vice, et embrasser la vertu : cette résolution prise, on se corrige de ses défauts, on ne pense qu'à se perfectionner, et à persévérer jusqu'à la mort. N'est-ce pas là ce qui fait dire que les méchans abandonnent le vice par la crainte des châtimens, et que les bons ne s'y engagent point par amour pour la vertu?

On a vu autrefois, dans mon pays, un saint homme, nommé François, qui fonda un ordre d'une règle fort austère, et dont le caractère est la pauvreté. Cet ordre est aujourd'hui très-étendu, et rempli de parfaits religieux. Un des premiers disciples de François, appelé *Junipère*, brilloit parmi les autres : c'étoit un homme d'une sagesse profonde, qui chaque jour avançoit dans la vertu. Le démon, chagrin et jaloux des progrès de ce religieux, résolut de les arrêter; on raconte qu'il se transforma en ange de lumière, et que, durant une nuit, il parut tout éclatant de gloire dans la cellule de François, en lui disant : « C'est un ange qui te parle ; Junipère est véritablement vertueux, mais enfin il n'entrera jamais dans le ciel; il sera damné : tel est le terrible et immuable jugement de Dieu. » Après ce peu de paroles, il disparut. François, épouvanté, triste et morne, n'osoit s'ouvrir à personne sur cette vision; il étoit inconsolable sur le funeste sort de son disciple, et toutes les fois qu'il le voyoit, il ne pouvoit retenir ses larmes. Junipère le remarqua, et soupçonna quelque chose. Après s'être préparé par le jeûne et par l'oraison,

il interrogea son maître : « Je tâche, dit-il, mon père, de garder exactement la règle ; je sers Dieu de mon mieux, c'est un effet du bonheur que j'ai d'être à votre école ; cependant je m'aperçois depuis quelque temps que vous ne me regardez plus du même œil. Pourquoi pleurez-vous aussitôt que vous me voyez? » François ne voulut pas d'abord parler. Junipère le pressa diverses fois. Enfin il lui découvrit tout. Alors le saint religieux, d'un air tranquille, dit : « Dieu est le grand maître, mais c'est aussi un bon père; jamais il ne nous abandonne, mais nous pouvons l'abandonner; c'est à nous à implorer son secours, pour éviter cet enfer qui ne sera jamais pour ceux qui tâchent véritablement de l'aimer et de le servir. » Cette réponse, et l'air dont elle fut faite, portèrent tout à coup la lumière dans l'esprit de François; il s'écria : « Ah! j'ai été trompé! Quoi! tant de vertus, tant de sagesse aboutiroient à l'enfer! Non, le ciel en sera la récompense. »

Les personnes d'une haute spiritualité, en pensant au paradis ou à l'enfer, s'arrêtent peu aux peines de l'un et aux joies de l'autre : ils n'ont, en cela même, communément en vue que la seule vertu. Comment cela? Qu'est-ce que le paradis? C'est un lieu brillant de gloire, où sont rassemblés tous les bons. Qu'est-ce que l'enfer? C'est une sombre prison où sont renfermés tous les méchans. Ceux qui montent au ciel sont confirmés dans le bien; ils ne peuvent plus devenir mauvais. Ceux qui tombent en enfer s'endurcissent dans le mal, et ils ne deviendront jamais bons. Que nous souhaitions d'être ainsi confirmés dans le bien, pour ne plus devenir mauvais; que nous désirions d'être réunis pour toujours avec les gens de bien, et pour jamais séparés des méchans, qui peut dire que cette manière de gagner ou de perdre soit un motif peu conforme à la saine doctrine? Les gens de lettres qui rejettent le paradis et l'enfer n'ont pas fait là-dessus un examen suffisant.

Le lettré. Dire tout cela, ou prêcher la métempsycose, comme font les *fotistes*, quelle différence y a-t-il ?

Le docteur. La différence est entière. Les *fotistes* ne débitent que de vaines imaginations : pour moi, je prêche la vraie et solide raison. Tous leurs discours sur la métempsycose n'aboutissent qu'à des paroles. Ce que je dis d'un paradis et d'un enfer est un motif pressant de se donner au bien. N'y a-t-il là aucune différence ? De plus, ceux qui sont solidement vertueux, quand il n'y auroit ni paradis, ni enfer, quand ils n'y gagneroient que d'obéir et de plaire à Dieu, ne se relâcheroient point pour cela. L'un et l'autre étant très-réels, se relâcheront-ils ?

Le lettré. La vertu sans doute a ses récompenses, et le vice ses châtimens. Mais tout cela, dit-on, n'est que pour cette vie, ou bien, si dans cette vie un homme n'est pas puni lui-même, ses descendans le sont pour lui ; pourquoi donc parler d'enfer et de paradis ?

Le docteur. Les récompenses de cette vie sont trop peu de chose : elles ne suffisent pas pour remplir les désirs du cœur humain ; elles ne répondent point au mérite des vrais sages ; elles ne manifestent point assez la bonté du *Chang-ti*. Les plus hautes dignités d'un empire, l'empire lui-même du monde entier est-il un prix digne de la vertu ? Le vertueux, sans agir uniquement en vue des récompenses, ne manquera pas d'être pleinement récompensé par la main du *Chang-ti*. Lorsqu'un prince a revêtu quelqu'un de ses sujets de certains titres d'honneur, il ne va pas plus loin ; son pouvoir a des bornes. Le *Chang-ti*, dans ses bienfaits, s'arrête-t-il ainsi ?

Parmi les hommes bons et mauvais, il s'en trouve qui n'ont point de postérité. Qui donc recevra pour eux la récompense de leurs vertus et le châtiment de leurs vices ? Un tel est un tel, et ses enfans sont ses enfans ; et sont-ce les enfans qu'il est juste de punir ou récompenser pour

le bien ou le mal qu'a fait leur père? Puisque Dieu a la puissance de récompenser la vertu et de punir le vice, pourquoi cette puissance ne s'étendroit-elle que sur les enfans, et qu'elle ne s'étendroit point sur leurs pères? Que si Dieu peut punir et récompenser les pères, pourquoi les laisseroit-il, pour atteindre les enfans? Les enfans eux-mêmes ont des vices ou des vertus : comment seront-ils récompensés ou punis? Faudra-t-il encore attendre, pour cela, les enfans des enfans? Vous, monsieur, vous aurez été un homme de bien; vos descendans seront des débauchés; et tout ce que vos vertus auront mérité de récompenses sera donné à cette indigne postérité : y a-t-il là de la justice? Ou bien, vous aurez été un déréglé; votre postérité vivra dans la vertu; et tout ce que vos vices auront mérité de punitions tombera sur ces vertueux descendans. Où est l'équité? Non-seulement les bons princes, mais même les plus mauvais, ne portent pas toujours leur vengeance sur les enfans des pères criminels; et Dieu négligeroit les pères pour ne penser qu'aux enfans! Récompenser ou punir les hommes les uns pour les autres, c'est renverser tout l'ordre de l'univers, c'est donner à croire que la justice du *Chang-ti* n'est pas si bien réglée que celle des hommes. Chacun doit répondre pour soi-même.

Le lettré. Vous n'avez jamais vu, monsieur, ni le paradis, ni l'enfer; comment pouvoir assurer qu'ils existent?

Le docteur. Et vous, monsieur, n'avez jamais vu qu'il n'y ait ni paradis, ni enfer; comment pouvoir assurer qu'il n'y en a point? Avez-vous donc oublié ce que j'ai dit ci-devant? L'homme instruit, et qui raisonne, ne se règle point sur ses sens, pour croire la vérité des choses. Ce que la raison lui présente a bien plus de force sur son esprit que ce qu'il voit de ses yeux. Nos sens sont toujours sujets à errer. La raison est un guide sûr.

Le lettré. Je souhaiterois, monsieur, vous entendre expliquer cet article plus en détail.

Le docteur. En premier lieu, tout ce qui est a une fin où il tend. Lorsque une chose est parvenue à sa fin, elle s'y arrête et ne se porte point au-delà. L'homme, comme les autres créatures, a un terme qui doit le fixer. A voir l'étendue de ses désirs, on juge aisément que rien au monde n'est capable de les remplir : sa fin n'est donc pas en cette vie. Mais si elle n'est pas dans cette vie, il faut qu'elle soit dans la vie future. L'homme ne désire rien plus qu'une félicité parfaite. La parfaite félicité, voilà le paradis. Jusqu'à ce que nous soyons arrivés là, nous souhaitons toujours. Le souverain bonheur renferme en soi l'éternité. Notre vie, quand même on voudroit donner croyance à tout ce qu'on dit des trois empereurs, le ciel, la terre et l'homme, de ce fameux *Lao-pong*, du royaume *Tchou*, de tous ces anciens mortels qu'on appelle du nom de cette espèce d'arbre qui dure mille ans, notre vie, dis-je, n'est point éternelle. Tout ce que nous possédons est donc défectueux. N'est-ce pas ce qui fait dire : En ce monde, point de bonheur parfait? Il y a donc quelque chose de plus désirable. Dans le ciel on ne désire rien ; tous les vœux sont remplis ; l'homme est entièrement satisfait.

En second lieu, les désirs de l'homme vont jusqu'à connoître une vérité sans bornes, et à aimer un bien infini. Le bien, le vrai ici-bas, tout est fini, tout est borné. Ce n'est donc point ici-bas que nos désirs peuvent être accomplis. Les inclinations naturelles, c'est Dieu qui les donne ; seroit-ce en vain qu'il aurait donné celles-là à l'homme? non, sans doute. Il veut les satisfaire ; c'est dans le ciel qu'il les satisfera.

En troisième lieu, la vertu n'a point en ce monde de récompense digne d'elle. L'univers entier ne peut pas en être le prix. S'il n'y a point de paradis, le vertueux restera sans

être dignement récompensé. Le péché est un outrage fait au *Chang-ti;* sa grièveté est extrême. Tous les supplices de ce monde, rassemblés, ne répondent point à sa malice. S'il n'y a point d'enfer, le pécheur restera donc sans être justement puni. Dieu tient entre ses mains tous les mortels ; il est parfaitement instruit de toutes leurs actions ; et il ne sauroit pas punir le vice et récompenser la vertu comme il convient ? qui peut le penser ?

En quatrième lieu, Dieu est impartial dans ses jugemens : il récompense sûrement la vertu ; le vice sera sûrement puni. Cependant on voit dans ce monde le vicieux dans l'abondance, au milieu des plaisirs. On voit le vertueux languir dans la misère et dans les souffrances. Le juste juge attend donc après la mort. Alors il comblera de bonheur l'homme de bien dans le ciel ; il accablera de maux le méchant dans les enfers. Si cela n'étoit pas, comment feroit-il connoître son équité ?

Le lettré. On voit souvent dès cette vie la vertu récompensée et le vice puni.

Le docteur. Si Dieu réservoit absolument toutes les punitions et toutes les récompenses pour la vie future, l'homme grossier, peu instruit de cette vie future, pourroit peut-être douter si véritablement il y a un maître dans le ciel, et il n'en deviendroit que plus osé à se livrer au crime. Au lieu que le pécheur criminel, éprouvant une famine ou quelque autre calamité, se regarde comme puni pour le passé, et comme averti pour l'avenir ; tandis que l'homme de bien, voyant dès ce monde sa vertu récompensée, se sait bon gré de ce qu'il a déjà fait, et s'anime à en faire encore davantage.

Dieu sans doute est infiniment juste. Il ne laissera aucun bien sans récompense, ni aucun mal sans châtiment. L'homme qui pratique la vertu, et qui y persévère, sera élevé dans le ciel, pour y jouir d'un bonheur éternel.

L'homme qui s'abandonne au vice, et qui meurt sans conversion, sera précipité dans les enfers, pour y subir un éternel malheur. Que si l'on voit quelquefois le juste dans les souffrances, c'est que sa justice même n'est pas sans imperfection, que Dieu le châtie en cette vie, afin qu'après la mort, se trouvant parfaitement épuré, il entre dans la joie qui lui est préparée. Si l'on voit le vicieux prospérer, c'est qu'au milieu même de ses vices, il laisse échapper quelques petits traits de vertu que Dieu récompense sur la terre, pour qu'en sortant de ce monde, n'ayant plus que ses crimes, il soit jeté dans l'abîme qu'il s'est creusé. Les biens, les maux tant de cette vie que de la vie future, nous viennent tous de Dieu; c'est Dieu qui gouverne tout, et nous dépendons absolument de lui.

Le lettré. Nos lettrés chinois s'en tiennent à ce que le sage a enseigné. Ce sage s'explique dans nos livres classiques. Nos livres, quelque attention qu'on y apporte, ne parlent ni d'enfer ni de paradis. Quoi donc! le sage a-t-il ignoré cette doctrine, ou bien a-t-il voulu nous le cacher?

Le docteur. Le sage, dans ses documens, consultant la portée des gens du siècle, n'a peut-être pas tout dit. Peut-être a-t-il dit bien des choses qui n'ont pas été écrites, et dont les monumens se sont perdus. Peut-être même les écrivains, peu fidèles, les ont-ils supprimés. De plus, les mêmes choses, en différens temps, ont des expressions différentes. Il n'y a pas telle expression; on ne doit pas conclure que telle chose n'y est pas quant au sens. Les lettrés d'aujourd'hui s'en tiennent-ils bien à la doctrine des anciens livres? Combien n'y a-t-il pas qui la combattent! La beauté des termes leur plaît; le sens qu'ils renferment ne les touche point. Ils composent des discours fort élégans; mais quelle est leur conduite?

On lit ces paroles dans le livre *Chi : Ouen-ouang est dans le ciel; il y est glorieux et triomphant. Ouen-ouang*

monte et descend; il est placé à côté du Ti. On y lit encore : *Chaque dynastie a un sage. Les trois sages sont dans le ciel.* Dans le chapitre *Tchao-kao* il est dit : *Le ciel a ôté l'empire à la famille des Yn. Combien d'illustres empereurs de cette famille sont dans le ciel!* Mais être dans le ciel, être placé à côté du *Ti,* n'est-ce pas ce que j'entends par le mot *paradis?*

Le lettré. Sur ces paroles du livre *Chi,* nos anciens sages ont en effet reconnu qu'il y avoit un lieu de délices pour être après la mort la demeure des gens de bien; mais pour l'enfer, on n'en trouve aucun vestige dans nos écritures.

Le docteur. Il y a un paradis, il y a donc un enfer. L'un se conclut de l'autre, et la même raison vaut pour tous les deux. S'il est vrai que *Ouen-ouang*, *Tcheou-kong* et les illustres empereurs de la famille des *Yn* soient dans le ciel, il n'est pas moins vrai que *Kie, Tcheou* et *Tao-tché* sont dans les enfers. Leur conduite en cette vie ayant été si différente, ils doivent avoir été traités tout différemment en l'autre vie. Voilà ce que la raison dicte, et qui ne souffre aucun doute. N'est-ce pas pour cela qu'à la mort le vertueux est tranquille? Il n'a pas le moindre sujet de trouble, tandis que le vicieux tremble; quel repentir! quelle amertume! Ce moment est pour lui le comble de l'infortune.

S'autoriser du silence des livres classiques sur ce point pour le nier, c'est errer grossièrement. La maxime des écoles d'Europe est celle-ci : Ce qu'on trouve dans un auteur de marque est une preuve; mais ce n'est rien prouver que dire qu'on ne l'y trouve pas. Il est écrit dans nos livres sacrés, que Dieu, au commencement du monde, créa un homme appelé *Adam* et une femme nommée *Ève,* pour être les premiers ancêtres du genre humain. On n'y parle point de vos deux empereurs *Fo-hi* et *Ching-nong*. Sur cela, nous pouvons assurer qu'il y a eu un *Adam* et

une *Ève;* mais nous ne pouvons pas dire qu'il n'y ait jamais eu de *Ching-nong*, de *Fo-hi*. De même, après avoir lu les livres chinois, on sait que *Fo-hi* et *Ching-nong* ont régné en Chine; mais comment assurer qu'*Adam* et *Ève* ne sont pas nos premiers ancêtres? L'histoire de l'empereur *Yu* ne dit pas un mot de l'Europe; est-ce là une raison de croire qu'il n'y ait point d'Europe? Ainsi, quoique les livres de Chine n'expliquent pas clairement la doctrine du paradis et de l'enfer, on ne doit pas conclure qu'il faille rejeter cette doctrine.

Le docteur. Les bons auront donc le paradis pour récompense, et les méchans, l'enfer pour punition; mais s'il se trouvoit un homme qui ne fût ni bon ni mauvais, que deviendroit-il après la mort ?

Le docteur. Il n'y a point de milieu entre les bons et les mauvais. Un homme n'est pas bon dès-lors qu'il est mauvais; il n'est pas mauvais dès-lors qu'il est bon. Tout le milieu qu'on pourroit y trouver ne consiste que dans les différens degrés de bonté et de malice. La malice et la bonté peuvent être comparées à la vie et à la mort. Un homme n'est pas vivant, il est donc mort : il n'est pas mort, il est donc vivant. On ne peut pas dire qu'il ne soit ni vivant ni mort.

Le lettré. Qu'un homme ait d'abord été méchant et ensuite bon, qu'un autre ait d'abord été bon et ensuite méchant, qu'arrivera-t-il après la mort de ces deux hommes ?

Le docteur. Dieu est le père de tous les mortels; il met des bornes à notre vie, pour nous engager à la vertu : à la mort il arrête notre sort. Un homme a passé une partie de ses jours dans le bien; il change tout à coup, devient mauvais, et meurt : c'est un rebelle digne de l'enfer; ses mérites passés sont comptés pour rien. Un autre a long-temps vécu dans le mal; il se repent, devient bon et meurt : Dieu en a pitié, il lui pardonne ses fautes, et le récompense d'un bonheur éternel.

Le lettré. Les crimes précédens de cet homme restent donc sans punition ?

Le docteur. Les saintes Écritures nous apprennent qu'un pécheur revenu de ses égaremens, si son repentir est bien vif, ou qu'il fasse sur la terre une sincère pénitence, pour satisfaire la justice de Dieu, Dieu lui remet entièrement la peine due à ses péchés, et à la mort il est transporté dans le ciel ; mais si sa douleur, quoique vraie, n'est pas aussi vive qu'elle pourroit l'être, et que sa pénitence ne réponde pas au mal qu'il a fait, il y a dans l'autre vie un lieu séparé, où, durant un certain temps, il faut qu'il achève la mesure des châtimens qu'il n'a pas remplie durant sa vie : une âme enfin épurée est reçue dans le séjour de la gloire ; voilà la règle.

Le lettré. Cette règle me paroît fort juste ; mais nous trouvons dans les livres de nos anciens ces paroles : A quoi bon croire un paradis, un enfer ? S'il y a un enfer, c'est pour le déréglé ; s'il y a un paradis, c'est pour le sage. Soyons sages, cela suffit. Ce raisonnement est assez bon.

Le docteur. Voilà un très-mauvais raisonnement. Pourquoi ? Il y a sans doute un paradis, et ce paradis est pour le sage. Mais ne croire ni paradis ni enfer, c'est n'être point sage.

Le lettré. Comment donc ?

Le docteur. Ne point croire qu'il y ait un *Chang-ti,* est-ce être sage ou non ?

Le lettré. Non sans doute. Ne lit-on pas dans le livre *Chi : Ouen-ouang avait une grande attention à tous ses devoirs. Il était extrêmement pieux ; il voulait plaire au Chang-ti.* Qui peut donner le nom de sage à un homme qui ne croit point qu'il y a un *Chang-ti ?*

Le docteur. Ne point croire que le *Chang-ti* soit infiniment bon et souverainement juste, est-ce être sage ou non ?

Le lettré. Non assurément. Le *Chang-ti* est la source de toute bonté; il est le souverain maître, le juste juge. Comment appeler sage un homme qui ne croit point que le *Chang-ti* soit infiniment bon et souverainement juste ?

Le docteur. La véritable charité fait aimer les bons et tout ensemble haïr les méchans. Si Dieu n'a pas un paradis pour récompenser le bien, comment peut-on dire qu'il aime les bons? S'il n'a pas un enfer pour punir le mal, comment peut-on dire qu'il hait les méchans? Les punitions et les récompenses de cette vie ne répondent point au vice et à la vertu. Si Dieu, après la mort, ne rendoit pas à chacun selon ses œuvres, en plaçant le vertueux dans le ciel, en précipitant le vicieux dans les enfers, seroit-il un juge souverainement équitable ? Refuser de croire cet article, c'est refuser à Dieu les attributs de bon et de juste. Cette doctrine sur le paradis et sur l'enfer est reçue en Chine dans les sectes de *Fo* et de *Lao*. Elle est suivie par les lettrés habiles, et tous les royaumes, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, la professent. Nos divines Écritures l'enseignent; j'en ai prouvé fort clairement la vérité. Ne pas s'y rendre, c'est n'être point sage.

Le lettré. Je m'y rends, je la crois; mais je voudrois bien que vous m'en donnassiez une explication détaillée.

Le docteur. Ce que vous me demandez n'est pas aisé. Nos saints livres ne parlent là-dessus qu'en termes généraux : ils n'entrent dans aucun détail sur l'enfer. Peut-être pourroit-on en dire quelque chose par comparaison avec les maux de cette vie ; mais qui peut décrire le paradis ? Les maux de cette vie ont des intervalles : ils ont une fin ; les tourmens de l'enfer sont continuels, ils sont éternels. Les docteurs distinguent deux sortes de peines dans les enfers ; les extérieures : un chaud, un froid excessifs, une puanteur insupportable, une faim, une soif extrêmes; les intérieures : une horreur abominable à la vue des démons,

une jalousie cruelle du bonheur des élus, une honte, un regret désespérant et inutile en rappelant le temps passé.

Parmi les supplices des damnés, le plus grand est leur chagrin sur la perte qu'ils ont faite. Dans cette accablante pensée, ils s'écrient sans cesse, les larmes aux yeux : « Ah ! malheureux, pour un plaisir d'un moment, nous avons perdu un bonheur éternel, et nous nous sommes précipités dans l'abîme de tous les malheurs ! » Ils voudroient bien à présent pouvoir effacer leurs crimes, pour en faire cesser la punition ; mais il n'est plus temps : ils souhaitent la mort pour finir leurs supplices ; mais ils vivront malgré eux, et souffriront éternellement. Le temps de la pénitence est passé ; Dieu, par une juste vengeance, accable de douleurs ces criminels, et les conserve toujours pour les faire toujours souffrir. Pour éviter, après la mort, des tourmens si terribles, il faut les méditer durant la vie ; leur méditation est un frein contre le vice, et qui sait se défendre du vice n'a pas à craindre ces tourmens.

Si la vue des peines de l'enfer n'est pas capable d'émouvoir, il faut recourir au bonheur que nous avons à espérer dans le ciel. Les saintes Écritures, parlant du paradis, s'expriment ainsi : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'homme ne peut pas comprendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment ;* d'où l'on doit conclure que le paradis est l'assemblage de tous les biens, et l'éloignement de tous les maux. Nous pouvons prendre quelque légère idée de ce beau séjour de la vie future, en faisant attention à ce que nous avons dès cette vie devant les yeux : le ciel, la terre, la beauté de tant de créatures, combien d'objets dignes de notre admiration! Raisonnons ensuite. Toutes ces choses sont sorties de la main de Dieu pour l'usage de tous les hommes, et même pour celui des animaux sans raison : les méchans, aussi bien que les bons, jouissent de tous ces bienfaits. Si Dieu a d'abord été si magnifique à

l'égard de tous les mortels en ce monde, que fera-t-il en l'autre pour les gens de bien qu'il prétend combler de bonheur? Dans le paradis, il règne un perpétuel printemps; point de vicissitude d'été brûlant, d'hiver glacé; la lumière brille constamment, point d'alternative de jour et de nuit; la joie est continuelle, aucune occasion de tristesse; la tranquillité est parfaite, aucun sujet de crainte; la beauté ne passe point, la jeunesse dure toujours, la vie est éternelle; on est éternellement en la présence de Dieu même. Les mortels ne peuvent point comprendre ce bonheur, encore moins peuvent-ils l'exprimer : les bienheureux sont à la source de tous les biens; ils s'en rassasient sans cesse; sans cesse ils en sont altérés.

La mesure du bonheur des saints n'est pas la même pour tous : chacun est heureux suivant le bien qu'il a fait; les mérites ont leurs degrés, les récompenses les ont aussi : il n'y a cependant aucun lieu à la jalousie. Comment cela? c'est que chacun possède tout ce qu'il est capable de posséder. A un homme d'une grande taille, il faut un habit plus long; à un autre d'une taille plus petite, un plus court suffit; le petit et le grand ont ce qu'ils veulent. D'où viendroit donc la jalousie? Les saints sont tous collègues et parfaits : ils sont liés de la plus étroite union, ils s'entr'aiment en frères : quand ils abaissent les yeux sur les supplices de l'enfer, quel redoublement de joie pour eux! Le blanc mis à côté du noir en paroît bien davantage : la lumière comparée aux ténèbres en est bien plus brillante.

La religion chrétienne instruit parfaitement les hommes sur ces vérités; mais les hommes ne comprennent bien que ce qu'ils ont devant les yeux : tout ce qu'ils ne voient pas leur paroît obscur. Qu'une femme enceinte soit mise en prison, et qu'elle accouche dans un cachot; son fils, devenu grand, ne connoît ni le soleil, ni la lune; il ignore ce que c'est qu'une montagne, une rivière, le genre hu-

main, l'univers; une grosse chandelle est son soleil; la prison et le peu de gens qu'il y voit sont pour lui le genre humain, tout l'univers; il n'imagine rien au-delà : ainsi, ne ressentant point la dureté d'une prison, il y demeure sans peine, il ne pense point à en sortir. Mais que sa mère vienne à lui parler de la splendeur des astres, de la pompe des grands du monde, de l'étendue et des merveilles de la terre, de la beauté et de l'élévation du ciel, il comprendra bientôt qu'il n'a encore vu que quelques sombres rayons de lumière, que sa prison est étroite, sale et puante; qu'il est dur d'être dans les fers : et dès-lors ne souhaitera-t-il pas d'aller loger dans la maison paternelle? ne pensera-t-il pas jour et nuit à se rendre libre, et à obtenir de vivre dans la joie, au milieu de ses parens et de leurs amis? Hélas! les gens du siècle, au lieu de s'animer d'une foi vive sur le paradis et l'enfer, croupissent dans des doutes perpétuels, ou se moquent de tout ce que nous leur en disons. Cela n'est-il pas déplorable?

LE LETTRÉ. J'en conviens, et je vois que presque tous ceux qui ne s'attachent pas aux rêveries des sectes de *Fo* et de *Lao*, vivent flottans et errans, comme un troupeau sans berger; cette vie, toute misérable qu'elle est, voilà leur paradis. Vos instructions, monsieur, sont les vraies instructions d'une bonne mère. Je comprends que nous avons une céleste patrie; je souhaite ardemment de prendre le chemin qui y conduit.

LE DOCTEUR. Le chemin droit est étroit; les funestes routes sont larges et sans embarras : on ne manque pas de guides mal instruits qui conduisent tout de travers. Le vrai peut être regardé comme faux; le faux a quelquefois l'apparence du vrai : il est de la dernière importance de ne pas s'y tromper. En cherchant mal le souverain bonheur, on aboutit au malheur éternel. On doit être en cette vie extrêmement sur ses gardes.

VIIe ENTRETIEN.

LA NATURE DE L'HOMME EST BONNE EN ELLE-MÊME; QUELLE EST LA VRAIE ÉTUDE DE L'HOMME CHRÉTIEN.

Le lettré. Vous m'avez appris, monsieur, que Dieu est le père de tous les mortels, et je ne vois rien de plus juste que de l'aimer. Vous m'avez appris que l'âme de l'homme est immortelle, et je comprends que cette vie étant si courte, on ne doit pas en faire beaucoup de cas. Je sais à présent qu'il y a un paradis pour les bons, et que le vertueux confirmé dans le bien sera éternellement avec les saints en la présence de Dieu. Je sais qu'il y a un enfer pour les méchans, et que là le vicieux endurci dans le mal sera puni d'une éternité de supplices. Tout cela me détermine à prendre les vrais moyens de servir Dieu. Nos lettrés de Chine ont pour maxime que suivre la nature, c'est pratiquer la vertu. Si la nature n'a rien que de bon, on ne se trompe pas en la suivant; mais, si elle a quelque chose de mauvais, ce n'est pas là un guide sûr : qu'en pensez-vous ?

Le docteur. En lisant les livres des lettrés chinois, on trouve souvent les termes de nature, de passions; mais on n'y voit rien de clair sur ces sujets. Dans une même école, il y a là-dessus cent opinions différentes. Avoir beaucoup de connoissances, et ne pas se connoître soi-même, c'est être vraiment ignorant avec toute la science qu'on a. Pour savoir ce qu'il y a de bon dans la nature de l'homme, il faut auparavant définir ce que c'est que nature, ce que c'est que bon et mauvais. La nature d'une chose n'est autre chose que les propriétés qui constituent l'espèce de cette chose; *propriétés*, donc tout ce qu'il y a d'étranger dans

une chose n'est point sa nature ; *qui constituent*, donc tout ce qui ne constitue pas intrinsèquement une chose n'est point sa nature ; *l'espèce*, donc où il y a même espèce, il y a même nature, et où l'espèce est différente, la nature l'est aussi ; les choses sont ou substances, et leur nature est substantielle, ou accidens, et leur nature est accidentelle. Ce qui est digne d'amour, voilà le bien ; ce qui est digne de haine, voilà le mal. Après ces prémices, on peut établir ce qu'il y a de bon et de mauvais dans la nature de l'homme.

Les philosophes d'Europe définissent l'homme un être vivant, sensitif, capable de raisonner ; *vivant*, par-là il est distingué des pierres, des métaux ; *sensitif*, par-là il est distingué des plantes et des arbres ; *capable de raisonner*, par-là il est distingué des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons. En disant que l'homme est capable de raisonner, on ne dit pas qu'il soit clairvoyant, pénétrant, et par-là il est distingué de l'ange : l'ange connoît tout d'un coup, et aussi promptement que va un rayon de lumière, ou que nous jetons un coup d'œil ; il n'a pas besoin d'employer le raisonnement. L'homme d'un antécédent tire une conséquence ; de ce qui paroît, il conclut à ce qui ne paroît pas ; et de ce qu'il sait, il vient à être instruit de ce qu'il ne savoit pas : c'est pour cela qu'on dit qu'il est capable de raisonner. L'homme, réduit à son espèce propre, est distingué de toute autre chose. Voilà ce qu'on appelle la nature de l'homme.

Les qualités de l'homme, bonté, justice, politesse, science, suivent de ce qu'il est raisonnable ; la raison elle-même n'est que dans le genre de qualité. Ce ne peut point être là la nature de l'homme : on a disputé autrefois si la nature de l'homme étoit bonne ou mauvaise ; qui a jamais douté qu'il y eût rien de mauvais dans la raison ? On lit dans le *Mong-tzé* que la nature de l'homme est différente

de celle du bœuf et du chien. Les commentateurs expliquent ainsi ces paroles : La nature de l'homme, disent-ils, est droite ; celle des bêtes est oblique. Or, il n'y a pas deux sortes de raison ; la raison n'a rien d'oblique. On doit donc juger que les anciens philosophes n'ont point cru que la raison et la nature fussent la même chose. Après cette explication, je puis, monsieur, répondre à ce que vous souhaitez, savoir, si la nature de l'homme est bonne ou non.

Ce qui compose la nature de l'homme, aussi bien que les passions qui l'accompagnent, tout cela vient de Dieu, qui a commis la raison pour gouverner : ainsi toutes ces choses sont dignes d'amour, et en soi-même bonnes. Quant à l'usage qu'on en peut faire, cela dépend de nous ; nous pouvons aimer, nous pouvons haïr, voilà matière à des actes tout opposés : en agissant nous ne sommes déterminés forcément ni au mal, ni au bien ; voilà où paroissent nos passions. La nature, dans ce qu'elle fait, si elle n'est pas mal affectée, suit la raison, ne passe pas les bornes, et ne fait rien que de bien ; mais les passions sont le mobile de la nature, les passions sont toujours dangereuses ; il ne faut point les suivre aveuglément, ni sans examiner si elles sont d'accord avec la raison. Un homme qui se porte bien a le goût réglé ; ce qui est doux, il le trouve doux ; ce qui est amer, il le trouve amer. S'il tombe malade, le doux il le trouve amer, et l'amer lui paroît doux ; une nature dépravée dans ses passions est frappée irrégulièrement par les objets, et en reçoit des impressions mauvaises : d'où il arrive que les actions sont pour la plupart déréglées. Cependant la nature de l'homme est bonne en soi, et rien ne doit empêcher de l'appeler bonne : il peut toujours connoître ce qu'il y a de mauvais en lui, et y remédier.

Le lettré. On définit, en Europe, le bien, ce qui est digne d'amour : et le mal, ce qui est digne de haine : c'est là donner la vraie idée du bien et du mal. En Chine, cer-

tains docteurs disent : Ce qui produit le bien est bon ; ce qui produit le mal est mauvais : cela paroît revenir au même; mais enfin, puisque la nature de l'homme est bonne en soi, d'où peut venir le mal qu'elle produit ?

Le docteur. La nature de l'homme est telle qu'il peut faire le bien et le mal. On ne doit pas conclure de là que sa nature soit mauvaise en soi : le mal n'est pas un être réel, et n'est que la privation du bien, comme la mort n'est que la privation de la vie. Un juge peut condamner à mort un criminel ; ce n'est pas à dire qu'il ait la mort entre ses mains. Un homme, sur la terre, qui ne pourroit ne pas faire le bien, ne seroit pas digne d'être appelé bon, et l'on ne regarde point comme bon quiconque n'a pas l'intention de faire le bien. N'être pas contraint au bien, et s'y déterminer soi-même, voilà le vrai sage, voilà le vertueux. Dieu nous a donné une nature libre, capable de se déterminer : c'est pour nous un grand bienfait de sa part. Cette liberté ne nous est pas seulement utile à augmenter nos mérites, elle fait encore que nos mérites sont véritablement à nous : c'est ce qui fait dire que Dieu, qui nous a créés sans nous, ne nous fait pas saints sans nous. Le but n'est pas planté pour qu'on le manque ; les mauvaises inclinations ne sont pas pour qu'on les suive. Les créatures inanimées ou sans raison sont de leur nature incapables de bien et de mal. La nature de l'homme est différente : il est très-capable de l'un et de l'autre : c'est pour cela qu'il peut mériter. Ses mérites ne sont point un nom vide : ce sont des mérites réels, acquis par la pratique des vertus. Quoique la nature et les inclinations de l'homme soient bonnes en elles-mêmes, il ne s'ensuit pas que tous les hommes soient bons. Celui-là seul est bon, qui a de la vertu : la vertu entée sur la nature, et la nature agissant par la vertu, voilà comme l'homme élève et perfectionne ce qu'il a de bon naturellement.

LE LETTRÉ. La nature de l'homme a sans doute d'elle-même la vertu. Si cela n'étoit pas, comment pourroit-on dire qu'elle est bonne? Le sage, n'est-ce pas celui qui rentre dans les voies de la nature?

LE DOCTEUR. Si toute la sagesse consistoit à reprendre les voies de la nature, tous les hommes naîtroient sages : où seroit donc la différence que *Kong-tzé* met entre ceux qui naissent vertueux et ceux qui doivent apprendre à étudier la vertu? Si la vertu n'étoit pas une chose que l'homme dût apprendre à acquérir, mais une simple correspondance à ce qu'il a de sa nature, son grand crime seroit de ne pas suivre ses inclinations naturelles; et en les suivant, quel grand mérite pourroit-il avoir? Il faut donc reconnoître deux sortes de bontés; la bonté de la nature que nous recevons, et la bonté de la vertu que nous acquérons. Le bien naturel, c'est Dieu qui nous le donne; nous n'avons en cela aucun mérite; notre mérite est tout entier dans le bien qui résulte des vertus que nous pratiquons. Un enfant aime sa mère, une bête en fait autant. Tout homme, qu'il ait de la charité ou non, est d'abord alarmé, s'il voit un petit enfant prêt à tomber dans un puits : ce sont là des effets de la bonté naturelle. Un homme sans charité et une bête sont néanmoins également destitués de vertu. La vertu consiste à faire ce qu'on connoît être bien : connoître le bien, et s'excuser de le faire sur ce qu'il est difficile, ou qu'on n'en a pas le loisir, ce n'est pas être vertueux.

On compare le cœur d'un enfant nouvellement né à un papier très-blanc sur lequel on n'a encore rien écrit; on le compare aussi à une belle personne : une belle personne est aimable pour sa beauté, elle l'a reçue de sa naissance, elle ne l'a point obtenue par son mérite; si l'on voit cette personne, sous un habit de drap d'or, s'en dépouiller pour se revêtir d'un autre plus modeste, on connoît, à ce trait de modestie, qu'elle est vertueuse. La nature de l'homme,

quelque bonne qu'elle soit en elle-même, si elle n'est pas ornée de vertus, quel éloge peut-elle mériter? On dit, dans les écoles d'Europe, que les vertus sont les ornemens de notre âme, lesquels se multiplient à mesure que notre âme s'exerce dans la vertu. Dire *ornement*, voilà le vertueux. Le vicieux prend la route opposée : les vices ou les vertus sont des choses immatérielles, et qui ne conviennent qu'à l'esprit. Ainsi, ce terme d'*ornement* doit s'entendre dans un sens spirituel.

LE LETTRÉ. Tous les anciens et les nouveaux, en parlant de nature, parlent de vertu; mais je n'avois pas encore entendu approfondir et éclaircir ainsi cette matière. L'homme, en faisant le mal, avilit et souille sa bonté naturelle; au lieu qu'en faisant le bien, il l'a relève, et la pare de magnifiques ornemens. Ainsi, notre âme reçoit sa plus grande beauté des vertus que nous pratiquons, et la pratique de la vertu doit faire toute l'occupation du sage; mais combien de gens ne s'occupent qu'à des affaires extérieures, et ne pensent nullement à rentrer en eux-mêmes!

LE DOCTEUR. Hélas! les gens du siècle passent leurs jours à promener çà et là leurs désirs : ils mettent toute leur attention à entasser de faux biens dont ils se repaissent incessamment les yeux du corps, sans vouloir jamais ouvrir un moment ceux de l'esprit pour apercevoir les solidès et immenses richesses de l'éternité : le chagrin et les inquiétudes les rongent durant la vie, et à la mort, ils sont accablés de tristesse et de crainte, semblables à des animaux qu'on traîne à la boucherie. Dieu, en nous créant, ne nous met sur la terre que pour vaquer à la vertu. Une fois arrivés au souverain bonheur, qu'aurons-nous à désirer? Mais nous négligeons une si belle destinée; nous nous faisons esclaves de toutes les créatures; nous nous livrons à mille sortes d'excès : de qui en est la faute?

L'homme ne désire pas précisément les richesses, les

honneurs. Le véritable objet de ses désirs est sa propre satisfaction. Quel moyen d'être toujours satisfait? L'unique est de ne souhaiter jamais ce qu'il ne dépend pas de nous de posséder. Nous possédons quelque chose de bien réel qui est nous-mêmes, et nous nous perdons nous-mêmes. Perdre son âme, quelle perte! Il y a deux parties dans l'homme; l'âme et le corps. L'âme est sans doute la plus noble partie. Le sage regarde son âme comme étant véritablement lui-même. Le corps n'est que comme un vase qui sert à contenir l'âme. Autrefois un tyran faisoit tourmenter un de ses fidèles sujets, nommé Jean. Jean, d'un visage tranquille, lui dit: « Tu brises le vase dans lequel Jean est renfermé; mais tu n'as pas la puissance d'atteindre à Jean lui-même. » C'est là véritablement connoître ce que c'est que l'homme.

Le lettré. Qui ne sait pas que le vice est la source du malheur, et que le solide bonheur consiste dans la vertu? Le vertueux est le véritable heureux. Cependant combien peu de sages en chaque siècle! Est-ce donc que le chemin de la vertu est difficile à apprendre, ou qu'il est difficile à pratiquer?

Le docteur. L'un et l'autre est difficile; mais les plus grandes difficultés sont dans la pratique. Celui qui connoît le bien, et qui ne le fait pas, aggrave son crime, et obscurcit ses connoissances. Semblable à un homme qui mange, et qui ne digère pas, il se remplit, mais il ne se nourrit pas, au contraire il ruine sa santé. Celui qui fait le bien qu'il connoît multiplie sans cesse ses mérites, et sa gloire devient toujours plus grande. Instruit de ses devoirs, il augmente de plus en plus les forces de son âme, pour achever ce qui lui reste encore à faire. Que l'on tente, que l'on essaie, et l'on éprouvera que la chose est ainsi.

Le lettré. Parmi nos docteurs chinois, ceux qui anciennement ont reçu les instructions du sage, l'ont tous

été eux-mêmes ; mais ceux d'aujourd'hui, qui n'ont plus le sage devant les yeux, ne sont pas fort persuadés que la doctrine du temps présent soit véritablement la doctrine du sage. Je serois bien aise que vous voulussiez m'apprendre en détail comment on peut s'en bien instruire.

Le docteur. En lisant les livres de Chine, j'ai remarqué qu'en matière de doctrine, chacun suit ses idées particulières. Si vos docteurs s'en tenoient à ce qui est universellement reçu, je m'en tiendrois moi-même à eux sur certains articles, et il ne seroit nullement besoin que je vous rapportasse ce qu'on pense en Europe. C'est à vous, monsieur, à prendre votre parti. La vraie doctrine n'est pas toute dans les préceptes et dans les exemples des anciens. Nous pouvons de nous-mêmes apprendre beaucoup de choses. A la vue du ciel et de la terre, en considérant toutes les créatures, on peut tirer des conséquences sur ce qui regarde l'homme. C'est ce qui fait dire que quand le sage n'auroit ni livre, ni maître, il trouveroit dans l'univers de quoi s'instruire et s'édifier.

Le terme de doctrine a beaucoup d'étendue ; il y a une vraie et une fausse doctrine, une doctrine estimable et une de nulle importance, une doctrine relevée et une grossière. La fausse doctrine n'est pas, monsieur, ce que vous voulez savoir. Pour celle qui n'a que de vains dehors, sans aucun fond réel, le sage n'en fait point son étude. Ce que j'appelle vraie doctrine regarde l'intérieur, regarde l'homme en soi ; en un mot, elle consiste à nous perfectionner nous-mêmes. Le mal des gens livrés au siècle présent n'est pas de ne vouloir rien apprendre, c'est de s'appliquer uniquement à des choses qu'il vaudroit mieux ne savoir pas. Cela peut-il être compté pour des occupations raisonnables?

Notre âme n'est pas seulement toute spirituelle ; elle gouverne encore notre corps. Ainsi, l'âme étant bien réglée, le corps est dans la règle ; l'âme se trouvant ornée

de vertus, le corps y participe. C'est pour cela que le sage met sa principale application à ce qui regarde l'âme. Notre corps a des yeux, des oreilles, une bouche, les cinq sens. Par l'usage de ces sens, il atteint les objets. Notre âme a ses trois puissances par lesquelles elle agit; la mémoire, l'entendement et la volonté. Lorsque nous avons ouï, vu, goûté et senti quelque chose, l'image de cette chose est portée, par la voie des sens, jusqu'à l'âme. L'âme alors, par le moyen de la mémoire, reçoit cette image, la met comme en réserve, et en garde le souvenir : si nous voulons pénétrer le fond de cet objet, l'âme emploie l'entendement, et sur l'image que la mémoire lui présente, elle examine la nature de l'objet; elle raisonne sur ses propriétés, et parvient à connoître s'il est bon ou mauvais : s'il est bon, l'âme se sert de la volonté, elle l'aime, elle le désire; s'il est mauvais, elle le hait, elle le rejette. Ainsi, l'emploi de l'entendement est de connoître, de pénétrer; celui de la volonté est d'aimer ou de haïr.

Les trois puissances de l'âme étant perfectionnées, tout l'homme est parfait. La perfection de la mémoire suit celle de l'entendement et de la volonté; ainsi, tous les préceptes de doctrine ne regardent que ces deux dernières facultés. L'objet de l'entendement est le vrai; celui de la volonté est le bien. Plus le vrai que nous connoissons a d'étendue, plus notre entendement est satisfait. Plus le bien que nous aimons est grand, plus notre volonté est contente. Que la volonté n'ait rien à aimer, que l'entendement n'ait rien à connoître, ces deux puissances manquent de leur aliment propre, se trouvent languissantes et comme affamées. Rien n'occupe plus noblement notre entendement que la justice; rien n'exerce plus dignement notre volonté que la charité. Charité, justice, voilà ce que le sage a toujours en vue; ces deux vertus marchent ensemble : l'une ne va pas sans l'autre. L'entendement con-

noît ce qu'il y a d'estimable dans la charité, et la volonté s'applique à la pratiquer. La volonté aime ce qu'il y a de bien dans la justice, et l'entendement s'étudie à le rechercher. La justice néanmoins le cède à la charité, et lorsque la charité est parfaite, l'entendement abonde en lumières. Aussi le sage fait-il son principal de la charité. La charité est la plus noble de toutes les vertus; elle ne craint point d'être ravie de force; elle n'est point sujette à vieillir ou à dépérir par le temps. Plus elle se répand au dehors, plus elle reçoit d'accroissement. C'est le plus précieux de tous les trésors : aussi dit-on que la charité est de l'argent pour le peuple, de l'or pour ceux qui gouvernent, et pour le sage, un bijou inestimable.

J'ai toujours ouï dire que l'homme sage, en tout ce qu'il fait, forme premièrement un dessein, et qu'ensuite il se sert des moyens propres pour arriver à sa fin. Un voyageur détermine d'abord où il veut aller; après il s'informe du chemin qu'il doit prendre. La fin est renfermée dans le dessein même. Quand on veut s'instruire de la véritable doctrine, il faut auparavant examiner quel motif on a. Personne n'étudie sans avoir un but. Si cela n'étoit pas, on marcheroit à l'aventure, sans savoir soi-même ce que l'on cherche. On peut étudier ou par amusement, uniquement pour savoir, et cela n'est qu'étudier; ou par intérêt, pour faire une espèce de commerce de ce que l'on sait, et ce n'est là qu'un petit gain; ou par vanité, pour faire parade de sa science, et cela est bien vide; ou par zèle, pour instruire les autres, et ce motif est louable; ou enfin, pour se perfectionner soi-même, et voilà la véritable science. C'est ce qui m'a fait dire ci-devant que la vraie doctrine regardoit l'intérieur et la propre perfection de l'homme. Par-là l'homme entre dans les vues de Dieu, et prend la voie sûre pour retourner à son origine.

Le lettré. De cette manière l'homme se perfectionne-

soit soi-même pour Dieu, et non pour soi-même; une telle doctrine ne regarde-t-elle pas l'extérieur?

Le docteur. Comment l'homme peut-il se perfectionner soi-même, et que ce ne soit pas pour soi-même? Agir pour Dieu, c'est le vrai moyen de parvenir à la perfection. *Kong-tzé* dit que la vertu de charité consiste à aimer son prochain. Personne en Chine ne trouve qu'une telle doctrine regarde l'extérieur. Pour moi, je prétends que la vraie charité s'élève premièrement à Dieu, et descend ensuite au prochain. Sans abandonner le ruisseau, je lui préfère la source. En quoi ma doctrine regarderoit-elle l'extérieur? Parmi les hommes, ce qui nous touche de plus près, notre père même, comparé à Dieu, nous est étranger. Dieu nous étant donc si proche, comment nous seroit-il étranger? Plus le motif est relevé, plus l'action est noble. Si dans nos actions notre motif s'arrête à nous-mêmes, qu'y a-t-il en cela de relevé? Mais s'il remonte jusqu'à Dieu, c'est alors que nos actions ont atteint le plus haut degré de noblesse; qui oseroit les traiter de basses et d'abjectes?

La sainte et véritable doctrine nous est communiquée avec la naissance; Dieu la grave dans nos cœurs, et ses principes sont ineffaçables : c'est ce qu'on appelle, dans les livres classiques de Chine, la brillante raison, la loi claire. Mais cette clarté diminue extrêmement par le trouble que causent les passions. A moins que les gens du siècle ne soient instruits par les sages, ils vivent dans l'ignorance, et il est à craindre qu'aveuglés par leurs inclinations déréglées, ils ne distinguent pas même cette loi claire, et ne reconnoissent plus les principes naturels. Le point essentiel de la vraie doctrine est d'agir, et aujourd'hui on se contente de discourir, comme si la connoissance du bien ne devoit produire qu'une vertu en discours, et non pas plutôt une vertu en actions. Cependant il ne faut pas né-

gliger la parole; en parlant de doctrine, on rappelle ce qu'on savoit déjà, et l'on s'instruit encore mieux de ce que l'on ne savoit pas si bien; on fait des découvertes, et l'on dissipe tous les doutes; on s'anime soi-même, et l'on excite les autres : la science en devient plus profonde, et la foi plus inébranlable; la science du bien est infinie, l'homme doit s'y appliquer jusqu'à la mort : toute la vie doit être employée à cette étude. Prétendre qu'on a vu la fin, c'est n'avoir pas commencé. Dire, c'est assez, et ne vouloir plus avancer dans la vertu, c'est reculer, et retourner en arrière.

Le lettré. Voilà, sans doute, la véritable doctrine; mais, monsieur, par où faut-il commencer?

Le docteur. Je vous ai déjà dit, monsieur, que, dans l'ouvrage de la perfection, il faut imiter à peu près ce que fait un jardinier. Le jardinier commence à préparer les terres; il en arrache les mauvaises herbes, il en tire les pierres et les briques, il dispose de petits canaux pour pouvoir arroser, ensuite il sème. Celui qui veut devenir vertueux doit d'abord bannir le vice; ensuite il pourra acquérir la vertu. C'est ce que *Kong-tzé* a voulu dire par ces paroles : *Quand on n'est plus ce qu'il ne faut pas être, on peut devenir ce qu'il faut être.* Un homme qui, avant de recevoir aucune instruction, s'est laissé aller de longue main au gré de ses désirs, porte le vice profondément enraciné dans l'âme; il faut faire beaucoup d'efforts pour l'arracher : une telle victoire sur soi-même demande un grand courage; au lieu qu'un jeune enfant qui commence de bonne heure, et sans avoir encore contracté aucune mauvaise habitude, pour peu qu'il s'applique, avance beaucoup. Un philosophe de l'ancien temps avoit pour maxime d'interroger tous les disciples qui venoient se mettre sous sa conduite, s'ils n'avoient encore écouté aucun autre maître : ceux qu'il trouvoit avoir déjà reçu des leçons, et marché dans de fausses routes, il leur assignoit

deux sortes de devoirs; le premier étoit de réformer leurs anciennes idées, et le second d'en prendre de toutes nouvelles. Un disciple, une fois instruit de l'étude qu'il doit faire, s'il se trouve épris de l'amour du plaisir, comment se roidir contre et y résister? S'il est rempli d'orgueil, plein d'estime pour soi-même et de mépris pour les autres, comment entrer dans la voie étroite de l'humilité? S'il est possédé d'avarice, et chargé de biens injustement acquis, comment se réduire à la médiocrité? S'il est enivré d'ambition, et du désir de la gloire mondaine, comment se réprimer, et se remettre à la règle? S'il est dominé par la colère, que, dans ses emportemens, il s'en prenne à Dieu et aux hommes, comment pratiquer la justice et la charité? Un vase, une fois imbu de sel et de vinaigre, est-il propre à contenir une liqueur aromatique? Connoître ces vices, c'est commencer à apercevoir la vertu, et l'on n'est plus si éloigné du bon chemin. Parmi les moyens de déraciner le mal, et d'avancer vers le bien, le meilleur, selon moi, est celui qu'on emploie dans la compagnie dont je suis membre : il consiste à s'examiner deux fois le jour; une moitié du jour passée, on rappelle dans son esprit ce qu'on a pensé, ce qu'on a dit, ce qu'on a fait de bien ou de mal; ce qu'on trouve de bien, on s'anime à le continuer; ce qu'on trouve de mal, on détermine de s'en corriger. Quiconque usera de ce moyen long-temps, manquât-il de toute autre direction, n'a pas à craindre de faire de grandes fautes. Mais, pour s'élever à quelque chose de plus parfait, il faut se faire une sainte coutume de toujours regarder Dieu avec les yeux de l'esprit, et de se tenir sans cesse en sa présence. Si Dieu ne sort point de notre cœur, les mauvais désirs n'y naîtront point : cette seule pratique, sans autre précepte, suffit pour régler tout l'homme, et pour l'empêcher de rien faire de répréhensible. Ainsi, pour se corriger de tous ses défauts, le point

essentiel est de se repentir vivement des fautes que l'on fait : un vif repentir du passé, une résolution ferme pour l'avenir, par-là le cœur étant purifié des vices, on peut aisément l'orner des vertus.

Les vertus sont de plusieurs espèces, et en grand nombre. Il seroit difficile de vous entretenir de chacune en particulier. Je m'arrête à la principale, qui est la charité : posséder celle-là, c'est les avoir toutes. Il est dit dans le livre *Y*, que la charité est le principe de tout bien ; l'homme de charité est l'homme parfait. Cette vertu s'explique en deux mots : elle consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses, et à aimer le prochain comme soi-même. Pratiquer ces deux points, c'est remplir toute la loi. Ces deux articles se réduisent même à un seul : quand on aime bien un ami, on aime en même temps tout ce que cet ami aime. Dieu aime l'homme ; si nous aimons véritablement Dieu, pouvons-nous ne pas aimer l'homme ? La noblesse de la vertu de charité vient de son objet, qui est Dieu. Si Dieu, en nous ordonnant de nous rendre parfaits, demandoit de nous quelque chose qui fût hors de nous, après tous nos efforts, peut-être ne pourrions-nous pas l'obtenir ; il n'exige de nous que ce qui dépend de nous, qui est en nous, notre amour : qui ose dire qu'il ne peut pas aimer Dieu, la source de tous les biens ? C'est Dieu qui nous a créés, qui nous conserve, qui nous nourrit : il nous a faits hommes, et non pas animaux brutes ; il nous a donné une nature capable de la vertu. Aussitôt que nous marquons de 'amour pour Dieu, Dieu répond à notre amour par ses bienfaits ; quoi de plus engageant !

Le cœur de l'homme se satisfait dans le bien : ainsi, plus le bien est grand, plus le cœur de l'homme en est satisfait. Dieu est un bien sans bornes ; nous ne devons mettre aucune borne à notre amour. Il n'y a donc que Dieu seul qui puisse satisfaire entièrement notre cœur.

Le bien qu'on ne connoît pas, on ne peut pas l'aimer, et on l'aime d'autant plus qu'on le connoît mieux. Ce que l'on sait valoir cent, on le cherche comme cent; ce qu'on sait valoir mille, on le recherche comme mille : ainsi, l'homme qui veut augmenter son amour envers Dieu, doit auparavant bien méditer ce que c'est que Dieu. Voilà le vrai moyen d'apprendre à observer la loi.

Le lettré. Dieu ne peut pas être vu des yeux du corps; il faut en croire sur ce qui le regarde à ce que les hommes en ont dit ou écrit. Tout ce que nous ne savons ainsi que sur la foi d'autrui est toujours obscur et incertain; comment pourroit-on bien diriger sa route?

Le docteur. L'homme est corporel, et dans les choses qui le regardent lui-même, il est obligé d'en croire aux hommes, à plus forte raison dans ce qui est au-dessus des sens. Pour moi, je ne prétends pas vous dire des choses extraordinaires. Un fils aime, respecte son père, et jusqu'où ne porte-t-il pas ce respect et cet amour? Mais, en pratiquant ces vertus filiales, que fait-il autre chose que d'en croire à la parole des hommes? Il sait qu'un tel est son père; si personne ne le lui avoit dit, comment le sauroit-il? Un sujet est fort attaché à son prince; il lui est très-fidèle, il ne balanceroit pas à exposer sa vie pour son service; mais cet attachement, cette fidélité, n'est-ce pas dans les livres classiques qu'il les a puisés? Quel est le sujet qui sache par lui-même qu'un tel homme est son roi? De là vous voyez que ce que l'on croit sur de solides raisons n'est point regardé comme peu clair, peu sûr, et qu'il suffit pour allumer une véritable charité. Que doit-ce donc être par rapport à Dieu? Ce n'est pas un seul homme qui en parle, c'est Dieu même qui se peint dans les merveilles de la nature et dans nos divines Écritures; ce sont tous les sages de tous les royaumes du monde qui nous le prêchent : les plus illustres et les plus rares personnages ont

marché par cette route. S'égare-t-on en les suivant? Qu'y a-t-il donc en cela d'obscur et d'incertain?

Le lettré. Cela étant ainsi, il faut croire sans aucun doute; mais les devoirs de la charité sont d'une étendue immense : cette vertu plus élevée que le ciel, plus profonde que les abîmes de la mer, où n'atteint-elle pas? Cependant vous dites, monsieur, qu'un seul amour suffit : aimer, cela paroît bien peu de chose.

Le docteur. Un amour de chair et de sang est bien capable de mettre en mouvement toutes les passions de l'homme; jugez de ce que peut un amour tout spirituel. Voyez un avare qui met son bonheur dans les richesses, et qui regarde la pauvreté comme son plus grand malheur : les biens de ce monde, voilà ce qu'il aime; ce qu'il n'a pas, il le désire; s'il est en état de l'obtenir, il l'espère; s'il ne peut pas y atteindre, il l'abandonne à son grand regret; s'il l'obtient, il se réjouit; qu'il se trouve dans le danger de perdre ce qu'il a, l'horreur le saisit, il tremble, il fuit ceux qui peuvent le lui enlever; s'il est attaqué, et qu'il se sente fort, il s'arme de courage; s'il est foible, la peur l'accable; qu'il vienne à perdre, par quelque accident, ce qu'il possédoit, il s'afflige, il se chagrine; si l'on le lui ravit de force, il résiste autant qu'il peut; il n'oublie rien pour se le faire rendre; il s'enflamme de colère : voilà toutes les passions de l'homme qui agissent par le seul amour des richesses.

A parler en général, aussitôt que l'homme aime quelque chose, son cœur est dans l'agitation; il n'a point de repos; il n'y a rien qu'il ne fasse. A quels voyages ne le porte pas l'amour du gain? A quelles dépenses ne le porte pas l'amour de la volupté? A combien de dangers ne le livre pas l'amour de la gloire? A combien d'études, d'exercices, de gênes ne l'assujettit pas l'amour des grandeurs? Quoi! pour toutes les choses d'ici-bas, l'amour du monde

est le grand mobile, et l'amour de Dieu seroit sans force et sans action Celui qui aime véritablement Dieu s'applique incessamment à le bien servir, à le glorifier, à faire connoître ses perfections et ses grandeurs, à étendre partout sa sainte loi, et à combattre tout ce qui y est opposé.

Mais le principal effet de l'amour de Dieu, est l'amour du prochain. *Kong-tzé* l'a dit par ces paroles : La charité consiste à aimer le prochain. Qui n'aime pas son prochain, par où marque-t-il qu'il aime et qu'il respecte véritablement son Dieu ? L'amour du prochain n'est point un amour vide et oisif : il se manifeste par les œuvres. Il consiste à nourrir les pauvres, à vêtir ceux qui sont nus, à loger les pélerins, à consoler les affligés, à instruire les ignorans, à corriger les délinquans, à pardonner aux ennemis, à ensevelir les morts, et à prier pour eux. Enfin, morts et vivans, la charité embrasse tout. Un saint homme, autrefois en Afrique, étant interrogé sur ce qu'il falloit faire pour arriver à la perfection, répondit : *Aimez, et faites ce que vous voudrez.* La pensée du saint étoit qu'en prenant la charité pour guide, il n'étoit pas à craindre de s'égarer.

Le lettré. Les gens de biens sont dignes d'amour, mais tous les hommes ne sont pas gens de bien. Les méchans ne doivent point être aimés, encore moins beaucoup aimés. Ceux qui ne nous touchent en rien, pourquoi s'en embarrasser ? Pour ceux qui nous touchent par quelque endroit, quand même ils ne seroient pas fort gens de bien, en Chine nous les aimons. L'empereur *Chun* aimoit son père *Kou-tiou,* tout brutal qu'il étoit ; et, quelque orgueilleux que fût son frère *Siang,* il ne laissoit pas de l'aimer.

Le docteur. On confond ordinairement la charité avec l'amour ; mais cela doit s'entendre de l'amour d'une chose

capable de retour. Quand on aime un animal, ou même quelque chose d'inanimé, cela n'est point charité; et ce qu'on aime ainsi, quoiqu'il n'ait point de retour, on ne laisse pas de l'aimer. La charité consiste à se réjouir du bien qu'un autre possède, et non pas à être bien aise de posséder soi-même le bien qui est dans autrui. Lorsqu'un homme aime le vin, ce n'est pas pour le vin même, c'est pour l'usage qu'il en fait. Aussi n'appelle-t-on pas cela charité. Mais un père a un vrai amour de charité pour son fils, lorsqu'il se réjouit du bien qu'il voit en lui, et se complaît en le voyant riche, content, savant, vertueux. Si ce père n'aime son fils qu'à cause des services qu'il en tire, ce n'est pas là aimer son fils, c'est uniquement s'aimer soi-même. Il n'y a là aucune charité. Les méchans sans doute ne sont pas dignes d'être aimés; cependant, parmi tout ce qu'ils ont de mauvais, on peut encore trouver quelque chose de bon : ainsi, on ne doit pas absolument leur refuser tout amour. Celui qui est animé d'une véritable charité aime Dieu, et parce que Dieu aime l'homme, il sait qu'il doit aimer l'homme pour Dieu; il sait donc qu'il doit aimer tous les hommes. Comment restreindroit-il son amour aux seuls bons? Le motif qui nous fait aimer ce qu'il y a de bon dans l'homme, c'est la volonté de Dieu. Ainsi, quoique l'homme soit mauvais, nous pouvons toujours exercer envers lui notre amour. En cela nous n'aimons pas ce que le méchant a de mauvais; mais nous aimons dans le méchant la puissance qui lui reste de se corriger et de devenir bon. A combien plus forte raison devons-nous aimer nos parens, nos supérieurs! La reconnoissance et le devoir nous y engagent; le commandement de Dieu nous y oblige. Ils sont parmi les hommes ceux qui nous touchent de plus près. Ainsi, tout méchans qu'ils puissent être, nous ne devons point cesser de les aimer; mais il faut les aimer pour Dieu. L'amour

purement naturel qu'un fils a pour son père et pour sa mère, n'est point une vertu de charité. Les petits d'une tigresse, quelque sauvages qu'ils soient, aiment leur mère. Enfin, quiconque veut suivre les intentions de Dieu, et se conformer à ses ordres, doit aimer généralement tous les hommes. Il doit même renfermer dans son amour toutes les créatures. Il ne faut pourtant pas retomber de là dans l'erreur de ceux qui de toutes les créatures ne font qu'une substance.

Le lettré. En lisant nos anciens livres, on se contente ordinairement d'admirer la beauté des termes : on en pénètre peu le véritable sens. C'est ainsi que j'ai lu autrefois dans le livre *Chi* les paroles suivantes : *Ouen-ouang avoit une grande attention à tous ses devoirs; il étoit extrêmement pieux; il vouloit plaire au Chang-ti. Il a été comblé de bonheur : sa vertu ne s'est jamais relâchée.* Mais aujourd'hui que je vous entends dire que la plus pure charité doit toujours se rapporter à Dieu, je commence à comprendre la pensée de celui qui a écrit le livre *Chi*, c'est-à-dire que quand on est bien déterminé à plaire au *Chang-ti*, on est parvenu au point de perfection. Cependant puisque l'homme, en aimant Dieu, remplit tous les devoirs de la charité, Dieu sans doute dès-lors aime l'homme. Qu'est-il donc besoin d'aller brûler de l'encens sur les autels, de pratiquer des cérémonies, de réciter des prières, de faire de longues méditations ? Qu'un homme soit attentif à toutes ses démarches, de manière qu'il n'y ait rien en lui de déréglé, cela ne suffit-il pas ?

Le docteur. Dieu nous a donné un corps et une âme ; nous devons employer l'un et l'autre à le servir. De tant d'animaux que Dieu nourrit sur la terre, de tant de créatures inanimées qui font la beauté de l'univers, aucun n'est en état de reconnoître la bonté de son bienfaiteur : l'homme seul est capable d'élever à son seigneur un tem-

ple, et par les cérémonies qu'il y pratique, par les prières qu'il y récite, par les sacrifices qu'il y offre, il lui marque son respect et sa reconnoissance. Mais qu'est-il besoin de tout cela, dites-vous? Dieu aime l'homme, et il l'aime beaucoup; c'est un père et un tendre père. Dans la crainte que l'homme, distrait par les objets étrangers, ne s'oubliât de l'amour qu'il lui doit, il a ordonné aux sages d'établir des cérémonies extérieures pour entretenir en nous les vertus du cœur, et nous rendre toujours attentifs. Il gouverne la terre, les cieux, toutes les créatures avec plus de facilité que ce qu'un homme tient dans la main; qu'a-t-il besoin de subalterne? Il n'y a pas deux sortes de vérités. Si la loi de Dieu est vraie, les autres sont fausses, et si les autres sont bonnes, la loi de Dieu est mauvaise. L'empereur envoie ses officiers pour gouverner à sa place, mais tous les officiers reconnoissent le même empereur; il n'y a pas deux sortes de gouvernemens, deux sortes de coutumes.

Les sectes de *Fo* et de *Lao* ne s'accordent pas entre elles; comment seroient-elles d'accord avec la loi de Dieu? Ces deux espèces de sectaires n'ont aucun respect pour Dieu : ils n'ont d'estime que pour eux-mêmes. Ils ignorent absolument le grand, le vrai principe de toutes choses. Leur doctrine est entièrement opposée à celle du véritable Dieu. Selon eux, l'homme est de lui-même ce qu'il est : en quoi donc dépend-il de l'Être suprême? Il est dit dans nos saintes Écritures : *Soyez sur vos gardes : ils viendront à vous sous la peau de brebis, et au dedans ce sont des loups ravisseurs : vous les connoîtrez à leurs œuvres. Un bon arbre porte de bons fruits, un méchant en porte de mauvais.* Ces paroles dénotent les fotistes.

Tout livre où il se trouve la moindre fausseté n'est point un livre divin. Dieu ne trompe point les hommes en leur enseignant le mensonge. Or, les livres de *Fo* ne sont

pleins que de rêveries ; ils ne sont donc pas divins. On y lit, par exemple, que le soleil durant la nuit demeure caché derrière la montagne *Su-mi;* que la terre est divisée en quatre morceaux qui sans cesse flottent au milieu des mers, et dont une moitié paroît au-dessus des eaux, et l'autre est submergée ; que, quand le soleil et la lune sont éclipsés, c'est *Ho-kie* qui de sa main droite ou de sa main gauche couvre ces deux astres. Tout cela regarde l'astronomie et la géographie. *Fo,* non plus que ses compatriotes, n'entendoient rien à ces sciences. Nos Européens rient de ces ridicules imaginations, et ne daignent pas les réfuter.

Il est surtout important de vous faire voir combien ces pauvres ignorans errent sur ce qui regarde l'homme lui-même. Dans trois ou quatre articles seulement on voit un si grand nombre d'absurdités, qu'il n'est pas possible de les dire toutes. Que ne disent-ils pas des quatre sortes de générations, des six espèces de voies, de la métempsycose ? Ils avancent que quiconque tue un animal est à jamais exclu du paradis ; qu'une âme autrefois entrée dans le paradis peut en être chassée et renvoyée vivre parmi les mortels ; que, quand les enfers sont remplis, les âmes peuvent en sortir et venir recommencer une nouvelle vie ; qu'un corbeau ou un âne, qui entend prêcher la loi de *Fo,* peut être transformé en *Fo* lui-même : ne sont-ce pas là autant d'absurdes rêveries que j'ai clairement réfutées dans notre quatrième et cinquième entretien ? Ne prétendent-ils pas que le mariage est illicite ? Il n'est donc plus vrai que Dieu créa au commencement un homme et une femme pour être nos premiers ancêtres. Mais si jamais il n'y avoit eu de mariages, comment *Fo* seroit-il né ? Défendre aux hommes de se marier et de tuer les bêtes, qu'est-ce autre chose que détruire le genre humain, et abandonner l'univers aux animaux irraisonnables ?

Il y a dans la secte de *Fo* un certain livre intitulé : *Le*

grand et le merveilleux art d'être métempsycosé en fleur de nénuphar, c'est-à-dire en Fo. A la fin de ce livre, on lit ces mots : *Quiconque récitera toute cette prière, est assuré de monter au ciel pour y être toujours heureux.* Raisonnons là-dessus : est-ce donc qu'un homme chargé de crimes, qui aura de l'argent pour acheter ce livre, et de la force pour réciter cette prière, est assuré de monter au ciel, tandis que l'homme de bien, manquant d'argent pour l'acheter, ou de force pour la réciter, sera précipité dans les enfers ? Dans l'idée de ces infidèles, dire un certain nombre de fois *Na-mo O-mi To-fo*, c'en est assez pour effacer tous les péchés, pour n'avoir pas la moindre chose à craindre après la mort, et pour mériter toutes sortes de récompenses. Quelle facilité de fermer l'enfer et d'ouvrir le paradis ! Comment une telle doctrine peut-elle être utile à la vertu ? N'est-elle pas au contraire capable d'engager les gens du siècle à tous les vices ? Un scélérat qui en est imbu ne se livrera-t-il pas à toutes ses passions ? Ne se souillera-t-il pas de mille crimes ? Ne méprisera-t-il pas Dieu ? N'abandonnera-t-il pas tous ses devoirs, dans la pensée qu'en invoquant à la mort vingt ou trente fois le nom de *Fo*, il sera transformé en immortel, en *Fo* lui-même.

Le vrai Dieu ne récompense et ne châtie point ainsi sans justice et sans équité. Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans ces paroles : *Na-mo O-mi To-fo*, que pour cela seul on puisse éviter toutes sortes de châtimens, et mériter les plus grandes récompenses ? Comment peut-on pratiquer la vertu, et par où pourrait-on acquérir des mérites dans une secte où l'on ne parle point de louer Dieu, de demander son secours, de garder ses commandemens, de détester le péché ? On se garde bien dans le monde de se fier à un homme qu'on a surpris une ou deux fois en mensonge. Les livres de *Fo* et de *Lao* ne sont que des tissus de faussetés, et on leur donne toute croyance.

LE LETTRÉ. Quelle est l'origine des idoles?

LE DOCTEUR. Dans les anciens temps, les hommes étoient fort ignorans. Ils n'avoient que bien peu d'idée du vrai Dieu. Ainsi, leur respect pour certains hommes d'autorité, leur amour pour leurs parens, les portoit à leur élever des statues après leur mort, et à leur bâtir des temples. Dans la suite ils leur ont offert de l'encens et des monnoies de papier; ils leur ont demandé du bonheur et leur assistance. D'autre part, le monde a vu paroître des scélérats qui, par leurs enchantemens, se faisoient admirer. Ces impies, en pratiquant leur art magique, se donnoient le nom de *Fo*, d'immortels. Ils ont établi une doctrine à leur mode; ils ont promis une félicité imaginaire; ils ont ainsi séduit la populace grossière, et lui ont fait adorer des statues de bois et d'argile : voilà l'origine de l'idolâtrie.

LE LETTRÉ. Puisque ce ne sont là que de fausses divinités, pourquoi le vrai Dieu les souffre-t-il? Pourquoi ne les détruit-il pas? Mais enfin, si ceux qui brûlent des parfums, qui font des prières devant ces statues, obtiennent ce qu'ils demandent......

LE DOCTEUR. Parmi ces sortes de supplians, il y en a qui ont du bonheur; il y en a qui n'en ont pas : d'où l'on peut aisément juger que l'idole n'est point la source de ce bonheur. L'homme est naturellement éclairé, et lorsqu'il fait quelque chose contre la raison, il en a aussitôt le remords dans l'âme. Il se fait à soi-même intérieurement des reproches, sans qu'il soit nécessaire pour cela que sa faute éclate. Si, malgré ses connoissances, il s'abandonne au vice, Dieu l'abandonne lui-même, et lui refuse son secours. Alors le démon, sous la figure des idoles, a toute liberté d'éblouir l'homme, et de l'envelopper dans d'épaisses ténèbres. L'homme, se livrant à un culte diabolique, sera sans doute après la mort la proie de celui qu'il aura servi durant la vie, et voilà tout ce que veut le démon.

Cependant les hommes ne s'instruisent point, leur aveuglement ne fait que croître ; ils prennent de ridicules idoles d'argile et de bois, et ils les placent sur des autels d'or ; ils se prosternent devant elles, ils leur font des sacrifices ; quoi de plus déplorable ! Autrefois, en Chine, on distinguoit trois sortes de religions toutes séparées. On les a réunies, je ne sais pourquoi, et l'on n'en fait qu'un seul monstre à trois têtes, que l'on appelle la réunion des trois lois ; monstre que le peuple devroit détester avec horreur, que les savans devroient combattre avec force ; monstre néanmoins que l'on révère, et auquel on se dévoue. N'est-ce pas là pervertir entièrement le cœur de l'homme ?

Le lettré. J'ai déjà ouï faire ce reproche, mais nos lettrés se défendent là-dessus : je voudrois voir clairement le mal qui revient de là.

Le docteur. Voici quatre ou cinq raisons qui sont démonstratives sur ce sujet :

En premier lieu, parmi ces trois lois, ou chacune en particulier est vraie, ou elle est fausse, ou bien il y en a deux de fausses, et une de vraie. Si chacune est vraie, il suffit d'en suivre une ; qu'est-il besoin des deux autres ? Si chacune est fausse, il faut les rejeter toutes ; pourquoi s'enfoncer tout à la fois dans trois bourbiers ? Un homme livré à une fausse religion est dans une erreur pitoyable ; que doit-on penser de celui qui en professe tout ensemble trois également fausses ? Que s'il n'y en a qu'une de vraie, et que les deux autres soient fausses, pourquoi s'embarrasser des fausses ? C'est assez de suivre la vraie.

En second lieu, c'est un axiome que, pour avoir le nom de bon, il faut l'être tout-à-fait, et qu'un seul mauvais endroit donne le nom de mauvais. Une femme, quelque belle qu'elle soit d'ailleurs, si elle est sans nez, personne n'en veut. J'ai prouvé plus haut que les sectes de *Fo* et de *Lao* étoient défectueuses : si des deux on s'avise de n'en faire

qu'une, c'est réunir les défauts, et par-là les multiplier.

En troisième lieu, dans la véritable religion, on ne recommande rien tant aux néophytes, que d'avoir une foi entière, et de ne point partager leurs cœurs à deux cultes différens. Mais un homme qui professe tout à la fois trois espèces de religions, comment peut-il n'avoir pas le cœur divisé? Sa foi n'est entière ni d'un côté, ni d'un autre.

En quatrième lieu, les trois lois ont trois législateurs. *Kong-tzé* ne s'en est pas tenu à *Lao;* il a établi la loi des lettrés. Les fotistes ne se sont point contentés de ce qu'avoient fait et *Lao*, et *Kong-tzé;* ils ont établi le fotisme en Chine. Les auteurs de ces trois divers systèmes de religion ont posé des principes tout différens; et deux mille ans après, on examine, on pèse, on raisonne, on veut à toute force les faire accorder : quel dessein imaginaire !

En cinquième lieu, la religion de *Fo* est fondée sur le rien; celle de *Lao* sur le vide; et celle de *Kong-tzé* sur le réel. Qu'y a-t-il dans l'univers de plus opposé que ces fondemens entre eux? S'il est possible de réunir le réel avec le rien, le vide avec le solide, il doit l'être aussi de mettre ensemble l'eau et le feu, le rond et le carré, l'orient et l'occident, le ciel et la terre; et qu'y aura-t-il qui ne puisse se faire? Que ne fait-on attention encore que ces diverses lois font des préceptes tout contraires? l'une défend de tuer aucun animal, l'autre ordonne de sacrifier les animaux. Le malheureux homme qui est engagé dans ces deux lois, en voulant observer un de ses commandemens, viole nécessairement l'autre. Comment se tirer de cet embarras? Ne vaudroit-il pas mieux pour lui qu'il n'eût aucune religion que d'en avoir trois? S'il n'en avoit aucune, il pourroit chercher la véritable; en ayant trois, il croit en avoir de reste, et il n'a rien de bon : il n'étudie point la doctrine du Dieu du ciel, et il suit en aveugle les rêveries des hommes. La vérité est une; toute doctrine, appuyée sur

la vérité, peut s'entendre et se soutenir : mais, si la doctrine n'est pas une, les principes n'en sont pas solides, et, les principes n'étant pas solides, les conséquences ne sont pas sûres; lesconséquences n'étant point sûres, la foi n'est point ferme et entière. Or, sans unité de doctrine, sans solidité de principes, sans intégrité de foi, y a-t-il de la religion?

Le lettré. Hélas! qu'on entende crier au voleur, même au milieu de la nuit, on se lève; et quand il s'agit du salut, on demeure enseveli dans le sommeil! Vos paroles, monsieur, sont pour moi un coup de tonnerre; j'en suis ému, et je sors de mon assoupissement. Mais cela ne suffit pas; achevez, je vous en conjure, l'ouvrage commencé.

Le docteur. Vous sortez, monsieur, de votre assoupissement, vous avez les yeux ouverts. Voilà le vrai moment de vous adresser à Dieu, et de lui demander ses lumières.

VIIIe ENTRETIEN.

QUELLE EST LA CONDUITE DE L'EUROPE PAR RAPPORT A LA RELIGION? POUR QUELLE RAISON LES MISSIONNAIRES GARDENT-ILS LE CÉLIBAT? PAR QUEL MOTIF DIEU S'EST-IL INCARNÉ?

Le lettré. Puisque la religion chrétienne est depuis long-temps établie en Europe, les peuples y sont sans doute bien réglés : les mœurs et les coutumes y sont parfaites. Je serois cependant bien aise d'apprendre ce qu'il y a de singulier en ce point.

Le docteur. Les chrétiens ne mènent pas tous une vie uniforme, quoique tous professent une même loi. Un devoir commun, et une occupation générale en Europe, c'est l'étude de la religion. Chaque prince, dans ses états, prend soin de la conserver dans tout son entier. Il y a un chef di-

gne de toutes sortes de respects; c'est le souverain pontife, qui tient la place de Dieu dans l'ordre de la religion, qui instruit toutes les nations de leurs devoirs, et qui veille à ce qu'il ne s'introduise aucune erreur. Ce chef de toute l'église possède un état en propre; il garde le célibat, il ne laisse point d'héritier. On choisit un sage pour remplir cette haute dignité : les grands du monde, les rois mêmes se regardent comme ses enfans, et ils le respectent comme leur père. Vivant sans famille particulière, il doit s'appliquer entièrement au bien public : étant sans postérité, tous les peuples sont ses enfans; son unique soin est de faire fleurir partout la religion et les vertus.

Il est secondé, dans un si bel emploi, par un grand nombre de vertueux et savans hommes, qui, dans tous les royaumes, sont les pasteurs des âmes. Tous les peuples chrétiens, chaque semaine, consacrent un jour à Dieu; ils cessent alors tout travail; sans exception de sexe et d'état, tous se rendent au temple du Seigneur pour lui faire leurs adorations et leurs prières, assister au sacrifice, et entendre expliquer les livres saints. Il y a, de plus, divers corps de religieux, dont les membres se répandent dans toutes les parties du monde pour prêcher la foi, et pour exhorter à bien vivre. Le corps où je suis entré s'appelle la compagnie de Jésus : il n'est établi que depuis peu de temps. Mais quelques-uns des premiers jésuites ont mis leur compagnie en réputation, et dans beaucoup d'endroits, on les demande pour prêcher et pour instruire la jeunesse.

Le lettré. Élire un sage pour chef, placer partout des docteurs pour instruire, cette méthode est fort belle; la vertu doit y gagner et fleurir.

J'ai ouï dire que les religieux de votre compagnie ne possédoient rien en propre, mais qu'entre eux tous les biens étoient communs, qu'ils se dépouilloient même de leur liberté, et qu'ils se soumettoient en tout à l'ordre d'un

supérieur ; qu'ils passoient leur jeunesse à se perfectionner dans la vertu et les sciences ; et que, dans un âge mûr, devenus savans et vertueux, ils s'appliquoient à l'instruction du public, soit pour les sciences, soit pour les bonnes mœurs. Nos prédicateurs de Chine auroient peine à suivre ce modèle. Mais il y a un troisième article dont je ne vois pas bien la raison ; vous ne vous mariez point : quoi de plus naturel que d'avoir une postérité? Il doit être difficile de garder le célibat. Le Dieu du ciel se plaît à créér, à produire ; tous nos ancêtres, de siècle en siècle, se sont mariés : pourquoi changer aujourd'hui cette coutume?

Le docteur. Il est sans doute difficile à l'homme de garder le célibat ; aussi Dieu ne lui en fait point un commandement : il laisse cela à sa liberté. Dans les choses difficiles à la nature, la vertu est souvent mise à l'épreuve ; et comment alors seroit-il aisé d'être toujours parfaitement exact? Mais lorsqu'un homme s'engage dans le chemin de la perfection, il prend son parti, il ne recule point. Le sage s'arrête-t-il pour des difficultés? Un grand courage surmonte tout avec la grâce de Dieu. Que si l'on regarde comme mauvais tout ce qui est difficile, il ne doit être plus permis de pratiquer la vertu. La vie nous vient de Dieu ; mais d'où nous vient la mort? N'est-ce pas lui qui nous fait naître, et qui a déterminé le temps où nous devons cesser de vivre? Avant tous les siècles, Dieu ne créant rien, en quoi paroissoit sa complaisance à créer et à produire? L'esprit humain est foible et limité : il ne lui appartient pas de pénétrer dans les desseins de Dieu, beaucoup moins de les désapprouver.

Que l'on compare tous les hommes du monde à un seul corps ; ce corps tout entier n'a qu'une fin, mais chaque membre a sa fonction particulière. Un corps qui seroit tout tête ou tout ventre, comment marcheroit-il? Qu'on raisonne sur cet exemple. Convient-il que tous les sujets

d'un empire fassent le même emploi? Que si quelqu'un dit: mariez-vous, prenez aussi le soin de ce qui regarde la religion, offrez à Dieu des sacrifices, faites-lui des prières, tout est alors dans l'ordre; je lui réponds que, malgré les difficultés, il n'y a qu'à vivre dans une parfaite continence: c'est une nécessité que les ministres du Seigneur soient purs et sans taches; s'ils se trouvoient en même temps chargés de tant de soins, le service divin en souffriroit sans doute. Ceux qui servent les princes de la terre sont assujettis à mille gênes : convient-il donc moins de se gêner en servant Dieu?

Dans les premiers temps, les hommes étoient en petit nombre, et d'une vertu éclatante : un saint patriarche pouvoit être prêtre du Seigneur. Le mal aujourd'hui n'est pas que la terre soit dépeuplée, la multitude des hommes va presque à l'infini : mais la vertu est rare; on veut avoir un grand nombre d'enfans, et on ne sait pas les élever. Est-ce là propager le genre humain? N'est-ce pas multiplier les vices, les vicieux, et par conséquent les malheureux? Un saint homme rempli de zèle, gémissant sur les malheurs du monde, établit pour fondement de sa compagnie que ses disciples ne se mariroient point : il regarde comme peu de chose l'avantage d'avoir une postérité, et il pense uniquement à la nécessité de prêcher la religion; son dessein est de retirer les mortels du désordre, et de les sauver : n'est-ce pas là un glorieux et important dessein?

La prétendue obligation de se marier est égale pour les deux sexes. Cependant, qu'une vierge promise en mariage, voyant expirer son futur époux, prenne la résolution de n'en point épouser d'autre, la Chine lui applaudit, l'empereur lui-même la préconise, et lui fait élever un trophée. Mais cette fille vit dans le célibat, elle ne veut point avoir de postérité : le seul motif de garder une espèce de fidélité à un homme qui n'a jamais été son mari, l'engage à ne se

point marier, et cela lui attire de magnifiques éloges. Nous, que nous renoncions au mariage dans la vue de servir Dieu; que, pour avoir plus de liberté de parcourir la terre et de convertir les peuples, nous nous débarrassions des soins d'une famille, on nous blâme : cela est-il raisonnable?

LE LETTRÉ. Est-ce donc qu'étant marié, on ne peut pas exhorter au bien et prêcher la religion?

LE DOCTEUR. On le peut; mais le célibat est un état bien plus propre à se sanctifier soi-même, et où l'on a beaucoup plus de moyens de sanctifier les autres. Je vais, monsieur, vous rapporter quelques-uns des avantages de cet état; je vous prie d'y faire attention, et vous jugerez vous-même si la règle établie sur ce point, dans notre religion, est sage ou non.

En premier lieu, on se marie pour avoir des enfans et pour établir une famille : un homme qui a des enfans doit les nourrir, et pour les nourrir, il faut des moyens. Tout père de famille est obligé de penser à l'économie, d'entretenir ses biens, et même de les accroître. Aujourd'hui les pères de famille sont en grand nombre, ceux qui veulent amasser sont en grand nombre aussi; mais où tant de gens cherchent à gagner, il est difficile que tous réussissent. Quand on s'engage dans les affaires et dans les embarras du monde, peut-on bien se défendre de s'en laisser dominer? En sort-on toujours sans tache? Ne succombe-t-on jamais aux tentations d'injustice, de mauvaise foi? Or, un tel homme est-il bien propre à retirer les autres du vice, à les exciter à la vertu? Le sage a pour maxime de ne faire aucun cas de tous les biens de la terre; mais, si nous les estimons, si nous les recherchons, comment pourrions-nous en prêcher aux gens du siècle le détachement et le mépris?

En second lieu, tout ce qui regarde la perfection chrétienne est d'un rang élevé, d'un genre sublime, et l'homme

est sujet à bien du trouble, à beaucoup de ténèbres : l'amour de la volupté émousse, en quelque manière, son esprit; si son cœur s'abandonne à cet amour, la raison n'est plus en lui que comme une foible lumière dans un fanal épais et grossier : comment pouvoir découvrir toutes les beautés de la vertu? La continence, au contraire, épure les connoissances de l'âme; elle fait briller en elle un merveilleux éclat, et la rend capable d'atteindre à ce qu'il y a de plus haut et de plus pur dans la perfection.

En troisième lieu, les grands désordres du monde viennent des deux passions de l'intérêt et du plaisir, et ceux qui travaillent au salut des âmes ne doivent rien avoir de plus à cœur que de détruire ces deux passions. Les contraires se guérissent par les contraires; une fièvre chaude veut des remèdes froids, et une maladie venue du froid demande des remèdes chauds. Embrasser la pauvreté par la crainte des richesses, par l'horreur du plaisir, et vivre dans le célibat, c'est le plus sûr moyen d'écarter l'injustice et de bannir la volupté : voilà ce que nous tâchons de faire dans notre état. Nous abandonnons nos propres biens pour apprendre aux gens du siècle à ne pas du moins ravir le bien d'autrui; nous renonçons au mariage légitime, pour les empêcher, par cet exemple, de se livrer aux plaisirs défendus.

En quatrième lieu, l'homme le plus habile, s'il s'applique à trop de choses, ne fait rien de parfait. Il est plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre l'univers. L'histoire de tous les siècles nous représente un grand nombre de conquérans qui se sont rendus maîtres du monde : combien nous en représente-t-elle qui se soient rendus maîtres d'eux-mêmes? Un homme qui forme la résolution de porter la foi par toute la terre, n'a pas seulement sa propre personne à sanctifier, il entreprend encore de sanctifier toutes les nations. Quel ouvrage! quel dessein!

Pourra-t-il bien en venir à bout? Mais que seroit-ce donc, s'il se trouvoit encore embarrassé d'une femme et d'une troupe d'enfans?

En cinquième lieu, parmi les animaux, ceux que l'on trouve les plus propres à des usages importans sont tirés de la troupe et élevés à part. Pourquoi ne feroit-on pas, pour la religion, quelque chose de semblable à l'égard de certains hommes vertueux, zélés, et capables de porter par tout l'univers le flambeau de l'Évangile, de détruire l'idolâtrie, de renverser l'erreur, de conserver à jamais la religion dans toute sa pureté? En Europe, on a bien plus à cœur d'étendre la foi que de perpétuer les familles. Un laboureur, qui a recueilli cent mesures de grains, en choisit une partie pour payer le tribut au prince; il en laisse une autre pour semer son champ l'année suivante. Pourquoi faut-il que tout ce qu'il y a d'hommes, sans aucune exception, en quelque nombre qu'ils soient, se marient tous? Pourquoi ne peut-on pas en faire un choix pour des fonctions nécessaires et importantes?

En sixième lieu, tout ce que l'homme a de commun avec la bête ne mérite pas notre estime : agir et travailler pour avoir de quoi vivre, manger pour soutenir ses forces, éviter tout ce qui est nuisible pour conserver sa vie, ce sont là des choses d'un rang inférieur, et qui ne mettent aucune différence entre nous et les animaux; mais s'appliquer à la recherche du bien et du vrai, régler son cœur, travailler à sa perfection, marquer à Dieu sa reconnoissance et son amour, voilà l'importante affaire de l'homme sur la terre : c'est par-là qu'il peut correspondre aux vues et aux intentions du Créateur. Sur ce principe, jugez lequel est de plus grande conséquence, ou penser à se marier, ou s'appliquer à faire fleurir la loi de Dieu. Il vaudroit mieux pour l'homme être sans pain que sans loi, et le monde seroit mieux sans habitans que sans religion.

L'importance de la religion est donc, pour quelques hommes, une raison suffisante de négliger le mariage. Mais le mariage est-il assez important pour faire négliger la religion? La mort même ne doit pas nous arrêter, quand il s'agit de suivre la volonté divine : comment le renoncement au mariage nous arrêteroit-il?

En septième lieu, l'esprit de notre état est de prêcher la foi par toute la terre : si nous ne réussissons pas à l'occident, nous allons à l'orient, et si à l'orient on ne nous écoute pas, nous nous transportons au midi, au septentrion; nous ne sommes point attachés à un même lieu. Un médecin charitable ne reste pas toujours dans un même endroit; il va çà et là pour être utile à plus de personnes : c'est par-là que sa charité paroît. Le mariage lie un homme, et l'attache à une famille; si le bien de l'état l'en sépare pour un temps, c'est tout ce qu'il peut faire. Aussi n'entend-on pas dire que les prédicateurs de Chine aillent enseigner les royaumes étrangers : les personnes mariées ne doivent plus se quitter. Mais que des religieux de ma compagnie entendent parler d'une région nouvelle où l'on peut planter la foi, fût-elle éloignée de plusieurs milliers de lieues, ils sont prêts à partir; ils n'ont point l'embarras de pourvoir à des familles; ils sont délivrés du soin de confier à personne des femmes, des enfans; ils ont Dieu pour père, tous les hommes pour frères, et le monde pour maison. Une vertu aussi élevée que le ciel, aussi vaste que les mers, n'est-elle donc pas au-dessus de la simple fidélité conjugale?

En huitième lieu, l'homme chaste est semblable à l'ange; il est sur la terre comme s'il étoit dans le ciel; il a un corps et il vit à la manière des esprits. La chasteté n'est pas une vertu du commun : celui qui l'a fait fleurir en soi a un grand accès auprès de Dieu; soit qu'il demande les influences du ciel pour fertiliser la terre, soit qu'il réclame

le secours d'en haut contre la tyrannie du démon, soit qu'il s'entremette pour faire cesser des malheurs publics, sa prière est exaucée. Mais si Dieu n'avoit pour agréable la vertu de chasteté, comment seroit-il favorable à l'homme chaste? Voilà, monsieur, une partie des raisons que nous avons, nous autres missionnaires, de ne pas nous marier. Ce n'est pas que nous condamnions le mariage; ceux qui se marient ne prêchent point. Ce n'est pas non plus que nous prétendions que tous ceux qui gardent le célibat soient des saints; un homme qui garde le célibat, et qui n'écoute pas la droite raison, n'en est pas moins coupable. Il ne manque pas en Chine, non plus qu'ailleurs, de ces faux vertueux qui, renonçant au légitime mariage, s'abandonnent à des crimes abominables, qu'en Europe on n'ose nommer de peur de salir sa bouche. Les bêtes mêmes ne connoissent point ces infamies que la nature abhórre, et des hommes n'ont pas assez de pudeur pour s'en défendre! Vous doutez, monsieur, s'il est permis de vivre dans la continence: que devez-vous penser de ces sortes d'abominations?

Le lettré. La raison porte la conviction dans l'esprit: elle a plus de force que le tranchant d'une épée; mais c'est un principe en Chine, que des trois péchés contre le respect et l'amour dus aux parens, celui de ne se point marier est le plus grand.

Le docteur. On peut répondre à cela qu'il faut distinguer les temps; qu'autrefois les hommes étant en petit nombre, c'étoit une nécessité qu'ils se multipliassent; mais qu'aujourd'hui, se trouvant fort multipliés, cette nécessité n'est plus. Pour moi, je dis que ce principe de Chine n'est point fondé sur aucune parole du sage, mais uniquement sur ce qu'a avancé *Mong-tsé*, lequel a pris à faux la tradition, ou bien a voulu par ce moyen excuser l'empereur *Chun* de s'être marié sans avoir averti son père,

et voilà sur quoi s'appuient tous ceux qui sont venus par la suite. Le livre *Li-ki* contient bien des choses qui ne sont nullement des paroles des anciens ; les modernes, qui ont découvert et publié ce livre, y ont mêlé beaucoup du leur.

Kong-tzé est regardé en Chine comme le grand philosophe. Ses disciples et ses descendans, dans les trois livres *Ta-hio*, *Tchong-yong* et *Lun-yu*, font parler ce sage maître fort en détail sur le respect et l'amour des parens. Comment est-ce qu'ils ne lui font pas dire un seul mot du plus grand péché que l'on puisse commettre contre la vertu filiale? Étoit-il donc réservé au temps de *Mong-tsé* de connoitre en quoi cet énorme péché consiste? *Kong-tzé* donne le nom de sages à *Pe-y* et à *Cho-tzé*. Il met *Pi-kou* au nombre des illustres de la dynastie des *Yn*. Puisqu'il vante ainsi ces trois hommes, il les regardoit comme vertueux, comme parfaits. Cependant aucun des trois n'a eu des enfans. Ainsi, selon *Mong-tsé*, ils ont manqué au point essentiel du respect et de l'amour dus aux parens, et selon *Kong-tzé*, c'étoient des sages : comment cela s'accorde-t-il? Voilà ce qui me fait conclure que, prendre le défaut de postérité pour un manque de respect et d'amour envers ses parens, ce n'est point là un principe des anciens Chinois.

Si ce principe avoit lieu, devroit-on rien oublier pour avoir une postérité? Quelles mesures ne seroit-on pas obligé de prendre pour cela? Mais toutes ces conséquences ne vont-elles pas à exciter dans l'homme une passion déjà si dangereuse? Ne condamnent-elles pas l'empereur *Chun*, qui ne s'est marié qu'à trente ans? Vingt ans à un homme, sont un âge mûr pour avoir des enfans. Celui qui attend jusqu'à trente à se marier, ne manque-t-il pas, durant dix années, d'amour et de respect envers ses parens? Qu'un homme sans talens, sans vertus, sur ce beau principe, rassemble une troupe de concubines, et vieillisse dans l'oisiveté et la mollesse ; il a grand nombre d'enfans,

voilà tout son mérite; n'importe, il doit être vanté comme ayant toutes les vertus filiales. Qu'un autre, doué de mille belles qualités, ait passé sa vie dans le travail et la fatigue, servant l'état et son roi, instruisant les peuples, et les maintenant dans leurs devoirs, mais sans se mettre en peine de laisser après soi une postérité; le public lui a les plus grandes obligations, tout l'empire lui donne le nom de sage; on se trompe : suivant cette nouvelle doctrine, c'est un fils indigne, qui n'a eu ni respect ni amour pour ses ancêtres.

Pratiquer ou ne pratiquer pas les vertus filiales, ce n'est pas une chose qui regarde uniquement l'extérieur, mais surtout l'intérieur : cela dépend de nous-mêmes et non d'autrui. Avoir des enfans, ou n'en avoir pas, c'est Dieu qui le détermine. Combien de personnes souhaiteroient avoir des enfans, qui n'en ont cependant point! Où est celui qui, voulant être respectueux à l'égard de ses parens, ne puisse pas l'être? Ne lit-on pas dans *Moug-tsé* lui-même ces paroles? « Ce qui regarde notre intérieur, lorsque nous le cherchons, nous l'avons; et nous ne l'avons pas, si nous ne le cherchons pas. » Ainsi, sa possession dépend de nos soins; mais pour les choses extérieures, il ne dépend pas de nous de les posséder; leur recherche est laborieuse, et il y a une Providence qui en dispose. Or, avoir des enfans, est dans le genre de ces choses qu'il ne dépend pas uniquement de l'homme d'obtenir. Comment seroit-ce la marque d'une grande vertu? Les sages d'Europe, en parlant des principales fautes contre les vertus filiales, mettent pour la plus énorme d'induire ses parens au mal : les faire mourir, est d'un rang presque inférieur, et c'en est une moindre de les dépouiller de leurs biens. Toutes les nations sont de ce sentiment. Ce n'est qu'en arrivant en Chine que j'ai ouï dire que le plus grand péché contre l'amour et le respect dus aux ancêtres étoit de n'avoir pas d'enfans.

Je vais, monsieur, vous expliquer en quoi consistent les devoirs d'un fils; mais auparavant, qu'est-ce que fils? qu'est-ce que père? Nous avons trois sortes de pères : le premier est Dieu, le second est le roi, et le troisième est notre chef de famille. Résister à la volonté de son père, c'est violer le devoir d'un fils. Lorsque tout est dans l'ordre, les volontés de tous ceux qui nous tiennent lieu de pères, sont parfaitement d'accord. Le père du rang inférieur ordonne à son fils d'obéir au père du rang supérieur, et le fils, en n'obéissant qu'à un, remplit alors le devoir de fils à l'égard de tous. Si le désordre survient, et que les volontés de ces différens pères soient contraires, c'est que le père du rang inférieur ne se conforme pas à celui du rang supérieur. Il ne pense qu'à se faire servir lui seul par son fils, et il oublie que ce fils a un autre père au-dessus de lui. Alors un fils qui obéit au premier père, quoiqu'il désobéisse au second, remplit tous les devoirs d'un fils, au lieu qu'il les violeroit absolument si, suivant la volonté du second père, il méprisoit celle du premier. Celui qui gouverne l'état est mon roi, et je suis son sujet : le chef de ma famille est mon père, et je suis son fils; mais sont-ils l'un et l'autre comparables à Dieu? Dieu est le père universel : tous les hommes, rois, sujets, pères et fils, sont frères par rapport à Dieu. Cette doctrine ne doit pas être ignorée.

Tous les peuples voisins de l'Europe l'appellent la terre des saints. En effet, il y a eu dans tous les temps des saints en Europe. En rappelant l'histoire de ceux qui de siècle en siècle ont illustré mon pays, je trouve qu'ils ont presque tous vécu sans penser à laisser une postérité. Les saints sont les modèles du monde. Dieu, qui les propose pour exemple, les laisseroit-il vivre dans un état contraire au bon ordre et à la vertu? Pour ceux qui ne se marient point par principe d'avarice ou de paresse, pour s'assurer une fortune ou pour vivre sans embarras, ces sortes de

gens n'entrent point en parallèle avec des personnes qui, par amour pour la vertu, par désir de plaire à Dieu, par zèle du salut du prochain, gardent le célibat. Une chose de pure fantaisie, et dont il ne résulte aucun bien, qu'a-t-elle de louable? Mais une pratique de la plus haute perfection, très-conforme à la doctrine des divines Écritures, suivie par tant de saints qui nous ont précédés, exaltée et admirée par tous les sages de l'univers, qu'y a-t-il à douter qu'on ne fasse bien de la suivre?

Tous les grands zélateurs de la prétendue nécessité qu'ils croient y avoir que chacun laisse après soi des enfans, ignorent ce que c'est que le Dieu du ciel. Ils ne savent point le servir, ni se conformer à ses ordres; ils ne connoissent point de vie future; ils s'imaginent qu'à la mort tout meurt dans l'homme, et qu'il n'en reste rien. Pour nous, en cette vie, nous servons, nous aimons le Dieu du ciel : nous espérons qu'après la mort, nous aurons le bonheur de l'aimer et de le servir dans tous les siècles. Pourquoi nous mettrions-nous en peine de laisser sur la terre une postérité? l'homme meurt, l'âme ne meurt point; elle acquiert au contraire une vie et une beauté toute nouvelle. Le corps reste sans force et sans mouvement. Que le corps soit inhumé par les enfans du mort, il pourrira; qu'il le soit par ses amis, il pourrira de même : lequel est le plus souhaitable?

Le lettré. Vivre dans la continence par principe de vertu, cela est digne d'éloge. Le grand *Yu*, après la terrible inondation qui causa un désordre général, prit soin de faire écouler les eaux; il parcourut toutes les provinces; il fut l'espace de huit années entières hors de chez lui : il passa trois fois à la porte de sa maison sans y entrer. Mais aujourd'hui que la paix et le bon ordre règnent partout, quel inconvénient y a-t-il que chacun, même le docteur et le sage, ait sa famille particulière?

Le docteur. Ah! monsieur, croire que la paix et le bon

ordre règnent partout, c'est se tromper. Un homme bien instruit voit dans le siècle présent un désordre bien plus déplorable et plus général que n'était celui du temps de l'empereur *Yao* et de son ministre *Yu*. Les hommes d'aujourd'hui sont aveugles ; ils ne connoissent pas leurs misères, qui par-là même augmentent beaucoup. Les malheurs d'autrefois, dont vous parlez, n'étoient qu'extérieurs. Pertes de bien, désolation des campagnes, maladies du corps, on pouvoit aisément les voir et y apporter aussitôt du remède. Les maux d'à présent, dont je parle, ont leur source fatale dans l'intérieur même. Plus impétueux que l'orage, plus terribles que les monstres, plus meurtriers que la foudre, ils n'attaquent point ce qui n'est qu'étranger à l'homme ; ils blessent son âme ; ils corrompent son cœur. Les plus éclairés et les plus attentifs ressentent le funeste effet de leur poison, et ont peine à s'en défendre. Que penser du reste des mortels ? Le ravage sans doute est extrême.

Le créateur de toutes choses, Dieu, voilà le père commun qui conserve, maintient et gouverne en maître souverain tout ce qu'il a créé : que peut-il y avoir au-dessus de lui ? Les hommes aveugles, qui ne connoissent point, qui ne servent point Dieu, vivent comme s'ils étoient sans père et sans maître : ils n'ont ni la fidélité due au maître, ni l'amour et le respect dus au père. Ces grandes vertus manquant, quelle vertu peut subsister ? Ils prennent de l'or, du bois, de l'argile dont ils fabriquent des statues, sans savoir ce qu'elles représentent, et ils excitent la populace grossière à les adorer, à les prier, en leur disant : Voilà le Dieu *Fo*, et ils infatuent leur esprit par des discours fabuleux et infâmes ; ils plongent leur cœur si avant dans le désordre, qu'il ne leur reste plus aucune voie pour retourner au bien.

Prendre le vide ou le rien pour principe de toutes

choses, n'est-ce pas se faire un Dieu sans fond et sans réalité? Dire que Dieu et les hommes ne sont qu'une seule et même substance, n'est-ce pas confondre la majesté de Dieu avec le plus vil esclave? Prêcher à sa fantaisie toute cette suite d'extravagantes imaginations, n'est-ce pas avilir la sagesse incréée, jusqu'à la réduire au rang des pierres, du bois, de la boue ? N'est-ce pas attaquer la Providence bienfaisante de Dieu, et, sur tout ce qui arrive de désagréable, chaud, froid, infortune, prodiges, en faire un sujet de murmures et de blasphèmes? En un mot, n'est-ce pas mépriser le père universel, et insulter au souverain maître ? On en vient jusque-là, on abolit, on oublie tout culte du Dieu du ciel ; et si un homme de rien a l'adresse de gagner une populace, on lui dresse des temples, on lui érige des statues ; l'idolâtrie règne presque partout, elle inonde les villes et les provinces; on ne voit que temples élevés à *Fo*, aux esprits, aux prétendus immortels, et même à des hommes vivans. Les rues en sont bordées, les places publiques en sont entourées, les montagnes en sont couvertes ; et le vrai Dieu, l'unique maître, n'a pas seulement un autel pour recevoir des hommages qui ne sont dus qu'à lui seul.

Quoi ! des mortels trompeurs et superbes, avides non-seulement de l'estime des peuples, mais encore de leurs biens, après s'être donnés parmi les hommes pour docteurs, pour législateurs et pour pères, portent l'insolence et l'impiété jusqu'à prétendre déplacer le Dieu suprême, effacer entièrement son nom et sa mémoire, et s'ériger eux-mêmes en divinités ! quel énorme, quel affreux attentat ! Si le grand *Yu* vivoit dans un si malheureux siècle, se contenteroit-il de demeurer huit ans hors de sa maison ? Il renonceroit sans doute à tout établissement particulier, et passeroit ses jours à parcourir, à réformer le monde, sans plus penser à aucun retour ; et vous voudriez, monsieur,

que les religieux de notre compagnie, ardens comme il convient à des enfans bien nés, pour la gloire de Dieu leur père, zélés pour le salut des hommes qui sont tous leurs frères, fussent tranquilles à la vue de tout ce désordre !

Le lettré. A considérer cette espèce de désordre, je conviens qu'il est extrême. Les philosophes du temps présent ne parlent que de régler l'extérieur ; ils négligent entièrement l'intérieur, et par-là, intérieur et extérieur, tout est déréglé. A-t-on jamais vu qu'un méchant homme au dedans ne fît pas bientôt paroître sa méchanceté au dehors ? J'ai ouï dire que certains lettrés de Chine, se livrant à leurs idées particulières, s'associoient aux fotistes et raisonnoient à la manière de ces sectaires sur la vie future, semblables à des gueux qui vont mendier les restes d'autrui. Ils ont ainsi entièrement corrompu la saine doctrine. Les docteurs d'Europe tiennent une conduite plus sage ; ils vont droit au grand principe : cette vérité une fois connue, un homme est éclairé. Après tout, on n'a qu'à faire attention à ce bel univers et à tout ce qu'il renferme ; on juge bientôt que toutes les créatures ont un créateur, et que ce créateur est infiniment au-dessus de toutes les créatures. *Kong-tzé, Fo,* et les autres qu'on révère, étoient tous des hommes, fils d'autres hommes : aucun d'eux n'est donc le créateur de toutes choses, aucun d'eux n'est donc le véritable seigneur de l'univers. Comment ont-ils eu l'autorité d'établir des religions, et de donner des lois au monde ? Dès qu'un homme est parvenu à la connoissance du grand principe, les règles de sa conduite lui sont tracées : s'il ne s'applique pas à servir Dieu, à quoi s'applique-t-il de digne de lui ? Dans un même corps, chaque membre veut se conserver ; mais, si la tête est attaquée, la main, le pied la défendent : dussent-ils eux-mêmes être blessés, ils ne l'abandonnent point. Vous êtes, monsieur, parfaitement instruit, et véritablement persuadé que Dieu est le grand

maître : ainsi, tout ce que vous voyez, tout ce que vous entendez de mauvais, de contraire à la raison, d'opposé à la religion, vous le regardez comme une injure faite à Dieu, et vous vous empressez aussitôt de l'arrêter et d'y remédier. Votre zèle vous porte à renoncer au mariage et à toutes les fortunes de ce monde ; vous prodiguez votre santé et votre vie : c'est bien là n'avoir en vue que le souverain Seigneur, et le préférer à tout. Pour nous, hélas! cœurs durs, esprits inflexibles, nous n'avons qu'une ombre d'espérance et de charité ; notre foi est faible et languissante : comment serions-nous capables de ces grandes vertus? Nous avons peine à faire un pas vers Dieu, et dans la pratique du bien, une bagatelle nous arrête.

Mais enfin vous m'avez appris que Dieu connoissoit tout, que Dieu pouvoit tout. Puisqu'il est le père commun de tous les mortels, comment nous a-t-il laissés si longtemps croupir dans les ténèbres, et marcher à l'aveugle, pour ainsi dire, sans savoir ni notre origine, ni notre fin? Si lui-même, descendant sur la terre, avoit bien voulu instruire les hommes, tous, à la vue de leur véritable maître et de leur bon père, l'auroient écouté en enfans dociles, et lui auroient obéi en serviteurs fidèles. On ne verroit point cette monstrueuse diversité de cultes et de religions, et le monde seroit en paix.

Le docteur. Je souhaiterois, monsieur, que vous m'eussiez fait plus tôt cette demande. Si les amateurs de la vertu, en Chine, vouloient être instruits sur cette doctrine, on les satisferoit. Je vais, monsieur, vous expliquer quelle est la vraie source des misères de l'homme ; je vous prie de vouloir bien m'écouter.

Lorsque Dieu créa le monde, pensez-vous que la nature humaine fût dans le désordre où nous la voyons? non, sans doute. Dieu est infiniment sage, et souverainement bon ; tirant du néant le ciel et la terre pour le service de

l'homme, il n'a point fait l'homme d'une nature si imparfaite et si désordonnée. Au commencement des temps, l'homme n'étoit sujet ni aux maladies, ni à la mort; il étoit toujours plein de santé et de force, toujours paisible et content : tous les animaux lui étoient soumis, aucun n'osoit lui nuire; son unique devoir étoit de servir le Dieu du ciel et de lui obéir : il a manqué à ce devoir, voilà la source de ses malheurs. L'homme s'est révolté contre Dieu, toutes les créatures se sont révoltées contre l'homme : ainsi, ses maux et ses misères ne viennent que de lui seul.

Le premier homme ayant blessé la nature humaine jusque dans sa racine, tous ses enfans héritent de l'infortune de leur père, et aucun ne reçoit cette nature dans son premier état d'intégrité. En naissant, nous portons tous une tache, et plus nous vivons les uns avec les autres, plus nous nous habituons au mal : c'est là ce qui fait douter si la nature de l'homme étoit bonne en elle-même; mais ce défaut ne vient point du créateur; il ne suffit pas pour faire condamner la nature; on a de la peine à distinguer si l'homme est tel ou par nature ou par habitude, parce que l'habitude peut être prise pour une seconde nature. Cependant la nature est en soi-même bonne, et le bien qui est en elle ne peut être détruit totalement par aucun mal. Ainsi, tout homme qui veut sincèrement se corriger, le peut avec le secours de Dieu.

Il est vrai que, dans le commun des hommes, la bonté de la nature diminuant sans cesse, et la malice de l'habitude augmentant toujours, le penchant au vice est grand, et la difficulté de s'élever à la vertu est extrême. Ainsi Dieu, comme un père plein de tendresse, dans tous les temps a fait paroître dans le monde des saints et des sages pour servir de maîtres et de modèles. Enfin peu à peu, le désordre ayant prévalu, les sages ayant disparu de la terre, la multitude des méchans croissant de jour en jour, et le

nombre des bons se réduisant à presque rien, Dieu, déployant toute sa bonté et toute sa miséricorde, descendit en personne, et vint lui-même instruire et sauver le monde. Ce fut durant la dynastie de *Han*, sous l'empire de *Ngai-ti*, la seconde année de *Yuen-cheou*, dans le cycle appelé *Ken-hin*, trois jours après le solstice d'hiver, qu'il naquit d'une vierge : il prit pour nom *Jésus*, c'est-à-dire, *sauveur*. Il a établi lui-même la divine loi; il y fit entrer l'Occident, et, après avoir vécu trente-trois ans sur la terre, il remonta dans le ciel. Voilà, en abrégé, la véritable histoire du Dieu incarné.

Le lettré. Mais, monsieur, comment prouve-t-on ce fait? Les hommes de ce temps-là, par où se persuadèrent-ils que *Jésus* étoit Dieu, et non pas simplement un homme? S'ils n'eurent d'autre témoignage que sa parole, ce témoignage étoit-il suffisant?

Le docteur. Dans l'Occident, pour donner à un homme le nom de saint, on exige bien d'autres preuves que celles qui suffiroient en Chine : que doit-ce donc être quand il s'agit de le regarder comme Dieu? Qu'un petit prince de dix lieues de pays ait le talent de devenir le maître du monde, et qu'il en vienne là, s'il est possible, sans commettre la moindre injustice, sans faire souffrir un seul innocent, il n'aura pas pour cela, en Europe, le nom de saint. Que le plus puissant monarque de l'univers renonce à la pompe et aux grandeurs, qu'il abandonne ses richesses et ses états pour se retirer dans une solitude, et vaquer uniquement à la piété, on dira que c'est un homme détaché du monde; mais, pour être appelé saint, il faut être consommé en vertus, se nourrir d'humiliations et de souffrances, parler et agir au-dessus de l'homme, être élevé à un état auquel toutes les forces humaines ne sauroient parvenir.

Le lettré. Qu'appelez-vous au-dessus de l'homme?

Le docteur. Savoir parler de ce qui regarde l'homme, être instruit des choses passées et des choses présentes, on le peut sans être saint; le désir de la réputation suffit pour faire étudier ces sortes de sciences. Mais expliquer les mystères divins, prédire les événemens futurs, convertir les peuples, et étendre partout la religion, cela est au-dessus de l'homme; il n'y a que Dieu qui le puisse. Guérir les maladies en se servant de remèdes, les médecins le font; gouverner les empires, et tenir le monde en paix, soit en punissant, soit en récompensant à propos, les grands génies en viennent à bout : l'homme est capable de tout cela; aussi tout cela ne suffit-il point pour mériter le nom de saint. Mais faire des miracles qui ne demandent pas une moindre puissance que celle de créer l'univers; guérir, sans employer aucun remède, des maux incurables; ressusciter les morts, ces sortes de merveilles sont au-dessus de l'homme, et Dieu seul peut en être l'auteur. Tel est le pouvoir que Dieu a communiqué à tous ceux que nous regardons, en Europe, comme saints. S'il arrivoit qu'un scélérat, par lui-même ou par ses émissaires, affectât la réputation de sainteté, que, sans crainte et sans respect pour Dieu, il eût recours aux arts magiques et aux faux prestiges pour tromper les peuples, et que, s'abandonnant à sa superbe, il s'en prît à tout ce qu'il y a de sacré, bien loin de le traiter en saint, on le poursuivroit comme une peste publique.

Le Dieu incarné, tandis qu'il a été sur la terre, a opéré des prodiges sans nombre : sa vie est bien au-dessus de celle des grands saints. Les saints ne peuvent rien que par une puissance empruntée de Dieu; Dieu n'emprunte sa puissance d'aucun autre. Dans les anciens temps, l'Occident a vu des hommes d'une haute sainteté; avant plusieurs milliers d'années, ils avoient annoncé la venue du rédempteur; ils avoient écrit en détail l'histoire prophé-

tique de sa vie future ; ils en avoient marqué précisément le temps. Ce temps étant venu, les hommes, qui attendoient avec empressement leur libérateur, le virent paroître ; ils reconnurent que ses actions répondoient parfaitement à ce que les saints prophètes en avoient écrit. Ce divin maître parcourut les villes et les provinces, instruisant les peuples, et multipliant partout les miracles : il rendoit l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets ; il faisoit marcher les boiteux, il ressuscitoit les morts. Les esprits célestes le révéroient, les puissances infernales le craignoient et l'adoroient ; tout lui obéissoit. Enfin, après avoir accompli toutes les prophéties, perfectionné la loi ancienne et publié la nouvelle, il annonça lui-même le jour auquel il monteroit au ciel à la vue d'un grand nombre de ses disciples.

Quatre évangélistes écrivirent alors ce qu'a fait et ce qu'a dit le Sauveur : ils l'ont publié par tout l'univers. L'univers a reçu cette divine loi : depuis ce temps-là, tous les royaumes de l'Europe ont changé de face, et la religion y fleurit partout. On trouve dans l'histoire de Chine, que l'empereur *Ming-ti*, de la dynastie des *Han*, ayant ouï parler de ce grand changement, envoya dans les régions occidentales pour y chercher le saint Évangile. Les envoyés firent à peine la moitié du chemin ; s'étant arrêtés mal à propos au royaume de *Ching-tou*, ils en rapportèrent les livres de *Fo*, et les répandirent en Chine. La Chine est restée jusqu'à présent infectée de ce poison ; elle n'a point encore entendu parler de la véritable doctrine, et l'erreur y domine dans toutes les écoles. Cela est déplorable.

Le lettré. Les temps, en effet, se rapportent à ce que vous dites ; vous êtes parfaitement instruit, et la doctrine que vous prêchez est sans doute la véritable. Je vois clairement que, hors la religion, en ce monde et en l'autre, point de vraie béatitude. J'ai dessein de retourner à ma

maison pour me laver et me purifier, et de revenir sans délai y recevoir, de votre main, les divines Écritures, vous reconnoître pour mon maître, et entrer enfin dans la sainte loi. Voudrez-vous bien, monsieur, m'admettre au nombre de vos disciples?

LE DOCTEUR. C'est dans la seule vue d'étendre la religion que, mes compagnons et moi, nous avons quitté notre patrie, fait un long voyage avec de grandes fatigues, et que nous vivons sans regret dans une terre étrangère. Ainsi, notre consolation et notre joie est de voir que l'on veuille sincèrement entrer dans notre sainte loi. Vous voulez, monsieur, vous laver; par-là vous ne purifierez que votre corps : les souillures de l'âme, voilà ce que Dieu a en horreur. La porte de la religion chrétienne est le baptême; celui qui veut y entrer doit auparavant concevoir un vif repentir de ses péchés passés, et former une ferme résolution de marcher dans le chemin de la vertu, et ensuite se faire baptiser; alors il reçoit la grâce et l'amitié de Dieu : tout le reste est oublié, et il devient aussi et plus pur qu'un enfant qui ne fait que de naître.

Au reste, monsieur, nous ne prétendons point nous ériger en maîtres; touchés de voir les hommes s'égarer dans de fausses routes, nous tâchons de les remettre dans la bonne voie pour vivre tous ensemble en véritables frères, puisque nous sommes tous les enfans du père commun. Comment oserions-nous usurper ces titres d'honneur, et avilir le nom de maître en nous le donnant? Quant aux divines Écritures, le style en est fort différent du style chinois; je ne les ai point encore traduites d'un bout à l'autre; j'ai seulement choisi ce qu'il y a de plus important à savoir, et j'en ai rendu le vrai sens. Mais je voudrois, monsieur, que de tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, vous vous en rappelassiez les points essentiels, et que vous les méditassiez à loisir; et lorsque vous n'aurez

plus aucun doute sur tout cela, vous pourrez sans difficulté lire le saint Évangile, l'étudier, recevoir le baptême et entrer dans la loi.

Le lettré. C'est Dieu qui m'a créé, et j'ai été si longtemps sans connoître Dieu! Quel bonheur pour moi, monsieur, que vous ayez bien voulu venir de si loin avec tant de fatigues et de dangers, pour m'enseigner la véritable religion! Vous n'ignorez rien; vous avez eu la bonté de commencer à m'instruire, et je vois à découvert mes anciens égaremens. Vous m'avez fait connoître les volontés divines, et je m'y rends. A la vue de tant de faits, je ne puis exprimer ni ma douleur sur le passé, ni ma joie sur le présent; je vais retourner chez moi; je retracerai dans ma mémoire toutes vos instructions; je les mettrai en écrit pour ne les oublier jamais; ensuite je pourrai mieux m'instruire à fond de la sainte doctrine. Je prie le seigneur du ciel, monsieur, qu'il soutienne votre zèle, qu'il bénisse vos travaux, qu'il vous fasse voir la Chine entière chrétienne, et tous les peuples attachés aux ténèbres marchant à la brillante lumière de l'Évangile.

Nota. On a pu remarquer, dans les entretiens qui précèdent, diverses notions sur le système du monde, qui se trouvent en opposition directe avec les idées aujourd'hui reçues dans nos écoles. Nous les avons laissé passer sans observation, supposant bien que le lecteur se reporterait à l'époque où vivoit le père Ricci, époque antérieure de près d'un siècle au temps où l'on a commencé à enseigner publiquement le système actuel.

Cette remarque s'applique également à l'incertitude sur le même système, que témoigne l'abbé de Fleury, dans son *Mémoire pour les études des missions étrangères*, inséré dans notre premier volume.

LETTRE DU PÈRE DE PREMARE

AU RÉVÉREND PÈRE DE LA CHAISE,

CONFESSEUR DU ROI.

A Canton, le 17 février 1699.

Mon très-révérend père, la part que vous voulez bien prendre à tout ce qui regarde nos missions, nous oblige à vous rendre compte de notre voyage. Il est si nouveau, et l'on s'attend si peu, dans la relation d'un voyage de France à la Chine, à entendre parler du royaume d'Achen et de la ville de Malaca, que vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre comment nous nous sommes jetés dans une route si extraordinaire, et ce que nous y avons trouvé de remarquable.

Nous avons eu bien des aventures; mais, avant que de vous en parler, je vous dirai que nous rencontrâmes, vers la ligne, l'escadre de M. des Augers qui alloit aux Indes orientales. Nous eûmes le plaisir d'embrasser nos chers compagnons, qui étoient sur les vaisseaux de cette escadre, et qui n'arriveront à la Chine que dans un an. Ils nous rejoignirent encore au cap de Bonne-Espérance; et le père Bouvet, qui souhaitoit ardemment de conduire à la Chine une troupe nombreuse de missionnaires, crut devoir prendre avec lui quelques-uns de ces pères. Il prit en effet les pères Domenge et Baborier, et nous nous trouvâmes onze missionnaires jésuites sur *l'Amphitrite.* Il ne resta sur l'escadre de M. des Augers que les pères Fouquet et d'Entrecolles, avec le frère Fraperie.

Pour ce qui est du *cap de Bonne-Espérance,* on le con-

noît assez en France depuis les voyages du père Tachard ; mais il faut bien mettre de la différence entre ce qui se dit du *jardin de la compagnie de Hollande,* et le reste de ce qui s'y voit. Tout le reste n'est presque rien ; le jardin est une des plus belles choses qui se puissent imaginer. Il est vrai que l'art y a beaucoup moins travaillé que la nature. Ce ne sont point, comme dans nos maisons de plaisance, des parterres réguliers, des statues, des jets d'eaux, des berceaux artistement travaillés ; c'est un assemblage de tout ce qui croît de rare et de curieux dans les forêts, et dans les jardins des quatre parties du monde. Outre les orangers et les citronniers qui sont là très-hauts et en plein sol, c'est une multitude et une variété infinie d'autres arbres et arbustes, qui nous sont inconnus pour la plupart, et qu'on trouve toujours verts et fleuris. Ce sont des légumes et des fruits en profusion qui sont excellens, et qu'on cueille dans toutes les saisons de l'année. Ce sont des allées tantôt découvertes, et tantôt sombres à en être obscures, qui se coupent et qui se traversent dans un terrain très-vaste et très-uni. C'est un ruisseau d'une eau claire et pure, qui se promène par le jardin avec autant d'agrément et de symétrie que si son lit avoit été fait exprès. C'est la mer qu'on voit en perspective, et qui, dans sa simplicité, forme à toute heure, aux yeux et à l'esprit, quelque spectacle nouveau. Je vous assure que tout cela réuni feroit, en France même, un des plus beaux lieux de promenade que nous ayons, et des plus capables d'attirer la curiosité et l'admiration des étrangers.

Après trois mois de navigation, nous partîmes du cap de Bonne-Espérance le 10 juin 1698 ; c'étoit plus de la moitié du chemin fait, si nous avions été assez heureux pour entrer dans le détroit de la *Sonde*. Ceux qui connoissent ces mers savent qu'on fait ordinairement en deux mois le trajet du Cap à Batavia. Il nous étoit d'autant plus

aisé de le faire, que nous allâmes à merveille jusque vers les 90 degrés de longitude. Quand nous y fûmes, on crut qu'il étoit temps de s'élever en latitude ; on s'éleva si bien, qu'étant le 21 juillet vers les 6 degrés et demi de latitude, ce qui est à peu près la hauteur de Java, on espéroit voir la terre. Cependant, avançant toujours, on se trouva le 26 juillet à quatre degrés et demi sans avoir rien vu ; et ce ne fut que le 31 qu'on aperçut la terre de Sumatra. Mais le détroit de la Sonde étoit manqué de plus de 60 lieues, et il n'y avoit pas moyen d'y revenir. Il faut que l'erreur de nos pilotes sur la longitude ait été énorme. Nous nous trouvâmes donc fort en peine comment nous pourrions gagner la Chine cette année-là. Mais, voyant que les secours humains nous manquoient, nous eûmes recours à Dieu et à l'apôtre des Indes, saint François-Xavier, pour obtenir la grâce d'arriver cette année au terme de nos désirs.

Nous avions déjà commencé la dévotion des *dix vendredis* en l'honneur de ce grand saint, qui prêcha l'évangile dans les Indes pendant *dix* ans, et qui mourut un *vendredi* (2 décembre 1552). Nous y ajoutâmes un vœu par lequel tout le monde s'engagea de communier au premier port de la Chine où l'on toucheroit cette année, ou de contribuer quelque chose pour bâtir, en l'île de Sancian, une petite chapelle sur le tombeau de cet apôtre, afin de le mettre à couvert de la pluie, et de pouvoir commodément y dire la messe.

Au reste, faisant réflexion sur notre disgrâce, et pour ne pas manquer, comme nous avons fait, le détroit de la Sonde, il nous paroît qu'au sortir du Cap, quand nous eûmes trouvé les vents d'ouest, il eût fallu faire constamment la longitude jusque vers les 100 degrés, au lieu que, dès le 90e, nous commençâmes à nous élever en latitude, ou, pour parler plus franchement, nous ne sûmes longtemps où nous étions, quoique nous crussions très-bien

le savoir ; et quand on se sera trompé autant que nous le fûmes dans l'estimation des longitudes, on s'égarera nécessairement ensuite autant ou plus encore que nous.

Nous ne pûmes attraper Achen que le 18 août. Il nous fallut essuyer, pendant plus de trois semaines, tout ce que la *ligne* a de plus terrible, c'est-à-dire les calmes, les chaleurs, les pluies et la mauvaise nourriture : car les vivres se gâtent et se corrompent sous la ligne ; c'est de quoi exercer de nouveaux missionnaires à souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Notre santé cependant étoit merveilleuse, et Dieu ne nous laissa point sans consolation ; ce qui nous convainquit parfaitement que, tout dépendant de lui, il ne pouvoit rien nous arriver qui ne nous fût très-avantageux.

Tout ce qu'on voit à *Achen* est si singulier, que j'ai regretté cent fois de ne savoir pas dessiner pour peindre ici, en quelque sorte, ce que je ne pourrai expliquer qu'imparfaitement. On sait assez quelle a été la puissance des Achénois ; il ne faut, pour en être instruit, que lire la vie de saint François-Xavier ; mais je ne crois pas qu'on sache en quel état se trouve aujourd'hui ce royaume, ni ce que c'est que sa ville capitale ; j'abuse peut-être des termes, d'appeler une ville capitale un amas confus d'arbres et de maisons.

Imaginez-vous, s'il vous plaît, une forêt de cocotiers, de bambous, d'ananas, de bananiers, au milieu de laquelle passe une assez belle rivière toute couverte de bateaux ; mettez dans cette forêt un nombre incroyable de maisons faites avec des cannes, des roseaux, des écorces, et disposez-les de telle manière qu'elles forment tantôt des rues et tantôt des quartiers séparés ; coupez ces divers quartiers de prairies et de bois ; répandez partout, dans cette grande forêt, autant d'hommes qu'on en voit dans nos villes, lorsqu'elles sont bien peuplées, vous vous for-

merez une idée assez juste d'Achen, et vous conviendrez qu'une ville de ce goût nouveau peut faire plaisir à des étrangers qui passent. Il y a à Achen toutes sortes de nations, et chaque nation a son quartier et son église. Celle des Portugais, qui sont pauvres et en petit nombre, est entre les mains d'un père cordelier, qui n'a pas peu à travailler, et qui n'a guère dans son travail de consolations à espérer de la part des hommes.

La situation du *port d'Achen* est admirable, le mouillage excellent, et toute la côte fort saine. Le port est un grand bassin, qui est borné d'un côté par la terre ferme de Sumatra, et des autres par deux ou trois iles qui laissent entre elles des passes ou des chemins, l'un pour aller à Malaga, l'autre pour le Bengale, et l'autre pour Surate. Quand on est dans la rade, on n'aperçoit aucun vestige ni aucune apparence de ville, parce que de grands arbres, qui bordent le rivage, en cachent toutes les maisons; mais, outre le paysage qui est très-beau, rien n'est plus agréable que de voir le matin une infinité de petits bateaux de pêcheurs, qui sortent de la rivière avec le jour, et qui ne rentrent que le soir, lorsque le soleil se couche. Vous diriez un essaim d'abeilles, qui reviennent à la ruche chargées du fruit de leur travail.

Ces petits *paraux* ou barques de pêcheurs n'ont pas plus de trois pieds de large et environ vingt de long. Tout y est extrêmement propre, tant au dedans qu'au dehors; les planches en sont si bien jointes, qu'il ne faut ni étoupes ni goudron pour les calfater, et ces barques paroissent toujours comme neuves. On ne se sert point de rames pour les faire aller, mais d'une voile faite de natte très-fine et très-légère, qui paroît deux fois plus grande qu'il ne faudroit par rapport au corps du parau. L'art a su remédier à cet inconvénient. Il y a, aux deux bouts de la barque, deux perches assez longues. Au haut de chaque

perche est attachée une pièce de bois courbée vers la mer, en forme d'arc, de toute la largeur du petit bâtiment. Chaque arc tient à celui qui est vis-à-vis, par une pièce de bois assez pesante. Ces deux pièces sont attachées aux extrémités de l'arc, et, faisant un contre-poids l'une contre l'autre, forment une espèce de balancier qui empêche ces petits canots de se renverser; de cette manière, le moindre vent les pousse, et ils volent sur l'eau avec une rapidité surprenante, sans appréhender les plus furieux coups de mer.

Pour entrer dans la rivière, on prend un assez grand détour, à cause d'un banc de sable qu'elle forme en se déchargeant dans la mer. On nage ensuite environ un bon quart de lieue entre deux petits bois de cocotiers et d'autres arbres qui ne perdent jamais leur verdure, et que la seule nature a plantés là.

A travers ces arbres, on commence à découvrir quelque chose de la ville dont j'ai parlé. Elle me parut d'abord comme ces paysages sortis de l'imagination d'un peintre ou d'un poëte, qui rassemblent, sous un coup d'œil, tout ce que la campagne a de plus riant. Tout est négligé et naturel, champêtre et même un peu sauvage.

Je n'ai pu rien apprendre de certain touchant le gouvernement présent de ce royaume. On parle encore quelquefois d'une *reine d'Achen*, mais je crois que c'est une fable; ou, s'il y en a une, elle n'a qu'un fantôme de royauté; quatre ou cinq des principaux *orançois*, ou grands seigneurs du pays, partagent entre eux le pouvoir, qui n'est certainement pas grand'chose. Les Achénois ne sont plus rien; leur pays ne porte ni froment ni vigne; le commerce roule sur le poivre et sur l'or; il n'est pas besoin d'ouvrir ni de creuser dans les entrailles de la terre pour y chercher ce précieux métal. On le ramasse sur le penchant des montagnes, et on le trouve par petits morceaux

dans les ravines où les eaux l'entraînent. *L'or d'Achen* est estimé, et passe pour le plus pur qui se trouve.

Quand on a passé le *détroit de Malaca*, on peut se vanter d'être hors de la plus difficile et de la plus fatigante navigation qu'on puisse faire. Nous y avons pensé périr par deux fois. Nous y entrâmes le 23 août, et nous n'en sortîmes tout-à-fait que le 20 septembre. C'est 29 jours pour faire 220 lieues : on iroit bien plus vite par terre. On ne faisoit que jeter et retirer l'ancre, et, pour comble de disgrâce, nous n'avions qu'un misérable pilote portugais, qui ne voyoit presque goutte, et qui étoit perdu du moment qu'il perdoit la terre de vue. Nos pilotes françois ont appris ce chemin à leurs dépens, et ils ont eu tout le loisir d'en faire des cartes bien meilleures que tout ce qu'on en a fait jusqu'ici. Je marquerai à la fin de cette lettre la route qu'on doit tenir pour passer sûrement ce détroit et celui de *Gobernadour*.

La *ville* de *Malaca* est éloignée d'Achen d'environ 150 lieues. On y trouve les mêmes agrémens qu'on voit à Achen. C'est encore ici de la verdure en quantité, des paysages champêtres, mais les maisons sont mieux bâties. Il y a un plus grand concours de nations, un plus grand commerce, beaucoup plus d'Européens, et un air moins négligé qu'à Achen, sans pourtant que l'art cache la nature. La ville est séparée de la forteresse par une rivière, qui, venant à se joindre à la mer, lorsque la marée est haute, fait que la citadelle demeure isolée. Cette forteresse est grande comme la ville de Saint-Malo, et renferme dans son enceinte une colline sur laquelle on voit encore les restes de notre église de Saint-Paul, où saint François-Xavier a tant prêché. La garnison n'est que de deux cent quinze hommes et six cavaliers. Plusieurs sont catholiques; le tout est ramassé de diverses nations d'Europe. Ses bastions sont assez bons; il y a de beaux canons et en

quantité, mais peu de monde pour les servir; la rade est belle et vaste; c'est une anse que la côte forme en cet endroit; nous n'y avons trouvé que deux ou trois méchans navires sans défense, et des barques construites à la façon des Indes. Les fruits de Malaca sont délicats; on en trouve de toutes les espèces. Il y a des mosquées pour les maures, un temple dédié aux idoles de la Chine; enfin, l'exercice public de toutes sortes de sectes y est permis par les Hollandais. La seule vraie religion en est bannie. Les catholiques sont contraints de s'enfoncer dans l'épaisseur des bois pour y célébrer les sacrés mystères.

Nous passâmes à sept lieues de Malaca, vis-à-vis d'un port qui vaut bien Malaca même. C'est une autre anse très-commode avec une jolie rivière, dans laquelle on peut entrer. Avant que de quitter Malaca, nous nous y sommes vus à deux doigts de notre perte. La nuit du 10 septembre, il s'éleva tout d'un coup une si furieuse *tempête*, que nous n'avions encore rien vu de semblable. L'air étoit en feu, la mer en furie, le vent terrible et la pluie effroyable. Comme on ne croyoit demeurer ici qu'un jour au plus, que d'ailleurs la mer y est ordinairement assez calme, on n'avoit mouillé qu'une ancre; la plupart des matelots étoient allés à terre, et le peu qui restoit dormoit en assurance. L'orage les éveilla bientôt; on jeta le mieux qu'on put une seconde ancre à la mer; il en fallut jeter une troisième, et si M. de la Roque n'avoit fait travailler tout l'équipage, et virer continuellement au cabestan, nous nous serions infailliblement perdus. Nous demeurâmes à deux pieds d'eau jusqu'à deux heures du matin, que nous mîmes à la voile.

Le 24 septembre, nous étions à la vue de *Polcondor* avec un vent favorable. On avoit quelque dessein de relâcher à cette île; mais le vent devenant encore meilleur pour aller en route, il se trouva directement contraire pour relâcher

à Polcondor, dont le mouillage étoit difficile et la passe trop étroite pour pouvoir louvoyer.

Le 29, on savoit bien à peu près que nous étions par le travers d'un grand banc de roche, qui a plus de cent lieues de long, et qu'on appelle le *Paracel;* mais on ne s'attendoit pas que nous irions nous mettre au milieu. On sonda le soir vers les quatre heures, et l'on ne trouva point le fond. Il survint un grain de vent, qui nous fit faire bien du chemin en peu d'heures. A cinq heures et demie, comme on alloit dire la prière, on fut surpris de voir la mer qui changeoit tout-à-fait de couleur. Après la prière on vit très-distinctement le fond, qui étoit de rochers très-pointus. Voilà une grande alarme ; tout le monde se crut perdu sans ressource ; on sonde, et l'on ne trouve que sept brasses ; on monte à la découverte, et l'on voit la mer blanchir et briser devant nous. Si l'on s'étoit trouvé là pendant la nuit, ou s'il étoit survenu un de ces coups de vent qui sont si ordinaires dans ces mers, nous aurions péri à coup sûr. Tout ce qu'on put faire fut de rebrousser chemin et de retourner promptement sur ses pas.

La nuit approchoit, et l'on trouvoit un fond inégal, et toujours des rochers plus durs que le fer. On ne douta pas que nous ne fussions sur le Paracel, et l'on attendoit le moment que notre vaisseau se briseroit comme un verre. Dieu travailloit pour nous sans que nous le sussions encore. Un grain, qui paroissoit devant nous, s'étant dissipé assez vite, il s'éleva un petit vent arrière, qui nous retira des portes de la mort. Tant que dura le danger, on n'entendoit point sur le vaisseau tout ce tintamarre qui s'y entend presque toujours. C'étoit un triste et sombre silence ; la conscience, si j'ose ainsi parler, paroissoit peinte sur le visage de chacun.

J'appris en cette occasion par mon expérience, ce que j'avois lu souvent dans diverses relations, la différence

qu'il y a entre le danger, quand on le voit de loin au pied d'un oratoire, et quand on s'y trouve engagé. N'ayant plus vraisemblablement qu'un moment de vie, jamais les grandes vérités que nous méditons souvent ne s'étoient présentées de cette sorte à mon esprit. Qu'on se trouve alors heureux d'avoir entrepris quelque chose pour Dieu, et qu'on forme aisément la résolution de s'épargner moins que jamais à l'avenir!

Entre sept ou huit heures du soir on sonda, et comme on ne trouvoit plus de fond, on se vit hors de danger; mais si le péril passa, j'espère que l'impression qu'il fit dans le cœur de plusieurs personnes ne passera pas si vite, et qu'elle produira les fruits qu'il est probable que Dieu a singulièrement en vue, quand il excite de pareilles tempêtes.

Je ne sais pas ce que Dieu nous prépare à la Chine, mais nous n'avons pas été jusqu'ici sans épreuves. Les anciens missionnaires disent que c'est un bon signe. Au moins, grâces à Dieu, nous ne souhaitons rien plus ardemment que de répondre fidèlement aux desseins que le ciel a sur nous.

Quoique nous ne fussions pas loin de la Chine, nous étions encore en grand danger de n'y pas arriver, parce que la saison étoit passée, et que les vents étoient dérangés depuis le 27 septembre. Nous redoublâmes nos prières. Le père Bouvet fit paroître plus que jamais son zèle et sa confiance en Dieu, qui nous exauça enfin : car le 15 octobre, vers les sept heures du matin, nous vîmes la terre promise.

C'étoit l'île chinoise de *Sancian,* où saint François-Xavier nous avoit conduit à une journée de son tombeau. Les premiers jours on ne savoit où l'on étoit; à peine vouloit-on nous croire, nous autres jésuites, après que nous eûmes été à ce glorieux tombeau pour satisfaire notre dévotion,

et pour nous acquitter d'un vœu que nous avions fait. Nous partîmes pour ce saint pélerinage un jeudi 9 octobre; et, après avoir fait quatre bonnes lieues par mer et une par terre, nous nous trouvâmes tout d'un coup au lieu que nous cherchions. Nous aperçûmes une assez grande pierre élevée debout, et du moment que nous pûmes lire ces trois ou quatre mots portugais : *Aqui foi sepultado san Francisco-Xavier*, nous baisâmes plusieurs fois une terre si sainte; quelques-uns l'arrosèrent de leurs larmes, et je me trouvai pénétré de sentimens si vifs, si doux et si consolans, que je fus plus d'un quart d'heure comme ravi, et sans pouvoir penser à autre chose qu'à goûter ce que je sentais.

Après ces premiers transports de ferveur, nous examinâmes exactement ce monument; puis, avec des branches d'arbres et un morceau de voile, nous bâtimes une pauvre tente, qui ne représentoit pas mal la cabane sous laquelle saint François-Xavier mourut. Enfin, nous chantâmes le Te Deum avec les litanies du saint, et nous entrâmes dans la plus belle et la plus charmante nuit qu'on puisse peut-être passer en ce monde.

Que le plaisir qu'on goûte est pur, lorsque, dans une occasion comme celle-ci, l'on se communique les uns aux autres tout ce qu'on pense et tout ce qu'on sent au fond du cœur! « Nous commençons, disoit l'un, notre apostolat dans le lieu où saint François-Xavier acheva le sien. Il ne put pénétrer plus avant dans le vaste empire de la Chine, et nous allons y entrer sans aucun obstacle. Que ne devons-nous pas espérer d'y faire pour la gloire de Dieu sous la protection d'un saint qui a pu nous en ouvrir la porte? — Il mourut ici pour la gloire de Jésus-Christ, disoit l'autre, épuisé de travaux, après avoir converti des nations entières; aurions-nous bien le bonheur de mourir de même? » On chantoit ensuite les litanies de la très-sainte Vierge.

Dans une autre pause, on disoit le chapelet, on revenoit aux louanges du saint, et ces prières étoient mêlées d'entretiens, qui valoient bien des prières. L'on parcouroit les vertus de l'apôtre de l'Orient; je n'en trouvois aucune dont je n'eusse besoin et qui ne me manquât. Quelqu'un se souvint de cette nuit que saint Ignace passa tout entière dans l'église de Monserrat, devant l'image de la très-sainte Vierge, lorsqu'il voulut se consacrer entièrement à Dieu. La veille que nous fîmes au tombeau du saint apôtre nous parut assez semblable, et nous la nommâmes notre nuit d'armes.

Avec ces sortes de réflexions nous vîmes renaître le jour, et nous eûmes l'avantage et la consolation, huit prêtres que nous étions, de dire la sainte *messe* en ce lieu-là un vendredi, jour de saint François de Borgia. La pierre du tombeau de l'apôtre des Indes faisoit le fond de notre autel, que nous avions élevé sur l'endroit même où il paroît clairement que ce saint fut enterré. Nous sommes, non-seulement les premiers jésuites français qui aient eu cet honneur, mais même personne ne l'a eu avant nous que le père Caraccio, jésuite italien de grand mérite, mort depuis peu des fatigues immenses de ses travaux apostoliques. Après les messes, on chanta de nouveau le *Te Deum*, on baisa la terre cent fois; nous en prîmes tous avec respect, pour nous en servir comme d'une précieuse relique, et nous nous en revînmes chantant les louanges du saint dont nous venions de tâcher de recueillir l'esprit.

Nous voilà enfin arrivés à la Chine au bout de sept mois, puisque nous partîmes de la Rochelle le 7 mars 1698, et que nous avons mouillé devant Sancian le 6 octobre; et encore de ces sept mois il faut retrancher plus de vingt jours qu'on a perdus au Cap, à Achen, à Malaca et à deux ou trois îles désertes, et qu'on auroit peut-être pu mieux employer. Il faut de plus en ôter tout le temps

qu'on a mis à gagner Achen, et à passer le détroit de Malaca ; c'est toujours près de deux mois. Il n'en falloit pas tant pour aller droit de Java jusqu'à la Chine : et je ne m'étonne pas qu'un petit navire anglais, que nous avons trouvé à Canton, n'ait mis que cinq mois, et même un peu moins, à faire son voyage. On verra du moins par le nôtre qu'en six mois, pourvu que l'on ne s'égare pas, on peut venir fort aisément de France à la Chine.

Mais, pour être à Sancian, nous n'étions pas encore rendus au terme, et sans le père Bouvet, il eût fallu rester où nous nous trouvions. Il partit pour aller trouver le mandarin le plus proche, qui demeure à une petite ville nommée Couang-Hai. Il envoya bientôt de là des nouvelles et du secours à M. de la Roque. Un mandarin vint avec des pilotes côtiers, qui répondirent sur leur tête de mener le vaisseau jusqu'à plus de la moitié du chemin de Canton. Il y avoit deux routes pour y aller ; l'une au travers des îles, l'autre en prenant le large ; mais cette route étoit dangereuse en cette saison, où il ne faut qu'un coup de vent pour pousser un vaisseau très-loin, et l'obliger d'aller relâcher jusqu'aux Moluques. Nous prîmes cependant ce dernier chemin en louvoyant opiniâtrément jusqu'à Macao. Nous n'appareillâmes devant Sancian que le 13 octobre, et nous mouillâmes le 24 devant l'île de Macao. Pendant ce temps-là le père Bouvet passa de Couang-Hai à Canton pour donner avis à la cour de son arrivée ; et, après avoir écrit et pris des mesures avec les mandarins, il revint au devant du vaisseau par dedans les îles.

La ville de *Macao* a été bâtie par les Portugais, qui obtinrent cette faveur extraordinaire pour avoir battu et dispersé des pirates qui assiégeoient la ville de Canton ; elle est située dans une petite péninsule, ou plutôt sur la pointe d'une île qui porte ce nom. Cette langue de terre ne tient au reste de l'île que par une gorge fort étroite,

où l'on a bâti une muraille de séparation. Quand on mouille au dehors comme nous fîmes, on ne voit de tous côtés que des îles qui font un grand cercle, et l'on ne découvre que deux ou trois forteresses sur des hauteurs et quelques maisons qui sont à un bout de la ville : on diroit même que les forteresses et les maisons tiennent à une terre fort élevée, qui borne la vue de ce côté-là; mais entre cette terre, qui fait une île assez grande, et Macao, il y a un beau port, et la ville s'étend par dedans le long de ce rivage. Les maisons sont bâties à l'européenne, mais un peu basses. Il y a encore ici de la verdure et un peu de l'air des Indes.

Les Chinois sont en plus grand nombre dans Macao que les Portugais. Ceux-ci sont presque tous métis, et nés dans les Indes ou à Macao même. Il s'en faut beaucoup qu'ils soient riches; aussi les Chinois ne font-ils plus guère de cas d'eux. Les fortifications de Macao sont assez bonnes, le terrain fort avantageux, et il y a beaucoup de canons; mais la garnison est mal entretenue, et comme tout lui vient de Canton, les Chinois sont sans peine les maîtres. Il y a un gouverneur portugais et un mandarin, dont tout le pays dépend, et dont le palais est au milieu de la place. Quand il veut quelque chose, c'est aux Portugais d'obéir. On ne peut pas faire plus d'honneur ni plus de caresses que ce mandarin en a fait à tous les François. Jamais étrangers n'ont été reçus de cette manière en ce pays-ci. Il est vrai que jamais il n'y étoit venu de vaisseau comme le nôtre. Le nom du roi ne perd rien de sa grandeur, quand on le prononce à six mille lieues loin de la France, et il imprime dans les cœurs de la plus fière nation du monde un certain respect qui n'accompagne point le nom des autres princes étrangers.

Le père Bouvet vint nous joindre. Il étoit dans une galère presque aussi longue que notre frégate. Il avoit toutes

les marques de distinction qu'ont coutume d'avoir dans cet empire les *king-tchaïs*, c'est-à-dire les envoyés de la cour; et nos François, qui le virent, ne furent pas peu surpris de ce qu'on leur avait assuré en France que ce père n'étoit rien moins qu'un envoyé de l'empereur de la Chine. Les jésuites de Macao nous écrivirent une lettre toute pleine de bonté et de charité. Le père Bouvet alla avec le père Régis voir le révérend père Ciceri, évêque de Nankin, et les autres jésuites qui étoient à l'île Verte.

L'*île Verte* porte ce nom, parce qu'elle est très-bien boisée et fort agréable, et que d'ailleurs tous les lieux d'alentour sont nus et comme déserts; elle est assez proche de la muraille qui sépare la ville de Macao du reste de l'île. C'est la maison de campagne des jésuites portugais; la chapelle est propre, et le corps de logis est assez bien bâti; mais surtout l'ombre et la fraîcheur rendent ce lieu fort agréable. Le révérend père Ciceri l'avoit choisi pour y faire une retraite de quelques jours. C'est une solitude toute propre pour un homme apostolique, qui veut quelque temps à l'écart, comme Moïse, consulter le Seigneur, et prendre de nouvelles forces, pour travailler ensuite avec plus d'ardeur à la conversion des peuples. Mais il est temps d'achever mon voyage et de me rendre à Canton.

Nous mouillâmes fort heureusement à trois lieues de cette grande ville, le dimanche 2 novembre. Le chemin depuis Macao jusqu'au mouillage est difficile, surtout pour un vaisseau comme le nôtre, qui tiroit plus de dix-sept pieds d'eau; et si le père Bouvet n'eût amené avec lui les deux plus habiles pilotes de tout le pays, nous ne l'eussions peut-être jamais fait. On commence à voir ce que c'est que la Chine quand on est entré dans la rivière de Canton. Ce sont sur les deux bords de grandes campagnes de riz, vertes comme de belles prairies, qui s'étendent à perte de vue, et qui sont entrecoupées d'une infinité de

petits canaux : de sorte que les barques qu'on voit souvent aller et venir de loin, sans voir l'eau qui les porte, paroissent courir sur l'herbe. Plus loin dans les terres l'on voit les coteaux couronnés d'arbres sur le haut, et travaillés à la main le long du vallon, comme les parterres du jardin des Tuileries. Tout cela est mêlé de tant de villages, d'un air champêtre et si bien varié, qu'on ne se lasse point de regarder, et qu'on a regret de passer si vite. Enfin, nous eûmes le bonheur d'entrer dans Canton la nuit du 6 au 7 novembre, après huit mois de navigation, depuis notre départ de France. Nous logeons dans une espèce d'hôtel ou de maison publique aux frais de l'empereur. Le père Bouvet en a fait donner un semblable à M. de la Roque et aux officiers françois. Les Chinois appellent ces sortes de maisons *Tong-Koen ;* l'on n'y met que des envoyés de la cour.

La ville de *Canton* est plus grande que Paris, et il y a pour le moins autant de monde. Les rues sont étroites et pavées de grandes pierres plates et fort dures, mais il n'y en a pas partout. Avec les chaises, qu'on loue ici pour peu de chose, l'on se passe aisément de carrosses, dont il seroit d'ailleurs presque impossible de se servir. Les maisons sont très-basses et presque toutes en boutiques; les plus beaux quartiers ressemblent aux rues de la foire Saint-Germain ; il y a presque partout autant de peuple qu'à cette foire; aux heures qu'elle est bien fréquentée, on a de la peine à passer (1). On voit très-peu de femmes, et la plupart du peuple qui fourmille dans les rues, sont de pauvres gens chargés tous de quelque fardeau ; car il n'y a point d'autre commodité pour voiturer ce qui se vend et

(1) Cette foire n'existe plus ; on a construit sur son emplacement un des plus beaux marchés que l'on puisse voir, non-seulement à Paris, mais dans les autres capitales de l'Europe.

ce qui s'achète, que les épaules des hommes. Ces porte-faix vont presque tous la tète et les pieds nus; il y en a qui ont un vaste chapeau de paille, d'une figure fort bizarre, pour les défendre de la pluie et du soleil. Tout ce que je viens de dire forme, ce me semble, encore une idée de ville assez nouvelle, et qui n'a guère de rapport à Paris. Quand il n'y auroit que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières où l'on ne voit aucune fenètre, et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart, et souvent fermées de simples claies de bambous en guise de porte? Il faut tout dire: on rencontre à Canton d'assez belles places et des arcs de triomphe assez magnifiques, à la manière du pays. Il y a un grand nombre de portes quand on vient de la campagne, et qu'on veut passer de l'ancienne ville dans la nouvelle. Ce qui est singulier, c'est qu'il y a des portes au bout de toutes les rues, qui se ferment un peu plus tard que les portes de la ville. Ainsi, il faut que chacun se retire dans son quartier sitôt que le jour commence à manquer. Cette police remédie à beaucoup d'inconvéniens, et fait que pendant la nuit tout est presque aussi tranquille dans les plus grandes villes que s'il n'y avoit qu'une seule famille.

La demeure des mandarins a je ne sais quoi qui surprend. Il faut traverser un grand nombre de cours avant que d'arriver au lieu où ils donnent audience et où ils reçoivent leurs amis. Quand ils sortent, leur train est majestueux. Le *tsong-tou*, par exemple (c'est un mandarin qui a l'intendance de deux provinces), le tsong-tou, dis-je, ne marche jamais sans avoir avec lui cent hommes pour le moins. Cette suite n'a rien d'embarrassant : chacun sait son poste; une partie va devant lui avec divers symboles et des habits fort particuliers : il y a un grand nombre de soldats qui sont quelquefois à pied : le mandarin est au milieu de tout ce cortége élevé sur une chaise fort grande

et bien dorée, que six ou huit hommes portent sur leurs épaules. Ces sortes de marches occupent souvent toute une rue. Le peuple se range des deux côtés, et s'arrête par respect jusqu'à ce que tout soit passé.

Les *bonzes* sont ici en fort grand nombre. Il n'y a pas de lieu où le démon ait mieux contrefait les saintes manières dont on loue le Seigneur dans la vraie Église. Les prêtres de Satan ont de longues robes qui leur descendent jusqu'aux talons, avec de vastes manches qui ressemblent entièrement à celles de quelques religieux d'Europe. Ils demeurent ensemble dans leurs pagodes comme dans des couvens, vont à la quête dans les rues, se lèvent la nuit pour adorer leurs idoles, chantent à plusieurs chœurs, d'un ton qui approche assez de notre psalmodie. Cependant ils sont fort méprisés des honnêtes gens, parce qu'avec ces apparences de piété, on sait leurs divers systèmes sur la religion, qui sont tous pleins d'extravagances, et que ce sont pour la plupart des gens perdus de débauche. Ils ne sont guère mieux venus auprès du peuple, qui ne pense qu'à vivre, et dont toute la religion ne consiste qu'en des superstitions bizarres que chacun se forme à sa fantaisie.

J'obliois de dire qu'il y a une espèce de *ville flottante* sur la rivière de Canton; les barques se touchent et forment des rues. Chaque barque loge toute une famille, et a, comme des maisons régulières, des compartimens pour tous les usages du ménage. Le petit peuple, qui habite ces casernes mouvantes, en sort dès le matin pour aller pêcher ou travailler au riz, qu'on sème et qu'on recueille ici trois fois l'année.

Pour nouvelles de la *cour de Pékin*, nous avons appris, par des lettres que le père Bouvet reçut à son arrivée à Canton, que jamais l'empereur ne s'est mieux porté, qu'il n'a jamais été plus glorieux ni plus admiré de ses sujets. Il

vient d'aller lui-même en personne dans la Tartarie occidentale, à la tête d'une nombreuse armée : il a répandu la terreur à cinq cents lieues à la ronde, et défait le seul ennemi qui lui restât dans ses deux empires. Il ne s'applique plus qu'à rendre ses sujets heureux. Il ouvre ses magasins de riz ; il en fait couler jusqu'au fond de la Corée. Les peuples s'estiment heureux de vivre sous le règne d'un prince si accompli ; mais ce qui nous donne une bien plus grande joie, c'est que ce prince favorise plus que jamais la religion chrétienne. Il dit que c'est la vraie loi ; il est ravi d'apprendre que quelques grands seigneurs l'embrassent ; et qui sait si le temps ne s'approche point où Dieu lui fera la grâce de l'embrasser lui-même ? Autrefois saint Louis envoya une célèbre ambassade à l'empereur du Catai. Il n'y a jamais eu d'autre Catai que la Chine, comme tous les savans en conviennent aujourd'hui. Le dessein de ce saint roi étoit de porter cet empereur à embrasser la religion chrétienne. Oh ! si Dieu nous donnoit la joie de voir achever, par le plus grand et le plus glorieux des successeurs de saint Louis, ce que ce zélé monarque commença de vouloir faire ! Enfin, l'empereur a toujours la même confiance aux jésuites françois. Tout le monde convient que le père Gerbillon est l'appui du christianisme dans l'empire. Le père de Visdelou, qui est très-habile dans les mathématiques et dans les sciences chinoises, est allé, par ordre de l'empereur, en quelques provinces, pour empêcher les débordemens des rivières qui ruinoient tout le pays. Le père de Fontaney vint l'an passé à Canton, par ordre de l'empereur, pour savoir des nouvelles du père Bouvet, et pour le recevoir en cas qu'il y fût arrivé. Ce prince l'attend avec impatience. Ainsi, nous ne pouvions pas venir ici dans de plus heureuses conjonctures. Nous savons de plus que quatre des plus anciens et des plus excellens missionnaires sont morts après avoir blanchi

dans les travaux de cette mission, et gagné une infinité d'âmes à Dieu. Ce sont les pères Prosper Intorcetta, Adrien Grelon, Jean Valat et Dominique Gabiani : il y a plus de cinquante ans que le père Valat partit de France ; on dit qu'il fit le voyage par terre, et qu'il arriva au bout d'un an à la Chine. Il faut réparer ces grandes pertes. Je prie tous les jours notre Seigneur qu'il inspire à beaucoup de nos frères de traverser la mer pour venir partager avec nous des travaux qui peuvent être si glorieux et si féconds. Quand nous vivrions ici autant que le père Valat et les autres pères que nous venons de perdre, nous mourrions avant que d'avoir pu parcourir toutes les villes de la Chine, et nous laisserions encore bien des idolâtres après nous.

Plus les secours seront prompts et nombreux, plus la religion fera de progrès : non-seulement parce que plusieurs missionnaires font ce qu'un plus petit nombre ne sauroit faire, mais encore parce que le moyen le plus sûr de convertir en peu de temps tout un pays, c'est de convertir d'abord avec éclat une partie considérable de ses habitans. Cela donne de la curiosité aux autres d'apprendre ce qui a pu faire un mouvement si subit, et quand on connoît bien le christianisme, on n'est plus si éloigné de l'embrasser. Nous ne cesserons point, mon révérend père, de vous recommander toujours un dessein si digne de votre zèle et de votre attention. L'intérêt de Dieu vous y engage, et le besoin que nous avons pour sa gloire d'une protection comme la vôtre. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE DU PÈRE BOUVET

AU RÉVÉREND PÈRE DE LA CHAISE,

CONFESSEUR DU ROI.

A Pékin, le 30 de novembre 1699.

Mon très-révérend père, quelque heureux qu'ait été le premier voyage que je fis, il y a quatorze ans (en 1685), de Brest à Siam, sur *l'Oiseau*, frégate du roi, avec cinq autres prêtres de notre compagnie, les pères de Fontaney, Tachard, Gerbillon, le Comte et de Visdelou, je puis dire que celui que je viens de faire l'a été encore davantage. Nous étions partis cette dernière fois plus tard que la première, et pour un terme beaucoup plus éloigné; nous étions dépourvus de cartes et de pilotes, qui sont absolument nécessaires pour naviguer avec quelque sûreté dans les mers de la Chine; et cependant nous n'avons pas laissé de mouiller heureusement aux îles de Canton, sept mois après notre départ de la Rochelle, quoique nous eussions séjourné malgré nous quatorze jours au cap de Bonne-Espérance, et touché depuis en trois autres endroits; et, ce qui est plus surprenant, quoique nous eussions manqué le détroit de la Sonde, qu'on avoit regardé jusqu'à présent en France comme l'unique route pour faire en droiture le voyage d'Europe à Siam et à la Chine: mais, bien loin que cette disgrâce nous ait été désavantageuse, elle a servi à nous faire trouver à Malaca les cartes et les pilotes qu'on nous eût apparemment empêché de trouver ailleurs.

Nous n'avons eu qu'un très-petit nombre de malades pendant notre voyage, et nous sommes arrivés, grâce à Dieu, à

notre terme, en bonne santé, au nombre de *onze missionnaires;* car, quoique nous ne nous fussions embarqués que neuf à la Rochelle (les pères Bouvet, Dolzé, Parnon, de Broisia, de Premare, Regis, Perennin, Geneix et le frère de Belleville), M. le chevalier de la Roque voulut bien augmenter notre troupe, en prenant encore dans son vaisseau les pères Domenge et Barborier, que nous rencontrâmes au cap de Bonne-Espérance, sur l'escadre de M. des Augers.

Ce qui fut pour nous un grand sujet de consolation, en arrivant à la Chine, c'est que, conformément à nos désirs et aux vœux que nous offrions continuellement à Dieu pour l'heureux succès de notre voyage, et surtout depuis environ deux mois, nous eûmes le bonheur de prendre terre à l'île de Sancian, contre l'attente et contre l'intention même de nos pilotes, qui, ayant désespéré la veille de pouvoir gagner cette île, avoient changé de route pour aller mouiller à la vue de Macao. Nous profitâmes d'une occasion si favorable pour visiter le lieu où le corps de saint François-Xavier fut inhumé la première fois, lorsqu'il finit la carrière de ses travaux apostoliques, et nous y allâmes recueillir avec la poussière de son ancien tombeau quelques étincelles de ce feu et de ce zèle vraiment apostolique, dont le cœur de ce grand apôtre brûla pendant sa vie, et dont il embrase encore tous les jours ceux qui ont le bonheur de l'imiter et de marcher sur ses traces. Comme je découvris le premier ce tombeau par les questions que je fis à quelques pêcheurs de cette île, je fus aussi le premier qui eut la consolation de le visiter avec M. de Beaulieu, enseigne de *l'Amphitrite,* officier fort attaché à ses devoirs envers Dieu, et fort zélé pour le service du roi.

Il commandoit la chaloupe de *l'Amphitrite,* que M. le chevalier de la Roque avoit fait armer pour me conduire

jusqu'à Coang-haï, ville de la province de Canton, située sur le bord de la mer, vis-à-vis de l'île de Sancian, qui en relève. J'y allai donc, dans l'espérance de trouver quelque pilote du pays qui pût nous conduire sûrement jusqu'à l'embouchure de la rivière de Canton, où nous avions dessein d'entrer.

En faisant le trajet de l'île de Sancian à Coang-haï, nous rencontrâmes trois galères armées contre des petits pirates qui écument ces mers, et commandées par un officier chinois que j'avais vu cinq ans auparavant à Canton, et qui me reconnut d'abord. Il m'obligea de monter sur sa galère, et se fit notre conducteur au *tombeau de saint François-Xavier,* où il avoit été plusieurs fois comme à un lieu révéré dans toute l'île. Nous mouillâmes à une petite portée de mousquet de ce saint lieu, et, après avoir mis pied à terre et marqué nos respects et notre vénération au saint apôtre, par plusieurs révérences et prosternations que nous fîmes partie à la chinoise et partie à l'européenne, nous chantâmes le *Te Deum* en actions de grâces de la protection sensible que ce grand saint nous avoit obtenue du ciel pendant tout le voyage, et fîmes ensuite diverses autres prières en commun et en particulier, avec des sentimens de dévotion proportionnés à la sainteté de ce lieu. Cette petite fête fut terminée par une triple salve de tout ce que nous avions de boîtes, de pierriers et de mousquets dans la chaloupe, accompagnée d'autant de cris de *vive le roi*. L'ordre avec lequel cela s'exécuta, sous la sage conduite de M. de Beaulieu, charma tous les Chinois qui en furent témoins, et leur donna en même temps une idée très-avantageuse de notre nation.

Mes compagnons, à qui j'avois indiqué le lieu où étoit le tombeau du saint apôtre, avant que de l'avoir visité moi-même, brûlant d'une sainte impatience d'y aller rendre leurs devoirs, n'attendirent pas que je leur en fisse savoir des

nouvelles plus certaines. L'ardeur qui les transportoit leur fit grimper une haute montagne, chargés des ornemens sacerdotaux et de tout ce qui étoit nécessaire pour célébrer les saints mystères. Après plusieurs heures de marche précipitée à travers ces lieux sauvages et escarpés, ils arrivèrent hors d'haleine au terme désiré de leur pélerinage. Ils y passèrent toute la nuit en veilles et en prières avec quelques autres personnes, qui eurent la dévotion de les y accompagner. Ils y célébrèrent le lendemain matin huit messes de suite, avec des sentimens d'une dévotion qu'on ne sent guère ailleurs que dans ces sortes de lieu.

Comme nous avions bien observé les uns et les autres la situation du lieu, une de nos premières pensées, quand on se vit rassemblés, fut de déterminer la forme et la grandeur de la petite chapelle que nous voulions faire élever à la mémoire de l'apôtre de l'Orient, selon le vœu solennel que nous en avions fait deux mois auparavant, en cas que ce grand saint nous obtînt du ciel la grâce d'arriver cette année-là à la Chine, comme nous avons fait heureusement.

L'officier chinois qui m'avoit conduit au tombeau de saint François-Xavier, me mena ensuite à Coang-haï. Il avertit incontinent le gouverneur de la place, dont il dépendoit, de mon retour d'Europe, et du sujet qui m'avoit porté à m'adresser à lui. Ce mandarin, qui m'avoit vu plusieurs fois à Canton, et qui me connoissoit, donna ordre devant moi à l'officier des galères de prendre le meilleur pilote de Coang-haï, et d'aller avec ses galères et notre chaloupe conduire notre vaisseau vers Macao. Pour moi, il me fit accompagner par terre avec les honneurs de king-tchaï ou d'envoyé de l'empereur ; ce que les autres mandarins que je rencontrai sur ma route firent à son exemple jusqu'à Canton, ville capitale de la province de ce nom, où j'avois pris depuis deux jours la résolution

de me rendre, pour donner promptement avis en notre cour de notre arrivée, et pour procurer à *l'Amphitrite* de nouveaux secours.

Pendant les trois jours que je fus obligé d'y séjourner, pour recevoir et rendre les visites de tous les officiers-généraux de la province, qui me vinrent faire compliment sur mon prompt et heureux retour, j'obtins du vice-roi et du grand douanier, pour *l'Amphitrite*, la liberté d'entrer aussi avant qu'il voudroit dans la rivière, avec cette distinction qu'il ne seroit ni visité ni mesuré des douaniers, et qu'il ne payeroit aucun droit, non pas même ceux de mesurage et d'ancrage, que tout vaisseau doit à l'empereur.

Je montai ensuite sur une barque que me donna le vice-roi, et je retournai en diligence, avec deux pilotes chinois très-habiles, porter ces bonnes nouvelles à bord de *l'Amphitrite*, que je croyois trouver à l'embouchure de la rivière, et que j'allai chercher jusqu'à l'île de Sancian, passant et repassant encore deux fois devant le tombeau de saint François-Xavier; mais ce fut inutilement que j'allai si loin; car pendant que je passois entre les îles, le vaisseau, qui avoit pris le large, vint mouiller à la vue de la ville de Macao, où je le trouvai à mon retour.

M. le chevalier de la Roque, et les autres officiers du vaisseau, apprirent avec beaucoup de joie les bonnes nouvelles que je leur apportai. Ils jugèrent par les honneurs que les Chinois, et particulièrement les mandarins, me faisoient malgré moi, qu'ils seroient reçus agréablement. Ainsi on ne balança pas un seul moment à entrer dans la rivière, et les deux pilotes que j'avois amenés conduisirent le vaisseau à deux lieues des murailles de la ville de *Canton*, où l'on mouilla.

Pendant ce temps-là, je me rendis dans cette grande ville pour ménager la permission de mettre nos malades

à terre dans le village voisin du lieu où l'on devoit débarquer. Je trouvai heureusement le *tsong-tou;* c'est un mandarin dont l'autorité égale celle du vice-roi, avec cette différence que le tsong-tou a pouvoir sur deux provinces, et que le vice-roi n'a le gouvernement que d'une seule. Comme je connoissois très-particulièrement ce mandarin, j'obtins de lui et du vice-roi un *cong-koen* pour M. le chevalier de la Roque, et pour messieurs ses officiers. On appelle cong-koen à la Chine les hôtels ou maisons publiques, où l'on loge les personnes de qualité, et les mandarins que la cour envoie avec honneur dans les provinces. Pour moi, je logeai dans le même cong-koen où j'avois logé à mon départ de la Chine pour venir en France, et j'y fus traité à peu près de la même manière que je l'avois été auparavant. L'empereur étoit dans la Tartarie orientale, quand nous arrivâmes à Canton; mais sitôt qu'il fut de retour à Pékin, il envoya en poste trois king-tchaïs pour venir me recevoir. Ces trois king-tchaïs ou envoyés étoient le père de Visdelou, jésuite françois, le père Suarez, jésuite portugais, et un Tartare mantcheou, nommé *Hencama,* chef d'un tribunal de la maison de l'empereur.

En arrivant ils nous dirent, en présence du vice-roi, du général de la milice, et de tous les autres mandarins ou officiers-généraux de la province, que l'empereur avoit eu de la joie de ce que j'étois heureusement arrivé avec mes compagnons; que sa majesté souhaitoit que j'en amenasse *cinq* avec moi à la cour, et qu'il donnoit aux autres une entière liberté d'aller par tout son empire prêcher la loi du Seigneur du ciel; qu'il prétendoit qu'on remît à *l'Amphitrite,* qui m'avoit apporté, tous les droits de mesurage et d'ancrage; qu'il accordoit aux *marchands* venus dans ce vaisseau la permission qu'ils avoient demandée de prendre une maison à Canton, et d'y faire un établissement

pour leur commerce; qu'enfin il approuvoit le bon accueil qu'on avoit fait à notre nation, et qu'il souhaitoit qu'on la traitât dorénavant avec encore plus d'honneur et de distinction.

Quelques jours après, les trois envoyés souhaitèrent que je me trouvasse avec tous mes compagnons dans notre maison de Canton, pour nous faire savoir les ordres de l'empereur. Nous y étant tous rendus, Hencama, en présence des deux autres king-tchaïs, nous dit, de la part de l'empereur, que ce que sa majesté estimoit le plus au monde, c'étoit la vertu, ensuite la science et l'habileté dans les arts; qu'il m'avoit envoyé en France pour y chercher des compagnons qui eussent ces qualités; que, m'étant acquitté avec soin de l'ordre qu'on m'avoit donné, sa majesté en avoit de la joie, et qu'elle vouloit retenir à son service cinq de mes compagnons, et que, pour les six autres, elle leur permettoit d'aller demeurer en quelque lieu de son empire que ce fût, pour y prêcher la religion chrétienne.

Après que les envoyés eurent parlé, nos missionnaires, rangés sur deux lignes, firent en cérémonie neuf prosternations à la manière de la Chine, pour remercier l'empereur de la faveur qu'il leur faisoit. Cela se passa à la vue d'une grande multitude de peuple, qui alla aussitôt en répandre le bruit par toute la ville; ce qui acrédita beaucoup les missionnaires dans Canton.

Cependant le vice-roi et les autres mandarins, pour se conformer à ce que les king-tchaïs avoient marqué, et pour faire encore un meilleur traitement à nos officiers, résolurent de leur donner un *festin* en cérémonie, et de leur remettre les droits de tous les effets qui étoient sur le vaisseau, ce qui alloit à près de dix mille écus; mais ils exigèrent qu'on fît auparavant un *remercîment* de pure cérémonie à l'empereur pour le droit d'an-

crage et de mesurage du vaisseau, qu'on avoit déjà accordé.

Comme ces sortes de remercîmens se font à la Chine avec des prosternations et des cérémonies qui tiennent de la soumission et de l'hommage, nous représentâmes, le père de Visdelou et moi, que le capitaine du vaisseau, à qui il appartenoit de faire la cérémonie du remercîment, étant officier du plus grand et du plus puissant monarque du grand Occident, qui recevoit des hommages sans en rendre à qui que ce soit, ne pouvoit pas faire la cérémonie à la manière de la Chine. Les mandarins, qui vouloient faire honneur à notre nation, et non pas la chagriner, répondirent qu'il suffiroit qu'on la fît d'une manière qui fût honorable pour les deux nations, c'est-à-dire, partie à la chinoise, partie à la françoise; et pour cet effet ils proposèrent eux-mêmes que M. le chevalier de la Roque, tourné du côté de Pékin, écouteroit la parole impériale que le vice-roi, debout et de côté, lui annonceroit, touchant la remise des droits du vaisseau, et qu'il l'écouteroit avec respect, ou bien à genoux, son chapeau sur la tête, faisant ensuite pour remercîment la révérence à la françoise, ou bien, s'il aimoit mieux, qu'il l'écouteroit le chapeau bas et le corps courbé sans mettre aucun genou à terre, et qu'il feroit ensuite la révérence à la françoise.

M. le chevalier de la Roque, n'ayant pas trouvé de difficulté à cette dernière manière de remercier l'empereur, s'offrit de s'y conformer, et il le fit avec un air si noble, qu'il donna dans cette action au vice-roi, et aux autres mandarins qui assistèrent à cette cérémonie, de l'estime pour sa personne et pour sa nation. On le régala ensuite avec tous ses officiers, qui eurent tous après lui, dans cette occasion, le pas au-dessus de tous les officiers-généraux de la province.

J'ai dit en cette occasion; car dans un autre festin, qui fut un festin de cérémonie qu'on leur fit par ordre de la

cour, et où le vice-roi occupa la première place, comme représentant la personne de l'empereur, M. le chevalier de la Roque fut assis au-dessous de lui, mais au-dessus des autres mandarins, qui étoient placés vis-à-vis des officiers françois, qu'on avoit fait asseoir du côté le plus honorable. M. de la Roque, avec qui le vice-roi avoit pris des mesures quelques jours auparavant, avoit mieux aimé être traité de la sorte dans le palais du vice-roi, et par le vice-roi même, que par les autres officiers de la province avec le pas au-dessus d'eux, pour lui et pour tous ceux qui l'accompagneroient.

Après cette cérémonie nous ne demeurâmes pas longtemps à Canton, où nous laissâmes le père de Broisia pour avoir soin de l'église que nous y avons. Le jour de notre départ, le vice-roi, le tsong-tou, le général de la milice, et tous les autres officiers-généraux de la province, encore en habit de cérémonie, vinrent nous conduire jusqu'au bord de la rivière. Nous apprîmes à Nan-tchan-fou, capitale de la province de Kiam-si, que l'*empereur* étoit parti de Pékin, et qu'il s'avançoit vers la province de Nankin; nous prîmes notre route de ce côté-là, et nous le rencontrâmes entre *Yan-tcheou et Hoain-gan*, villes d'un grand commerce, qui sont sur le bord du *canal* par lequel l'empereur venoit.

Ce prince, ayant été averti de notre arrivée, nous envoya le père Gerbillon, qui nous conduisit, sur une petite barque, vers celle de sa majesté. Aussitôt que nous l'eûmes abordée, nous nous mîmes à genoux, selon la coutume, pour nous informer de la santé de l'empereur. Dans ce moment il parut à une fenêtre, et me fit l'honneur de me demander comment je me portois, avec un air de bonté capable de charmer les personnes les moins sensibles. Il nous ordonna ensuite de monter sur sa barque; il se contenta alors de me faire quelques questions, ayant

été auparavant suffisamment instruit de toutes les particularités de mon voyage, par les longues lettres que j'avois écrites à Pékin.

Le même jour sa majesté nous donna, à huit heures du soir, une seconde audience dans son cabinet, et nous parla plus long-temps et avec plus de familiarité encore que le matin. Je lui demandai son agrément pour retourner à Yang-tcheou, où nous avions laissé les *présens* que nous lui avons apportés. Sitôt que nous y fûmes arrivés, nous les arrangeâmes dans un si bel ordre, que plusieurs des principaux seigneurs de la cour, qui les virent et qui ne pouvoient se lasser de les admirer, avouèrent qu'on n'avoit encore rien vu de si rare ni de si curieux en cette cour. L'empereur, qui voulut les considérer de plus près, se fit apporter chaque pièce l'une après l'autre; et comme il se connoît parfaitement en toutes sortes d'ouvrages, il marqua mieux que personne l'estime qu'on en devoit faire. Mais ce qui le frappa davantage, furent les portraits de la maison royale, et surtout celui du roi, dont ce prince ne pouvoit détacher ses yeux, comme si le naturel et la vivacité des couleurs de ce tableau eût retracé sensiblement à ses yeux toutes les merveilles qu'il nous a ouï raconter de notre auguste monarque.

Les pères de Visdelou et Suarez, et Hencama, leur collègue, eurent ordre deux jours après de continuer leur voyage jusqu'à Pékin, et d'y faire porter les présens. Pour moi, l'empereur souhaita que je le suivisse avec le père Gezbillon, en attendant mes quatre compagnons que nous avions laissés derrière.

Comme nous apprimes le lendemain qu'ils n'étoient qu'à trois lieues d'Yang-tcheou, nous allâmes au devant d'eux. L'empereur descendit dans une petite île nommée Kin-chan, qui est au milieu du Kiang, la plus large et la plus profonde rivière de la Chine.

Ce fut dans cette île enchantée que l'empereur les vit tous cinq pour la première fois. Après qu'ils l'eurent salué, selon les cérémonies chinoises, il les fit approcher de sa personne avec une bonté et une familiarité qu'ils admirèrent; il leur fit, sur les sciences et sur les beaux-arts, diverses questions, qui donnèrent lieu à ces pères de faire voir leur capacité, et de connoître l'esprit et la profonde érudition de l'empereur. Ils s'attirèrent, dès cette première audience, l'estime de ce grand prince, qui ne put s'empêcher de dire qu'ils lui sembloient très-bien choisis, très-propres pour son service, et qu'il avoit de la joie de les voir. Mais rien ne marqua mieux combien il étoit content, que le commandement qu'il fit qu'on leur donnât des barques plus légères que celles qu'ils avoient, et qu'ils se joignissent au père Gerbillon et à moi pour le suivre dans tout son voyage, qui dura plus de trois mois.

Quoique je me sois proposé de ne rapporter ici aucune particularité de ce voyage de l'empereur, je ne puis cependant, mon révérend père, me dispenser de vous dire quelque chose des marques de bonté et de bienveillance que sa majesté donna à neuf ou dix missionnaires de diverses nations et de différens ordres, qui furent introduits en sa présence par le père Gerbillon, pour avoir l'honneur de le saluer et de lui offrir quelques petites curiosités. Ce prince les fit tous approcher de sa barque pour leur parler plus familièrement, leur envoya des mets de sa table, et même quelque argent, pour faire voir, par des marques si publiques de sa bienveillance royale, l'estime qu'il fait de tous les missionnaires, et pour les autoriser par-là de plus en plus dans toutes les provinces de son empire; et, afin de faire honneur à notre sainte religion d'une manière encore plus particulière, il envoya aux deux églises qui sont à Nankin, et à celle de Ham-tcheou, capitale de la province de Tche-kiam, une personne pour y adorer

le vrai Dieu, et pour s'informer de l'état de ces églises.

Sur le rapport que fit cet officier, qu'on rebâtissoit l'*église* incendiée de la ville de *Ham-tcheou*, plus célèbre encore par la dernière persécution, qui donna occasion à ce fameux édit en faveur de la religion chrétienne, que par ses peintures et par son architecture, qui la faisoient passer pour la plus belle église de la Chine, il donna une somme d'argent pour achever promptement ce bâtiment.

Des marques si éclatantes et si universelles de l'estime et de l'affection de l'empereur, tant à l'égard des missionnaires qui sont à son service qu'à l'égard de ceux qui demeurent dans les provinces, pourroient faire juger en Europe, à ceux qui les apprendront, que ce prince n'est pas éloigné du royaume de Dieu; mais si, d'un côté, nous avons lieu de rendre au Seigneur mille actions de grâces pour la santé parfaite qu'il lui donne; pour la victoire complète qu'il lui a fait remporter sur le Caldan, roi des Elouths, un des plus puissans princes de la grande Tartarie, dont il a conquis les états, et qui étoit l'unique ennemi qu'il pût craindre; pour le bonheur avec lequel ce grand prince, qui est également aimé et redouté de tous, règne sur ces peuples; en un mot, si nous devons remercier Dieu pour toutes les prospérités dont il le comble en cette vie, d'un autre côté, nous avons saison de craindre que ce ne soit là l'unique récompense de toutes les vertus morales qui éclatent dans sa personne, et de la protection particulière qu'il donne constamment depuis tant d'années à notre sainte religion ou à ceux qui la prêchent dans son empire; à moins que la persévérance de tant de saintes âmes, qui prient depuis si long-temps celui qui tient entre ses mains le cœur des souverains, ne l'oblige enfin à se convertir, et ne lui fasse embrasser des vérités dont il est assez instruit. C'est ce que nous demandons tous les jours au Seigneur, et ce

que nous prions tous les gens de bien de demander pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de toute la Chine. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE PREMARE

AU PÈRE LE GOBIEN.

A Ven-tcheou-fou, le 1er novembre 1700.

Mon révérend père, maintenant que je commence à connoître ce pays-ci, et que Dieu m'a fait la grâce d'apprendre en si peu de temps assez le chinois pour entendre à peu près ce qu'on dit, et pour faire entendre ce que je veux dire, je suis en état de vous instruire de bien des choses concernant ce vaste empire; mais je n'ajouterai rien à ce qu'on vous a écrit tant de fois déjà depuis quelques années : que la Chine est le plus fertile climat et le plus riche pays du monde; que la magnificence de l'empereur et de sa cour, et les richesses des grands mandarins, surpassent ce qu'on peut en dire; qu'on ne voit ici que soie, que porcelaines, que meubles, etc., qui, n'étant pas plus riches, ont pourtant quelque chose de plus brillant que le commun de nos ouvrages d'Europe. Je vous dirai seulement en passant une chose qui semblera d'abord un paradoxe, et qui n'est pourtant que la pure vérité : c'est que le plus riche et le plus florissant empire du monde est avec cela, dans un sens, le plus pauvre et le plus misérable de tous. La terre, quelque étendue et quelque fertile qu'elle soit, ne suffit pas pour nourrir ses habitans. Il faudroit quatre fois autant de pays qu'il y en a pour les mettre à leur aise. Un tiers de ce peuple trop nombreux s'estimeroit heureux s'il avoit autant de riz qu'il lui en faudroit pour se bien nourrir.

On sait que l'extrême *misère* porte à de terribles excès. Quand on est à la Chine, et qu'on commence à voir les choses par soi-même, on n'est pas surpris que les mères tuent ou exposent plusieurs de leurs enfans, que les parens vendent leurs filles pour peu de chose, que les gens soient intéressés, et qu'il y ait un grand nombre de voleurs. On s'étonne plutôt qu'il n'arrive pas quelque chose de plus funeste encore, et que dans les temps de disette, qui ne sont pas ici trop rares, des millions d'âmes se voient périr par la faim, sans avoir recours aux dernières violences, dont on lit des exemples dans nos histoires d'Europe.

Au reste, on ne peut pas reprocher aux pauvres de la Chine, comme à la plupart de ceux d'Europe, leur fainéantise, et qu'ils pourroient gagner leur vie s'il vouloient travailler. Le travail et la peine de ces malheureux est au-dessus de tout ce qu'on peut croire. Un Chinois passera les jours à remuer la terre à force de bras; souvent il sera dans l'eau jusqu'aux genoux, et le soir il est heureux de manger une petite écuellée de riz, et de boire l'eau insipide dans laquelle on l'a fait cuire. Voilà tout son ordinaire. Avec cela plusieurs s'accoutument à souffrir, et si vous en ôtiez les désirs, qui sont si naturels aux misérables, l'innocence de leurs mœurs répondroit assez à leur pauvreté et à la grandeur de leur travail.

La première réflexion que fait faire aux missionnaires la compassion même naturelle qu'on a de ces pauvres gens, c'est de dire : Au moins si nous pouvions leur donner les consolations solides que trouvent ceux qui souffrent en suivant les maximes de l'Évangile; si nous pouvions leur apprendre à sanctifier leurs souffrances en leur proposant les exemples d'un Dieu souffrant pour leur amour, et en leur découvrant les biens infinis et le bonheur éternel qu'ils pourroient se procurer dans le ciel par la vie pauvre, pénible et laborieuse qu'ils mènent sur la terre! Mais com-

ment la voix d'un si petit nombre de missionnaires peut-elle se faire entendre à cette multitude d'infidèles, qu'on ne compte que par millions, dans un pays surtout où vous savez les difficultés qu'il y a à surmonter par rapport à la langue ?

Je ne puis vous expliquer combien les *charités* faites par les missionnaires, quelque petites qu'elles soient, sont utiles et honorables à la religion; elles confirment de plus en plus les infidèles dans la pensée qu'ils ont que nous ne sommes pas venus chercher leurs trésors, mais leurs âmes et leurs personnes, et l'on sait que c'est ici une des considérations qui les préviennent davantage en faveur de notre religion : elles donnent idée aux Chinois de la charité des chrétiens d'Europe, à qui nous faisons tout l'honneur de ces aumônes, déclarant souvent que sans la libéralité de quelques âmes généreuses, nous n'aurions de nous-mêmes ni de quoi nous entretenir, ni de quoi leur faire part de ce que nous avons. Le zèle des personnes qui pensent de si loin à des étrangers qu'ils n'ont jamais vus, et dont ils n'auront jamais besoin, les touche et les attendrit autant que tout le reste.

De plus, ceux qui souffrent et qui sont dans le besoin sont attirés par-là à écouter les instructions qu'on leur fait; ils prennent confiance en des gens qui les aiment, et à proportion que nous leur faisons du bien, ils jugent que nous les aimons, et que nous ne voudrions pas les tromper. Enfin, elles déterminent ceux des chrétiens chinois, qui sont les plus accommodés, à faire à leurs frères en Jésus-Christ des aumônes bien plus considérables que les nôtres. Les bonzes prêchent assez la charité, mais c'est pour eux-mêmes qu'ils la prêchent, et non point pour les pauvres; nous ne prenons rien pour nos ministères, et de plus nous tâchons de pratiquer ce que nous enseignons; mais si la charité devenoit plus libérale, et que vous trouvassiez,

comme il peut arriver, de ces grandes âmes qui ne refusent rien aux propositions qu'on leur fait d'un bien solide et assuré, nous aurions ici de quoi les satisfaire.

Je vous prie de ne vous point fatiguer de nous entendre demander. Je ne me fusse jamais cru capable d'en venir là; mais on change bien de pensée, quand on voit des besoins d'une certaine espèce, et je satisferois mal à mon devoir, si, dissimulant les besoins de nos pauvres églises, j'étois cause par mon silence qu'elles fussent moins secourues. Il y a lieu de croire que nous ne serons pas toujours à charge. Quand le nombre des chrétiens riches et puissans se sera accru, c'est à la Chine et non point en Europe que nous ferons connoître les nécessités de cette chrétienté; mais l'heure n'est pas encore venue. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE TARTRE A SON PÈRE.

Canton, le 17 décembre 1701.

Mon très-cher père, vous me demandâtes à mon départ que je vous fisse savoir les aventures les plus singulières de notre voyage; il faut vous obéir et vous marquer le profond respect que je veux conserver pour vous, en quelque endroit du monde que je me trouve.

Je vous ai écrit de l'île de Gorée pour vous apprendre ce qui nous étoit arrivé depuis notre départ du port Louis.

Nous sommes arrivés au cap Vert le 24 mars 1701. Le lendemain, qui étoit le vendredi saint, M. de la Rigaudière, notre capitaine, voulut qu'on commençât le jour par entendre prêcher la passion de notre Seigneur et par adorer la croix; ce que tout le monde fit avec de grandes démonstrations de dévotion, excepté quelques matelots,

nouveaux convertis, qui allèrent se cacher, pour n'être pas obligés d'assister à cette pieuse cérémonie.

Pendant que nous demeurâmes au *Cap-Vert,* nous fîmes faire les pâques à l'équipage. C'étoit trop pour cela que neuf prêtres que nous étions : on se partagea. Les uns allèrent à la forteresse de Gorée, où ils prêchèrent et confessèrent pendant tout ce saint temps; les autres s'attachèrent à deux vaisseaux malouins, qui étoient au mouillage, où ils trouvèrent de quoi exercer leur zèle; il y en eut qui se transportèrent dans le continent d'Afrique, et qui allèrent à une ville qui s'appelle *Rufisque,* où ils instruisirent quelques Portugais chrétiens. Je suis surpris que depuis que les François se sont emparés de l'île de Gorée, il ne soit encore venu à personne la pensée d'établir là une mission. Il y auroit beaucoup de bien à faire; on y trouveroit des chrétiens peu réglés à réformer, de vertueux catholiques à entretenir dans la piété; des esclaves qui appartiennent aux François, à enseigner et à baptiser; des millions de *nègres mahométans,* plus faciles qu'ailleurs à convertir; car, comme ces peuples ne sont pas fort instruits dans leur religion, et qu'ils ne savent pas ce que leurs prêtres *marabous* leur apprennent en leur lisant une espèce d'Alcoran qui n'est pas celui des Turcs, mais un tissu d'impertinences et de fables grossières; il y a de l'apparence qu'ils écouteroient bien plus volontiers les vérités solides du christianisme, et qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à l'embrasser. Ils honorent le prophète Mahomet, et sont fort religieux à se faire circoncire. La plupart se mêlent de magie; du moins font-ils acheter à très-grand prix des pactes écrits en caractères mystérieux qu'ils appellent *grisgris,* et qu'ils donnent comme des remèdes préservatifs contre toutes sortes de maux. Un de ces nègres ne crut pas, après trente ans de servitude, avoir perdu son temps d'obtenir pour récompense un de

ces grisgris; il prétendoit, en le portant, être à l'épreuve de tous les coups de mousquet et d'épée qu'il pourroit recevoir. Il ne voulut pas cependant que nos François en fissent sur lui aucune expérience.

Gorée est une petite île où il n'y a de place que pour la forteresse et pour quelques habitans; à peine pûmes-nous y trouver assez d'eau pour remplir nos barriques. Le bétail qu'on pourroit tirer du continent qui l'avoisine ne vaut rien, parce qu'il n'y a point de pâturages. L'air y est toujours embrasé et la terre stérile. Dans la campagne on voit des éléphans, des cerfs et des singes. Les habitations ne sont que de méchantes cases couvertes de roseaux; les habitans vont presque nus, et tout leur habit consiste dans une toile de coton dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'à la moitié de la cuisse; c'est tout ce que la chaleur du pays leur permet de porter sur eux. Ils n'ont pour toute nourriture que du millet, point de vin, point de blé, point de fruits. Ce qui est admirable, c'est que ces malheureux ne laissent pas de croire que leur pays est le paradis de la terre. On leur faisoit une espèce d'injure de paroître leur porter compassion; aussi les voit-on toujours avec un visage gai et riant, et, sans la crainte des coups de bâtons que les Européens ne leur épargnent guère, ils ne changeroient pas de condition contre qui que ce fût. Ils sont de ces peuples qui croient que le blanc est la couleur des diables, et qui comptent parmi les prérogatives de leur nation d'être les peuples les plus noirs de l'Afrique. Il est certain que cette couleur ne rend point désagréable, quand c'est un noir d'ébène bien profond et bien éclatant, comme ils l'ont effectivement presque tous.

Ce fut le 31 mars que nous sortîmes de la rade de Gorée. Vers les 7 ou 8 degrés de latitude nord, les calmes nous prirent, et nous commençâmes à ressentir d'excessives chaleurs. Nous avions le soleil presque sur nos têtes, et il

ne faisoit point de vent. Nos officiers auroient bien voulu se baigner, mais on n'ose le faire dans ces mers, à cause des requins. Nous en prîmes une assez grande quantité; car dans les calmes on les voit d'ordinaire à la suite des vaisseaux; mais ceux que nous pêchâmes n'avoient guère que six ou sept pieds de long, et ce n'est rien en comparaison de tant d'autres poissons plus gros qui sont dans ces mers. Nous vîmes des *souffleurs* de plus de vingt pieds. Enfin, nous passâmes pour la première fois la *ligne;* c'étoit un dimanche; par respect pour ce saint jour, on remit au lendemain la cérémonie à laquelle les matelots ont donné fort mal à propos le nom de *baptême*. Elle consiste à baigner dans une cuve d'eau ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, à moins qu'ils ne donnent de l'argent à l'équipage pour se rédimer de cette vexation, qui est devenue depuis long-temps une espèce de droit incontestable.

Depuis la ligne jusqu'au détroit de Java, il ne nous arriva rien de remarquable, et notre navigation, mêlée de calme et de gros temps, fut très-heureuse. Les vents furieux, qui élevoient les vagues aussi haut que des montagnes, ne nous empêchoient pas de faire nos quatre-vingts et cent lieues par jour. Il y avoit de la fatigue; mais quel plaisir aussi de se voir avancer à si grandes journées vers son terme! Avec cela nous avions le divertissement d'une chasse et d'une pêche toutes nouvelles. On tiroit les poissons en volant, et on prenoit les oiseaux à la ligne. Cela vous paroîtra extraordinaire, et rien n'est pourtant plus vrai. Les marsouins ou cochons de mer sont des poissons; lorsqu'ils paroissoient hors de l'eau, et qu'ils s'élançoient, on les frappoit à coups de dards; et les damiers, qui sont des oiseaux, venoient se prendre sur la surperficie de l'eau à des hameçons où étoient attachés des appâts.

Les froids qui se rendent sensibles en ces quartiers-là, après qu'on est sorti de la zone torride, causèrent le scor-

but à une grande partie de notre équipage; trois hommes en moururent assez promptement. La crainte de la mort disposa deux de nos matelots, l'un suédois et l'autre hollandois, à écouter plus volontiers nos instructions, et à faire ensuite abjuration du luthéranisme.

On avoit ordre de mouiller à l'*île du Prince*, pour y faire en passant du bois et de l'eau, et non pas à l'île de Java, qui appartient aux Hollandois; mais comme l'île du Prince est déserte, et qu'il y a beaucoup de tigres, elle n'étoit propre ni à mettre nos malades à terre, ni à nous fournir les rafraîchissemens dont nous avions besoin, il fallut aller à *Java*, où nous jetâmes l'ancre auprès d'une habitation des insulaires, et débarquâmes nos malades, qui commencèrent à s'enterrer tout vifs dans le sable : c'est le remède le plus prompt pour guérir le *scorbut*.

Après avoir fait de l'eau et quelques provisions à Java, on remit à la voile, mais le calme nous retint en vue presque le reste du jour; ce qui donna le loisir à une infinité de petits canots des Javans de venir nous apporter des fruits et des raretés du pays, des cocos, des bananes, des ananas, des ramplimoutes, des singes et des oiseaux fort curieux. J'y remarquai, entre autres, des perdrix extraordinairement belles, et de petites perruches d'une gentillesse charmante, dont le plumage est mêlé de vert et de rouge ; elles portent trois ou quatre petites plumes élevées sur la tête à peu près comme celles des paons et ne sont pas plus grosses qu'un tarin. Quand j'aperçus cette foule d'Indiens qui tournoient et voltigeoient autour de notre vaisseau, dans des creux d'arbres qui leur servoient de bateau, que je vis ces arbres extraordinaires qui bordoient le rivage de part et d'autre, que je reconnus ces îles et ces mers dont j'avais lu les noms barbares dans la vie de saint François-Xavier, je commençai tout de bon à sentir que j'étois dans un nouveau monde; je promenois avec plaisir ma vue de

tous côtés dans l'étendue immense de ces plages, que les miracles de l'apôtre des Indes, et encore plus ses souffrances et les conversions qu'il y a faites, ont rendues si fameuses. Nous passâmes heureusement et en très-peu de temps les détroits de Java et de Banka, et nous touchâmes à l'*île de Polaure,* qui est habitée par les *Malais* qui sont mahométans de religion. Ils ne dépendent que d'un capitaine qu'ils se choisissent eux-mêmes. C'est une espèce de petite république. Les Malais sont noirs, mais un peu moins que ceux que nous vîmes à Gorée. Ils vont presque nus; ils n'ont qu'une écharpe de toile peinte ou de taffetas qu'ils se mettent autour du corps en cent façons, toutes un peu négligées, mais toutes naturelles et d'un très-bon air. Ils portent tous à la ceinture une espèce de poignard ou de cric, dont ils se servent dans l'occasion avec une adresse merveilleuse. Ils sont braves naturellement; et quand ils ont pris leur opium, qui leur cause une espèce d'ivresse, ils deviennent redoutables : nos François l'éprouvèrent à la révolte de Siam. J'ai ouï raconter qu'un Malais ayant reçu un coup de pique dans le ventre, et n'étant plus en liberté de s'approcher de son ennemi, qui demeuroit toujours éloigné de lui de la longueur de la pique, il se l'enfonça lui-même toute entière dans le corps à force de bras, et à travers toute sa longueur, alla tuer celui qui l'avoit blessé. Ce fait est bien inventé, s'il n'est pas entièrement véritable.

Nous débarquâmes nos malades à Polaure, sans pénétrer dans l'île et en restant vers le rivage; on nous y apporta toutes sortes de rafraîchissemens, auxquels le gouverneur lui-même mettoit le prix. Ce n'est point avec de l'argent que s'échange ici ce que l'on achète, ce métal étant regardé comme inutile à la vie; c'est avec du fer. Ils en font des instrumens pour labourer la terre, pour bâtir leurs maisons, pour s'armer en guerre, et avec le

fer ils se passent aisément de tout ce qui ne croît pas dans leur île. Une armée entière de ces Indiens étant venue un jour à bord du vaisseau, chacun dans leur canot, composé seulement de trois planches, pour nous apporter des vivres, on leur offrit d'abord en paiement de petites curiosités d'Europe; ils ne daignèrent pas seulement les regarder. On leur présenta ensuite ce qu'on crut qui leur pouvoit être plus d'usage, des chapeaux, des souliers, des vases de faïence. Ils se mirent à rire, comme pour montrer que nous étions de bonnes gens, de croire qu'ils fussent sujets aux mêmes besoins que nous. Enfin, quelqu'un s'étant avisé de leur faire voir la tête d'un gros clou rompu, aussitôt ils apportèrent, à l'envi l'un de l'autre, de leurs marchandises pour avoir ce clou.

J'avoue que je désirai plusieurs fois dans cette île d'avoir le don des langues, pour pouvoir expliquer à ces pauvres Malais quelque chose de nos mystères. A juger d'eux par les bonnes inclinations que nous leur trouvâmes, il ne seroit pas difficile de les convertir. Ils sont doux, familiers, de bonne amitié et de bonne foi. On ne sait parmi eux ce que c'est que le larcin; je les pratiquai plus que personne, parce que j'accompagnai les malades à terre. On ne peut dire combien les enfans de ces insulaires me faisoient d'amitiés; ils se mettoient quelquefois trois ou quatre autour de moi, m'embrassant comme si nous nous étions toujours connus, m'apportant de petits présens, et me conduisant partout où je voulois. J'eus même la permission du gouverneur de parcourir avec un de nos pères tout l'intérieur de l'île. Nous étions bien aises de voir s'il n'y avoit point là quelques simples et quelques plantes médicinales, qui ne fussent point encore connues en Europe. Le frère du gouverneur voulut bien se donner la peine de nous conduire partout. Cette île n'est qu'un amas de cinq ou six montagnes; il y a peu de terres basses. Partout on voit des

cocotiers plantés à peu près comme les vignes en Europe ; les habitations sont dispersées de côté et d'autre. On diroit, à voir l'île sans villes ni villages, qu'elle est entièrement déserte ; néanmoins tout y fourmille de monde, et dans ce monde on ne voit ni filles ni femmes ; elles sont là, comme dans le reste de l'Asie, presque toujours renfermées.

On ne resta à Polaure que les huit jours qui furent nécessaires pour guérir nos malades ; après quoi nous en appareillâmes par un très-bon vent, qui nous éleva en peu de temps à la hauteur du *Paracel,* cet effroyable rocher, de plus de cent lieues, qui longe la Cochinchine, décrié par les naufrages qu'on y a fait de tout temps. Nous nous en tînmes éloignés le plus possible et nous le doublâmes sans aucun fâcheux accident.

Il n'y avoit pas encore cinq mois que nous étions partis de France ; nous touchions presque déjà aux terres de la Chine ; il ne restoit plus qu'une promenade pour toucher à Canton ; chacun s'applaudissoit d'une aussi heureuse navigation, et nos pilotes disoient que jamais vaisseau européen n'étoit venu si vite de la Chine. Mais, tandis que chacun calculoit le jour auquel nous devions arriver au port, Dieu se préparoit à exercer notre constance, et il devoit nous en coûter cent fois plus pour entrer à la Chine qu'il ne nous en avoit coûté pour en approcher aussi près.

Nous étions par le travers du *golfe de la Cochinchine*, lorsqu'un de ces terribles vents qui infestent les mers de la Chine et du Japon vint fondre sur nous. Son coup d'essai fut d'abattre notre mât de beaupré, et ensuite celui de misaine, qui, tombant avec un fracas épouvantable dans la mer, emportèrent tous les matelots qui étoient dessus. C'étoit le matin ; je tâchois alors de réparer par un peu de sommeil le temps de la nuit, que j'avois employé à assister à la mort de notre premier pilote anglais. La secousse du vaisseau m'éveilla ; j'accourus où j'entendis crier.

Quel spectacle ! Un effroyable abattis de mâts et de vergues, qui flottoient pêle-mêle, et que les vagues poussoient avec impétuosité sur le flanc du vaisseau ; des cordages qui les y retenoient encore, et qu'on se hâtoit de rompre à grands coups de hache ; des matelots blessés, qui crioient miséricorde, et qui demandoient qu'on leur tendît quelque chose pour s'aider à se débarrasser des cordages et des voiles où ils étoient enveloppés ; tout l'avant du vaisseau nu de ses ancres et de ses agrès ! Je crus d'abord que la proue étoit fracassée, et que nous allions couler à fond ; mais non. Nous retirâmes neuf ou dix matelots de la mer à demi morts ; deux furent noyés. On coupa vite les amarres des mâts rompus, et l'on ne songea plus qu'à raffermir le grand mât, qui avoit perdu ses meilleurs appuis par la chute des deux autres.

Tandis qu'une partie de l'équipage travailloit à cette manœuvre, nous autres missionnaires étions occupés à raffermir le courage de ceux que la crainte d'une mort présente avoit abattus ; on entendoit des confessions, on imploroit le secours du ciel, on exhortoit tout le monde à recevoir de la main de Dieu la vie ou la mort, comme il le jugeroit à propos. Il me parut qu'en qualité d'aumônier, je devois me donner encore plus de mouvement que les autres. Je courois partout, avertissant les matelots qui étoient dans le travail de faire du fond du cœur des actes de contrition. Il suffisoit de les avertir ; la vue du danger supplée aux mouvemens pathétiques. Cependant le vent, qui n'avoit agi que par surprise, commença enfin à nous assaillir à force ouverte et à mugir de toute sa fureur dans le peu de voiles qui nous restoient. Le mât du grand hunier ne put tenir contre sa violence ; il se cassa par le milieu et tomba sur la grande voile. On craignit qu'en s'agitant et frappant dessus à chaque roulis, il ne la déchirât. Les plus hardis des matelots montèrent à la hune pour

couper les cordages qui le tenoient suspendu ; il en coûta la vie à un d'eux sans qu'on pût conserver la grande voile ; elle fut mise en pièces aussi bien que celle de l'artimon, de sorte que nous n'eûmes plus aucune voile pour gouverner le vaisseau dans la tempête, mais seulement des lambeaux de toiles et des filasses qui pendoient aux vergues, qui claquoient avec un bruit épouvantable, comme si le corps du vaisseau se fût fracassé de toutes parts. Le plus grand danger que l'on courut fut quand le grand mât tomba ; car il tomba à son tour comme les autres, et cent autres plus fort seroient tombés, tant la tempête étoit violente. Autour du grand mât il y a quatre pompes qui descendent jusqu'au fond du vaisseau. Quand le grand mât tombe sur quelqu'une, elle crève le vaisseau par en bas, et il s'y fait ordinairement une voie d'eau, à laquelle il n'est pas possible de remédier. Heureusement pour nous le nôtre tomba comme si l'on eût dirigé sa chute ; mais la dunette ou la chambre des pilotes fut emportée par le vent un moment après ; c'étoit à chaque instant un nouveau malheur.

Pendant cette épouvantable tempête nous avions fait plusieurs *vœux* : l'un, pour notre arrivée à Canton, d'une messe votive à saint François-Xavier, où tous ceux qui étoient dans le vaisseau feroient leurs dévotions ; l'autre, pour notre retour en France, d'un tableau à la Vierge représentant l'image de notre dématement, et qui éternisât notre reconnoissance.

Le calme étant revenu, on remâte le vaisseau avec des huniers de rechange ; cette nouvelle mâture étoit pitoyable ; nous allions pourtant, et nous découvrîmes *Sancian*, où nous eussions bien voulu aborder pour accomplir notre vœu à saint François-Xavier sur son tombeau même ; mais le vent étoit bon, et il falloit se hâter d'arriver à Canton avant le changement de mousson.

Nous avançâmes jusqu'aux îles des Larrons, à l'ouverture de la passe de Macao; avec quatre heures de vent nous étions rendus au port. Mais un calme soudain nous arrêta, et sur le soir on aperçut tous les sinistres présages d'un nouvel *ouragan,* qui éclata bientôt et contre lequel nous eûmes à lutter pendant plusieurs jours. Après quoi l'on fit vent arrière vers *Sancian*, où un pilote chinois nous fit mouiller à la vue du tombeau de saint François-Xavier. On le salua en arrivant de cinq coups de canon; on chanta le *Te Deum* avec les litanies du saint apôtre. Le père de Fontaney, revêtu de ses habits chinois d'envoyé de l'empereur, lui fit le *ko-teou,* c'est-à-dire les génuflexions et les prosternations qu'on fait à la Chine, quand on veut honorer extraordinairement quelqu'un; cela en présence de plusieurs Chinois de Sancian, qui paroissoient tous extasiés, et qui s'applaudissoient d'avoir chez eux le tombeau d'un homme qui fut en si grande vénération parmi les Européens.

Le nouveau danger que nous venions de courir, au sentiment de nos officiers, avoit été plus grand que celui du jour de notre démâtement. M. de la Rigaudière se détermina à ne plus hasarder le vaisseau sur une mer si orageuse avec une mâture aussi mal assortie. On tint conseil, et il fut résolu que le père de Fontaney iroit par terre à Canton demander, pour le vaisseau, du secours aux mandarins.

Sur la fin du mois d'août, nous aperçûmes un matin trois galères chargées de bannières, de pavillons, d'étendards, de lances, de piques, de tridents, et surtout de grosses lanternes, autour desquelles on lisoit en caractères chinois les titres de l'envoyé de l'empereur. Du milieu d'une foule de rameurs et de soldats chinois se faisoit entendre une musique composée d'un timbre de cuivre et d'un cornet à bouquin, qui servoient comme de basse

et d'accompaguement à un fifre et à deux flûtes du pays. C'étoit le père de *Fontaney* avec toute sa suite de *tagin*, c'est-à-dire d'envoyé de l'empereur. Ce qui nous réjouit davantage, c'est qu'on nous apporta de nouveaux mâts et des vergues, qui, quoique faibles, pouvoient néanmoins, en attendant que la grande mâture fût prête, suffire pour faire les cinquante lieues qui restoient de Sancian à Canton. Pendant qu'on les plaçoit, le père de Fontaney reçut la visite du mandarin de Coang-haï, qui se fit avec toutes les cérémonies chinoises.

Dès le soir on leva l'ancre, les trois galères du tagin nous escortant plutôt par honneur que par nécessité; mais les courans, les mauvais temps, les vents contraires, les orages même n'ayant pas permis à *l'Amphitrite* de s'éloigner de plus d'une lieue de Sancian, dans l'espace de dix jours, le père de Fontaney se détermina à se servir de ses galères pour transporter les missionnaires à Canton. Il s'agissoit de voir qui demeureroit aumônier sur *l'Amphitrite.* Comme j'étois celui des missionnaires qui avoit le moins besoin de repos, et que d'ailleurs j'étois en possession de cet emploi depuis notre départ d'Europe, le père de Fontaney me laissa sur le vaisseau avec le père Contancin. Nous dîmes donc adieu à nos chers compagnons, qui en trois jours arrivèrent à Canton.

Comme la saison des vents d'est n'étoit pas encore venue, on espéroit que *l'Amphitrite* pourroit, en s'aidant des marées, s'y traîner aussi; on appareilloit plusieurs fois le jour; quelquefois on avançoit, souvent on reculoit; de sorte qu'en trois semaines nous ne pûmes venir que jusque auprès de *Nicouko,* à sept ou huit lieues de Sancian. Mais là, nous fûmes accueillis d'une *troisième tempête*, encore plus terrible que les deux précédentes, et qui, au naufrage près, nous fit tomber successivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver sur la mer.

Comme nous avions eu quelques présages de cette nouvelle tempête, on voulut faire entrer le vaisseau dans un assez bon port, qui est au nord de Nicouko. Mais notre pilote chinois se mit à rire de ce que nous avions peur, et nous promit pour le lendemain un vent qui nous mettroit dans le port de Macao. Cependant, la mer se trouvant trop grosse, on ne put jamais lever l'ancre; il fallut en couper le cable et l'abandonner. Il n'étoit plus temps de songer à se jeter dans le port de Nicouko, parce que le vent venoit de là. On prit donc le parti de retourner à notre ancien asile de Sancian. En y allant, notre grande voile se déchira; bientôt après le mât de misaine se rompit, et la voile d'artimon s'enfonça ensuite. On en rechangeoit à la hâte de toutes neuves; mais les vents des mers de la Chine ne sont pas comme les autres. Nous ne pûmes jamais tenir aucune voile pour conduire le vaisseau, et nous fûmes enfin obligés de nous laisser aller au gré des vents et à la miséricorde du Seigneur; chacun se crut perdu; on se disposa à la mort, et on crioit partout miséricorde. Nous entendimes plusieurs confessions, et, après nous être recommandés à Dieu, nous ne songeâmes plus qu'à courir de tous côtés, pour préparer les autres à bien mourir.

Le reste du jour, et la nuit suivante, la guerre fut toujours horrible entre la mer et les vents. Le matin on arriva à la vue de trois terres, dont l'une étoit celle de la Chine, et les autres celles de deux îles désertes et escarpées. Il s'agissoit de voir où l'on iroit échouer. Par un coup du ciel le vent se ralentit. On prit ce temps favorable, et avec la seule civadière, attachée au tronc qui restoit du mât de misaine, et la voile d'artimon, on cingla par le milieu du canal qui est entre les deux îles, toujours la sonde à la main, jusqu'à ce qu'on trouvât du fond et une mer tranquille et sous le vent de la dernière île. Ce fut là que nous mouillâmes d'abord avec une assez petite

ancre. Le lendemain on appareilla encore pour se mettre plus au large, parce qu'on s'aperçut que dans les basses marées, peu s'en falloit que le gouvernail du vaisseau n'atteignît et ne se brisât en frappant sur le fond.

Nous ne savions où nous étions, et nous n'avions ni chaloupe ni canot pour aller à la découverte. On tira quelques coups de canon pour avertir les Chinois de notre embarras, et du besoin que nous avions de leurs secours. Mais ce ne fut qu'au bout de deux jours que des bateaux chinois parurent. C'étoit le mandarin d'armes, qui, ayant ouï nos coups de canon, envoyoit reconnoître qui nous étions. Nous apprîmes que nous étions à la rade de *Tien-Paï;* que l'île où nous avions mouillé s'appeloit Fanki-Chan, c'est-à-dire, l'*île des Poules,* parce que les Chinois, en passant près de là dans leurs voyages de mer, avoient coutume de laisser quelques poules dans l'île, en l'honneur d'une idole qu'ils révèrent, pour avoir un vent favorable. Nous sûmes que le mandarin qui envoyoit à notre secours s'appeloit *Li-Tousse.*

Au nom de Li-Tousse, nous nous récriâmes, et nous bénîmes la Providence de ce qu'au fort de nos plus grands malheurs, elle nous faisoit tomber entre les mains du meilleur ami que les François eussent à la Chine. Ce seigneur, étant mandarin d'armes à Macao, leur avoit déjà donné mille marques de bienveillance, et leur avoit rendu tous les services qui dépendoient de lui; de sorte que MM. de la compagnie de la Chine, qui en avoient été informés en France, avoient mis entre les mains de M. de la Rigaudière un beau sabre pour lui en faire présent. Nos compagnons de voyage, MM. Basset et Besnard, missionnaires des missions étrangères qui savoient le chinois, furent députés pour lui aller demander un bon pilote, qui connût la côte; des bateaux qui remplaçassent notre chaloupe; des provisions de bouche pour nous ravitailler,

car notre biscuit avoit été gâté par l'eau de la mer; de la chaux pour raccommoder le four qui avoit été abattu par les grands roulis de notre vaisseau; enfin, des messagers qui allassent porter de nos nouvelles à MM. les directeurs du commerce de Canton, et au père de Fontaney, que nous savions devoir être fort en peine de nous.

On ne peut marquer plus de zèle que le mandarin Li-Tousse en fit paroître pour nous donner tout ce que nous lui demandâmes, et pour rendre ainsi quelque service à notre nation; il envoya trois galères nous saluer, et nous faire offre de sa maison, si nous voulions aller à terre. Mais il se donna de bien plus grands mouvemens encore, quand il sut que le vaisseau étoit chargé de magnifiques *présens destinés à l'empereur*. Il y alloit de sa tête, ou du moins de sa fortune, s'ils fussent venus à périr dans l'étendue de sa juridiction. Car à la Chine, plus encore qu'ailleurs, on juge de la bonne conduite des gens par le succès, et on rend souvent les mandarins responsables des fâcheux accidens qui arrivent, quoiqu'il n'y ait pas de leur faute. Il dépêcha donc au plus tôt des exprès aux mandarins supérieurs, tant pour recevoir leurs ordres que pour se décharger sur eux d'une partie du soin et de l'inquiétude où il se trouvoit à notre occasion. Pendant qu'il prenoit avec eux ses mesures, il nous arriva encore, dans la rade même de Tien-paï, une disgrâce qui lui donna, aussi bien qu'à nous, beaucoup d'inquiétude.

Comme l'île de *Fanki-Chan* nous avoit servi d'abri contre les restes de la dernière tempête, on crut que nous pourrions hiverner là. On s'y étoit affourché avec trois méchantes petites ancres qui nous restoient, et on avoit désagréé le vaisseau, comme s'il eût été dans un bon port. On songeoit déjà à bâtir dans l'île un hôpital pour les malades, lorsque Dieu tira encore des trésors de sa colère un de ces furieux ouragans dont il nous avoit déjà plus d'une fois châtiés.

Pour le coup, il faut l'avouer, nous fûmes un peu abattus et humiliés sous la main puissante de Dieu. Jusqu'alors j'avois regardé d'un œil assez tranquille tous les orages; le bon effet qu'ils produisoient dans notre équipage, en réveillant le souvenir des sentimens salutaires que nous avions tâché de lui inspirer durant la traversée, me consoloit de toutes nos fatigues; je l'animois à souffrir patiemment, dans l'espérance que Dieu y mettroit bientôt fin. Mais, voyant ces orages redoubler ainsi coup sur coup, sans nous donner seulement huit jours de relâche, je n'osois plus exciter l'équipage qu'à la résignation à ses saintes volontés.

Nous fûmes en danger d'échouer pendant plus de vingt-quatre heures; jamais journée ne m'a paru si longue. Ce qui m'alarmoit n'étoit pas mon danger particulier; grâce à Dieu, les épreuves passées m'avoient préparé à tout; et je crois que j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avois pu, comme Jonas, délivrer à mes risques tous ceux qui étoient sur le vaisseau. Ma douleur et ma crainte étoient que Dieu ne sauvât pas tant de pauvres gens qui avoient paru l'invoquer avec beaucoup de foi, et qu'on vît périr au port un navire chargé de toutes les ressources et de tous les fonds nécessaires pour l'établissement de notre mission. Je me résignois néanmoins à tout ce qu'ordonneroit sa Providence, qui, parmi tant d'épreuves, ne nous avoit point abandonnés.

Tandis que nous luttions de la sorte contre la mer et les vents, le pauvre mandarin Li-Tousse étoit sur le rivage, plus mort que vif, de la crainte qu'il avoit que nous n'eussions été ensevelis sous les eaux avec les présens de l'empereur. Dès que le temps se fut un peu éclairci, il ramassa tout ce qu'il put trouver de barques, de galères, de *sommes*, de bateaux pêcheurs dans le port de Tien-Paï, et nous les envoya. Nous fûmes surpris de voir venir si promptement à notre secours cette petite armée navale.

Dans le temps qu'on tiroit les ballots des *soutes* du magasin, il se fit une *révolte* parmi l'équipage qui suspendit tout. Les matelots, ayant pris l'alarme pour eux-mêmes dans la dernière tempête, trouvoient fort mauvais qu'on songeât plus tôt à mettre en sûreté les marchandises que leur vie. Ils craignoient que quand le vaisseau seroit déchargé, on ne fît plus de difficulté de les hasarder encore en haute mer, et de là concluoient à ne rien laisser décharger. Cette petite sédition nous déconcerta un peu, et elle eût eu de fâcheuses suites, si M. de la Rigaudière ne l'eût promptement apaisée par sa prudence et par son autorité. Cependant les ballots étoient sur le pont prêts à être déchargés sur les bateaux chinois qui étoient autour du vaisseau. Quand on eut remis le calme parmi l'équipage, nouveau contre-temps, il arriva une grosse pluie qui obligea à tout remettre dans les soutes, parce que c'eût été perdre les marchandises que de les porter à terre, n'ayant pas encore eu le temps d'y faire bâtir un magasin.

Il sembloit que Dieu prît plaisir à éprouver notre patience, en traversant successivement tous nos desseins. On alla visiter les gros bateaux chinois, pour voir du moins s'ils pourroient transporter quelque chose à Tien-paï. Les écoutilles ou les chambres se trouvèrent trop étroites pour des ballots de marchandises d'Europe, et il fallut renvoyer ces gros bateaux à vide. On retint les petits bateaux pêcheurs qui pouvoient porter le lendemain les ballots l'un après l'autre à Fanki-Chan, où, dès ce soir-là même, on alla bâtir une case pour les mettre à couvert; mais pendant la nuit les pêcheurs, à qui on avoit donné des provisions en abondance, se souvenant que leurs familles, qui ne vivent que de la pêche, pourroient bien mourir de faim en les attendant, retournèrent sans rien dire au lieu d'où ils étoient partis, et ne reparurent plus. Ainsi tout ce qui étoit dans le vaisseau y demeura malgré

nous, et nous fûmes obligés de nous préparer à essuyer encore en cet état la *cinquième tempête* dont on nous avoit menacés. Nous en eûmes en effet toute la peur, et elle commença avec la même impétuosité que les autres; mais elle ne dura pas, grâce au ciel, et ce fut là que finirent tous nos maux.

Nous ne fûmes plus en peine que de recevoir des nouvelles du père de Fontaney. Nous lui avions envoyé à Canton et à Coang-haï plusieurs exprès : MM. Basset et Besnard, et M. Oury, capitaine en second, y étoient même allés pour l'informer de nos malheurs et de nos besoins; lui, de son côté, couroit pendant ce temps-là d'île en île, avec des périls extrêmes et de grandes inquiétudes, ne trouvant nulle part ce qu'il cherchoit, pas même les débris de la chaloupe ni du canot que nous avions abandonnés vers Sancian. Cependant le *houpou* (c'est le mandarin des douanes), arrivé de Canton à Tien-paï pour ses intérêts, nous dit que le père Pelisson, supérieur de notre maison de Canton, en étoit parti par mer en même temps que lui, pour venir enlever, au nom du père de Fontaney, les présens de l'empereur; qu'en attendant on pouvoit envoyer quelqu'un avec qui il pût traiter des droits pour les marchandises. Nous admirâmes que ceux qui nous venoient inquiéter eussent été plus diligens que ceux qui nous cherchoient pour nous faire du bien.

Enfin un dimanche au soir on vit deux galères qui paroissoient prendre la route de Tien-paï; un moment après on s'aperçut qu'elles avoient le cap sur nous; on regarde avec les lunettes d'approche, on voit un pavillon qu'on croit blanc; après il devient jaune; enfin on y voit de gros caractères chinois; c'est le *tagin*. Une barque envoyée à la découverte nous crie que ce sont MM. les directeurs du commerce de Canton, avec les pères de Fontaney et Pelisson. Aussitôt les soldats se mettent sous les armes; on

prépare une décharge de canon. La joie fut grande à l'arrivée de ces messieurs; nous nous embrassâmes avec plaisir. Ils nous avoient apporté des mâts et des rafraîchissemens.

Les mandarins de Tien-paï vinrent là rendre leurs visites au père de Fontaney. On leur fit toutes sortes d'honneurs et de bons traitemens; surtout on n'épargna pas la poudre. Le vaisseau, n'ayant pu à cause des vents entrer dans le port, retourna à l'ancrage de Fan-ki-chan, où le père de Fontaney fit charger les *présens de l'empereur,* et les fit transporter à Tien-paï, sur une galère qu'il avoit amenée exprès de Canton. Il étoit convenu avec les mandarins, qu'il les conduiroit par terre; le *tsong-tou* avoit même demandé cela en grâce et s'étoit offert à en faire tous les frais. On donna ordre partout de raccommoder les mauvais chemins, et de préparerdes *cong-koen* (ce sont des maisons où les mandarins logent dans les voyages). Le houpou, sachant que le père de Fontaney étoit à Tien-paï, en délogea au plus vite, et envoya seulement ses gens à bord de *l'Amphitrite,* pour en faire la visite; mais on ne daigna pas seulement les écouter. On se tenoit fier des présens de l'empereur que ce vaisseau avoit apportés, et l'on ne doutoit pas qu'il ne dût en reconnoissance être exempt de tous les droits de la douane et de la vexation de cet avide houpou.

Tandis que les mandarins faisoient couvrir à Tien-paï avec des cordes de paille les ballots où étoient les présens de l'empereur, et les mettoient en état d'être transportés sans risque par des crocheteurs sur des perches de bambous, le père de Fontaney revint à bord me prendre et faire ses adieux. Le père Contancin fut alors déclaré aumônier du vaisseau; nous disputâmes quelque temps à qui demeureroit; mais comme il est d'une mortification à ne céder à personne les occasions de souffrir, le père de Fon-

taney termina le différend en sa faveur. Ce fut le 12 novembre 1701 que je mis le pied à la Chine pour la première fois, après huit mois de navigation telle que je viens de marquer. Je vous laisse à penser, mon très-cher père, avec quel transport de joie je pris possession d'une terre après laquelle je soupirois depuis plus de huit ans. Je ne regrettai point d'avoir tant souffert en chemin, et je priai le Seigneur de continuer à me traiter, comme il a fait de tout temps ses apôtres et les prédicateurs de son Évangile, qui n'ont nulle part planté plus inébranlablement la croix que dans les endroits où ils ont trouvé plus de contradictions et de souffrances.

Dès le jour même que j'arrivai à Tien-paï, il fallut devenir Chinois dans les formes. J'en pris *l'habit* et le *nom;* car les Chinois ne sauroient seulement prononcer ceux que nous apportons d'Europe. Tous les missionnaires et les marchands mêmes, en arrivant, sont obligés d'adopter le nom de quelque famille du pays. Le mien est *Tan-chan-kien.* Pour ce qui est de l'usage et des manières de cet empire, il faut se refondre depuis les pieds jusqu'à la tête, pour faire d'un Européen un parfait Chinois. Nous fûmes reçus dans un cong-koen par les mandarins de Tien-paï, et régalés à la chinoise dès le même soir. C'est une profusion de viandes et de ragoûts; je veux croire qu'ils sont excellens; mais il me parut que nos François ne s'en accommodoient guère. Il y avoit de quoi contenter ceux qui ne cherchent que la multitude et la diversité des mets; car on nous en servit de plus de quarante façons différentes. Le lendemain M. de la Rigaudière, qui nous étoit venu conduire jusque-là, avoit envie de régaler à son tour les mandarins à l'européenne; mais comme tous les ballots étoient prêts pour le départ, aussi bien que les porteurs et les soldats d'escorte, on ne voulut pas perdre de temps ni s'arrêter.

Deux mandarins du Tsong-tou vinrent donc le lendemain ordonner la marche, et présider à la conduite des *ballots de l'empereur*. Chacun des ballots portoit un petit étendard jaune avec une inscription chinoise, pour avertir le peuple qu'on eût du respect quand ils passeroient. Les porteurs étoient obligés de donner leur nom par écrit, et quelqu'un qui les cautionnât; un soldat marchoit toujours à côté; le capitaine répondoit de lui. Outre cela, les mandarins avec leurs gens faisoient un petit escadron volant, et prenoient garde qu'on ne s'écartât pas des grands chemins. Rien n'est plus sacré parmi les Chinois que ce qui appartient à l'empereur; ne fût-ce qu'une bagatelle, on la traite avec révérence, on la conserve avec soin. J'admirai l'ordre qui régnoit dans notre marche; nous étions plus de quatre cents hommes, en comptant le tagin et les gens qui l'accompagnent ordinairement. Ces gens sont des espèces de timbaliers, de trompettes, de joueurs de cornet à bouquin, des crieurs, des porteurs de parasols et d'étendards, des valets de pied, des officiers même de justice destinés à châtier les coupables, etc. Le tagin étoit porté dans un palanquin; nous le précédions, et nous lui tenions lieu de *laoyés*, lettrés du premier ordre qui accompagnent les mandarins dans les cérémonies. C'est ainsi que nous sortîmes de Tien-paï et que nous fîmes le voyage de Canton.

En arrivant à *Yan-chu-yen*, petite ville fort jolie, nous crûmes que tous les habitans étoient venus au devant de nous, tant il y en avoit qui bordoient le chemin. Ils nous dévoroient des yeux, ravis apparemment de voir pour la première fois de leur vie un tagin européen, et des barbes plus longues qu'elles ne sont communément à la Chine. Ce que j'admirois, c'est qu'il n'y eût aucun tumulte et qu'il regnât un profond silence au milieu de cette troupe infinie de peuple assemblé, sans pourtant qu'on vît nul officier de police qui parût prendre soin de les tenir dans

le devoir; ils ont cette retenue et cette modestie de l'éducation chinoise, et, comme j'ai dit, du respect profond que leur inspire la vue de tout ce qui appartient à l'empereur. Le mandarin de Yan-chu-yen, qui nous avoit envoyé la veille à plus de six lieues de sa ville un souper tout apprêté, nous accabla à notre arrivée de civilités et de présens. Nous fûmes logés dans un magnifique cong-koen. Il falloit passer trois cours avant d'arriver à l'appartement du tagin et des laoyés; l'exposition de ces sortes de maisons est toujours presque au midi; car il faut, suivant les lois de l'empire, qu'elle en décline un peu. Il n'y a que le palais de l'empereur qui ait droit d'être tourné directement au midi vrai.

De Yan-chu-yen nous vînmes à Ho-tcheou; nous rencontrâmes en chemin une chose assez particulière. Ce sont des *roches* d'une hauteur extraordinaire, et de la figure d'une grosse tour carrée, qu'on voit plantées au milieu des plus vastes plaines. On ne sait comment elles se trouvent là, si ce n'est que ce furent autrefois des montagnes, et que les eaux du ciel, ayant peu à peu fait ébouler la terre qui environnoit ces masses de pierre, les aient ainsi à la longue escarpées de toutes parts. Ce qui fortifie la conjecture, c'est que nous en vîmes quelques-unes qui, vers le bas, sont encore environnées de terre jusqu'à une certaine hauteur.

Il y a dans cette province-là de très-*beaux marbres*, dont on se sert pour faire des *ponts* et remplir les trous qui rendroient les chemins impraticables. Un *bonze*, qui n'avoit pas de quoi vivre, s'étant avisé depuis quelque temps de réparer de la sorte un de ces chemins, où une petite rivière faisoit un très-vilain marais, le zèle qu'il a témoigné en cela pour le bien public, et pour la commodité des voyageurs, lui a attiré tant d'aumônes, qu'il se voit en état aujourd'hui de bâtir un beau pont, et auprès du pont une

maison de bonzes. A voir de loin les grosses pierres de marbre qu'il a amassées dans cette vallée pour son dessein, je crus qu'on vouloit bâtir un palais tout entier, tant il y en avoit. Le marbre est d'une très-belle espèce ; on le voit dans les endroits du chemin que les pieds des passans ont déjà polis.

A *Ho-icheou*, la petite armée de terre qui nous accompagnoit se changea en une armée navale. On mit tous les ballots sur neuf barques. On nous en donna quatre autres ; l'une où étoient les provisions et où on faisoit la cuisine, l'autre pour la musique et les joueurs d'instrumens, la troisième qui portoit les soldats d'escorte, et la quatrième pour nous. Le long de la rivière, de lieue en lieue, il y avoit des corps-de-garde ; les soldats se rangeoient en haie du plus loin qu'ils nous voyoient, et nous saluoient à notre passage de la décharge de leur mousqueterie, nos flûtes donnant le signal. La manière de tirer en ces occasions est différente de la nôtre. Au lieu de porter le mousquet à la main et de tirer en l'air, ou vis-à-vis d'eux comme nous, ils le portent sous le bras, la crosse en devant, et la décharge se fait comme s'ils vouloient frapper quelque but derrière eux. Quand on voyage sur l'eau dans des barques, on descend à terre, et l'on couche au premier endroit où la nuit surprend ; les soldats se partagent en plusieurs troupes, tiennent toute la nuit des feux allumés, et font un tintamarre qui écarte les voleurs, mais qui fait bien de la peine à ceux auxquels l'appréhension des voleurs n'ôte pas l'envie de dormir.

Le 20 novembre, nous arrivâmes à *Chao-kin*. C'est une grande ville où demeure le tsong-tou, qui est bon ami du père de Fontaney. Le port est fort spacieux, au confluent de trois rivières ou grands canaux, dont l'un va à Canton. Ce canal est si resserré entre des montagnes, que quand il fait des pluies, il ne manque jamais d'y avoir un

déluge à Chao-kin. Comme le tsong-tou faisoit tous les frais de notre voyage, les mandarins qui sont sous lui ne manquèrent pas, dans son absence, de signaler leur zèle à nous bien recevoir. Ils nous firent monter sur une grande barque de mandarin; ces voitures sont bien commodes pour voyager; on y est mieux logé que nous ne sommes ordinairement dans nos maisons.

De Chao-kin jusqu'à Canton, on ne voit des deux côtés de la rivière que de gros villages très-populeux; ils sont si près, qu'on diroit qu'ils n'en font qu'un seul. C'est là que l'on commence à prendre quelque idée des beautés de la Chine. Il y a sur la rivière plus de cinq mille barques qui sont aussi longues que nos plus grands vaisseaux, et chaque barque loge une famille entière, avec ses enfans et les enfans de ses enfans. Je ne compte point une infinité de bateaux pêcheurs et de canots qui servent à passer d'un bord à l'autre; car sur ces grandes rivières il n'y a point de ponts. Dans les campagnes et sur de petites éminences près des villages, on voit une infinité de tombeaux : ce sont des élévations de terre, terminées en pointe par une grosse urne. Je ne crois pas que beaucoup de gens se fassent ainsi enterrer; il faudroit bientôt autant d'espace pour loger les morts que les vivans.

Enfin, le 25 novembre, nous arrivâmes à *Canton*. Ce n'est pas une ville, c'est un monde, et un monde où l'on voit toutes sortes de nations. La situation en est admirable; elle est arrosée d'un grand fleuve qui, par ses canaux, aboutit à différentes provinces. On dit qu'elle est plus grande que Paris. Les maisons n'y sont pas magnifiques au dehors : le plus superbe édifice qu'il y ait, c'est l'église que le père Turcotti, jésuite, y a fait bâtir depuis deux ou trois ans.

Je ne sais point encore quel sera le lieu de ma mission. Nous partons dans trois jours avec le père de Fontaney,

qui nous placera en différens endroits ; les uns s'arrêteront sur la route dans les villes où nous avons déjà des établissemens ; les autres iront à Nankin, pour y établir un séminaire. On enverra là d'abord les missionnaires qui viendront d'Europe, afin d'y étudier et de se rendre habiles dans la langue et dans l'intelligence des livres chinois. Nous sommes entrés neuf missionnaires à la Chine avec le père de Fontaney. Notre troupe s'est accrue par l'arrivée des pères Hervieu, Noëlas, Melon et Chomel, qui sont venus par la voie des Indes. Le père de la Fontaine devoit faire le cinquième ; je lui avois donné rendez-vous à Canton ; mais, ayant trouvé dans le Maduré une mission où l'on a le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, comme a fait depuis quelques années le père Jean de Brito, il a préféré cette mission à celle de la Chine, où les affaires de la religion paroissent être en trop bon état pour espérer d'y souffrir sitôt le martyre. Quand je serai un peu plus instruit de la carte du pays, je vous en manderai des nouvelles. C'est bien assez que j'aie pu vous rendre compte de mon voyage. Je me recommande toujours à vos prières, et suis avec toute la reconnoissance et le respect que je vous dois, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE FOUQUET

A MONSEIGNEUR LE DUC DE LA FORCE,

PAIR DE FRANCE.

A Nan-tchang--fou, le 26 novembre 1702.

Monseigneur, j'arrivai à la Chine le 25 juillet 1699. Nos pères n'y avoient alors que deux maisons, la première à Pékin dans l'enceinte du palais impérial, la seconde

à Canton. Ces deux maisons ne suffisant pas pour le nombre de nos missionnaires, qui augmentoit tous les jours, on pensa à faire de nouveaux établissemens. On jeta les yeux sur la province de Kiam-si, et les pères de Broissia et Domenge, achetèrent trois vieilles maisons pour y faire trois églises, une à Fou-tcheou, l'autre à Jao-tcheou, et la troisième à Kieou-kiang, qui sont trois villes du premier ordre. Ces maisons ne coûtèrent qu'environ 280 taëls.

Les mandarins de *Kieou-kiang* et de *Jao-tcheou*, ayant formé des oppositions à notre établissement, il fallut en appeler au *pou-tchim-ssée*, que nos Européens appellent trésorier-général, et au *fou-yven*, à qui nous donnons le nom de vice-roi, tous deux grands mandarins, qui ne reconnoissent au-dessus d'eux que les tribunaux de Pékin. On s'opposoit à notre installation dans ces deux villes, parce que nous étions étrangers, et parce que nous prêchions une loi étrangère. Comme la qualité d'étranger est toujours odieuse à la Chine, il n'en falloit pas davantage pour être condamnés, et nous l'eussions été, si le trésorier-général n'eût pris notre défense et n'eût fait valoir le fameux édit de 1692, en faveur de la religion chrétienne. Il est vrai que cet édit ne marque pas qu'on pourra élever de nouvelles églises; mais il nous maintient dans les anciennes, et nous permet d'y assembler le peuple; ce qui parut suffisant à des juges affectionnés, pour ne nous point troubler dans les établissemens que nous avions faits.

Cette affaire étant heureusement terminée, le père de Broissia reçut ordre de passer dans la province *Tche-kiam* pour fonder une église à *Nimpo*, port de mer vis-à-vis du Japon. Ce poste nous parut nécessaire, non-seulement pour avoir une entrée libre de ce côté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de pénétrer au Japon, où la religion chrétienne a été autrefois si florissante, et où l'on dit qu'elle s'est conservée

jusqu'à présent, malgré les horribles persécutions qui désolent depuis si long-temps cette Église. Les pères de Broisia et Gollet, arrivés à Nimpo, ne pouvoient trouver aucune maison qui leur convînt, parce qu'ils n'avoient pas assez d'argent pour acheter celles qu'on leur présentoit. Cela les obligea à prendre un emplacement, et à bâtir quelques chambres, pour se loger : mais ce ne fut pas sans contradiction ; le *tchen-hien* de la ville, officier qui gouverne le peuple, leur envoya demander qui ils étoient, d'où ils venoient, et quel étoit leur dessein ; et, après leur réponse, il défendit de continuer l'ouvrage qu'ils avoïent commencé. Il présenta même une requête contre eux aux mandarins dont il dépendoit. Cette requête passa par tous les tribunaux, et vint enfin au vice-roi de la province, qui, au lieu de prononcer lui-même, la renvoya à la cour des rites. Ce tribunal, redoutable de tout temps aux étrangers, et contraire au christianisme, n'auroit pu suivre en cette occasion ses anciennes maximes, sans renverser tous nos établissemens, et sans ruiner entièrement notre mission naissante; mais Dieu, en qui nous avions mis toute notre confiance, ne le permit pas. Le père Gerbillon, notre supérieur-général, trouva parmi les officiers de cette cour formidable des amis puissans et de zélés protecteurs, qui gagnèrent des voix en notre faveur, et qui firent donner au vice-roi de Tche-kiam une réponse favorable.

Nous eûmes une plus rude *persécution* à soutenir dans la province de Hou-coüan. Le père Domenge et le père Porquet achetèrent à *Hoan-tcheou* une petite maison pour la somme de soixante-six taëls : elle ne devoit pas faire envie; on n'y voyoit ni porte, ni fenêtres, ni meubles ; de sorte que le père Hervieu fut obligé, les premiers jours, d'y coucher à terre et presque à découvert. Cependant un bonze, ayant appris l'arrivée du nouveau mission-

naire, se mit à la tête de la canaille qu'il avoit apostée, et alla le déférer aux mandarins. Les prêtres des idoles souffrent impatiemment de voir élever des églises, parce que les Chinois, dès qu'ils sont chrétiens, refusent de contribuer à l'entretien des pagodes. Le père Hervieu crut qu'avec un peu de patience ces mouvemens pourroient s'apaiser; il se trompa. Le mandarin lui fit dire de se retirer au plus tôt, et envoya des *tchai,* ou huissiers, pour lui en signifier l'ordre. A la troisième sommation, le père fut contraint de céder la place, pour ne pas irriter un homme dont la colère auroit pu avoir de fâcheuses suites.

Les pères comptoient beaucoup sur l'appel qu'ils pouvoient interjeter au vice-roi, à qui des personnes de considération les avoient recommandés; mais ce mandarin, bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la cour des rites; ce que nous appréhendions par-dessus toutes choses, dans la crainte que ce tribunal, qui venoit déjà de prononcer en notre faveur, nous voyant revenir si souvent, ne se formât quelque idée désavantageuse des établissemens que nous faisions dans les provinces.

Outre les préjugés des Chinois contre tout ce qui s'appelle nouveauté, ils ne sauroient encore s'imaginer qu'on puisse se proposer, dans tout ce qu'on entreprend, une autre fin que l'*intérêt;* ce qu'on dit des motifs qui font agir les hommes apostoliques, et qui les portent à quitter leur pays, leurs parens, et tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la seule vue de glorifier Dieu et de sauver les âmes, ne les touchent point, parce que cela leur paroît incroyable. Cependant ils nous voient traverser les plus vastes mers avec des fatigues et des dangers immenses; ils savent que ce n'est ni le besoin qui nous amène à la Chine, puisque nous y subsistons sans rien leur demander, et sans attendre d'eux le moindre secours; ni l'envie d'a-

masser des richesses, puisque nous les méprisons et que nous ne vendons ni n'achetons rien; ils ont recours à des desseins de politique, et quelques-uns sont assez simples pour s'imaginer que nous venons tramer des changemens dans l'état, et, par des intrigues secrètes, nous rendre maîtres de l'empire.

Les *bonzes*, ennemis particuliers de la sainte doctrine que nous prêchons, sont ordinairement les premiers auteurs de ces calomnies atroces; ils les sèment adroitement parmi le peuple, et pour nous rendre plus odieux, ils y ajoutent mille sots contes, auxquels on ne laisse pas d'ajouter foi. Mais rien ne leur réussit mieux que ce qu'ils rebattent sans cesse aux oreilles de la populace stupide, que les disgrâces corporelles, les maladies, mille autres accidens funestes, et la mort même sont des suites infaillibles du baptême. Il est incroyable combien ces terreurs, quoique démenties souvent par l'expérience, empêchent de gens d'embrasser le christianisme.

Un jour que j'allois baptiser une femme qui étoit à l'extrémité, un catéchiste me vint trouver à l'église, pour m'avertir de n'y pas aller, parce que le mari de cette femme, qui étoit venu lui-même la veille me prier de la baptiser, avait changé de sentiment. « Allez dire au prédicateur de votre loi, dit cet infidèle au catéchiste, qu'il se tienne en repos chez lui; je sais ses desseins, et je suis instruit de ses prétentions. Il veut, avec son huile, avoir les yeux de ma femme, pour en faire des lunettes d'approche; qu'il s'adresse à d'autres, car je ne consentirai jamais qu'il mette les pieds dans ma maison, ni qu'il la baptise. » Le catéchiste, touché de compassion de voir un aveuglement si déplorable, tâcha de remettre l'esprit à ce pauvre homme; mais tous ses efforts furent inutiles et, la femme mourut sans être baptisée.

Après plus de vingt mois de courses dans la province

de Fokien, où je n'avois pu trouver de retraite fixe, je fus attaché à l'église de *Fou-tcheou*, province de Kiam-si. C'étoit en mars de l'année dernière. Il n'y avoit alors qu'environ cent néophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier baptême que j'eusse jamais donné en ma vie le 12, jour anniversaire de ma naissance; ce qui me fit me dire qu'il falloit renaître en quelque sorte ce jour-là, pour mener une vie nouvelle qui ne fût plus occupée qu'à glorifier Dieu et qu'à procurer le salut des Chinois. La personne que je baptisai étoit une jeune femme dangereusement malade, qui savoit parfaitement tout ce qu'il faut croire. Quand on lui demanda si elle avoit encore quelque confiance dans les *idoles*, elle répondit avec une espèce d'indignation qui me toucha : « Il faudrait être bien aveugle pour croire que ces morceaux de pierre et de bois eussent quelque vertu ou quelque pouvoir. » Le sacrement qui purifia son âme ne fut pas sans effet sur son corps, ainsi que je le puis croire raisonnablement, puisqu'elle se trouva guérie bientôt après. Cette femme est aujourd'hui une des plus ferventes chrétiennes de cette église.

Les gens de lettres viennent me voir, et me proposent leurs doutes sur notre sainte religion. Je me souviens d'un nommé *Yven*, de grande réputation parmi les siens, qui me demanda fort sérieusement comment Dieu pouvoit gouverner le monde, et fournir, sans se lasser, à l'application que nécessite un travail aussi étendu. Je tâchai de le satisfaire, en lui développant l'idée de Dieu, et usant de comparaisons pour le lui faire connoître : c'est la meilleure manière d'instruire les Chinois; une comparaison appliquée à propos les convainc sûrement beaucoup mieux que les démonstrations les plus solides. Ils ont pour la plupart l'esprit très-bon, mais peu capable des subtilités de la dialectique, peut-être parce qu'ils n'y sont pas accoutumés. Ce lettré me parut content de mes réponses;

il est revenu se faire examiner pour le *Kiu-ginat*. Il m'amena avec lui son fils, qui est aussi gradué; je les pressai tous deux d'ouvrir les yeux à la lumière, mais l'heureux moment n'étoit pas encore venu.

Je distribue aux lettrés quelques *ouvrages chinois* de nos missionnaires, et entre autres l'excellent livre du père Mathieu Ricci, qui a pour titre, en chinois, *Tien-tchu-che-y*, c'est-à-dire, *de la véritable intelligence du mot Tien-tchu*, qui signifie *le seigneur du ciel*. Ce livre fait des effets merveilleux sur l'esprit des Chinois qui ont de la capacité, et il en est peu qui ne soient ébranlés, quand ils l'ont lu avec attention. Un autre livre que j'ai donné à plusieurs, est celui du père Jules Aleni, qui a pour titre : *Oüan oüe-tchin yven, la véritable origine de toutes choses*. Ce missionnaire a été dans son temps une des plus fermes colonnes de cette mission, et son ouvrage a eu un très-grand cours dans toute la Chine. Il seroit à souhaiter que chaque missionnaire fût en état de semer dans les lieux de sa mission un grand nombre d'instructions. Ce sont des prédicateurs muets, mais très-éloquens et très-efficaces, qui reprochent aux Chinois les désordres de leur vie sans blesser leur délicatesse, qui éclairent leur esprit sans les choquer, et qui les conduisent peu à peu, et presque sans qu'ils s'en aperçoivent, à la connoissance de la vérité.

C'est par la lecture de quelques livres de piété, que le fameux père Adam Schall donna à un mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'est convertie une famille entière, dont j'ai baptisé neuf personnes cette année. Ce mandarin, s'étant trouvé dans sa jeunesse à la cour, où il avoit un emploi de distinction, alla voir par curiosité le père Adam Schall, qui s'étoit acquis par son mérite une grande réputation dans tout l'empire. Le père lui parla de la religion chrétienne, et le porta à l'embrasser; mais le jeune mandarin, qui aimoit les plaisirs, et qui n'avoit alors

en tête que sa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que disoit l'homme de Dieu; il reçut néanmoins les livres de piété qu'il lui donna. Il parcourut ensuite plusieurs provinces, où il eut des charges considérables, se livra à toutes les ridicules superstitions des bonzes, chercha dans les livres des *Tao-tsée,* qui sont d'insignes imposteurs, les moyens de se rendre immortel, jusqu'à ce que, revenu enfin de ses folies et de ses erreurs à l'âge de quatre-vingts ans, il trouva dans la lecture des livres dont le père Adam Schall lui avoit fait présent autrefois, ce qu'il avoit cherché vainement ailleurs, je veux dire son salut éternel, et celui de la plupart de ses enfans.

Je ne suis resté à Fou-tcheou que jusqu'à la mi-juin, ayant été obligé de passer à l'église de Nan-tchang, d'où je vous écris. Il me seroit difficile de vous marquer ici la piété avec laquelle nos chrétiens passèrent la *semaine sainte*. Le dimanche, le concours fut extraordinaire; l'église se trouva trop petite, quoique d'ailleurs elle soit assez grande; on bénit des rameaux, des parfums et des bougies, que les chrétiens ont coutume de brûler, durant le cours de l'année, devant les saintes images. Le jeudi-saint, on conserva le saint sacrement, comme on a coutume de le faire en Europe. Pendant tout le temps qu'il fut exposé, les chrétiens se partagèrent pour venir l'adorer, de sorte que toute l'après-dînée, et la nuit suivante, il y en eut toujours plusieurs en prières. Ils récitoient d'heure en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prières en forme de litanies, en l'honneur du très-saint sacrement. Le vendredi, l'église se trouva encore trop petite. On fit l'adoration de la croix de la même manière que nous la faisons en Europe. Tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'après cette sainte cérémonie, ces fervens néophytes prirent une rude discipline. Le samedi on fit les cérémonies ordinaires de l'église; le jour de Pâques, plus de cent personnes

communièrent, et l'église fut presque toujours pleine depuis le matin jusqu'au soir.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les provinces à la conversion des âmes, les pères qui demeurent à la cour ne s'épargnent pas. Mais le père Fontaney, qui retourne en France, vous instruira, monseigneur, de tout le bien que l'on fait à Pékin. Les commencemens d'une mission sont difficiles. Quand nous aurons plus de maisons, quand nous saurons mieux la langue, quand nous serons plus faits aux manières du pays et quand nous aurons les secours qui nous manquent encore, les conversions seront plus nombreuses. J'avois dessein de vous dire un mot sur les *disputes* qui se sont élevées ici ; je ne sais comment ce point m'est échappé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'est que les honneurs que l'on rend à Confucius et aux parens. Les chrétiens de ce pays ont été bien étonnés quand ils ont su qu'on les accusoit d'idolâtrie. Ils adressent des plaintes au saint-père, et lui envoient des témoignages authentiques de la pureté de leur foi, et de l'innocence des cérémonies qu'ils croient pouvoir pratiquer sans impiété et sans superstition. Je suis avec un très-profond respect, etc.

MÉMOIRE (EXTRAIT) DU PÈRE FRANÇOIS NOEL,

SUR L'ÉTAT DES MISSIONS,

ADRESSÉ AU RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, EN 1703.

Mon révérend père, j'obéis à l'ordre de votre paternité, et j'emploie à lui rendre compte de l'état présent de nos missions le temps que me laisse la grande et impor-

tante affaire des honneurs qu'on rend à la Chine à Confucius et aux morts. Je n'avancerai rien dans ce mémoire dont je ne sois bien instruit, et ne chercherai point à grossir les objets.

Nos *pères portugais*, qui sont les premiers fondateurs de cette mission, avoient déjà ici un grand nombre de belles églises, quand nos pères françois y arrivèrent, il y a près de vingt ans. On comptoit alors dans la seule province de Nankin plus de cent églises, et plus de cent mille chrétiens. Mais le bonheur qu'ont eu les jésuites de France, de se rendre agréables à l'empereur, et de le rendre favorable à la religion, a mis les fidèles en état de former de nouveaux établissemens. Les Portugais ont acquis des maisons dans plusieurs villes où l'on n'avoit point encore prêché; et à Pékin, ils ont bâti une église pour les *femmes;* ce qui étoit fort nécessaire : car il n'en est pas à la Chine comme en Europe, où les églises sont communes aux deux sexes; ici la bienséance et la coutume ne permettent pas que les hommes et les femmes se trouvent ensemble dans un même lieu; on regarderoit ces assemblées comme quelque chose de monstrueux. Ainsi les dames ont de petites chapelles particulières, où les missionnaires vont avec beaucoup de circonspection et de grandes précautions les prêcher au travers d'une grille, et leur administrer les sacremens. Comme elles sont naturellement vertueuses et fort innocentes, la religion s'insinue aisément dans leur cœur et dans leur esprit, et elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur et une modestie charmantes. Celles de *Pékin* ont signalé particulièrement leur zèle à enrichir leur nouvelle église de ce qu'elles avoient de plus précieux; plusieurs ayant donné pour les ornemens d'autel leurs perles, leurs diamans et leurs autres bijoux, comme firent autrefois les dames de l'ancienne loi.

Les pères françois, de leur côté, ont ouvert de nou-

velles églises dans la province de Kiam-si; mais rien n'approche de celle qu'ils ont fait bâtir à Pékin dans la première enceinte du palais de l'empereur. Ce grand prince, qui protége depuis long-temps la religion chrétienne, ne s'est pas contenté de leur donner la permission d'élever ce superbe monument à la gloire du vrai Dieu, il a voulu encore y contribuer par ses libéralités; et le roi très-chrétien, à qui cette mission a des obligations très-particulières, a eu la bonté d'y envoyer une magnifique argenterie et de riches paremens d'autel.

Quoique nous ayons déjà trois églises à *Pékin*, elles ne suffisent pas, et nous avons résolu d'en bâtir une quatrième, aussitôt que nous aurons les fonds nécessaires. Cela n'est pas infini comme en Europe, parce que les ouvriers et les matériaux se trouvent ici à assez bon marché. Elle sera dédiée à saint Joseph, le patron et le protecteur de cette mission, et en mémoire de l'édit fameux donné par l'empereur, en 1692, le jour même de la fête de ce saint, édit par lequel l'empereur accordoit la permission de prêcher la loi de Jésus-Christ dans toutes les terres de son obéissance.

Outre les églises dont j'ai parlé, il faut compter encore celles d'Ou-ho et de Vousie, dans la province de Nankin; celles des provinces de Hou-coüam, de Fo-kien et de Cantón, qu'ont bâties nouvellement nos pères; les deux belles églises que le père Charles Turcotti a fait faire dans Canton même, et dans Fokhan; enfin la chapelle, magnifique pour le pays, qu'on a élevée dans l'île de Sancian, sur le tombeau de saint François-Xavier. Il y a présentement plus de soixante-dix missionnaires de notre compagnie à la Chine, c'est-à-dire qu'il y a beaucoup plus de jésuites qu'il n'y a d'évêques, d'ecclésiastiques et de religieux des autres ordres, en les comptant tous ensemble.

Les jésuites de Pékin baptisèrent cinq cent trente per-

sonnes en 1694, six cent quatorze en 1695, six cent trente-trois en 1696, et à peu près autant les années suivantes. Je ne parle que des adultes ; car on baptise beaucoup plus d'*enfans*, surtout de ceux qui se trouvent tous les matins exposés dans les rues. Il est inouï que dans un pays aussi bien policé que la Chine, on souffre un si criant désordre. Mais Pékin est une ville si peuplée, que ceux qui se croient surchargés d'enfans ne se font aucun scrupule de les abandonner dans les rues et dans les places publiques, où les uns meurent misérablement, et les autres sont dévorés des bêtes. Le gouvernement envoie, il est vrai, tous les matins des chariots qui parcourent la ville, recueillent les enfans qui respirent, et les transportent dans un hôpital où des médecins et des matrones sont chargés de les soigner, et où ceux qui échappent à la mort sont élevés. Pour nous, un de nos premiers soins est d'envoyer tous les matins des catéchistes dans les différens quartiers, baptiser tous ceux de ces enfans qui sont encore en vie. De vingt à trente mille qu'on expose chaque année, nos catéchistes en baptisent environ trois mille.

Le progrès que fait la religion est encore plus considérable dans les provinces qu'il ne l'est à Pékin. Le père Pinto baptisa lui seul près de quinze cents personnes en 1696 et 1697. Le père Provana, qui demeure à Kiam-tcheou, en la province de Kiam-si, en baptisa plus de mille ces deux mêmes années ; le père Simoens un pareil nombre dans la ville de Chintin, en une seule année ; le père Laureati en baptisa environ neuf cents en dix mois dans la ville de Sin-gnan-fou, capitale de la province de Chensi, et le père Vanderbeken cinq cents en moins de cinq mois dans la ville de Can-tcheou, en la province de Kiam-si. Les pères Simon Rodriguez et Vanhamme, qui ont leur mission dans les villes de Cham-chou et de Vou-cham, baptisent régulièrement chaque année cinq à six

cents personnes. Dans les villes où les chrétientés sont plus anciennes et plus nombreuses, comme à Cham-hay, dont je vous ai déjà parlé, on en baptise chaque année onze à douze cents. Je ne vous dis rien des autres églises, parce que je ne suis pas assez instruit de ce qui s'y passe.

Vous me demanderez peut-être, mon très-révérend père, si la plupart des chrétiens sont gens du peuple, et si l'on ne convertit pas aussi à la Chine des *personnes de qualité,* des savans et des mandarins. Pour répondre juste à une question que l'on m'a faite souvent ici et ailleurs, je vous prie de remarquer que, selon les idées que nous en avons en Europe, tout est peuple à la Chine, et qu'il n'y a point de noblesse, si ce n'est les princes du sang, un petit nombre de princes tartares et quelques familles particulières, que l'empereur a décorées d'un titre d'honneur. Comme toutes ces personnes demeurent ordinairement à la cour ou dans la Tartarie, on ne doit pas s'étonner si dans les provinces on voit peu de chrétiens qui soient gens de distinction. Je ne connois hors de la cour qu'un seul prince tartare qui ait embrassé depuis quelques années notre sainte religion, avec sa femme et plus de cinquante de ses domestiques. Sa maison est illustre et fort distinguée parmi les Tartares, son oncle ayant épousé la tante du feu empereur Chun-chi. Il ne peut donc y avoir que du peuple qui se fasse chrétien dans l'étendue de l'empire. Pour ce qui est des gens de la cour, on éprouve à la Chine, comme partout ailleurs, qu'il est difficile à un homme puissant et en faveur, surtout s'il est païen, d'entrer dans le royaume des cieux. Cependant, outre les marchands, les soldats, les artisans, les laboureurs et les pêcheurs qui remplissent ordinairement nos églises, il ne laisse pas d'y avoir quelques bacheliers, quelques docteurs et même quelques mandarins, mais en petit nombre, si ce n'est dans le tribunal des mathématiques de Pékin.

Les grands mandarins, les officiers-généraux d'armées et les premiers magistrats de l'empire, ont de l'estime pour le christianisme; ils le regardent comme la religion la plus sainte et la plus conforme à la raison; ils honorent ceux qui la prêchent; ils leur font amitié; ils prennent plaisir à les entendre parler des maximes de notre morale; ils les louent, ils les admirent; mais quand nous leur parlons de les imiter et de quitter la religion du pays, ils ne nous entendent plus. L'attache aux plaisirs des sens, et la crainte de se distinguer des personnes de leur condition, empêchent la grâce d'achever son ouvrage, et de faire impression sur ces âmes enveloppées dans la chair.

Les *occupations sacerdotales* de nos pères dans les lieux de leur demeure, sont d'entendre les confessions des fidèles, d'administrer les sacremens aux malades, d'instruire les idolâtres, et de disputer quelquefois avec des lettrés. Leur travail est beaucoup plus grand dans les missions qu'ils font à la campagne. Aussitôt qu'un missionnaire arrive dans une bourgade, tous les chrétiens s'assemblent à l'église, s'il y en a une, et s'il n'y en a pas, dans la maison de quelque chrétien des plus considérables. Après la prière, le père fait une exhortation et entend les confessions, pendant que ses catéchistes disposent les fidèles à participer aux sacremens de la pénitence et de l'eucharistie, et les catéchumènes à recevoir le baptême. Le lendemain, après la messe, le père baptise ceux qu'il trouve suffisamment instruits, et reçoit au nombre des catéchumènes les infidèles qui se veulent convertir. L'après-dîner le travail recommence, et le père ne quitte point la bourgade que tout le monde ne soit content.

Dans les églises plus nombreuses, comme dans l'île de Tsommin, où l'on compte plus de trois mille chrétiens, on distribue son temps d'une autre manière; on donne les premiers jours aux hommes et les suivans aux femmes.

Les catéchumènes viennent après ; on les examine, on les baptise, s'ils en savent assez, et on les admet à la participation des divins mystères. On s'applique ensuite à terminer les différends, s'il y en a quelques-uns. En chaque lieu on choisit deux ou trois des principaux chrétiens pour conduire les autres et pour les instruire en l'absence du missionnaire. En chaque maison on fait afficher une conduite de vie, sur laquelle toute la famille se doit régler, avec un calendrier qui marque, outre les dimanches et les fêtes qu'il faut s'assembler, les jours de jeûne qui sont d'obligation. Enfin on distribue des catéchismes, des livres de piété, de l'eau bénite, des chapelets, des images, et tout ce qui est capable d'entretenir la piété des fidèles, et d'animer leur foi.

La religion s'établit plus aisément à la campagne que dans les villes, parce qu'on y a plus de liberté. Dans les villes on dépend du gouverneur et des mandarins ; il faut les visiter ; ce qui ne se peut, selon le cérémonial, sans présens et sans frais ; au lieu que dans les villages, pour exercer librement ses fonctions, on n'a besoin de l'agrément de personne. La ferveur est grande parmi les chrétiens, surtout dans les commencemens. Aussi est-ce un temps favorable, et dont il faut bien profiter. Je l'ai éprouvé moi-même plus d'une fois, et particulièrement dans la petite ville d'Ouho, et dans les villages qui en dépendent. A la première visite que j'y fis, je baptisai cent seize personnes, et à la seconde cinq cent soixante, parmi lesquelles il y avoit dix-huit à vingt bacheliers et un mandarin qui avoit été dix ans gouverneur d'une petite ville. Un succès si heureux me porta à bâtir une église dans cette petite ville, et deux autres moins considérables avec quelques chapelles dans les villages circonvoisins. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE CHAVAGNAC

AU PÈRE LE GOBIEN.

A Fou-tcheou-fou, le 10 février 1703.

Mon révérend père, ce fut le 1er mars 1702 que je partis de Nan-tchang-fou, pour me rendre auprès du père Fouquet, dans cette ville d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Il s'en faut bien que toute la Chine réponde à l'idée que je m'en étois formée d'abord. Je n'avois encore vu qu'une partie de la province de Canton quand je vous en fis une description si magnifique. A peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que montagnes escarpées, et d'affreux déserts remplis de tigres et d'autres bêtes féroces. Mais quoique cette partie de la Chine soit différente de la plupart des autres provinces, on y trouve cependant quelques villes assez belles, et un assez grand nombre de villages.

De Nan-hiung, qui est la dernière ville de la province de Canton, nous nous rendîmes par terre à Nan-gan; c'est la première ville de la province de Kiam-si : elle est grande comme Orléans, fort belle et fort peuplée. De Nan-gan à Can-tcheou, ce ne sont plus que des déserts. Can-tcheou est une ville grande comme Rouen; elle est fort marchande, et on y voit un grand nombre de chrétiens.

De *Can-tcheou* à *Nan-tchang* le pays est charmant, très-peuplé et très-fertile. Une de nos barques pensa périr à une journée de cette ville, dans un courant très-rapide qui a près de vingt lieues de longueur : ce qui le rend encore plus dangereux, c'est qu'il faut passer au travers d'une infinité de rochers qui sont à fleur d'eau; mais aussi quand

on l'a une fois passé, on se trouve dans une belle rivière six fois plus large que n'est la Seine vis-à-vis de Rouen, et si couverte de vaisseaux, qu'à quelque heure du jour que vous jetiez les yeux aux environs, vous comptez plus de cinquante bâtimens de charge à la voile.

Ce grand nombre de vaisseaux ne doit point surprendre. Il est vrai que les Chinois ne commercent guère hors de leur pays; mais, en récompense, le commerce qu'ils font dans le sein même de l'empire est si grand, que celui d'Europe ne mérite pas de lui être comparé. L'empire de la Chine a une très-grande étendue; les provinces sont comme autant de royaumes; l'une produit du riz, l'autre fournit des toiles; chacune a des marchandises qui lui sont propres, et qu'on ne trouve point ailleurs : tout cela se transporte non par terre, mais par eau, à cause de la commodité des rivières qui sont en très-grand nombre, et si belles, que l'Europe n'a rien qui en approche.

Ce qui me remplit de consolation, mon révérend père, ce fut de voir, dans toutes les villes qui se trouvèrent sur ma route, un grand nombre d'églises érigées au vrai Dieu, et des *chrétientés très-ferventes*. La religion fait ici chaque jour de nouveaux progrès; il semble même que le temps de la conversion de ce vaste empire est enfin arrivé; et, pour peu que nous soyons aidés des fidèles d'Europe, qui ont du zèle pour la propagation de la foi, tout est à espérer d'une nation qui commence à goûter nos maximes saintes, et qui est touchée de tant d'exemples de vertu que donnent les nouveaux fidèles.

Pour moi, je vous avoue que je suis frappé de leur innocence et de leur ferveur. Plusieurs viennent tous les dimanches de huit à dix grandes lieues pour assister aux saints mystères : ils s'assemblent en grand nombre tous les vendredis dans l'église, où ils récitent certaines prières en l'honneur de la passion de Jésus-Christ; et ils ne se re-

tirent qu'après s'être demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pu se donner : leurs austérités et leurs pénitences seroient indiscrètes, si l'on n'avoit soin d'en modérer les excès.

Nous avons ici un *jeune enfant* qui, au milieu d'une famille idolâtre, ne manque jamais de faire tous les jours ses prières devant son crucifix, tandis que tous ses parens sont prosternés devant leurs idoles. Sa mère et ses frères ont fait bien des efforts pour le pervertir ; mais sa constance a été à l'épreuve de leurs menaces et de leurs mauvais traitemens : il leur a toujours répondu avec une fermeté mêlée de tant de douceur, qu'ils sont eux-mêmes sur le point d'embrasser le christianisme.

Vous ne sauriez croire toutes les industries que le zèle fait imaginer aux nouveaux chrétiens pour la conversion des infidèles : j'en ai été mille fois surpris. Il n'y a pas longtemps qu'un pauvre homme, *aveugle,* et qui vit d'aumônes, vint me prier de lui donner deux ou trois livres : je ne pouvois me figurer l'usage qu'il en vouloit faire ; c'étoit pour les donner à lire à douze infidèles, qu'il avoit à demi instruits des mystères de notre sainte religion. J'ai vu des enfans venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultés que leur faisoient leurs parens idolâtres, et il est souvent arrivé que le fils a converti sa mère et tout le reste de sa famille.

Cependant on ne peut disconvenir que les missionnaires qui travaillent à la *conversion* de ces peuples n'y trouvent des *obstacles* bien difficiles à surmonter. Le mépris que les Chinois ont pour toutes les autres nations, en est un des plus grands, même parmi le bas peuple. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader que ce qui n'est pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur avons montré l'extravagance de leur attache-

ment aux idoles, quand nous leur avons fait avouer que la religion chrétienne n'a rien que de grand, de saint, de solide, on diroit qu'ils sont prêts de l'embrasser; mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement : « Votre religion n'est point dans nos livres, c'est une religion étrangère : y a-t-il quelque chose de bon hors de la Chine, et quelque chose de vrai que nos savans aient ignoré? »

Souvent ils nous demandent s'il y a des villes, des villages et des maisons en Europe. J'eus un jour le plaisir d'être témoin de leur surprise et de leur embarras à la vue d'une mappemonde. Neuf ou dix lettrés, qui m'avoient prié de la leur faire voir, y cherchèrent long-temps la Chine; enfin ils prirent pour leur pays un des deux hémisphères qui contient l'Europe, l'Afrique et l'Asie : l'Amérique leur paroissoit encore trop grande pour le reste de l'univers. Je les laissai quelque temps dans l'erreur, jusqu'à ce qu'enfin un deux me demanda l'explication des lettres et des noms qui étoient sur la carte. «Vous voyez l'Europe, lui dis-je, l'Afrique et l'Asie; dans l'Asie, voici la Perse, les Indes, la Tartarie. — Où est donc la Chine? s'écrièrent-ils tous. — C'est dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, et en voici les limites.» Je ne saurois vous exprimer quel fut leur étonnement : ils se regardoient les uns les autres, et se disoient ces mots chinois, *chiao-te-kin*, c'est-à-dire, *elle est bien petite*.

Quoiqu'ils soient bien éloignés d'atteindre à la perfection où on a porté les arts et les sciences en Europe, on ne gagnera jamais sur eux de rien faire à la manière européenne. L'autorité de l'empereur a été même nécessaire pour obliger les architectes chinois à bâtir sur un modèle européen notre église qui est dans son palais. Encore fallut-il qu'il nommât un mandarin pour veiller à l'exécution de ses ordres.

Leurs vaisseaux sont assez mal construits : ils admirent

la construction des nôtres; mais quand on les exhorte à l'imiter, ils sont tout surpris qu'on leur en fasse même la proposition. « C'est la construction de la Chine, nous répondent-ils. — Mais elle ne vaut rien, leur dit-on. — N'importe, dès-là que c'est celle de l'empire, elle nous suffit, et ce seroit un crime d'y rien changer. »

Pour ce qui est de la langue du pays, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puisse se donner la peine de l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'emploie huit heures par jour à écrire des dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire, et il y a quinze jours que j'ai ici un lettré, avec qui je passe trois heures le matin et trois heures le soir à examiner des caractères chinois, et à les épeler comme un enfant. L'alphabet de ce pays-ci a environ quarante-cinq mille lettres; je parle des lettres d'usage, car on en compte en tout jusqu'à soixante mille. Je ne laisse pas d'en savoir assez pour prêcher, catéchiser et confesser.

La conversion des grands, et surtout des mandarins, est encore plus difficile. Comme ils vivent la plupart d'exactions et d'injustices, et que d'ailleurs il leur est permis d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce sont comme autant de chaînes qu'il ne leur est pas aisé de rompre.

L'usure qui règne parmi les Chinois est un autre obstacle bien difficile à vaincre : lorsqu'on leur dit qu'avant que de recevoir le baptême, ils doivent restituer des biens acquis par ces voies illicites, et ainsi ruiner en un jour toute leur famille, vous m'avouerez qu'il faut un grand miracle de la grâce pour les y déterminer. Aussi est-ce là ce qui d'ordinaire les retient dans les ténèbres de l'infidélité. J'en eus il y a peu de jours un exemple bien triste.

Un riche *marchand* vint me voir et me demanda le baptême : je l'interrogeai sur le motif qui le portoit à se faire chrétien. « Ma femme, me dit-il, fut baptisée l'année der-

nière, et depuis ce temps-là elle a vécu très-saintement. Peu de jours avant sa mort elle me prit en particulier, et me dit qu'à un tel jour et à une telle heure elle devoit mourir, et que Dieu le lui avoit fait connoître, afin de me donner par-là une preuve de la vérité de sa religion. Elle est morte en effet à l'heure et de la manière qu'elle me l'avoit prédit; ainsi, ne pouvant plus résister à la prière qu'elle m'a faite en mourant de me convertir, je viens vous trouver à ce dessein, et vous demander le saint baptême. » De si belles dispositions ne sembloient-elles pas m'assurer que j'aurois le bonheur de le baptiser dans peu de jours? Mais ces bons sentimens s'évanouirent bientôt, lorsque dans l'instruction je vins à toucher l'article du bien d'autrui, et que je lui fis voir la nécessité indispensable de la restitution; il commença à chanceler, et enfin il me déclara qu'il ne pouvoit s'y résoudre.

Les Chinois ne trouvent pas moins d'opposition au christianisme dans la corruption et le déréglement de leur cœur; pourvu que l'extérieur paroisse réglé, ils ne font nulle difficulté de s'abandonner en secret aux crimes les plus honteux. Il y a environ quinze jours qu'un *bonze* vint me prier de l'instruire: il avoit, ce semble, la meilleure volonté du monde, et rien, disoit-il, ne devoit lui coûter. Mais à peine lui eus-je expliqué quelle est la pureté que Dieu demande d'un chrétien, à peine lui eus-je dit que sa loi est si sainte, qu'elle défend jusqu'à la moindre pensée et au moindre désir contraire à cette vertu : *Si cela est*, me répondit-il, *il n'y faut plus penser;* et là-dessus, tout convaincu qu'il étoit de la vérité de notre sainte religion, il abandonna le dessein de l'embrasser.

Voici maintenant, mon révérend père, quelques coutumes par rapport aux *dames chinoises*, qui semblent leur fermer aussi toutes les voies de *conversion*. Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune vi-

site des hommes; c'est une maxime fondamentale dans tout l'empire, qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni se mêler des affaires du dehors. Bien plus, pour les mettre dans la nécessité de mieux observer cette maxime, on a su leur persuader que la beauté consiste, non pas dans les traits du visage, mais dans la petitesse des pieds; en sorte que leur premier soin est de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher; un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une dame de quarante ans.

De là il arrive que les missionnaires ne peuvent instruire les dames chinoises ni par eux-mêmes, ni par leurs catéchistes. Il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même instruise sa femme, ou qu'il permette à quelque bonne chrétienne de venir dans son appartement lui expliquer les mystères de la religion.

D'ailleurs, quoiqu'elles soient converties, elles ne peuvent se trouver à l'église avec les hommes. Tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'ici, c'est de les assembler six ou sept fois l'année, ou dans une église particulière, ou dans la maison de quelque chrétien, pour les y faire participer aux sacremens. C'est dans ces assemblées qu'on confère le baptême à celles qui y sont disposées. J'en baptiserai quinze dans peu de jours.

Ajoutez à cela que les dames chinoises ne parlent que le jargon de leur province; ainsi elles ont bien de la peine à se faire entendre des missionnaires, dont quelques-uns ne savent que la langue mandarine. On tâche, autant qu'on peut, de remédier à cet inconvénient. Je me souviens d'un expédient que trouva la femme d'un mandarin peu de jours après mon arrivée dans cette ville. Comme elle ne pouvoit être entendue du missionnaire à qui elle vouloit se confesser, elle fit venir son fils aîné, et elle lui découvrit ses péchés, afin qu'il en fît le détail au confesseur et qu'il lui redît ensuite les avis et les instructions qu'elle en

auroit reçus. Trouveroit-on en Europe ces exemples de simplicité et de ferveur?

Je ne puis finir cette lettre sans vous rapporter un exemple de la foi de nos fervens chrétiens; c'est par leur moyen que j'ai eu le bonheur d'administrer le saint baptême à plusieurs idolâtres.

Dans l'absence du père Fouquet, qui étoit allé à Nantchang-fou, un infidèle vint me prier d'aller secourir une famille entière, qui étoit, disoit-il, cruellement tourmentée du démon. Il m'avoua qu'on avoit eu recours aux bonzes, et que durant trois mois ils avoient fait plusieurs sacrifices; que, ces moyens s'étant trouvés inutiles, on s'étoit adressé au tcham-tien-tsée, général des Tao-tsée; qu'on avoit acheté de lui, pour vingt francs, des sauvegardes contre le démon, dans lesquelles il défendoit au malin esprit de molester davantage cette famille; qu'enfin on avoit invoqué tous les dieux du pays, et qu'on s'étoit dévoué à toutes les pagodes; mais qu'après tant de peines et de dépenses, la famille se trouvoit toujours dans le même état, et qu'il étoit bien triste de voir sept personnes livrées à des accès de fureur si violens, que si l'on n'avoit pris la précaution de les lier, elles se seroient déjà massacrées les unes les autres. Je jugeai par l'exposé que ce pauvre homme me fit avec beaucoup d'ingénuité, qu'en effet il pouvoit y avoir en tout cela quelque chose d'extraordinaire. Je lui demandai d'abord quelle raison le portoit à avoir recours à l'église : « J'ai appris, me répondit-il, que vous adorez le créateur et le maître absolu de toutes choses, et que le démon n'a aucun pouvoir sur les chrétiens; c'est ce qui m'a déterminé à vous prier de venir dans notre maison, et d'invoquer le nom de votre Dieu pour le soulagement de tant de personnes qui souffrent. »

Je tâchai de le consoler par mes réponses; mais pourtant je lui fis entendre qu'il n'y avoit rien à espérer du vrai

Dieu, tandis qu'ils conserveroient dans leur maison les symboles de l'idolâtrie ; qu'il falloit se faire instruire de nos saints mystères et se disposer au baptême, qu'alors je pourrois leur accorder ce qu'ils me demandoient; qu'au reste cette maladie pouvoit être purement naturelle, et qu'avant toutes choses, je voulois examiner avec une sérieuse attention quel pouvoit être ce mal. Je le mis ensuite entre les mains d'un chrétien zélé, pour lui donner une idée générale des mystères de la religion.

L'infidèle s'en retourna chez lui assez satisfait; dès le lendemain il revint à mon église, et m'apporta un sac dont il tira cinq idoles, un petit bâton, long environ d'un pied, et épais d'un pouce en carré, où étoient gravés quantité de caractères chinois, et un autre morceau de bois, haut de cinq pouces, et large de deux, qui étoit semé partout de caractères, excepté d'un côté où l'on voyoit la figure du diable transpercé d'une épée, dont la pointe étoit piquée dans un cube de bois, qui étoit aussi tout couvert de caractères mystérieux. Il me donna ensuite un livre d'environ dix-huit feuillets, qui contenoit des ordres exprès du tcham-tien-tsée, par lesquels il étoit défendu au démon, sous de grosses peines, d'inquiéter davantage les personnes dont il s'agissoit. Ces arrêts étoient scellés du sceau du tcham-tien-tsée, signés de lui et de deux bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourroient vous ennuyer.

Mais peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir comment ces idoles étoient faites. Elles étoient d'un bois doré et peint assez délicatement; il y avoit des figures d'hommes et de femmes; les hommes avoient la physionomie chinoise, mais les femmes avoient les traits du visage européen. Chaque idole avoit sur le dos une espèce d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levai cette planche, et je trouvai que l'ouverture étoit assez étroite à l'entrée, mais qu'elle alloit en s'élargissant vers l'estomac. Il y avoit au

dedans des entrailles de soie, et au bout un petit sac de la figure du foie de l'homme. Ce sac étoit rempli de riz et de thé, apparemment pour la subsistance de l'idole. A la place du cœur, je trouvai un papier plié fort proprement; je me le fis lire; c'étoit le catalogue des personnes de la famille; leur nom, leur surnom, le jour de leur naissance, tout y étoit marqué. On y lisoit aussi des dévouemens et des prières pleines d'impiété et de superstition. Les figures des femmes avoient outre cela, dans le fond de cette petite chambre, un peloton de coton plus long que gros, lié proprement avec du fil, et à peu près de la figure d'un enfant emmailloté.

L'infidèle, qui me vit jeter au feu toutes ces idoles, crut que je ne ferois plus de difficulté d'aller chez lui. Plusieurs chrétiens qui se trouvèrent présens se joignirent à lui pour m'en prier. Mais je me contentai d'y envoyer quelques-uns de ces chrétiens, qui partirent pleins de foi, et portèrent avec eux un crucifix, de l'eau bénite, leurs chapelets, et les autres marques de la religion. Plusieurs idolâtres, un bonze entre autres, qui se trouva là, les suivirent par curiosité.

Dès qu'ils furent arrivés dans la maison, il firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le crucifix en main, un autre prit l'eau bénite, un troisième commença à expliquer le symbole des apôtres. Après l'explication il demanda aux malades s'ils croyoient tous ces articles de la foi des chrétiens; s'ils espéroient en la toute-puissance de Dieu, et aux mérites de Jésus-Christ crucifié; s'ils étoient prêts à renoncer à tout ce qui pouvoit déplaire au vrai Dieu; s'ils vouloient observer ses commandemens, vivre et mourir dans la pratique de sa loi. Quand ils eurent répondu qu'ils étoient dans ces sentimens, il leur fit faire à tous le signe de la croix, il leur fit adorer le crucifix, et commença les prières avec les autres chrétiens.

Bientôt, au nom de Jésus-Christ qu'on leur fit prononcer, le calme rentra dans leur âme, et ils se trouvèrent dans une situation tranquille. Depuis lors toute cette famille n'a eu aucun ressentiment de son mal, et elle jouit d'une santé parfaite. Il y a trois mois que je suis continuellement occupé à instruire ceux que cet effet miraculeux de la foi et de la parole divine a convertis.

Pour éterniser la mémoire de cet événement, ils ont mis dans la salle destinée à recevoir les étrangers une grande image de notre Seigneur, dont je leur ai fait présent; au-dessous ils ont gravé cette inscription en gros caractères : *En telle année et tel mois, cette famille fut affligée de tel mal; les bonzes et les dieux du pays furent inutilement employés. Les chrétiens vinrent tel jour, invoquèrent le vrai Dieu, et le mal cessa à l'instant. C'est pour reconnoître ce bienfait que nous avons embrassé sa sainte loi; et malheur à celui de nos descendans qui seroit assez ingrat pour adorer d'autre dieu que le dieu des chrétiens!* On y voit écrit ensuite le symbole et les commandemens de Dieu.

Depuis ce temps-là j'ai toujours eu environ quarante catéchumènes à instruire : à mesure que j'en baptise quelques-uns, ils sont remplacés aussitôt par un plus grand nombre. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE FONTANEY

AU RÉVÉREND PÈRE DE LA CHAISE,

CONFESSEUR DU ROI.

Au port de Tcheou-chan, le 15 février 1703.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE, retournant une seconde fois en Europe, pour rendre compte à notre réverend père

général de l'état présent de nos missions de la Chine, j'ai destiné les six ou sept mois que doit durer notre navigation, à vous faire une relation générale de ce qui nous est arrivé, depuis près de vingt ans que nous sommes sortis de France, comme à la personne du monde à qui, après Dieu, nous sommes le plus redevables de nos progrès dans ces vastes provinces.

Je ne vous parlerai point de tout ce qu'il nous a fallu souffrir. Quand on vient dans les missions, il faut s'attendre et se préparer à mille événemens pénibles qu'il est impossible de prévoir.

Ce fut sur la fin de l'année 1684 que Dieu fit naître l'occasion d'envoyer des missionnaires françois à la Chine. On travailloit alors en France à réformer la géographie. On étoit embarrassé sur le choix des sujets qu'on enverroit aux Indes et à la Chine; on jeta les yeux sur les *jésuites,* qui ont des missions en tout ce pays-là, et dont la vocation est d'aller partout où ils espèrent faire plus de fruit pour le salut des âmes.

Feu M. *Colbert* me fit l'honneur de m'appeler un jour avec M. Cassini, pour me communiquer ses vues. Ce sage ministre me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées : « Les sciences, mon père, ne méritent pas que vous preniez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloigné de votre patrie et de vos amis; mais comme le désir de convertir les infidèles, et de gagner des âmes à Jésus-Christ, porte souvent vos pères à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterois qu'ils se servissent de l'occasion, et que dans le temps où ils ne sont pas si occupés à la prédication de l'Évangile, ils fissent sur les lieux quantité d'observations, qui nous manquent pour la perfection des sciences et des arts. »

Ce projet n'eut alors aucune suite, et la mort de ce grand ministre le fit même perdre de vue pendant quelque temps :

mais le roi ayant résolu, deux ans après, d'envoyer un ambassadeur extraordinaire à Siam, M. le marquis de Louvois demanda à nos supérieurs six jésuites habiles dans les mathématiques, pour les y envoyer.

Je les enseignois depuis huit ans dans notre collége de Paris, et il y en avoit plus de vingt que je demandois avec instance les missions de la Chine et du Japon. Je m'offris le premier à nos supérieurs, qui m'accordèrent enfin ce que je souhaitois depuis si long-temps, et me chargèrent de chercher des missionnaires pour m'accompagner.

Dès qu'on sut que je cherchois des missionnaires pour la Chine, il se présenta un grand nombre d'excellens sujets. Les pères Tachard, Gerbillon, Lecomte, de Visdelou et Bouvet, furent préférés aux autres.

Comme ils étoient tous capables de remplir en France nos emplois les plus distingués, bien des personnes zélées parurent surprises de la conduite des supérieurs, qui laissoient aller aux missions leurs meilleurs sujets, et qui ôtoient par-là à l'Europe des personnes propres à y rendre des services importans; elles appuyoient leur sentiment de l'autorité de saint *François-Xavier,* qui ne demandoit à saint Ignace, pour la mission des Indes, que ceux qu'il ne jugeoit pas si nécessaires en Italie. Cependant, quand il parle du Japon et de la Chine, saint François-Xavier ne demande t-il pas des hommes pleins d'esprit et habiles dans toutes les subtilités de l'école, pour découvrir les erreurs des bonzes? Ne veut-il pas des philosophes qui rendent raison des météores et des effets les plus cachés de la nature, des mathématiciens qui connoissent le ciel, et qui prédisent les éclipses? L'envie qu'il eut d'écrire des lettres vives et touchantes aux universités de France, d'Italie et de Portugal, pour inviter les docteurs de ces fameuses écoles à venir travailler avec lui au salut des âmes, marque bien quels missionnaires il désiroit.

Saint Ignace étoit dans les mêmes sentimens; et c'est pour cela qu'ayant ajouté dans la compagnie, aux autres vœux de religion, un quatrième vœu pour les profès, par lequel ils s'engagent d'aller, avec la permission de leur souverain, dans tous les lieux où le vicaire de Jésus-Christ jugera à propos de les envoyer, sans rien même demander pour leur subsistance, il a voulu qu'on n'admît à ce degré que ceux en qui on remarqueroit plus d'esprit et plus de talens naturels, et de capacité pour les sciences; et il n'eût pas sans doute réglé les choses de cette manière, lui qui cherchoit en tout la plus grande gloire de Dieu, s'il n'eût été persuadé que de travailler à la conversion des infidèles, c'étoit un ouvrage tout divin, auquel il devoit consacrer, au moins en partie, ce qu'il avoit de meilleur et de plus choisi dans son ordre.

Ces pères que je viens de nommer s'étant rendus à Brest avec moi, nous en partîmes le 3 mars 1685, après avoir été reçus dans *l'académie des sciences*, et pourvus, par ordre du roi, des instrumens de mathématiques nécessaires pour faire nos observations.

Nous en fîmes quelques-unes au cap de Bonne-Espérance, et dans notre traversée du cap au détroit de la Sonde, dont on a déjà rendu compte au public. Nous en avons fait plusieurs autres à la Chine, que j'ai envoyées en Europe, et dont on trouvera une partie dans les voyages de Tartarie du père Gerbillon.

Nous arrivâmes à Siam, en septembre 1685. Nous en partîmes en juillet 1686, mais pour y rentrer en septembre, la mer nous ayant été contraire. Nous avons quitté Siam pour la seconde fois, le 19 juin 1687, sur un navire chinois qui alloit à Nimpo. Outre que nos mesures étoient bien prises, Dieu donna visiblement sa bénédiction à notre voyage.

Les *Chinois* qui nous conduisoient nous parurent fort

superstitieux. Ils avoient une petite *idole* à la poupe de leur vaisseau, devant laquelle ils entretenoient jour et nuit une lampe allumée; ils lui offroient assez souvent, avant qu'ils se missent à table, les viandes préparées pour le repas. Mais comme ils s'apercevoient que nous n'y touchions point toutes les fois qu'on les avoit ainsi offertes, ils en firent mettre à part, et on ne présentoit point à l'idole ce qui étoit destiné pour nous. Le *culte* qu'ils rendoient à cette fausse divinité ne se bornoit pas là : sitôt que la terre paroissoit, celui qui avoit soin de l'idole prenoit des papiers peints et coupés en ondes, et les jetoit dans la mer, après avoir fait une profonde inclination de ce côté-là. Quand le calme nous prenoit, tout l'équipage poussoit de temps en temps des cris, comme pour rappeler le vent. Dans le gros temps ils jetoient au feu des plumes, pour conjurer la tempête et pour chasser le démon, ce qui répandoit par tout le vaisseau une puanteur insupportable. Mais leur zèle, ou plutôt leur superstition, redoubla à la vue d'une montagne qu'on découvre en passant le canal de la Cochinchine; car, outre les inclinations et les génuflexions ordinaires, et tous les papiers à demi brûlés qu'ils jetoient dans la mer, les matelots se mirent à faire un petit vaisseau de quatre pieds; il avoit ses mâts, ses cordages, ses voiles et ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, et même son livre de compte. On avoit disposé à la poupe, à la proue et sur les cordages, autant de petites figures de papier peint qu'il y avoit d'hommes sur le vaisseau. On mit la petite machine sur un brancard; on la leva avec beaucoup de cérémonies; on la promena par le vaisseau au bruit du tambour et d'un bassin d'airain. Un matelot habillé en bonze conduisoit la marche et s'escrimoit avec un long bâton, en jetant quelquefois de grands cris. Enfin on le fit descendre doucement dans la mer, et on le suivit des

yeux aussi loin que l'on put. Le bonze monta sur la dunette, pour continuer ses clameurs, et apparemment pour lui souhaiter un heureux voyage.

Nous eûmes un calme de quatre jours à la hauteur d'Émouy, ville chinoise. L'horizon couvert de nuages fort noirs, et les vents de nord et de nord-est, qui souffloient de temps en temps, étoient des présages d'une grande tempête. Les Chinois alarmés invoquèrent leur idole avec plus de ferveur que jamais, et, dans la crainte d'être surpris de ces furieux siphons, qui désolent ces mers, ils tâchèrent plusieurs fois de gagner la terre; mais ce fut en vain. Ils gardoient tous un morne silence, et ils trouvoient mauvais que nous parlassions entre nous autres missionnaires. Notre interprète nous en avertit en secret, et nous marqua que notre tranquillité leur paroissoit d'un aussi mauvais augure que le calme même. Nous fîmes un vœu à saint François-Xavier, patron de ces mers, pour obtenir un vent favorable. Dieu nous le donna dès le lendemain, et nous passâmes heureusement entre la terre ferme de la province de Fo-kien et l'île Formose, dont nous vîmes quelques montagnes à l'horizon.

Nous mouillâmes devant *Nimpo*, le 23 juillet, deux ans et demi depuis notre départ de France. Je ne vous dirai point la joie dont nous fûmes pénétrés, lorsque nous nous vîmes heureusement arrivés au terme de nos plus ardens désirs. Il faut être appelé aux missions, et y venir dans la seule vue de servir Dieu, et de travailler au salut des âmes, pour se former une juste idée de ce qu'on éprouve dans ce moment. La multitude des âmes que nous avions devant les yeux, le choix que Dieu avoit fait de nous pour leur porter sa connoissance, et les occasions de souffrir que nous espérions trouver, occupoient entièrement nos esprits.

Nimpo est une ville du premier ordre de la province de Tche-kiam, et un très-bon port de mer vis-à-vis du Ja-

pon. On y va dans une seule marée par une fort belle rivière, bordée de salines des deux côtés, avec des villages et des campagnes cultivées, que de hautes montagnes terminent à l'horizon. L'embouchure de la rivière est défendue par une forteresse et par une petite ville du troisième ordre, nommée Tin-hay, environnée de tours et de bonnes murailles. Il y a là un bureau où l'on reconnoît tous les vaisseaux qui entrent. Les marchands chinois de Siam et de Batavia viennent tous les ans à Nimpo pour y chercher des soies; car c'est dans cette province que se trouvent les plus belles de la Chine. Ceux de Fo-kien et des autres provinces voisines y abordent aussi continuellement.

Les mandarins, ayant su notre arrivée, voulurent nous voir en particulier, et nous reçurent avec civilité. Ils nous demandèrent ce que nous prétendions, et quel étoit le sujet de notre voyage. Nous répondîmes que la grande réputation de l'empereur par toute la terre, et la permission qu'il donnoit aux étrangers de venir dans ses ports, nous avoient déterminés à entreprendre ce voyage; que notre dessein étoit de demeurer avec nos frères pour y servir le vrai Dieu; que nous avions appris, à notre grand regret, que plusieurs d'entre eux étoient déjà morts, et que la plupart des autres, accablés de vieillesse et d'infirmités, demandoient du secours.

J'ajoutai que le père Ferdinand *Verbiest* s'étoit donné la peine de m'écrire lui-même en Europe, pour m'inviter à venir à la Chine. Il nous parut que ces officiers avoient une considération particulière pour le père Verbiest; que nos réponses leur faisoient plaisir; et que s'ils eussent été les maîtres, ils nous auroient volontiers accordé la permission que nous leur demandions, de nous retirer en quelqu'une des églises de notre compagnie. Mais le vice-roi, qui haïssoit notre religion, fut cause que nous ne pûmes profiter de leurs bonnes dispositions. Il les blâma

d'avoir souffert que nous prissions une maison à Nimpo, quoique les chaleurs fussent alors si violentes qu'il eût été impossible de demeurer sur les vaisseaux. Il écrivit ensuite contre nous au tribunal des rites, priant qu'on défendît aux vaisseaux chinois, qui trafiquoient dans les royaumes voisins, d'amener jamais aucun Européen à la Chine. Peut-être espéroit-il que, la réponse du tribunal des rites nous étant contraire, il pourroit confisquer à son profit le vaisseau qui nous avoit amenés et se saisir de tout ce que nous avions apporté.

Cependant, sans perdre de temps, nous mandâmes notre arrivée au missionnaire de Ham-tcheou, le père Prosper *Intorcetta*, Sicilien de nation, qui avoit eu le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ la prison et l'exil dans la dernière persécution. Il nous envoya sur-le-champ un de ses catéchistes, qui étoit bachelier, avec deux de ses domestiques, et nous manda de quelle manière nous devions nous comporter avec les mandarins.

Pendant que nous demeurâmes à Nimpo, nous eûmes plus d'une occasion de parler aux mandarins de la grandeur et de la puissance de Dieu. Il y avoit trois ou quatre mois qu'il ne pleuvoit point dans tout le pays, ce qui ruinoit les moissons, et faisoit craindre une famine générale. On avoit ordonné des jeûnes dans la ville et des prières dans toutes les pagodes. Le gouverneur inquiet s'avisa de nous consulter sur les causes de cette *sécheresse*. Il nous demanda si nous en avions aussi quelquefois en Europe, et ce que nous faisions alors pour en être délivrés. Nous lui répondîmes que le Dieu que nous adorions étant tout puissant, nous avions recours à lui, et que nous allions dans nos églises implorer sa miséricorde. « Mais il y a plus d'un mois, répliqua-t-il, que nous faisons la même chose : nous allons à la porte du midi et à toutes les pagodes de la ville sans pouvoir rien obtenir.— Nous n'en sommes point

surpris, seigneur, lui répondîmes-nous, et si vous nous permettez de vous dire librement nos pensées, nous vous en découvrirons la véritable cause. » Nous commençâmes alors à lui parler de Dieu, et à lui faire connoître qu'il avoit créé le ciel et la terre, les hommes et tout ce qui étoit dans l'univers; que tout dépendoit de lui, les pluies et la sécheresse, la famine et l'abondance, les biens et les maux, avec lesquels il châtioit ou récompensoit les hommes selon qu'il le jugeoit à propos; que, nous adressant à lui, comme nous faisions en Europe, nous prîions celui qu'il falloit prier véritablement, parce qu'étant le souverain seigneur de toutes choses, il avoit le pouvoir d'exaucer nos prières. « Mais il n'en est pas ainsi de vos dieux, lui dîmes-nous; ils ont des yeux, et ne voient point; ils ont des oreilles et n'entendent point, parce que, ces fausses divinités ayant été autrefois des hommes mortels, ils n'ont pu s'exempter de la loi commune de mourir ni des suites ordinaires de la mort: ainsi, n'ayant plus ni sentiment ni pouvoir, il ne faut pas être surpris s'ils ne vous écoutent point. Le titre de divinité qu'ils tiennent de la libéralité des empereurs, ou de la superstition des peuples, n'ajoute rien à ce qu'ils étoient d'eux-mêmes, ni ne leur donne aucun pouvoir réel et véritable de disposer des pluies, ou de commander sur la terre aux autres hommes. »

Le gouverneur nous écouta paisiblement, et nous pria de demander à notre Dieu qu'il leur accordât de la *pluie*. « Nous le ferons volontiers, lui répondîmes-nous; mais, tout le peuple ayant besoin de cette grâce, il n'est pas juste que nous la demandions seul. — Eh bien, dit-il, j'irai demain chez vous pour adorer le Dieu du ciel, et pour lui présenter des parfums. » Nous nous préparions à la cérémonie, lorsque nous apprîmes que le gouverneur devoit le lendemain, en sortant de notre maison, aller, avec tous les autres mandarins de la ville, à une montagne voisine, sacrifier au

dragon des eaux. Nous jugeâmes qu'un culte partagé ne seroit pas agréable à Dieu; ainsi nous envoyâmes notre interprète lui dire qu'on ne pouvoit servir deux maîtres ; et que s'il vouloit nous faire l'honneur de venir adorer le vrai Dieu chez nous, il ne falloit point qu'il allât ailleurs. Le gouverneur répondit que, ne pouvant se dispenser de se trouver le lendemain au rendez-vous de la montagne, il ne viendroit pas chez nous. Il fit quelques jours après un peu de pluie ; mais elle fut suivie d'un orage si violent et d'un vent si furieux, que les campagnes en furent désolées, et qu'un grand nombre de vaisseaux périrent sur la côte. C'est ainsi que Dieu punit quelquefois les pécheurs, permettant que les remèdes même qu'ils souhaitent le plus ardemment, deviennent pour eux une seconde punition et un mal plus grand que tous les autres.

Le 2 novembre, nous apprimes que l'empereur nous appeloit à *Pékin*, par cet ordre plein de bonté : « Que tous viennent à ma cour. Ceux qui savent les mathématiques demeureront auprès de moi pour me servir ; les autres iront dans les provinces où bon leur semblera. » Aussitôt qu'on nous eut remis l'ordre impérial, les principaux mandarins de Nimpo nous rendirent des visites de congratulation, sur l'honneur que nous faisoit l'empereur. Nous partîmes incontinent, et nous prîmes notre route par la ville de *Ham-Tcheou*, capitale de la province, où nous eûmes la consolation de voir le père *Intorcetta*, que nous embrassâmes tendrement. Nos larmes, plus que nos paroles, lui marquèrent notre joie, et la vive reconnoissance dont nous étions pénétrés. Ce père, qui est mort depuis quelques années, âgé d'environ soixante ans, étoit tout blanc, quoique d'une santé forte et vigoureuse. J'apporte son portrait qu'on peignit après sa mort, et que, selon la coutume des Chinois, on porta dans la pompe funèbre, lorsqu'on conduisit son corps à la sépulture.

Les autres villes par où nous passâmes jusqu'à Pékin, nous reçurent avec honneur. Nous étions accompagnés d'un mandarin, qui avoit soin de tout ce qui nous étoit nécessaire. Je sais qu'il y a des gens en France qui blâment et qui condamnent les *honneurs* que les missionnaires permettent qu'on leur rende dans les pays infidèles. Ce que je puis assurer, c'est que nous ne les cherchons pas, et que nous les évitons autant qu'il est possible. Mais on n'est pas maître de refuser de pareilles distinctions à la Chine, quand on va ou qu'on vient par ordre de l'empereur. On seroit regardé comme des imposteurs dans les villes par où l'on passe, si l'on ne gardoit pas cet article du cérémonial, et qu'on se dît cependant envoyé ou appelé du prince. L'avantage que nous en retirons, et que personne, à ce que je crois, ne pourra mépriser, c'est que les missionnaires qui vont avec ces marques d'honneur, recommandent aux mandarins des provinces par où ils passent les autres missionnaires qui travaillent dans leur district; c'est qu'ils apaisent les persécutions que la malice des infidèles leur suscite quelquefois; c'est enfin que les chrétiens, appuyés de leur crédit, vivent en paix, et que les infidèles ne craignent point d'embrasser notre sainte religion, quand ils la voient si bien protégée. Je ne parle point des bons offices qu'on rend aussi aux marchands européens, qui ont quelquefois besoin de recommandation dans un pays où ils sont exposés à l'avarice et à la perfidie de certains officiers, qui ne sont pas toujours fort équitables.

Nous n'arrivâmes à *Pékin* que le 7 février 1688. Toute la cour étoit alors en deuil pour la mort de l'impératrice, aïeule de l'empereur. Nos pères étoient plongés aussi dans la douleur, pour la perte qu'ils venoient de faire du père Ferdinand *Verbiest*, décédé dix jours auparavant d'une langueur qui le consumoit depuis quelques années. Ce

serviteur de Dieu avoit beaucoup souffert pour la foi dans la dernière persécution. Il fut mis en prison, et chargé de pesantes chaînes, qu'il porta plus long-temps que les autres confesseurs de Jésus-Christ. Dieu se servit de lui pour les faire rappeler de leur exil, et les rétablir dans leurs églises, où ils travaillèrent à ramasser leur troupeau, que la crainte des bannissemens et la perte des biens avoit dissipé. Il fut depuis ce temps-là le protecteur de la foi, et l'appui des missionnaires que les mandarins inquiétoient ou persécutoient dans les provinces. C'est ainsi qu'en parle le pape Innocent XI dans le bref qu'il lui fit l'honneur de lui envoyer en 1681.

Nous n'oublierons jamais que nous lui sommes redevables de notre entrée à la Chine, et d'avoir rompu, par son crédit, les pernicieux desseins du vice-roi de Tchekiam. Notre joie eût été complète, si, comme il le désiroit, nous eussions pu le voir avant sa mort, lui communiquer nos desseins, profiter de ses lumières, et prendre des règles de conduite d'un homme que tous les chrétiens de la Chine regardoient avec raison comme leur père et le restaurateur de notre sainte religion en leur pays.

Les *obsèques du père Verbiest* se firent le 11 mars 1688. Nous y assistâmes; et voici l'ordre qu'on garda en cette cérémonie. Les mandarins que l'empereur avoit envoyés pour honorer cet illustre defunt étant arrivés, nous nous rendîmes dans la salle où le corps du père étoit enfermé dans son cercueil. Les cercueils de la Chine sont grands, et d'un bois épais de trois ou quatre pouces, vernissés et dorés par dehors, mais fermés avec un soin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue, et on le posa sur un brancard au milieu d'une espèce de dôme richement couvert, et soutenu de quatre colonnes. Les colonnes étoient revêtues d'ornemens de soie blanche (c'est à la Chine la couleur du deuil), et

d'une colonne à l'autre pendoient plusieurs festons de soie de diverses autres couleurs, ce qui faisoit un très-bel effet. Le brancard étoit attaché sur deux mâts d'un pied de diamètre, et d'une longueur proportionnée à leur grosseur, que soixante ou quatre-vingts hommes, arrangés des deux côtés, devoient porter sur leurs épaules. Le père supérieur, accompagné de tous les jésuites de Pékin, se mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fîmes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les chrétiens, qui étoient présens à cette triste cérémonie, fondoient en larmes et jetoient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite en cet ordre :

On voyoit d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, orné de festons de soie, dont le fond étoit d'un taffetas rouge, sur lequel le nom et la dignité du père Verbiest étoient écrits en chinois en gros caractères d'or. Cette machine, que plusieurs hommes soutenoient en l'air, étoit précédée par une troupe de joueurs d'instrumens, et suivie d'une autre troupe qui portoit des étendards, des festons et des banderoles. La croix paroissoit ensuite dans une grande niche ornée de colonnes, et de divers ouvrages de soie. Plusieurs chrétiens suivoient, les uns avec des étendards comme les premiers, et les autres le cierge à la main. Ils marchoient deux à deux au milieu des vastes rues de Pékin, avec une modestie que les infidèles admiroient. On voyoit après dans une niche l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, tenant le globe du monde en sa main. Les chrétiens qui suivoient avoient aussi à la main des cierges ou des étendards, comme ceux qui précédoient.

Un tableau de l'ange gardien venoit encore, accompagné de la même manière, et suivi du portrait du père Verbiest, qu'on portoit avec tous les symboles qui convenoient aux charges dont l'empereur l'avoit honoré. Nous parois

sions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui sont blancs à la Chine, comme j'ai dit; et d'espace en espace nous marquions la tristesse dont nous étions pénétrés, par des sanglots réitérés, selon la coutume du pays. Le corps du père Verbiest suivoit, accompagné des mandarins que l'empereur avoit nommés pour honorer la mémoire de ce célèbre missionnaire. Ils étoient tous à cheval . le premier étoit le beau-père de l'empereur, le second son premier capitaine des gardes, le troisième un de ses gentilshommes, et d'autres moins qualifiés. Toute cette marche, qui se fit avec un bel ordre et une grande modestie, étoit fermée par cinquante cavaliers; les rues étoient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardoit un profond silence en nous voyant passer.

Notre *sépulture* est hors de la ville, dans un jardin qu'un des derniers empereurs chinois donna aux premiers missionnaires de notre compagnie. Ce jardin est fermé de murailles, et on y a bâti une chapelle et quelques petits corps de logis.

Quand nous fûmes arrivés à la porte, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, et nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des assistans recommencèrent. On porta le corps auprès du lieu où il devoit être inhumé; on y avoit préparé un autel, sur lequel étoit la croix avec des cierges. Le père supérieur prit alors un surplis, récita les prières, et fit les encensemens ordinaires marqués dans le *rituel*. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des assistans redoublèrent, mais avec tant de violence, qu'il n'étoit pas possible de retenir ses larmes.

La fosse étoit une espèce de caveau profond de six pieds, long de sept et large de cinq : il étoit pavé et revêtu de briques de tous côtés en forme de muraille. Le cercueil

fut placé au milieu comme sur deux tréteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva ensuite les murailles du caveau jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, et on les termina en voûte, avec une croix au-dessus.

Enfin, à quelques pieds de distance du tombeau, on plaça une pièce de marbre blanc de six pieds de haut, en comprenant la base et le chapiteau, sur lequel étoient écrits, en chinois et en latin, le nom, l'âge et le pays du défunt, l'année de sa mort, et le temps qu'il avoit vécu à la Chine.

Le tombeau du père Mathieu Ricci est le premier au bout du jardin, dans un rang distingué, comme pour marquer qu'il a été le fondateur de cette mission. Tous les autres sont rangés sur deux lignes au-dessous; celui du père Adam Schall est d'un autre côté, dans une sépulture vraiment royale, que l'empereur qui règne aujourd'hui lui fit faire quelques années après sa mort, lorsqu'on rétablit la mémoire de ce grand homme.

Avant les obsèques du père Verbiest, *l'empereur,* qui venoit de finir son deuil pour la mort de l'impératrice son aïeule, avoit envoyé demander nos noms, et s'informer de nos talens et de notre capacité. La paix dont jouissoit alors son empire, par ses soins, depuis les deux derniers voyages qu'il avoit faits en Tartarie, et dont nous avions lu la relation étant encore à Paris, nous donna occasion de répondre, entre autres choses, qu'on admiroit en France son esprit et sa conduite, et qu'on y estimoit extrêmement sa valeur et sa magnificence. Il s'informa de l'âge du *roi,* des guerres qu'il avoit soutenues, et de la manière dont il gouvernoit ses états. Nous satisfîmes à toutes ses questions en sujets fidèles, et véritablement pénétrés des hautes qualités de notre auguste monarque. L'officier qui parloit de la part de l'empereur nous dit que, quoique son maître ne nous connût pas encore, il avoit néanmoins déjà pour

nous la même bienveillance que pour les autres pères ; qu'il regardoit le courage avec lequel nous quittions nos parens et notre patrie, pour venir à l'extrémité du monde prêcher l'Évangile, comme une preuve sensible de la vérité de notre religion ; mais que, pour en être parfaitement convaincu, il voudroit voir à la Chine quelques miracles semblables à ceux qu'on racontoit avoir été faits autrefois ailleurs pour la confirmer. Le prince n'en demeura pas là : il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de son thé, et du meilleur vin de sa table. Nous apprîmes qu'il vouloit me retenir à sa cour avec mes compagnons, et qu'il pensoit dès ce temps-là à nous donner une maison dans son palais. Mais Dieu, qui nous demandoit ailleurs, ne permit pas que ce dessein s'exécutât sitôt. Nous ne savions point encore assez de chinois, et nous n'aurions pu dans ces premiers commencemens lui donner la satisfaction qu'il attendoit.

C'étoit au *tribunal des rites* à nous présenter à l'empereur, parce que c'étoit ce tribunal qui avoit reçu l'ordre de nous faire venir à la cour. Il nous appela donc après les obsèques du père Verbiest, c'est-à-dire aussitôt que, selon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de sortir. Nous vîmes ce redoutable tribunal, où, quelques années auparavant, tous les missionnaires avoient paru chargés de chaînes. Il n'avoit rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les mandarins, assis sur une estrade, nous reçurent avec honneur, et nous parlèrent après nous avoir fait asseoir. Le premier président tartare, ayant reçu les ordres de l'empereur, nous dit que ce prince souhaitoit nous voir le lendemain, et que c'étoit le supérieur de notre maison qui nous présenteroit.

Ce fut donc le 21 mars 1688 que nous eûmes l'honneur de saluer l'empereur. Ce grand prince nous témoigna beaucoup de bonté ; et, après nous avoir fait un reproche

obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa cour, il nous déclara qu'il retenoit à son service les pères Gerbillon et Bouvet, et qu'il permettoit aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre sainte religion. Il nous fit ensuite servir du thé, et nous envoya cent pistoles, ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Après cette visite, nous ne songeâmes plus, le père Lecomte, le père de Visdelou et moi, qu'à nous partager dans les provinces, pour y travailler à la conversion des infidèles. Mais, avant que de quitter Pékin, nous fûmes bien aises de voir ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville fameuse.

Pékin est composé de deux villes : la première, au milieu de laquelle est le palais de l'empereur, s'appelle la ville des Tartares ; et la seconde, la ville des Chinois. Elles sont jointes l'une à l'autre, et ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une si grande multitude de peuple, et tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles soient très-larges, et que les femmes n'y paroissent point.

Nous allâmes voir la *fameuse cloche* de Pékin, qui pèse, à ce qu'on nous assura, cent milliers. Sa forme est cylindrique, et elle a dix pieds de diamètre. Sa hauteur contient une fois et demie sa largeur, selon les proportions ordinaires de la Chine. Elle est élevée sur un massif de briques et de pierres de figure carrée, et couverte seulement d'un toit de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Nous vîmes aussi l'Observatoire, et tous les instrumens de bronze, qui sont beaux et dignes de la magnificence de l'empereur. Mais je ne sais s'ils sont aussi justes qu'il faudroit pour faire des observations exactes, parce qu'ils sont à pinnules, que les divisions en paroissent inégales à l'œil, et que les lignes transversales ne joignent pas en plusieurs endroits.

Les *portes* de la ville ont quelque chose de plus grand

et de plus magnifique que les nôtres : elles sont extrêmement élevées, et enferment une grande cour carrée, environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux salons, tant du côté de la campagne que du côté de la ville. Les murailles de Pékin sont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées, de vingt en vingt toises, de petites tours carrées, à égale distance, et très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puisse monter. Nous prîmes souvent la hauteur du pôle de Pékin en notre maison, qu'on nomme *Si-tan*, c'est-à-dire l'église occidentale, et nous la trouvâmes de 39 degrés 52 minutes 55 secondes.

Après seize jours de marche, nous arrivâmes, le 14 avril 1688, qui étoit cette année-là le mercredi de la semaine sainte, à *Kiam-tcheou*, ville du second ordre de la province de Chan-si, où notre compagnie a une belle maison et une nombreuse chrétienté répandue dans les villages et dans les villes d'alentour. Nous y prîmes la hauteur du pôle, que nous trouvâmes être à 35 degrés 36 minutes et 10 secondes. Les cartes du père Martini la mettent à 36 degrés 50 minutes.

La route depuis Pékin jusqu'à la province de Chan-si est une des plus agréables que j'aie vues. On passe par neuf ou dix villes, et entre autres par celle de Paotim-fou, qui est la demeure du vice-roi. Tout le pays est plat et cultivé, le chemin uni et bordé en plusieurs endroits d'arbres, avec des murailles pour couvrir et garantir les campagnes. C'est un passage continuel d'hommes, de charrettes et de bêtes de charge. Dans l'espace d'une lieue de chemin on rencontre deux ou trois villages, sans compter ceux qu'on voit des deux côtés à perte de vue dans la campagne. Il y a sur les rivières de beaux ponts à plusieurs arches : le plus considérable est celui de *Lou-ko-kiao*, à trois lieues de Pékin. Les garde-fous en sont de marbre; on compte

de chaque côté 148 poteaux, avec des lionceaux au-dessus en différentes attitudes, et aux deux bouts du pont quatre éléphans accroupis.

Je partis de Kiam-tcheou le 5 mai 1688, pour aller à *Nanhin*. Le père Lecomte et le père de Visdelou voulurent m'accompagner jusque hors de la ville. Nous rencontrâmes là nos principaux chrétiens, qui avoient préparé sur le chemin une table couverte de fleurs et de parfums, avec une *collation*. C'est la coutume à la Chine, quand on veut marquer du respect et de l'attachement à une personne qui s'en va. Il fallut s'arrêter pour répondre aux civilités et aux remercîmens qu'ils nous faisoient d'être venus les visiter. Je me séparai d'eux avec regret; et, prenant congé dans le même lieu des deux pères, mes fidèles compagnons de voyage depuis plus de trois ans, je partis seul pour me rendre où la divine Providence m'appeloit.

Après qu'on a passé la rivière de Fuenho, on trouve pendant dix lieues un pays plat, couvert d'arbres et fort bien cultivé, avec un grand nombre de villages de tous côtés, et terminé à l'horizon par une chaîne de hautes montagnes. Ces montagnes, dans l'endroit où je les ai passées, étoient quelquefois stériles; mais le plus souvent elles étoient de bonnes terres, et cultivées jusque sur le bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines, de sorte qu'on croiroit être dans un bon pays. J'ai vu quelques *montagnes, coupées en terrasse* depuis le bas jusqu'au haut. Les terrasses, au nombre de 60 et 80, sont les unes sur les autres, à la hauteur seulement de trois ou quatre pieds. Les Chinois en détachent des pierres, et font de petites murailles pour soutenir ces terrasses: ils aplanissent ensuite la bonne terre, et y sèment du grain. C'est une entreprise infinie, qui fait voir combien ce peuple est laborieux. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit

et profond, où il se fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, s'entre-dire des injures, et peut-être se battre, comme on fait souvent en Europe; mais je fus surpris de voir des gens qui se saluoient, et qui se parloient doucement, comme s'ils se fussent connus et aimés, et qui ensuite s'entr'aidoient mutuellement à se débarrasser et à passer. Cet exemple doit bien confondre nos chrétiens d'Europe, qui savent si peu garder la modération dans de pareilles rencontres.

Quand on vient à la fin de ces montagnes, dont la descente est fort rude, quoique taillée dans le roc, on découvre la province de Honan et le Hoam-ho, c'est-à-dire le *Fleuve Jaune*, qui serpente fort loin dans la plaine. Le cours de cette rivière est marqué par des vapeurs blanches, ou par une espèce de brouillard que le soleil attire. Cette province est un pays plat, si bien cultivé, qu'il n'y avoit pas un pouce de terre perdu. J'y vis des blés semés à la ligne comme le riz; il n'y avoit que cinq ou six pouces entre chaque ligne. J'en vis d'autres qui étoient semés indifféremment et sans ordre, comme nous faisons en France. Leurs champs n'avoient pas des sillons comme les nôtres. Je ne passai que par sept villes; mais je découvris de tous côtés un si grand nombre de bourgs et de villages, que je crois que le Honan est une des plus belles provinces de la Chine. Je passai le Hoam-ho à neuf lieues de Cay-fum-fou, capitale de la province. C'est la rivière la plus rapide que j'aie trouvée. Ses eaux sont d'une couleur jaune, parce qu'elle entraîne beaucoup de terre; celle qu'on voyoit sur les bords étoit de la même couleur. Ce fleuve est peu profond dans l'endroit où nous le passâmes; mais il est large de près d'une demi-lieue.

J'admirai en ce lieu la force d'un *batelier* chinois, lorsqu'il fallut embarquer mes hardes. J'avois deux caisses qui

pesoient 250 livres chinoises, ou plus de 300 livres de France. Le muletier avoit fait de grandes difficultés pour les recevoir à Kiam-tcheou, disant que son mulet ne pourroit pas les porter. Le batelier vint, les prit, les chargea sur ses épaules toutes deux, avec l'attirail qui servoit à les lier, et les porta gaîment dans sa barque. Je n'entrai point dans la ville de Cay-fum-fou, parce que les portes en étoient fermées, et qu'on cherchoit des voleurs qui avoient forcé et pillé la maison du mandarin qui garde les tributs de l'empereur.

De la province de Honan, on entre dans celle de Nankin, qui n'est pas si belle ni si peuplée de ce côté-là que du côté du midi. Après avoir passé par quatre villes, je vins à Pou-keou, qui est une petite place environnée de bonnes murailles, et située sur le *Kiam*, ce grand fleuve qui traverse toute la Chine d'occident en orient, et qui, la séparant en deux parties à peu près égales, dont l'une contient les provinces du nord, et l'autre celles du sud, porte l'abondance partout, par la facilité qu'il y a d'y naviguer en tout temps et sur toutes sortes de barques. Là ce fleuve est large de près d'une lieue, et profond de 24 et de 36 *tchams*. Un tcham est une perche de la Chine, qui vaut dix de nos pieds.

La ville de *Nankin* n'est pas sur le Kiam, mais à deux ou trois lieues dans les terres. On peut s'y rendre par plusieurs canaux qui sont couverts de bateaux, parmi lesquels il y a un grand nombre de barques impériales, qui ne le cèdent presque point aux vaisseaux pour la grandeur. Elles sont très-propres, vernissées au dehors, dorées en dedans, avec des salles et des chambres très-bien meublées, pour les mandarins qui viennent à la cour, ou qui sont obligés de faire quelques voyages dans les provinces.

Au reste, Nankin ne s'appelle plus de ce nom, qui signifie en chinois *la cour du sud*, comme Pékin signifie *la*

cour du nord. Pendant que les six grands tribunaux de l'empire étoient également en ces deux villes, on les appeloit *cours;* mais présentement qu'ils sont tous réunis à Pékin, l'empereur a donné le nom de *Kiam-nim* à la ville de Nankin. On ne laisse pas cependant, dans le discours, de l'appeler souvent de son ancien nom, mais on ne le souffriroit pas dans les actes publics.

J'arrivai à Nankin le 31 mai 1688, et j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là j'allai voir la fameuse chrétienté de *Cham-haï,* proche de la mer orientale, à huit journées de Nankin. Cette florissante Église doit son commencement à la conversion du *docteur Paul,* qui par son mérite et par sa grande capacité parvint à la dignité de *colao,* du temps du père Ricci. Il attira une infinité de gens au christianisme; car les Chinois ont une si grande estime pour les savans, que quand quelqu'un d'eux se convertit, c'est toujours pour plusieurs autres un exemple auquel ils ne résistent guère. «Nos lettrés, disent-ils, préfèrent la loi du Seigneur du ciel à celle des bonzes, et à toutes les autres religions de la Chine; il faut donc qu'elle soit la meilleure.» D'où l'on voit de quelle conséquence il est, pour le bien de la religion, de gagner à la Chine les gens de lettres, d'apprendre leurs livres et leurs sciences, de s'accommoder, autant que la religion le peut permettre, à leurs cérémonies et à leurs usages, pour s'insinuer plus aisément dans leur esprit.

Je ne vous parlerai point, mon révérend père, du peu de bien que j'ai fait à Nankin, où je demeurois avec le père Gabiani, qui me donnoit de grands exemples de vertu. J'instruisois les chrétiens, j'entendois les confessions, et j'administrois avec lui les autres sacremens.

Au commencement de l'année 1689, *l'empereur fit un voyage* dans les provinces du midi. La veille qu'il arriva à Nankin, nous allâmes, le père Gabiani et moi, à deux

lieues de la ville sur la route qu'il devoit tenir. Il eut la bonté de s'arrêter et de nous parler de la manière du monde la plus obligeante. Il étoit à cheval, suivi de ses gardes-du-corps et de deux ou trois mille cavaliers. La ville le vint recevoir avec des étendards, des drapeaux de soie, des dais, des parasols, et d'autres ornemens sans nombre. On avoit élevé des arcs de triomphe revêtus de brocard, et ornés de festons, de rubans, et de houpes de soie, sous lesquels il passoit. Il y avoit dans les rues un peuple infini, mais dans un si grand respect et dans un silence si profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit. L'empereur avoit résolu de partir dès le lendemain. Tous les mandarins l'ayant supplié de demeurer quelques jours et de faire cet honneur à la ville, il ne voulut pas les écouter; mais, le peuple étant venu ensuite demander la même grâce, l'empereur l'accorda, et demeura trois jours avec eux : car il est de la bonne politique, en Chine, que les empereurs, dans ces sortes de voyages, se concilient, autant qu'il se peut, l'esprit des peuples, même au déplaisir des grands seigneurs.

Pendant le séjour de l'empereur à Nankin, nous allâmes tous les jours au palais, et il nous fit l'honneur d'envoyer aussi tous les jours chez nous un ou deux gentilshommes de sa chambre. Il me fit demander si l'on voyoit à Nankin le *canopus*, étoile du sud, que les Chinois appellent *lao-gin-sing*, l'étoile des vieillards, ou des gens qui vivent long-temps; et sur ce que je répondis qu'elle paroissoit au commencement de la nuit, l'empereur alla un soir à l'Observatoire, uniquement pour la voir.

Ces bontés de l'empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignoit à la vue de toute la cour et des premiers mandarins des provinces voisines, qui s'en retournoient ensuite dans leurs gouvernemens, prévenus en faveur de notre sainte loi et des mission-

naires qui la prêchent. Il partit de Nankin le 22 mars, pour s'en retourner à Pékin. Comme notre devoir nous obligeoit de lui faire cortége pendant quelques jours, nous fîmes environ 30 lieues à sa suite, après quoi nous l'attendîmes au bord d'une rivière. Il nous aperçut, et eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traîna durant plus de deux lieues. Il étoit assis sur une estrade; il lut d'abord notre *cheou-puen,* c'est-à-dire le remercîment que nous lui faisions par écrit, selon la coutume de la Chine. Ce cheou-puen étoit écrit en caractères fort menus; c'est ainsi que les inférieurs en usent à la Chine à l'égard de leurs supérieurs; et plus la dignité des supérieurs est élevée, plus les caractères dont les inférieurs se servent doivent être petits et déliés; ce qui paroît être très-incommode pour l'empereur.

Ce grand prince nous traita dans cette dernière visite avec beaucoup de familiarité; il nous demanda comment nous avions passé le Kiam, et s'il trouveroit sur sa route quelques-unes de nos églises. Il nous montra lui-même ce qu'il avoit de livres avec lui, et donna en notre présence divers ordres aux mandarins qu'il avoit appelés; et, après avoir fait mettre dans notre canot du pain de sa table, et quantité d'autres provisions, il nous renvoya comblés d'honneur.

Cependant le père *Gerbillon* et le père *Bouvet* ne manquoient pas d'occupation à Pékin. Comme les pères Pereyra et Thomas étoient obligés, depuis la mort du père Verbiest, d'aller tous les jours au palais, et de prendre soin du tribunal des mathématiques, les deux pères françois étoient chargés de presque toute la chrétienté de cette grande ville. L'empereur, qui les avoit fort goûtés avant son voyage, les engagea à son retour à apprendre la *langue tartare,* afin de pouvoir s'entretenir avec eux. Il leur donna des maîtres, et prit un soin particulier de leur

étude, jusqu'à les interroger et à lire lui-même ce qu'ils avoient composé, pour voir les progrès qu'ils faisoient en cette langue, qui est beaucoup plus aisée à apprendre que la chinoise.

Ce fut en ce temps-là qu'on parla de faire la *paix avec les Moscovites*, et que l'on proposa de part et d'autre de régler les limites des deux empires. Les czars de Moscovie envoyèrent leurs plénipotentiaires à Nipchou. L'empereur y envoya aussi des ambassadeurs avec le père Thomas, Pereyra, Portugais, et le père Gerbillon, qui devoient leur servir d'interprètes. Et afin de faire voir l'estime qu'il avoit pour ces deux pères, il leur donna deux de ses propres habits, et voulut qu'ils fussent assis avec les mandarins du second ordre; mais comme ces officiers portent au cou une espèce de chapelet, qui est la marque de leur dignité, et qu'on ne croit pas tout-à-fait exempt de superstition, il permit aux jésuites de mettre leur propre chapelet à leur cou, au lieu de celui des mandarins, afin que par la croix et les médailles qui y sont attachées, on pût facilement les reconnoître et discerner ce qu'ils étoient.

Il se trouve des occasions importantes où des manières engageantes, avec un peu d'usage du monde, ne sont pas inutiles à un missionnaire. Le père Gerbillon s'en servit avantageusement en celle-ci. Comme il venoit de France, où l'on parle souvent des intérêts des princes, et où les guerres continuelles et les traités de paix font faire mille réflexions sur ce qui est préjudiciable ou avantageux aux nations, il eut le bonheur de trouver des expédiens pour concilier les Chinois et les Moscovites qui ne s'accordoient sur rien, et qui étoient prêts à rompre leurs conférences. Les Moscovites étoient fiers et parloient avec hauteur; les Chinois de leur côté croyoient être les plus forts, parce qu'ils étoient venus avec une bonne armée, et qu'ils en attendoient une autre de la Tartarie orientale, qui mon-

toit le fleuve Helon-kian. Leur intention néanmoins n'étoit pas de faire la guerre ; car ils craignoient que les Tartares occidentaux ne se joignissent aux Moscovites, ou que ceux-ci ne donnassent du secours aux autres, s'ils formoient quelque dessein contre la Chine ; ainsi ils souhaitoient la paix et ne la pouvoient conclure. Les deux pères, les voyant dans cet embarras, et s'entretenant avec les Chinois sur les difficultés qui arrêtoient la négociation, apprirent d'eux que l'empereur permettroit volontiers aux Moscovites de venir à Pékin tous les ans pour faire leur commerce. « Si cela est, dit le père Gerbillon, tenez pour certain, messieurs, qu'il n'est pas difficile de faire la paix avec eux, et de les ramener dans tous vos sentimens. » Les plénipotentiaires chinois le prièrent de passer dans le camp des Moscovites. Il y alla, et les Moscovites ayant compris que la liberté de venir trafiquer tous les ans à Pékin étoit le plus grand avantage qu'ils pouvoient espérer, comme le père le leur montra clairement, ils cédèrent le fort d'Yacsa, qui avoit été pris et repris pendant la guerre, et acceptèrent les limites que proposoit l'empereur. Cette négociation ne dura que peu d'heures, et le père revint avec un traité de paix tout dressé, que les plénipotentiaires signèrent deux jours après, et jurèrent solennellement à la tête de leurs troupes, prenant à témoin le Dieu des chrétiens qu'ils le garderoient fidèlement.

Cette paix fit beaucoup d'honneur aux deux missionnaires ; toute l'armée les en félicita ; mais celui qui leur fit plus de caresses fut le prince *Sosan*, chef de l'ambassade. Il les remercia plusieurs fois de l'avoir tiré d'un grand embarras, et leur dit qu'ils pouvoient compter sur lui, s'il avoit jamais occasion de leur être utile. Le père Gerbillon prit ce moment pour lui découvrir nos sentimens. « Vous savez, seigneur, lui dit-il, quels sont les motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons de plus cher en

Europe, pour venir en ce pays-ci; tous nos désirs se terminent à faire connoître le vrai Dieu, et à faire garder sa sainte loi; mais ce qui nous désole, c'est que les derniers édits défendent aux Chinois de l'embrasser. Nous vous supplions donc, puisque vous avez tant de bonté pour nous, de faire lever cette défense quand vous y verrez quelque jour; nous sentirons plus vivement cette grâce, que si vous nous combliez de richesses et d'honneurs, parce que la conversion des âmes est l'unique bien auquel nous soyons seusibles. » Ce seigneur promit de nous servir efficacement en toute rencontre, et il nous a tenu parole, ainsi que vous le verrez bientôt.

Le père Verbiest, et les autres pères de Pékin, avoient toujours ardemment desiré d'obtenir la *liberté de la religion chrétienne*. Ils avoient souvent pensé aux moyens dont ils devoient user pour en venir à bout; mais l'affaire leur avoit toujours paru si délicate qu'ils n'avoient osé la proposer, dans la crainte de faire confirmer peut-être les anciens édits, et de réduire la religion à de plus fâcheuses extrémités; mais Dieu, dont la conduite est toujours merveilleuse, disposa l'esprit de l'empereur à leur accorder cette grâce. Voici comme la chose se passa.

Ce prince, voyant son empire en paix, résolut d'apprendre les *sciences de l'Europe*. Il choisit lui-même l'arithmétique, les élémens d'Euclide, la géométrie pratique, et la philosophie. Le père Antoine Thomas, le père Gerbillon et le père Bouvet eurent ordre de composer des traités sur ces matières. Le premier eut pour son partage l'arithmétique, et les deux autres les élémens d'Euclide et la géométrie. Ils composoient leurs démonstrations en tartare : ceux qu'on leur avoit donnés pour maîtres en cette langue les revoyoient avec eux; et si quelque mot leur paroissoit obscur ou moins propre, ils en substituoient d'autres en la place. Les pères présentoient ces démonstra-

tions, et les expliquoient à l'empereur, qui, comprenant facilement tout ce qu'on lui enseignoit, admiroit de plus en plus la solidité de nos sciences, et s'y appliquoit avec une nouvelle ardeur. Ils alloient tous les jours au palais, et passoient deux heures le matin et deux heures le soir avec l'empereur. Il les faisoit ordinairement monter sur son estrade, et les obligeoit de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures, et pour les lui expliquer avec plus de facilité.

Le plaisir qu'il prit aux premières leçons qu'on lui donna fut si grand, que quand même il alloit à son palais de Tchan-tchun-yüen, qui est à deux lieues de Pékin, il n'interrompoit pas son travail. Les pères étoient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fît. Ils partoient de Pékin dès quatre heures du matin, et ne revenoient qu'au commencement de la nuit. A peine étoient-ils de retour, qu'il falloit se remettre au travail, et passer souvent une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causoient, les accabloit quelquefois; mais l'envie de contenter l'empereur, et l'espérance de le rendre favorable à notre sainte religion, les soutenoient et adoucissoient toutes leurs peines. Quand ils étoient retirés, l'empereur ne demeuroit pas oisif; il répétoit en son particulier ce qu'on venoit de lui expliquer; il relisoit les démonstrations, il faisoit venir quelques-uns des princes ses enfans pour les leur expliquer lui-même, et il ne se donnoit aucun repos qu'il ne sût parfaitement ce qu'il avoit envie d'apprendre.

L'empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans, avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires, et sans manquer un seul jour à donner audience aux grands officiers de sa maison, et aux cours souveraines. Il ne s'arrêtoit pas à la seule spéculation,

il y joignoit la pratique ; ce qui lui rendoit l'étude agréable, et lui faisoit parfaitement comprendre ce qu'on lui enseignoit. Quand on lui expliquoit, par exemple, les proportions des corps solides, il prenoit une boule, la faisoit peser exactement, et en mesuroit le diamètre. Il calculoit ensuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matière, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diamètre, ou quel diamètre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids. Il faisoit ensuite tourner une boule qui avoit ces diamètres ou ces poids, et il remarquoit si la pratique répondoit à la spéculation. Il examinoit avec le même soin les proportions et la capacité des cubes, des cylindres, des cônes entiers et tronqués, des pyramides et des sphéroïdes.

Il nivela lui-même, durant trois ou quatre lieues, la pente d'une rivière. Il mesuroit quelquefois géométriquement la distance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières et des étangs, prenant ses stations, pointant ses instrumens dans toutes les formes, et faisant exactement son calcul. Ensuite il faisoit mesurer ces distances, et il étoit charmé, quand il voyoit que ce qu'il avoit trouvé par le calcul s'accommodoit parfaitement à ce qu'on avoit mesuré Les seigneurs de sa cour, qui étoient présens, ne manquoient pas de lui en marquer de l'admiration : il recevoit avec plaisir leurs applaudissemens, mais il les tournoit presque toujours à la louange des sciences d'Europe et des pères qui les lui enseignoient. L'empereur s'occupoit ainsi, et vivoit avec eux dans une espèce de familiarité qui n'est pas ordinaire aux princes de la Chine, lorsque la *persécution* suscitée par le viceroi de Tché-Kiam au père Intorcetta et à l'église de *Hamtcheou* éclata : elle ne pouvoit arriver dans une conjoncture plus favorable.

Les pères de Pékin, munis des copies de tous les actes

et de toutes les procédures du vice-roi, recoururent à la clémence de l'empereur. Le prince, qui étoit fort content d'eux, les écouta favorablement : il offrit d'abord d'étouffer sans bruit cette persécution, en ordonnant au vice-roi de se désister de son entreprise, et de laisser le père Intorcetta et tous les chrétiens en paix. « Mais ce sera toujours à recommencer, reprirent avec respect les pères, si votre majesté n'a la bonté cette fois-ci d'y donner un remède durable ; car si, maintenant que nous approchons tous les jours de sa personne, et qu'on voit les bontés qu'elle a pour nous, on ne laisse pas de traiter nos frères et notre sainte loi d'une manière si violente, que ne devons-nous point craindre quand nous n'aurons plus cet honneur ? L'empereur permit aux pères de lui présenter une *requête,* afin que cette affaire fût jugée solennellement par la voie des tribunaux, et qu'on se réglât ensuite sur cette décision dans les provinces.

Ils en dressèrent deux, pour choisir celle qui conviendroit le mieux. Ce prince les voulut voir, et, après les avoir lui-même examinées, il leur fit dire que ces requêtes ne suffisoient pas pour obliger les tribunaux à leur accorder ce qu'ils demandoient ; mais il n'en demeura pas là ; car, par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il leur en fit donner secrètement une, capable de faire l'effet qu'on prétendoit. On avertit ensuite les pères Pereyra et Thomas, qui avoient soin alors du tribunal des mathématiques, de la venir présenter publiquement un jour d'audience. L'empereur, comme s'il n'en eût rien su, la reçut avec divers autres mémoires, et ordonna à la *cour des rites* de l'examiner selon la coutume, et de lui en faire son rapport. J'ai ouï dire qu'on leur insinua de sa part qu'il falloit avoir égard aux pères européens en cette occasion. Cependant les mandarins n'en firent rien ; car, après avoir rapporté tous les édits qu'on avoit faits pen-

dant sa minorité contre la religion chrétienne, avec ce qu'ils contenoient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agissoit étoit déjà décidée, et qu'on ne devoit point permettre l'exercice de cette religion à la Chine. L'empereur, peu satisfait de leur réponse, la rejeta, et leur ordonna d'examiner une seconde fois la requête qu'on leur avoit mise entre les mains; c'étoit leur marquer assez clairement qu'il souhaitoit une réponse favorable; mais ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport que dans le premier; il rejetèrent encore notre religion, et persistèrent à ne vouloir pas qu'elle fût authentiquement approuvée dans l'empire.

On s'étonnera peut-être qu'un tribunal ait osé faire plusieurs fois de pareilles résistances; mais c'est qu'à la Chine, lorsque l'empereur interroge les tribunaux, et qu'ils répondent selon les lois, on ne peut les blâmer ni leur faire le moindre reproche, au lieu que s'ils répondent d'une autre manière, les censeurs de l'empire ont droit de les accuser, et l'empereur a droit de les faire punir pour n'avoir pas suivi les lois.

L'empereur, voyant qu'il n'obtiendroit rien par la voie des tribunaux, prit le parti d'approuver ce que la cour des rites avoit jugé. Cette cour permettoit au père Intorcetta de demeurer à Ham-tcheou, et aux Européens seulement d'adorer le Dieu du ciel dans leurs églises, et de faire profession de la religion chrétienne; mais elle défendoit aux Chinois de l'embrasser, et confirmoit les anciens édits. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les pères, et elle les jeta dans une si grande consternation, que l'empereur en fut surpris et touché. Il tâcha de les consoler; mais leur affliction étoit trop grande pour être soulagée par des paroles ou par des caresses. L'empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entre eux dans les provinces, avec des marques d'honneur, qui convaincroient tout le monde

de l'estime qu'il faisoit des pères européens, et de l'approbation qu'il donnoit à leur loi; mais, voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, sembloit s'augmenter chaque jour, et qu'ils paroissoient ne plus s'affectionner à rien, il envoya quérir le prince *Sosan,* pour le consulter sur les moyens qu'il pourroit y avoir de les contenter.

Ce ministre zélé se souvint alors de la parole qu'il avoit donnée au père Gerbillon à la paix de Nipchou. Après avoir fait l'éloge des pères, il représenta à l'empereur les services considérables qu'ils avoient rendus à l'état, et ceux qu'ils rendoient encore tous les jours à sa majesté; que, leur profession leur faisant mépriser les dignités et les richesses, on ne pouvoit les récompenser qu'en leur permettant de prêcher publiquement leur loi par tout l'empire; que cette loi étoit sainte, puisqu'elle proscrivoit tous les vices, et qu'elle enseignoit la pratique de toutes les vertus. L'empereur convenoit de tout ce que lui représentoit le prince Sosan. « Mais quel moyen de les satisfaire, dit ce grand prince, si les tribunaux s'obstinent à ne vouloir pas approuver leur loi? » « Seigneur, répondit-il, il faut leur montrer que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver les mandarins, et je leur parlerai si fortement. qu'il n'y en aura aucun qui s'éloigne des sentimens de votre majesté. »

Je ne rapporterai point ici la harangue qu'il leur fit; mais rien n'est plus vif, plus fort, ni plus digne de ce grand homme; son esprit, son cœur, sa droiture et sa grandeur d'âme y paroissent également. Les mandarins tartares se rendirent les premiers à la force de ses raisons, les Chinois suivirent et consentirent à ce qu'il voulut. L'*édit* fut dressé sur-le-champ, et il y fit mettre de si grands éloges de la loi chrétienne, que l'empereur, dit-on, en effaça quelques-uns lui-même; il laissa néanmoins les points essentiels qui regardoient la sainteté de la religion, la vie exemplaire des missionnaires qui la prêchoient à la

Chine depuis cent ans, la permission qu'on donnoit aux Chinois de l'embrasser, et la conservation des églises qu'on avoit déjà faites. Il ratifia tous ces points, et la cour des rites les envoya selon la coutume par toutes les villes de l'empire, où ils furent affichés publiquement, et enregistrés dans les audiences.

Voilà de quelle manière on obtint la *liberté de la religion chrétienne*, qu'on désiroit depuis tant d'années, et pour laquelle on avoit fait tant de prières en Europe et à la Chine. Et, par une disposition particulière de la Providence, Dieu permit que les sciences dont nous faisons profession, et dans lesquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de passer à la Chine, furent ce qui disposa l'empereur à nous accorder cette grâce; tant il est vrai qu'il ne faut pas négliger ces sortes de moyens, tout humains qu'ils sont, quoiqu'on ne doive pas s'y appuyer comme sur des secours infaillibles ou absolument nécessaires, puisque l'établissement de la religion et la conversion des infidèles est toujours l'ouvrage de la grâce toute-puissante du Seigneur.

Lorsqu'on annonça à l'empereur que tous les pères étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier : « Ils ont grande raison, dit-il; mais avertissez-les qu'ils écrivent dans les provinces à leurs compagnons, de ne se prévaloir pas trop de la permission qu'on leur donne, et de s'en servir avec tant de sagesse, que je ne reçoive jamais aucune plainte de la part des mandarins; car s'ils m'en faisoient, ajouta-t-il, je la révoquerois sur-le-champ, et alors ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux-mêmes. »

Après que cette affaire de l'édit fut achevée, l'empereur reprit ses *études*, et les pères continuèrent à le servir avec une nouvelle ardeur. Il eut envie d'avoir des instrumens de mathématiques; nous lui envoyâmes les nôtres, qu'il avoit déjà vus; mais il n'en connoissoit pas alors l'usage.

Il les trouva si beaux et si justes (car ils étoient faits par les plus habiles maîtres de Paris), qu'il désira d'en avoir davantage. Les mandarins en firent chercher dans tous les ports, et envoyèrent à Pékin tout ce qu'ils en purent trouver. L'empereur au commencement les recevoit tous, de quelque nature qu'ils fussent, et ce n'étoit pas un petit travail pour les pères de la cour que d'en deviner l'usage; car il falloit le mettre par écrit clairement, et le montrer à ce prince, qui est exact, et qui ne laisse rien passer.

Sur la fin de l'année 1692, je quittai Nankin pour aller à Canton avec le père de Visdelou. Il falloit y faire un établissement solide, pour recevoir les missionnaires que nous attendions. La maison fut achetée; mais à peine commencions-nous à la meubler, que nous reçûmes ordre de l'empereur de venir tous deux à la cour. Cet ordre portoit que le père Lecomte, que nous avions envoyé en Europe pour les affaires de notre mission, y vînt aussi à son retour, et nous fûmes chargés de l'en avertir. Les vicaires apostoliques et les missionnaires se réjouirent de cette nouvelle, et la regardèrent comme un coup du ciel, non-seulement pour nous, mais encore pour toute la mission.

L'empereur étoit *malade* lorsque nous y arrivâmes; le père Gerbillon et le père Pereyra passoient les nuits au palais par son ordre. Ce grand prince ne laissa pas de penser à nous, et d'envoyer à quelques lieues de la ville au devant de nous les autres pères, avec un gentilhomme de sa chambre, qui nous dit, de sa part, que s'il eût été informé de notre route, il les auroit envoyés encore plus loin. Nous allâmes descendre au palais, et nous y passâmes le reste du jour dans un appartement qui étoit près de celui de l'empereur. Le prince, son fils aîné, nous fit l'honneur de nous y venir trouver, et de nous marquer mille bontés. Le Hoang-taï-tcé, qui est le *prince héritier* et le second de ses enfans, y vint aussi. Comme il est habile dans les li-

vres chinois, il témoigna une affection particulière au père de Visdelou, qui avoit la réputation d'y être savant. Après quelques entretiens, le prince fit apporter des livres anciens, et les montra au père. A l'ouverture du livre, le père les expliqua avec tant de facilité et de netteté, que le prince en fut surpris, et dit deux ou trois fois aux mandarins qui l'accompagnoient : *Ta-toug, il les entend parfaitement.* Il lui demanda ensuite ce qu'il pensoit des livres chinois, et s'ils s'accordoient avec notre religion. Le père, après s'être excusé modestement, répondit que notre religion pouvoit s'accorder avec ce qu'on trouvoit dans les anciens livres, mais non pas avec ce que les interprètes avoient écrit. « Il faut avouer aussi, repartit le prince, que les nouveaux interprètes n'ont pas toujours bien pris le sens de nos anciens auteurs. » Depuis cette conférence, le prince héritier a eu une estime particulière pour le père de Visdelou, et il lui en a même donné des marques éclatantes, dont nous espérons que la religion tirera de grands avantages. Ce prince nous parla des livres du père Matthieu Ricci, et nous fit de si grands éloges de l'esprit et de l'érudition de ce père, que les plus habiles Chinois s'en seroient tenus honorés.

Depuis deux ans l'empereur avoit beaucoup examiné nos remèdes d'Europe, et particulièrement les *pâtes médicinales* que le roi fait distribuer aux pauvres par tout son royaume. Nous lui avions marqué toutes les maladies qu'elles guérissent en France, et il avoit vu, par des expériences réitérées, qu'elles faisoient en effet des cures si merveilleuses et si promptes, qu'un homme à l'extrémité, et dont on n'attendoit plus que la mort, se trouvoit souvent le lendemain hors de danger. Des effets si surprenans lui firent donner à ces pâtes le nom de *chin-yo* ou de *remèdes divins*. La maladie qu'il avoit alors étoit un commencement de fièvre maligne. Quoiqu'il sût, par plusieurs exemples cer-

tains, que les pâtes guérissoient son mal, les médecins chinois ne jugèrent pas à propos de lui en faire prendre, et ils le traitèrent d'une autre manière : mais l'empereur, voyant que le mal augmentoit, et craignant un transport au cerveau, prit son parti, et se fit donner une demi-prise de ces pâtes. La fièvre le quitta sur le soir, et les jours suivans il se porta mieux : il eut ensuite quelques accès de fièvre tierce, peut-être pour ne s'être pas purgé suffisamment. Quoique ces accès ne fussent pas violens, et qu'ils ne durassent que deux heures, il en eut de l'inquiétude. Il fit publier par toute la ville que si quelqu'un savoit quelques remèdes contre la fièvre tierce, il eût à en avertir incessamment, et que ceux qui en étoient actuellement malades vinssent au palais pour en être guéris. On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'expériences. Un *bonze* se distingua particulièrement : il fit tirer d'un puits un seau d'eau fraîche, qu'on lui apporta devant quatre des plus grands seigneurs de la cour, députés de l'empereur pour recevoir tous les remèdes qu'on présenteroit, et pour assister aux épreuves, afin d'en faire ensuite leur rapport ; il remplit une tasse de cette eau, et, sortant de la salle, il la présenta au soleil, en élevant les mains et les yeux au ciel ; et, se tournant ensuite vers les quatre parties du monde, il fit cent postures qui paroissoient mystérieuses aux païens ; quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un fébricitant, qui attendoit sa guérison à genoux, et qui la souhaitoit ardemment ; mais le remède n'eut aucun effet, et le bonze passa pour un imposteur.

On en étoit là, lorsque nous arrivâmes à la cour, le père de Visdelou et moi. Nous apportions une livre de *quinquina*, que le père Dolu nous avoit envoyé de Pondichéry. Ce remède étoit encore inconnu à Pékin. Nous allâmes le présenter comme le remède le plus sûr qu'on eût en Europe contre les fièvres intermittentes. Les quatre

seigneurs dont nous avons parlé nous reçurent avec joie; nous leur dîmes d'où venoit le quinquina, quels étoient ses effets, quelles maladies il guérissoit, comment le roi de France l'avoit rendu public pour le soulagement de ses peuples, après avoir donné à celui qui en avoit le secret une récompense digne d'un si grand monarque.

On fit le lendemain l'expérience de ce remède sur trois malades, que l'on garda à vue dans le palais, et qui furent guéris tous trois dès la première prise. On en donna avis sur-le-champ à l'empereur, qui auroit pris ce jour-là même du quinquina, si le prince héritier, qui étoit extrêmement inquiet de la maladie d'un père qu'il aime tendrement, n'eût craint quelque mauvais effet d'un remède qu'on ne connoissoit pas encore assez. Il appela les grands, et leur fit des reproches d'en avoir parlé sitôt à l'empereur. Ceux-ci s'excusèrent sur ce qu'il n'y avoit rien à en craindre, et s'offrirent tous quatre d'en prendre, et le prince y consentit. Incontinent on apporta des tasses avec du vin et du quinquina; le prince fit lui-même le mélange, et les quatre seigneurs en prirent devant lui. Ils se retirèrent ensuite, et dormirent tranquillement, sans ressentir la moindre incommodité. L'empereur, qui avoit fort mal passé la nuit, fit appeler le prince Sosan; et, ayant appris que lui et les autres seigneurs se portoient bien, il prit le quinquina sans délibérer davantage. Il attendoit la fièvre ce jour-là, mais elle ne vint point : il fut tranquille le reste du jour et la nuit suivante. La joie fut grande dans le palais; les quatre seigneurs nous firent le lendemain des conjouissances sur la bonté de notre remède.

Quand il fut entièrement rétabli, il récompensa tous ceux qui l'avoient servi pendant sa maladie, ou qui lui avoient apporté quelques remèdes, quoiqu'il ne les eût pas pris. Mais il punit rigoureusement *trois* de ses *médecins*, pour avoir été d'avis, dans la violence de son mal, de ne

lui donner aucun remède. « Quoi ! leur dit-il, vous m'abandonnez dans le danger, de peur qu'on ne vous impute ma mort, et vous ne craignez pas que je meure en ne me donnant aucun secours ! » Il ordonna au tribunal des crimes d'examiner leur conduite, et de les juger suivant les lois. Ce tribunal les condamna à mort; mais l'empereur leur fit grâce, et les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion. Il dit publiquement que les pâtes médicinales du père Gerbillon et du père Bouvet lui avoient sauvé la vie, et que le quinquina que nous lui avions apporté, le père de Visdelou et moi, l'avoit délivré de la fièvre tierce, et qu'il vouloit nous en récompenser. Dans cette vue, il se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenoient; et, nous ayant fait appeler (le 4 juillet 1693), il nous fit dire par un des gentilshommes de sa chambre : « L'empereur vous fait don d'une *maison* à vous quatre dans le Hoang-Tchin, c'est-à-dire dans la première enceinte de son palais. » Après avoir entendu ces paroles à genoux, selon le cérémonial de la Chine, nous nous levâmes, et cet officier nous conduisit dans l'appartement de l'empereur pour y faire notre remercîment, sans que le prince fût présent. Plusieurs mandarins, qui se trouvèrent là par hasard, assistèrent à cette cérémonie aussi bien que le père Pereyra et un autre père de notre compagnie, lesquels étoient venus au palais pour quelques autres affaires. Ils se rangèrent tous à droite et à gauche, se tenant debout et dans un grand silence, un peu éloignés de nous, pendant que les pères Gerbillon, Bouvet, de Visdelou et moi, rangés sur une même ligne au milieu d'eux, fîmes trois génuflexions et neuf inclinations profondes, jusqu'à toucher la terre avec le front, pour marquer notre reconnoissance. Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain devant l'empereur, qui eut la bonté de nous appeler en par-

ticulier, et de nous parler dans les termes du monde les plus obligeans. Il fit mettre entre les mains du père Bouvet les présens qu'il envoyoit en France, et le chargea d'informer le roi de la faveur qu'il venoit de nous faire.

Nous prîmes possession de notre maison; mais comme elle n'étoit pas accommodée à nos usages, l'empereur ordonna au tribunal des édifices d'y faire faire toutes les réparations que nous souhaiterions; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Ce tribunal envoya quatre architectes, avec tous les matériaux nécessaires, et nomma deux mandarins pour conduire l'ouvrage. Tout étant prêt le 19 décembre, nous dédiâmes notre *chapelle* à l'honneur de Jésus-Christ, mourant sur la croix pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain l'ouverture avec cérémonie. Plusieurs chrétiens s'y rendirent le matin, et remercièrent Dieu avec nous de ce qu'il vouloit être honoré dans le palais de l'empereur, où jusqu'alors on n'avoit offert que des sacrifices impies. Le père de Visdelou fit un discours sur l'obligation de sanctifier les dimanches et les fêtes, et de venir ces jours-là à l'église.

Depuis ce temps-là le père Gerbillon prêcha tous les dimanches, et expliqua aux fidèles les principaux devoirs du chrétien. Nous baptisâmes plusieurs catéchumènes qui nous apportoient leurs idoles et les jetoient sous les bancs et sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faisoient. Tous les dimanches et les fêtes nous avions quelque baptême. Le père de Visdelou se chargea du soin d'instruire les prosélytes, et nous eûmes en peu de temps une florissante chrétienté. Les plus fervens chrétiens nous amenoient leurs amis, pour leur parler de la loi de Dieu. Le fameux Hiu-cum, ancien eunuque du palais, se distinguoit parmi les autres en cette œuvre de charité. Ce saint homme avoit beaucoup souffert dans la dernière persécution; il avoit été long-temps en prison avec les pères, et on l'avoit chargé

aussi bien qu'eux de neuf grosses chaînes. Ce rude traitement ne fit qu'animer son zèle : jamais homme ne rougit moins de l'Évangile : il soutenoit devant les juges la cause de Dieu et le parti de la religion ; et il leur parloit avec une sainte liberté, qu'il conserva jusqu'à la mort. Dieu lui avoit donné des biens considérables ; il les employa tous au soulagement des pauvres. Si les chrétiens qui venoient à Pékin des provinces éloignées ou des villes voisines n'avoient point de lieux où se retirer, il les recevoit avec charité dans sa maison ; et quand ils étoient pauvres, il les nourrissoit. Il porta si loin cette sainte hospitalité, qu'il tomba lui-même dans la misère, et qu'il se vit réduit à recevoir l'aumône, après l'avoir faite si souvent et si libéralement aux autres. Il avoit un si grand talent pour parler de Dieu, que les plus grands seigneurs se faisoient un plaisir de l'entendre. Il inspiroit à tout le monde une dévotion tendre pour la sainte Vierge, qu'il honoroit particulièrement. Dans ses visites il se faisoit un honneur de porter son chapelet au cou, avec les médailles que les anciens missionnaires lui avoient données. Il avoit une affection particulière pour notre maison; et, quoiqu'il en fût éloigné de près d'une lieue, il venoit souvent prier Dieu dans notre chapelle. Une de ses occupations les plus ordinaires, étoit d'aller à la campagne visiter les chrétiens, les instruire et les entretenir dans la ferveur. Il y faisoit presque toujours de nouveaux prosélytes, qu'on baptisoit chez nous ou dans les autres églises après qu'ils étoient suffisamment instruits.

Un des plus considérables que nous baptisâmes en ces commencemens dans notre chapelle, fut un *colonel tartare* de la maison de l'empereur. Cet officier demeuroit près de notre maison : il avoit épousé une dame chrétienne fort vertueuse, qui ne cessoit depuis long-temps de prier Dieu pour la conversion de son mari. Elle lui parloit souvent de la sainteté de notre religion, et des biens que le

seigneur du ciel préparoit, dans l'autre vie, à ceux qui le servoient fidèlement en celle-ci. Une autre fois elle lui expliquoit nos principaux mystères, et ce qu'il faut croire pour être chrétien. Il l'écoutoit volontiers; mais les soins et les embarras du siècle étouffoient incontinent le grain de la divine parole, qui tomboit dans son cœur sans y prendre racine. Il n'avoit presque pas un moment à lui; sa charge l'obligeoit d'aller tous les matins au palais; il y demeuroit tout le jour, et il n'en revenoit que bien avant dans la nuit. S'il eût su lire, il auroit pu s'instruire par la lecture de nos livres; mais on n'en demande pas tant à un officier tartare, dont tout le mérite est de savoir bien monter à cheval et tirer de l'arc, et d'être fidèle et prompt à exécuter les ordres du prince. Dieu néanmoins le toucha, dans le temps que l'empereur partoit pour un voyage de Tartarie. Comme l'officier le devoit suivre, il résolut de se faire baptiser avant que de partir. Il vint donc nous trouver à six heures du soir, pour nous demander le baptême. Quelque bonne volonté que nous eussions de le contenter, nous nous trouvâmes d'abord arrêtés, parce qu'il ne savoit aucune des prières que nous faisons toujours réciter aux catéchumènes avant que de leur conférer le baptême.

« Mon père, me dit-il, ne demandez pas de moi que je sache toutes ces prières par cœur; car je n'ai ni assez de mémoire pour les retenir, ni personne pour me les répéter continuellement; je ne sais point lire non plus pour les apprendre dans un livre; mais je crois tous les mystères de la religion, un Dieu en trois personnes, la seconde personne qui s'est fait homme, et qui a souffert la mort pour notre salut. Je crois que ceux qui gardent la loi seront sauvés, et que ceux qui ne la gardent pas seront damnés éternellement. Je n'ai aucun empêchement pour me faire chrétien; car je n'ai qu'une femme, et je n'en veux jamais avoir qu'une : il n'y a point d'idoles dans ma maison, et

je n'en adore aucune. J'adore seulement le Seigneur du ciel, et je veux l'aimer et le servir toute ma vie. »

Tout cela ne nous contentoit point, parce que nous voulions qu'il sût ses prières; et nous commencions à lui persuader qu'il différât son baptême jusque après son retour, parce qu'alors on l'aideroit à les apprendre. « Mais, mon père, me répliqua-t-il, si je meurs dans ce voyage, mon âme sera perdue, et vous pouvez la sauver en me baptisant à présent. Car qui est-ce qui me baptisera si je tombe malade? Vous voyez que je suis prêt à tout, que je crois tous les articles de votre loi, et que je la veux garder toute ma vie. J'ai laissé le palais, et je suis venu ici à la hâte, pour vous prier de me faire cette grâce. Je n'ai que deux heures pour me préparer à mon départ; car il faut que je marche cette nuit. Mon père, continua-t-il, au nom de Dieu, ne me refusez pas cette grâce. »

La sincérité de cet officier nous plut : nous crûmes, tout bien examiné, qu'il falloit agir avec lui comme on fait avec ceux qui sont en danger de mort. Après donc lui avoir recommandé d'apprendre les prières le mieux qu'il pourroit, quand il seroit de retour, et d'adorer tous les matins et tous les soirs le Seigneur du ciel, et qu'il nous eut promis de garder fidèlement sa sainte loi, je le baptisai dans notre chapelle, en présence de nos pères et de nos domestiques, et je lui donnai le nom de Joseph. Je ne saurois dire avec quelle joie et quelle consolation il reçut cette grâce : il nous embrassa et se jeta à nos genoux; il frappa souvent la terre de son front, pour nous marquer sa reconnoissance. Ce qu'il avoit prévu arriva; car, ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage, il tomba malade, et mourut huit jours après. J'espère que Dieu, qui lui avoit donné ce sentiment, lui aura fait miséricorde.

Un an après que l'empereur nous eut donné notre maison, il nous fit une seconde grâce qui ne le cédoit point

à la première, et qui faisoit autant d'honneur à la religion; ce fut de nous donner un grand emplacement pour bâtir notre *église*. Il y avoit à côté de notre maison un terrain vide, long de trois cents pieds et large de deux cents : les grands-maîtres de sa maison ayant résolu d'y faire élever quelques corps de logis pour des eunuques du palais, nous crûmes qu'il falloit les prévenir, et tâcher d'obtenir cette place pour y bâtir la maison du Seigneur. Après avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allâmes, le père Gerbillon, le père de Visdelou et moi, présenter notre requête : elle disoit, dans les termes les plus respectueux, que nos maisons n'étoient jamais sans églises, et que les églises en étoient la principale partie; que si les maisons étoient belles et spacieuses, l'église les devoit surpasser : car quel honneur aurions-nous, si, dévoués par nos vœux et par notre profession à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logés que le Seigneur du ciel? que, ne manquant rien à la maison que l'empereur avoit eu la bonté de nous donner, il falloit une église magnifique pour accompagner un si grand don; mais que, n'ayant point de place pour la bâtir, nous ne le pouvions faire, si l'empereur ne nous donnoit un espace convenable dans ce terrain.

Celui que nous avions chargé de notre requête l'ayant présentée, et fait valoir nos raisons, l'empereur envoya les grands-maîtres de sa maison visiter le terrain que nous demandions; et, après avoir ouï leur rapport, il nous en accorda la moitié, faisant marquer expressément dans son ordre, qu'il fût inséré dans les registres du palais qu'il nous donnoit cet emplacement pour bâtir une église magnifique à l'honneur du Seigneur du ciel.

Ce grand prince nous faisoit encore d'autres *grâces*, que des étrangers comme nous ne peuvent assez estimer : quand nous venions au palais, il nous recevoit avec une bonté

extrême, ou, quand il ne pouvoit pas nous parler, il nous envoyoit toujours faire quelque honnêteté. Au commencement de l'année, c'est la coutume de la Chine que l'empereur envoie aux grands seigneurs de sa cour deux tables, l'une couverte de viandes, et l'autre de fruits et de confitures. Il nous faisoit les mêmes honneurs, et nous invitoit à son beau palais de Tchan-Tchun-yuen, pour y voir les feux d'artifice.

Nous eûmes en ce temps-là deux sujets d'affliction qui nous causèrent bien de l'inquiétude, mais dont il plut à la miséricorde divine de nous délivrer. Nous pensâmes perdre l'illustre *Sosan*, si respecté par toute la Chine, pour l'estime que l'empereur fait de son mérite, et si digne d'être honoré de toutes les personnes zélées, pour la protection qu'il a toujours donnée à la religion. Il tomba malade et nous envoya quérir. Nous fûmes sensiblement affligés de le trouver dans un état très-dangereux; mais nous le fûmes bien davantage le lendemain, quand nous le vîmes souffrant des douleurs très-aiguës par tout le corps, et prêt à succomber à la violence de son mal. Il nous tendoit la main avec des démonstrations d'une affection tendre; mais il ne pouvoit parler, tant il étoit accablé. L'empereur, ayant appris qu'il se mouroit, lui fit l'honneur de le venir visiter le troisième jour, et de lui offrir tout ce qu'il avoit de remèdes. Nous ne le vîmes point ce jour-là ni les jours suivans, parce qu'on l'avoit transporté dans les appartemens les plus intérieurs de sa maison, où les femmes demeurent. Il étoit bien douloureux pour nous, après toutes les obligations que nous avions à ce seigneur, de le voir mourir sans baptême, lui qui avoit été le protecteur de notre sainte religion, et qui nous avoit si souvent dit qu'il n'adoroit que le Seigneur du ciel.

Nous allions l'un après l'autre demander chaque jour de ses nouvelles, et nous instruisions un de ses domesti-

ques, qui étoit chrétien, de ce qu'il falloit lui dire de notre part sur la religion; mais cet homme, après quelques jours, nous répondit qu'il ne pouvoit plus lui parler seul, ni même s'approcher de lui, parce que les femmes ne le quittoient pas un moment. Dieu exauça les prières que nous lui adressions pour ce seigneur, il nous le rendit; et il vint quelque temps après, dans notre église, le remercier de la santé qu'il lui avoit rendue. C'étoit un dimanche matin, dans le temps que tous les chrétiens étoient assemblés à l'église et qu'ils y faisoient leur prière; il y entra, se mit à genoux, et fit plusieurs inclinations jusqu'à terre; après quoi il vint nous visiter dans nos chambres, et nous remercier de la part que nous avions prise à sa maladie.

Nous pensâmes perdre aussi le père *Gerbillon,* que l'empereur avoit envoyé en Tartarie, avec le père Thomas, pour en faire une carte exacte. Il tomba malade vers la source du Kerlon, à plus de trois cents lieues de Pékin. Sa maladie, qui étoit accompagnée d'un dégoût affreux et d'un vomissement continuel, le réduisit bientôt à une si grande extrémité, qu'il crut mourir. Il s'y prépara donc, après nous avoir écrit ses derniers sentimens. Il fallut, tout accablé qu'il étoit, qu'il reprît le chemin de Pékin; et comme il n'avoit plus assez de force pour se tenir à cheval, on le coucha sur un chariot de bagage, où il souffrit beaucoup, durant trois cents lieues, et de son mal et des plus violentes secousses; outre que le chariot versa plusieurs fois durant le voyage. Il seroit mort infailliblement, sans les soins que prit de lui un seigneur, aujourd'hui le premier colao de la Chine, et qui avoit été envoyé en Tartarie, pour juger et terminer tous les différends des Kalkas de ce pays-là, qui sont sujets de l'empire.

Nous le reçûmes avec une extrême joie, et il se rétablit doucement à Pékin : mais un mois après, voulant sortir pour la première fois, un accident plus fâcheux pensa

nous l'enlever subitement. Comme il montoit à cheval à la porte, ayant un pied dans l'étrier et le corps en l'air, il fut frappé tout à coup d'apoplexie. Il tomba entre les bras de nos domestiques, qui le rapportèrent dans la première cour. Étant accourus au bruit, le père de Visdelou et moi, nous le trouvâmes sans connoissance et sans sentiment, la tête penchée sur l'estomac, avec un râlement qui nous paroissoit le pronostic d'une mort très-prochaine. Dieu sait quelle fut notre douleur, en le voyant dans ce triste état! Pendant qu'on le portoit à sa chambre, le père de Visdelou alla prendre les saintes huiles, et moi les remèdes dont nous avions expérimenté si souvent les merveilleux effets. Je lui en fis avaler deux prises avec bien de la peine, pendant que le père de Visdelou se préparoit à lui donner l'extrême-onction. Il revint un peu à lui, et nous reconnut; mais un moment après il perdit encore connoissance. Nous redoublâmes nos prières; enfin le remède qu'on lui avoit donné fit de si grands effets, qu'il se trouva guéri une ou deux heures après l'avoir pris; mais il lui resta une si cruelle insomnie, qu'il ne pouvoit prendre aucun repos; ce qui nous causoit une nouvelle inquiétude. Un médecin chinois l'en délivra, et Dieu nous l'a conservé depuis ce temps-là en parfaite santé, pour le bien de la religion, à laquelle il a rendu et rend encore tous les jours des services très-considérables.

Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE FONTANEY

AU RÉVÉREND PÈRE DE LA CHAISE,

CONFESSEUR DU ROI.

A Londres, le 15 janvier 1704.

Mon très-révérend père, par le lieu d'où j'ai l'honneur de vous écrire, vous connoîtrez que je suis revenu de la Chine en Europe sur un vaisseau anglois. J'espérois être moi-même porteur de la première lettre que je vous ai écrite pendant le voyage; mais je vois bien que je serai encore ici quelque temps avant que de pouvoir passer en France.

Je commence cette seconde lettre par vous dire que Dieu nous a fait la grâce de rendre de petits services aux missionnaires ecclésiastiques, et à ceux de différens ordres religieux qui sont en ce pays-là, ou pour les aider à y faire des établissemens, ou pour les délivrer des persécutions que l'ennemi du genre humain excitoit contre eux en diverses provinces de l'empire.

Quoique l'exercice de la religion chrétienne fût toléré à la Chine, depuis la fameuse persécution d'*Yam-quam-sien,* ce grand ennemi du nom chrétien, les missionnaires ne laissoient pas de se trouver souvent dans de grands embarras, soit pour pénétrer dans les provinces de l'empire, soit pour y exercer leurs fonctions. On ne pouvoit alors y entrer librement que par la seule ville de Macao, dont les Portugais sont en possession depuis plus d'un siècle; mais il falloit avoir leur agrément, qu'ils n'accordoient pas volontiers aux étrangers. Si l'on prenoit une autre route, on s'exposoit aux insultes des mandarins, qui maltraitoient

les missionnaires, et les obligeoient à se retirer. Mais depuis que l'empereur a pris la résolution d'ouvrir ses ports, et de permettre aux étrangers de faire commerce dans ses états, des *missionnaires* de différens ordres et de toutes sortes de nations se sont servis d'une conjoncture si favorable pour venir à la Chine, et pour y faire divers établissemens.

Comme dans une moisson si abondante il ne peut y avoir un trop grand nombre de bons ouvriers, nous avons eu de la joie de l'arrivée de ces hommes apostoliques; nous les avons reçus comme nos frères, et nous leur avons rendu tous les services qui dépendoient de nous, soit en appuyant leurs divers établissemens, soit en faisant cesser les avanies et les persécutions que quelques mandarins intéressés ou peu affectionnés leur suscitoient, et nous avons agi pour eux avec la même ardeur que nous aurions pu faire pour nous-mêmes, sans avoir d'autres vues que de leur faire plaisir, et de procurer la plus grande gloire de Dieu. Aussi recevons-nous de la plupart de ces hommes apostoliques des marques d'une affection sincère. Si nous sommes dans la tribulation, ils nous consolent; si Dieu répand quelque bénédiction sur nos travaux, ils s'en réjouissent avec nous.

Mais si c'est une grande consolation pour nous de voir que les missionnaires de tous les ordres et de toutes les nations, qui travaillent avec nous dans cette pénible mission, nous rendent justice, je vous avoue que ce n'est pas sans peine, et sans qu'il nous en coûte beaucoup, que nous obtenons les recommandations qu'on nous demande, surtout quand nous sommes obligés de nous adresser aux premiers ministres, aux présidens des tribunaux, et aux seigneurs les plus considérables de la cour. Pour en être convaincu, il ne faut qu'être instruit du cérémonial de ce pays : outre qu'il faut attendre long-temps les momens favorables, et prendre bien des précautions pour ne pas se rendre im-

portun, on ne se présente jamais devant une personne de considération, pour lui demander une grâce, sans lui faire un présent. C'est une coutume générale, dont les étrangers comme nous ne se peuvent absolument dispenser.

Mais ce qui nous donne le plus d'accès et de crédit auprès des premiers officiers de l'empire, c'est la *bienveillance* dont l'empereur continue de nous honorer, et dont nous tâchons de nous rendre dignes par les services que nous lui rendons. Car quoique ce prince ne paroisse plus avoir le même empressement que les années passées pour les mathématiques, et pour les autres sciences de l'Europe où il s'est rendu fort habile, nous sommes cependant obligés de nous rendre souvent au palais, parce que ce prince a toujours quelques questions à nous proposer. Il occupe jour et nuit dans des exercices de charité les frères Frapperie, Baudin et de Rodes, qui sont habiles dans la guérison des plaies et dans la préparation des remèdes, les envoyant visiter les officiers de sa maison, et les personnes les plus considérables de Pékin, quand elles sont malades; et il est si content de leurs services, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'empire qu'il n'en mène toujours quelqu'un avec lui. Ce grand prince a aussi fort goûté le père Jartoux et le frère Brocard. Ils vont tous les jours au palais, par ordre exprès de sa majesté. Le premier est très-habile dans la science des analyses, l'algèbre, les mécaniques et la théorie des horloges; et le second travaille avec beaucoup d'art à divers ouvrages qui plaisent à l'empereur. Quelque occupés qu'ils soient au service du prince, ils ne laissent pas d'avoir le temps d'annoncer Jésus-Christ, et de le faire connoître aux officiers du palais, qui ont ordre de traiter avec eux.

Au reste, mon révérend père, il ne faut pas juger du séjour de cette *cour* par ce qui se passe en France et dans les autres cours de l'Europe, où l'on peut entrer en

société avec les savans, et avec les personnes les plus distinguées par leurs emplois et par leur naissance. Dans le palais de Pékin, on n'a pas le même avantage. Quand nous y allons, nous sommes renfermés dans un appartement qui touche, à la vérité, à celui de l'empereur, ce qui est une faveur extraordinaire et la marque d'une grande confiance; mais comme cet appartement est fort éloigné du lieu où les grands de l'empire s'assemblent, nous n'avons aucun commerce avec eux, et nous ne pouvons parler qu'à quelques eunuques ou à quelques gentilshommes de la chambre. Nous passons tout le jour dans cet appartement, et nous n'en sortons fort souvent que bien avant dans la nuit, fort las et fort fatigués. Nous aurions assurément bien de la peine à soutenir une vie aussi gênante que celle-là, et aussi peu conforme en apparence à l'esprit des missionnaires, si la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageoit. Mais les accès faciles que nous avons par-là auprès du prince, et qui donnent un grand crédit à notre sainte religion, et font que les mandarins honorent et protégent les missionnaires, nous dédommagent de toutes nos peines.

Je n'ajouterai rien ici à ce que je vous ai mandé dans ma première lettre de notre maison de Pékin, si ce n'est que sur le frontispice de la belle église que nous venons de bâtir dans la première enceinte du palais, à la vue de tout l'empire, on voit gravées en gros caractères d'or ces lettres chinoises : *Tien-tchu tung-tchi Kien. Cœli Domini templum mandato imperatoris erectum. Temple du Seigneur du ciel bâti par ordre de l'empereur.* C'est un des plus beaux ouvrages qui soient à Pékin : nous n'y avons rien épargné de ce qui pouvoit piquer la curiosité chinoise, et y attirer les mandarins et les personnes les plus considérables de l'empire, afin d'avoir occasion de leur parler de Dieu et de les instruire de nos mystères. Quoique cette

église ne fût pas encore entièrement achevée quand je partis de Pékin, cependant le prince héritier, les deux frères de l'empereur, les princes leurs enfans, et les plus grands seigneurs de la cour, étoient déjà venus la voir plusieurs fois. Les mandarins qu'on envoie dans les provinces, attirés par la même curiosité, y viennent aussi, et y prennent des sentimens favorables à la religion, dont nous ressentons les effets quand ils sont dans leurs gouvernemens. Ce que fit il y a quelques mois le vice-roi de Canton, homme savant, mais zélé au-delà de ce qu'on peut s'imaginer pour les coutumes du pays et pour l'observation des lois, en est une preuve. Le peuple, croyant profiter de cette disposition, lui fit des plaintes de ce qu'un de nos missionnaires, le père Turcotti, bâtissoit deux églises trop exhaussées, l'une à *Canton* même, et l'autre à quatre lieues de là, dans la fameuse bourgade de Fokan, qui ne le cède en rien à Canton, ni pour les richesses, ni pour la multitude du peuple. Ils demandoient qu'on les abattît, ou du moins qu'on les abaissât. « Voilà l'empereur, leur répondit le vice-roi, qui permet d'en élever une plus haute dans son propre palais ; quelle témérité seroit-ce de toucher à celle-ci! » Nous avons dessein de rendre cette église la plus magnifique que nous pourrons, afin qu'elle réponde à la majesté du lieu où il a plu à la Providence de la placer, et d'autoriser celles qu'on voudra faire dans les provinces à la plus grande gloire de Dieu. Le roi y envoya par *l'Amphitrite* une argenterie complète, et de riches ornemens. Les mandarins du palais qui les virent à notre arrivée, et les chrétiens à qui nous les montrâmes, en furent charmés. Il ne nous manque plus que dix ou douze grands tableaux pour orner le fond et les deux côtés de l'église.

Je vous parlois tout à l'heure d'une église qui s'élève à Canton, où il y en a déjà sept ; il s'y fait néanmoins très-

peu de *conversions*, et c'est à peu près la même chose dans les autres *ports*, où les vaisseaux européens ont accoutumé d'aborder. Il n'en est pas ainsi des villes qui sont dans l'intérieur de la Chine; les conversions y sont plus fréquentes, et on y forme en peu de temps des chrétientés nombreuses. Vous me demanderez peut-être d'où vient une si grande différence? J'aime mieux que l'apôtre des Indes, saint François-Xavier, qui étoit envoyé de Dieu avec le don des langues, et avec le pouvoir de faire des miracles pour convertir ces peuples, vous réponde que moi. Partout où les Portugais s'établissoient, ce grand saint trouvoit des obstacles presque invincibles à la propagation de la foi. Il en étoit affligé jusqu'à s'ennuyer de vivre. « J'aimerois mieux, dit-il, être dans le fond de l'Éthiopie, ou quelque part dans les terres du prêtre Jean; j'y travaillerois en paix à la conversion des gentils, loin de toutes ces misères que mes yeux sont obligés de voir, et que je ne saurois empêcher. » Ces mauvais exemples des chrétiens, dont saint François-Xavier déploroit les funestes effets aux Indes, sont aussi ce qui rend nos travaux inutiles dans les ports de la Chine, où les Chinois qui y demeurent voient les dissolutions et les débordemens de nos Européens. Ils sont aux portes de Macao, qui ne leur donne pas de meilleurs exemples. Ceux qui viennent d'Europe dans leurs ports les confirment dans les mêmes idées; car ils en voient plusieurs qui mènent une vie libertine, et qui sont fort déréglés dans leur conduite. Ce qui suit de là, c'est qu'ils perdent bientôt toute l'estime qu'on leur avoit inspirée de la loi de Dieu. Les Européens, pour être chrétiens, disent-ils entre eux, en sont-ils plus chastes, plus sobres, plus retenus, moins colères et moins passionnés que nous? » Que s'ils voient les missionnaires vivre parmi eux sans reproche et avec édification, ils s'imaginent que c'est plutôt en vertu de leur état, ou de

quelque obligation particulière, qu'en vertu de leur religion; au lieu que dans l'intérieur de la Chine, où les vérités qu'on leur prêche sont soutenues de la vie exemplaire des prédicateurs, ils admirent notre sainte loi, qui enseigne aux hommes de si excellentes vertus, et qui les engage à les pratiquer.

Si les Chinois voyoient les Européens qui viennent dans leurs ports modérés, charitables, maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions, s'ils les voyoient venir souvent à l'église, approcher quelquefois des sacremens, vivre, en un mot, comme nous enseignons qu'on doit vivre, quelle impression ces exemples de piété ne feroient-ils pas sur leur esprit? Ils donneroient mille bénédictions à notre sainte loi.

Je finirai cette lettre, mon révérend père, par quelques éclaircissemens sur une ou deux difficultés que des personnes de vertu proposent à nos missionnaires. Ils sont *vêtus de soie, et vont en chaises*, disent-ils. Les apôtres prêchoient-ils l'Évangile de cette manière; et peut-on garder la pauvreté religieuse en portant des habits de soie? Dans l'idée de ces personnes, dont j'honore la vertu, aller prêcher Jésus-Christ aux Chinois, et aller nu-pieds le bourdon à la main, c'étoit une même chose.

Je ne sais pas s'ils prétendent en effet qu'il est libre à la Chine d'aller avec cet habillement, et que les Chinois s'en convertiroient plus facilement; c'est néanmoins la première chose dont il faudroit convenir. Ce n'est point pour lui-même, mais pour gagner des âmes à Dieu, qu'un missionnaire vit dans ces pays infidèles. Il doit régler ses vertus et toute sa conduite par rapport à cette fin. Saint Jean-Baptiste portoit un gros cilice pour vêtement, et accompagnoit sa prédication d'un jeûne très-rigoureux, parce qu'avec ces austérités il touchoit et convertissoit les Juifs. La manière de vivre de notre Seigneur, pendant le

temps de sa prédication, fut toujours plus conforme aux usages ordinaires des hommes. Saint Paul se faisoit *tout à tous*. Il recevoit également l'honneur et la confusion, quand par ces moyens il pouvoit faire plus de fruit. Ce sont ces exemples que les hommes apostoliques doivent savoir, et qu'ils ne peuvent ignorer ou négliger dans les missions sans être responsables du salut des âmes.

Grâce à Dieu, nos missionnaires de la Chine sont les frères de ceux qui vont nu-pieds en habit de pénitens, et qui gardent un jeûne si austère dans les missions de Maduré; de ceux qui suivent dans les forêts du Canada les sauvages au milieu des neiges, supportant le froid et la faim. Quand nous étions en France eux et nous, et que tous nous pressions nos supérieurs de nous envoyer dans les missions éloignées, on ne remarquoit pas plus de régularité, de mépris du monde, de zèle ni de ferveur en ceux qui se destinoient au Canada, qu'en ceux qui demandoient la mission de la Chine. On ne peut donc pas dire raisonnablement que ce soit par manque de mortification, que ceux-ci n'observent pas les mêmes austérités extérieures dans leur mission, de même que ce n'est point par relâchement que les missionnaires du Canada mangent de la viande, pendant que ceux de Maduré n'en mangent jamais. Ce qui est bon et suffisant en un pays, pour y faire recevoir l'Évangile, ne vaut rien quelquefois ou ne suffit pas en un autre.

Nos premiers missionnaires à la Chine avoient assez d'envie d'y porter, comme dans les autres missions, des habits pauvres, et qui marquassent leur détachement du monde; l'illustre père Mathieu Ricci, fondateur de cette mission, vécut ainsi les premières années, et il demeura sept ans avec les bonzes, portant un habit peu différent du leur, et vivant très-pauvrement. Les bonzes l'aimoient tous, à cause de sa douceur et de sa modestie; ils hono-

roient sa vertu : il apprit d'eux la langue et les caractères chinois ; mais durant ce temps-là il ne convertit presque personne. Les sciences d'Europe étant nouvelles alors à la Chine, quelques mandarins eurent avec le temps la curiosité de le voir ; il leur plut, parce qu'il avoit un air respectueux et insinuant ; quelques-uns, satisfaits de sa capacité, le prirent en affection, et commencèrent à lui parler plus souvent. Ayant appris de lui, dans la conversation, le grand motif de sa venue, qui étoit de prêcher à la Chine la loi de Dieu, dont il leur expliqua les principales vérités, ils louèrent son dessein ; mais ce furent eux qui lui conseillèrent de changer de manière. « Dans l'état où vous êtes, lui disoient-ils, peu de gens vous écouteront ; on ne vous souffrira pas même long-temps à la Chine. Puisque vous êtes savant, vivez comme nos savans ; alors vous pourrez parler à tout le monde. Les mandarins, accoutumés à considérer les gens de lettres, vous considéreront aussi ; ils recevront vos visites ; le peuple, vous voyant honoré d'eux, vous respectera, et écoutera vos instructions avec joie. » Le père, qui avoit déjà éprouvé que tout ce qu'ils disoient étoit vrai (car il sentoit bien qu'il avançoit peu, et qu'il perdoit presque son temps), après avoir prié Dieu et consulté ses supérieurs, suivit le conseil des mandarins. Voilà pourquoi les premiers missionnaires de notre compagnie changèrent leur manière d'agir, et se mirent à la Chine sur le pied des gens de lettres.

Cinquante ans après, lorsque nos missionnaires avoient déjà formé une chrétienté nombreuse, les religieux de saint François et de saint Dominique, attirés par le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, passèrent des Philippines à la Chine ; mais, soit qu'ils ne sussent pas le chemin que nous avions pris, ou qu'ils crussent mieux faire en portant leur habit de religieux, ils allèrent ainsi, le crucifix à la main, prêcher la foi dans les rues. Ils eurent le

mérite de souffrir beaucoup, d'être battus, emprisonnés, et renvoyés dans leur pays; mais ils n'eurent pas la consolation de faire le bien qu'ils avoient espéré. Ils l'éprouvèrent si souvent, et toujours au préjudice de leur principal dessein, que d'un avis commun, et par des ordres réitérés de leurs supérieurs-généraux, ils se déterminèrent enfin à s'habiller et à vivre comme nous.

Il n'y a que deux ans que nous avons encore vu trois ou quatre religieux de saint François, arrivés d'Italie, qui vouloient revenir à ces premières manières, et porter leur habit pauvre et grossier dans la mission, comme ils font, avec tant d'édification, en Europe. Leurs confrères furent les premiers à s'opposer à cette résolution. Monseigneur de Pékin, religieux de leur ordre lui-même, les fit changer deux ans après, et les a mis sur le pied des autres missionnaires.

L'état des gens de lettres est donc celui que les missionnaires doivent prendre quand ils viennent à la Chine. Si les Chinois nous regardent véritablement comme des gens de lettres et des docteurs d'Europe, qui sont des noms honorables et qui conviennent à notre profession, et que nous prenions cet état, il faut par nécessité que nous en gardions toutes les bienséances, que nous ayons des habits de soie, et que nous nous servions de chaises comme eux, lorsque nous sortons de la maison pour aller en visite.

Quand nous n'aurions pas même cette raison particulière, il faudroit en user ainsi pour se conformer à la coutume générale du pays; car les gens du commun portent tous des habits de soie et vont en chaise quand ils veulent visiter quelqu'un. Cela ne passe point pour grandeur ni pour vanité parmi eux, mais pour une marque qu'on honore les personnes qu'on va voir, et qu'on n'est pas dans la nécessité ni d'une condition méprisable. En Europe, l'usage des soies ne devroit être que pour les grands et pour

les riches, ce sont ordinairement des habits de prix; il ne faut pas s'étonner s'ils ne conviennent jamais à la pauvreté d'un religieux : mais les gens du commun et les valets mêmes, pour la plupart, portent des habits de soie à la Chine. C'est sur ces idées, et non sur celles que nous avons en France, qu'il faut se régler, et que les personnes de vertu dont j'ai parlé doivent examiner nos missionnaires, sans croire facilement qu'après avoir commencé par l'esprit ils veuillent finir par la chair, ni qu'ils s'amollissent dans un pays où ils sont venus par le seul désir de vivre dans une grande perfection, et de souffrir beaucoup en travaillant pour la gloire de Jésus-Christ.

Je n'ai parlé que par rapport aux visites; car dans la maison, où les Chinois s'habillent comme ils veulent, les missionnaires vivent très-pauvrement, et ne se servent que des étoffes les plus communes. Ils vont à pied, lorsqu'ils parcourent les villages en faisant leurs missions. Quelques-uns même marchent à pied dans les villes en diverses occasions; ce qui peut avoir ses dangers pour la religion; car, outre les railleries et les paroles de mépris qu'ils s'attirent, et qui assurément ne disposent pas les Chinois à les écouter, ils doivent se souvenir que les missionnaires ne sont que tolérés à la Chine, et qu'il ne faut s'y montrer que rarement en public, de peur que les mandarins, choqués de les voir en si grand nombre, ou même de les voir souvent, ne se mettent dans l'esprit qu'ils sont trop hardis et qu'il faut en avertir la cour. Cette considération oblige les missionnaires à prendre de grandes précautions, et à garder beaucoup de mesures. J'avouerai, si l'on veut, que ce ne seroit pas tout-à-fait la même chose, si quelqu'un avoit reçu de Dieu le don de faire des miracles comme les apôtres et comme saint François-Xavier. Un missionnaire, revêtu de ce pouvoir, iroit à pied le bourdon à la main, avec tel habit qu'il voudroit, par toutes les villes

de la Chine. Les peuples, attirés par le bruit de ses prodiges, accourroient en foule pour le voir et pour l'entendre; ils le respecteroient, ils seroient dociles à ses paroles; ils admireroient sa pauvreté, parce qu'ils croiroient qu'il ne tient qu'à lui d'être riche. Mais quand il se trouveroit quelque homme de ce caractère, il ne faut pas croire que les autres missionnaires, à qui Dieu ne donneroit pas le même pouvoir, et qui voudroient cependant garder une pareille conduite, trouvassent dans les peuples le même respect et la même docilité à les écouter.

Le plus sûr, mon révérend père, est donc de s'en tenir aux coutumes introduites dans la mission avec tant de sagesse. On voit, par expérience, qu'elles ont fait déjà beaucoup de fruit. Quand on aura établi solidement la religion par ce moyen, la religion à son tour pourra mettre les missionnaires dans la liberté de les quitter, et de reprendre les manières d'Europe autant qu'ils voudront. Il y a plus de cent ans que la mission de la Chine est fondée; il y est venu des missionnaires de toutes les nations de l'Europe, et de différens instituts; aucun d'eux, grâce à Dieu, n'a renoncé la foi jusqu'à présent; aucun n'y a commis une action scandaleuse, qui ait déshonoré la religion; c'est une grâce particulière que Dieu a faite à la mission de la Chine. Il faut donc, ou que la vie qu'on y mène ne porte pas au relâchement, ou que les occasions de se perdre y soient rares, ou que Dieu y protége d'une manière particulière les ouvriers évangéliques. De quelque principe que cela vienne, c'est toujours une justification de notre conduite, et un grand motif pour exciter les hommes apostoliques à y venir travailler à la conversion des âmes, sur les traces des premiers fondateurs de la mission. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE JARTOUX

AU PÈRE DE FONTANEY.

A Pékin, ce 20 août 1704.

Mon révérend père, je me souviens que quand vous partîtes de la Chine, vous me chargeâtes de vous faire part tous les ans de nos croix et de nos consolations. Grâce à Dieu, j'aurois bien de quoi vous satisfaire sur le premier point; mais il ne sied pas toujours aux disciples de Jésus-Christ de faire eux-mêmes le détail de leurs peines : c'est bien assez pour eux que Dieu daigne leur en tenir compte. Agréez donc que je m'attache uniquement à ce qui peut vous faire plaisir et vous édifier.

Je commence par l'ouverture solennelle de notre *église* qui se fit le 9 décembre 1703. Ce fut au mois de janvier 1699 que l'empereur accorda la permission de la bâtir. Quelque temps après, ce prince fit demander à tous les missionnaires de la cour s'ils ne vouloient pas contribuer à la construction de cet édifice, comme à une bonne œuvre à laquelle il vouloit aussi avoir part. Ensuite il fit distribuer à chacun cinquante écus d'or, donnant à entendre que cette somme devoit y être employée. Il fournit encore une partie des matériaux, et nomma des mandarins pour présider aux ouvrages. On n'avoit que 2800 livres quand on creusa les fondemens; on comptoit pour le reste sur les fonds de la Providence; et, par sa bonté infinie, elle ne nous a pas manqué.

Quatre années entières ont été employées à bâtir et à orner cette église, une des plus belles et des plus régulières de tout l'Orient. Je ne prétends pas vous en faire

ici une description exacte, il me suffit de vous en donner une légère idée.

On entre d'abord dans une cour flanquée de deux grandes salles à la chinoise, servant, l'une aux congrégations et aux instructions des catéchumènes, l'autre à recevoir les personnes qui nous rendent visite. On a exposé dans cette dernière les portraits du roi, de monseigneur, des princes de France, du roi d'Espagne régnant, du roi d'Angleterre, et de plusieurs autres princes, avec des instrumens de mathématiques et de musique, et toutes ces belles gravures qui font connoître la magnificence de la cour de France. Les Chinois considèrent tout cela avec une extrême curiosité.

C'est au bout de cette cour qu'est bâtie l'église. Elle a 75 pieds de longueur, 33 de largeur et 30 de hauteur. L'intérieur est composé de deux ordres d'architecture : chaque ordre a seize demi-colonnes ; les piédestaux de l'ordre inférieur sont de marbre ; ceux de l'ordre supérieur sont dorés. L'ordre supérieur est percé de douze grandes fenêtres en forme d'arc, qui éclairent parfaitement l'église.

Le plafond est tout-à-fait peint : il est divisé en trois parties ; le milieu représente un dôme tout ouvert ; on voit au-dessus le père éternel assis dans les nues sur un groupe d'anges et tenant le monde en sa main. Nous avons beau dire aux Chinois que tout cela est peint sur un plan uni ; ils ne peuvent se le persuader.

Le retable est peint de même que le plafond ; les côtés du retable sont une continuation de l'architecture intérieure en perspective. C'est un plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie de l'église qu'ils disent être derrière l'autel. Quand ils y sont arrivés, ils s'arrêtent, ils reculent un peu, ils reviennent sur leurs pas, ils y appliquent les mains, pour découvrir si véritablement il n'y a ni élévations ni enfoncemens.

Quelle douleur pour nous, mon révérend père, si nous avions le malheur de voir détruire un ouvrage si beau et qui fait triompher la religion jusque dans le palais d'un prince infidèle! Nous en avons couru le risque deux mois après qu'il a été achevé : voici comment la chose se passa.

Le 12 de février dernier, le frère Brocard, qui travaille à des instrumens de mathématiques chez le prince héritier, reçut ordre de donner la couleur bleue à quelques ouvrages d'acier. Le premier avoit la figure d'un anneau, le second représentoit une garde d'épée tout-à-fait ronde, le troisième avoit la forme d'un pommeau d'épée, et le quatrième étoit une pointe quadrangulaire fort émoussée. Tout cela est nécessaire pour ce que je dois dire.

Je me trouvois alors dans l'appartement; le père *Bouvet*, qui nous sert d'interprète, y fut appelé ; et après avoir observé ces morceaux d'acier, il dit qu'il craignoit fort que ce ne fussent les pièces d'un instrument idolâtrique, tel qu'un sceptre d'idole. Nous conjurâmes alors le premier eunuque du prince de vouloir bien lui représenter la peine où nous étions de ne pouvoir lui obéir, jusqu'à ce qu'on nous eût éclaircis sur le doute que nous avions touchant l'usage du *pien* qu'il nous avoit envoyé (c'est ainsi qu'on appelle cette espèce de sceptre); que nous craignions que ce ne fût le *pien* de *Fo*, ou de quelque autre idole, ressemblant fort à cette espèce d'arme qu'on donne à certains génies supérieurs aux autres, et à laquelle le peuple attribue le pouvoir de défendre des malins esprits ; or, que dans le doute il ne nous étoit pas permis d'y travailler.

L'eunuque protesta que le pien étoit uniquement destiné à l'usage du prince ; et, peu instruit des devoirs de notre religion, et choqué de notre résistance, il nous traita d'opiniâtres et d'ingrats ; il s'efforça même de nous prouver avec chaleur que, quand il s'agiroit du pien de Fo, nous n'en devions pas moins obéir au prince ; qu'après les

grâces dont l'empereur nous avoit comblés, et dans le temps qu'il venoit de nous permettre de bâtir jusque dans l'enceinte de son palais une église au Dieu que nous adorions, il étoit indigne, sur une fausse délicatesse, de refuser au prince son fils une bagatelle. Ensuite ajoutant les menaces aux reproches, il nous exposa les suites fâcheuses que notre désobéissance pourroit avoir.

Nous répondîmes que l'empereur étoit le maître de nos vies; que nous étions pénétrés de reconnoissance pour tous ses bienfaits; surtout que nous lui étions infiniment obligés de la protection qu'il accordoit à notre sainte loi; mais que, quand il faudroit encourir sa disgrâce, et nous exposer aux plus affreux châtimens, on ne nous engageroit jamais à rien faire contre la pureté de notre religion.

Après une déclaration si nette, l'eunuque s'efforça par toutes les voies de l'honnêteté de vaincre notre résistance. Il dit au père Bouvet que nous pouvions nous fier à sa parole, et que le pien dont il s'agissoit n'avoit aucun rapport ni à Fo ni aux autres idoles. Un de ceux qui l'accompagnoient m'assura la même chose en particulier, et me dit que l'empereur lui-même en avoit un semblable.

Comme nous savons jusqu'où les mandarins portent leur complaisance pour l'empereur et pour le prince, nous ne crûmes pas encore devoir nous en rapporter à leur témoignage. Je pris donc la parole, et je dis que, puisque le pien appartenoit au prince, personne n'en devoit mieux savoir l'usage que lui; qu'il lui étoit aisé de lever le doute qui nous arrêtoit; que s'il vouloit bien nous expliquer lui-même l'usage qu'il souhaite faire de cette arme, et nous assurer que ni lui ni les Chinois n'y reconnoissent aucune vertu particulière, sur-le-champ il seroit obéi. Nous étions en effet assez convaincus de la sincérité du prince pour ne devoir plus avoir lieu de douter, après le témoignage qu'il nous auroit rendu.

« Vous êtes bien téméraires, reprit l'eunuque, de faire une pareille demande ! » En même temps il nous quitta pour aller faire son rapport au prince. Tous ceux qui furent témoins de cet entretien nous regardèrent comme des gens perdus. Quelque temps après on vint nous avertir d'aller au palais rendre raison de notre conduite : les traitemens que nous reçûmes sur la route de la plupart des officiers, nous firent juger que nous n'en devions pas recevoir un trop favorable du prince même. Il étoit au milieu de toute sa cour, regardant d'un air plein d'indignation et de colère : « Faut-il donc, dit-il, que j'intime moi-même mes ordres pour être obéi ? Savez-vous les châtimens que votre désobéissance mérite selon la rigueur des lois ? Ce pien est fait uniquement pour mon usage ; il n'est ni pour Fo ni pour aucun génie, et personne n'attribue à ce pien aucune vertu particulière : en faut-il davantage pour vous rassurer contre vos craintes mal fondées ? »

Le père Bouvet crut pouvoir exposer les raisons qu'il avoit eues de douter. Mais le prince, se persuadant qu'il faisoit difficulté de se rendre à son témoignage, lui parla d'une manière qui marquoit sa colère et son indignation. Il l'envoya dans la salle de la comédie pour y voir des sceptres pareils au sien entre les mains des comédiens qui étoient sur le point de jouer. « Qu'il voie, dit-il, si c'est là un instrument de religion, puisque nous en faisons un instrument de comédie. »

Le père Bouvet, étant de retour, dit qu'il voyoit bien que ce pien pouvoit servir à différens usages, mais que comme il avoit lu qu'on avoit employé de pareils instrumens à des choses que notre religion déteste, il avoit eu lieu de craindre que celui-ci ne fût de la même espèce.

Ces nouvelles instances du père Bouvet irritèrent extrêmement le prince : « Vous n'êtes qu'un étranger, lui dit-il d'un ton sévère, et vous prétendez savoir mieux les

sentimens et les coutumes de la Chine que moi et que tous ceux qui n'ont point fait d'autre étude dès leur enfance ? »

Le prince se retira près de l'empereur, et donna ordre qu'on fît venir incessamment tous les missionnaires des trois églises de Pékin. J'ai admiré que la colère de ce prince idolâtre ne lui fit jamais dire une seule parole contre la loi chrétienne, quoique nous n'eussions point d'autres raisons de notre refus que la crainte de la violer : preuve évidente de l'estime qu'il fait de notre sainte religion. Nous fûmes tous renvoyés, hors le père Bouvet qui demeura comme prisonnier, et fut condamné au châtiment des esclaves.

Le mandarin nommé *Tchao*, qui a tant contribué à l'édit qui permet l'exercice de la religion chrétienne dans tout l'empire, nous assembla tous le lendemain dans un lieu éloigné des appartemens du prince. Là, en présence du premier eunuque et de plusieurs autres personnes, il nous parla à peu près en ces termes : « Vous avez irrité contre vous le meilleur des princes : il m'ordonne de poursuivre la faute du père Bouvet comme un crime de lèse-majesté. Si vous ne lui faites satisfaction, j'irai moi-même accuser le coupable à la cour des crimes, pour y être jugé et puni selon la sévérité des lois. Vous êtes des étrangers ; vous n'avez d'appui que la bonté de l'empereur, qui vous protége, qui permet votre religion parce qu'elle est bonne, et qu'elle n'ordonne rien que de raisonnable. De quels biens et de quels honneurs ne vous a-t-il pas comblés à la cour et dans les provinces ? Cependant le père Bouvet a eu l'insolence de contredire le prince héritier, et, malgré les assurances et les éclaircissemens qu'il a eu la bonté de lui donner, il a voulu soutenir son propre sentiment contre celui du prince, comme s'il se fût défié de sa droiture et de sa bonne foi. Je vous fais les juges de son crime et de la peine qu'il mérite. »

Le père Grimaldi, notre supérieur, qui s'étoit attendu à tous ces reproches, et qui, après avoir tout examiné, avoit désapprouvé la résistance du père Bouvet, répondit que ce père avoit eu grand tort de ne pas déférer au témoignage et à l'autorité du prince.

Le mandarin alors s'adressa au père Bouvet, et lui dit que le prince héritier juroit, foi de prince, que l'instrument dont il s'agissoit n'étoit point le sceptre de *Fo* ni des génies; que s'il savoit le contraire, il fît une croix sur la terre, et qu'il jurât sur cette croix. Le père Bouvet répondit qu'il soumettoit son jugement à celui du prince. « Si vous reconnoissez votre faute, reprit le mandarin, frappez donc la terre du front comme coupable. » Le père obéit sur-le-champ, et le mandarin alla faire son rapport à l'empereur.

Malgré les déclarations du prince, qui étoient suffisantes pour lever entièrement notre doute, nous examinâmes encore et nous fîmes examiner attentivement tous les différens rapports que pouvoit avoir ce sceptre; mais nous n'y trouvâmes pas l'ombre de superstition; c'est un instrument dont le prince et l'empereur lui-même se servent pour se dénouer les bras à la façon des Tartares.

Cependant le bruit se répandoit que le père Bouvet auroit le cou coupé. Nos pères, après avoir conféré ensemble et avec quelques mandarins de leurs amis, allèrent trouver l'empereur pour lui témoigner leur désespoir sur le peu de déférence que le père Bouvet avoit eu pour le prince.

Sa majesté leur répondit qu'elle étoit bien aise qu'ils reconnussent leur faute; que depuis quarante ans qu'il se servoit des missionnaires, il n'avoit jamais eu la pensée de leur rien ordonner qui fût contraire à leur loi qu'il jugeoit bonne; que quand il avoit exigé d'eux quelque service, il s'étoit informé auparavant s'ils n'auroient pas

de peine à faire ce qu'il souhaitoit; qu'il avoit même porté les choses à cet égard jusqu'au scrupule. Il dit ensuite qu'il y avoit parmi nous des gens défians et soupçonneux qui craignent tout parce qu'ils ne connoissent pas assez la Chine, et qui aperçoivent de la religion où il n'y en a pas même l'apparence; enfin il conclut que, puisque le père Bouvet reconnoissoit sa faute, il suffisoit, pour le punir, qu'il ne servît plus d'interprète chez le prince son fils; que du reste il pouvoit demeurer tranquille dans notre maison.

Les pères fléchirent les genoux et se courbèrent neuf fois jusqu'à terre, selon la coutume, en actions de grâces. Ils firent ensuite la même cérémonie devant la porte du prince héritier. Ainsi se termina cette affaire, après nous avoir donné durant cinq jours de cruelles inquiétudes.

L'empereur nous a fait cette année une faveur qui a beaucoup honoré la religion, et qui prouve que nous sommes complètement rentrés dans ses bonnes grâces. Une inondation ayant produit une *famine* universelle dans la province de *Chan-tong*, sa majesté a taxé ses courtisans, et y a envoyé de grands secours, qui devoient être administrés par de riches mandarins députés exprès pour cette bonne œuvre. Cela n'a pas empêché qu'une grande partie de ces malheureux ne soient venus à la capitale de l'empire pour y chercher de quoi vivre.

Sa majesté, ayant conçu de la défiance des mandarins, fit appeler quatre de nos pères : il leur dit qu'étant venus à la Chine par un motif de charité, nous devions plus particulièrement travailler à secourir les pauvres, selon l'esprit de notre religion, qui s'en fait un point capital; qu'il nous remettoit deux mille taëls pour acheter du riz et le distribuer, et qu'il espéroit que nous contribuerions aussi selon nos forces au soulagement de tant de malheureux. Cet ordre fut reçu avec reconnoissance de la part des missionnaires, et ils jugèrent qu'il falloit s'incom-

moder, afin de trouver cinq cents taëls pour les employer en aumônes.

Les pères Suarez et Parennin, chargés de la distribution de ces aumônes, firent préparer des fourneaux et de grandes chaudières; ils firent ensuite provision de riz, de grands vases de porcelaine bien propres, de racines et d'herbes salées du pays, pour corriger ce que le riz a de fade et d'insipide.

A la vue d'un signal, les pauvres entroient sans confusion, et se rassembloient dans un quartier. Ensuite on les faisoit revenir par un passage étroit, et là on donnoit à chacun sa portion de riz et d'herbages, qu'il emportoit dans un lieu marqué, où ils alloient tous se ranger, jusqu'à ce que les porcelaines fussent vides. On les ramassoit ensuite, on les lavoit, et on distribuoit aux autres pauvres leur aumône dans le même ordre qu'aux derniers.

Les chrétiens les plus considérables de la ville venoient tour à tour servir les pauvres avec beaucoup d'édification; ils recueilloient les porcelaines; ils maintenoient le bon ordre; ils disoient à tous quelques mots de consolation. Les mandarins et les eunuques de la cour, que la curiosité attiroit à ce spectacle, étoient charmés de ce bon ordre, maintenu sans le secours d'aucun gardes de cette abondance, et surtout de cette propreté dont les Chinois sont si jaloux. Ils admiroient que des personnes remarquables par leur naissance et par leurs richesses se mêlassent ainsi parmi les pauvres, jusqu'à leur fournir les bâtonnets pour manger, et les conduire ensuite comme des hôtes à qui on veut faire honneur. Il n'y avoit pas jusqu'aux bonzes qui ne devinssent nos panégyristes, car il y en avoit tous les jours près de cent à qui on faisoit l'aumône avec les autres pauvres. C'est ainsi que durant quatre mois nous avons nourri plus de mille personnes par jour.

Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE GOZANI

AU PÈRE SUAREZ.

A Cai-song-fou, capitale du Honan, le 5 novembre 1704.

Mon révérend père, je suis allé voir ceux qu'on appelle ici *tiao-kin-kiao*, dans la pensée que c'étoient des juifs. Je leur rendis cette visite dans leur *li-paï-sou*, c'est-à-dire leur synagogue, où ils étoient tous assemblés, et où j'eus avec eux de longs entretiens. Je vis leurs inscriptions, dont les unes sont en chinois, et les autres en leur langue. Ils me montrèrent leurs *Kims* ou livres de religion, et ils me laissèrent pénétrer jusque dans le lieu le plus secret de leur synagogue, expressément réservé à leur *cham-kiao*, ou chef, qui n'y entre lui-même qu'avec un profond respect. Il y avoit sur des tables treize espèces de tabernacles, dont chacun étoit environné de petits rideaux. Les livres de Moïse (le Pentateuque), étoient renfermés en chacun de ces tabernacles, dont douze représentoient les douze tribus d'Israël, et le treizième, Moïse. Ces livres étoient écrits sur de longs parchemins, et pliés sur des rouleaux. J'obtins qu'on tirât les rideaux d'un de ces tabernacles, et qu'on dépliât un de ces parchemins; Il me parut être écrit d'une écriture très-nette et très-distincte. On voit encore en deux autres endroits de cette synagogue plusieurs anciens coffres, où ils conservent avec soin un grand nombre de petits livres, dans lesquels ils ont divisé le Pentateuque et les autres livres de leur loi. Ils se servent de ces livres pour prier; ils m'en montrèrent quelques-uns, qui me parurent être écrits en hébreu; les

uns étoient neufs et les autres vieux et à demi déchirés. Tous ces livres sont conservés avec le plus grand soin.

Il y a au milieu de leur synagogue une chaire magnifique et fort élevée, avec un beau coussin brodé; c'est la chaire de Moïse, dans laquelle, les samedis (ce sont leurs dimanches) et les jours les plus solennels, ils mettent le livre du Pentateuque, et en font la lecture. On y voit aussi un *van-sui-pai*, tableau où est écrit le nom de l'empereur; mais il n'y a ni statues ni images. Leur synagogue regarde l'occident; quand ils prient Dieu ils se tournent de ce côté-là, et ils l'adorent sous les noms de *Tien*, de *Cham-tien*, de *Cham-ti*, de *Teao-van-voe-tche*, c'est-à-dire de créateur de toutes choses, et enfin de *Van-voe-tchu-tcai*, c'est-à-dire de gouverneur de l'univers. Ils me dirent qu'ils avoient pris ces noms des livres chinois, et qu'ils s'en servoient pour exprimer l'Être suprême et la première cause.

En sortant de la synagogue on trouve une salle, où je n'ai remarqué qu'un grand nombre de cassolettes. Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils honoroient leurs *chim-gins*, ou grands hommes de leur loi. La plus grande de ces cassolettes est pour le patriarche Abraham; après sont celles d'Isaac, de Jacob et de ses douze enfans; ensuite celles de Moïse, d'Aaron, de Josué, d'Esdras, et de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Quand nous sortîmes de ce lieu-là, on nous conduisit en la salle des hôtes, pour nous entretenir. Comme les titres des livres de l'Ancien-Testament étoient écrits en hébreu à la fin de ma Bible, je les montrai au chef de la synagogue; il les lut, et me dit que c'étoient les noms de leur *Chim-kin* ou du Pentateuque. Alors prenant ma bible, et le cham-kiao son *Beresith* (livre de la Genèse), nous confrontâmes les descendans d'Adam jusqu'à Noé,

avec l'âge de chacun d'eux, et nous trouvâmes entre l'un et l'autre une parfaite conformité. Nous parcourûmes ensuite en abrégé les noms et la chronologie des autres livres dont se compose le Pentateuque, qu'ils divisent en cinquante-trois volumes. Ils m'en ouvrirent quelques-uns, et me les présentèrent à lire; mais, ne sachant pas l'hébreu, cela fut inutile. Les ayant interrogés sur les autres livres de la Bible, le chef de la synagogue me répondit qu'ils en avoient quelques-uns, mais que les autres leur manquoient, et qu'il y en avoit qu'ils ne connoissoient pas.

Ces juifs gardent encore plusieurs cérémonies de l'Ancien-Testament; par exemple la circoncision, qu'ils disent avoir commencé au patriarche Abraham, ce qui est vrai; les azymes, l'agneau pascal, en mémoire et en actions de grâces de la sortie d'Égypte et du passage de la mer Rouge à pied sec, le sabbat, et d'autres fêtes de l'ancienne loi. Ils me racontèrent que les premiers juifs qui parurent à la Chine y vinrent sous la dynastie des *Han*. Ils étoient plusieurs familles dont il ne reste présentement que sept, qui s'allient les unes aux autres sans se mêler avec les *hoei-hoei*, ou les mahométans, avec lesquels ils n'ont rien de commun, soit pour les livres, soit pour les cérémonies de leur religion; il n'y a pas même jusqu'à leurs moustaches qui ne soient tournées d'une autre manière.

Ils n'ont de synagogue à la Chine que celle de cette ville. Je n'y ai point vu d'autel; elle a quelque rapport avec nos églises d'Europe, étant partagée en trois nefs. Celle du milieu est occupée par la table des parfums avec de grands chandeliers, la chaire de Moïse avec une cassolette, le tableau de l'empereur, et les tabernacles dont j'ai parlé, où ils gardent les treize exemplaires des livres de Moïse. Ces tabernacles sont faits en manière d'arche, et cette nef du milieu est comme le chœur de la synagogue; les deux

autres sont destinées à prier et à adorer Dieu. On va tout autour de la synagogue par le dedans.

Ils honorent Confucius de la même manière que les lettrés gentils de la Chine; ils assistent avec eux aux cérémonies solennels qui se font dans les salles de leurs grands hommes; au printemps et à l'automne, ils rendent à leurs ancêtres les honneurs qu'on a coutume de leur rendre à la Chine; à la vérité ils ne leur présentent pas de viande de cochon, mais des autres animaux; dans les cérémonies ordinaires ils se contentent de présenter des porcelaines pleines de mets et de confitures, ce qu'ils accompagnent de parfums et de profondes révérences ou prosternemens.

A l'égard de leur Bible, je l'emprunterai; car je les vois assez disposés à me la prêter, et je la ferai copier pour vous l'envoyer. Mais vous vous rappelez que les pères Rodriguez de Figueredo et Chrestien Enriquez, qui ont visité ces juifs bien avant moi, ne se sont pas mis en peine de s'en procurer un exemplaire : ce qui doit faire penser qu'ils trouvoient cette Bible corrompue par les talmudistes et non pas pure et sincère, comme elle étoit avant la naissance de Jésus-Christ.

Ils m'assurèrent que leur alphabet avoit vingt-sept lettres, mais que, dans l'usage ordinaire, ils ne se servoient que de vingt-deux : ce qui s'accorde avec ce que dit saint Jérôme, que les Hébreux ont vingt-deux lettres, dont cinq sont doubles. Je leur demandai comment ils appeloient leur loi en chinois; ils me répondirent qu'ils l'appeloient *tiao-kin-kiao,* pour signifier qu'ils s'abstiennent de sang, et qu'ils coupent les nerfs et les veines des animaux qu'ils tuent, afin que tout le sang s'écoule plus aisément.

Les gentils leur donnèrent d'abord ce nom, qu'ils reçurent volontiers, pour se distinguer des mahométans, qu'ils appellent *tee-mo-kiao.* Ils nomment leur loi *kou-*

kiao, l'ancienne loi, *tien-kiao*, la loi de Dieu, ou la loi d'Israël. Ils n'allument point de feu, et ne font rien cuire le samedi; mais ils préparent dès le vendredi tout ce qui leur est nécessaire pour ce jour-là. Lorsqu'ils lisent la Bible dans leur synagogue, ils se couvrent le visage avec un voile transparent, en mémoire de Moïse, qui descendit de la montagne le visage couvert, et qui publia ainsi le Décalogue et la loi de Dieu à son peuple Ils me parlèrent du paradis et de l'enfer d'une manière peu sensée. Il y a bien de l'apparence qu'ils ont tiré du Talmud ce qu'ils en disent.

Je leur parlai du Messie, promis dans les Écritures. Ils furent fort surpris de ce que je leur en dis; et, sur ce que je leur appris qu'il s'appeloit Jésus, ils me répondirent qu'on faisoit mention en leur Bible d'un saint homme nommé Jésus, qui étoit fils de Sirach, mais qu'ils ne connoissoient point le Jésus dont je voulois leur parler.

Voilà, mon révérend père, ce que j'ai appris de ces juifs chinois. Ce qu'il y a de certain, et sur quoi vous pouvez compter, c'est, 1° que ces juifs adorent le créateur du ciel et de la terre; 2° que leurs lettrés rendent à Confucius les mêmes honneurs que les autres Chinois; 3° qu'ils honorent leurs morts dans le *tsu-tam* ou la salle des ancêtres, avec les mêmes cérémonies dont on se sert à la Chine, mais sans tablettes, parce qu'il leur est défendu d'avoir des images ou choses semblables; 4° que dans leurs inscriptions il est fait mention de la loi d'Israël, de leurs patriarches, des douze tribus d'Israël, et de leur législateur Moïse, qui reçut la loi dans les deux tables, avec les dix commandemens, sur la montagne de Sinaï.

Vous pouvez regarder comme certain ce que je vous ai dit du temps auquel ces juifs sont venus s'établir à la Chine, et tout ce qui est contenu dans les inscriptions que

je vous envoie. Pour les autres choses, que je ne sais que sur le rapport, et que je n'ai mises ici que pour vous faire plaisir, il ne faut s'en servir qu'avec précaution, parce que dans la conversation j'ai trouvé ces juifs des gens peu sûrs, et sur lesquels il ne faut pas trop compter. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE JACQUEMIN

AU PÈRE PROCUREUR DES MISSIONS DES INDES ET DE LA CHINE.

De l'île de Tson-Ming, le 1er septembre 1712.

Mon révérend père, l'île de *Tson-Ming*, qui est le lieu de ma mission, n'est séparée de la province de Nankin que par un bras de mer, qui n'a pas plus de cinq ou six lieues. On assure qu'elle s'est formée peu à peu des terres que le *Kiang*, grand fleuve qui passe à Nankin, a entraînées des diverses provinces qu'il arrose. C'étoit anciennement un pays sauvage et désert où on reléguoit les bandits et les scélérats dont on vouloit purger l'empire. Les premiers qu'on y débarqua défrichèrent cette terre inculte, et la semèrent de grains qu'ils avoient apportés. Au bout de quelques années, elle devint si fertile, qu'elle leur fournit abondamment de quoi vivre. Bientôt quelques familles du continent s'y transplantèrent, et partagèrent entre elles tout le terrain. Ces familles en appelèrent d'autres à qui elles cédèrent à perpétuité une partie des terres, à condition néanmoins qu'elles paieroient tous les ans une rente proportionnée à la récolte. L'île de Tson-Ming n'étoit pas alors aussi étendue. Plusieurs petites îles s'y réunirent insensiblement, et formèrent toutes ensemble un terrain

continu, qui a aujourd'hui environ vingt lieues de longueur, et cinq à six lieues de largeur, s'étendant du sud-est au nord-ouest.

Il n'y a dans tout le pays qu'une ville, qui est du troisième ordre; elle est petite; elle a une enceinte de murailles fort hautes, appuyées de bonnes terrasses, et entourées de fossés. La campagne est coupée d'un nombre infini de canaux propres à recevoir les eaux du ciel qui s'y amassent, et qui ensuite s'écoulent dans la mer. Le terrain y est uni, et on n'y voit point de montagnes. L'air y est tempéré et sain, quoique les pluies qui tombent en abondance le rendent fort humide. Si les pluies arrivent avec les grandes marées, il y a inondation, ce qui rend l'eau des puits très-mauvaise à boire. Mais on recueille l'eau qui tombe du ciel dans de grands vases de terre, où elle se purifie et se conserve.

Le grand froid n'y dure pas plus de douze jours; la neige qui couvre alors la terre n'y est jamais fort haute, et elle se fond aux premiers rayons du soleil. La chaleur, qui y dure près de deux mois, seroit excessive, si elle n'étoit modérée de temps en temps par des vents et par des pluies d'orage accompagnées d'éclairs et de tonnerre. Il ne se passe point d'années qu'il n'y ait des maisons consumées par le feu du ciel, et que la foudre n'écrase quelques-uns de ces insulaires. Les infidèles regardent ces accidens comme des châtimens du ciel; et, quelque chose qu'on leur dise à cet égard, on ne sauroit leur ôter de l'esprit que ceux qui sont ainsi frappés de la foudre ne soient de méchantes gens et indignes de vivre.

Outre cela, il vient deux ou trois fois l'année du côté du nord-est des coups de vent terribles, que les gens du pays appellent *pao-fong*, c'est-à-dire vents cruels, tyrannie de vent. Rien ne leur résiste; arbres, maisons, tout est renversé : ils ruinent entièrement les travaux des gens

de la campagne, et détruisent l'espérance des plus abondantes récoltes; et malheur aux vaisseaux qui se trouvent alors sur les côtes de la Chine! il est rare qu'ils échappent au naufrage. Nos insulaires se souviendront longtemps des désordres que causa un de ces ouragans, sous le règne actuel. Il s'éleva dès le matin un vent violent: sa fureur augmenta durant la nuit, et la mer en fut tellement agitée, qu'elle franchit ses bornes, et se répandit à plus d'une lieue dans l'île. Toute la récolte de l'année fut perdue; les maisons furent renversées; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans furent engloutis dans les eaux : il ne se sauva que peu de personnes, qui eurent assez de force pour gagner la terre à la nage, ou qui eurent l'adresse de grimper au plus haut des arbres. Ce qu'il y eut encore de cruel, c'est que cette inondation infecta tellement une partie du pays, qu'il périt presque autant de monde l'année suivante dans les lieux voisins, où la mer n'avoit pas pénétré.

Au reste, le pays est fort agréable. D'espace en espace on voit de gros bourgs, où il y a quantité de boutiques de marchands, qui ont en abondance tout ce qu'on peut désirer. Il y a entre chaque bourg autant de maisons répandues çà et là dans la campagne, qu'il y a de familles occupées au labour. Ces maisons ne sont rien moins que magnifiques, à la réserve de celles des riches, qui sont bâties de briques et couvertes de tuiles; toutes celles des gens du commun n'ont qu'un toit de chaume, et sont construites de simples roseaux entrelacés les uns dans les autres. Les arbres plantés de côté et d'autre le long des fossés pleins d'eau vive qui environnent les maisons, leur donnent un agrément qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. Les grands chemins, qui sont fort étroits, parce que le terrain y est extrêmement ménagé, sont bordés de petites maisons de marchands qui vendent des rafraîchissemens

aux voyageurs. On s'imagine que toute l'île n'est qu'un seul village d'une étendue immense.

Cette île, qui n'est pas d'une étendue proportionnée au nombre de ses habitans, produit pourtant abondamment de quoi les nourrir tous ; mais, étant aussi peuplée, on n'y trouve point de gibier. La chair de cochon est la plus commune, et en même temps la plus estimée : elle est en effet meilleure qu'en Europe. Il y a de grosses oies, des canards domestiques et des poules. En hiver, les côtes de la mer sont toutes couvertes de canards sauvages qu'on prend dans des piéges. On nourrit aussi quantité de buffles, mais ils ne servent qu'au labour. Ces animaux, quoique d'une force et d'une grandeur extraordinaires, sont cependant si dociles et si traitables, qu'un jeune enfant s'en rend le maître, et les conduit partout où il veut. Les chevaux sont rares ; il n'y a que quelques gens riches qui en aient, plutôt pour affecter un certain faste que pour s'en servir. De gros ânes sont la monture ordinaire, même des personnes les plus distinguées.

La terre y porte peu de fruits. On y voit de gros citrons auxquels on ne touche point : ils ne servent que d'ornemens dans les maisons ; on en met sept ou huit sur un plat de porcelaine, et cela uniquement pour divertir la vue et pour flatter l'odorat. Il y a encore de petites oranges aigres propres à assaisonner les viandes ; des abricots qu'on pourroit manger, si l'on se donnoit le temps de les laisser mûrir sur l'arbre ; de grosses pêches, qui ne sont guère moins bonnes que celles d'Europe, mais dont il faut user sobrement, parce qu'elles donnent la dysenterie, qui est mortelle ici. Le meilleur fruit, c'est le *setse*. Il est de la grosseur de nos pommes ; sa peau est fine, unie et délicate ; elle couvre une chair molle et rouge, dans laquelle se trouvent deux ou trois noyaux longs et aplatis. Il est agréable au goût, fort rafraîchissant, et ne nuit point à

la santé. On voit aussi de gros melons d'eau, qu'on appelle *mélons d'Occident:* la chair en est rouge, et remplie d'une eau fraîche et sucrée, qui désaltère dans les grandes chaleurs.

Enfin, dans toutes les saisons de l'année, il croît toutes sortes d'herbes et de légumes qu'on ne connoît point en Europe. De la graine de ces herbes on fait une huile qui tient lieu de beurre, et qui est d'un grand usage pour les sauces. Les cuisiniers de France, qui ont le plus raffiné sur ce qui peut réveiller l'appétit, seroient surpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matière de ragoût encore plus loin qu'eux, et à bien moins de frais. On aura peine à croire qu'avec de simples *fèves* qui croissent dans leur pays, ou qui leur viennent de Chan-tong, et avec de la farine qu'ils tirent de leur riz et de leur blé, ils préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vue et au goût.

Le terroir ne souffre point de vignes; cependant toute l'île a du vin en abondance. Outre celui que les mandarins font venir du dehors pour leur table, les insulaires ont trouvé le secret d'en faire d'assez bon d'une espèce particulière de riz différent de celui dont ils se nourrissent. Ils laissent tremper le riz dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent, pendant vingt et quelquefois trente jours : ils le font cuire ensuite : quand il s'est liquéfié au feu, il fermente aussitôt, et se couvre d'une écume vaporeuse assez semblable à celle de nos vins nouveaux : sous cette écume se trouve un vin très-pur : on le tire à clair, et on le verse dans des vases de terre bien vernissés. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie qui n'est guère moins forte que la nôtre.

La situation de l'île feroit juger que la plupart de ses habitans s'occupent de la pêche; néanmoins il y en a trèspeu qui soient pêcheurs de profession. Le poisson, qu'on

y trouve de toute espèce, vient de la terre ferme. Un de ceux que les Chinois estiment davantage, pèse environ 40 livres; ils l'appellent *l'encuirassé,* parce qu'il a sur le dos, sous le ventre et aux deux côtés, une suite d'écailles tranchantes, rangées en ligne droite, et posées les unes sur les autres à peu près comme sont les tuiles sur nos toits. C'est un poisson excellent, dont la chair est fort blanche, et qui ressemble assez à celle du veau pour le goût. Il en est un autre fort délicat que les gens du pays appellent *poisson de farine,* à cause de son extrême blancheur, et parce que ses prunelles noires semblent être enchâssées dans deux petits cercles d'argent fort brillans. Il y en a dans ces mers une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à quarante livres pesant d'un seul coup de filet. Mais, à mon sens, le meilleur poisson qui soit dans toute la Chine, est celui qui approche assez de nos *brames* de mer, et pèse cinq à six livres. Une quatrième espèce de poisson frais est celle qu'on nomme *le poisson jaune,* à cause de sa couleur. Il ressemble aux morues de Terre-Neuve. Il n'est pas croyable combien il s'en consomme. On le vend à très-vil prix, quoique les marchands ne puissent l'aller chercher sans s'engager dans beaucoup de frais : car il leur faut d'abord acheter du mandarin la permission de faire ce commerce, louer ensuite un vaisseau, aller à vingt lieues dans les terres acheter de la glace dont on fait des magasins durant l'hiver pour ce trafic, enfin acheter le poisson à mesure qu'on le tire du filet, et l'arranger dans le fond de cale du vaisseau sur des couches de glace, de la même manière qu'à Dieppe on arrange les harengs dans des tonnes. C'est par ce moyen que, malgré les plus grandes chaleurs, ce poisson se transporte dans des ports éloignés, et y arrive aussi frais que s'il sortoit de la mer. Il est aisé de juger combien cette pêche doit être abondante, puisque le poisson se vend à si bon

compte, nonobstant la dépense que font les marchands qui l'apportent. Cependant il ne peut pas suffire à la consommation de l'île; on y fait venir encore une quantité surprenante de poisson salé des côtes de la mer, qui s'étendent depuis l'embouchure du Kiang jusqu'à la province de Chang-tong. C'est là que de gros poissons, venant de la mer ou du fleuve Jaune, se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau : tout y est disposé de telle sorte, que les eaux s'écoulent aussitôt qu'ils y sont entrés. Le poisson demeurant à sec, on le prend sans peine, on le sale, on le vend aux marchands de l'île, qui en chargent leurs vaisseaux à peu de frais.

Depuis vingt à trente ans, la mer a tellement rongé le terrain de l'île la plus proche du continent, qu'il a fallu rebâtir à plus d'une lieue dans les terres les maisons riveraines. Ce qu'elle a dérobé d'un côté, elle l'a restitué de l'autre : en sorte qu'on voit à présent de vastes campagnes ensemencées, où auparavant l'on ne voyoit que des barques.

Il y a trois sortes de terres dans l'île, d'un rapport bien différent. La première est à peu près comme nos prairies; les roseaux qui y croissent sont d'un revenu très-considérable. On les emploie ou à bâtir ou au chauffage du pays et des côtes voisines. La seconde espèce produit tous les ans deux récoltes; l'une de grains, l'autre de riz ou de coton. Les grains sont le froment, l'orge et une espèce de blé barbu, qui, bien que semblable au seigle, est pourtant d'une autre nature.

La *culture du riz* est la plus pénible. Dès le commencement de juin, les insulaires inondent les campagnes; ils donnent à la terre trois ou quatre labours consécutifs, et l'unissent afin que l'eau se répande partout à une égale hauteur. Alors ils arrachent le riz qu'un mois auparavant ils avoient semé fort épais dans un autre canton, et ils le transplantent plus clair dans le terroir préparé. Quand

il paroît, ils arrachent les mauvaises herbes et veillent, dans les grandes chaleurs, à ce que les champs soient toujours inondés des eaux de la mer qui remplissent leurs canaux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces eaux, qui sont salées pendant tout le reste de l'année, deviennent douces et propres à fertiliser leurs terres, précisément au temps qu'ils en ont besoin pour les cultiver.

La *récolte du coton* demande moins de soins et de fatigues. Le jour même qu'ils ont moissonné leurs blés, ils sèment le coton dans le même champ, et ils se contentent de remuer avec un râteau la surface de la terre. Quand cette terre a été humectée par la pluie ou par la rosée, il se forme peu à peu un arbrisseau de la hauteur de deux pieds. Les fleurs paroissent en août; elles sont jaunes, et quelquefois rouges. A cette fleur succède un petit bouton, en forme de gousse de la grosseur d'une noix. Le quarantième jour, cette gousse s'ouvre d'elle-même en trois endroits, et montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, et de la figure des coques de vers à soie. Elles sont attachées au fond de la gousse ouverte, et contiennent les semences de l'année suivante. Comme toutes les fibres sont attachées aux semences, on se sert d'un rouet pour les en séparer. Ce rouet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois, et l'autre de fer, de la longueur d'un pied et de la grosseur d'un pouce. Ils sont tellement appliqués l'un à l'autre, qu'il n'y paroît aucun vide : tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, et que le pied le donne au second, l'autre main leur applique le coton, qui se détache par le mouvement, et passe d'un côté, pendant que la semence reste nue et dépouillée de l'autre. On carde ensuite le coton, on le file, et on en fait des toiles.

La troisième sorte de terre est stérile en apparence; cependant elle est d'un plus grand revenu que toutes les

autres. C'est une terre grise répandue par arpens dans divers cantons de l'île. On en tire une si grande quantité de *sel*, que non-seulement l'île en fait sa provision, mais qu'on en fournit encore ceux de la terre ferme qui viennent en chercher secrètement pendant la nuit. Ils l'achètent à un prix modique à cause des risques qu'ils courent; car s'ils sont surpris par les mandarins, leurs barques et leur sel sont confisqués, et de plus ils sont condamnés, selon les lois, à quatre ou cinq années de galère. Il y a cependant pour ceux qui sont découverts un moyen infaillible d'éviter le châtiment; qu'un des amis du coupable, en saluant le mandarin, fasse glisser adroitement dans sa botte une dizaine de pistoles, le mandarin juge aussitôt qu'il s'est trompé, et que ce n'étoit point du sel qui étoit dans la barque. Il seroit assez difficile d'expliquer comment certaines portions de terre, dispersées dans tout un pays, se trouvent si remplies de sel, qu'elles ne produisent pas un seul brin d'herbe, tandis que d'autres terres, qui leur sont contiguës, sont très-fertiles en blé et en coton. Il arrive même souvent que celles-ci se remplissent de sel, tandis que les autres deviennent propres à être ensemencées; ce sont là de ces secrets de la nature que l'esprit humain s'efforceroit vainement de pénétrer, et qui doivent servir à lui faire admirer de plus en plus la grandeur et la puissance de l'auteur même de la nature.

Quant à la manière dont se tire le sel de la terre dont je parle, la voici. On unit d'abord cette terre comme une glace, et on l'élève en talus, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le soleil en a séché la surface, et qu'elle paroît toute blanche des particules de sel qui y sont attachées, on l'enlève, et on la met en divers monceaux qu'on a soin de bien battre de tous côtés, afin que la pluie ne puisse pas s'y insinuer. Ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu penchées, et qui ont des

bords de quatre ou cinq doigts de hauteur ; puis on verse dessus une certaine quantité d'eau douce, laquelle, pénétrant partout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de sel dans un grand vase, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès. La terre ainsi épurée et sèche, on la réduit en poussière, après quoi on la répand sur le terrain d'où elle a été tirée : elle n'y a pas demeuré sept à huit jours, qu'il s'y mêle, comme auparavant, une infinité de particules de sel, qu'on tire encore une fois de la même manière que je viens d'expliquer. Pour les eaux salées, on les fait bouillir dans de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flamme se partage également sous les bassins, et s'exhale en fumée par un long tuyau dressé en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau. Quand ces eaux ont bouilli quelque temps, elles s'épaississent, et se changent peu à peu en un sel très-blanc, qu'on remue sans cesse avec une large spatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entièrement sec.

Le grand commerce qui se fait dans l'île sert aussi à faire subsister la multitude inconcevable de ses habitans. Le commerce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur première lune, qu'ils emploient aux divertissemens et aux visites ordinaires de la nouvelle année. Hors de là tout est en mouvement dans la ville et à la campagne. Il n'y a pas jusqu'aux plus pauvres, qui, avec un peu d'économie, ne trouvent le moyen de subsister aisément de leur commerce. On voit quantité de familles qui n'ont pour tout fonds que cinquante sous ou un écu; et cependant le père, la mère, avec deux ou trois enfans, vivent de leur petit négoce, se donnent des habits de soie qu'ils portent aux jours de cérémonie, et amassent en peu d'années de quoi faire un commerce plus considérable. C'est ce qu'on a peine à comprendre, et c'est pourtant

ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits marchands, qui se voit cinquante sous, achète du sucre, de la farine et du riz. Il en fait de petits gâteaux qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme on parle ici, le cœur des voyageurs. A peine sa boutique est-elle ouverte, que toute sa marchandise lui est enlevée par les villageois, qui, dès le matin, viennent en foule dans la ville; par les vendeurs de roseaux, par les ouvriers, les porte-faix, les plaideurs, et les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit, au bout de quelques heures, vingt sous au-delà de la somme principale, dont la moitié suffit pour l'entretien de sa petite famille.

La monnoie de l'île est la même qui est en usage dans tout l'empire; elle consiste en divers morceaux d'argent de toutes sortes de figures qu'on pèse dans de petites balances portatives, et en des deniers de cuivre, enfilés dans de petites cordes, centaine par centaine, jusqu'au nombre de mille. La livre d'argent est du poids de deux de nos écus, il y en a du poids de 6, de 7, et même de 50, d'autres de la valeur de 250 de nos livres de France. Ces lingots sont toujours de l'argent le plus fin, et on les emploie pour payer les grosses sommes. La difficulté est de s'en servir dans le détail : il faut les mettre au feu, les battre, les aplatir ensuite à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper aisément par morceaux, et d'en donner le poids dont on est convenu : d'où il arrive que le paiement est toujours beaucoup plus long et plus embarrassant que n'a été l'achat. Ils avouent qu'il leur seroit bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des monnoies d'un prix fixe et d'un poids déterminé; mais ils disent que leurs provinces fourmilleroient aussitôt de faux monnoyeurs ou de gens qui altéreroient les monnoies; et que cet inconvénient n'est plus à craindre, quand on

coupe l'argent, à mesure qu'on en a besoin, pour payer le prix de ce qu'on achète.

Toute l'île se partage en quatre sortes de personnes. Le premier ordre est celui des mandarins, soit d'armes, soit de lettres. Le premier des mandarins d'armes a le même rang, et fait à peu près les mêmes fonctions que nos colonels. Il a sous lui quatre mandarins, dont l'emploi répond assez à celui de nos capitaines : quatre autres mandarins dépendent d'eux, et sont comme leurs lieutenans : ceux-ci en ont encore d'autres au-dessous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs sous-lieutenans.

Chacun de ces mandarins a un train conforme à sa dignité; et quand il paroît en public, il est toujours accompagné d'une escorte d'officiers de son tribunal. Tous ensemble commandent 4,000 hommes, partie cavalerie, partie infanterie. Les *soldats* sont du pays même. On leur paie de trois en trois mois la solde de l'empereur, qui est de cinq sous d'argent fin, et d'une mesure de riz par jour, ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les cavaliers ont cinq sous de plus, et deux mesures de petites fèves pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'empereur. On fait de temps en temps la revue de ces troupes : alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs flèches, leurs cuirasses et leurs casques de fer : pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de 30 ou 40 coups de bâton. On leur fait faire l'exercice, si l'on peut donner ce nom à une marche tumultueuse et sans ordre qu'ils font à la suite du mandarin. Hors de là il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre n'occupe pas beaucoup en Chine, bien loin qu'on soit obligé d'enrôler les soldats par force ou par argent, comme il se pratique en Europe, la profession militaire est regardée comme une fortune qu'on tâche de

se procurer par la protection de ses amis ou par les présens qu'on fait aux mandarins.

Le premier des mandarins de lettres est le *gouverneur* de la ville et de tout le pays; c'est lui seul qui administre la justice; il est chargé de recevoir le tribut que chaque famille paie à l'empereur. Il doit visiter en personne les corps de ceux qui ont été tués dans quelques démêlés, ou que le désespoir a portés à se donner la mort. Deux fois le mois, il donne audience aux vingt-sept chefs de quartiers de l'île. Il distribue les passe-ports aux barques et aux vaisseaux; il écoute les plaintes et les accusations qui sont presque continuelles parmi un si grand peuple : tous les procès viennent à son tribunal; il fait punir à grands coups de bâton celui des plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin, c'est lui qui condamne à mort les criminels; mais sa sentence, aussi bien que celle des autres mandarins qui sont au-dessous de lui, ne peut être exécutée qu'elle ne soit ratifiée par l'empereur; et comme les tribunaux de la province, et encore plus ceux de la cour, sont chargés d'une infinité d'affaires, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'arrêt de mort puisse être exécuté.

C'est encore au premier mandarin à donner ses ordres, quand il faut demander de la pluie ou du beau temps. Alors il fait afficher partout des ordonnances qui prescrivent un jeûne universel, et défend aux bouchers et aux traiteurs de rien vendre sous des peines grièves : cependant, quoiqu'ils n'étalent pas la viande sur leurs boutiques, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent sous main aux gens du tribunal, qui veillent à l'observation de l'ordonnance. Le mandarin marche ensuite accompagné de quelques autres mandarins vers le temple de l'idole; il allume sur son autel deux ou trois petites baguettes de parfum, après

quoi tous s'asseyent : pour passer le temps, ils prennent du thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble, et enfin ils se retirent. C'est ce qu'ils appellent demander de la pluie ou du beau temps.

Il y a deux ans que le vice-roi de la province, s'impatientant de voir que la pluie n'étoit point accordée à ses demandes réitérées, envoya un petit mandarin dire de sa part à l'idole que s'il n'y avoit pas de pluie à tel jour qu'il désignoit, il la chasseroit de la ville et feroit raser son temple. Il faut bien que l'idole ne comprît pas ce langage, ou qu'elle ne s'effrayât pas beaucoup de ces menaces; car le jour marqué arriva sans qu'il y eût de pluie. Le vice-roi, offensé de ce refus, songea à tenir sa parole : il défendit au peuple de porter son offrande à l'idole; il ordonna qu'on fermât son temple, et qu'on en scellât les portes, ce qui fut exécuté sur-le-champ; mais, la pluie étant venue quelques jours après, la colère du vice-roi s'apaisa, et il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les *nobles* tiennent le second rang dans l'île. On appelle ainsi ceux qui ont été autrefois mandarins dans d'autres provinces; car on ne peut l'être dans son propre pays, soit qu'ils aient été cassés (et presque tous sont de ce nombre), soit que d'eux-mêmes ils aient quitté le mandarinat, avec l'agrément du prince, ou qu'ils y aient été forcés par la mort de leur père ou de leur mère; car un mandarin qui a fait une semblable perte doit aussitôt se dépouiller de sa charge, et donner par-là une marque publique de sa douleur. On met encore au rang des nobles ceux qui, n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux degrés littéraires, se sont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entretiennent avec les mandarins un commerce de visite, qui les fait craindre et respecter du peuple.

Le troisième ordre est celui des *lettrés*. On compte dans

l'ile près de 400 bacheliers (trois d'entre eux sont chrétiens, ainsi que deux bacheliers d'armes, sept ou huit licenciés, et trois ou quatre docteurs). Outre cela, il s'y trouve une infinité de gens d'étude qui, depuis l'âge de 15 à 16 ans, jusqu'à celui de 40, viennent tous les trois ans pour les examens au tribunal du gouverneur, qui leur donne le sujet de leurs compositions. Tous aspirent également au degré de bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y parviennent. C'est bien plutôt l'ambition que le désir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de bachelier les met à couvert des châtimens du mandarin, il leur donne le privilége d'être admis à son audience, de s'asseoir en sa présence, et de manger avec lui ; honneur qui est infiniment estimé à la Chine, et qui ne s'accorde jamais à aucune personne du peuple.

Enfin le dernier ordre comprend tout le *peuple*. Il est surprenant de voir avec quelle facilité un seul mandarin le gouverne. Il publie ses ordres sur un simple carré de papier scellé de son sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des villes et des villages, et il est aussitôt obéi. Il ordonna, l'an passé, qu'on creusât tous les canaux qui sont dans l'île ; ses ordres furent exécutés en moins de quinze jours. Une si prompte obéissance vient de la crainte et du respect que le mandarin s'attire par la manière dont il conduit une si grande multitude. Il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil ; il est superbement vêtu ; son visage est grave et sévère : quatre hommes le portent assis sur une chaise découverte, toute dorée ; il est précédé de tous les gens de son tribunal, dont les bonnets et les habits sont d'une forme extraordinaire : ils marchent en ordre des deux côtés de la rue ; les uns tiennent devant lui un parasol de soie ; les autres frappent de temps en temps sur un bassin de cuivre, et d'espace en espace,

avertissent à haute voix le peuple de se tenir dans le respect à son passage ; quelques-uns portent de grands fouets, d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer ; le fracas de tous ces instrumens fait trembler un peuple naturellement timide , et qui sait qu'il n'échapperoit pas aux châtimens que lui feroit souffrir le mandarin s'il contrevenoit publiquement à ses ordres. Il est vrai que les Chinois gardent dans les villages , comme à la ville , toutes les bienséances qui conviennent au rang de chacun , soit qu'ils marchent ensemble, ou qu'ils se saluent, ou bien qu'ils se rendent visite les uns aux autres. On en peut juger par les termes pleins de respect et de civilité dont ils usent en se parlant. En voici quelques-uns : quand on se donne quelque peine pour leur faire plaisir, ils disent : *Vous prodiguez votre cœur.* Si on leur a rendu quelque service : *Mes remercîmens ne peuvent avoir de fin.* Pour peu qu'ils détournent une personne occupée : *Je vous suis bien importun*, ou, *c'est avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté.* Quand on les prévient de quelque honnêteté : *Je n'ose souffrir que vous preniez cette peine-là pour moi.* Si l'on dit quelque parole qui tourne tant soit peu à leur louange : *Comment oserai-je croire de telles choses de moi ?* Lorsqu'ils conduisent un ami à qui ils ont donné à manger : *Nous vous avons bien mal reçu, nous vous avons bien mal traité.* Ils ont toujours à la bouche de semblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux ; mais je ne voudrois pas répondre que le cœur y eût beaucoup de part.

Il n'y a guère de peuple qui craigne davantage la mort, quoique plusieurs se la procurent, surtout parmi les personnes du sexe ; mais ils appréhendent encore plus de manquer de *cercueil.* Il est étonnant de voir jusqu'où va leur prévoyance sur cet article ; tel qui n'aura que neuf ou dix pistoles, les emploiera à se faire construire un

cercueil plus de vingt ans avant qu'il en ait besoin, et il le regarde comme le meuble le plus précieux de sa maison.

Je n'ai point vu de nation plus curieuse que celle des Chinois : ils veulent tout voir et tout entendre. Du reste, ils sont doux et paisibles quand on ne les irrite pas ; mais violens et vindicatifs à l'excès quand ils ont été offensés. En voici un exemple : il y a trois ans, nos insulaires s'aperçurent que le mandarin avoit détourné à son profit du riz que l'empereur, dans un temps de stérilité, envoyoit pour être distribué à chaque famille de la campagne. Ils l'accusèrent à un tribunal supérieur, et prouvèrent que de quatre cents charges de riz qu'il avoit reçues, il n'en avoit donné que quatre-vingt-dix. Le mandarin fut cassé sur l'heure de son emploi ; quand il sortit de la ville, il fut bien surpris de ne point trouver à son passage ni tables chargées de parfums, comme c'est la coutume, ni personne qui tirât ses bottes pour lui en chausser de nouvelles. Il étoit environné d'une foule prodigieuse de peuple, mais ce n'étoit rien moins que pour lui faire honneur; c'étoit pour l'insulter et pour lui reprocher son avarice. Les uns l'invitèrent par dérision à demeurer dans le pays, jusqu'à ce qu'il eût achevé de manger le riz que l'empereur lui avoit confié pour le soulagement des peuples ; d'autres le tirèrent hors de sa chaise et la brisèrent ; plusieurs se jetèrent sur lui, déchirèrent ses habits, et mirent en pièces son parasol de soie. Tous le suivirent jusqu'au vaisseau, en le chargeant d'injures et de malédictions.

Hors de ces sortes d'occasions, qui sont rares, les Chinois sont fort traitables, et ont un profond respect pour les personnes qui ont sur eux quelque autorité. Ils sont d'ordinaire assez avides de louange, surtout les petits lettrés ; mais il me paroît qu'ils le sont encore plus d'argent : l'on ne doit jamais leur en confier qu'après avoir pris de sages précautions ; encore y est-on souvent trompé.

Il y a un certain canton de l'île où les peuples aiment les *procès* de telle sorte, qu'ils engagent leurs maisons, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils ont, seulement pour avoir le plaisir de plaider, et de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous main au mandarin, a l'adresse d'éluder le châtiment et de faire tomber les coups sur le dos de son accusateur. De là naissent entre eux des haines mortelles, qu'ils conservent jusqu'à ce qu'ils en aient tiré vengeance, en mettant le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi, qui se souvient alors des coups de bâton qu'il a fait donner. Selon les lois, ceux qui sont convaincus du crime d'incendie doivent être punis de mort.

A la Chine, quand les affaires d'un particulier sont dérangées, six de ses amis s'unissent ensemble afin de le secourir, et forment avec lui une *société* qui doit durer sept ans. Ils contribuent d'abord, les uns plus, les autres moins, jusqu'à la concurrence d'une certaine somme. Par exemple, ils lui feront la première année une avance de 60 pistoles, dont il peut tirer un gros profit dans le commerce. Pour faire cette somme, ils se taxent chacun pour toutes les années de la manière suivante : d'abord celui qu'on veut assister tient le premier rang dans la société; car c'est pour lui qu'elle se forme; le second des associés débourse 15 pistoles, le troisième 13, le quatrième 11, le cinquième 9, le sixième 7, et le septième 5. Cette première année finie, ce ne seroit pas un grand service qu'ils rendroient à leur ami commun, s'ils l'obligeoient à rembourser l'argent qu'on lui a avancé, ou s'ils en retiroient la rente à perpétuité; que font-ils donc? Ils le taxent à son tour à 15 pistoles, qu'il doit fournir pendant chacune des six années qui restent; ce qui ne l'incommode pas beaucoup, puisque ce n'est qu'une partie du profit qu'il a dû

retirer de la somme capitale de 60 pistoles dont on l'a gratifié. La seconde année, tous les associés fournissent leur contingent à l'ordinaire, et celui d'entre eux qui, l'année d'auparavant, avoit avancé 15 pistoles, en reçoit 60, et il en fournit 13 les années suivantes. La troisième année, c'est le troisième des associés qui reçoit les 60 pistoles, et qui ensuite en débourse 11, tant que la société dure, et ainsi du reste. Chacun des associés reçoit à son tour la somme de 60 pistoles, plus tôt ou plus tard, selon qu'il a déboursé plus ou moins chaque année. Ainsi, quand les sept années sont accomplies, celui en faveur duquel la société a été formée se trouve avoir la somme principale de 60 pistoles, sans aucune charge, outre que cette somme lui a rapporté chaque année beaucoup plus que les 15 pistoles qu'il a été obligé de débourser.

Quoique la taxe imposée à chacun des associés soit inégale, et que les premiers déboursent plus chaque année que les derniers, cependant les Chinois estiment que la condition de ceux-là est beaucoup plus avantageuse que celle des autres, parce qu'ils reçoivent plus tôt la somme de 60 pistoles, et que le gros denier qu'ils en retirent dans le commerce les dédommage bien des avances qu'ils ont faites. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE D'ENTRECOLLES

AU PÈRE ORRY,

PROCUREUR DES MISSIONS DE LA CHINE ET DES INDES.

A Jao-tcheou, ce 1er septembre 1712.

Mon révérend père, le séjour que je fais de temps en temps à *King-te-Tching*, pour les besoins spirituels de mes

néophytes, m'a donné lieu de m'instruire de la manière dont s'y fait cette belle *porcelaine* qui est si estimée, et qu'on transporte dans toutes les parties du monde. C'est uniquement *King-te-Tching* qui fabrique cette porcelaine, que le Japon même vient acheter à la Chine.

Il ne manque à King-te-Tching qu'une enceinte de murailles pour avoir le nom de *ville*. On y compte 18,000 familles, et plus d'un million d'âmes, qui occupent une grande lieue de longueur, sur le bord d'une belle rivière. Ce n'est point un tas de maisons, comme on pourroit se l'imaginer : les rues sont tirées au cordeau, se coupent et se croisent à certaines distances : tout le terrain y est occupé; les maisons n'y sont même que trop serrées et les rues trop étroites. Le nombre des fourneaux à porcelaine est présentement de trois mille. Il n'est pas surprenant qu'on y voie souvent des incendies : c'est pour cela que le *génie du feu* y a plusieurs temples. Cependant le culte et les honneurs qu'on rend à ce génie ne rendent pas les embrasemens plus rares : il y a peu de temps qu'il y eut huit cents maisons de brûlées; mais elles ont été bientôt rétablies; car le profit qui se tire du louage des boutiques rend extrêmement actif à réparer ces sortes de pertes. Dans tous les temps, à l'entrée de la nuit, les tourbillons de flamme et de fumée qui sortent des fourneaux offrent le spectacle d'une ville tout en feu, ou d'une grande fournaise qui a plusieurs soupiraux.

Ce lieu si peuplé, où il y a tant de richesses, où une infinité de barques abordent tous les jours, est gouverné par un seul mandarin; mais la police y est admirable : chaque rue a un chef établi par le mandarin; et si elle est un peu longue, elle en a plusieurs. Chaque chef a dix subalternes qui répondent chacun de dix maisons. Ils doivent accourir au premier tumulte et l'apaiser, sous peine de la bastonnade, qui se donne ici fort libéralement. Sou-

vent ils ont beau avoir mis tout en œuvre pour le calmer, on est toujours disposé à juger qu'il y a de leur faute, et ils reçoivent le châtiment.

La *matière* de la porcelaine se compose de deux sortes de terres, l'une appelée *pe-tun-tsé*, laquelle est parsemée de corpuscules qui ont quelque éclat; l'autre, qu'on nomme *kao-lin*, est simplement blanche et très-fine au toucher. King-te-Tching ne produit pas ces terres; on va les chercher à 20 ou 30 lieues dans la province de Nankin.

La bonne pierre qui donne la terre, dite *pe-tun-tsé* doit tirer un peu sur le vert. On se sert de massues de fer pour la casser et de mortiers à leviers pour la réduire en poudre. On jette cette poussière dans une urne remplie d'eau, et on la remue fortement. Quand on l'a laissé reposer quelques momens, il surnage une espèce de crème épaisse qu'on enlève et qu'on verse dans un autre vase plein d'eau. On agite plusieurs fois l'eau de la première urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc, qu'on pile de nouveau.

A l'égard de la seconde urne, on attend qu'il se soit formé au fond une espèce de pâte : lorsque l'eau paroît au-dessus fort claire, on la verse sans troubler le sédiment; puis on jette cette pâte dans de grands moules propres à la sécher, et on la partage en petits carreaux. Les moules sont des espèces de caisses, dont le fond est rempli de briques placées de telle sorte que la superficie soit égale. On étend dessus une grosse toile, puis on verse la matière, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques pour exprimer l'eau.

Le kao-lin demande un peu moins de travail que le pe-tun-tsé : on le trouve par grumeaux dans des mines, et on en fait aussi des carreaux, en observant la même méthode que pour les pe-tun-tsé. C'est du kao-lin que la

porcelaine tire toute sa fermeté : ainsi c'est le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux pe-tun-tsé, lesquels se tirent des plus durs rochers.

L'*huile* qui donne à la porcelaine sa blancheur et son éclat s'appelle *tsi*, qui signifie *vernis*; elle se tire de la pierre la plus dure, qui sert aux pe-tun-tsé, en faisant choix pourtant de celle qui est la plus blanche et dont les taches sont les plus vertes. Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations que pour les pe-tun-tsé. Quand on a dans la seconde urne ce qui a été tiré de plus pur de la première, sur cent livres de cette crème, on jette une livre d'un minéral semblable à l'alun, nommé *che-kao*. Il faut le faire rougir au feu, et ensuite le piler; c'est comme la présure qui lui donne de la consistance, quoiqu'on ait soin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais seule; on y en mêle une autre qui se compose en prenant de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette un peu d'eau pour les dissoudre et les réduire en poudre. Ensuite on fait une couche de fougère sèche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après quoi on met le feu à la fougère. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougère sèche : cela se fait au moins cinq ou six fois de suite; on peut le faire plus souvent, et l'huile en est meilleure.

Quand on a des cendres en certaine quantité, on les jette dans une urne pleine d'eau. Sur cent livres, il faut y dissoudre une livre de *che-kao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer jusqu'à ce qu'il paroisse à la surface une croûte qu'on ramasse, et qu'on jette dans une seconde urne, et cela à plusieurs reprises. Quand il

s'est formé une espèce de pâte au fond de la seconde urne, on en verse l'eau ; on conserve ce fond liquide, et c'est la seconde huile. Pour un juste mélange, il faut que ces deux espèces de purée soient également épaisses ; quant à la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mêler dix mesures d'huile de pierre avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux et de fougère.

Avant de dire comment ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Le premier travail consiste à purifier le pe-tun-tsé et le kao-lin du marc qui y reste. On brise le pe-tun-tsé, et on le jette dans l'eau, où on le remue pour le dissoudre : on le laisse reposer, et on ramasse ce qui surnage. Pour le kao-lin, il n'est pas nécessaire de le briser : on le met dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans l'eau, où il se fond. Il reste un marc qu'il faut jeter. Ces deux matières ainsi préparées, on les mélange par moitié pour les porcelaines fines, par quatre quarts sur six pour les moyennes, par une partie de kao-lin sur trois de pe-tun-tsé pour les communes. On jette le mélange dans un grand creux, pavé et cimenté ; on le foule et on le pétrit jusqu'à ce qu'il se durcisse. Ensuite on en tire des morceaux sur de larges ardoises ; on les pétrit et on les roule en tous les sens, observant qu'il ne s'y trouve ni vide ni corps étranger. Un cheveu, un grain de sable perdroit tout l'ouvrage.

Tous les ouvrages unis se font à la roue. Une tasse, au sortir de la roue, est reçue par un second ouvrier qui l'asseoit sur sa base ; un troisième l'applique sur son moule et lui en imprime la figure. Ce moule est sur une espèce de tour. Un quatrième ouvrier la polit avec le ciseau pour lui donner de la transparence. Elle passe ainsi, avec une vitesse extrême, par les mains de 70 ouvriers. Le pied de la tasse se creuse avec le ciseau.

Les grandes pièces se font à deux fois; une moitié est élevée sur la roue par des hommes qui la soutiennent pour lui donner sa figure : l'autre moitié, étant presque sèche s'y applique : on l'y unit avec la matière même de la porcelaine delayée dans l'eau, qui sert comme de colle. On polit avec le couteau l'endroit de la réunion, qui, par le moyen du vernis dont on le couvre, s'égale avec tout le reste. C'est ainsi qu'on applique les anses, les oreilles et autres pièces rapportées. Les pièces canelées, les animaux, les grotesques, les idoles, les bustes que les Européens ordonnent, et d'autres semblables, se font en trois ou quatre pièces qu'on ajoute les unes aux autres, et que l'on perfectionne ensuite avec des instrumens propres à creuser, à polir, et à rechercher différens traits qui échappent au moule. Les fleurs et autres ornemens qui ne sont point en relief, mais qui sont comme gravés, on les applique avec des cachets et des moules : on y applique aussi des reliefs tout préparés.

Quand on a le modèle d'une pièce qui ne peut s'imiter sur la roue entre les mains du potier, on y applique de la terre à moules, qui s'y imprime, et le moule se fait de plusieurs pièces : on le laisse durcir. Lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche du feu; on le remplit de la matière de porcelaine; on presse avec la main dans tous les endroits; puis on présente un moment le moule au feu. Aussitôt la figure empreinte se détache. Les différentes pièces se réunissent ensuite avec la matière de porcelaine; après quoi on perfectionne avec le ciseau. Les moules se font d'une terre jaune, grasse, assez commune; elle se pétrit; on la bat fortement; on lui donne la figure qu'on souhaite, on la laisse sécher, et on la façonne sur le tour.

Les *hoa-pei*, ou peintres de porcelaine, ne pourroient passer en Europe que pour des apprentis de quelques mois. Toute leur science ne consiste que dans une certaine rou-

tine. Ils ignorent toutes les règles de l'art; pourtant ils peignent des fleurs, des animaux et des paysages qui se font admirer. Leur travail est partagé entre un grand nombre d'ouvriers. L'un forme le cercle coloré des bords; l'autre trace les fleurs que peint un troisième : celui-ci est pour les eaux et les montagnes, celui-là pour les oiseaux et pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées.

Pour ce qui est des *couleurs* de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On ne voit guère en Europe que celle qui est d'un bleu vif sur un fond blanc. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celui de nos miroirs ardens : il y en a d'entièrement rouges; et, parmi celles-là, les unes sont d'un rouge à l'huile, les autres d'un rouge soufflé, et sont semées de petits points à peu près comme nos miniatures. Il y a des porcelaines où les paysages se forment du mélange de presque toutes les couleurs relevées par l'éclat de la dorure. Mais aucune porcelaine n'est comparable à celle qui est peinte avec le seul *azur*, qui se prépare ainsi : on l'ensevelit dans le gravier qui est dans le fourneau; il s'y rôtit durant 24 heures; ensuite on le réduit en une poudre impalpable, ainsi que les autres couleurs. Le *rouge* se fait avec la couperose. On en met une livre dans un creuset qu'on lute bien avec un second creuset; au-dessus de celui-ci est une petite ouverture, qui se couvre et découvre au besoin. On environne le tout de charbon à grand feu : une livre de couperose en donne quatre onces. La matière n'est en état que lorsque la fumée n'est plus qu'un petit nuage fin et délié. Alors on prend un peu de matière qu'on délaie dans l'eau, et on en fait l'épreuve sur du sapin. Quand tout est refroidi, on trouve un petit pain de rouge au bas du creuset. Le rouge le plus fin est attaché au creuset d'en haut. Bien que la porcelaine soit blanche de sa nature, et que l'huile augmente

sa blancheur, cependant on applique un *blanc* particulier sur celle qui est peinte de différentes couleurs, lequel se fait d'une poudre de caillou transparent, qui se calcine au fourneau, de même que l'azur. Sur une demi-once de cette poudre on met une once de céruse pulvérisée : c'est aussi ce qui entre dans le mélange des couleurs; par exemple, pour faire le *vert*, à une once de céruse et à une demi-once de poudre de caillou, on ajoute trois onces de ce qu'on nomme *tom-hoa-pien*, formé des scories les plus pures du cuivre qu'on a battu. Le vert préparé devient la matrice du *violet*, qui se fait en y ajoutant une dose de blanc. Le *jaune* se fait en prenant sept drachmes du blanc préparé comme je l'ai dit, auxquelles on ajoute trois drachmes du rouge de couperose. Toutes ces couleurs, appliquées sur la porcelaine déjà cuite, après avoir été huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes ou rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent avec la céruse, qui se mêle à la couleur quand on la dissout dans l'eau gommée. Le *rouge à l'huile* se prépare en mêlant le rouge *tom-lou-hum* avec l'huile de porcelaine, et avec une autre huile faite de cailloux blancs, préparée comme la première. On laisse ensuite sécher la porcelaine, et on la cuit au fourneau ordinaire. Si le rouge sort pur, brillant et sans tache, on a atteint la perfection de l'art. Le *rouge soufflé* se fait du rouge tout préparé. On prend un tuyau, dont une des ouvertures est couverte d'une gaze fort serrée; on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gaze se charge; après quoi on souffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. On donne la couleur *noire* à la porcelaine lorsqu'elle est sèche, en mêlant trois onces d'azur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. On cuit la porcelaine, on y applique l'or, et on la recuit de nouveau.

Pour appliquer l'*or*, on le broie, et on le dissout jusqu'à ce qu'on voie au-dessous de l'eau un petit ciel d'or. On le laisse sécher, et, pour l'employer, on le dissout par parties dans l'eau gommée ; à trente parties d'or on incorpore trois parties de céruse, et on l'applique sur la porcelaine de même que les couleurs.

Il me vient une pensée au sujet de toutes ces couleurs qui s'incorporent dans une porcelaine déjà cuite et vernissée par le moyen de la céruse, à laquelle on joignoit autrefois du salpêtre et de la couperose : si l'on employoit pareillement de la céruse dans les couleurs dont on peint les panneaux de verre, et qu'ensuite on leur donnât une espèce de seconde cuisson, cette céruse ainsi employée ne pourroit-elle pas nous rendre le secret qu'on avoit jadis de peindre le verre, sans lui rien ôter de sa transparence ? C'est de quoi on pourra juger par l'épreuve.

Comme chaque profession a son idole particulière, et que la divinité se communique ici aussi facilement que la qualité de comte ou de marquis se donne en certains pays d'Europe, il n'est pas surprenant qu'il y ait un dieu de la porcelaine. Le nom de cette idole est le *Pou-sa*, et voici son origine. On dit qu'un empereur voulut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modèle qu'il étoit impossible d'exécuter. Les empereurs sont les divinités les plus redoutées à la Chine, et ils croient que rien ne doit s'opposer à leurs désirs. On usa de toutes sortes de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépensoient leur argent, se donnoient bien de la peine, et ne recevoient que des coups. L'un d'eux, dans un mouvement de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, et il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisoit en sortit, dit-on, parfaitement belle et au gré de l'empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce temps-là cet infortuné passa pour un héros, et il devint dans la suite

l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Je ne sache pas que son élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route en vue d'un semblable honneur. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE LAUREATI
A M. LE BARON DE ZEA.

Fo-kien, le 26 juillet 1714.

Je vais essayer, monsieur, de satisfaire votre curiosité, en vous faisant part des observations que j'ai faites dans le vaste pays que j'ai parcouru.

La Chine est fertile en toutes sortes de *grains*. Elle produit du froment, de l'orge, du millet, du seigle et du riz, qui est la nourriture la plus ordinaire des Chinois. Les légumes y sont si communs, qu'on les donne aux troupeaux; la terre les produit deux ou trois fois chaque année, ce qui prouve autant l'industrie des peuples que la fécondité du sol.

Il y a plusieurs sortes de *fruits :* des poires, des pommes, des coings, des citrons, des limons, des figues appelées bananes, des cannes de sucre, des goyaves, des raisins, des citrouilles, des concombres, des noix, des prunes, des abricots et des cocos; mais on n'y voit ni olives ni amandes. Les figues qu'on a transportées d'Europe n'ont point dégénéré; les oranges sont aussi communes que les pommes en Normandie : pour dix sous on peut en avoir la charge d'un cheval. Parmi les fruits qui nous sont inconnus, je citerai le *mangle,* dont le suc est si acide que les taches qu'il fait sont ineffaçables; le *litchy*, qui a le goût du raisin muscat, et que les Chinois font sécher et mêlent avec le thé, et qui lui donne

un petit goût d'aigreur fort agréable. On trouve aussi à la Chine des grenades, des grenadilles, des ananas, des avogados et autres fruits semblables, qui croissent dans toutes les Indes; et la terre produit encore des herbes semblables aux nôtres, des laitues, des épinards, des choux, et toutes sortes de racines. La canne à sucre se cultive dans le midi, où le peuple en mange sans que l'usage de ce fruit, qui est pernicieux et nuisible dans nos colonies, lui cause aucune maladie.

Le chêne ne se trouve à la Chine; mais il est suppléé par une espèce d'arbre que nous appelons *arbre de fer*, à cause de sa dureté. Il y a des pins, des frênes, des ormeaux, des palmiers et des cèdres. Ce dernier est leur cyprès; c'est l'arbre fatal; ils s'en servent pour inhumer les morts. Mais l'arbre le plus commun et le plus utile est le *bambou*, dont les branches ressemblent à des roseaux. C'est un bois dur et creux, qui a des nœuds et des jointures comme le roseau. Les Chinois en font leurs lits, leurs tables, leurs chaises, des éventails, et mille autres ouvrages qu'ils couvrent d'un beau vernis.

Il y a aussi des herbes et des racines médicinales que notre commerce avec les Chinois nous a fait connoître. La rhubarbe est la principale et la plus célèbre. Elle n'a d'usage que pour les teintures jaunes, et ils ne nous la vendent qu'après en avoir extrait presque toute la vertu. Ils ont aussi du *quina*, du *sanctum*, et cent autres racines ou herbes que la pharmacie emploie.

On trouve plusieurs espèces de *cire*. Outre celle que forment les abeilles du suc des fleurs, il y en a une autre qui est beaucoup plus blanche, et qui répand une lumière plus claire et plus éclatante. Elle est l'ouvrage de certains petits vers qu'on élève sur des arbrisseaux à peu près comme on élève les vers à soie.

Les Chinois, à l'imitation des Orientaux, usent de la

feuille de *bétel* comme d'un remède souverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'estomac. Il croît comme le lierre, et serpente autour des arbres; sa feuille est longue. Ils la couvrent de chaux vive, mettent au milieu une noix d'*areca*, qui ressemble à la muscade, et la mâchent continuellement. Ils portent le bétel et l'areca dans des boîtes et s'en offrent quand ils se rencontrent, de la même manière que nous offrons le tabac.

Le *thé*, qui est la boisson favorite des Chinois, s'appelle ici *techa*. Ce sont les feuilles d'un arbuste qui ressemble au grenadier, mais dont l'odeur est plus agréable, quoique le goût en soit plus amer. La manière dont les Chinois préparent cette boisson, personne ne l'ignore aujourd'hui en France. Ils en boivent du matin au soir; mais ils n'en prennent que très-peu à la fois et dans de très-petites tasses. Le plus excellent croît dans la province de Nankin. L'arbrisseau qui le produit s'étend en petites branches: sa fleur tire sur le jaune et a l'odeur de la violette. Cette odeur est sensible lors même que la fleur est sèche. La première feuille naît et se cueille au printemps, parce qu'alors elle est plus molle et plus délicate. On la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre, et on la roule ensuite sur des nattes couvertes de coton. On la transporte par tout l'empire dans des boîtes de plomb garnies d'osier et de roseaux. Il y a du thé plus ou moins estimé; l'*impérial* est le plus cher; ses feuilles sont plus larges, mais elles sont plus amères que les feuilles du thé vert ordinaire. Les Chinois gardent le meilleur thé. Celui que nous apportons en Europe a souvent bouilli plus d'une fois dans leurs théières. Ils prétendent qu'on doit boire le thé sans sucre, surtout le vert. Ceux qui y trouvent trop d'amertume se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre-candi.

Les Chinois négligent la culture de la vigne, soit qu'ils

ne sachent pas vendanger, soit que le terroir ne convienne pas au raisin. Ils font chauffer l'eau et le vin et généralement toutes les liqueurs. Je ne sais si je dois attribuer à cette habitude de boire chaud la santé dont ils jouissent; la goutte et la gravelle sont des maux qui leur sont inconnus. Ils ne laissent pourtant pas de boire avec excès d'un *vin* fait de *riz* et d'eau, fort inférieur au cidre et à la bière. Quand ils s'enivrent, ils attendent la nuit, ne pouvant souffrir que le soleil soit témoin de leur intempérance.

Il y a dans cet empire des mines de divers *métaux*, d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, etc. Outre le cuivre ordinaire, il y en a de blanc, qui est si fin et si purifié, qu'il a la touche de l'argent. Les Japonais en apportent à la Chine d'une autre espèce qui est jaune, et qui se vend en lingot; il a la touche de l'or, et les Chinois s'en servent à plusieurs ouvrages domestiques. On prétend que ce cuivre n'engendre point de vert de gris. L'or de la Chine est moins pur que celui du Brésil; mais on l'achète moins cher, et il y a 70 pour 100 à gagner quand on l'apporte en Europe. Les Chinois ne font pas consister leur luxe en vases d'or et d'argent. J'ai ouï dire que les empereurs chinois des anciennes races avoient interdit le travail des mines d'or, parce qu'il n'étoit pas naturel de rendre l'empire florissant, en exposant les peuples à la mort que causent les vapeurs malignes qui sortent de la terre. Aujourd'hui l'on est moins scrupuleux. Les Chinois font un très-grand commerce d'or; mais il faut être connoisseur pour se fier à eux, à cause de la grande ressemblance entre l'or et le cuivre jaune du Japon. Ils reçoivent et donnent l'or et l'argent au poids, comme marchandise et non comme monnoie, et coupés en morceaux. Aussi n'y a-t-il de monnoyé que certaines pièces de cuivre plates et rondes, avec un trou carré au milieu, pour

les enfiler plus commodément. Tout s'achète et se vend au poids; chacun porte sa balance et pèse ce qu'il achète et ce qu'il vend; elle sert à peser l'argent jusqu'à la concurrence de vingt-cinq taëls.

Les Chinois ont des manufactures d'*étoffes de soie*, de damas pour meubles et habits, d'étamines gros-de-tours ou gourgourans, tâffetas, satins unis et à fleurs, lampas, etc. Je ne veux pas comparer ces manufactures aux nôtres : cependant leurs teintures sont infiniment meilleures, et leurs couleurs primitives sont à l'épreuve de l'eau. Nous achetons plus cher en Europe la soie brute qu'on ne paie à la Chine les soies mises en œuvre : il est vrai que la seule province de Tche-Kiang fournit plus de soie que n'en produit toute l'Europe, et que les vers filent deux fois chaque année. Mais les Chinois n'ont ni lin ni chanvre; leurs *toiles*, quoique très-fines, sont de fil de coton ou d'ortie. Ils fabriquent aussi des *draps* fort légers, dont ils se servent en hiver au lieu d'étoffes de soie. Dans les provinces du nord, ils doublent ces draps de peaux de bêtes, dont les Moscovites et les Tartares font un grand commerce avec eux.

Le *tabac* n'est pas généralement en usage à la Chine, qui en produit néanmoins une très-grande quantité. On ne le réduit point en poudre, parce qu'on ne s'en sert que pour fumer. On cueille les feuilles lorsqu'elles sont bien mûres, et on les carde à peu près comme on carde la laine. On les met ensuite sous un pressoir, et on les foule de la même manière que nos tanneurs foulent les restes du tan dont ils font des mottes à brûler.

Les ouvrages de vernis, que nous estimons tant en Europe, sont ici très-communs et à un prix fort modique. Le *vernis* est un bitume ou une gomme qu'on tire de l'écorce d'un arbre qui ne croît qu'à la Chine et au Japon. Les Hollandais ont en vain tenté de transporter cette

gomme en Europe : elle perd sa force au bout de six mois. Tous les meubles des Chinois sont enduits de ce vernis, qui est à l'épreuve de l'eau la plus chaude.

Le *riz* est la *nourriture* ordinaire des Chinois; ils le préfèrent au pain. Ils n'épargnent rien dans leurs repas, et l'abondance y règne à défaut de la propreté et de la délicatesse. Outre la chair de pourceau qui en est comme la base, on y sert des chèvres, des poules, des oies, des canards, des perdrix, des faisans et quantité de gibier inconnu en Europe. Les Chinois exposent aussi dans leurs marchés de la chair de cheval, d'ânesse et de chien. Ce n'est pas qu'ils n'aient des buffles et des bœufs; mais, dans la plupart des provinces, la superstition ou les besoins de l'agriculture empêchent qu'on ne les tue. On sert toutes les viandes coupées par morceaux dans des jattes de porcelaine, et il est rare qu'on mette sur leurs tables des pièces entières, si ce n'est lorsqu'ils invitent quelques Européens, dont ils veulent, par courtoisie, imiter les usages. Ils sont amateurs de *nids d'oiseaux* qui viennent du Japon, et qui sont de la grosseur d'un œuf de poule. La matière en est inconnue, mais elle ressemble beaucoup à la moelle qu'on tire du sureau; le goût en est relevé par des épiceries : c'est le plat le plus chéri des Chinois. Les fleuves qui arrosent toutes les provinces de la Chine, les lacs, les étangs et la mer fournissent abondamment les tables de toutes sortes de poissons. Les Chinois ne savent point faire le beurre, et ils en ignorent absolument le goût et l'usage; au lieu de beurre, ils se servent de sain-doux ou d'huile.

Les *chemins* publics sont très-bien entretenus, et la quantité de rivières dont ce pays est arrosé n'apporte aucune incommodité aux voyageurs, par la précaution qu'on a prise d'opposer des digues aux débordemens des eaux. On se sert rarement de chevaux dans les voyages.

On s'embarque dans des bateaux; et comme le même fleuve parcourt souvent plus d'une province, il est aisé et commode de voyager. Dans celles où les rivières sont plus rares, on se fait porter en chaise, et on trouve de lieue en lieue des villages et des bourgs où l'on change de porteurs. Il y a aussi des postes réglées et disposées de trois en trois milles ; mais elles sont réservées pour les courriers de l'empereur, et pour les affaires qui concernent le gouvernement.

Les *chevaux* chinois n'ont ni la beauté ni la vigueur des nôtres, et les habitans ne savent point les dompter ; ils les mutilent seulement, et cette opération les rend doux et familiers. Ceux qu'ils destinent aux exercices militaires sont si timides, qu'ils fuient au hennissement des chevaux tartares. D'ailleurs, comme ils ne sont point ferrés, la corne de leurs pieds s'use, en sorte que le meilleur cheval à six ans est presque incapable de service.

Plusieurs provinces sont fécondes en *animaux sauvages* et curieux. Le tigre sans queue, qui a le corps d'un chien, est de tous les animaux le plus féroce et le plus léger à la course. Si, pour se dérober à sa fureur, on monte sur un arbre, il pousse un certain cri qui en fait arriver plusieurs autres, et tous ensemble, ils creusent la terre autour de l'arbre, le déracinent et le font tomber. Les Chinois, pour s'en défaire, s'assemblent vers le soir, et forment une palissade dans laquelle ils se renferment; ensuite, imitant le cri de l'animal, ils attirent tous ceux des environs, et tandis que ces bêtes féroces travaillent à fouir la terre pour abattre les pieux, les Chinois s'arment de flèches et les tuent. Les *couleuvres* et les *vipères* ont le venin très-actif. On n'est pas plus tôt mordu, que le corps s'enfle extraordinairement, et que le sang sort par les yeux, les oreilles, la bouche, les narines, et même par les ongles. Mais, comme l'humeur pestilentielle s'évapore

avec le sang, leurs morsures ne sont pas mortelles. Il y en a d'autres dont le venin monte à la tête, et se répand soudain dans toutes les veines; il cause des défaillances, ensuite le délire et puis la mort. On n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède qui fût efficace contre leur morsure. L'animal appelé *sinsin* est une espèce de singe que j'ai eu souvent occasion de voir; sa grandeur est égale à celle de l'homme, à qui il ressemble encore par une grande conformité d'actions, et par sa facilité à marcher sur ses deux pieds de derrière. Le *gin-hiung* ou l'*homme-ours*, qui est dans les déserts de la province de Chen-Si, n'est qu'un ours d'une grandeur extraordinaire, comme le *ma-lou* ou *cheval-cerf* n'est qu'une espèce de cerf plus haut et plus long que les chevaux de la province d'*Yunnan*. Le cheval tigre, que l'on dit couvert d'écailles, et que son humeur sanguinaire fait sortir de l'eau vers le printemps pour dévorer les hommes, est un animal fabuleux. Il doit en être de même du *fong-hoang*, dont vous avez sans doute entendu parler. Ce qu'on dit du *hiang-tchang-tse*, ou daim odoriférant, est plus certain. C'est une espèce de daim sans cornes, dont la bourse est pleine de musc. La chair en est bonne à manger, et on la sert sur les meilleures tables.

On met avec raison au rang des beaux oiseaux le *hai-tsing*, qui est fort rare. Il est comparable à nos plus beaux faucons; mais il est plus gros, plus vigoureux et plus fort. C'est le roi des oiseaux de proie de la Chine et de la Tartarie; car c'est le plus curieux, le plus vif, le plus adroit et le plus courageux : aussi est-il si estimé des Chinois, que quand ils ont le bonheur d'en prendre un, ils le portent à la cour et l'offrent à l'empereur, qui les récompense généreusement. Ils portent aussi à la cour des *papillons* si estimés, qu'on les fait servir à certains ornemens. Leurs couleurs sont variées, et d'une vivacité surprenante.

Ils sont beaucoup plus gros que les nôtres, et ont les ailes bien plus larges. Ils restent immobiles sur les arbres pendant le jour, et s'y laissent prendre sans peine. Ce n'est que sur le soir qu'ils commencent à voltiger, de même à peu près que les chauve-souris, dont ils égalent la grandeur par l'étendue de leurs ailes.

On voit en Chine presque toutes les espèces de poissons que nous avons en Europe. Parmi ceux qui sont particuliers au pays, le plus curieux est le *kin-yu*, ou poisson d'or. On le nourrit dans de petits étangs dont les maisons de plaisance sont embellies, ou dans des vases dont on orne les cours de ces maisons; plus ils sont minces et déliés, plus ils paroissent beaux. Ils sont d'un rouge doux et tempéré, et comme semés de poudre d'or, surtout vers la queue, qui est à deux ou trois pointes. On en voit aussi d'une blancheur argentée, et d'autres qui sont blancs et semés de taches rouges. Ils sont d'une vivacité et d'une agilité surprenantes; mais leur petitesse les rend sensibles aux moindres injures de l'air, et aux secousses même un peu violentes du vase. On les accoutume à venir sur l'eau au bruit d'une cliquette dont joue celui qui leur porte à manger. On les laisse manquer de nourriture pendant l'hiver. De quoi vivent-ils, particulièrement ceux qu'on retire des étangs pour les renfermer dans les chambres? Cependant ils ne laissent pas, au printemps, de retrouver leur force et leur agilité. J'ai vu le poisson appelé *hai-seng*. Je le pris pour un rouleau de matière inanimée; mais, l'ayant fait couper en deux, je le jetai dans un bassin, où il nagea, et vécut même encore assez long-temps. Il n'a ni épines ni os, et il meurt dès qu'on le presse. On le conserve au moyen d'un peu de sel, et on le transporte par tout l'empire, comme un mets estimable au goût des Chinois. Le *hoa-hien* a l'écaille d'un jaune clair et pâle; mais les taches rougeâtres dont il est semé relèvent beau-

coup sa couleur. Il est de la longueur du poisson d'or, et sa nature est à peu près la même; mais son prix est bien différent, vu son extraordinaire rareté. On le met dans un vase, où on lui donne chaque jour une certaine quantité de nourriture. On diroit qu'il connoît celui qui lui apporte à manger, tant il est prompt à monter sur l'eau quand il sent qu'il arrive. Ce poisson passe pour être très-fécond. Quand on voit ses œufs surnager, on les ramasse et on les conserve avec soin, et la chaleur de la saison ne manque jamais de les faire éclore.

C'est du grand fleuve *Yang-tse-Kiang*, que les Chinois tirent tous leurs poissons. Vers le mois de mai, les gens du pays barrent le fleuve en différens endroits avec des nattes et des claies l'espace d'environ dix lieues, et ne laissent que ce qu'il faut pour le passage des barques. La *semence du poisson* s'arrête à ces claies; ils savent la distinguer à l'œil, quoiqu'on n'aperçoive rien de bien sensible dans l'eau. Ils puisent de cette eau mêlée de semence, et en remplissent quantité de vases pour la vendre aux marchands qui viennent avec des barques pour l'acheter, et la transporter dans diverses provinces; mais ils ont soin de l'agiter de temps en temps, et ils se relèvent les uns les autres pour cette opération. Cette eau se vend par mesure à tous ceux qui ont des viviers et des étangs domestiques. Au bout de quelques jours on aperçoit dans l'eau de petits tas d'œufs de poissons, sans qu'on puisse encore démêler quelle est leur espèce; ce n'est qu'avec le temps qu'on la distingue.

Vous m'avez demandé, monsieur, quelques détails sur l'état de la religion. Je voudrois bien satisfaire votre piété; mais comme il n'a point encore plu à Dieu de répandre ses bénédictions sur les travaux de son serviteur, je ne puis vous parler qu'idolâtrie.

Je ne crois pas que dans le reste de l'Asie la supersti-

tion ait érigé à l'esprit de mensonge de si beaux temples que dans ce pays-ci. Les plus magnifiques sont au dehors des villes, situés sur le coteau des montagnes, où il semble que dans la construction on ait voulu tout devoir à l'art et rien à la nature. Quoique ces montagnes soient arides, les bonzes y entretiennent un printemps éternel. Ces *pagodes* sont des solitudes charmantes; tout y est pratiqué avec tant d'ordre que le goût le plus bizarre n'y trouve rien à désirer, soit pour la fraîcheur, qui est un agrément essentiel pour un climat si chaud, soit pour la commodité. Ils font couler les eaux du haut des montagnes par plusieurs canaux, et ils les distribuent aux environs et dans l'intérieur de la pagode, où il y a des bassins et des fontaines pour les recevoir. Ils plantent des bosquets et des avenues d'arbres dont l'hiver semble respecter les feuilles. Celle d'*Émouy* est dans une plaine. La mer, par différens canaux, forme devant elle une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours vert. La face est de trente toises; le portail est grand et orné de figures en relief, qui sont les ornemens les plus ordinaires de l'architecture chinoise. On trouve en entrant un vaste portique, et au milieu un autel avec la statue en bronze doré de *Foé,* sous la figure d'un colosse assis les jambes croisées. Aux quatre angles, il y a quatre autres statues de 18 pieds. Quoique assises, elles n'ont rien de régulier; mais on peut en admirer la dorure. Chacun de ces colosses est d'un seul morceau de pierre : ils ont en main différens symboles qui désignent leurs qualités : l'un tient un serpent qui se replie autour de son corps, l'autre un arc bandé et un carquois, le troisième une hache d'armes, le quatrième une guitare. En quittant ce portique, on entre dans une avant-cour carrée, pavée de pierres dont la moindre a dix pieds de longueur et quatre de largeur. Il y a aux quatre côtés de cette cour quatre

pavillons qui se terminent en dômes, et qui se communiquent par un corridor qui règne tout autour. Dans l'un il y a une cloche qui a dix pieds de diamètre; on ne peut trop admirer la charpente qui sert de support à cette lourde masse. Dans l'autre il y a un tambour d'une grandeur démesurée, et qui sert aux bonzes à annoncer les jours de la nouvelle et pleine lune. Il faut remarquer que le battant des cloches chinoises est en dehors, et qu'il est fait de bois en forme de marteau. Les deux autres pavillons renferment les ornemens du temple, et servent souvent de retraite aux voyageurs que les bonzes sont obligés de recevoir et de loger. Au milieu de la cour on voit une grande tour qui se termine aussi en dôme; on y monte par un escalier de pierre, qui règne tout autour. Au milieu du dôme, il y a un temple dont la figure est carrée. La voûte est ornée de mosaïques, et les murailles sont revêtues de figures de pierre en relief qui représentent des animaux et des monstres. Les colonnes qui soutiennent le toit sont de bois vernissé, et aux jours solennels on les orne de banderoles de diverses couleurs. Le temple est pavé de petits coquillages qui, par un assemblage curieux, forment des oiseaux, des papillons, des fleurs, etc.

Les bonzes brûlent continuellement des parfums sur l'autel et entretiennent le feu des lampes qui sont pendues à la voûte du temple; à l'une des extrémités de l'autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent, et qui rend un son lugubre. A l'autre extrémité il y a une machine de bois creuse et faite en ovale, qui sert au même usage, c'est-à-dire que le son de l'un et de l'autre instrument accompagne leurs voix lorsqu'ils chantent les louanges de l'idole tutélaire de la pagode, le dieu *Poussa*, lequel est placé au milieu de l'autel ayant pour base une fleur de bronze doré, et tenant un jeune enfant entre ses

bras. Plusieurs idoles de dieux subalternes sont rangées autour de lui, et marquent par leurs attitudes leur respect et leur vénération. Les bonzes ont tracé sur les murs du temple, en caractères hiéroglyphiques, les louanges de Poussa. On y voit aussi un tableau allégorique qui représente un étang de feu où semblent nager plusieurs hommes, portés sur des monstres ou environnés par des dragons et des serpens ailés. On aperçoit au milieu du gouffre un rocher escarpé, au haut duquel le dieu est assis, tenant un enfant entre ses bras, qui semble appeler ceux qui sont dans les flammes; mais un vieillard, dont les oreilles sont pendantes, et qui a des cornes à la tête, les empêche de s'élever jusqu'à la cime du rocher, et paroît vouloir les écarter à coups de massue. Les bonzes ne surent répondre aux questions que je leur fis à l'occasion de ce tableau. Il y a derrière l'autel une espèce de bibliothèque, dont les livres traitent du culte des idoles, et du sacrifice qu'on a coutume de faire dans cette pagode.

Lorsqu'on est descendu de ce dôme, on traverse la cour, et on entre dans une espèce de galerie dont les murs sont lambrissés. J'y comptai les statues en bronze doré de vingt-quatre philosophes, anciens disciples de Confucius: au bout de cette galerie on trouve le réfectoire des bonzes: on traverse ensuite un assez grand appartement, et on entre enfin dans le temple de *Fo*, où l'on monte par un grand escalier de pierre. On ne voit la statue du dieu qu'à travers une gaze noire qui forme une espèce de voile ou rideau devant l'autel; le reste de la pagode consiste en plusieurs grandes chambres fort propres, mais mal percées, en jardins, en bosquets et en grottes charmantes, où l'on peut se mettre à l'abri des chaleurs excessives du climat.

J'ai souvent visité les bonzes de cette pagode, et ils ont

toujours paru me recevoir avec plaisir : on peut entrer librement dans leurs temples ; mais il ne faut pas chercher à satisfaire entièrement sa curiosité, ni entrer dans les appartemens où ils ne vous introduisent pas eux-mêmes, surtout lorsqu'on est mal accompagné ; car les bonzes, à qui le commerce des femmes est interdit, sous des peines rigoureuses, et qui en gardent souvent dans des lieux secrets pourroient, dans la crainte d'être accusés, se venger d'une curiosité trop indiscrète. Il y a encore plusieurs pagodes dans l'île d'*Emouy :* une entre autres qu'on appelle *pagode des dix mille pierres,* parce qu'elle est bâtie sur le penchant d'une montagne où l'on a compté un pareil nombre de petits rochers, sous lesquels les bonzes ont pratiqué des grottes et des réduits très-agréables. On y voit régner une certaine simplicité champêtre qui plaît et qui charme.

Quoique les *bonzes* soient les amis et les confidens des dieux, ils sont cependant fort méprisés à la Chine, et les peuples, qui dans leur idolâtrie n'ont aucun système bien suivi, ne respectent pas plus la divinité que le ministre. Ils sont tirés de la lie du peuple, et lorsqu'ils ont amassé quelque somme d'argent, ils achètent des esclaves dont ils font des disciples, qui sont ensuite leurs successeurs ; car il est bien rare qu'un Chinois un peu à son aise embrasse cette profession. Ils ont des supérieurs et des dignités parmi eux, et, pour être initié aux mystères extravagans de leur secte, il faut passer par un très-rude noviciat. Celui qui postule est obligé de laisser croître sa barbe et ses cheveux pendant un an, de porter une robe déchirée, et d'aller de porte en porte chanter les louanges des idoles. Il s'acquitte de ce devoir sans lever les yeux ; et la populace, pour éprouver sa vocation, l'accable de sarcasmes, d'injures, quelquefois même de coups de bâton, et l'humble candidat souffre tout avec patience. Il ne mange, durant une année, aucune chose qui ait eu vie ; il est pâle, maigre,

défiguré : si le sommeil, auquel il résiste constamment, le surprend quelquefois, un compagnon impitoyable le réveille : rien n'est comparable aux tourmens qu'on lui fait endurer. Le jour où il doit prendre l'habit, les bonzes des pagodes voisines s'assemblent, se prosternent devant l'idole et psalmodient des prières avec une espèce de chapelet à gros grains, qu'ils ont autour du cou ; ils entonnent des hymnes, et accompagnent leur chant du son de petites clochettes. Le novice, prosterné à l'entrée du temple, attend la fin de ces cérémonies pour recevoir l'honneur qu'on veut lui faire. Les bonzes le conduisent au pied de l'autel, et lui mettent une longue robe grise et un bonnet de coton sans bords : ils lui donnent ensuite l'accolade. Le novice régale tous les bonzes, et l'ivresse qui succède à ce repas termine la cérémonie.

L'extérieur grave et composé des bonzes cache souvent une âme abandonnée à toutes sortes de vices. Ils sont moins persuadés de l'existence de leurs ridicules divinités que les Chinois mêmes, qui ne se piquent pas d'une foi bien vive ni d'une dévotion bien grande. Ils n'affectent une vie retirée et solitaire que pour mieux surprendre la crédulité du vulgaire, leur unique ressource. Lorsqu'ils se sont enrichis dans leur indigne profession, ils peuvent la quitter et en embrasser une autre ; mais le changement d'état ne peut effacer la mauvaise réputation qu'ils se sont acquise. Étrange aveuglement de ces peuples, d'adorer des dieux dont ils méprisent les ministres, et de marquer d'infamie ceux qui s'attachent plus étroitement à leur culte ! Ils s'attribuent l'art de deviner, et se croient les véritables et seuls organes du destin. La plus grande superstition des Chinois consiste à consulter les dieux et les hommes sur le succès de leurs affaires et sur la durée de leurs maladies ; et, pour ce dernier cas, ils recourent à une divinité bienfaisante dont l'attribut est de procurer des

guérisons. Ils vont dans une pagode présenter à l'idole plusieurs mets dont les bonzes profitent ; ils se prosternent la face contre terre, tandis que le bonze brûle du papier doré dans une urne de bronze, et prépare plusieurs petits bâtons sur lesquels est écrite la bonne ou mauvaise fortune. Après les avoir brouillés, ils en tirent un du fond d'un sac ou d'une boîte; si la décision de l'oracle ne leur plaît pas, ils recommencent, et sont obligés de s'en tenir à cette seconde décision, favorable ou contraire. C'est ainsi que parmi eux le hasard décide de l'avenir.

Les bonzes sont obligés à la continence, ce qui ne les empêche pas de rechercher sans cesse les occasions de satisfaire leurs passions. Un bonze convaincu d'avoir eu commerce avec une femme est puni très-sévèrement : ses confrères sont ses bourreaux, et vengent en apparence l'injure faite à leur religion, en punissant un crime qu'ils commettent eux-mêmes, ou qu'ils brûlent de commettre. On met au cou du coupable un ais fort pesant, et on le traîne par la ville pendant une lune entière, en le frappant continuellement. Au reste, ces châtimens sont rares, et les bonzes ont autant d'adresse à cacher leurs passions que d'avidité à les satisfaire.

Il y avoit autrefois près de Fo-tcheou une pagode fameuse où demeuroient les bonzes les plus distingués de la province. La fille d'un docteur chinois, allant à sa maison de campagne, suivie de deux servantes et portée dans sa chaise couverte, eut la curiosité d'entrer dans le temple, et envoya prier les bonzes de se retirer, tandis qu'elle y faisoit sa prière. Le bonze principal, curieux de voir cette jeune personne, se cacha derrière l'autel et en devint si épris, que son imagination échauffée écarta l'idée du péril, et ne lui montra que la facilité qu'il y avoit à l'enlever. Il ordonna aux autres bonzes, ses confidens, d'arrêter les deux suivantes, et il ravit cette fille malgré

ses cris et ses larmes. Le docteur sut bientôt que sa fille étoit entrée dans la pagode et qu'elle y avoit disparu. Les bonzes répondirent à toutes ses demandes qu'il étoit vrai qu'elle avoit visité la pagode, mais qu'elle en étoit sortie après avoir fait sa prière. Le docteur, élevé dans le mépris pour les bonzes, comme le sont tous les lettrés qui se mettent au-dessus de la sotte crédulité du vulgaire, s'adressa au général des Tartares de la province, et lui demanda justice contre le ravisseur de sa fille. Les bonzes, s'imaginant trouver dans ces deux hommes une confiance aveugle, leur dirent que *Fo*, étant devenu amoureux de la jeune fille, l'avoit enlevée. Le bonze, auteur du rapt, essaya même de faire comprendre au docteur combien *Fo* avoit fait d'honneur à toute sa famille en jugeant sa fille digne de sa tendresse; mais le général tartare, sans s'amuser à ces fables, s'étant mis à examiner les réduits les plus cachés de la pagode, entendit quelques cris confus; il s'avança vers le lieu et aperçut une porte de fer qui fermoit l'entrée d'une grotte; l'ayant fait abattre, il entra dans le souterrain, où il trouva la fille du docteur et plus de trente autres femmes. Elles sortirent de leur prison et de la pagode, et aussitôt le général brûla le temple, les autels, les dieux et leurs infâmes ministres.

Le culte que les bonzes rendent aux idoles se réduit à entretenir les lampes des pagodes, et à recevoir ceux qui viennent faire leurs prières. Ils mènent une vie molle et voluptueuse. La plupart d'entre eux n'ont aucun revenu fixe, et ils vont de porte en porte, une clochette à la main, mendier les secours nécessaires à la vie. Lorsqu'un Chinois fait quelque fête en l'honneur de l'idole qu'il garde dans sa maison, il appelle les bonzes, qui, revêtus de longues chapes brodées, portent l'idole par les rues : ils marchent deux à deux, tenant en main plusieurs banderoles garnies de sonnettes, et le peuple les suit par curiosité bien

plus que par dévotion. Au jour de la nouvelle et pleine lune, ils se lèvent pendant la nuit et récitent des prières qui paroissent être toujours les mêmes, et qu'ils récitent avec autant de dévotion que s'ils croyoient aux dieux qu'ils invoquent. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE D'ENTRECOLLES

AU PÈRE DE BROISSIA.

A Jao-Tcheou, le 10 mai 1715.

MON RÉVÉREND PÈRE, il est juste que je vous rende compte de la mission de *King-te-Tching*, puisqu'elle est l'ouvrage du feu père de Broissia, votre frère, qui l'a conduite plusieurs années avec un zèle vraiment apostolique, et qu'elle est entretenue des libéralités de votre autre frère, M. le marquis de Broissia.

C'est en décembre que je quittai Jao-Tcheou pour aller à King-te-Tching. Je n'y trouvai aucun des quatre mandarins que j'y avois laissés, et dont le premier m'honoroit de son amitié. Je n'avois nulle habitude avec les nouveaux, dont la protection étoit cependant nécessaire ; car j'appris que celui qui nous a vendu le terrain où est bâtie notre église songeait à nous inquiéter, pour peu que les nouveaux mandarins ne parussent pas favorables à la religion. C'est pourquoi je résolus de les visiter au plus tôt, et de ménager leur amitié et leur protection par quelques présens d'Europe, qu'on ne peut se dispenser de leur faire; j'y allai en effet après les solennités de Noël, et j'en fus bien reçu. Le principal de ces mandarins agréa mes présens, et m'admit jusque dans l'intérieur de son hôtel, où il me témoigna beaucoup de bonté. Deux jours après, un valet

de l'audience vint m'avertir que son maître approchoit, et il parut bientôt avec tout son train. J'allai le recevoir à la porte de mon église, où il entra et demeura plus d'une heure. On lui présenta ensuite du thé dans des porcelaines très-fines, et par-là j'eus occasion de lui dire que ces porcelaines étoient un gage de l'amitié dont m'honoroit son prédécesseur. Toute la ville eut connoissance de l'honneur que nous faisoit le mandarin, qui, à son retour chez lui, selon la coutume qui se pratique à la Chine à l'égard des étrangers, m'envoya de la volaille, de la farine, du vin, des chandelles, etc. La somme d'argent qu'on est obligé de distribuer aux domestiques dans une pareille occasion, est souvent plus considérable que les présens, mais c'est une distinction que les principaux d'une ville acheteroient bien chèrement, afin de se mettre à couvert des avanies, et d'être en droit d'en faire impunément. Vous ne doutez pas que nous n'ayons beaucoup à souffrir de la gêne que nous impose ce commerce avec les grands, presque sans nulle espérance de les convertir; mais le jour que je visitai le mandarin en cérémonie, j'avois porté le viatique à un bon vieillard logé dans une méchante chaumière : ce sont là les véritables délices d'un missionnaire; quand il fait un autre personnage, c'est toujours contre son gré, et il en gémit au fond du cœur : c'est la ferveur de nos chrétiens qui nous dédommage d'une contrainte si importune, mais en même temps si nécessaire pour le bien de la religion.

Si nous garantissons ainsi la religion de quelques coups de l'autorité, nous ne sommes pas toujours assez heureux pour préserver nos *catéchumènes* des persécutions de leurs familles. Un de ces catéchumènes, qui tenoit les livres de son oncle, riche marchand, n'eut pas plus tôt reçu le baptême, qu'il fut chassé de la maison et réduit à une extrême misère. De faux amis lui conseilloient d'abandonner la foi en apparence, et de mener en secret une vie chrétienne.

Il rejeta cette proposition et conduisit sa femme et ses enfans dans un village où il en coûte peu pour vivre, et se livra à un travail auquel il n'étoit nullement accoutumé. Mais, son oncle touché enfin de sa peine, l'a rappelé à son service.

Un lettré, habile et riche, qui me témoigne de l'amitié, et dont la tante est chrétienne, informé du dessein que sa mère avoit de recevoir le baptême, éclata contre elle par toutes sortes de reproches et d'invectives. Il en vint jusqu'à la menacer que le jour même qu'elle seroit baptisée, il prendroit un habit de deuil, et qu'en cet état il parcoureroit les rues pour déplorer publiquement sa malheureuse destinée.

La fille d'un de nos chrétiens avoit été promise dès le berceau au fils d'un lettré : les lois autorisent ces sortes de promesses à la Chine. Cette jeune fille étoit élevée chez son beau-père. Elle tomba en langueur, et on la renvoya chez ses parens, dans l'espérance qu'elle se rétabliroit par leurs soins. Ceux-ci, qui venoient d'embrasser la foi, l'instruisirent des vérités chrétiennes, et je la baptisai. Aussitôt qu'elle fut rétablie, sa belle-mère la rappela auprès d'elle. Quand le lettré s'aperçut qu'elle étoit chrétienne, il courut au tribunal du mandarin, pour y porter ses plaintes : mais l'officier auquel il s'adressa lui dit : « Vous n'y pensez pas; comment parlez-vous de la religion chrétienne? Ne savez-vous pas que le mandarin, mon maître et le vôtre, en juge autrement que vous? Direz-vous qu'il se trompe? Et quand cela seroit vrai de lui, oseriez-vous en dire autant de l'empereur qui autorise cette religion, et qui en fait l'éloge? » C'est ainsi que fut conjuré l'orage qui étoit tout prêt de se former.

Les jugemens de Dieu sur la conversion des infidèles sont impénétrables. Tel qu'on désespère de gagner à Jésus-Christ, se convertit tout à coup; tel autre, dont la con-

quête paroissoit comme assurée, persévère dans son aveuglement.

Je m'étois souvent entretenu des vérités de la religion avec un Chinois, qui me paroissoit vivement touché, et qui ne soupiroit, ce semble, qu'après la grâce du baptême. Dans un repas, un os s'arrêta au milieu de son gosier, et, quelques efforts qu'il fît, il ne put ni le jeter dehors ni le pousser en dedans. Étant à demi mort, il m'envoya dire de prier Dieu pour lui, en m'assurant que s'il guérissoit, il se feroit aussitôt chrétien. Mais, un de ses amis idolâtre lui ayant donné un breuvage mystérieux, et le malade s'étant trouvé soulagé, l'enfer conserva sa proie que j'étois près de lui ravir.

Le vieux père de deux de mes chrétiens persévéroit dans son infidélité avec une opiniâtreté que je n'avois jamais pu vaincre. L'un de ses deux enfans eut un voyage à faire et communia avant que de s'embarquer. Comme il passoit le lac de Jao-Tcheou, sa barque heurta contre une autre, se brisa à l'instant, et presque tous les passagers périrent. Ce jeune homme fut de ceux qui se sauvèrent. Son père reconnut la protection de Dieu, et vint aussitôt me prier de l'instruire et de le baptiser.

Un autre vieillard, que la seule curiosité avoit conduit à l'église, souhaitant de voir un Européen, me fut amené. Je le reçus avec amitié et lui laissai le temps de tout contempler à loisir. Je l'entretins ensuite des vérités de la religion ; il les goûta : je sentis même qu'il avoit un autre maître qui l'instruisoit au fond du cœur. Il m'apporta quelques jours après un sac rempli d'idoles, dont quelques-unes étoient de prix : elles furent mises en pièces et jetées au feu, et je le baptisai.

La petite vérole avoit mis la fille d'un infidèle à l'extrémité. Il sut qu'un chrétien avoit sauvé ses enfans de la même maladie, par un remède du missionnaire. Il alla

trouver le chrétien, qui vint m'avertir. Les parens me firent la promesse que si leur fille guérissoit, ils permettroient qu'elle fût instruite des vérités de la religion; mais mon remède vint trop tard. Son père avoit eu recours aux superstitions qui sont en usage pour honorer la déesse de la petite vérole; comme on lui représentoit que cette fausse divinité ne lui avoit pas été propice, et qu'elle étoit devenue indigne des honneurs qu'il lui rendoit : « N'importe, répondit-il, j'ai d'autres enfans, et si je manquois à mon devoir, elle pourroit bien me les enlever, comme elle m'a enlevé celle-ci. »

La manière dont quelques médecins chinois traitent la *petite vérole* mérite d'être rapportée : ils se vantent d'avoir le secret de la transplanter, en quelque sorte, et voici comme ils s'y prennent; quand la petite vérole sort avec abondance, et sans aucun fâcheux accident, ils en prennent les croûtes qu'ils font sécher, qu'ils pulvérisent, et qu'ils gardent avec soin. Lorsqu'ils aperçoivent dans un malade les symptômes d'une petite vérole naissante, ils aident la nature, à ce qu'ils prétendent, en lui mettant dans chaque narine une petite boule de coton où cette poussière est semée, et ils s'imaginent que ces esprits, passant du cerveau dans la masse du sang, forment une espèce de levain, qui produit une fermentation utile, et que par ce moyen la petite vérole sort abondamment et sans aucun danger, étant ainsi entée sur une bonne espèce (1).

Je reviens à nos chrétiens chinois. L'un d'eux fut at-

(1) Cette méthode est *l'idée mère de l'inoculation*, qui a été apportée de l'Asie à Constantinople, et de Constantinople en Angleterre, d'où nous l'avons tirée. C'est aussi de l'Angleterre que depuis nous avons tiré la vaccine, qui a remplacé si heureusement l'inoculation.

teint d'une phthisie; il voyoit les approches de la mort avec constance, et n'avoit d'inquiétude que pour sa femme, près d'accoucher, craignant avec raison qu'elle ne fût livrée à quelque infidèle qui la pervertît, ou du moins ne lui permît pas de faire profession ouverte de sa foi. Pour la préserver de ce malheur, il ne donna point de repos à un chrétien de ses amis, qu'il ne lui eût promis de l'épouser après sa mort, et il détermina sa femme par de pareilles instances à consentir à de secondes noces.

C'est la coutume à la Chine que les veuves de qualité restent dans le veuvage par respect pour la mémoire du défunt. Il n'en est pas de même d'une personne de condition médiocre. Les parens qui veulent retirer une partie de l'argent qu'elle a coûté au premier mari, la forcent malgré elle de se remarier. Souvent même le nouveau mari est choisi et l'argent compté sans qu'elle en ait connoissance. Si elle a une fille qui soit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mère. Il n'y a qu'un moyen pour elle de se délivrer de cette oppression; c'est qu'elle ait de quoi subsister, ou qu'elle se fasse bonzesse : mais cette condition est fort décriée, et elle ne peut guère l'embrasser sans se déshonorer.

La femme dont je parle accoucha d'une fille après la mort de son mari. La succession appartenoit de droit au neveu qui étoit infidèle; car c'est encore la coutume ici, que les filles n'héritent pas des biens immeubles, et le défunt n'avoit qu'un laboratoire de porcelaine. Ce neveu, comme le plus proche héritier, vendit aussitôt la veuve à un infidèle, qui ne manqua pas dès le lendemain d'envoyer une chaise à porteur, avec des gens affidés, qui enlevèrent cette pauvre veuve, et la transportèrent dans la maison du nouveau mari. Une pareille violence la désespéra; elle mit en pièces la chaise où on l'avoit enfermée, et quand elle fut arrivée chez celui à qui on la livroit,

elle ne fit que pleurer et gémir, ne mangeant point, et menaçant de se laisser mourir de faim, plutôt que d'être la femme d'un idolâtre, qui ne lui permettroit pas l'exercice de sa religion, et qui vendroit sa fille à quelque autre idolâtre.

Cependant les chrétiens délibérèrent sur les mesures qu'ils avoient à prendre pour la mettre en liberté. Leur partie étoit riche, et il n'y a rien qu'on ne puisse obtenir à la Chine avec de l'argent; on empêche même les requêtes d'aller jusqu'au mandarin. Il fut conclu néanmoins qu'on porteroit une plainte à son tribunal. Un chrétien, parent éloigné du premier mari, eut le courage de se faire chef de l'accusation; il va à l'hôtel du mandarin, et frappe trois coups sur une espèce de timbale qui est à côté de la salle où l'on rend justice. C'est un signal qui ne se donne que dans les malheurs extrêmes, et alors le mandarin doit tout quitter sur l'heure, pour accorder l'audience qu'on lui demande; il est vrai qu'il en coûte la bastonnade à celui qui donne l'alarme, à moins qu'il ne s'agisse de quelque injustice criante, qui mérite un prompt remède. Mais notre charitable chrétien s'étoit préparé au châtiment. Il le reçut, et présenta sa requête au mandarin. Il n'eut garde d'alléguer qu'il n'étoit pas permis à une chrétienne d'épouser un infidèle; il prit l'affaire au criminel, il la traita d'un rapt violent, et il se plaignit de l'inexécution de la loi, qui défend de vendre une femme à un nouvel époux, avant qu'elle ait achevé le mois de son deuil. Cette loi est souvent négligée; néanmoins quand on se plaint de son infraction, on embarrasse le mandarin, pour peu qu'il cherche à conniver. Le mandarin ne put donc se dispenser de répondre à la requête, et les parties furent citées. Comme cette généreuse néophyte sait lire, ce qui est rare ici parmi les personnes du sexe, on lui fit tenir plusieurs billets, qui lui donnoient avis des mesures

qu'on avoit prises. Elle fut conduite à l'audience, où elle soutint qu'elle avoit été enlevée de force aussitôt après la mort de son mari. Comme le mandarin biaisoit, et cherchoit des tempéramens pour accommoder l'affaire, elle tira des ciseaux, et fit semblant de vouloir se couper les cheveux, pour lui faire entendre qu'elle aimoit mieux renoncer au mariage que de consentir à être l'épouse de celui qui l'avoit ravie. Le mandarin se vit obligé de prononcer, et il ordonna qu'elle seroit mise en liberté. Tout paroissoit fini après ce jugement, et les chrétiens se retiroient fort satisfaits. Mais leur joie fut bien courte. A peine cette pauvre femme fut-elle dans la rue, qu'on l'enleva une seconde fois. On comprit aisément que le ravisseur se sentoit fortement appuyé. La néophyte s'abandonna de nouveau à toute sa douleur, laquelle, jointe aux insomnies et à l'abstinence, lui causa une fièvre des plus violentes. Alors son prétendu mari, qui alloit la perdre, consentit à la remettre entre les mains de celui qui le rembourseroit de son argent. Le chrétien qui avoit promis de l'épouser accepta la condition; et c'est ainsi que se termina cette fâcheuse affaire.

Un autre chrétien, âgé de quarante ans, avoit amassé avec bien de la peine de quoi se marier, c'est-à-dire de quoi acheter une femme. Le mariage étoit conclu, lorsqu'il apprit que sa prétendue femme, qu'on lui avoit dit être veuve, avoit encore son mari. L'embarras pour le chrétien ne fut pas tant de la renvoyer que de retirer l'argent qu'elle lui avoit coûté. L'indigence avoit porté le mari à la vendre, et il avoit dépensé toute la somme qu'il avoit reçue. Les parens du chrétien, qui étoient infidèles, firent tous leurs efforts pour l'engager ou à la garder, ou du moins à la revendre à quelque autre; car le véritable mari refusoit de la recevoir, à moins qu'on ne lui donnât de quoi la nourrir. La tentation étoit délicate pour un

Chinois. Cependant le chrétien tint ferme ; il s'adressa au mandarin, lui exposa le fait, et lui déclara qu'étant disciple de Jésus-Christ il ne pouvoit, ni ne vouloit garder la femme d'un autre ; qu'il étoit pourtant de la justice qu'il fût remboursé, ou par le mari qui avoit reçu son argent, ou par les entremetteurs qui l'avoient trompé ; mais que si cela ne se pouvoit pas, il le supplioit d'ordonner au mari légitime de reprendre sa femme. Le mandarin, autant surpris qu'édifié de cette proposition, fit de grands éloges d'une religion qui inspire de pareils sentimens ; et, ayant fait chercher le seul des entremetteurs qui restoit, il le fit châtier sévèrement. Cependant le chrétien n'a point de femme, et a perdu toute espérance de pouvoir jamais amasser de quoi en avoir une. Pour peu qu'on sache ce que c'est pour un Chinois que de ne pouvoir se marier, cette action paroîtra héroïque et prouve le zèle de nos nouveaux chrétiens.

Hélas! il y a trois ans, notre mission de la Chine si fructueuse fut sur le penchant de sa ruine par la malignité de *Fan-chao-tso*, mandarin et censeur, l'un des plus puissans et des plus cruels ennemis du christianisme, qu'il attaqua ouvertement avec le dessein de le faire proscrire de tout l'empire. Le devoir des censeurs publics est d'avertir des désordres qui se glissent dans l'état, de relever les fautes des magistrats, et de ne pas même épargner la personne de l'empereur, lorsqu'ils le croient répréhensible. Ils se font extrêmement redouter par leur hardiesse et leur fermeté. On en a vu accuser des vice-rois tartares, quoiqu'ils fussent sous la protection de l'empereur. Ils aiment mieux tomber dans la disgrâce du prince, et être mis à mort, que de se désister de leurs poursuites, quand ils croient qu'elles sont conformes à l'équité et aux règles d'un sage gouvernement. Voici le fait qui a fourni à Fan-chao-tso des armes contre nous :

Nos jésuites françois ont une chrétienté nouvelle à *Ouen-ngan*, patrie du censeur. Il avoit un petit-fils assez affectionné au christianisme, qui épousa une jeune néophyte; on étoit convenu, avec lui et avec ses parens, qu'elle auroit une liberté entière de pratiquer les exercices de sa religion. Cependant, le jour même du mariage, on la conduisit dans une chambre où il y avoit plusieurs idoles bien ornées. On lui proposa de les honorer, et comme elle le refusoit constamment, sa belle-mère, et d'autres dames ses parentes, usèrent de violence pour la forcer de baisser la tête et d'adorer ces idoles. Après bien des efforts inutiles, voyant qu'elles ne gagnoient rien sur son esprit ni par leurs caresses, ni par leurs menaces, elles la traitèrent pendant plusieurs jours avec toute sorte de rigueur; mais la néophyte demeura toujours ferme, et c'est ce qui offensa infiniment le censeur, grand-père du nouveau marié. Il dressa sur-le-champ une requête contre la religion chrétienne, et il la présenta à l'empereur, lequel reçut la requête, et mit au bas, selon la coutume, quatre lettres qui signifient: « Que le tribunal des rites délibère sur cette affaire, et qu'il m'en fasse son rapport. » Ce tribunal nous étant peu favorable, la religion étoit dans un extrême danger: mais la Providence disposa favorablement le cœur de nos juges, et leur délibération fut telle que nous pouvions la souhaiter. Elle finissoit ainsi: « La requête du censeur Fan-chao-tso, par laquelle il demande qu'on proscrive la religion chrétienne, n'est pas recevable, et l'on ne doit y avoir nul égard. Cela nous paroît ainsi; nous le déclarons à votre majesté; nous attendons avec respect sa décision. » La décision de l'empereur fut conforme au sentiment du tribunal; il répondit: « Cela est bien; telle est ma volonté; je confirme cet ordre; qu'il soit enregistré. » Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE MAILLA.

AU PÈRE DE COLONIA.

A Kicou-kiou-fou, au mois d'août 1715.

Mon révérend père, vous ne vous attendez pas que je vous fasse un récit exact de toutes les courses que nous avons faites pour dresser la carte de la Chine, à laquelle je travaille depuis quatre ans; je passerois les bornes d'une lettre; je me contenterai de vous faire part de notre voyage à l'île de *Formose,* appelée par les Chinois *Miouan,* et de ce que j'y ai remarqué de particulier.

C'est le 3 avril 1714 que les pères Régis, Hinderer et moi, nous nous embarquâmes à *Hiamen,* port de la province de Fou-kien, qu'on appelle en Europe *Emoui.* Quatre mandarins tartares, nommés par l'empereur, nous accompagnèrent dans cette expédition géographique. Notre petite escadre étoit de 15 vaisseaux de guerre; il y avoit dans chaque vaisseau 50 soldats, commandés par un mandarin et quatre officiers subalternes.

Ne pensez pas que les *vaisseaux de guerre chinois* puissent se comparer aux nôtres; les plus gros ne sont pas au-dessus de 250 à 300 tonneaux de port. Ce ne sont, à proprement parler, que des barques plates à deux mâts; la proue, coupée et sans éperon, est relevée en haut de deux espèces d'ailerons en forme de corne qui font une figure assez bizarre; la poupe est ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y soit à couvert des coups de mer; ce gouvernail peut s'élever et s'abaisser par le moyen d'un câble qui le soutient sur la poupe. Toute leur

mâture consiste dans le grand mât et le mât de misaine, et quelquefois un petit mât de perroquet, qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mât est placé comme le nôtre; celui de misaine est fort sur l'avant. Leurs voiles sont de nattes de bambou, divisées par feuilles en forme de tablettes et arrêtées dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut et en bas sont deux pièces de bois; celle d'en haut sert de vergue; celle d'en bas, faite en forme de planche, retient la voile, lorsqu'on la veut hisser ou qu'on la veut ramasser. Mauvais voiliers, ils tiennent cependant mieux le vent que les nôtres; mais, par leur construction défectueuse, ils perdent cet avantage à la dérive. Ils ne sont point calfatés de goudron. Le calfat, très-bon, est une espèce de gomme particulière. Les ancres sont d'un bois dur et pesant, appelé *tiemou*, ou bois de fer. Les Chinois n'ont à bord ni pilote ni maître de manœuvre; ce sont les timoniers qui conduisent et commandent le vaisseau. Cependant ils sont assez bons manœuvriers et bons côtiers, mais assez mauvais pilotes en haute mer, attendu qu'ils ne font pas de voyages de long cours.

Après une traversée de sept jours, nous mouillâmes à une des îles de Pong-hou, appelée Si-ffe-yu, où les mandarins de guerre de la garnison vinrent nous recevoir à la tête de leurs troupes. Ces îles de *Pong-hou* forment un petit archipel de 36 îles stériles qui ne sont habitées que par la garnison chinoise. Cependant un mandarin de lettres y réside pour veiller sur les vaisseaux marchands qui vont et viennent de la Chine à Formose. Le passage de ces vaisseaux est presque continuel, et d'un revenu considérable pour l'état : nous y abordâmes avec plus de 60 vaisseaux marchands. Ces îles n'étant que sables ou rochers, il faut y porter tout ce qui est nécessaire à la vie, même jusqu'au bois de chauffage; car nous n'y avons vu

ni buissons ni broussailles. Le 15 d'avril, nous mîmes à la voile, et sur le midi nous entrâmes dans le port de Formose, où est la capitale de l'île; tous les mandarins d'armes et de lettres nous vinrent recevoir revêtus de leurs habits de cérémonie. Ils nous traitèrent avec toute sorte d'honneur et de distinction, pendant un mois entier que nous employâmes à tracer la carte de ce qui appartient à la Chine dans cette île.

Toute l'île de *Formose* n'est pas sous la domination des Chinois; elle est comme divisée en deux parties, est et ouest, par une chaîne de hautes montagnes. Il n'y a que ce qui est à l'ouest qui appartienne à la Chine. La partie orientale n'est habitée, disent les Chinois, que par des barbares: le pays est montagneux, inculte et sauvage. Le caractère des peuples ne diffère guère de ce qu'on dit des sauvages de l'Amérique. Ils nous les ont dépeints moins brutaux que les Iroquois, beaucoup plus chastes que les Indiens, d'un naturel doux et paisible, s'aimant les uns les autres, se secourant mutuellement, nullement intéressés, ne faisant nul cas de l'or ni de l'argent, dont on dit qu'ils ont plusieurs mines, mais vindicatifs à l'excès, sans loi, sans gouvernement, sans police, ne vivant que de la chasse et de la pêche, enfin sans religion, ne reconnoissant nulle divinité. Comme le Chinois n'est pas trop croyable quand il s'agit d'un peuple étranger, je n'ose garantir ce portrait, d'autant plus qu'il n'y a aujourd'hui nulle communication entre les Chinois et ces peuples, et qu'ils se font depuis près de vingt ans une guerre continuelle, dont voici la cause.

Les Chinois, ne trouvant point de mines d'or dans la partie occidentale de l'île dont ils sont les maîtres, prirent la résolution d'en aller chercher dans la partie orientale habitée par les sauvages. Ils y allèrent par mer, ne voulant point s'exposer dans des montagnes. Ils furent reçus

avec bonté de ces insulaires, qui leur offrirent généreusement leurs maisons, des vivres en abondance, et tous les secours qu'ils pouvoient attendre d'eux. Les Chinois y demeurèrent environ huit jours; mais tous les soins qu'ils se donnèrent pour découvrir des mines furent inutiles; de tout l'or qu'ils étoient allés chercher, ils n'aperçurent que quelques lingots dans les cabanes, dont les habitans faisoient peu de cas. Dangereuse tentation pour un Chinois! Impatiens de posséder ces lingots, ils s'avisèrent du stratagème le plus barbare. Ils équipèrent leur vaisseau, et ces bonnes gens leur fournirent tout ce qui étoit nécessaire pour leur retour. Ensuite les Chinois invitèrent leurs hôtes à un grand repas préparé, disoient-ils, en témoignage de reconnoissance. Ils firent tant boire ces pauvres gens qu'ils les enivrèrent, et, quand ils furent plongés dans le sommeil de l'ivresse, ils les égorgèrent tous, se saisirent des lingots et mirent à la voile. Le chef de cette barbare expédition est encore vivant dans Formose, sans que les Chinois aient songé à punir un tel forfait. Néanmoins il ne demeura pas absolument impuni, mais les innocens portèrent la peine que méritoient les coupables. Le bruit d'une action si cruelle ne se fut pas plus tôt répandu chez les insulaires qu'ils entrèrent à main armée dans la partie chinoise de l'île, massacrèrent impitoyablement tout ce qu'ils rencontrèrent, hommes, femmes, enfans, et mirent le feu aux habitations. C'est depuis ce temps que les deux parties de l'île sont en guerre. Comme j'étois obligé d'aller à la vue de ces insulaires, on me donna deux cents soldats d'escorte pour tout le temps que j'employai à faire la carte de la partie du sud. Nonobstant cette précaution, ils ne laissèrent pas de descendre une fois au nombre de 30 à 40 armés de flèches et de javelots; mais comme nous étions beaucoup plus forts qu'eux, ils se retirèrent.

La partie de Formose que possèdent les Chinois est un

fort beau pays : l'air y est pur et toujours serein ; la terre, arrosée de quantité de petites rivières, y porte abondamment du blé, du riz et toutes sortes de grains. On y trouve la plupart des fruits des Indes : le tabac et le sucre y viennent parfaitement bien. Comme il n'y a pas longtemps que le pays est habité par un peuple policé, les chevaux, les moutons et les chèvres, le cochon même si commun à la Chine, y sont fort rares : mais les poules, les canards, les oies domestiques y sont en grand nombre : on y a aussi quantité de bœufs ; ils servent de monture ordinaire, faute de chevaux, de mulets et d'ânes. On les dresse de bonne heure ; ils vont le pas aussi bien et aussi vite que les meilleurs chevaux ; ils ont bride, selle et croupière, et le Chinois est aussi fier sur cette monture que s'il étoit sur le plus beau cheval d'Europe. A la réserve des cerfs et des singes, qu'on voit par troupeaux, les bêtes fauves sont très-rares. On voit aussi très-peu d'oiseaux : les plus communs sont les faisans. Enfin si les eaux des rivières de Formose étoient bonnes à boire, il n'y auroit rien à souhaiter dans cette île. Mais ces eaux sont pour les étrangers un poison contre lequel on n'a pu trouver jusqu'ici aucun remède. Un domestique que j'avois à ma suite, homme fort et robuste, se fiant sur la force de sa complexion, ne voulut point croire ce qu'on lui disoit de ces eaux ; il en but et mourut en moins de cinq jours, sans qu'aucun cordial ni contre-poison pût le tirer d'affaire. Il n'y a que les eaux de la capitale dont on puisse boire ; les mandarins eurent soin d'en faire voiturer pour notre usage. Au pied d'une des montagnes de l'île, on trouve une source qui produit un petit ruisseau, dont l'eau est d'un bleu blanchâtre, et d'une infection qui n'est pas supportable.

La capitale, qu'on appelle *Tai-ouan-fou*, peut se comparer à la plupart des meilleures villes et des plus peuplées

de la Chine. On y trouve tout ce qu'on peut souhaiter, soit de ce que l'île même fournit, soit de ce qu'on y apporte de la Chine, des Indes et de l'Europe. Les rues sont presque toutes tirées au cordeau, et toutes couvertes pendant sept à huit mois de l'année, pour se défendre des ardeurs du soleil : elles ne sont larges que de 30 à 40 pieds, mais longues de près d'une lieue en certains endroits. La plupart sont bordées de maisons marchandes et de boutiques ornées de soieries, de porcelaines, de vernis, et d'autres marchandises admirablement bien rangées, en quoi les Chinois excellent. Ces rues paroissent des galeries charmantes, et il y auroit plaisir à s'y promener, si la foule des passans étoit moins grande, et si elles étoient mieux pavées. Les maisons sont couvertes de paille, et ne sont bâties la plupart que de terre et de bambou. Les tentes dont les rues sont couvertes, ne laissant voir que les boutiques, en ôtent le désagrément. La seule maison que les Hollandais y ont élevée lorsqu'ils en étoient les maîtres, est de quelque prix. C'est un grand corps-de-logis à trois étages, défendu par un rempart de quatre demi-bastions : précaution nécessaire pour des Européens. La ville n'a ni fortifications ni murailles. Les Tartares ne mettent point leurs forces et ne renferment point leur courage dans l'enceinte d'un rempart. Le port est assez bas, à l'abri de tout vent; mais l'entrée en devient tous les jours plus difficile.

Il y a peu de mûriers dans l'île, et par conséquent peu de soieries du pays et peu de manufactures. S'il étoit libre aux Chinois de venir se fixer dans l'île, plusieurs familles s'y seroient déjà transportées. Mais, pour y passer, on a besoin de passe-ports des mandarins de la Chine, qui les vendent bien cher ; encore avec cela faut-il donner des cautions ; et, lorsqu'on arrive dans l'île, il faut aussi donner de l'argent au mandarin, qui est très-attentif à

examiner ceux qui entrent ou qui sortent. Si on n'offre rien ou peu de chose, l'on doit s'attendre à être renvoyé, nonobstant le meilleur passe-port. Outre l'avidité naturelle des Chinois, il est d'une bonne politique d'empêcher toutes sortes de personnes de passer à Formose, surtout les Tartares étant maîtres de la Chine. Formose est un point très-important; et si un Chinois s'en emparoit, il pourroit de là exciter de grands troubles dans l'empire. Aussi les Tartares y tiennent-ils une garnison de dix mille hommes commandés par trois officiers généraux, qu'on a soin de changer tous les trois ans et même plus souvent.

La partie chinoise de Formose est composée de Chinois et de naturels du pays. Les premiers n'habitent que les trois villes de l'ile, et quelques villages, où il n'y a de naturels du pays que ceux qui leur servent de domestiques, ou, pour mieux dire, d'esclaves. Le gouvernement et les mœurs des Chinois ne diffèrent en rien des mœurs et du gouvernement de la Chine. Les *naturels soumis aux Chinois* sont partagés en 45 bourgades dans la partie du nord, et 9 dans celle du sud. Les bourgades du nord sont assez peuplées, et les maisons à peu près comme celles des Chinois. Les maisons des bourgades du midi ne sont qu'un amas de cabanes de terre et de bambou couvertes de pailles, élevées sur une espèce d'estrade haute de 3 à 4 pieds, bâties en forme d'un entonnoir renversé, depuis 15 jusqu'à 40 pieds de diamètre : quelques-unes sont divisées par cloisons. Ils n'ont dans ces huttes ni chaises, ni banc, ni table, ni lit, ni aucun meuble. Au milieu est une espèce de cheminée ou de fourneau élevé de terre de deux pieds et davantage, sur lequel ils font leur cuisine. Ils se nourrissent d'ordinaire de riz, de menus grains et de gibier. Ils prennent le gibier avec leurs armes ou à la course; car ils courent plus vite que des

chevaux à bride abattue. Cette vitesse leur vient, disent les Chinois, de ce que jusqu'à l'âge de 14 à 15 ans ils se serrent extrêmement les genoux et les reins. Ils ont pour arme une espèce de javelot qu'ils lancent à la distance de 80 pas avec une telle justesse, qu'ils tuent un faisan au vol, aussi sûrement qu'on le fait en Europe avec le fusil. Ils sont très-malpropres dans leurs repas : ils n'ont ni plats, ni assiettes, ni écuelles, ni cuillères, ni fourchettes, ni bâtonnets. Ce qu'ils ont préparé se met sur un ais de bois ou sur une natte ; ils se servent de leurs doigts pour manger, à peu près comme les singes. Ils mangent de la chair demi-crue, et, pour peu qu'elle soit présentée au feu, elle leur paroît excellente. Leurs lits sont de feuilles d'arbres fraîches qu'ils étendent sur la terre ou sur le plancher de leurs cabanes. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile, dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. L'orgueil, si enraciné dans le cœur de l'homme, a trouvé accès au milieu d'une pareille pauvreté, et il leur en coûte pour le satisfaire plus qu'aux peuples qui se piquent de luxe. Ceux-ci chamarrent leurs habits d'or ou d'argent : ceux-là se servent de leur propre peau, sur laquelle ils gravent plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs, etc. ; ce qui leur cause des douleurs si vives, qu'elles seroient capables de donner la mort, si l'opération se faisoit de suite et sans discontinuer. Ils y emploient plusieurs mois, et jusqu'à une année entière, se mettant chaque jour à une espèce de torture, et cela pour se distinguer de la foule : car il n'est pas permis à tous de porter ces marques de la vanité. Ce privilége ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des plus considérables de la bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins tous peuvent se noircir les dents, porter des pendans d'oreilles, des bracelets au dessus du coude ou du poignet, des colliers et des couronnes

de petits grains de différentes couleurs à plusieurs rangs. La couronne se termine par une espèce d'aigrette faite de plumes de coq ou de faisan qu'ils ramassent avec beaucoup de soin. Figurez-vous ces bizarres ornemens sur le corps d'un homme d'une taille déliée, d'un teint olivâtre, dont les cheveux lissés pendent négligemment sur les épaules, armé d'un arc et d'un javelot, n'ayant pour tout habit qu'une toile de deux à trois pieds qui lui entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et vous aurez le véritable portrait d'un brave de la partie méridionale de l'île de Formose. Dans la partie du nord, où il fait un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse, et s'en font un habit sans manches, de la figure à peu près d'une dalmatique. Ils portent un bonnet en forme de cylindre, fait du pied des feuilles de bananiers, qu'ils ornent de plusieurs couronnes posées les unes sur les autres, et attachées par de petites tresses de différentes couleurs : ils ajoutent au-dessus, comme ceux du midi, une aigrette de plumes de coq ou de faisan.

Leurs mariages n'ont rien de si barbare. On n'achète point les femmes comme à la Chine, et on n'a nul égard au bien qu'on peut avoir de part et d'autre, comme il arrive communément en Europe. Les pères et les mères n'y entrent presque pour rien. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, et qu'il a trouvé une fille qui lui agrée, il va plusieurs jours de suite avec un instrument de musique à sa porte. Si la fille en est contente, elle sort et va joindre celui qui la recherche; ils règlent ensemble leurs conventions, et ils en donnent avis à leurs parens. Ceux-ci préparent le festin des noces, qui se fait dans la maison de la fille, où le jeune homme reste sans retourner désormais chez son père. Dès-lors le gendre regarde la maison de son beau-père comme la sienne propre : il en est le soutien, et la maison de son propre père n'est plus pour

lui que ce que la maison paternelle est à une fille d'Europe lorsqu'elle la quitte pour aller demeurer avec son mari. Aussi mettent-ils leur bonheur à avoir des filles, puisqu'elles leur procurent des gendres qui deviennent l'appui de leur vieillesse.

Quoique ces insulaires soient entièrement soumis aux Chinois, ils ont encore quelques restes de leur ancien gouvernement. Chaque bourgade se choisit trois ou quatre des plus anciens, les plus en réputation de probité. Ils deviennent par ce choix juges de tous les différends; et si quelqu'un refusoit de s'en tenir à leur jugement, il seroit chassé de la bourgade, sans pouvoir y rentrer, et nulle autre bourgade n'oseroit le recevoir. Ils paient en grains leur tribut aux Chinois. Pour régler ce tribut, il y a dans chaque bourgade un Chinois qui en apprend la langue, et sert d'interprète aux mandarins. Ces interprètes sont autant de petits tyrans qui poussent à bout la patience des insulaires; aussi, de douze bourgades qui s'étoient soumises aux Chinois dans la partie du sud, trois se sont révoltées, ont chassé leurs interprètes, ne paient plus le tribut à la Chine depuis trois ans, et se sont unies avec ceux de la partie orientale de l'île. C'est un fort mauvais exemple et qui pourroit avoir des suites. J'en touchaï un mot au premier mandarin de Formose; il me répondit froidement : « Tant pis pour ces barbares, s'ils veulent rester dans leur barbarie; nous tâchons de les rendre hommes, et ils ne le veulent pas; tant pis pour eux : il y a des inconvéniens partout. »

Quelque barbares qu'ils soient, je les crois plus près de la vraie philosophie que le grand nombre des philosophes de la Chine. On ne voit parmi eux, de l'aveu même des Chinois, ni fourberie, ni vols, ni querelles, ni procès, que contre leurs interprètes. Ils sont équitables, s'entr'aiment les uns les autres, et partagent exactement entre eux

le salaire en raison du travail et de la peine ; ils sont attentifs au moindre signal de ceux qui ont droit de leur commander ; ils sont circonspects dans leurs paroles, et d'un cœur droit et pur. Ils n'adorent aucune idole ; ils ont même en horreur tout ce qui y a quelque rapport ; ils ne font aucun acte de religion et ne récitent aucune prière. Cependant il y a apparence que ces insulaires ont eu quelque idée du christianisme du temps que les Hollandois étoient maîtres du port ; car nous en avons vu qui reconnoissent un Dieu créateur du ciel et de la terre, un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit ; et qui disent que le premier de tous les hommes s'appeloit Adam, et la première des femmes Ève ; que, pour avoir désobéi à Dieu, ils avoient attiré sa colère sur eux et sur tous leurs descendans ; qu'il est nécessaire d'avoir recours au baptême pour effacer cette tache ; ils savent même la formule du baptême. Il paroît, par ce que nous avons pu tirer d'eux, qu'il n'ont aucune idée des récompenses ni des peines de l'autre vie ; ainsi il est vraisemblable qu'ils n'ont pas grand soin de baptiser leurs enfans. Nous leur avons laissé la formule du baptême et nous avons tâché de leur enseigner les vérités les plus nécessaires de notre sainte religion. C'est tout ce que nous avons pu faire. Quelle douleur pour nous de nous voir au milieu d'une si belle moisson, et d'être obligés de l'abandonner sans espérance de secours !

Quoique l'île de Formose soit peu éloignée de la Chine, néanmoins les Chinois, suivant leur histoire, ne commencèrent d'en avoir connoissance que vers l'an 1430. L'eunuque *Ouan-san-pao*, revenant d'Occident, y fut jeté par la tempête : se trouvant dans une terre étrangère, dont le peuple lui sembloit aussi barbare que le pays lui paroissoit beau, il y fit quelque séjour pour en prendre des connoissances dont il pût informer son maître. Il en rapporta

quelques plantes médicinales dont on se sert encore à la Chine avec succès. En 1564, le chef d'escadre *Yu-ta-yeou*, croisant sur la mer orientale de la Chine, rencontra le corsaire *Lin-tao-kien*, qui s'étoit emparé des îles de *Pong-hou*, où il avoit laissé une partie de son monde. C'étoit un homme fier et ambitieux qui cherchoit à se faire un nom. Il attaqua brusquement Yu-ta-yeou, qui soutint le premier feu avec beaucoup de sang-froid, et qui après attaqua à son tour Lin-tao-kien. Le combat finit par la fuite du corsaire vers les îles de Pong-hou, où il vouloit rafraîchir ses troupes, et prendre ce qu'il y avoit laissé de soldats pour retourner vers l'ennemi. Mais Yu-ta-yeou le poursuivit de si près, qu'il lui ferma l'entrée du port de Pong-hou, et le força d'aller mouiller à Formose. Yu-ta-yeou l'y poursuivit; mais, n'ayant nulle connoissance de l'entrée de ce port, il se retira aux îles de Pong-hou, dont il se rendit maître, fit prisonniers les soldats qu'il y trouva, y mit bonne garnison, et retourna victorieux à la Chine, donner avis de ses découvertes. Quant à Lin-tao-kien, ne voyant dans Formose qu'une terre inculte, qui n'étoit habitée que par des barbares, indigne, dans l'état où elle étoit, de ses grandes vues, il fit égorger tous les insulaires qu'il trouva sous sa main, et, avec une inhumanité qui n'a point d'exemple, il se servit du sang de ces infortunés pour calfater ses vaisseaux, mettant aussitôt à la voile pour se retirer dans la province de Canton, où il est mort misérablement.

Sur la fin de l'année 1620, une escadre japonaise vint aborder à Formose. L'officier qui la commandoit trouva le pays, tout inculte qu'il étoit, assez propre à y établir une colonie, et s'en empara. Vers le même temps un vaisseau hollandois fut jeté par la tempête à Formose. Le pays parut beau aux Hollandois et avantageux pour leur commerce. Ils prétextèrent le besoin qu'ils avoient de

rafraîchissemens, et de choses nécessaires au radoub de leur vaisseau, pour s'arrêter; ils pénétrèrent dans les terres pour bien examiner le pays. Ils prièrent les Japonois, avec qui ils ne vouloient point se brouiller, de leur permettre de bâtir une maison sur le bord de l'île, à une des entrées du port. Les Japonois rejetèrent d'abord la proposition; mais les Hollandois insistèrent de telle sorte, en assurant qu'ils n'occuperoient de terrain que ce qu'en pouvoit renfermer *une peau de bœuf,* qu'enfin les Japonois y consentirent. Les Hollandois prirent donc une peau de bœuf qu'ils coupèrent en petites aiguillettes très-fines; ils les mirent bout à bout pour mesurer le terrain. Les Japonois furent d'abord un peu fâchés de cette supercherie; mais enfin, après quelques réflexions, la chose leur parut plaisante; ils s'adoucirent, et ils permirent aux Hollandois de faire de ce terrain ce qu'ils jugeroient à propos. Ceux-ci bâtirent un fort qui les rendit maîtres du port et du seul passage par où les gros vaisseaux pouvoient entrer. Les Japonois, soit que ce nouveau fort leur fît ombrage, soit qu'ils ne trouvassent plus leur compte dans l'île, se retirèrent bientôt chez eux, laissant les Hollandois seuls maîtres de Formose.

Alors la Chine étoit en feu par la guerre civile et par la guerre contre le prince tartare Kam-hi, qui s'en est emparé et y a fondé la dynastie actuellement régnante. Un homme appelé *Tching-tchi-long,* de petit marchand, devenu le plus riche négociant de la Chine, avoit armé à ses frais une petite flotte contre le Tartare. Il fut bientôt suivi d'une multitude innombrable de vaisseaux chinois, et il devint par-là le chef d'une des plus formidables flottes qu'on ait vues dans ces mers. Le Tartare lui offrit la dignité de roi s'il vouloit le reconnoître. Il la refusa; mais il ne jouit pas long-temps de sa bonne fortune. Son fils lui succéda; plus zélé encore pour sa patrie que n'étoit son

père, il tenta diverses entreprises; il assiégea plusieurs villes considérables, et tailla en pièces l'armée tartare venue à leur secours. Mais ces premiers succès durèrent peu; il fut enfin vaincu et chassé absolument de la Chine. Alors il tourna ses vues et son ambition vers Formose, dont il résolut de chasser les Hollandois, pour y établir un nouveau royaume. Il se saisit en passant des îles de *Pong-hou* sur les Hollandois; il y laissa cent de ses vaisseaux pour les garder, et entra dans le port de Formose avec neuf cents autres voiles, par une passe éloignée d'une lieue du fort, lequel n'étoit, dit-on, gardé que par onze Hollandois, quelques noirs et des insulaires du pays. Nonobstant cette inégalité de forces, les Hollandois résolurent de se défendre, et ils se défendirent en effet en braves gens. Le fils de Tching-tchi-long fit descendre une partie de son monde, afin d'attaquer le fort par mer et par terre. Le siége dura quatre mois entiers. Mais comme les Chinois n'avoient pas l'usage du canon, ils ne pouvoient répondre à celui des Hollandois; ainsi ils n'avoient d'espérance de les réduire que par la famine, ce qui demandoit beaucoup de temps, pendant lequel ils pouvoient recevoir du secours de leurs vaisseaux qui alloient commercer au Japon. Tching-tchi-long connut toute la difficulté de son entreprise; mais il se voyoit hors de la Chine, sans espérance de pouvoir jamais y rentrer sous les Tartares; si Formose lui étoit fermée, il n'avoit plus de ressources; c'est pourquoi il se détermina à faire un dernier effort contre les Hollandois. Ceux-ci avoient quatre vaisseaux dans le port : ils avoient mis à bord de chaque vaisseau un de leurs gens avec des Indiens : les sept autres Hollandois s'étoient renfermés dans la citadelle. Le capitaine chinois résolut de sacrifier quelques-uns de ses vaisseaux, sur lesquels il mit quantité de feux d'artifice, et, profitant d'un grand vent du nord-est, il les

poussa sur les vaisseaux hollandois. Il réussit au-delà de ses espérances; de quatre vaisseaux, trois furent brûlés. Aussitôt il fit sommer les Hollandois de se rendre, leur déclarant que s'ils persistoient à se défendre, il n'y auroit point de quartier pour eux. Les Hollandois acceptèrent : ils chargèrent le vaisseau qui leur restoit de tous leurs effets, remirent la place et se retirèrent. Le vainqueur, n'ayant plus personne qui s'opposât à ses desseins, distribua ses troupes dans la partie de Formose que possèdent aujourd'hui les Chinois. Il construisit une forteresse; il détermina les lieux où sont aujourd'hui les villes de *Tchu-lo-yen* et *Fong-Xan-hien;* il fonda la capitale de ses nouveaux états à l'endroit où est aujourd'hui *Tai-ouan-fou,* et mit son palais et sa cour au fort hollandois, auquel il donna le nom de *Ngan-ping-tching,* qu'il conserve encore maintenant. Formose commença à prendre une nouvelle forme : il y établit les mêmes lois, les mêmes coutumes et le même gouvernement qui règnent à la Chine : mais il ne jouit que peu de temps de sa nouvelle conquête.

Son fils *Tching-king-mai* lui succéda et se ligua avec le roi de Fou-kien contre l'empereur Kam-hi. Ayant fait armer ses vaisseaux, il alla s'aboucher avec son allié. Mais comme il vouloit être traité en prince souverain, et que le roi de Fou-kien prétendoit avoir le pas sur lui, il en fut tellement irrité, que sur-le-champ il lui déclara la guerre. On se battit de part et d'autre avec beaucoup d'ardeur et de courage; mais, les troupes de Tching-king-mai étant composées de vieux soldats, autant de combats qu'il donna furent autant de victoires. Le roi de Fou-kien fut enfin obligé de se faire raser et de s'abandonner à la discrétion des Tartares. Tching-king-mai retourna à Formose, où il mourut peu de temps après, laissant pour successeur son fils *Tching-ke-san,* dans un âge encore fort tendre, sous la conduite de deux officiers dévoués.

Mais *Yao*, qui fut donné pour tsong-tou ou gouverneur à la province de Fou-kien, après la révolte apaisée, homme adroit, poli et engageant, ne fut pas plus tôt en charge, qu'il fit publier jusques dans Formose une amnistie générale pour tous ceux qui se soumettroient à la domination tartare, avec promesse de leur procurer les mêmes charges, honneurs et prérogatives qu'ils possédoient sous leurs chefs particuliers. Cette déclaration eut tout l'effet qu'il pouvoit espérer. Ceux qui avoient suivi Tching-tching-long, avoient abandonné leur pays, leurs femmes et leurs enfans; éloignés dans une terre étrangère, inculte, et presque inhabitée, sans espérance d'en retirer sitôt aucun avantage considérable, ils étoient ravis de trouver une porte honnête pour retourner chez eux. Quelques-uns ne délibérèrent point, et quittèrent d'abord Tching-ke-san. Yao les reçut avec tant de politesse, et leur fit de si grands avantages, qu'ils furent suivis bientôt après de plusieurs autres. Le tsong-tou crut alors que la conjoncture étoit favorable pour s'emparer de Formose. Il fit partir une flotte considérable pour se saisir d'abord des îles de Pong-hou, où on trouva de la résistance. Les soldats, avec le secours du canon hollandois, se défendirent avec vigueur; mais il fallut céder au nombre et à la force. Pong-hou étant pris, le conseil du jeune prince jugea qu'il seroit difficile, dans la situation d'esprit où étoient les troupes, de conserver Formose, et, sans attendre qu'on vînt l'attaquer dans les formes, dépêcha un placet à l'empereur, au nom du jeune prince, par lequel il se soumettoit à sa majesté. Voici ce placet :

*Le roi d'*Yen-ping, *grand général d'armée,* Tching-ke-san, *présente ce placet à l'empereur.*

« Lorsque, abaissé aux pieds de votre majesté, je fais attention à la grandeur de la Chine, que depuis un temps

immémorial elle s'est toujours soutenue avec éclat, qu'un nombre infini de rois s'y sont succédés les uns aux autres, je ne puis m'empêcher d'avouer que c'est l'effet d'une providence spéciale du ciel qui a choisi votre illustre maison pour gouverner les neuf terres (le monde habitable); le ciel n'a fait ce changement que pour perfectionner les cinq vertus, comme cela paroît clairement par le bon ordre et l'heureux succès de tout ce que votre majesté a entrepris. Quand je pense avec humilité à mes ancêtres, je vois qu'ils ont eu un véritable attachement pour leurs souverains; qu'en cela ils ont tâché de reconnoître les bienfaits qu'ils avoient reçus de la dynastie précédente, dans un temps auquel ma maison n'en avoit reçu aucun de votre glorieuse dynastie. C'est cet attachement à son prince qui obligea mon aïeul de sortir de la Chine, et d'aller défricher les terres incultes de l'Orient. Mon père étoit un homme d'étude qui n'auroit pas osé s'exposer sur le bord d'un précipice : semblable aux rois des peuples barbares d'*Ye-lang*, il étoit tout occupé à gouverner et à instruire son peuple, se bornant à ce coin de terre au milieu de la mer, sans avoir d'autres vues.

» Jusqu'ici j'ai joui des bienfaits de mes ancêtres; moi, leur petit-fils, je ne cesse de leur en témoigner ma reconnoissance, en me rappelant continuellement à la mémoire les bienfaits qu'il ont reçus du ciel sans penser à m'agrandir sur la terre. Maintenant que je vois votre majesté semblable au ciel, qui par son étendue et son élévation couvre toutes choses, et à la terre qui par sa solidité les soutient, toujours portée à faire du bien, à arrêter les effets de sa justice, fondement sur lequel elle gouverne la Chine; maintenant que je vois votre majesté semblable au soleil levant, dont la lumière se répand dans un instant sur toute la terre, dès que cet astre commence à paroître sur l'horizon, et dissipe dans un moment les légers nuages

qui se rencontroient sur la surface de la terre, comment oserois-je penser à autre chose qu'à m'appliquer à ma perfection? C'est ce que moi, homme étranger, je regarde comme l'unique moyen de vivre content. Si je pensois à faire passer mes vaisseaux du côté de l'occident (de la Chine), j'avoue que je serois en faute; mais, hélas! de ce sang qui étoit venu en orient (Formose) qu'en reste-t-il? N'est-ce pas comme une faible rosée qui tombe d'elle-même de grand matin, et qui se dissipe dès que le soleil paroît? Comment donc oserois-je entreprendre quelque chose contre votre majesté? mon cœur lui est entièrement soumis; il le proteste à votre majesté dans ce placet, et elle en verra l'effet. Je connois aujourd'hui que je n'ai pas été dans la bonne voie, et à l'avenir j'oserai marcher librement dans le parterre de la charité à la suite du *ki-ling* (1). Je souhaite avec passion voir le ciel et la terre ne faire qu'un tout. Le pauvre peuple de cette île ne demande pas de pouvoir s'enivrer ni de se rassasier de viandes. S'il est traité avec douceur, il en sera plus porté à la soumission. La nature des poissons est d'aller dans les précipices; les eaux les plus profondes ne le sont pas trop pour eux, et ils peuvent jouir d'une longue vie au milieu des ondes de la mer. Pour serment de tout ce que je représente à votre majesté dans ce placet, que le soleil ne m'éclaire point, si ce ne sont là les sentimens de mon cœur. »

L'empereur répondit à ce placet que Tching-ke-san eût à sortir de Formose et à venir à Pékin. Mais le roi, qui craignoit d'aller à Pékin, représenta à l'empereur dans un autre placet, en envoyant les sceaux et ceux de ses

---

(1) Le *ki-ling* est un animal fabuleux et mystérieux de l'antiquité chinoise; il est né d'une vache; sa charité est si grande qu'il n'ose pas même fouler aux pieds le moindre brin d'herbe. Il ne paroît que lorsque l'empire est gouverné par un saint empereur.

principaux officiers, qu'étant né dans les contrées méridionales, et étant d'une santé fort foible, il appréhendoit les froids du nord; qu'ainsi il supplioit sa majesté de lui permettre de se retirer dans la province de Fou-kien, dont ses ancêtres étoient sortis. Ce dernier placet n'eut aucun effet; de sorte que ce malheureux prince, qui se voyoit presque abandonné, fut obligé de remettre Formose entre les mains des Tartares, et d'aller à Pékin, où il est encore vivant, avec la qualité de comte, dont il fut revêtu à son arrivée à la cour, en 1683. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE MAILLA

AU PÈRE ****.

A Pékin, le 5 juin 1717.

Mon révérend père, le zèle que vous avez pour la mission de la Chine m'engage à vous faire part d'un événement qui nous a tous consternés, et qui met la religion dans un danger extrême.

Sur la fin de l'année dernière, les mandarins des côtes maritimes représentèrent à l'empereur que plusieurs vaisseaux chinois transportoient quantité de riz hors de la Chine, et entretenoient d'étroites liaisons avec les Chinois qui demeurent à Batavia. Sur quoi l'empereur défendit, sous de grièves peines, qu'aucun vaisseau chinois n'allât dans les contrées qui sont au midi de la Chine. Un mandarin de la province de Canton a pris de là occasion de présenter une *requête* à l'empereur *contre les Européens* qui trafiquent à la Chine, et contre l'exercice de notre sainte religion. Voici la traduction de cette requête :

« Moi, votre sujet, j'ai visité exactement toutes les îles

de la mer. Il n'y a point de golfe ni de détroit que je n'aie examiné par moi-même. J'ai trouvé que la haute sagesse de votre majesté maintient dans une tranquillité parfaite les pays les plus reculés de l'empire. Mais quand je suis arrivé à Macao, j'ai été effrayé de voir dans le port plus de dix vaisseaux européens qui faisoient voile vers Canton pour leur commerce; je prévis aussitôt tout ce qu'on en devoit craindre, et j'eus la pensée de présenter une requête à votre majesté pour l'informer du génie dur et féroce de ces peuples, ayant appris surtout qu'elle a prescrit par un édit qu'on fût très-attentif aux royaumes des étrangers, et qu'il fût fait très-expresses défenses à tous les vaisseaux chinois de naviguer vers la mer du midi.

» Notre auguste empereur ne s'est pas contenté de consulter sur cette affaire les neuf suprêmes tribunaux de l'empire, il a daigné écouter encore les avis de personnes d'un rang beaucoup inférieur. Si sa sagesse n'étoit pas fort supérieure à celle de nos anciens empereurs *Yao* et *Xun*, ces modèles des princes qui veulent gouverner sagement, jouirions-nous d'une paix si profonde? Qui seroit assez hardi pour entretenir l'empereur de ce qui se passe dans les royaumes étrangers, s'il ne s'en étoit pas instruit par lui-même? Pour moi, dès ma plus tendre jeunesse, j'ai été engagé dans le commerce, et j'ai traversé plusieurs mers; j'ai voyagé au Japon, au royaume de Siam, à la Cochinchine, au Tunquin, etc.; je connois les mœurs de ces peuples, leurs coutumes et la politique de leur gouvernement, et c'est ce qui me donne la hardiesse d'en parler à mon grand empereur. Ces royaumes n'oseroient jamais porter leurs vues ambitieuses sur les terres des autres princes. Ainsi l'édit de votre majesté ne regarde que les ports de Batavia et de Manille qui appartiennent aux Européens, qui y vinrent d'abord simplement pour commercer, et qui, sous le prétexte du commerce, subjugué-

rent tout le pays. Ces Européens sont les plus méchans et les plus intraitables de tous les hommes ; semblables à des tigres et à des loups féroces, ils jettent la consternation et l'effroi dans tous les vaisseaux, et il n'y en a aucun qui puisse tenir contre leurs efforts. S'ils abordent à quelque terre, ils examinent d'abord par quel moyen ils pourront s'en rendre les maîtres : les vaisseaux qu'ils montent sont à l'épreuve des vents les plus furieux et des plus fortes tempêtes ; chacun de ces vaisseaux est au moins de cent grosses pièces de canon ; rien ne peut leur résister. Nous l'éprouvâmes l'année dernière dans le port d'*Émoui*, où le bâtiment d'un marchand chinois fut pris, sous le prétexte d'un refus de livrer de la marchandise payée : quelle frayeur ne causa pas cette entreprise d'un seul de ces vaisseaux ! et que ne doit-on pas appréhender de plus de dix de ces mêmes vaisseaux qui ont abordé cette année à Canton ! Il ne sera plus temps de remédier au mal, si on ne l'arrête dans sa source. C'est pourquoi j'espère que votre majesté donnera ordre aux mandarins des provinces d'obliger les capitaines de ces vaisseaux d'en tirer tout le canon, et de n'entrer dans le port que désarmés ; ou bien de les tenir renfermés dans une forteresse tout le temps qu'ils seront à faire leur commerce ; ou du moins de ne leur pas permettre de venir en si grand nombre à la fois, mais les uns après les autres, jusqu'à ce qu'ils se soient entièrement défaits de leurs manières féroces et barbares. Ce sera le moyen de nous maintenir dans cette paix dont nous jouissons.

» Il y a un autre article qui concerne la religion chrétienne. Cette religion a été apportée d'Europe à Manille. Sous la dynastie précédente des *Ming*, ceux de Manille faisoient commerce avec le Japon. Les Européens se servirent de leur religion pour changer le cœur des Japonois ; ils en gagnèrent un grand nombre, ils attaquèrent ensuite

le royaume au dedans et au dehors, et il ne s'en fallut presque rien qu'ils ne s'en rendissent tout-à-fait les maîtres; mais, ayant été vigoureusement repoussés, ils se retirèrent vers les royaumes d'occident. Ils ont encore des vues sur le Japon, et ils ne désespèrent pas d'en faire la conquête. Rien, ce me semble, ne les autorise à bâtir des églises dans toutes les provinces de l'empire; ils répandent de grandes sommes d'argent; ils rassemblent à certains jours une infinité de gens de la lie du peuple pour faire leurs cérémonies; ils examinent nos lois et nos coutumes; ils dressent des cartes de nos montagnes et de nos fleuves; s'efforcent de gagner le peuple: je ne vois pas quel est leur dessein, ce n'est pas à moi de le pénétrer; je sais pourtant que cette religion a été apportée d'Europe à Manille, que Manille a été subjuguée par les Européens, que les Européens sont naturellement si barbares, que, sous le prétexte de la religion, ils ont songé à s'emparer du Japon; qu'ils se sont effectivement emparés de Manille; qu'ils ont bâti plusieurs églises à Canton et ailleurs, et qu'ils ont gagné une infinité de personnes. Mais je me repose entièrement sur la sagesse des augustes tribunaux de l'empire, et je m'assure qu'ils ne permettront pas à ces viles plantes de croître et de se fortifier. Le péril est grand; les plus petits ruisseaux deviennent de grands fleuves; si l'on n'arrache les branches des arbres quand elles sont encore tendres, on ne peut les couper dans la suite qu'avec la cognée. Si la sagesse avec laquelle notre grand empereur gouverne paisiblement l'empire ne devoit pas s'étendre à une centaine de siècles, je n'aurois jamais eu la hardiesse d'exposer toutes ces choses dans ma requête. Je finis en suppliant très-humblement votre majesté de déclarer ses intentions, et de les faire connoître dans les provinces. »

Telle étoit la requête du mandarin *Tchin-mao*. L'em-

pereur, l'ayant examinée, la renvoya aux tribunaux pour lui en faire le rapport. Nous en eûmes connoissance, mais, nous reposant d'un côté sur les bontés dont l'empereur nous honore, et de l'autre sur les faussetés manifestes des accusations, nous ne crûmes pas en devoir faire beaucoup de cas. Cependant nous apprîmes qu'il s'étoit tenu une assemblée générale des chefs de tous les tribunaux, où notre sainte religion avoit été condamnée.

Vous pouvez juger des sentimens de nos cœurs à cette nouvelle, par l'effet qu'elle ne manquera pas de produire sur le vôtre. Nous songeâmes aussitôt à présenter un placet à l'empereur pour notre justification. La difficulté étoit de le lui faire passer : personne n'osoit s'en charger. Nous vîmes le premier ministre et le neuvième fils de l'empereur, qui sont pleins de bonté pour les Européens. Ils nous dirent qu'ils verroient nos juges, et n'épargneroient rien pour les engager à changer leur sentence. Ils se donnèrent en effet l'un et l'autre de grands mouvemens ; leurs sollicitations firent différer la présentation de la sentence à sa majesté, ce qui nous donna le temps de faire agir auprès de nos juges. Mais le succès répondit bien peu à nos espérances. Dans une seconde assemblée que les neuf tribunaux tinrent sur cette affaire, ils portèrent la *sentence* suivante :

« Les missionnaires européens ont rendu un grand service à cet empire, en réformant le tribunal des mathématiques, et en prenant le soin de faire faire des machines de guerre : c'est pour cette raison qu'on leur a permis de demeurer en chaque province, et d'y faire en particulier les exercices de leur religion. Mais en même temps on a fait défense à tous les Chinois de les aider à bâtir des églises et d'embrasser leur loi. Comme il s'est écoulé bien du temps depuis cette défense, il y a sans doute des gens qui en font peu de cas. Vu la requête du mandarin Tchin-

mao, nous déclarons que ceux qui ont embrassé cette loi depuis la susdite défense obtiendront le pardon de leur faute, pourvu qu'ils s'en repentent; que si au contraire ils persévèrent dans leur aveuglement, ils seront traités avec la même rigueur que ceux qui vendent du riz vers la mer du midi; de plus, que les pères, les frères, les parens, les voisins, qui manqueront à dénoncer leurs enfans, leurs frères et leurs voisins, seront punis de cent coups de bâton, et bannis à trois cents lieues; enfin, que les mandarins peu exacts à en faire la recherche seront privés de leur mandarinat. Pour ce qui est des Européens, nous permettons à ceux qui ont reçu une *patente*, et qui sont au nombre de 47, de demeurer chacun dans son église, et d'y faire en particulier l'exercice de sa religion. Mais pour ceux qui n'ont pas de patente, nous ordonnons aux mandarins d'armes et de lettres d'en faire d'exactes perquisitions, et de les renvoyer à Macao, avec ordre de retourner dans leur pays, etc. »

Aussitôt que nous eûmes copie de cette nouvelle sentence, nous recourûmes au premier ministre, et adressâmes un nouveau *placet à l'empereur*, dans lequel nous lui rappelons une autre sentence de sa même majesté, dans laquelle elle disoit :

« Les Européens qui sont dans toutes les provinces de notre empire n'y causent aucun trouble : d'ailleurs, la religion qu'ils professent n'est point fausse, elle ne souffre aucune hérésie, elle n'excite point de querelles : on permet bien aux Chinois d'aller dans les temples des Lamas, des Hoxam, des Tao-Tsée et des autres idoles ; et l'on défend la loi des Européens, qui n'a rien de contraire aux bonnes mœurs et aux lois de l'empire : cela ne nous paroît pas raisonnable. C'est pourquoi nous voulons qu'on leur permette de bâtir des églises comme auparavant, et qu'on cesse d'inquiéter ceux qui, faisant profession

de la religion chrétienne, fréquentent ces églises, etc. »

Le premier ministre, qui connoissoit le placet que nous avions présenté à l'empereur, s'en servit avantageusement auprès de nos juges. Il leur représenta que sa majesté ne laisseroit jamais passer leur sentence, ce qui les couvriroit de confusion. Cette considération engagea les tribunaux à s'assembler une troisième fois. Ils portèrent le résultat de leurs délibérations au tribunal du dedans du palais. Voici cette autre *sentence* telle qu'elle a été confirmée par l'empereur, et envoyée dans toutes les provinces :

« Nous, après avoir examiné la susdite requête, c'est ainsi que nous prononçons :

» Pour ce qui est du premier article, les premiers mandarins n'ont été élevés à une si haute dignité que pour humilier et réprimer les méchans. C'est à eux de prendre les précautions qu'ils jugeront nécessaires; c'est à eux de déterminer le nombre des vaisseaux européens qui doivent commercer avec nous; en quels lieux ils doivent mouiller; de quelle sorte on doit leur permettre de faire le commerce; s'il est à propos et de quelle manière il convient de leur donner entrée dans nos ports; s'il est nécessaire d'élever quelque forteresse; s'il faut laisser aborder les vaisseaux tous ensemble ou l'un après l'autre.

» A l'égard de la religion chrétienne, après avoir consulté les archives des tribunaux, on y a trouvé que l'année huitième de *Cam-hi* les tribunaux portèrent la sentence suivante, qui fut approuvée par l'empereur :

« Quoiqu'il n'y ait que Ferdinand Verbiest et ses compagnons auxquels il soit permis de demeurer comme auparavant dans les provinces, la religion chrétienne s'étend peut-être dans lesdites provinces; on y bâtit de nouvelles églises, et il s'y trouve de nouveaux disciples qui embrassent cette loi. C'est pourquoi il est à propos

de la défendre sévèrement. Qu'on observe exactement cet édit. »

» De plus, l'année quarante-cinquième de Cam-hi, il y eut un autre édit de l'empereur, qui est ainsi exprimé : « Qu'on donne aux Européens qui ne doivent point retourner en Europe une patente impériale, dans laquelle on lise leur pays, leur âge, leur ordre religieux, le temps de leur séjour à la Chine, et leur promesse de ne plus retourner en Europe. Que les Européens viennent à la cour, et qu'ils paroissent devant l'empereur pour recevoir la susdite patente écrite en caractères tartares et chinois, et scellée du sceau. Que cette patente leur serve de témoignage; qu'on observe exactement cet édit, et qu'on le conserve dans les archives. »

» Mais, après tant de temps écoulé, il se peut bien faire qu'il se soit glissé quelque chose de mauvais; c'est pourquoi, que la défense soit faite et publiée dans le ressort des huit étendards, dans la province de *Pe-tcheli* et dans les autres provinces, à *Leao-tong* et dans les autres lieux. Nous, vos sujets, nous n'osons rien décider absolument; c'est pourquoi nous attendons avec un profond respect les ordres de votre majesté. »

Ordre de l'empereur : *qu'il soit fait ainsi qu'il est décidé.*

Le premier ministre, nous ayant fait connoître cette décision de l'empereur, nous conseilla de lui présenter une seconde fois notre placet; ce que nous eûmes le bonheur de pouvoir exécuter dans l'*audience* dont nous allons tracer fidèlement le compte ci-après :

« Le 24 mai 1717, dans l'année cinquante-sixième de *Cam-hi*, le quatorzième jour de la quatrième lune. Comme nous apprimes hier que les neuf tribunaux avoient porté une sentence touchant l'affaire de notre sainte reli-

gion, et qu'elle avoit été présentée à l'empereur, nous nous rendîmes à *Tchang-tchun-yven*, ayant en main le placet que nous avions présenté à sa majesté la lune précédente, les pères Suarez, Parennin et Moran parurent en présence de sa majesté, le placet à la main. Dès que l'empereur les aperçut, il demanda de quoi il s'agissoit. « Il s'agit d'un placet, répondirent les pères, que votre majesté a eu la bonté de lire, et qu'elle a ordonné de garder jusqu'à ce que les tribunaux lui eussent fait le rapport de cette affaire. Maintenant nous apprenons que les tribunaux ont porté une sentence très-rigoureuse qui proscrit la religion chrétienne. — Non, répondit l'empereur, la sentence n'est pas rigoureuse, et la religion chrétienne n'est pas proscrite. On défend seulement de prêcher aux Européens qui n'ont pas reçu la patente. Cette défense ne regarde point ceux qui ont la patente. — Cette distinction que fait votre majesté, dirent les pères, n'est pas exprimée clairement dans la sentence. — Elle y est clairement, répondit l'empereur; j'ai lu attentivement la sentence: que si vous prétendez qu'il soit permis de prêcher votre loi à ceux qui n'ont point la patente, c'est ce qui n'est pas possible. — Mais, dirent les pères, on cite au commencement de la sentence l'édit de la huitième année de *Cam-hi*. — Il est vrai, répondit l'empereur; mais cela veut dire qu'il est défendu, selon cet édit, de prêcher à ceux qui n'ont pas la patente. » Les pères firent de nouvelles instances: « Nous craignons, dirent-ils, que les mandarins des provinces ne nous traitent tous de la même manière, et qu'ils ne permettent pas de prêcher notre sainte loi, même à ceux qui ont la patente. Si cela arrive, dit l'empereur, ceux qui ont la patente n'ont qu'à la montrer; on y verra la permission qu'ils ont de prêcher votre loi. Ils peuvent la prêcher; c'est aux Chinois de l'écouter s'ils veulent. Pour ce qui est de ceux qui n'ont pas la patente, qu'ils viennent

ici, je la leur donnerai. » L'empereur se mit à sourire en disant ces dernières paroles; puis il ajouta : Au reste, on ne permet de prêcher à ceux qui ont la patente que pour un temps; on verra dans la suite quelle résolution il faut prendre à leur égard. — Mais, dirent les pères, si on inquiète aussi ceux qui ont la patente, nous aurons recours à votre majesté. — Ayez soin de m'en donner avis dit l'empereur. — Il y a une chose, ajoutèrent les pères, qui nous fait une peine infinie, c'est que les tribunaux nous traitent de rebelles. — Ne vous en inquiétez point, répondit l'empereur, c'est une formule ordinaire dont se servent les tribunaux. — Aussitôt que cet édit sera publié, dirent les pères, on fera des recherches des missionnaires et des chrétiens; il excitera des troubles, etc. » Les pères vouloient poursuivre; mais les mandarins et les officiers de la chambre qui étoient présens leur fermèrent la bouche en leur disant : « Que vous reste-t-il davantage à faire, que de rendre de très-humbles grâces à sa majesté, qui dit que votre loi n'est pas défendue? » Les pères s'inclinèrent jusqu'à terre, et se retirèrent accablés de tristesse.

Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) ÉCRITE DE PÉKIN.

Le 2 novembre 1717.

La petite boîte que je vous envoie renferme une curiosité de ce pays; c'est un *musc*, avec la partie de l'animal dans lequel on le trouve. Quelques auteurs prétendent qu'il se forme au nombril; ils se trompent : c'est dans sa vessie. Cet animal est une espèce de chevreuil, que les Chinois appellent *hiang-tchang-tse*, c'est-à-dire *chevreuil odoriférant*. On le trouve dans les montagnes qui sont à

l'occident de Pékin, où nous avons une chrétienté et une petite église. Pendant que j'étois occupé aux exercices de ma mission, de pauvres gens allèrent à la chasse, dans l'espérance que j'achèterois leur gibier pour le porter à Pékin : ils tuèrent deux de ces animaux, un mâle et une femelle, qu'ils me présentèrent encore chauds et sanglans. Avant de convenir du prix, ils me demandèrent si je voulois prendre aussi le musc, et ils me firent cette question, parce qu'il y en a qui se contentent de la chair de l'animal, laissant le musc aux chasseurs, qui le vendent à ceux qui en font commerce. Comme c'étoit principalement le musc que je souhaitois, je leur répondis que j'achèterois l'animal entier. Ils prirent aussitôt le mâle, ils lui coupèrent la vessie, et, de peur que le musc ne s'évaporât, ils la lièrent en haut avec une ficelle. Quand on veut la conserver par curiosité, on la fait sécher comme on a fait sécher celle que je vous envoie. L'animal et son musc ne me coûtèrent qu'un écu. Le musc se forme dans l'intérieur de la vessie, et s'y attache autour comme une espèce de sel. Il s'y en forme de deux sortes : celui qui est en grain est le plus précieux; l'autre, qui est moins estimé, est fort menu et fort délié. La femelle ne porte point de musc, ou du moins ce qu'elle porte, et qui en a quelque apparence, n'a nulle odeur.

La chair des serpens est, à ce qu'on me dit, la nourriture la plus ordinaire de cet animal. Bien que ces serpens soient d'une grandeur énorme, le chevreuil n'a nulle peine à les tuer, parce que dès qu'un serpent est à une certaine distance du chevreuil, il est tout à coup arrêté par l'odeur du musc; ses sens s'affaiblissent, et il ne peut plus se mouvoir. Cela est si constant, que les paysans qui vont chercher du bois ou faire du charbon sur les montagnes, n'ont point de meilleur secret, pour se garantir de leur morsure, que de porter sur eux quelques grains de

musc, et alors ils peuvent dormir tranquillement après leur dîner : si quelque serpent s'approche d'eux, il est tout à coup assoupi par l'odeur du musc, et il ne va pas plus loin. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE D'ENTRECOLLES

A MADAME ***.

A Pékin, le 19 octobre 1720.

MADAME, j'ignore et votre nom et le rang que vous tenez en Europe; je n'ai l'honneur de vous connoître que sous le titre de *mère spirituelle* d'une foule d'enfans abandonnés, régénérés chaque année dans les eaux du baptême par les catéchistes que vos libéralités entretiennent à ce dessein. Permettez-moi de vous témoigner notre reconnoissance en vous faisant passer la traduction de quelques édits chinois rendus dans l'intérêt de l'humanité, accablée ici de plus de misère que partout ailleurs, malgré les plus sages lois. J'ajouterai au texte de ces édits quelques remarques qui en faciliteront l'intelligence, et qui vous aideront à connoître mieux le génie, les mœurs et les coutumes des Chinois.

ÉDIT *portant défense de noyer les petits enfans.*

« QUAND on jette sans pitié dans les flots un fruit tendre qu'on vient de produire, peut-on dire qu'on lui a donné et qu'il a reçu la vie, puisqu'il la perd aussitôt qu'il commence d'en jouir ? La pauvreté des parens est la cause de ce désordre; ils ont de la peine à se nourrir eux-mêmes; encore moins peuvent-ils payer des nourrices, et fournir aux autres dépenses nécessaires pour l'entretien

de leurs enfans; c'est ce qui les désespère, et, ne pouvant se résoudre à laisser mourir deux personnes pour en faire vivre une seule, il arrive qu'une mère, afin de conserver la vie à son mari, consent à l'ôter à son enfant. Cependant il ne laisse pas d'en coûter à leur tendresse naturelle; mais enfin ils se déterminent à ce parti, et ils croient pouvoir disposer de la vie de leurs enfans, afin de prolonger la leur. S'ils alloient exposer leurs enfans dans un lieu écarté, l'enfant jetteroit des cris, et leurs entrailles en seroient émues: que font-ils donc? Ils jettent ce fils infortuné dans le courant d'une rivière, afin de le perdre de vue d'abord, et de lui ôter en un instant toute espérance de vie. Vous me donnez le nom de père du peuple : quoique je ne doive pas avoir pour ces enfans la tendresse des parens qui les ont engendrés, cependant je ne puis m'empêcher d'élever ma voix pour vous dire, avec un vif sentiment de douleur, que je défends absolument de semblables homicides. Le tigre, dit un de nos livres, tout tigre qu'il est, ne déchire pas ses petits; il a pour eux un cœur tendre, il en prend un soin continuel. Quelque pauvres que vous soyez, est-il possible que vous deveniez les meurtriers de vos propres enfans? C'est avoir moins de naturel que les tigres les plus féroces (1). »

(1) Les Chinois multiplient beaucoup : un père vit sans honneur s'il ne marie tous ses enfans ; un fils manque aux premiers devoirs de fils s'il ne laisse pas une postérité qui perpétue sa famille; ce sont autant de causes de pauvreté. Le mariage et la paternité sont tellement dans les mœurs chinoises, qu'on voit des Chinois pauvres aller demander de petites filles dans les hôpitaux, afin de les élever et de les donner pour épouses à leurs fils. Par-là ils épargnent l'argent qu'il leur eût fallu pour leur acheter une femme ; et on voit des Chinois riches qui n'ont pas d'enfans, feindre que leurs femmes sont enceintes, et aller de nuit aux hôpitaux chercher des enfans qu'ils font passer pour leurs fils.

ÉDIT *qui destine un lieu aux sépultures de charité* (1).

« LES pauvres n'ont pas, comme les autres, des lieux destinés à leur sépulture; c'est pourquoi on voit hors des portes de la ville des cercueils exposés qui n'attendent que des mains charitables pour les mettre en terre. Il en est de même des étrangers que le commerce attire dans des contrées éloignées de leur terre natale, et qui y meurent inconnus; leur cercueil est sans sépulture, et il se passe quelquefois bien des années sans qu'aucun de leurs parens vienne les reconnoître. C'est principalement lorsqu'il règne des maladies populaires que les chemins se trouvent couverts de cadavres capables d'empester l'air fort au loin. Alors un mandarin qui est le pasteur du peuple, pour peu qu'il ait d'entrailles, peut-il n'être pas ému jusqu'au fond de l'âme? Il faut donc acheter un terrain vaste et élevé qui serve à la sépulture des pauvres et des étrangers, et on l'appellera le *cimetière de piété*. On permettra d'y enterrer les pauvres qui n'ont pas de quoi avoir un sépulcre, et les étrangers pour qui personne ne s'intéresse.

» Quant aux cercueils des étrangers qui portent une étiquette où sont marqués leur nom, leur pays et leur famille, si on les trouve en des lieux écartés, les chefs de quartier en avertiront le mandarin. S'ils ont été mis en

(1) Les sépultures des riches chinois sont hors des villes sur des hauteurs; on y plante des pins et des cyprès; ils sont d'une construction assez jolie; on n'enterre point plusieurs personnes, même les parens, dans une même fosse. Ils gardent chez eux leur cercueil qui est tout prêt à les recevoir à leur mort, et le considèrent avec complaisance. Ces cercueils sont fort épais; il faut jusqu'à huit personnes pour les porter vides. On en voit de ciselés et tout couverts de vernis et de dorures; aussi résistent-ils longtemps à l'air et à la pluie; souvent on engage et l'on vend même le fils pour acheter un cercueil au père.

dépôt dans quelque pagode, ce sera aux bonzes d'en donner avis; et, quand le mandarin aura permis de les enterrer, on écrira ce que contenoit l'ancienne étiquette sur une petite planche qu'on élèvera près du tombeau, afin d'instruire plus aisément ceux de la famille du défunt qui pourroient venir dans la suite faire des informations de leur parent (1).

» Dans les années de contagion, les pauvres sauront par ce moyen en quel endroit ils doivent enterrer leurs parens décédés. A l'égard des étrangers que tout le monde abandonne, le mandarin n'aura pas de peine à trouver des gens charitables qui donneront par aumône un cercueil, ou bien il obligera les chefs de quartier à ramasser de quoi fournir à cette dépense, ou enfin il commandera aux bonzes d'enterrer ces cadavres abandonnés. On aura grand soin de marquer sur une petite planche l'année que cet étranger est mort, quelle étoit sa figure, et de quelle manière il étoit vêtu. On ordonne que chaque chef de quartier, de même que le bonze qui préside à la pagode, fassent tous les mois un registre de ceux qu'ils auront inhumés, et qu'ils viennent le montrer au mandarin.

» Si l'on trouvoit des cadavres ou des ossemens de morts qui n'auroient pas été enterrés, ou qui l'auroient été si mal que des chiens ou d'autres animaux les auroient découverts, on s'informera de quelle manière cet accident est arrivé, et l'on punira la négligence de ceux qui ont été chargés de l'inhumation. Les devoirs de piété

(1) On vient quelquefois de fort loin examiner à la couleur des ossemens si un étranger a fini sa vie par une mort naturelle ou par une mort violente; c'est le mandarin qui préside à l'ouverture du cercueil.

envers les morts ne sont point sans récompense, l'expérience le prouve assez. On compte sur l'inclination qui portera surtout les gens de qualité à cette bonne œuvre. L'on espère qu'ils veilleront à ce qu'on ne trouve plus de sépulcres à demi découverts, et qu'ils obligeront les bonzes à recueillir ce qu'il y auroit d'ossemens inhumés, pour les brûler et en conserver les cendres. Plus ils en recueilleront, plus ils amasseront de mérites (1).

» Cependant il faut prendre garde de ne pas confondre les ossemens des hommes avec les ossemens de bœufs et d'autres animaux qui sont épars çà et là dans les campagnes. Je dis cela parce qu'on pourroit proposer une récompense à ceux qui apporteroient une charge d'ossemens, comme il s'en trouve en quantité dans les lieux de grand abord, et où il meurt beaucoup de gens inconnus. Mais non, je fais réflexion que le désir du gain porteroit des âmes sordides à déterrer les morts, à voler leurs ossemens, et à y mêler ceux des animaux afin d'augmenter la charge; et, bien loin de rendre par-là aux défunts un devoir de piété, on seroit cause, sans le vouloir, que leurs âmes pousseroient des cris lamentables (2). Il suffit que le mandarin ordonne aux bonzes de recueillir les ossemens des hommes, et de les séparer de ceux des animaux : il ne faut point établir de récompense pour cette bonne œuvre; c'en est une assez grande que d'avoir la réputation d'homme charitable, et elle doit suffire. »

(1) Il seroit monstrueux ici de voir des ossemens de morts entassés les uns sur les autres comme on le voit en Europe, et ce seroit une cruauté inouïe de tirer le cœur et les entrailles d'un corps pour les enterrer séparément. Le crime d'ouvrir un sépulcre pour dépouiller les morts est puni très-sévèrement à la Chine.

(2) On conte à la Chine cent histoires de morts qui ont apparu aux vivans, et on y craint les esprits encore plus que quelques-uns ne font en Europe.

ÉDIT *sur ce que doivent faire les mandarins pour exciter les laboureurs au travail* (1).

« IL y a des choses qu'on néglige, parce qu'elles sont communes; cependant elles sont si nécessaires, que le père du peuple y doit apporter ses principaux soins. Telle est l'application du mandarin à animer les laboureurs au travail. Ainsi, quand le temps est venu de labourer et d'ensemencer les terres, le mandarin sort de la ville et va visiter les campagnes. Quand il trouve des terres bien cultivées, il honore de quelque distinction le laboureur vigilant. Au contraire, il couvre de confusion le laboureur indolent dont les terres sont négligées ou en friche. Quand on a su profiter de la saison des semences, le temps de la récolte amène la joie et l'abondance; le peuple éprouve alors que ceux qui le gouvernent sont attentifs aux besoins de l'état; c'est ce qui le soutient dans un rude travail. Un ancien a bien dit : « Visitez les campagnes au printemps; aidez ceux qui ne sont pas en état de les cultiver : c'est là une manière excellente d'animer les gens au travail. » Suivant cette maxime, un mandarin qui est le pasteur du peuple, voyant qu'un laboureur n'a pas de quoi avoir un

(1) Tous les ans, au printemps, l'empereur va solennellement labourer quelques sillons, pour animer les laboureurs par son exemple. Les mandarins de chaque ville en usent de même. Quand il vient quelques députés des vice-rois, l'empereur ne manque jamais de leur demander en quel état ils ont vu les campagnes. Une pluie tombée à propos est un sujet de rendre visite au mandarin, et de le complimenter. Malheureusement le laboureur chinois doit souvent une partie de sa récolte à l'usurier qui lui a avancé du riz. Dernièrement le mandarin d'une province, s'étant déguisé pour visiter les campagnes sans être connu, trouva une de ces victimes de l'usure qui poussoit sa charrue traînée par ses deux enfans. Il apprit que son créancier l'avoit réduit à cette extrémité, en lui faisant vendre ses bœufs pour le payer.

bœuf pour cultiver son champ, et manque de grain pour l'ensemencer, lui avance l'argent nécessaire, et lui fournit des grains ; puis en automne, quand la récolte est faite, il se contente de reprendre ce qu'il a avancé, sans exiger aucun intérêt. Cette conduite lui attire les plus grands éloges. On l'appelle avec complaisance le père du peuple ; on goûte le plaisir d'avoir un magistrat charitable; le laboureur n'épargne point sa peine ; les campagnes deviennent un spectacle agréable aux yeux; dans les hameaux, femmes et enfans, tout est dans la joie et l'abondance ; partout on comble le mandarin de bénédictions. »

ÉDIT *sur la compassion qu'on doit avoir des pauvres.*

« Le gouvernement de notre ancien roi *Ouen-ouam* étoit rempli de piété. Il employoit son autorité à soulager les pauvres vieillards qui se trouvoient sans enfans et sans secours. Peut-on imaginer un règne plus heureux que celui où le prince maintient l'état dans une tranquillité parfaite, et donne des marques de sa tendresse paternelle à ceux de ses sujets qui sont sans appui ? Tels sont les pauvres qui, dans un âge avancé, se trouvent sans enfans, ou les enfans qui ont perdu leurs parens dans un âge encore tendre. Les uns et les autres sont accablés de misère, et n'ont nulle ressource. C'est ce qui touche vivement le cœur d'un bon prince. Maintenant chaque ville a des hôpitaux établis pour l'entretien des pauvres. Il faut l'avouer, les bienfaits de l'empereur sont infinis ; et à qui ne s'étendent-ils pas ? Si cependant ces hôpitaux tombent en ruine, sans qu'on songe à les réparer, que deviendra le bienfait de l'empereur ? Les pauvres se répandront de toutes parts, ou rempliront de vieux temples ruinés. Ce désordre vient de ce qu'on ne veille pas assez et au nombre des pauvres, et à la dépense qu'on doit faire pour les entretenir. Le mandarin se repose de ce soin-là sur des offi-

ciers subalternes, qui appliquent secrètement à leur profit une bonne partie des libéralités de l'empereur, tandis que les pauvres meurent de faim et de misère. N'est-ce pas là agir contre les intentions du monarque, dont le cœur est bienfaisant et miséricordieux? Le mandarin, qui est pasteur du peuple, doit donc examiner soigneusement ce qu'il doit et peut fournir à l'hôpital, soit en argent, soit en vivres, soit en toile et en coton pour les habits fourrés. Le nombre des pauvres doit être fixé : au commencement de chaque mois, le mandarin examinera en pleine audience le registre de la dépense et des pauvres qui sont entretenus. C'est environ le dixième mois de l'année que se fera la distribution du coton et des étoffes pour les habits d'hiver. Cela doit se marquer avec exactitude, et se distribuer avec fidélité. Cette charité ne regardera que ceux qui sont véritablement pauvres, malades, fort vieux ou fort jeunes, et réduits à une telle misère qu'ils ne puissent pas se soulager eux-mêmes. Quand quelqu'un viendra à mourir, on en donnera avis au mandarin, afin qu'il le remplace aussitôt. De cette sorte on ne verra plus de pauvres errans et vagabonds; ils auront une demeure fixe, où ils seront entretenus aux frais du public. Le mandarin visitera de temps en temps le bâtiment, pour voir s'il a besoin de réparation. Ainsi les grands bienfaits de l'empereur se répanderont de toutes parts, et sa charité attirera sur sa personne et sur l'état, des biens dont la source est intarissable. (1) »

---

(1) Il faut que la misère d'un Chinois soit extrême pour l'obliger à vivre dans l'hôpital; il aime quelquefois mieux mourir de faim, surtout s'il a été autrefois à son aise : aussi en voit-on mourir un grand nombre. Cependant les pauvres obligent souvent leurs parens malades à se retirer dans les hôpitaux. On auroit peine à croire jusqu'où va la misère parmi le peuple; il y en a

ÉDIT *sur les soins à donner aux chemins et aux voyageurs.*

« LES grands chemins ont besoin d'être souvent réparés, et ce soin doit s'étendre aux montagnes et aux lieux les plus écartés des villes. En aplanissant les chemins, on donnera une issue aux eaux afin qu'elles s'écoulent. Quoi de plus incommode à un voyageur que de trouver au milieu d'un grand chemin des abîmes et des précipices! Dans les contrées où il y a de larges et de profondes rivières, il est à propos que le mandarin y entretienne une barque de passage; ce qu'il en coûte pour les gages d'un batelier est peu de chose, et le secours qu'on en retirera est considérable. Dans les endroits où les ruisseaux et de petites rivières coupent les chemins, on construira des ponts de bois (1). Le mandarin contribuera le premier à cette dépense, et il engagera d'autres personnes à y concourir. Dans les routes où il se trouve peu de bourgades, on élèvera de distance en distance des loges où les voyageurs puissent se reposer et se délasser de leurs fatigues (2). Quant aux grands chemins, qui ne sont point

---

qui passent deux ou trois jours sans prendre autre chose que du thé. Les habitans de certaines contrées peu fertiles n'ont pas plus tôt ensemencé leurs terres, qu'ils vont ailleurs pour vivre d'aumônes durant l'hiver.

(1) Les Chinois riches construisent volontiers ces sortes de ponts en faveur du public : on en voit beaucoup qui sont en pierre.

(2) On rencontre souvent de ces sortes de reposoirs, qui sont assez propres, et fort commodes dans les chaleurs. Un mandarin hors de charge, de retour en son pays, cherche à s'y rendre recommandable par ces sortes d'ouvrages. On y trouve aussi des temples et des pagodes où l'on peut se retirer pendant le jour, mais où il ne seroit pas sûr de rester la nuit. En été, des personnes charitables ont des gens à gages qui donnent gratuitement

au milieu des terres labourables, on doit planter de chaque côté des saules ou des pins qui forment de grandes allées. En été, le voyageur sera à couvert des ardeurs du soleil, et en hiver ces arbres fourniront du bois pour le chauffage. L'exécution de ce projet regarde les habitans des bourgades circonvoisines. S'ils refusent d'entrer dans cette dépense, le mandarin prendra ce soin-là lui-même, et alors les arbres appartiendront au public, et nul particulier n'y pourra toucher. Ainsi tout le monde profitera de la commodité des chemins, et on louera sans cesse celui à qui on en sera redevable. »

ÉDIT *exhortant les maîtres à bien traiter leurs esclaves* (1).

« QUOIQUE les hommes soient de conditions bien différentes, que les uns naissent nobles et les autres roturiers, cependant la nature est dans tous la même; tous ont une âme et un corps de même espèce. Cependant, à voir la con-

du thé aux pauvres voyageurs: on veut seulement qu'ils sachent le nom de leur bienfaiteur. Les routes ne manquent point d'hôtelleries; mais les honnêtes gens ne peuvent guère s'en accommoder, ou bien il faut qu'ils portent avec eux tout l'attirail d'un lit.

(1) *Nout-sai, keou-nout-sai*, esclave, chien d'esclave, ce sont des injures atroces. Cependant un homme vend son fils, se vend lui-même avec sa femme pour un prix très-modique. La misère et le grand nombre d'habitans de l'empire y causent cette multitude prodigieuse d'esclaves; presque tous les valets, et généralement toutes les filles de service d'une maison sont esclaves. Les riches, en mariant leurs filles, leur donnent une ou plusieurs familles d'esclaves, à proportion de leurs richesses. Il arrive assez souvent qu'on donne la liberté aux esclaves, ou qu'on leur permet de se racheter. Il y en a qu'on laisse à demi libres, à condition qu'ils paieront tous les ans une certaine somme. Il y en a d'autres qui s'enrichissent dans le négoce; leur maître ne les dépouille pas de leurs biens; il se contente d'en tirer de gros présens, et les laisse vivre avec honneur, sans néanmoins consentir qu'ils se rachètent.

duite qu'on tient communément, il ne paroît pas qu'on soit persuadé de cette vérité. Qu'un homme ait des réprimandes à faire à son fils, on s'aperçoit aisément qu'il est père; il use de ménagemens, il craint de contrister ce fils qu'il aime. S'il est obligé de le châtier, la main qui le frappe appréhende de le blesser. Mais s'agit-il d'un esclave, on l'accable d'injures et de malédictions. Une bagatelle, en quoi il n'aura pas suivi les vues de son maître, lui attire à l'instant une grêle de coups. Quoi donc! cet esclave n'est-il pas fils d'un homme, et par conséquent homme lui-même? La différence de sa condition a-t-elle dépendu de lui? La pauvreté a contraint ses parens de vendre son corps, c'est ce qui le réduit à l'état humiliant où il se trouve. Pour vous qui êtes devenu son maitre, vous devez en avoir compassion. Quand vous lui commandez des choses qu'il ignore, instruisez-le avec bonté, appliquez-vous à connoître ses talens, et ne lui ordonnez rien dont il ne soit capable; fournissez-lui des habits et des alimens; s'il est malade, faites venir les médecins, procurez-lui les remèdes nécessaires; qu'il s'aperçoive que vous êtes touché des maux dont il se plaint. Des esclaves ne peuvent pas manquer de s'attacher à un maître bienfaisant; ils le regardent moins comme leur maître que comme leur père. S'ils aiment le plaisir, si par leur négligence ils nuisent à vos affaires, punissez-les, cela est dans l'ordre; mais que vos châtimens soient modérés : ce sera le moyen de les corriger, et la pensée même ne leur viendra pas de se venger.

» Il faut le dire, et il n'est que trop vrai, il y a des maîtres tout-à-fait déraisonnables. Ils empêcheront les esclaves mariés d'habiter ensemble; ils solliciteront en secret leurs femmes et leurs filles, et ils mettront en usage les caresses, les présens, les menaces et les mauvais traitemens, pour les faire consentir à leurs infâmes désirs. De pareils crimes seront-ils sans châtiment? D'un côté, il

arrivera que la femme déshonorée déclarera son opprobre à son mari, et celui-ci cherchera nuit et jour les moyens de se venger de l'affront qu'il a reçu. D'un autre côté, le maître, qui appréhende que son désordre ne soit révélé au mari, et qui en craint encore plus les suites funestes, forme le dessein de perdre ce malheureux, et n'est point content qu'il ne lui ait ôté la vie (1). Des actions si noires seront-elles inconnues aux esprits, eux à qui les choses les plus secrètes ne peuvent échapper? D'ailleurs, à quel excès ne conduit pas l'amour déréglé d'une simple esclave? Il désespère la femme légitime, qui décharge sa colère sur l'esclave infortunée; la rage s'empare des cœurs, qui ne respirent plus que haine et vengeance; toute la famille est en combustion, parce que le maître ne distingue pas ce qui mérite d'être respecté d'avec ce qui est moins digne de considération. Enfin ce désordre aboutit à ruiner une famille noble et riche. Encore un peu de temps, les enfans d'un mauvais maître, ou du moins ses petits-fils deviendront eux-mêmes les esclaves d'autrui. N'est-ce pas là un malheur dont la seule pensée est capable de jeter l'effroi dans les cœurs? Ainsi, ô vous, riches, gouvernez vos esclaves avec bonté, traitez-les avec équité, ayez pour eux un cœur compatissant et libéral (2). Confucius a bien dit: « Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, ne le faites pas à un autre : c'est en cela que consiste la vertu de douceur. » Il a dit encore : « N'avoir ni au dehors ni chez soi personne

---

(1) Un maître est perdu sans ressource, dès qu'on peut prouver en justice qu'il a abusé de la femme de son esclave.

(2) Il y a des esclaves d'une fidélité à toute épreuve et d'un attachement inviolable pour leurs maîtres; aussi le maître les traite-t-il comme ses propres enfans. Un grand disoit à un de nos missionnaires qu'on ne devoit confier des affaires importantes qu'à des esclaves, parce qu'on est le maître de leur vie.

qui nous veuille du mal, c'est le fruit d'une charité sincère. « On est aimé de tout le monde parce qu'on aime tout le monde. C'est ce qui attire aux chefs de familles une longue suite de prospérités. Comme je suis venu ici pour être votre gouverneur et votre pasteur, je dois vous faire ces importantes leçons. Moi-même je pratique la charité, quand je vous apprends le moyen d'être heureux. Tant que durera mon emploi, ma principale étude sera de porter au plus haut point qu'il me sera possible le zèle pour le bien solide de mon peuple, et ce zèle sera mêlé d'une tendresse qui me rendra infiniment sensible à tous vos maux (1). »

ÉDIT *sur l'éducation de la jeunesse, et sur la compassion pour les coupables.*

« On regarde quelquefois comme une bagatelle ce qui est très-important au bien de l'état, parce qu'on n'en considère pas les suites. Je m'explique et j'entre dans le détail. Un père a-t-il des enfans, un aîné a-t-il des frères au-dessous de lui, on doit les former de bonne heure, les instruire de leurs obligations, leur apprendre à avoir du respect pour leurs parens, et de la déférence pour leurs aînés. Quand un enfant avance en âge, il faut le porter à la vertu, l'instruire des devoirs de la vie civile, lui inspirer l'amour de l'étude. Un jeune homme élevé de la sorte parviendra infailliblement aux honneurs, et tiendra son rang parmi les personnes illustres. Je dis plus : tout un peuple se trouvera rempli de gens d'honneur et de

(1) Souvent un mandarin de province, maître d'une foule d'esclaves, lui-même est l'esclave d'un seigneur de la cour, pour lequel il amasse de l'argent. Un Chinois de mérite qui se donne à un prince tartare est sûr d'être bientôt grand mandarin et même vice-roi d'une province.

probité. Au contraire, abandonnez dès l'enfance un jeune homme à lui-même, élevez-le délicatement, ayez pour lui trop de complaisance, ses vices croîtront et se fortifieront avec l'âge; il n'aura ni politesse, ni équité, ni droiture; il se plongera dans la débauche et se livrera à la volupté. Enchaîné par les liens honteux de ses passions, il ne voudra ou ne pourra plus s'en dégager. Quelle est la source de ce désordre? Le défaut d'éducation de la part des parens, le défaut d'obéissance de la part des jeunes gens (1).

» Maintenant que je suis établi votre gouverneur pour entretenir parmi vous le bon ordre, il est de mon devoir de vous donner des marques de mon zèle sincère et désintéressé, et de mon amour juste et tendre pour le peuple. Je commence par vous exhorter à bien élever vos enfans : c'est de cette sage éducation que dépend le bon gouvernement; c'est par-là que le peuple apprend à bien conduire sa famille, à cultiver les terres, à nourrir des vers à soie, à établir des manufactures pour les étoffes; c'est par-là que les règles de la pudeur inspirent au sexe l'amour de la retraite; c'est par-là qu'on sait s'honorer et se respecter les uns les autres; c'est par-là qu'on apprend à ne pas dissiper son bien en procès, à conserver sa vie par l'exacte observation des lois, à payer au prince le tribut qu'on lui doit, ce qui est un devoir de justice in-

(1) La constitution civile et religieuse de la Chine roule tout entière sur les devoirs des pères à l'égard de leurs enfans et des enfans envers leurs pères, et les lois de police et de bienséance sont fondées sur cette réciprocité de devoirs. Le 1[er] et le 15 de chaque mois, les mandarins s'assemblent pour faire des instructions au peuple; chacun d'eux est un père qui instruit sa famille. On joint le nom de père à celui d'oncle paternel : le frère aîné, quand il n'auroit rien hérité de son père, est chargé d'élever ses cadets, et de leur acheter à chacun une femme.

dispensable. Enfin, c'est là ce qui forme les bonnes mœurs, et ce qui donne du prix à la vertu. Pour y réussir, le mandarin doit prendre d'abord des voies de douceur; mais si elles ne suffisent pas, il est forcé d'en venir aux châtimens, afin qu'on se reconnoisse, qu'on se corrige et qu'on avance dans le chemin de la vertu : voilà ce qui rend le peuple heureux; et ce même peuple, étonné du changement de ses mœurs, ne cesse d'exalter le mérite de celui qui le gouverne (1).

» Au contraire, si un mandarin manque de droiture et de sagesse, s'il est sévère à l'excès, si son cœur est fermé à la compassion, s'il raffine sans cesse sur la manière de punir, qu'arrive-t-il? Les méchans s'obstinent dans leur malice; leur vertu ne consiste plus qu'à chercher des artifices pour se dérober aux châtimens qu'ils méritent : c'est à qui saura mieux l'art de tromper; les grands et les petits voleurs inonderont les provinces; en un mot, le peuple s'abandonnera au crime et au désordre : c'est ce qui augmente l'indignation et la colère du mandarin. Il tempête, il frappe, il met aux fers, il fait expirer sans pitié les coupables sous les coups (2). Hélas! dans quelle

(1) Quand il s'est commis un vol ou un assassinat, il faut que le mandarin découvre les voleurs ou les assassins; autrement, il est cassé de sa charge. Si un fils tue son père, le crime n'est pas plus tôt déféré aux tribunaux de la cour, que tous les mandarins sont destitués, parce qu'ils n'ont pas eu soin de veiller aux bonnes mœurs. Il y a des cas où l'on punit de mort les parens avec leurs enfans coupables. Les parens peuvent, avec l'agrément des mandarins, s'assembler dans la salle des ancêtres, et là, condamner et mettre à mort un enfant incorrigible, quand on craint de lui quelque action capable de déshonorer sa famille.

(2) Quand un mandarin est trop sévère et que la cour en est informé, il est dépouillé de son emploi. Si un prisonnier vient à mourir dans la prison, il faut qu'il soit prouvé que le mandarin est étranger à cette mort. On meurt quelquefois dans le tourment

erreur est ce mandarin ! Il ne va point à l'origine du mal auquel il prétend remédier. Quand, dans les siècles passés, le grand *Yu*, ce prince incomparable, rencontroit par hasard un criminel sur son chemin, il descendoit de son char, il fondoit en pleurs. Ce n'étoit pas un simple sentiment de compassion pour ce malheureux qui faisoit couler ses larmes; sa douleur avoit un autre principe; il pensoit que ce qui avoit conduit cet infortuné au supplice, c'est que ceux qui gouvernoient n'avoient pas assez de vertu pour changer et réformer les mœurs du peuple. Ce bon prince étoit désolé de la part que lui et ses magistrats pouvoient avoir à la perte d'un criminel, à qui les salutaires instructions avoient sans doute manqué. Nous

---

de la question, qui consiste à briser les os des jambes jusqu'à les aplatir. On a des remèdes pour amortir la douleur. Mais le mandarin ne permet de les employer qu'après, pour guérir le patient, qui en effet recouvre en peu de jours l'usage des jambes. Quand un criminel doit être condamné à mort, on lui donne, avant que de lire sa sentence, un repas appelé *hi*, semblable à celui qu'on donne pour les ancêtres; le criminel, qui se voit sur le point d'être condamné, éclate quelquefois en injures et en reproches contre le mandarin; celui-ci écoute ces invectives avec patience et compassion; mais la sentence n'est pas plus tôt lue, qu'on met un bâillon à la bouche du criminel. Avoir la tête tranchée, c'est à la Chine une mort honteuse, parce que les parties du corps sont séparées; au contraire, être étranglé à un poteau, c'est une mort douce et presque honorable. Il y a des mandarins qui font des largesses aux prisonniers. Un de ces mandarins, dans un jour de fête chinoise, leur fit un régal qui pensa lui coûter cher : il les avait délivrés de leurs fers, afin que la joie fût complète. Eux, après avoir bu, se saisirent du geolier, et prirent la fuite, à la réserve d'un seul, qui ne voulut pas profiter de l'occasion; les fugitifs furent repris, et celui qui resta eut sa grâce. Les prisonniers languissent d'ordinaire dans les fers, parce qu'il faut un temps considérable pour que leur condamnation ait passé dans tous les tribunaux, et qu'elle ait été ratifiée par l'empereur.

avons eu d'autres grands hommes qui ont pris les mêmes sentimens de cet empereur célèbre. Aujourd'hui on voit partout des prisons; les mandarins exercent la justice et punissent les crimes. Mais ne peut-on pas dire que les mandarins sont eux-mêmes coupables, puisque le peuple ne pèche que parce qu'il n'est pas instruit? Voilà quelle est la source du mal. La vraie compassion et le sage gouvernement doivent tendre à y remédier (1).

---

(1) Les occasions où les mandarins affectent le plus de sensibilité pour le peuple, c'est lorsque la récolte manque, ou par la sécheresse, ou par l'abondance des pluies, ou par la multitude de sauterelles qui inondent quelquefois certaines provinces de la Chine. Alors le mandarin n'oublie rien pour se rendre populaire. La plupart, bien qu'ils soient lettrés, et qu'ils détestent les idoles des sectes de *Fo* et de *Tao*, parcourent solennellement tous les temples, et cela à pied, contre leur coutume, pour demander à ces idoles de la pluie ou du beau temps. Un mandarin, ennemi de Fo et de Tao, a composé pour ces sortes de calamités une *prière à Tchin-hoam*, autre fausse divinité, protectrice des villes; voici cette prière :

« Esprit tutélaire, si je suis le pasteur et le gouverneur de cette ville, vous l'êtes encore plus que moi, tout invisible que vous êtes; cette qualité de pasteur m'oblige à procurer au peuple ce qui lui est avantageux, et à écarter ce qui pourrait lui nuire; mais c'est de vous proprement que le peuple reçoit son bonheur; c'est vous qui le préservez des malheurs dont il est menacé. Au reste, quoique vous soyez invisible à nos yeux, cependant, lorsque vous agréez nos offrandes, et que vous exaucez nos vœux, vous vous manifestez, et vous vous rendez en quelque sorte visible : que si on vous prioit en vain, le cœur n'auroit point de part aux honneurs qu'on vous rend; vous seriez, à la vérité, ce que vous êtes, mais vous seriez peu connu; de même que moi, qui suis chargé par état de protéger et de défendre le peuple, je ferois douter de mon mandarinat, si je n'agissois jamais en mandarin. Dans les calamités publiques auxquelles on ne voit point de remèdes, nous devons implorer votre secours, et vous exposer nos besoins. Voyez donc la désolation où est le peuple; depuis

ÉDIT *pour l'entretien des barques de miséricorde.*

« Vous savez sans doute l'histoire de *Yam-pao :* il trouva en son chemin un oiseau qui traînoit avec peine une corde dont on l'avoit attaché. Yam-pao, touché de l'embarras où se trouvoit l'oiseau, le débarrasse de sa corde, et lui donne sa liberté. Il fut bientôt récompensé de ce service. L'oiseau revint peu après, tenant en son bec un anneau d'or, qu'il mit entre les mains de son libérateur. L'histoire, en rapportant ce trait d'un cœur aisé à attendrir, ajoute que la famille de Yam-pao devint florissante, et qu'elle a donné des premiers ministres à l'état. C'est ainsi que de petits services attirent du ciel de grandes récompenses. Si donc on prend de sages mesures pour sauver la vie à tant de malheureux qui font naufrage faute de secours, ou qui sont en danger de le faire, une action si charitable sera-t-elle sans récompense? Dans toute la Chine il y a des lacs et des rivières où l'on navigue sans cesse pour le commerce : on y éprouve souvent des coups de

---

qu'il n'est point tombé de pluie, on n'a encore recueilli aucun grain ; si tout périt, comment pourra-t-on, l'année prochaine, ensemencer les terres? C'est ce que je dois vous représenter. J'ai ordonné plusieurs jours de jeûne; les bouchers ont défense d'ouvrir leurs boutiques : on s'interdit l'usage de la viande, du poisson, et même du vin; on songe sérieusement à se purifier le cœur, à examiner ses défauts et à s'en repentir; mais nos vertus et nos mérites ne sont guère capables de fléchir le ciel. Pour vous, ô esprit! gouverneur invisible de cette ville, vous approchez de lui ; vous pouvez demander des grâces pour nous autres mortels, et le supplier de mettre fin à nos maux. Une telle faveur, obtenue par votre entremise, mettra le peuple au comble de ses vœux ; je verrai accompli ce que mon emploi m'oblige de souhaiter avec ardeur; votre culte croîtra de plus en plus dans cette ville, lorsqu'on verra que ce n'est pas en vain que vous y présidez. »

vent terribles et d'affreuses tempêtes (1). Il faut donc songer comment, à travers les flots, on pourra sauver ces infortunés, qui s'efforcent en vain de s'attacher aux débris de leurs barques, et qui implorent du secours avec des cris capables d'amollir les cœurs les plus insensibles. Des gens vertueux s'uniront sans peine pour l'exécution d'un projet si louable. Il faut pour cela équiper des barques, qui soient toujours en état de donner du secours dans les endroits des rivières sujets aux orages, et où le rivage est le plus escarpé et de plus difficile abord (2). Quand on se verra menacé d'une tempête, les barques se tiendront prêtes pour courir au secours de ceux qui en auront besoin. Quand ceux qui sont entretenus dans ces barques auront sauvé la vie à quelqu'un, le mandarin les récompensera d'une bannière, qui fasse foi qu'ils ont acquis sept degrés de mérites. Si au contraire ils laissent périr quelqu'un par leur faute, ils en répondront vie pour vie, et on les condamnera à périr eux-mêmes dans les eaux. Afin qu'ils s'acquittent bien de leur devoir, il faut être

---

(1) Je puis citer entre autres le lac de *Po-yang* ou de *Jao-tcheou*, sur lequel un de ces coups de vent des siphons me firent courir le plus grand danger. J'ai lieu de croire que Dieu me sauva, pour conserver à notre église de Pékin un morceau de la vraie croix que je portois avec moi, et qui m'avoit été envoyé par le révérend père Verjus, avec les témoignages authentiques nécessaires pour l'exposer à la vénération publique. Quand on approche de l'endroit le plus périlleux du lac, on voit un temple placé sur un rocher escarpé. Les matelots battent alors d'une espèce de tambour de cuivre, pour avertir l'idole de leur passage; ils allument en son honneur des bougies sur le devant de la barque; ils brûlent des parfums, et sacrifient un coq.

(2) Plusieurs de ces barques, entretenues pour prêter secours, servent, dit-on, aussi à ceux qui les montent, à faire pér[illegible] les marchands dont les dépouilles offrent un appât à leur cup[illegible]dité. C'est ainsi que la malice des hommes tourne le bien en mal.

exact à les payer chaque mois, et à ne pas les laisser manquer du nécessaire. »

Voilà, madame, ce que j'avois à vous faire connoître parmi les lois de bienfaisance que la raison et le sentiment naturel ont inspirées à des infidèles. Ces œuvres, toutes louables qu'elles sont, n'ont point pour principe la vraie charité; aussi toute leur récompense se borne-t-elle à l'estime des hommes et à une félicité temporelle. Néanmoins il est étonnant que l'olivier sauvage et inculte produise tant de sortes de fruits, et que l'olivier franc, planté au milieu du christianisme, et arrosé du sang précieux de Jésus-Christ, en produise si peu; qu'une charité toute païenne soit si ingénieuse à secourir le prochain dans ses besoins temporels, et que la charité chrétienne inspire si peu de zèle pour le bien spirituel des âmes, qu'il seroit si facile de placer dans le ciel. Combien de personnes puissantes, lesquelles, pour conserver la vie à un fils unique, offrent à Dieu dans les chapelles de dévotion des figures d'enfans en or ou en argent! J'approuve leur piété; mais qu'ils feroient une œuvre bien plus glorieuse à Dieu et bien plus utile à la santé de leurs fils, s'ils mettoient dans le ciel un grand nombre d'enfans d'idolâtres, en leur procurant la grâce du baptême! C'est la consolation que vous avez, madame, puisque vous envoyez tous les jours devant vous au ciel plusieurs enfans chinois, qui vous sont redevables de leur bonheur éternel : et c'est principalement de cette sorte d'aumône qu'on fera l'éloge dans l'assemblée des saints. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE MAILLA AU PÈRE ***.

A Pékin, le 16 octobre 1724.

Mon révérend père, comment vous écrire dans l'accablement de douleur où nous sommes? et le moyen de vous faire le détail des tristes scènes qui se sont passées sous nos yeux? Ce que nous appréhendions depuis plusieurs années, ce que nous avons tant de fois prédit vient enfin d'arriver : notre sainte religion est entièrement proscrite à la Chine; tous les missionnaires, à la réserve de ceux qui étaient à Pékin, sont chassés de l'empire; les églises sont ou démolies ou destinées à des usages profanes; des édits se publient, où sous des peines rigoureuses on ordonne aux chrétiens de renoncer à la foi, et où l'on défend aux autres de l'embrasser. Tel est le déplorable état où se trouve réduite une mission qui, depuis près de deux cents ans, nous a coûté tant de sueurs et de travaux.

Les premières étincelles qui ont allumé le feu d'une persécution si générale, s'élevèrent en juillet de l'an dernier, dans la province de *Fo-kien,* à *Fouan-gan,* chrétienté gouvernée par deux dominicains espagnols, venus depuis peu des Philippines. Un *bachelier chrétien,* mécontent de l'un des missionnaires, renonça à la foi. S'étant associé plusieurs autres bacheliers, ils présentèrent au mandarin une requête, contenant plusieurs accusations : les principales étoient que des Européens qui se tenoient cachés avoient élevé un grand temple aux frais de leurs disciples; que les hommes et les femmes s'y assembloient pêle-mêle, et qu'on destinoit dès leur bas âge

des jeunes filles à garder la virginité, etc. Ces pratiques avoient été instituées depuis peu d'années avec de bonnes intentions; mais c'étoit avec peu de connoissance des usages et des coutumes de la Chine : car les autres missionnaires, soit jésuites, soit franciscains et augustins, messieurs des missions étrangères, etc., qui connoissent la délicatesse des Chinois sur la séparation des personnes de différent sexe, ont évité de leur donner le moindre ombrage sur ces articles, rien n'étant plus capable de décrier la religion et de la rendre odieuse.

Le gouverneur de la ville, à qui la requête avoit été présentée, l'avoit envoyée aux mandarins supérieurs. Il reçut bientôt du *tsong-tou,* dignitaire qui est au-dessus des vice-rois, l'ordre que voici :

« J'ai appris que dans votre gouvernement il y a des gens qui professent la religion du seigneur du ciel; que les riches et les pauvres l'embrassent; qu'ils ont des temples et à la ville et à la campagne, et, ce qui est de plus criant, qu'il y a de jeunes filles qui la suivent, à qui on interdit le mariage, et qu'on leur donne le nom de *vierges;* que lorsqu'on prêche cette religion, on ne distingue ni hommes ni femmes; que dans le territoire qui dépend de Fouan-gan, on compte quinze ou seize temples de cette secte. C'est là une religion étrangère qui séduit le peuple et qui corrompt nos bonnes coutumes : cela est d'une grande conséquence. C'est pourquoi il est à propos de défendre cette loi et d'en arrêter le cours. J'envoie donc cet ordre, et aussitôt que vous l'aurez reçu, ayez soin de le publier, afin qu'on s'y conforme, et qu'on se corrige promptement des fautes passées. Que si dans la suite il se trouve quelqu'un qui ait la témérité de le violer, qu'on se saisisse de leurs personnes, afin que, selon les réglemens, on les châtie de leur crime. On ne leur pardonnera point. Décrivez la forme de chaque temple, afin que

je juge à quel usage il peut servir. Exécutez cet ordre sans aucun délai. »

Le mandarin de Fouan-gan, ayant reçu cet ordre, porta un édit public pour son exécution, et ayant fini ses recherches, fit aux premiers mandarins la réponse suivante : « Moi, *tchi-hien* de *Fouan-gan,* sur une affaire qu'on doit sévèrement condamner, et sur les ordres que j'ai reçus de votre part, etc., j'ai interdit cette secte au dehors par une sentence prohibitive que j'ai fait afficher, et je me suis transporté en personne à l'église qu'on bâtit. Quoique cet ouvrage ne soit que commencé, j'ai jugé, et par les matériaux qui sont destinés à le construire, et par le plan qui en a été tracé, que la dépense ne sauroit aller à moins de deux ou trois mille taëls. Cet argent seroit bien mieux employé à secourir le pauvre peuple. Quel dommage qu'on l'emploie en faveur d'une fausse secte, qui détruit les cinq sortes de devoirs et la vraie vertu, qui renverse l'union des familles et anéantit les bonnes coutumes ! c'est ce qui fait saigner le cœur. Là j'ai fait connoître les soins que vous vous donnez pour le bon gouvernement de cette province, afin d'y maintenir nos usages et de perfectionner le cœur des peuples. Alors l'écrivain *Kouo-yu-Siun,* et le gradué *Ou-ou-entcho,* et autres qui ont soin de la fabrique de cette église, m'ont répondu à voix haute : « Le Seigneur du ciel est le maitre de toutes choses ; qui oseroit ne pas le respecter, ne pas l'honorer ? » Je leur adressai aussitôt la parole, et je leur demandai pourquoi ils n'honoroient pas leurs ancêtres défunts ? pourquoi, à la mort de leurs pères et de leurs mères, ils ne leur faisoient pas les cérémonies établies par les lois ? pourquoi ils avoient parmi eux des garçons et des filles qui ne se marioient point ? pourquoi ils regardoient comme des diables nos anciens sages que nous révérons ? A tout cela ils me répondirent qu'il y avoit un Européen maitre de la loi, qui la publioit et leur ensei-

gnoit le chemin du ciel ; qu'à l'égard des cérémonies après la mort, elles n'étoient d'aucune utilité ; à quoi bon les faire ? Je leur demandai comment s'appeloit cet Européen ; s'il avoit la patente impériale ; quel étoit le lieu de sa demeure, et si je ne pourrois pas le voir ? « Ce maître de la loi, répondirent-ils, s'appelle *Ouang ;* il ne sort pas aisément, et il ne se fait voir que très-difficilement ; il ne dit point s'il a la patente impériale ou non. » De semblables réponses me firent juger que c'étoient des ignorans, qui avoient embrassé cette loi par simplicité, et sans rien examiner. En examinant les registres, je trouve que le tribunal souverain a ordonné qu'on laissât demeurer dans leurs églises ceux qui avoient la patente impériale, et qu'on chassât ceux qui ne l'avoient pas. Cet ordre fut publié dans tout l'empire : c'était l'effet du bon cœur du feu empereur *Cang-hi*, à l'égard des étrangers qui viennent à la Chine. Cet ordre ne va qu'à permettre aux Européens de vivre dans leur loi ; il ne permet pas aux Chinois de la suivre, et de se soumettre à des étrangers. De plus, ceux qui ont la patente impériale ont chacun leur église ; il n'y en doit avoir qu'une seule en chaque province, et l'on n'a jamais prétendu souffrir que dans un petit *hien* (ville du troisième ordre), tel que *Fouan-gan*, il y eût plus de dix de ces églises, où les hommes et les femmes s'assemblassent pêle mêle sans distinction de sexe. Je ne suis qu'un petit mandarin ; mon autorité est peu de chose, et je n'ai pas le pouvoir de réformer de tels abus. Je vous conjure donc de faire attention à l'audace et à l'arrogance de ceux qui suivent cette loi, et je vous demande en grâce d'ordonner que tous les mandarins d'armes et de lettres se réunissent pour y apporter un remède si efficace, qu'après la défense qui sera faite, personne n'ose plus se soustraire aux sages lois du gouvernement. »

Les deux mandarins de la capitale, après avoir lu la lettre du mandarin de *Fouan-gan*, lui écrivirent qu'il étoit surprenant qu'un bachelier et un gradué eussent abandonné la sainte doctrine pour embrasser une secte étrangère; ils ordonnèrent qu'on les arrêtât, qu'on prît le nom et le surnom de l'Européen, maître de cette secte, qu'on s'informât s'il avoit la patente, et qu'on rendît une réponse prompte et exacte sur chacun de ces articles. De plus, le *tsong-tou* envoya secrètement un billet au mandarin qui contenoit ce qui suit: « Le peuple de la ville de *Fouan-gan* a été séduit par la fausse secte du Seigneur du ciel; c'est un peuple qui a été confié à vos soins; ne falloit-il pas y mettre ordre de bonne heure, afin d'en arrêter le progrès? Que faisiez-vous donc alors? Voyez à quels excès les choses sont venues par votre faute. Il ne faut rien omettre pour faire rentrer dans la bonne voie ceux qui se sont égarés. C'est pourquoi appliquez-vous à découvrir combien il y a de personnes qui ont embrassé cette loi; informez-vous de ceux qui passent pour en être les chefs. Si ceux-ci ont leur père ou des frères qui soient chefs de famille, il faut se servir d'eux pour exhorter les autres à se corriger, à abandonner l'erreur et à rentrer dans le chemin de la vérité. Il faut aussi y employer secrètement les nobles et les lettrés; peut-être que par cette voix douce on réussira à les ramener à leur devoir. A l'égard du prédicateur européen, informez-vous exactement de son nom, et s'il a la patente impériale; mais quand il l'auroit, vous ne devez pas lui permettre de prêcher sa loi dans votre district, ni de tenir des assemblées et de séduire le peuple. J'attends sur cela une prompte réponse, afin qu'on se saisisse de sa personne, et qu'on le conduise à Canton et de là à Macao, où on le laissera, en tirant un témoignage qui fasse foi qu'il y est arrivé. Quant aux lettrés qui se trouveroient être les

chefs, comme les bacheliers et autres, il faut s'y prendre d'une autre manière pour les punir; car il faut nettoyer ce lieu, et rétablir les bonnes coutumes. S'il y avoit à craindre quelque attroupement du peuple qui suit cette secte, ne vous pressez pas d'user de violence : l'affaire pourroit devenir sérieuse : mais examinez toutes choses, et avertissez-moi au plus tôt, afin que j'envoie mes ordres, et que j'y fasse passer des soldats pour tenir le peuple en respect. L'affaire est de conséquence, et ne souffre point de retardement; mais ne faites rien à l'étourdie, et comportez-vous avec prudence. Qu'on mette la plume au sac des dépêches : renvoyez-moi ce billet (1). »

Le mandarin de *Fouan-gan* fit la réponse suivante au billet du tsong-tou : « Dans mes écrits précédens, je vous ai fait savoir ce que j'ai fait pour l'exécution de vos ordres contre la secte des étrangers. Je leur ai parlé à plusieurs reprises; mais, hélas! on diroit que ce sont des gens ivres; ils ne paroissent pas vouloir sortir de leur assoupissement. Loin de penser sérieusement à se corriger, ils ont attaché au bas de mon édit un écrit injurieux. Il y a en tout dix-huit temples. Il a fallu dépenser de grandes sommes d'argent pour les construire, et cet argent a été tiré des entrailles du peuple. Ces pauvres gens, qui sont avares quand il s'agit de toute autre dépense, ne regrettent point l'argent qu'ils donnent pour un usage si pernicieux; ils engagent leurs maisons, et vendent leurs héritages. Les jeunes femmes et les jeunes filles entrent aussi dans cette religion. Elles vont dans un lieu retiré dire à l'oreille de l'Européen des paroles secrètes : c'est ce qu'ils appellent *se confesser*. Ils n'ont pas de honte de s'assembler pêle-mêle,

(1) Lorsqu'il s'agit d'une affaire fort pressée, on attache une plume au paquet des dépêches, et il faut que ceux qui le portent marchent nuit et jour, et fassent une extrême diligence.

hommes et femmes; les enfans de famille, les bacheliers et autres lettrés ne rougissent pas de s'avilir, et de faire des actions indignes de leur rang. Dans cette secte, on ne rend point d'honneur aux défunts; on ne pense plus ni à son père ni à sa mère après leur mort; on oublie jusqu'à l'origine de sa famille; on est comme une eau sans source, et un arbre sans racines. On ne rend aucun honneur aux sages dont nous avons reçu la doctrine : ainsi le Chinois est métamorphosé en Européen. Les filles qui gardent la continence ne se marient jamais; ceux dont la femme est décédée restent sans se marier, et consentent à passer leur vie sans enfans. N'est-ce pas là une secte qui séduit le peuple, qui désunit les familles, et qui corrompt les bonnes mœurs? L'affaire est de conséquence, et ne souffre aucun retardement. C'est pourquoi je vous supplie d'envoyer au plus tôt des ordres rigoureux, pour remettre les choses dans leur premier état, et rétablir les coutumes qui ont été perverties. A l'égard de l'usage qu'on pourroit faire de ces temples de chrétiens, il me paroît qu'il faudroit les détruire. »

Le tsong-tou jusqu'ici agissoit seul contre la chrétienté de Fouan-gan; mais le vice-roi se joignit à lui, et tous deux de concert publièrent cet *édit :* « La doctrine des anciens sages, les instructions des empereurs, les bonnes règles de conduite de notre empire sont toutes renfermées dans les trois principaux fondemens, dans les cinq sortes de devoirs, et dans le code de nos lois. Par exemple, l'obéissance filiale ne consiste pas précisément à nourrir délicatement son père et sa mère; on peut, avec des vivres ordinaires et grossiers, leur procurer une vie douce; mais, à la mort de son père et de sa mère, un fils doit pleurer, gémir, se lamenter, préparer, avec tout le soin dont il est capable, l'appareil de leurs funérailles, et être aussi attentif à faire les cérémonies du *Tsi* que si leurs esprits

étoient présens. Nos anciens sages ont établi ces cérémonies, comme un des principaux fondemens du bon gouvernement de l'état. Des trois péchés contre l'obéissance filiale, celui de ne pas laisser de postérité est le plus grand. C'est pour cela que si un homme perd sa femme sans en avoir eu d'enfans, il doit se remarier. Quand les filles sont nubiles, leurs parens doivent leur chercher des maris. Les hommes et les femmes, les garçons et les filles ne doivent rien recevoir les uns des autres. Ce sont là des points extrêmement recommandés parmi nous. Notre empereur *Yong-Tching* recommande sur toutes choses que l'obéissance filiale soit exactement observée, et que les enfans en remplissent parfaitement les devoirs. Dans notre gouvernement du Fo-kien, tous s'appliquent à l'étude du *Chi-king*, du *Chu-king*, de nos cérémonies et de nos lois. Cette étude n'est négligée que dans le pays de Fouan-gan près de la mer, où est venu tout récemment un Européen, qui prend le titre de *maître de la loi*, et qui s'y tient caché. La loi qu'il y prêche sème le trouble parmi le peuple, et le fait douter de la bonté de nos lois. Non-seulement les laboureurs et les marchands l'écoutent et le suivent; des lettrés même s'en sont tellement laissés infatuer, qu'ils ne peuvent plus démêler le vrai d'avec le faux. Il admet dans sa loi hommes et femmes, qui ne rougissent pas de s'assembler pêle-mêle sans distinction de sexe. Ces pauvres aveugles épuisent leur bourse et vendent leurs meubles les plus nécessaires pour élever des temples, et ceux qui les fréquentent sont en grand nombre. Qui pourroit, dans un temps si serein et au plus beau soleil qui luit à nos yeux, voir d'un air tranquille que le diable *Hy-muy* (démon de l'illusion et de l'erreur), coure çà et là? Ceux qui professent cette loi regardent nos anciens sages, nos anciens maîtres, les ancêtres des familles, comme autant de diables; ils ne leur portent au-

cun respect, et ne leur font point les cérémonies accoutumées : à la mort de leurs pères et de leurs mères, ils ne donnent aucun signe de tristesse ; à la mort de leur première femme, il ne leur est pas permis d'en épouser une seconde, et ils se font un plaisir de n'avoir point de postérité; ils exhortent les filles à ne point se marier; et celles qui suivent leur conseil, ils les appellent *petites vierges*. De plus, ils ont une espèce de chambre obscure, où l'on voit entrer les hommes et les femmes, qui y parlent à voix basse, et c'est ce qu'ils appellent *se confesser*. De toutes les sectes, il n'y en a point de plus pernicieuse.

» Il est écrit dans le code de nos lois que le chef d'une secte, qui, sous prétexte de religion et de bonnes œuvres, trompe le peuple, doit être étranglé, et que ceux qui travaillent sous lui au même dessein doivent être punis de cent coups de bâton, et bannis à trois cents lieues. De plus, il est sévèrement défendu d'ériger de nouveaux temples, soit de *Ho-chang*, soit de *Tao-tse*, et d'autres sectes semblables; et que si quelqu'un contrevient à cet ordre, il doit être puni de cent coups de bâton, et banni hors de l'empire, avec défense d'y revenir jamais. Les temples doivent être détruits, le terrain et les matériaux confisqués. Sur quoi, nous, *tsong-tou* et *vice-roi*, ordonnons qu'on se saisisse sans bruit de ce maître de la loi, et qu'on le conduise sous bonne garde à *Macao*, avec défense de rentrer dans la Chine. Ordonnons pareillement aux mandarins des villes, à tous les lettrés, docteurs, bacheliers, soldats, marchands, peuple, etc., de s'éloigner d'une si mauvaise loi, et aux coupables de se corriger. Il faut qu'ils s'occupent à lire les livres de nos anciens sages, afin qu'il n'y ait aucune diversité dans les coutumes; que les peuples maintiennent leurs cœurs dans l'intégrité et la rectitude, et qu'ils ne se laissent pas séduire jusqu'au point de suivre de fausses sectes. Il faut convertir les églises en

écoles publiques, ou en salles pour les lettrés, ou en salles des ancêtres. Quand les mandarins des lieux auront exécuté cet ordre, qu'ils nous en donnent avis. Pour les lettrés qui se sont faits chrétiens, s'ils se repentent, s'ils se corrigent, s'ils font en sorte par leurs exhortations que plusieurs autres soient pénétrés d'un vrai repentir, et renoncent à cette loi, il faut nous en avertir; non-seulement nous leur pardonnerons leur crime, mais nous les louerons de leur zèle. Que si leur soumission n'est qu'extérieure, et qu'en secret ils transgressent nos ordres, nous les priverons de leur degré, et nous les punirons suivant les lois : c'est un crime qu'on ne sauroit pardonner. Que si les mandarins les favorisent, les protégent, et manquent de nous informer de leur conduite, nous les ferons déposer de leur mandarinat. Fait la première année de Yong-Tching, le 2 de la huitième lune (7 septembre 1723). »

Lorsque nous apprîmes à Pékin ces ordres donnés par le tsong-tou et par le vice-roi de la province de Fo-kien, nous en fûmes alarmés, parce que nous avions tout lieu de craindre que cette tempête ne s'étendît plus loin. Le tsong-tou de Fo-kien gouverne aussi la province de Tche-kiang. Il est docteur du premier ordre et de la famille des ceintures rouges, c'est-à-dire de la première famille des Tartares après la famille impériale, et par conséquent d'une grande autorité dans l'empire. D'ailleurs les temps sont bien changés; l'empereur régnant ne se sert presque plus des Européens, et il paroît peu touché des sciences et des autres curiosités des pays étrangers. Cette disposition de l'empereur a éloigné de nous les amis que nous avions, dont les uns ne sont plus en état de nous rendre service, et les autres n'osent avoir des liaisons avec les Européens. Après avoir délibéré sur la triste situation où nous nous trouvions, nous conclûmes que de tous les moyens hu-

mains, il ne nous restoit que celui d'avoir quelques fortes recommandations auprès du tsong-tou et du vice-roi de Fo-kien; nous en eûmes, et des plus puissantes; mais la réponse du tsong-tou fut qu'il n'étoit plus le maître de cette affaire, qu'il en avoit informé l'empereur, et qu'il falloit attendre ce que sa majesté en décideroit; et en effet il avoit dressé un placet public à l'empereur, par lequel il demandoit l'extinction de la religion chrétienne dans tout l'empire. Ce *placet public* étoit conçu en ces termes :

« Moi, *Mouan-pao*, tsong-tou de Fo-kien, sur une sentence sévère que j'ai portée contre une populace ignorante et stupide, qui est entrée sans réflexion dans la religion chrétienne; après avoir suffisamment examiné toutes choses, j'ai trouvé que dans la ville de Fouan-gan il y avoit deux Européens cachés qui publioient leur loi; que quelques centaines de personnes, parmi lesquelles il y a plus de dix lettrés, tant à la ville qu'à la campagne, avoient embrassé cette loi; qu'ils avoient élevé une quinzaine d'églises; que les deux Européens étoient cachés dans la maison d'un lettré, qui ne permettoit à personne d'en approcher; qu'ils s'assemblent, hommes et femmes, pêle-mêle dans un même lieu pour prier, ce qu'ils appellent publier la loi; enfin que leurs coutumes sont détestables. Nous, sujets de votre majesté, tsong-tou et vice-roi, avons sur cela ordonné de se saisir de ces deux Européens, et de les faire conduire à Macao dans la province de Canton; de changer lesdites églises en colléges, écoles publiques, ou salles des ancêtres. Avons de plus ordonné aux lettrés qui ont embrassé cette loi étrangère, de réparer leur faute en instruisant le pauvre peuple, qui s'est laissé séduire, et en l'exhortant à obéir à nos ordres et à quitter cette loi; que s'il s'en trouve encore qui la suivent, nous les condamnons à perdre leur grade, et à être punis sévèrement selon les lois.

» Nous ne pouvons ignorer que les Européens ont élevé des églises dans les villes de toutes les provinces, et qu'ils y demeurent. Il nous semble qu'on peut les laisser à la cour, où ils rendent quelques services, soit en travaillant au calendrier, soit en s'appliquant à d'autres ouvrages; mais si on les laisse dans les provinces y ériger des temples, il est à craindre que les peuples peu à peu ne suivent leur loi et ne s'attachent à eux, et que la multitude séduite n'abandonne nos bonnes coutumes. Ils n'y sont d'aucune utilité, ni pour le bon gouvernement, tel que nous l'avons reçu de nos sages, ni pour le bien public. Nous osons donc supplier votre majesté de permettre aux Européens qui sont à la cour d'y rester comme auparavant; mais en même temps nous la supplions de les faire sortir des provinces, et d'ordonner, ou qu'ils soient conduits à la cour, ou qu'ils soient envoyés à Macao, dans la province de Canton, et que leurs temples soient employés à d'autres usages. Cette affaire nous paroît très-importante pour le bien du peuple et pour le repos de l'empire. Nous, vos fidèles sujets, avons déjà eu l'honneur de présenter un placet à votre majesté sur cette affaire. Votre majesté en est parfaitement instruite : nous avons exécuté ses ordres avec respect, et avons proscrit la religion chrétienne dans la province de Fo-kien. »

L'empereur envoya ce placet au *tribunal des rites*, afin qu'il déterminât ce qu'il y avoit à faire. Quoique ce tribunal ait toujours été fort contraire à la religion, nous eûmes quelque espérance qu'en gagnant les officiers qui ont soin des registres, nous pourrions les engager à en tirer les ordres de Cang-hi, qui nous sont favorables, et à dresser sur ces ordres la minute de la détermination que prendroit le tribunal. Nous nous flattions que par ce moyen on conserveroit, du moins dans les provinces, les missionnaires qui ont la patente impériale. Moyennant une

somme assez considérable, nous eûmes ce que nous souhaitions. Sur les ordres de Cang-hi on dressa deux minutes, dont l'une nous donnoit gain de cause sur le tsong-tou, et l'autre permettoit de demeurer dans les provinces aux missionnaires qui avoient la patente impériale. Ce qui nous rassuroit encore, c'est que le prince, douzième fils du feu empereur, qui est à la tête du tribunal des rites, et deux de ses assesseurs, nous avoient promis leur protection. Notre espérance nous paroissoit d'autant mieux fondée, que, le tribunal s'étant assemblé le 3 de janvier, et l'un des mandarins subalternes, chargé de présenter les minutes aux présidens et aux assesseurs, en ayant donné une qui ratifioit tout ce qu'avoit fait le tsong-tou de Fo-kien, le prince président la lut, et, sur ce qu'on n'y faisoit nulle mention d'aucun ordre précédent, il demanda si dans les registres il n'y avoit pas des ordres du feu empereur son père, touchant la religion chrétienne, et pourquoi on ne les produisoit pas. Il donna ordre de les citer dans la minute. Ces nouvelles nous remplissoient d'espérance; mais, le jour suivant, nous en reçûmes une qui nous accabla. Le tribunal s'assembla ce jour-là à l'ordinaire. Le prince président ayant demandé si la minute de la détermination qu'on devoit prendre sur la religion chrétienne étoit prête, le même mandarin subalterne eut la hardiesse de lui présenter la même minute que la veille, sans y avoir changé un seul mot. Le prince lui en témoignant sa surprise, il répondit avec fierté qu'il n'avoit point d'autre minute à présenter; que le prince étoit le maître, mais qu'il perdroit plutôt son mandarinat que d'en proposer d'autre; sur quoi, soit que le prince se doutât qu'un ordre secret de l'empereur autorisoit la témérité du mandarin, soit par quelque autre motif que nous ignorons, il prit le pinceau, corrigea quelque chose de nulle conséquence dans la minute, et la signa. Le président tar-

tare et les assesseurs suivirent son exemple. Il n'y eut que le président et un assesseur chinois qui prirent le pinceau, lurent la minute, et rendirent l'un et l'autre sans signer. Ils firent la même chose les deux jours suivans qu'on leur présenta cette même minute. Mais enfin, le prince président ayant fait demander pourquoi cette affaire ne se terminoit pas, les deux mandarins, qui craignirent de s'attirer quelque disgrâce, signèrent aussi la détermination du tribunal, telle que je vais la rapporter.

« Les Européens qui sont à la cour y sont utiles pour le calendrier, et y rendent d'autres services; mais ceux qui sont dans les provinces ne sont de nulle utilité; ils attirent à leur loi le peuple ignorant, les hommes et les femmes; ils élèvent des églises où ils s'assemblent indifféremment, sans distinction de sexe, sous prétexte de prier; l'empire n'en retire point le moindre avantage. Il faut laisser à la cour ceux qui y sont utiles. Quant à ceux qui sont dans les provinces de l'empire, s'ils peuvent être utiles, il faut les conduire à la cour; les autres, qu'on les conduise à Macao. Il y en a qui ont reçu la patente impériale; qu'elle soit rendue au tribunal d'où elle est sortie, et brûlée. Que les églises soient toutes changées en maisons publiques; qu'on interdise rigoureusement cette religion, et qu'on oblige ceux qui ont été assez aveugles pour l'embrasser, de se corriger au plus tôt. Si dans la suite ils se rassemblent pour prier, qu'ils soient punis selon les lois. »

Nous connûmes dès le lendemain cette délibération du tribunal des rites, et, n'ayant plus d'espérance de ce côté-là, nous prîmes le parti de recourir à sa majesté elle-même, et de la prier de jeter sur nous un regard de compassion. Le *seizième* fils du feu empereur, le seul, pour ainsi dire, qui soit en faveur auprès de son frère régnant, nous parut le plus propre à nous servir d'intermédiaire; nous nous rendîmes à son hôtel, et fûmes introduits près de lui

par son premier eunuque. Dès que ce prince nous aperçut : « Vous venez, nous dit-il, me parler de l'accusation que le tsong-tou de Fo-kien a portée contre les Européens? L'empereur en a remis l'examen au treizième prince mon frère et à moi. Depuis le temps que durent vos disputes, vous voyez le train que prennent vos affaires; quelles peines, quelles fatigues n'ont-elles pas données au feu empereur mon père? Que diriez-vous si nos gens alloient en Europe, et y vouloient changer les lois et les coutumes établies par vos anciens sages? Mon frère veut absolument mettre fin à tout cela d'une manière efficace. Je sais qu'il y a plusieurs sortes d'Européens qui viennent à la Chine; il y en a qui y viennent pour le service de l'empereur, d'autres pour le commerce, d'autres pour prêcher votre loi. — Prince, lui dîmes-nous, ces étrangers sont de pauvres orphelins, qui n'ont d'autre appui que celui de sa majesté et le vôtre. Nous osons espérer que vous voudrez bien nous servir de père, et nous prendre sous votre protection. — Je sais bien, nous répliqua-t-il, que vos affaires sont fort embarrassées. J'ai vu l'accusation du tsong-tou de Fo-kien; elle est forte, et vos disputes sur nos coutumes vous ont nui infiniment. Je m'instruirai avec le temps de cette affaire; mais je vous déclare qu'il ne manquera rien à la Chine lorsque vous cesserez d'y être, et que votre absence n'y causera aucune perte. On n'y retient personne par force, et l'on n'y souffrira qui que ce soit qui en viole les lois, et qui travaille à anéantir les coutumes. » Le prince dit cela d'un ton qui nous persuada qu'il ne faisoit que répéter les paroles mêmes de l'empereur. Nous lui présentâmes un mémoire qui justifioit la religion chrétienne sur les chefs d'accusation du tsong-tou de Fo-kien; et parce qu'il auroit pu soupçonner que nous usions de déguisement pour nous tirer d'affaire, nous lui dîmes que nous ne prêchions point notre religion en cachette; que les livres qui

l'enseignoient étoient entre les mains de tout le monde; que nous nous faisions un plaisir de les distribuer; que nous avions même des feuilles imprimées qu'on exposoit en public, afin que les chrétiens eussent toujours devant les yeux et ce qu'ils doivent savoir, et ce qu'ils doivent pratiquer pour remplir leurs obligations. Ce prince parut se radoucir; sur quoi nous lui fîmes observer que notre conduite avoit toujours été sage; qu'on ne nous a jamais accusés d'avoir violé les lois de l'empire; que nous vivons en bonne intelligence avec les mandarins. Alors le prince demanda à voir la patente du feu empereur Cang-hi qui approuve notre séjour dans l'empire. Le prince fut surpris d'y lire que le missionnaire qui avoit cette patente ne retourneroit pas en Europe; il demanda si toutes les autres patentes renfermoient la même clause. Lui ayant répondu qu'elles étoient toutes semblables: « Elle n'a, nous dit-il, nulle autorité au dehors; il faut la changer et en donner une meilleure, au cas que votre affaire s'accommode. Soyez néanmoins tranquilles sur l'accusation du tsong-tou de Fo-kien; je ne suis pas le maître, mais je tâcherai de vous rendre service. » Et avec ces paroles il nous congédia.

Cependant la décision du tribunal des rites fut présentée à l'empereur, et le 18 janvier sa majesté la confirma de la manière suivante: « Qu'il soit fait ainsi qu'il a été déterminé par le tribunal des rites. Les Européens sont des étrangers; il y a bien des années qu'ils demeurent dans les provinces de l'empire; maintenant il faut s'en tenir à ce que propose le tsong-tou de Fo-kien. Mais comme il est à craindre que le peuple ne leur fasse quelques insultes, j'ordonne de leur accorder une demi-année, et, pour les conduire à la cour ou à Macao, de leur donner un mandarin qui les accompagne dans le voyage, qui prenne soin d'eux, et qui les garantisse de toute insulte. Qu'on observe cet ordre avec respect. »

Nous résolûmes d'avoir recours à l'empereur, et de lui faire présenter un placet par le *treizième* prince, sur la protection duquel nous comptions. Nous nous rendîmes à son hôtel deux jours de suite, sans pouvoir lui parler; nous donnâmes notre placet à l'eunuque, en le priant de le lui présenter. Il le fit; mais il nous le rapporta en disant que le prince ne pouvoit pas garder ce placet chez lui; qu'il nous le rendoit, afin que nous revinssions le lui présenter à une des portes intérieures du palais, qu'il nous indiqua. Le 15, nous allâmes au palais; mais nous ne vîmes pas le prince, et ce fut le même eunuque qui vint nous demander notre placet. L'ayant rencontré une heure après, je lui demandai si ce placet étoit parvenu à l'empereur; il me répondit que, le prince se trouvant avec les trois gouverneurs de l'empire et le prince son seizième frère, ils en avoient fait ensemble la lecture; mais qu'ayant été appelés par l'empereur pour une affaire importante à l'état, le seizième prince avoit laissé le placet sans le porter avec lui. Nous ne fûmes pas fâchés qu'il eût été communiqué à ces seigneurs, nous persuadant que s'il méritoit d'être réformé, le prince ne manqueroit pas de nous en avertir, et que s'il avoit eu leur approbation, nous avions lieu d'en attendre un succès favorable. Le voici tel que nous l'avions dressé :

« Nous Européens, offrons avec respect ce *placet* à votre majesté pour la remercier de ses bienfaits, lui représenter l'accablement de douleur où nous sommes, et la prier instamment d'avoir compassion de nous. Nous avons appris qu'après la décision du tribunal des rites sur une accusation du tsong-tou de Fo-kien contre les Européens, votre majesté a eu la bonté de se ressouvenir que nous étions des étrangers qui demeurions depuis bien des années à la Chine, et qu'elle a bien voulu accorder six mois à ceux qui sont renvoyés, et ordonner qu'ils fussent accompagnés

par des mandarins. C'est un bienfait dont nous connoissons le prix, et dont nous sommes très-reconnoissans. Que nous serions heureux si nous pouvions être admis en sa présence, et lui rendre nos très-humbles actions de grâces! Mais comme il ne nous est pas permis d'aller nous jeter au pied de son trône, nous prenons la liberté de l'en remercier avec le plus profond respect, par ce placet que nous osons lui présenter.

» Permettez-nous d'exposer à votre majesté, comme à notre prince et à notre père, le sujet de l'extrême affliction où nous sommes. Les ordres du tribunal des rites, sur l'accusation du tsong-tou de Fo-kien, portent qu'on examine dans les provinces ceux qui ont des patentes du feu empereur; qu'on les oblige de les rendre, afin qu'on les renvoie à la cour; qu'elles soient annulées, etc. Ceux qui, dans les provinces, ont cette patente impériale, ne sont guère qu'au nombre de trente; on leur a fait promettre de ne plus retourner en Europe; ils sont tous sur l'âge, et leur santé est ruinée. Comment pourront-ils supporter les fatigues d'un voyage si pénible? D'ailleurs Macao n'est point leur patrie; cependant votre majesté les y fait conduire. Nous craignons que lorsqu'on apprendra cette nouvelle en Europe, on ne s'imagine qu'ils se sont rendus coupables de quelque grand crime contre les lois, et que c'est pour les punir qu'ils sont chassés de l'empire. Que votre majesté ne les renvoie pas sur-le-champ, c'est ce qu'on regardera comme l'effet de son cœur généreux et bienfaisant; mais leur confusion n'en sera que plus grande.

» Le tribunal des rites ajoute que des peuples ignorans, hommes et femmes, suivent cette loi; que, sous prétexte de réciter des prières, ils s'assemblent pêle-mêle sans distinction de sexe; que les provinces n'en retirent pas le moindre avantage, etc. Il y a près de deux cents ans que

la loi chrétienne se publie à la Chine : sa doctrine a toujours été exposée au grand jour ; elle enseigne aux sujets d'être fidèles à leurs princes, aux enfans d'être respectueux et obéissans envers leurs parens, à tous les hommes de pratiquer la vertu et de s'éloigner du vice, de se soumettre aux lois du gouvernement, d'entretenir la paix, l'union et la concorde. Il ne faut qu'avoir jeté les yeux sur les livres qui traitent de la religion chrétienne, pour se convaincre que ce n'est pas une fausse secte ; et c'est pour cette raison qu'elle est approuvée depuis tant d'années dans l'empire, et qu'on en a permis le libre exercice. Elle a été examinée plusieurs fois, et l'on n'y a jamais rien trouvé qui fût contraire aux lois d'un bon gouvernement, ni qui ne fût conforme à la raison. Dire que les hommes et les femmes s'assemblent pêle-mêle sans distinction de sexe, c'est une pure calomnie, qu'il n'est pas nécessaire de réfuter. Nos assemblées ne peuvent être suspectes ; on sait que les chrétiens ont des jours de fêtes, auxquels ils viennent à l'église pour remercier Dieu de ses continuels bienfaits ; pour le prier de maintenir dans la paix et la tranquillité leur prince, leurs pères et mères, leurs mandarins, leurs amis, le peuple, etc. Cependant l'on ordonne au peuple, sous des peines sévères, de renoncer à cette loi. Nous, la larme à l'œil, nous ne pouvons comprendre l'excès de notre misère, lorsque nous considérons tant d'autres religions qu'on souffre, sans obliger ceux qui les suivent à y renoncer, pourvu qu'ils ne violent pas les lois du gouvernement. Nous nous regardons ici comme d'infortunés orphelins, qui n'ont d'appui que la justice de votre majesté, dont les bienfaits s'étendent indifféremment sur toutes sortes de nations. C'est avec cette confiance que nous osons supplier très-humblement votre majesté de laisser à la Chine les Européens qui ont leur patente, et qui y demeurent depuis tant d'années, d'avoir compassion

de leur vieillesse, de leur permettre de garder la sépulture de leurs prédécesseurs le peu d'années qu'il leur reste à vivre, et de ne pas forcer les chrétiens d'abandonner la religion qu'ils ont embrassée. C'est une grâce que nous nous flattons d'obtenir du grand cœur de votre majesté, et dont nous aurons une éternelle reconnoissance; c'est pour cela que, flottant entre la crainte et l'espérance, nous lui adressons très-respectueusement ce placet. »

Nous fûmes jusqu'au soir sans pouvoir être instruits si notre placet avoit été présenté à l'empereur. Étant retournés au palais le lendemain, le prince parut dans le lieu où nous étions. « Il semble par votre placet, nous dit-il, que vous vouliez entrer en dispute avec l'empereur: je crains que, si je le présente tel qu'il est, il ne soit pas bien reçu. Il faut vous contenter de remercier et de prier. Si cependant vous en voulez courir les risques, à la bonne heure; mais je ne réponds pas de l'événement. » Nous répondîmes au prince que puisqu'il le jugeoit à propos, nous en retrancherions ce qui paroissoit avoir l'air de dispute, et que nous nous bornerions à remercier sa majesté et à la supplier. Le 17, nous remîmes au prince notre placet corrigé selon ses vues. Ce qui nous détermina à nous conformer aux intentions du prince, c'est que nous jugeâmes, par la manière dont il s'expliqua, que notre placet avoit été montré secrètement à l'empereur, et qu'il nous parloit des dispositions de sa majesté avec certitude, et non pas sur de simples conjectures. Il prit notre placet, le lut, et l'emporta sans rien dire, ce qui nous fit juger qu'il l'approuvoit. Mais nous ne pûmes en savoir aucune nouvelle jusqu'au 28 de janvier, que nous pûmes voir le prince sortir d'une des portes intérieures du palais avec le prince son seizième frère. « J'ai donné votre placet, nous dit-il, mais il est venu trop tard. Le tribunal des rites a délibéré; l'empereur a souscrit à sa délibération;

c'est une affaire décidée; il n'est plus possible d'y revenir. —Rien n'est moins difficile, répondîmes-nous, à un aussi grand prince qu'est l'empereur; il peut faire cette grâce, et cette grâce n'arrivera point trop tard, si elle est renvoyée par le tribunal des rites. Les mandarins ne se presseront point d'exécuter les ordres qu'ils ont reçus, parce que l'empereur a eu la bonté d'accorder un délai de six mois.—L'empereur m'a dit, reprit le prince, que pour le présent il ne pouvoit rien changer à ce qu'il avoit fait, mais que si dans la suite on vouloit vous inquiéter, il prendra votre défense. — Quand tous les Européens seront chassés des provinces, il est bien clair qu'on ne les inquiétera plus.— N'êtes-vous pas encore ici ? — Oui, nous y sommes sous les yeux et sous la protection de sa majesté; mais nous y sommes sans honneur, dès que nos compagnons sont exilés. — Ce n'est pas l'empereur qui les chasse, c'est le tsong-tou de Fo-kien, pour remédier aux troubles que deux Européens ont excités dans la province. — Nous ne connoissons pas ces Européens, et parce qu'on les a accusés, faut-il envelopper dans leur malheur tant d'autres, dont on n'a aucun sujet de se plaindre, et dont les mandarins sont contens ? » Alors le prince se tournant du côté de son frère : « Certainement, lui dit-il, le tribunal des rites a tout confondu; sa délibération ne vaut rien; je le remarquai dès que je la vis. » Pendant ce temps-là nous étions prosternés jusqu'à terre, suppliant que l'empereur fît grâce, et ce prince d'intercéder pour nous. « Que voulez-vous que je fasse? nous répondit-il; voulez-vous que je me mette dans le bourbier où vous êtes, et que je me perde pour entreprendre de vous sauver? D'ailleurs l'empereur a dit qu'il vous laisse ici et à Canton. Je lui ai objecté qu'on vous chassera pareillement de Canton à Macao, où vous seriez très-mal. A cela l'empereur m'a répondu que le vice-roi de Canton ne manquera pas de présenter un

mémoire. « Quand le vice-roi, répondîmes-nous, verra la décision du tribunal, il ne lui viendra pas en pensée de présenter un mémoire sur une affaire qu'il regardera comme arrêtée ; ainsi il seroit à propos que vous eussiez la bonté de lui faire savoir les intentions de sa majesté. — Il n'est pas nécessaire ; écrivez-lui vous-mêmes. — Il ne nous croira pas ; mais si dans deux mois nous présentions un nouveau placet à sa majesté ? » Le prince nous fit signe que cela ne se pouvoit pas, et il se retira à l'instant, nous laissant dans un accablement de tristesse que vous pouvez bien imaginer, mais qui ne se peut décrire.

Tel est le triste état où cette mission est réduite. La sentence portée contre la religion a été suivie des plus déplorables événemens. Je ne puis vous en rapporter qu'une partie, parce qu'à la première nouvelle qui s'en est répandue dans les provinces, toute communication par la poste nous a été interdite. On s'est saisi partout des *églises;* les unes ont été changées en greniers publics, en écoles, en salles des ancêtres, en temples d'idoles ; les tableaux et les saintes images ont été brûlés publiquement ; d'autres églises ont été détruites et les matériaux transportés ailleurs. Quoique l'ordre de l'empereur recommande aux mandarins d'empêcher que les missionnaires ne soient maltraités, ils n'ont pas été pour cela à couvert de toute insulte. Le père *Boukouski*, dans les rues de Hang-tcheou-fou, auroit été lapidé, s'il ne se fût retiré avec précipitation, pour se mettre à couvert d'une grêle de pierres dont il étoit assailli. Le père *Porquet*, à Ding-hou-hien, auroit couru risque de la vie, si le mandarin du lieu n'avoit posté des gens à la porte de son église. L'évêque de *Lorime* fut pris dans une de ses missions avec un père franciscain qui l'accompagnoit : on le reconduisit à son église de Sin-guan-fou, mais l'un et l'autre furent très-

maltraités dans le chemin par leurs conducteurs. Les missionnaires ne peuvent plus regarder Canton même comme un lieu d'asile. A peine le vice-roi eût-il reçu la sentence du tribunal, qu'il fit déclarer aux missionnaires qu'ils eussent à partir pour Macao, prétendant qu'il n'y en eût bientôt plus aucun dans son département. Cela est pourtant contraire à ce que nous avoit rapporté le prince, savoir, que sa majesté lui avoit dit qu'il nous laissoit ici et à Canton, et que le vice-roi ne manqueroit pas de lui présenter sur cela un placet, et que nous n'avions qu'à lui écrire. Quelque persuadés que nous fussions que nos lettres seroient inutiles, néanmoins, pour n'avoir rien à nous reprocher, nous écrivîmes au vice-roi, et lui mandâmes ce qui nous avoit été dit par le treizième prince.

Nous adressâmes aussi un *nouveau mémoire* à ce prince, notre protecteur, où, lui rappelant ce qu'il nous avoit dit, nous lui représentions que la plupart des missionnaires chassés des provinces étoient de royaumes différens de celui d'où dépend Macao; que les vaisseaux d'Europe qui viennent commercer à la Chine abordent à Canton et non pas à Macao; que de renvoyer à Macao ceux qui voudroient retourner dans leurs pays, c'étoit les mettre dans l'impossibilité de le faire; que, l'empereur nous laissant ici à son service, difficilement y pourrions-nous subsister, s'il n'y avoit personne à Canton qui entretînt notre correspondance avec l'Europe; qu'ainsi nous le priions instamment d'obtenir de l'empereur qu'on laissât à Canton ceux qui, à cause de leur âge et de leurs infirmités, ne voudroient pas retourner en Europe. La principale raison que nous avions de rester à Canton, et que nous ne disions pas, c'étoit de nous conserver la porte de la mission, afin que les missionnaires pussent y entrer dans la suite.

Nous lui présentâmes notre mémoire, il le lut. Dès

qu'il vit qu'on citoit l'empereur dans ce qu'il nous avoit rapporté : « Oh! dit-il, vous voulez rire ; ce n'est point l'empereur qui a dit ce que vous lui faites dire ; c'est moi qui le disois de moi-même ; pour le reste du mémoire, à la bonne heure, reprenez-le, corrigez-en le commencement, et me le rapportez ; je le recevrai. » Nous le corrigeâmes, et nous nous rendîmes au palais, pour le lui remettre. Il envoya un eunuque pour prendre ce mémoire. Il le lut et l'approuva ; mais parce que l'empereur avoit chargé de nos affaires le seizième prince conjointement avec lui, il nous renvoya l'eunuque pour nous dire d'ajouter deux caractères par lesquels il leur fût adressé à tous deux. La correction se fit sur-le-champ. Quelques jours après le prince nous fit venir, et nous parla en ces termes : « Je vais vous dire ma pensée sur ce que vous demandez ; au reste, c'est moi qui parle ; ne vous y trompez pas. Vous savez que l'empereur, lorsqu'il n'étoit que quatrième prince, étoit fort attaché aux bonzes Hochang et Tao-tsée ; mais alors il n'étoit pas sur le trône ; vous m'entendez bien. Le feu empereur mon père vous a beaucoup aimés ; il vous a comblés d'honneur et de grâces, et vous n'ignorez pas que la protection dont il vous honoroit a souvent excité les murmures des lettrés chinois. Ce n'est pas à dire que l'empereur mon frère ait quelque chose contre vous, et qu'il ne vous considère ; vous n'avez pas oublié avec quelle bonté il vous traitoit avant qu'il fût empereur ; mais maintenant qu'il est sur le trône, il ne sauroit se dispenser de tenir la conduite qu'il tient à votre égard. Depuis l'affaire de Fo-kien, il a reçu contre vous plus de vingt placets de lettrés chinois : il les a supprimés ; ils ne veulent pas qu'on change rien à la doctrine de nos anciens sages, et le bon gouvernement demande qu'ils soient écoutés. Ma pensée est donc qu'au lieu du mémoire que vous m'adressez, vous dressiez un placet pour être

présenté à l'empereur : bornez-vous à y représenter que depuis le père Ricci, qui est venu le premier à la Chine, vous n'avez rien fait contre les coutumes de l'empire ; que vous êtes des religieux qui ne pensez qu'à vous perfectionner ; que la loi que vous enseignez n'est pas une fausse loi ; que vos compagnons qui sont dans les provinces sont sur le point d'en être chassés ; faites sentir les inconvéniens et les embarras où ils se trouveront, si on ne leur permet pas de demeurer à Canton ; que c'est la triste situation où vous êtes, puisque le vice-roi de cette province a déclaré qu'il n'y laisseroit aucun missionnaire ; après quoi priez, et priez avec instance. Voilà à peu près quelle doit être la forme de votre placet : au reste, je veux en voir la minute, et le corriger s'il est nécessaire. Quand il sera en état, vous irez le présenter par la voie des grands maîtres de la maison de l'empereur, dont mon frère le seizième est le chef. Ils ne voudront pas le recevoir ; alors vous vous adresserez à moi, et je le ferai passer à sa majesté par le canal de ceux qui reçoivent les mémoriaux de l'empire. » Charmés des bontés de ce prince, nous nous prosternâmes jusqu'à terre pour le remercier de ses instructions, et des mouvemens qu'il vouloit bien se donner en notre faveur. Nous dressâmes le placet, qui contenoit à peu près ce qui avoit été mis dans le mémoire. Nous retournâmes au palais pour en présenter la minute au prince ; nous ne pûmes lui parler : il partoit pour la campagne. Mais il ne nous avoit pas oubliés, et il avoit recommandé notre affaire au seizième prince son frère, qui nous avertit de lui porter notre *placet*, dont voici les termes :

« Nous, Européens, offrons avec un profond respect ce placet à votre majesté, pour la supplier très-humblement de nous accorder une grâce. Il y a près de deux cents ans que depuis Ly-ma-teou (c'est le nom

chinois du père Ricci), nous, vos fidèles sujets, venons dans cet Orient par la voie de la mer. Votre illustre dynastie, par un bienfait signalé, ne nous a point considérés comme des étrangers; ce qui nous a fait regarder la Chine comme si elle étoit notre véritable patrie : nous en suivons les coutumes; nous nous y occupons aux œuvres de piété et à notre propre perfection. La loi que nous professons n'est pas une fausse loi. Le tribunal des rites a condamné tous les Européens qui sont dans les provinces à être renvoyés à Macao. Nous, vos fidèles sujets, nous n'avons garde de ne pas nous soumettre avec respect aux ordres de votre majesté; mais nous la supplions de considérer que Macao n'est pas le lieu ordinaire où abordent les vaisseaux qui viennent à la Chine. Si on leur permettoit de demeurer à Canton, ceux qui voudroient s'en retourner dans leur pays trouveroient des vaisseaux prêts à les recevoir et à leur donner le passage. Sans cela ils n'ont aucun moyen de s'en retourner. Leur état est bien digne de compassion; s'ils veulent demeurer à la Chine, on ne leur permet pas : s'ils veulent repasser en Europe, ils ne le peuvent pas; semblables à un voyageur qui, surpris d'une nuit obscure, ne trouve aucun gîte où il puisse se retirer. Le vice-roi de Canton a envoyé des ordres sévères, qui portent que les Européens aient à sortir de toute l'étendue de son district. Quand nous faisons réflexion que, d'un côté, votre majesté nous laisse à la cour pour son service, et que, d'un autre côté, nous ne pouvons nous passer des lettres et du secours de nos amis d'Europe, si nous n'avons personne à Canton qui les reçoive, comment pourrons-nous subsister? Le cœur bon et généreux de votre majesté couvre et protège toutes les choses qui sont dedans et hors de la mer. Nous, Européens, sans force, sans appui, sans terres, sans secours, saisis que nous sommes de frayeur,

nous osons espérer que votre majesté ordonnera que nous ne soyons pas chassés de Canton, et qu'elle regardera aussi d'un œil de compassion ces infortunés vieillards qui sont dans les provinces, et qui, chargés d'années et d'infirmités, ont à peine la force de se remuer. Nous, vos fidèles sujets, attendons avec confiance les ordres de votre majesté; c'est dans cette vue qu'avec un profond respect nous lui présentons ce placet, la suppliant, avec la dernière instance, de le lire, et de nous accorder la grâce que nous lui demandons. Le 11e de la cinquième lune (1er juillet 1724). »

Le même jour, nous allâmes offrir notre placet au treizième prince. Comme sous cet empereur il ne nous est plus permis de pénétrer dans l'intérieur du palais, nous priâmes un mandarin de le prévenir que nous étions au dehors de la porte intérieure, où nous attendions ses ordres. Le mandarin s'acquitta volontiers de cette commission, et le prince lui ordonna de lui amener deux ou trois des pères qui lui apporteraient le placet. Le mandarin conduisit le père Parennin, le père Bouvet et le père Kegler jusqu'au lieu où étoit le prince, dont ils furent très-bien reçus. A l'instant il fit appeler un des grands mandarins, par les mains duquel les mémoriaux de l'empire vont à l'empereur, et il lui ordonna de recevoir le placet des Européens et de le porter à sa majesté. Ce mandarin fit d'abord quelque difficulté, sur ce qu'il n'est permis qu'à ceux qui occupent certains postes d'offrir des placets à l'empereur. Mais enfin, ayant entendu les raisons du prince, il reçut le placet, et le porta incontinent à sa majesté. Après un temps assez considérable, il rapporta notre placet, sur lequel l'empereur venoit d'écrire lui-même sa *réponse* de la manière qui suit : « Vous, gouverneurs de l'empire, princes et grands, prenez le placet de Tai-tsin-hien (c'est le nom chinois du père Kegler), envoyez-

le aux tsong-tou et vice-roi de la province de Canton ; qu'ils suspendent les ordres pour un temps, et qu'ils ne pressent pas les Européens d'aller demeurer à Macao ; que le tsong-tou, le vice-roi, le tsiang-kiun (général des soldats tartares), le titou (général des soldats chinois), délibèrent sérieusement sur cela, et me fassent leur rapport. S'ils jugent qu'il n'y a pas un grand mal à craindre pour le gouvernement du peuple, on peut permettre aux Européens de demeurer à Canton. Outre cela, consultez aussi, vous autres, et me faites votre rapport. »

Cette réponse de sa majesté fut communiquée aux pères qui étoient présens ; sur quoi le père Parennin remercia et fit un compliment si à propos, que le mandarin, jugeant qu'il plairoit à l'empereur, alla sur-le-champ lui en faire le rapport. En effet, l'empereur en parut si content, qu'il ordonna au mandarin de faire venir les trois pères en sa présence, faveur à laquelle aucun de nous ne s'attendoit. Il leur fit un *discours* de plus d'un quart d'heure ; il parut qu'il l'avoit étudié : car il débita fort rapidement tout ce qui pouvoit justifier sa conduite à notre égard, et il réfuta les raisons contenues dans notre placet. Voici en détail ce que sa majesté leur dit : « Le feu empereur mon père, après m'avoir instruit pendant quarante ans, m'a choisi préférablement à mes frères pour lui succéder au trône. Je me fais un point capital de l'imiter, et de ne m'éloigner en rien de sa manière de gouverner. Des Européens, dans la province de Fo-kien, vouloient anéantir les lois, et troubloient les peuples ; les grands de cette province me les ont déférés ; j'ai dû pourvoir au désordre ; c'est une affaire de l'empire ; j'en suis chargé, et je ne puis ni ne dois agir maintenant comme je faisois lorsque je n'étois que prince particulier. Vous dites que votre loi n'est pas une fausse loi, je le crois ; si je pensois qu'elle fût fausse, qui m'empêcheroit de détruire

vos églises et de vous en chasser? Les fausses lois sont celles qui, sous prétexte de porter à la vertu, soufflent l'esprit de révolte. Mais que diriez-vous si j'envoyois une troupe de bonzes et de lamas dans votre pays pour y prêcher leur loi? comment les recevriez-vous? Ly-ma-teou vint à la Chine la première année de Ouan-ly. Je ne toucherai point à ce que firent alors les Chinois, je n'en suis pas chargé; mais en ce temps-là vous étiez en très-petit nombre, ce n'étoït presque rien; vous n'aviez pas de vos gens et des églises dans toutes les provinces; ce n'est que sous le règne de mon père qu'on a élevé partout des églises, et que votre loi s'est répandue avec rapidité; nous le voyions, et nous n'osions rien dire; mais, si vous avez su tromper mon père, n'espérez pas de me tromper de même. Vous voulez que tous les Chinois se fassent chrétiens; votre loi le demande, je le sais bien; mais en ce cas-là que deviendrions nous? les sujets de vos rois. Les chrétiens que vous faites ne reconnaissent que vous; dans un temps de trouble, ils n'écouteroient point d'autre voix que la vôtre. Je sais bien qu'actuellement il n'y a rien à craindre; mais quand les vaisseaux viendront en grand nombre, alors il pourroit y avoir du désordre. La Chine a au nord le royaume des Russes, qui n'est pas méprisable; elle a au sud les Européens et leurs royaumes, qui sont encore plus considérables, et à l'ouest *Sse-ouan-raptan,* prince de Tartarie, qui depuis huit ans fait la guerre aux Chinois. Je veux le retenir chez lui, et l'empêcher d'entrer dans la Chine, de peur qu'il n'y excite du trouble. *Lange,* compagnon d'Ismalioff, ambassadeur du czar, prioit qu'on accordât aux Russes la permission d'établir dans toutes les provinces des factoreries pour le commerce; il fut refusé, et on ne lui permit de trafiquer qu'à Pékin et à Tchu-Kou-paising, sur les limites, dans le pays des Kalkas. Je vous permets de même de demeurer ici et à Canton, autant de

temps que vous ne donnerez aucun sujet de plainte ; car s'il y en a dans la suite, je ne vous laisserai ni ici ni à Canton. Je ne veux point de vous dans les provinces. L'empereur mon père a perdu beaucoup de sa réputation dans l'esprit des lettrés, par la condescendance avec laquelle il vous y a laissé établir. Il ne se peut faire aucun changement aux lois de nos sages, et je ne souffrirai point que de mon règne on ait rien à me reprocher sur cet article. Quand mes fils et mes petits-fils seront sur le trône, ils feront comme bon leur semblera; je ne m'en embarrasse pas plus que de ce qu'a fait Ouan-ly. Du reste, ne vous imaginez pas que j'aie rien contre vous, ou que je veuille vous opprimer ; vous savez la manière dont j'en usois avec vous quand je n'étois que régulo. La famille d'un de vos chrétiens, mandarin dans le Leaotong, se souleva contre lui, parce qu'il n'honoroit pas ses ancêtres. Dans l'embarras où vous étiez, vous eûtes recours à moi, et j'accommodai cette affaire. Ce que je fais maintenant, c'est en qualité d'empereur; mon unique soin est de bien régler l'empire; je m'y applique du matin au soir. Je ne vois pas même mes enfans ni l'impératrice; je ne vois que ceux qui sont chargés du soin des affaires publiques, et cela durera autant que le deuil, qui est de trois ans. Après quoi je pourrai peut-être vous voir comme à l'ordinaire. »

C'est à peu près tout ce que dit l'empereur. Il parla avec une rapidité qui faisoit bien connoître qu'il ne vouloit pas qu'on lui répondît : cependant lorsqu'il parla de Lange, son nom ne lui venant pas à l'esprit, il fit signe au père Parennin, qui le lui nomma aussitôt; et saisissant cette occasion : « Quand le feu empereur votre père, ajouta-t-il, refusa à Lange des établissemens pour les Russes, je fus chargé de lui en expliquer l'ordre qui étoit en langue tartare. Cet ordre portoit qu'il ne devoit pas demander cette grâce, sous prétexte qu'il voyoit d'autres Européens

dans les provinces; ce sont des religieux, disoit l'empereur, qui prêchent leur loi; ils ne font point de commerce; ils ne s'en retournent point en Europe. Vous autres, vous voulez commercer, entrer, sortir, changer vos gens quand il vous plaira: ils ne sont pas religieux; s'ils violent nos lois, je suis obligé de les punir, et si je les punis, votre czar s'en plaindra, et ce sera entre nous un sujet de brouillerie; cela ne se peut pas. » L'empereur vit bien que ces paroles réfutoient la comparaison qu'il avoit apportée des Russes; mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il continua comme s'il n'y avoit fait nulle attention. Il chargea les trois missionnaires de faire part à leurs compagnons de ce qu'il venoit de leur dire; après quoi il leur fit à tous trois de petits présens dont ils remercièrent très-humblement sa majesté; puis le père Parennin, prenant la parole, supplia l'empereur de se bien persuader que nous n'étions pas tellement dépourvus de sens que de souffrir tant de fatigues, et de courir tant de dangers pour venir à la Chine avec des desseins dans l'âme qui pussent lui être préjudiciables.

Vous pouvez juger, mon révérend père, quelle est notre douleur, de voir d'un côté entre les mains des infidèles plus de trois cents églises qui avoient été consacrées au culte du vrai Dieu, et d'un autre côté plus de trois cent mille chrétiens, sans prêtres, sans pasteurs, et destitués de tout secours spirituel : ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'à moins d'un grand miracle, nous ne voyons pas qu'on puisse les assister, sans exposer visiblement l'ombre d'espérance qui nous reste dans le séjour qu'on nous permet de faire à Pékin. Je connois trop le zèle de nos révérends pères, pour ne pas m'assurer qu'ils ne cesseront point de recommander à Dieu dans leurs saints sacrifices cette mission expirante, qu'on avoit raison de regarder comme la plus étendue et la plus florissante de

l'Église de Jésus-christ. Trop heureux si nous pouvions, par l'effusion de tout notre sang, lui rétablir cette belle portion de son héritage! Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE DE CONTANCIN

AU PÈRE ÉTIENNE SOUCIET.

Canton, ce 2 décembre 1725.

Mon révérend père, dans le triste état où vous savez que cette mission est réduite, vous ne vous attendez pas sans doute que je vous mande rien de bien consolant; c'est pourquoi, sans entrer dans le détail de nos souffrances, que vous ne pouvez ignorer, je ne vous entretiendrai que du *nouvel empereur* qui depuis trois ans occupe le trône. Tout aliéné qu'il paraît être de la religion chrétienne, on ne peut s'empêcher de louer les qualités qui le rendent digne de l'empire, et qui en si peu de temps lui ont attiré le respect et l'amour de ses peuples. Ce prince est infatigable dans le travail; il pense nuit et jour à établir la forme d'un sage gouvernement, et à procurer le bonheur de ses sujets. On ne peut mieux lui faire sa cour que de lui proposer quelque dessein qui tende à l'utilité publique et au soulagement des peuples; et ainsi il vient de réduire les impôts de deux villes de la province de Nankin et de la capitale de Kiang-Si, qui gémissoient sous le poids du tribut qu'on exigeoit d'elles annuellement.

L'empereur ayant été informé par un vice-roi de province que la *sécheresse* menaçoit son gouvernement d'une stérilité générale, il s'enferma dans son palais; il jeûna, il pria, jusqu'à ce qu'il eût appris que la pluie y étoit tombée

en abondance ; après quoi il porta un *édit*, où, témoignant combien il étoit touché des misères de son peuple, il ordonna à tous les grands mandarins de l'informer avec soin des calamités dont les peuples de leur district seroient affligés ; puis il conclut par ces paroles : « Il y a entre le Tien (le ciel) et l'homme une correspondance de fautes et de punitions, de prières et de bienfaits ; remplissez vos devoirs ; évitez les fautes ; car c'est à cause de nos péchés que le Tien nous punit. Quand le Tien envoie quelque calamité, soyons attentifs sur nous-mêmes, mortifions-nous, corrigeons-nous, prions : c'est en priant et en nous corrigeant que nous fléchissons le Tien. Si je porte cet ordre, ce n'est pas que je me croie capable de toucher le Tien ; mais c'est pour vous mieux persuader qu'il y a entre le Tien et l'homme une correspondance de fautes et de punitions, de prières et de bienfaits. »

Une autre *sécheresse* désola l'an dernier la province de Tche-kiang : la récolte fut très-légère. L'empereur fit distribuer 196,000 boisseaux de riz. La centième partie d'un boisseau est pour un jour la nourriture ordinaire d'un homme. Cette année, au contraire, les pluies ont été trop abondantes ; elles ont inondé la province de Pékin et les environs ; le prix des vivres est devenu excessif. Le premier soin de l'empereur a été de soulager les pauvres familles de soldats qui sont à la cour : il leur a fait distribuer 450,000 liv. Également attentif aux besoins du peuple, il a écrit de sa propre main, et du pinceau rouge, un *avertissement* dans lequel il parle ainsi aux grands de l'empire : « Cet été les pluies ont été extraordinaires dans plusieurs provinces. Je suis très-sensible à l'affliction de mon peuple ; je le porte dans mon cœur ; j'y pense jour et nuit. Comment pourrai-je goûter un sommeil tranquille, sachant que mon peuple souffre ? A présent que l'automne approche, je fais réflexion que, les grains ayant été ensevelis sous les

eaux, il n'y aura point de moisson à recueillir : c'est ce qui renouvelle et augmente ma douleur. Il faut secourir au plus tôt tant de pauvres affligés. Vous, grands de l'empire, choisissez des officiers fidèles, attentifs, capables de seconder mes intentions, et qui préfèrent le bien public à leurs propres intérêts. Qu'ils parcourent les provinces; qu'ils pénètrent jusque dans les endroits les plus obscurs et les plus reculés, pour y découvrir le pauvre, afin qu'aucun malheureux n'échappe à leurs recherches et à mes bienfaits. Regardez ces affligés comme vos enfans, ou comme vos petits neveux; soyez équitables et vigilans dans la distribution de mes bienfaits; usez-en comme vous feriez si vous aviez à partager votre propre bien. Il suffit de vous dire que vous me ferez plaisir, et que votre conduite sera conforme à mes intentions. Qu'on respecte cet ordre. » Cette instruction impériale fut insérée dans la gazette publique, et répandue dans l'empire, afin que les mandarins et le peuple même fussent informés des intentions de sa majesté.

Ce qui rend la *gazette de la Chine* très-utile pour le gouvernement, c'est qu'au lieu de la remplir, comme on fait en certaines contrées de l'Europe, d'inutilités, et souvent de médisances et de calomnies, on n'y met que ce qui a rapport au gouvernement. On y lit, par exemple, le nom des mandarins qui ont été destitués de leurs emplois, et pour quelle raison : l'un, parce qu'il a été négligent à exiger le tribut impérial, ou qu'il l'a dissipé; l'autre, parce qu'il est ou trop indulgent, ou trop sévère dans ses châtimens; celui-ci, à cause de ses concussions; celui-là, parce qu'il a peu de talent pour bien gouverner; si quelqu'un des mandarins a été élevé à quelque charge considérable, ou s'il a été abaissé, ou bien si on l'a privé, pour quelque faute, de la pension annuelle qu'il devoit recevoir de l'empereur.

On voit encore dans la gazette le nom des officiers qui remplacent les mandarins cassés de leurs emplois, leur nom, leur pays; les accusations portées contre les mandarins, et la réponse de l'empereur; les calamités arrivées dans telle ou telle province, et les secours donnés par les mandarins du lieu, ou par l'ordre de l'empereur; l'extrait des dépenses faites pour la subsistance des soldats, pour les besoins du peuple, pour les ouvrages publics et pour les bienfaits du prince; les remontrances que les grands de l'empire ou les tribunaux supérieurs prennent la liberté de faire à sa majesté sur sa propre conduite ou sur ses décisions. On y remarque le jour que l'empereur a labouré la terre, afin de réveiller dans l'esprit des peuples, l'amour du travail et l'application à la culture des campagnes; le jour qu'il doit assembler à Pékin tous les grands de la cour et tous les premiers mandarins des tribunaux, pour leur faire l'instruction, dont le sujet est toujours tiré des livres canoniques : car, disent les Chinois, il est empereur pour gouverner, pontife pour sacrifier, et maître pour enseigner. On y apprend les lois ou les coutumes nouvelles qu'on établit. On y lit les louanges que l'empereur a données à un mandarin, ou les réprimandes qu'il lui a faites, par exemple : « Tel mandarin n'est pas d'une réputation saine; s'il ne se corrige, je le punirai. » Enfin, comme je l'ai déjà dit, la gazette chinoise se fait de telle sorte, qu'elle est très-utile pour apprendre aux mandarins la manière de bien gouverner les peuples.

La gazette parle aussi de toutes les affaires criminelles qui vont à punir de mort le coupable. En Chine, à la réserve de certains cas extraordinaires, qui sont marqués dans le corps des lois chinoises, nul mandarin, nul tribunal supérieur ne peut prononcer définitivement un *arrêt de mort*. Tous les jugemens de crimes dignes de mort doivent être examinés, décidés et souscrits par

l'empereur. Les mandarins envoient en cour l'instruction du procès, et leur décision, marquant l'article de la loi qui les a déterminés à prononcer de la sorte : par exemple : « Un tel est coupable de tel crime ; la loi porte qu'on étranglera ceux qui en seront convaincus : ainsi je condamne un tel à être étranglé. » Ces informations étant arrivées à la cour, le tribunal supérieur des affaires criminelles examine le fait, les circonstances et la décision. Si le fait n'est pas clairement exposé, ou que le tribunal ait besoin de nouvelles informations, il présente à l'empereur un mémorial, qui contient l'exposé du crime et la décision du mandarin inférieur ; et il ajoute : « Pour juger sainement, il paroît qu'il faut être encore instruit de telle circonstance ; ainsi nous opinons à renvoyer l'affaire à tel mandarin, afin qu'il nous donne les éclaircissemens que nous souhaitons. » L'empereur ordonne ce qui lui plaît ; mais sa clémence le porte toujours à renvoyer l'affaire, afin que, quand il s'agit de la vie d'un homme, on ne décide point légèrement et sans avoir les preuves les plus convaincantes. Lorsque le tribunal supérieur a reçu les informations qu'il demandoit, il présente de nouveau sa délibération à l'empereur. Alors l'empereur souscrit à la délibération du tribunal, ou bien il diminue la rigueur du châtiment ; quelquefois même il renvoie le mémorial en écrivant ces paroles de sa main : « Que le tribunal délibère encore sur cette affaire, et me fasse son rapport. » Vous seriez surpris, mon révérend père, si vous étiez témoin de l'attention scrupuleuse qu'on apporte à la Chine quand il s'agit de condamner un homme à mort. Tout cela est marqué dans la gazette.

L'attention du prince s'est de nouveau portée sur les criminels. Voici ce qu'il a ordonné par rapport à ces malheureux : « Deux choses doivent me rendre très-attentif quand il s'agit de condamner quelqu'un à la

mort : premièrement, l'estime que nous devons faire de la vie de l'homme ; secondement, la tendresse et la compassion que je dois avoir pour mon peuple. Ainsi, que dans la suite on ne punisse personne du supplice de mort, que son procès ne m'ait été présenté trois fois. » Lorsque le crime est fort énorme, l'empereur, en souscrivant à la mort du criminel, ajoute : « Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre, qu'on l'exécute sans aucun délai. » Pour ce qui est des crimes dignes de mort qui n'ont rien d'extraordinaire, l'empereur écrit au bas de la sentence : « Qu'on retienne le criminel en prison, et qu'on l'exécute au temps de l'automne. » Il y a un jour fixé dans l'automne pour exécuter tous les criminels. Cette année, le tribunal des crimes, quelque temps avant le jour déterminé, a fait transcrire dans un livre toutes les informations envoyées des justices subalternes ; on y a joint le jugement porté par cette justice et celui du tribunal de la cour. Ce tribunal s'est ensuite assemblé, et a lu, revu, corrigé, ajouté, retranché ce qu'il a jugé à propos. Après quoi il en a fait tirer deux copies au net ; l'une qu'il a présentée à l'empereur, afin que ce prince pût la lire et l'examiner en particulier ; l'autre qu'il a gardée pour la lire en présence de tous les principaux officiers des tribunaux souverains, et la réformer selon leur avis. Cette seconde copie ayant été ainsi examinée et corrigée, on la présente à l'empereur ; puis on en tire un très-grand nombre de copies en langue tartare et chinoise. Toutes ces copies se remettent entre les mains de sa majesté, qui les donne encore à examiner aux plus habiles officiers, soit tartares soit chinois, qui se trouvent à Pékin. Cette attention de l'empereur, lorsqu'il s'agit d'ôter la vie à un homme, est une autre preuve de sa tendresse pour ses sujets.

Sur la fin de juillet, les chaleurs ont été excessives à

Pékin. L'empereur fit alors attention à tant de malheureux détenus dans les prisons, ou condamnés à porter la *cangue* (1) dans les carrefours. Sur quoi il ordonna ce qui suit : « Les chaleurs sont insupportables ; ceux qui sont renfermés dans les prisons, ou qui portent la cangue, doivent beaucoup souffrir ; il faut les soulager. Je ne parle pas de ceux qui sont dans les cachots, et qu'on a condamnés à être punis de mort dans l'automne ; ils ne méritent point de grâce, et il ne convient point de les élargir ; je parle de ceux qui sont détenus pour dettes, ou pour des différends qui demandent une longue détention ; voyez ce qui peut se faire pour adoucir la peine de ces malheureux. » Le lendemain on donna la liberté aux criminels qui trouvèrent une caution, sur laquelle on pût s'assurer qu'ils seroient représentés à la fin des chaleurs. On fit la même grâce et la même condition à ceux qui portoient la cangue. A l'égard de ceux qui ne purent trouver de caution, on les délivra de leur fers, et on les laissa libres dans toute l'étendue de la prison, qui est fort spacieuse. Les mandarins furent approuvés de l'empereur ; et ce trait fit connoître au peuple que l'attention et la clémence de ce prince s'étendoient généralement à tous ses sujets, et qu'il n'y en avoit point de si misérable pour qui il n'eût une tendresse de père.

Depuis le peu de temps qu'il est sur le trône, il a fait plusieurs autres réglemens qui prouvent sa vigilance et son application à bien gouverner ses peuples. Je me con-

---

(1) La cangue est composée de deux morceaux de bois échancrés, pour y insérer le cou du coupable. Ce fardeau est posé sur ses épaules, et est plus ou moins pesant, selon que la faute est plus ou moins griève. Il y a des cangues qui pèsent jusqu'à deux cents livres ; les ordinaires pèsent cinquante à soixante livres : elles sont souvent de trois pieds carrés, et d'un bois épais de cinq ou six pouces.

tenterai de vous en rapporter quelques-uns, comme touchant plus particulièrement à la morale publique.

Pour exciter les *laboureurs* au travail et leur inspirer l'amour d'une vie régulière, il a ordonné aux gouvernemens de toutes les villes de l'informer, chaque année, de celui qui, parmi ceux de cette profession, se sera le plus distingué dans leur district par son application à la culture des terres, par l'intégrité de sa réputation, par le soin d'entretenir l'union dans sa famille et la paix avec ses voisins, enfin par son économie et son éloignement de toute dépense inutile. Sur le rapport qui lui sera fait, sa majesté élèvera ce sage et actif laboureur au degré de mandarin du huitième ordre, et lui enverra des patentes de mandarin honoraire. Cette distinction lui donnera le droit de porter l'habit de mandarin, de visiter le gouverneur de la ville, de s'asseoir en sa présence et de prendre du thé avec lui. Il sera respecté le reste de ses jours, et après sa mort on lui fera des obsèques convenables à son degré, et son titre d'honneur sera écrit dans la salle des ancêtres. Quelle joie pour ce vénérable vieillard et pour toute sa famille ! Outre l'émulation qu'une pareille récompense excitera parmi les laboureurs, l'empereur donne encore un nouveau lustre à une profession si nécessaire à l'état, et qui de tous temps a été estimée dans l'empire.

Il a fait un autre réglement pour engager les *femmes veuves* à garder la continence, et les *femmes mariées* à demeurer fidèles à leurs maris. « La beauté du gouvernement, dit l'empereur, dépend surtout de la régularité des femmes ; elles doivent s'appliquer à remplir leurs devoirs, et à vivre dans la retenue qui convient à leur sexe. Lorsqu'une femme encore jeune a perdu son mari, si elle demeure dans son état de veuve sans passer à un second mariage, et qu'elle vive au moins vingt ans dans la continence avant sa mort, ou si une autre pressée, forcée même,

a résisté jusqu'à donner sa vie plutôt que de commettre le crime, j'ordonne à ceux de sa famille, de quelque condition qu'ils soient, d'en informer le mandarin du lieu, qui vérifiera le fait et m'en instruira, afin que, suivant mes ordres, on tire du trésor impérial l'argent nécessaire pour ériger dans sa patrie un arc de triomphe en son honneur, sur lequel on gravera son éloge. »

Pour entretenir et augmenter, s'il étoit possible, la *piété des enfans* envers leurs parens (car c'est un point capital dans l'empire), il a donné ordre à tous les vice-rois des provinces de s'informer exactement quels sont les bacheliers de leur gouvernement qui ont le plus excellé dans l'observation d'un devoir si essentiel, et d'envoyer leurs noms à la cour, afin que, pour cette seule raison, sa majesté leur accorde le degré de *kieu-seng*, qui est plus élevé que celui de bachelier, et avec lequel ils peuvent devenir mandarins, celui de simple bachelier ne suffisant pas pour être élevé aux charges. Il ne leur accorde pas le degré de licencié, de peur d'avilir ou de dégrader les belles-lettres, cet honneur ne se donnant qu'au mérite reconnu par les épreuves des examens publics. Par un autre réglement, il semble vouloir porter cette piété filiale au plus haut point où elle puisse monter. Comme les mandarins, selon le degré où ils ont été élevés, ont un titre particulier qui les distingue, et sous lequel ils doivent être honorés après leur mort, l'empereur permet aux enfans mandarins de renoncer à ce titre, et de le transporter à leur père et par conséquent à la mère, qui participe au titre honorable de son mari. « C'est, dit l'empereur, renoncer à soi-même en faveur de son père et de sa mère : c'est se priver d'un honneur qui subsisteroit même après la mort, afin qu'il soit rendu au père. Rien n'est plus juste, parce qu'enfin le fils est bien moins redevable à lui-même de son mérite qu'à ceux dont il a reçu la vie et l'é-

ducation. » Ce sentiment des Chinois paroîtra singulier ; mais il n'en est que plus digne d'éloge.

Dans le dessein qu'a l'empereur de bien connoître tous les *mandarins de l'empire,* il a fait aussi à leur sujet de nouveaux réglemens. 1° Il a ordonné à tous les grands mandarins d'examiner soigneusement quels sont les officiers de leur district qui ont le plus de talens pour bien gouverner les peuples, et d'envoyer leurs noms à la cour. 2° Il a ordonné qu'on lui envoyât pareillement les noms des mandarins inférieurs qui sont capables d'exercer les charges du premier ordre, afin que, sans passer par les degrés ordinaires, ils puissent être élevés tout à coup aux emplois les plus considérables. 3° On a coutume, tous les trois ans, de faire l'examen de tous les mandarins de l'empire, sans en excepter un seul. Le vice-roi de chaque province en délibère avec les quatre officiers-généraux qui résident à la capitale, et envoie à la cour ses notes sur chaque mandarin. Il marque, par exemple, que tel mandarin, de tel degré, de telle ville, est trop sévère, qu'il est avide d'argent et qu'il vexe le peuple ; ou bien qu'il est trop âgé, qu'il a peu d'application aux fonctions de sa charge ; ou bien qu'il est brusque, sujet à se mettre en colère, et peu aimé du peuple. Suivant ces notes adressées au premier tribunal de Pékin, la cour casse, abaisse et punit un grand nombre de mandarins. Au contraire, ceux qui n'ont point de notes mauvaises, ou qui sont loués comme gens extraordinaires et au-dessus du commun, on les élève aussitôt à de plus grands mandarinats. Il semble que ces connoissances devroient suffire : le nouvel empereur veut quelque chose de plus. Il ordonne aux mandarins supérieurs de chaque province de distinguer en trois classes tous les mandarins de leur district. La première doit être de ceux qui ont des manières polies et engageantes, qui ne cherchent point à s'enrichir, qui sont

habiles dans les sciences, qui possèdent les coutumes et les lois de l'empire, qui sont peu avancés en âge, et qui ont de la force et de la santé. La seconde doit contenir ceux qui ont les mêmes talens, mais qui sont d'une santé foible ou d'un âge avancé. Enfin, la troisième doit être de ceux qui ont un corps sain et robuste, mais dont les talens sont médiocres. « Cette liste me fera mieux connoître, dit l'empereur, les mandarins qui, dans l'examen général qui se fait tous les trois ans, mériteront des éloges ou des réprimandes. La gloire qui en reviendra aux uns, et la honte dont les autres seront couverts les piquera d'une louable émulation. J'examinerai moi-même cette liste, ajoute l'empereur; ainsi j'ordonne aux mandarins, sous peine d'être sévèrement punis, d'agir avec une extrême équité, sans partialité et sans acception de personnes. »

Enfin, ce nouveau monarque a si fort à cœur le bien de l'empire, qu'il a donné un avertissement écrit du pinceau rouge, par lequel il exhorte tous les mandarins qui, selon leur dignité, ont droit de présenter des *mémoriaux*, à bien réfléchir sur ce qui peut contribuer au bon gouvernement, et à lui communiquer leurs lumières par écrit. Il ajoute qu'au cas que leurs réflexions doivent être secrètes, ils peuvent envoyer ou présenter leur mémorial cacheté, et il promet qu'alors il ne le rendra point public, ou bien qu'il effacera le nom de l'auteur.

J'ai parlé plus haut de la grâce que l'empereur a faite à des villes en leur remettant pour toujours une partie du tribut annuel qu'elles doivent payer. Cette bonté du prince causa une grande joie parmi le peuple. Le *tsong-tou de Nankin* crut faire sa cour à l'empereur, en lui apprenant quelle avoit été la joie des peuples. Il lui envoya un mémorial, où, après avoir fait l'éloge de sa majesté, il disoit, entre autres choses, que le peuple, pour marquer sa reconnoissance, faisoit réciter des prières dans les tem-

ples des idoles pour la conservation d'une vie si précieuse à l'état; qu'on y représentoit des comédies, et que, pour perpétuer le souvenir d'un bienfait si signalé, on alloit élever un édifice public, et y placer un monument de pierre, où l'on gravera une inscription propre à éterniser la mémoire de ce bienfait. L'empereur écrivit de sa propre main au tsong-tou cette réponse : « Ce que vous me mandez est tout-à-fait contraire à mes intentions. Quand j'ai accordé cette grâce, je n'ai eu d'autre vue que de procurer le bonheur de mon peuple, et non pas de m'attirer un vain honneur. Ces comédies et ces prières sont superflues, et ne peuvent m'être d'aucune utilité. Après que j'ai envoyé des instructions dans tout l'empire, pour exhorter les peuples à l'économie et à la frugalité, comment osez-vous permettre ces folles dépenses? Défendez-les au plus tôt. Il est même à craindre que les officiers subalternes, sous prétexte d'avoir de quoi fournir à ces divertissemens, ne tirent des contributions, et ne s'engraissent de la substance du pauvre peuple. Veillez-y. Pour ce qui est de l'édifice et du monument de pierre, je défends aussi qu'on les élève; car, encore une fois, quand j'accorde des grâces, je ne prétends pas me faire une vaine réputation. Tout ce que je souhaite, c'est que parmi ce grand peuple, il n'y ait personne qui n'observe les coutumes, qui ne remplisse ses devoirs, et qui ne vive tranquille; voilà ce qui peut me faire plaisir. C'est pourquoi, aussitôt que vous aurez reçu cet ordre, défendez ces prières et ces comédies, empêchez qu'on n'élève l'édifice et le monument de pierre, et donnez vous-même par écrit une instruction publique qui soit affichée aux carrefours, par laquelle vous exhortiez le peuple à observer les coutumes, remplir ses obligations, et à vivre dans une parfaite union. Alors je m'estimerai heureux. »

Vous voyez par tous ces traits, mon révérend père,

quelle est l'application de ce prince. Sa continuelle étude est d'apprendre à bien gouverner ses peuples, et à procurer leur bonheur. Dieu veuille lui inspirer des sentimens plus favorables à notre sainte religion, afin que les pasteurs arrachés par ses ordres à leur cher troupeau, puissent quelque jour y être réunis ! C'est une grâce que je vous prie de demander dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec respect, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE D'ENTRECOLLES AU PÈRE DUHALDE.

A Pékin, le 7 juillet 1727.

Mon révérend père, je vous ai déjà envoyé des *fleurs artificielles* que font les Chinois, et, si, dans le transport, l'air de la mer ou l'humidité n'a rien diminué de leur agrément, je ne doute point que vous n'ayez trouvé l'ouvrage fin et délicat. Je vous en envoie encore, dans la persuasion où je suis que ce n'est qu'en les voyant qu'on les estime ce qu'elles valent. Je ne prétends pas que les ouvriers chinois aient plus d'adresse et d'habileté que les Européens qui travaillent à ces petits ouvrages. S'il est vrai qu'on réussisse mieux à la Chine, on doit plus l'attribuer à la matière que les Chinois emploient qu'à l'industrie. C'est cette matière que je veux faire connoître, car peut-être pourroit-on la trouver en France; j'expliquerai ensuite la manière dont les Chinois la préparent et la mettent en œuvre. Les plus petits secrets ont leur prix, et, pour peu qu'on soit curieux, on fait cas des moindres découvertes.

Les *fleurs artificielles chinoises*, qui imitent si bien la nature, ne sont faites ni de soie, ni de toile, ni de papier. De quoi sont donc formées les feuilles qui composent le

corps de la fleur, pour être si déliées, si lisses, si transparentes, et en un mot si naturelles? C'est un roseau ou une espèce de canne qui fournit la matière qu'on y emploie. Comme il ne croît point dans cette province, je n'ai pu l'examiner par moi-même; ce que j'en ai appris de ceux qui travaillent aux fleurs, ne suffisoit pas pour que je pusse donner des indices capables de le déterrer en France, supposé qu'il y en ait, comme j'ai lieu de le croire; mais, ayant une fois appris qu'on nomme cet arbrisseau *tong-tsao*, j'ai consulté l'herbier chinois, que je traduis pour en faciliter la découverte aux herboristes européens : « Cet arbrisseau vient dans des fonds ombragés et fort couverts; il croît à la hauteur de plus d'une brasse; ses feuilles ressemblent à celles du nénuphar, mais elles sont plus grasses; on trouve au milieu du tronc, sous un bois semblable à celui des cannes, une substance très-blanche. Sa tige est divisée, comme le bambou, par divers nœuds qui laissent entre eux des tuyaux longs quelquefois d'un pied et demi; ces tuyaux sont plus gros au bas de la plante. On coupe l'arbrisseau tous les ans, et l'année suivante il repousse. On charge des barques de ces tuyaux pour les transporter dans le Kiang-nang; c'est là qu'on en tire la moelle, et qu'on la prépare pour la préserver de l'humidité qui lui est contraire. Lorsqu'elle est hors de ses tuyaux, il faut la tenir bien enfermée dans un lieu sec, sans quoi l'on ne pourroit plus la mettre en œuvre : on en fait des ornemens pour les personnes du sexe. » Si ces connoissances peuvent aider à trouver en Europe un arbrisseau semblable, il ne sera pas difficile aux ouvriers européens d'imiter, et même de surpasser l'adresse chinoise dans cette sorte de travail, et ils pourront bien plus finement appliquer les couleurs convenables, sur une matière qui est très-propre à les recevoir et à les conserver dans leur vivacité et dans leur fraîcheur.

L'opération qui consiste à réduire ces bâtons de moelle en feuilles minces et déliées, n'est pas l'ouvrage de ceux qui font les fleurs; on les apporte ainsi préparés de la province de Kiang-nang. Lorsqu'on m'en montra un paquet pour la première fois, je les pris d'abord pour de véritables feuilles de papier, qu'on avoit ainsi coupées pour quelque dessein particulier. On me montra ensuite le bâton de moelle d'où l'on tiroit ces feuilles; la surprise où je fus piqua ma curiosité, et je voulus être éclairci de la manière dont on s'y prenoit pour cette opération. On me dit que la pièce de moelle, plus ou moins grosse et longue, selon qu'on veut les feuilles plus ou moins larges, se met sur une plaque de cuivre entre deux autres plaques fort déliées; et en même temps que d'une main on la fait glisser doucement dans cet entre-deux des plaques, de l'autre main, avec un couteau semblable au tranchet dont les cordonniers coupent leur cuir, on enlève une mince superficie qui se développe, de même qu'on enlève avec le rabot des espèces de rubans de dessus une pièce de bois bien polie. Ce qu'on lève ainsi de la moelle ressemble à de larges bandes de papier ou de parchemin très-fin; on en fait des paquets qu'on vient vendre à Pékin, et les ouvriers les emploient à faire les fleurs artificielles. Pour empêcher ces bandes ou pellicules de moelle de se déchirer en les maniant, lorsqu'il s'agit de les peindre ou de les façonner, il faut les tremper dans l'eau d'une main légère, en les y plongeant et en les retirant à l'instant. Il suffiroit même de les laisser quelque temps avant cette opération, dans un lieu frais et humide. Avec cette précaution, il n'y a point à craindre qu'elles se corrompent ou qu'elles se déchirent.

Quant aux couleurs qu'on y applique, les ouvriers chinois n'emploient que des couleurs douces, où il n'entre ni gomme, ni mercure, ni céruse, ni alun, ni vitriol; elles sont simplement à l'eau et ne sont pas fortes. Je vis dans le

lieu où travailloient ces ouvriers diverses petites feuilles auxquelles on avoit donné une teinture de vert, de rouge et de jaune; c'étoit là comme la préparation aux autres couleurs, que différens peintres devoient leur appliquer pour les peindre au naturel. Ce travail, lorsqu'on veut y faire de la dépense, est fin et recherché. J'avoue néanmoins que je fus étonné du vil prix auquel on donnoit ces ouvrages; car il n'est pas aisé d'achever en un jour un certain nombre des plus petites fleurs avec leurs pieds et leurs feuilles. On leur donne les différentes figures qu'elles doivent avoir, en les pressant sur la paume de la main avec des instrumens faits pour cela. C'est avec des pincettes déliées qu'ils les saisissent, et ils les unissent avec de la colle de *nomi*, qui est une espèce de riz bien cuit et épais. Le cœur des fleurs, par exemple des roses, se fait de filamens de chanvre très-déliés et colorés. Les petites têtes que portent ces filamens sont de la même matière. Ayant aperçu des feuilles de plantes lustrées et vernissées d'un seul côté, de même que certaines feuilles qui composent le corps des fleurs, je m'informai de la manière dont ils donnoient ce lustre; ils me répondirent que c'étoit en appliquant les pellicules du tong-tsao déjà peintes sur de la cire fondue; mais il faut joindre beaucoup d'adresse à une grande attention, pour que la cire ne soit ni trop chaude ni refroidie, l'un ou l'autre de ces inconvéniens étant capable de gâter l'ouvrage; et de plus il faut choisir un jour serein, parce qu'un temps pluvieux n'est point propre à ce travail. Ils ont un autre moyen plus aisé : c'est de tremper un pinceau dans la cire fondue, de le passer délicatement sur la feuille, et de la frotter avec un linge.

C'est avec la moelle du même arbrisseau qu'ils imitent parfaitement les *fruits*, les petits *insectes* qui s'y attachent, et surtout les papillons; on ne peut rien voir de plus naturel. S'ils veulent faire une pêche, et la rendre semblable

à la pêche naturelle, ils font, avec des cannes très-déliées et fendues finement, la carcasse de la pêche; ils remplissent le dedans d'une pâte composée de sciure de ce bois odoriférant dont on fait des bâtons de parfum, et ils y mêlent de la sciure d'un vieux pêcher, qui donne au fruit l'odeur de la pêche; ensuite ils y appliquent la peau, qui consiste en une ou deux couches de feuilles de tsong-tsao, qui représentent bien plus naturellement la peau d'une pêche que ne fais la soie et même la cire la mieux préparée; après quoi ils y donnent les couleurs convenables. Plus communément ils prennent des bâtons ou des pièces de moelle de canne ou de roseau ordinaire, qu'ils unissent avec de la colle forte, et dont ils font le corps du fruit; après l'avoir perfectionné avec le ciseau, ils étendent une couche d'une pâte de poudre odoriférante; et, quand tout est sec, ils y appliquent une feuille de papier qu'ils couvrent ensuite de la feuille de tsong-tsao : après quoi on peint le fruit, on le cire, et on le frotte avec un linge pour le lustrer.

Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE LE COUTEUX

AU PÈRE ***.

Au mois de février de l'année 1730.

Mon révérend père, dans le triste état où se trouvent tant de chrétientés chinoises, désolées par l'absence de leurs pasteurs, nous cherchons les moyens de leur procurer les secours spirituels qui leur manquent. C'est dans cette vue que je partis de Canton en avril 1727, pour pénétrer *secrètement* dans la grande province de *Hou-kuang*. J'ai fait le voyage sur différentes barques

d'infidèles, sans être reconnu pour Européen, ni des bateliers, ni de ceux qui présidoient aux douanes; grâce singulière de la protection de Dieu dans les conjonctures où nous sommes.

A mon arrivée à *Han-keou*, où notre église venoit d'être destinée à servir de magasin pour le riz, je cherchai à m'y procurer une barque qui fût propre à mon usage. Mais, les chrétiens m'ayant assuré qu'à Siang-yang je trouverois plus aisément à en acheter une, je me déterminai à m'y transporter, et ils m'en prêtèrent une fort grande qui se trouvoit vide, et où il n'y avoit que moi et mes catéchistes. Dans la route, je n'osois porter mes regards hors de ma barque; les eaux débordées avoient surmonté les digues, et les avoient même rompues en plusieurs endroits; les terres étoient inondées, les maisons ou renversées ou abandonnées; on voyoit quantité de petites barques remplies d'hommes, de femmes, d'enfans à demi nus, avec des visages pâles et défigurés par la faim qu'ils souffroient, ou par les maladies. Ils s'efforçoient de monter la rivière, pour chercher dans une autre contrée quelque soulagement à leur misère. Vers le soir, grand nombre de chrétiens, parmi ces malheureux, vinrent passer une partie de la nuit près de moi et faire leurs dévotions. Mon batelier, qui les connoissoit, avoit soin de les avertir secrètement. Ces bons néophytes ne savoient en quels termes me marquer leur reconnoissance, de ce que je m'exposois à tant de dangers pour leur salut.

Quand je fus arrivé à *Siang-yang*, dans la petite rivière nommée Pe-ho, les chrétiens m'achetèrent une barque. Elle étoit solide; mais elle ne me convenoit guère; outre qu'elle étoit d'une forme singulière, qui pouvoit attirer l'attention des infidèles, et la faire reconnoître plus aisément, elle devenoit inutile dans les petites ri-

vières, où souvent les eaux sont basses. Je fus cependant forcé de la prendre, parce qu'on n'en trouvoit pas d'autre. Je la montai et me rendis dans les chrétientés des districts de *Tang-hien* et de *Nan-yang*. Les principaux chrétiens étoient venus m'inviter. J'eus la consolation d'y trouver grand nombre de fidèles parfaitement instruits, et remplis des plus grands sentimens de religion. Je ranimai la tiédeur de quelques autres, dont la piété commençoit à se ralentir, et à différens jours je remplis paisiblement toutes les fonctions de mon ministère. Mon dessein étoit d'aller jusque vers Nan-yang; mais comme dans cet endroit il n'y avoit pas assez d'eau pour mon bâtiment, je fus obligé de retourner dans la rivière Pe-ho, où le temps du radoub avoit rassemblé une multitude incroyable de barque. Celles des chrétiens se rendoient les unes après les autres auprès de la mienne, et l'environnoient. Je fus occupé plusieurs nuits de suite à entendre leurs confessions, à dire la messe, et à les communier. Tout finissoit avant le point du jour. Cette continuité de travail affoiblit beaucoup ma santé, surtout dans les temps des grandes chaleurs : d'ailleurs, quelque grande que fût ma barque, la multitude des femmes avec leurs enfans, et certaines odeurs qu'elles répandent sur leurs cheveux, affadissent le cœur; et, sans un mouchoir trempé dans du vinaigre que je portois de temps en temps au nez, je serois tombé plusieurs fois en défaillance. Le corps souffre dans ces occasions, il est vrai; mais l'esprit est content, et la piété de ces néophytes dédommage au centuple de toutes ces fatigues. De *Pe-ho* j'allai à *Tong-tsing-ouan*, où plusieurs chrétiens m'attendoient aussi dans leurs barques. Mais comme les infidèles de ce quartier-là sont d'un caractère dangereux, je crus devoir prendre plus de précautions que je n'avois fait à Pe-ho. Je consultai sur cela les principaux chrétiens, et il fut conclu que ceux qui étoient

sur les barques n'iroient point aux assemblées que je tiendrois dans les terres, et que ceux qui sont dans les terres n'iroient point sur les barques; que les hommes et les femmes auroient leur jour marqué, et qu'on m'en donneroit la liste. Je pris mon logement dans la maison d'un chrétien, où il y avoit un quartier fort retiré : j'y demeurai quelques jours, et, moyennant ces précautions, je procurai tous les secours spirituels à ces bons néophytes sans la moindre alarme.

A peine avois-je fini ces assemblées, que des chrétiens de *Lou-hou* vinrent me prendre pour aller par terre chez eux. En route, le chrétien qui me conduisoit me proposa de me détourner pour aller visiter une famille chrétienne qui seroit infiniment consolée de me voir; ce à quoi je consentis. Quand je fus proche de la maison, j'envoyai un catéchiste pour voir s'il n'y avoit point quelque infidèle du voisinage. Il revint peu après, en s'écriant : « Grâce singulière de Dieu! Vous êtes venu à temps pour procurer une sainte mort à un bon vieillard qui est sur le point d'expirer : il a encore l'esprit sain, et est plein de connoissance. » Mon catéchiste retourne aussitôt chez le malade, et lui apprend qu'un père spirituel arrive. J'entrai dans ce moment-là même. Dès qu'il m'aperçut : « Un père spirituel! s'écria-t-il, versant des larmes en abondance, quelle bonté! quelle providence de Dieu sur moi dans l'état où je me trouve! » Il se confessa avec une présence d'esprit admirable, et répondit à toutes les prières de l'Église, lorsque je lui donnai l'extrême-onction. Enfin, un peu avant minuit, après avoir produit tous les actes que la religion inspire dans ces derniers momens, il expira tranquillement entre mes bras. Je comptois aller prendre un peu de repos dans la salle où l'on reçoit les gens de dehors, lorsqu'il entra un *vieillard* vénérable par sa longue barbe

blanche : me doutant bien qu'il m'adresseroit d'abord la parole, et que si je liois entretien avec lui, il reconnoîtroit que j'étois étranger, je me contentai de lui faire les complimens ordinaires, et sous quelque prétexte je sortis de la maison. Ce vieillard étoit parent du malade qui venoit d'expirer. A l'âge de plus de quatre-vingts ans, il ne laissoit pas d'avoir encore de la vigueur. Il étoit chef d'une secte fort décriée dans l'empire, qui se nomme *Pelien-Kiao*. La jeunesse de mon catéchiste lui persuada que, par ses invectives contre la religion chrétienne, il le réduiroit bientôt au silence. Il commença par attaquer les mystères de la trinité et de l'incarnation. Heureusement il y avoit peu de jours que j'avois instruit ce catéchiste de la manière dont il devoit s'y prendre pour confondre les partisans de cette secte impie. Il ne s'amusa point à répondre aux objections du sectaire, mais il le pria de l'éclaircir sur les principes de sa secte; il lui en fit voir les absurdités et les contradictions ; il lui prouva ensuite la vérité de notre sainte religion, réfutant par occasion les frivoles objections qu'il avoit faites. J'entendois cet entretien du lieu où j'étois, et je priois le Seigneur d'éclairer cet aveugle volontaire; mais il ferma les yeux à la lumière, et pour toute réponse il se retira, en avouant au catéchiste que la loi chrétienne étoit pareillement bonne. J'admirai alors la profondeur des jugemens de Dieu, qui avoit ménagé le passage d'un missionnaire pour mettre le sceau à la prédestination de l'humble néophyte, et à la réprobation du vieillard endurci dans ses erreurs.

Quand je fus arrivé à près *Chu-Kia*, de Lou-teou, je trouvai une chrétienté nombreuse et bien ramassée. On me donna un logement commode et éloigné des maisons des infidèles, dans lequel les chrétiens des environs s'assemblèrent pour participer aux sacremens. Je passai huit jours avec eux, et je retournai à *Tong-tsing-ouan*, où je trou-

vai des chrétiens de *Kouang-hoa* qui m'attendoient. Il y avoit au port un grand nombre de barques nouvellement arrivées, toutes remplies de néophytes. On ne put trouver qu'une seule barque propre à les y rassembler, et à exercer les fonctions de mon ministère; mais elle étoit si mal équipée et si mal couverte, que je fus très-incommodé d'un vent froid et violent qui souffloit toutes les nuits. C'est à quoi j'attribue la maladie que je fis; elle dura dix-huit jours, et me mit aux portes de la mort.

Aussitôt que je fus en état de sortir, j'allai achever la visite des chrétientés de Tong-tsing-ouan. J'y trouvai plusieurs barques de chrétiens qui m'attendoient, et qui en avoient préparé une grande, très-commode pour y tenir nos assemblées. Je ne pouvois aller dans les terres que pendant la nuit; je m'y rendis plusieurs jours de suite; les instructions, les confessions et les baptêmes duroient jusque au-delà de minuit; après quoi je disois la messe pour me retirer avant le point du jour. Il fit pendant tout ce temps-là un vent très-froid et très-sec, auquel mon état de convalescent me rendoit bien sensible.

Je descendis ensuite la rivière pour me rendre sur les terres dépendantes de *Ngan-lo*. J'y trouvai des chrétientés nombreuses, qui se sont maintenues dans une grande ferveur; puis je passai par *Tching-Kiang-tsi*, où je m'arrêtai quelque temps en faveur des chrétiens qui vouloient faire leurs dévotions, et pour baptiser quelques catéchumènes bien instruits, qui vinrent de l'autre côté de la rivière pour recevoir la grâce du baptême, à laquelle ils aspiroient depuis long-temps. De là j'allai vers Ngan-lo, où je me rendois tous les soirs pour retourner de grand matin à ma barque. Je ne m'aperçus point qu'on fît attention à moi, ni sur le chemin, ni dans les rues, qui sont assez désertes. Mais de quelle douleur ne fus-je pas pénétré à la vue de nos églises possédées aujourd'hui par les infidèles,

et réduites à des usages souvent idolâtriques, après avoir été, durant tant d'années, sanctifiées par la présence de Jésus-Christ!

Quand j'eus fini dans ce quartier-là les exercices de ma mission, je fis avertir de mon arrivée les chrétiens qui sont vis-à-vis *Che-pai*, grosse bourgade, où je me rendis aussitôt : j'y laissai mon bateau et j'entrai dans les terres pour aller à *Ye-Kia-tsi*. Cette chrétienté donne de grandes espérances; elle s'est formée insensiblement par les bons exemples et par la patience de quelques dames chrétiennes, et d'une entre autres qui a été mariée à un infidèle d'une riche et nombreuse famille, nommé *Yé*, lequel a donné son nom à cette contrée. Cet homme, plein d'estime pour sa femme, ne la troubloit point dans les exercices de la religion qu'elle avoit embrassée à son insu, mais il ne pouvoit souffrir qu'elle allât aux assemblées que faisoit le missionnaire. Un jour qu'elle profita de l'absence de son mari pour s'y rendre avec son fils qu'elle avoit converti à la foi, le mari vint la chercher, et l'emmena brusquement, sans cependant lui faire le moindre reproche, tant il respectoit sa vertu. Peu après, Dieu accorda aux prières de cette vertueuse dame la conversion de son mari, qui n'étoit retenu dans l'infidélité que par des considérations humaines. Il eut la force de mépriser les railleries de ses amis; il reçut le baptême, et, au bout d'une année passée dans la pratique des vertus chrétiennes, il mourut dans de grands sentimens de piété. Je logeai dans sa maison, où je confessai et donnai le baptême.

Je me rendis à *Yio-Kia-Keou*, et fus d'abord affligé de ce qu'il n'y avoit point de lieu propre pour assembler les fidèles; mais la Providence me secourut. Il se trouva dans la rivière une grande barque qui étoit vide, où j'eus toute la liberté de m'acquitter de mes fonctions; les chrétiens s'y rendirent de toute la campagne. Mon dessein étoit d'aller

pendant le jour dans les terres, visiter les diverses chrétientés, et m'instruire par moi-même de l'état où elles se trouvoient; mais les chrétiens s'y opposèrent. La disette, qui duroit depuis trois ans dans cette contrée, avoit attiré une multitude surprenante de voleurs; les barques n'y demeuroient pendant la nuit qu'avec les plus grandes précautions; les maîtres de ces barques les joignoient ensemble, les serroient le plus qu'ils pouvoient, et les lioient les unes aux autres avec des chaînes, de crainte que les voleurs ne coupassent pendant la nuit les amarres, et ne les tirassent à l'écart pour les piller avec plus de liberté. Les chrétiens, qui en avoient deux grandes, placèrent la mienne au milieu des leurs, auxquelles ils l'attachoient tous les soirs avec des chaînes. Moyennant cette précaution, je passois la nuit dans ma barque, et je pouvois aller le jour dans les terres. Je proposai à quelques-uns d'aller chez eux pour entendre les confessions de leurs femmes, et baptiser leurs enfans qu'ils ne pouvoient pas apporter de si loin. Leur zèle pour ma conservation leur fit naître des difficultés que j'eus bientôt aplanies : « Les canaux, disoient les uns, ont été gâtés par les inondations, et sont remplis de sable. — Eh bien, leur répondois-je, j'irai à pied. » D'autres m'objectoient que depuis long-temps le riz manquoit dans leur maison, et qu'ils n'avoient pas de quoi en acheter, qu'ils ne vivoient que de petits poissons et de racines qu'il leur falloit chercher assez avant en terre. « Cela me suffira, leur disois-je : je visiterai donc toutes les familles chrétiennes de cette contrée. » Je fus surpris de trouver en vie une petite *naine* que j'avois vue les années précédentes; elle avoit plus de quatre-vingts ans, et étoit encore saine de corps et d'esprit : elle paroissoit transportée de joie de voir encore un missionnaire avant sa mort, qu'elle regardoit comme peu éloignée.

Mais je m'aperçois qu'en continuant de vous rendre

un compte si exact de tous les endroits que j'ai parcourus, pour procurer aux chrétiens les secours spirituels qui leur manquent par l'éloignement de leurs pasteurs, je m'expose à vous fatiguer par des redites. Le détail que j'ai fait jusqu'ici de la manière dont j'assemble secrètement les fidèles, vous fait assez connoître les moyens qui se prennent, en ce temps de persécution, pour établir et maintenir la foi dans ces chrétientés isolées; ainsi, sans entrer davantage dans les mêmes détails, je vous parlerai de mes dangers et de quelques singularités du pays.

Grâce à la protection particulière de Dieu, j'ai rempli assez paisiblement les fonctions de mon ministère; il n'y a eu que deux ou trois occasions où j'ai couru risque d'être découvert. Une fois il échappa imprudemment à un jeune homme quelques paroles en présence de plusieurs infidèles qui pouvoient les rapporter aux soldats de la garde, et ceux-ci seroient venus aussitôt me chercher dans la maison où je logeois. J'en fus averti à temps, et je partis sur l'heure pour aller à vingt-quatre lieues de là. Une autre alarme m'empêcha de passer la rivière du côté de Kou-tchin. Deux ou trois chrétiens, un peu chicaneurs, au lieu de terminer une affaire d'intérêt par un accommodement à l'amiable, s'avisèrent d'aller jusqu'à trois fois porter leurs plaintes aux mandarins, et attaquèrent dans leurs accusations un riche lettré du pays. Celui-ci accusa à son tour les chrétiens de tenir des assemblées où ils concertoient ensemble des projets de révolte. Des officiers du tribunal parcoururent les maisons des chrétiens, et en arrêtèrent huit ou dix. Sur les représentations qu'ils firent que c'étoit le temps de la récolte, ils furent renvoyés sous caution. Peu de temps après, un vieux néophyte me causa une nouvelle inquiétude. Il vint à moi d'un air effaré, mécontent de son fils, pour des raisons qui faisoient honneur au fils,

et qui auroient dû couvrir le père de confusion. Il étoit surtout courroucé contre les chrétiens de ce que, sans avoir égard à ses plaintes, ils avoient choisi ce jeune homme pour présider aux assemblées et y réciter les prières accoutumées. Je tâchai de le calmer; mais il se retira brusquement, et dit qu'il alloit me déférer aux officiers du tribunal. Je me retirai à Kouang-hoa, priant Dieu avec larmes de changer le cœur de cet infortuné vieillard. Quelques mois après, repassant par le même endroit, j'appris qu'il s'étoit réconcilié avec son fils; je le réconciliai également avec Dieu. Ceux qui connoissoient le naturel de ce vieillard regardèrent son changement comme un vrai miracle de la grâce.

Permettez-moi de vous communiquer une observation que j'ai faite sur cette *rivière*, vers Che-pai, grosse bourgade, à six lieues au-dessous de Ngan-lo. Quelques lieues au-dessus et au-dessous de ce bourg, la rivière se trouve considérablement diminuée, sans qu'il se fasse aucun partage de ses eaux; et à huit ou neuf lieues au-dessous, elle reprend sa première grandeur sans recevoir de nouvelles eaux. Dans l'endroit où la rivière diminue presque tout à coup, elle coule avec une extrême rapidité; et dans le lieu où elle reprend sa grandeur, elle est également rapide. A la 6e lune, que les eaux étoient grandes et le vent assez fort, une barque, arrivant au-dessus de Che-pai, fut jetée sur un banc de sable. Aussitôt un bouillonnement de sable mouvant, qui vint de dessous l'eau, jeta cette barque sur le côté; un second bouillonnement lui succéda, puis un troisième et un quatrième, qui mirent la barque en pièces. Quand j'arrivai à l'endroit du naufrage, le temps étoit doux et serein : j'y aperçus de tous côtés des tournoiemens d'eau, dont le centre entraînait au fond les ordures de la rivière, avec des bouillonnemens de sable. Au-dessous de ces bouillonnemens, l'eau étoit rapide,

mais sans aucune chute d'eau. Dans l'autre endroit qui est plus bas, et où la rivière reprend sa grandeur naturelle, on n'y aperçoit point de tournoiement, mais des bouillonnemens de sable, et la rapidité de la rivière est accompagnée de chute d'eau. On y voit des espèces de petites îles à quelque distance les unes des autres. Ce n'est point de la terre qui paroît sur la surface de l'eau, ce sont des branches d'arbres, des racines, des roseaux, des herbes liées ensemble. On me dit que ces branchages sortoient de dessous l'eau, sans qu'on pût savoir d'où ils venoient, et que ces masses, qui avoient sept à huit toises de face du côté que nous les dépassâmes, étoient immobiles, et tenoient au fond de l'eau sans flotter; qu'il étoit dangereux d'en approcher de trop près, parce que l'eau bouillonnoit tout autour; que cependant, quand les eaux étoient fort basses, les pêcheurs se hasardoient à aller prendre ce qui surnageoit, pour s'en servir en guise de bois de chauffage. D'après ces diverses circonstances, je juge qu'à l'endroit de la rivière qui est au-dessus, l'eau entre dans des gouffres de sable qu'elle fait bouillonner, et qu'elle coule sous terre jusqu'à l'endroit qui est à huit ou neuf lieues au-dessous, d'où elle sort en poussant avec force les ordures qu'elle a précipitées avec elle dans le premier endroit, et forme ainsi ces ilots d'herbes et de branchages qu'on y aperçoit. On connoît des rivières qui se perdent entièrement ou en partie dans la terre, et vont sortir ailleurs. Mais je ne crois pas qu'on ait guère entendu parler de rivière dont une partie se perd sous son propre lit, pour aller s'y rendre à quelques lieues de là.

Je viens d'avoir la consolation d'opérer la *conversion* d'un chef de famille, qui depuis plusieurs années étoit de la secte de *Pelien*, secte fort décriée dans l'empire et dé-

fendue par les lois. Ceux qui suivent cette secte attendent un grand conquérant, qui subjuguera tout l'univers. Ce sectaire fut d'abord détrompé de la métempsycose en lisant avec attention le livre du père Ricci, sur la véritable idée du premier être; la lecture qu'il fit ensuite d'un livre du père Verbiest, qui explique les dix commandemens de Dieu et l'incarnation du Verbe, acheva tout-à-fait sa conversion. Ce fut de ces deux livres que Dieu se servit pour toucher son cœur, et le faire entrer dans la voie du salut. Il y avoit déjà long-temps qu'il avoit renoncé à toutes les pratiques de sa secte, et ce ne fut qu'après bien des épreuves que je l'admis au saint baptême. Je trouvai toute sa famille, composée de vingt personnes, très-bien instruite des vérités de la religion; il n'y avoit pas jusqu'aux enfans de cinq à six ans, qui ne me récitassent par cœur les prières et le catéchisme. Cette conversion fera grand bruit, et sera d'un grand exemple dans tout ce canton, où il s'est acquis beaucoup de réputation.

Quelques chrétiens m'ont conduit à *Lao-ho-Keou*. Lorsque nous arrivâmes à la rivière, nous trouvâmes les eaux fort baissées: on la passoit à gué. Mes compagnons avancèrent les premiers pour le sonder, lorsque tout à coup une de leurs bêtes enfonça jusqu'au ventre dans les sables mouvans. Je les suivois de près, et les deux pieds de devant de mon cheval, trouvant aussi du sable mouvant, y enfoncèrent. Il fit un effort pour se tirer; mais, ayant les pieds de derrière élevés sur du sable ferme, il enfonça encore davantage, et se trouva la tête à demi dans l'eau. Je n'eus point d'autre parti à prendre que de me jeter dans l'eau moi-même, où heureusement je trouvai du sable ferme, et je gagnai le bord. Le cheval se dégagea peu à peu et vint nous joindre.

Je me disposois à entrer dans la province de Ho-nan,

lorsqu'on vint me dire que les gouverneurs faisoient faire des *recherches* dans toutes les maisons des chrétiens, où ils soupçonnoient qu'il y avoit quelque Européen caché. Ils visitèrent entre autres la maison d'un nommé Ting, où j'avois logé quatre jours auparavant, et si j'y fusse resté tout le temps qu'il vouloit me retenir, j'aurois été infailliblement découvert. Ceux de qui je tenois cet avis en avoient été secrètement informés par des infidèles leurs amis, qui avoient accès dans les tribunaux. Après avoir prié Dieu de m'éclairer sur le parti que j'avois à prendre, je crus que, pour ne point effrayer les chrétiens par ma retraite précipitée, ni les exposer eux et moi par une hardiesse déplacée, je devois me retirer à un port qui est à six lieues au-dessous, et de la dépendance d'un autre mandarin, jusqu'à ce que ces bruits fussent éclaircis. Il me revint de tous côtés que ces recherches se faisoient par ordre de l'empereur, qui avoit été informé que plusieurs missionnaires ne paroissoient plus à Canton, et qu'ils étoient entrés dans les provinces où ils se cachoient dans les maisons des chrétiens. Cependant, pour m'assurer davantage, j'envoyai un exprès à Pékin, et, en attendant son retour, je résolus de ne point entrer dans les terres, et de me tenir caché sur ma barque, n'assistant que les familles qui sont sur la rivière, et les chrétiens que je trouverois sur les différens ports où je m'arrêterois pendant quelques jours. Je ne fus pas long-temps sans recevoir des nouvelles qui m'accablèrent. Je vis arriver plusieurs barques de Han-Keou, toutes remplies de chrétiens qui vinrent faire leurs dévotions. Ils me confirmèrent ce qui m'avoit été dit de l'ordre de l'empereur pour la recherche des Européens cachés. Ils ne me dirent rien de plus; mais apparemment, selon le génie chinois, ils s'ouvrirent sur bien des circonstances à mes *catéchistes*. Je m'aperçus que ceux-ci changèrent de visage, qu'ils parurent tout à

coup interdits, rêveurs, parlant peu ensemble et à voix basse. Ils vinrent ensuite l'un après l'autre me demander le reste de leurs gages, à quoi ils ne pensoient pas auparavant. Mon exprès, qui arriva, m'apporta des lettres de Pékin. Le père Parennin me mandoit qu'un officier tartare avoit présenté à l'empereur une accusation contre les chrétiens; qu'elle contenoit, entre autres choses, que des Européens étoient entrés secrètement dans les provinces, et s'y étoient cachés chez leurs disciples; qu'il étoit certain que l'empereur faisoit faire des recherches par les mandarins des lieux; que si j'étois découvert, les suites en seroient funestes à la religion, et qu'il me conseilloit de me retirer à Canton ou à Macao, jusqu'à ce que cet orage fût dissipé; qu'alors je pourrois retourner comme à l'ordinaire dans ma mission.

A ces nouvelles, je vous laisse à penser quels furent mes sentimens. Après avoir adoré le Dieu des nations avec une humilité profonde, et avoir imploré son secours dans de si tristes conjonctures, j'appelai mes catéchistes, et je leur dis qu'il étoit du bien de la religion et des chrétiens que je me retirasse pour un temps; que cet orage s'apaiseroit peu à peu, surtout si les recherches qui se faisoient avec tant d'ardeur devenoient inutiles; qu'alors je viendrois les retrouver et travailler plus sûrement à leur sanctification. Ils me répondirent en pleurant que j'avois raison; que les chrétiens auroient de la peine à me recevoir chez eux, et à permettre qu'on y tînt les assemblées; qu'ils ne manqueroient pas de prétexte pour s'en excuser, et que pendant tout ce mouvement, non-seulement je ne pourrois faire aucun fruit, mais que j'exposerois les chrétiens à la plus rude persécution.

Grâce à la divine Providence, je trouvai à Han-Keou la barque d'un chrétien, où j'entrai avec deux catéchistes. Je fis venir quelques-uns des principaux chrétiens, aux-

quels je communiquai les raisons de mon départ, en leur faisant espérer mon prochain retour; je les instruisis de la manière dont ils devoient se comporter avec les autres fidèles; je réglai l'impression et la distribution du calendrier pour l'année suivante; car vous savez, je crois, que tous les ans nous distribuons aux chrétiens un calendrier, où, suivant les lunes qui partagent l'année chinoise, sont marqués les dimanches, les fètes et les jeûnes. Mon *batelier*, qui me connoissoit, me conduisit à cinquante lieues au-delà de Siang-tang, jusqu'à une petite rivière, où il faut louer de petites barques. Il versa bien des larmes en me disant adieu; mais il lui échappa une civilité indiscrète, qui me mit en danger d'être reconnu pour Européen. Outre qu'en déchargeant mes paquets, il fit paroître un zèle qui n'est pas ordinaire aux bateliers infidèles, il se mit à genoux en prenant congé de moi; je le relevai au plus vîte, sentant bien l'impression que de semblables démonstrations ne manqueroient pas de faire sur les témoins. En effet, lorsqu'il fallut nous arrêter le soir à un bourg, selon la coutume, pour y passer la nuit sous un corps-de-garde, mon domestique eut à essuyer diverses questions que lui fit mon nouveau batelier, qui insistoit principalement sur les marques de respect qu'on m'avoit données, quoique je fusse vêtu d'une toile assez grossière, et qui en concluoit que j'étois quelque chose de plus que je ne voulois paroître. Le domestique se tira habilement d'affaire, en conduisant le batelier à un petit cabaret voisin, où toutes les questions finirent. Il y a peu d'eau dans cette rivière; les rochers et les courans en rendent la navigation difficile en quelques endroits : aussi les barques sont-elles fort petites et très-étroites; à peine pouvoit-on y étendre mon lit et celui de mon domestique, et y placer deux petits coffres. Le toit de nattes qui la couvroit étoit si bas, que c'est tout ce que je pouvois faire de m'y tenir à genoux.

Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation si incommode que j'arrivai à Tching-tcheou. Là on quitte sa barque, et l'on a deux jours de marche à faire pour traverser une montagne. Le maître de l'hôtellerie où je logeai me fournit des porteurs pour mon bagage, après lui en avoir donné la liste, qu'il adressa à son correspondant à Y-tchang; puis il transcrivit cette liste, la signa, et me la mit en main. Tout me fut rendu à mon arrivée. Ces porteurs sont très-fidèles, et s'ils ne l'étoient pas, le correspondant répond de tout ce qui leur a été confié. Mais à peine fus-je entré dans l'hôtellerie d'Y-tchang, que je donnai des soupçons à un *marchand de Canton*. Il tira mon domestique à part : « Ou je suis bien trompé, lui dit-il, ou ce vieillard est Européen. Bien qu'il soit accoutumé à nos manières, il y a je ne sais quoi dans sa physionomie, surtout dans ses yeux, qui me le persuade. » Mon domestique ne répondit que par un éclat de rire, en lui remettant devant les yeux plusieurs Chinois qui avoient ces marques extérieures, auxquelles il me prenoit pour un Européen. Le marchand se retira, mais en homme qui n'étoit pas tout-à-fait détrompé.

Comme d'Y-tchang on va par eau jusqu'à Canton, je louai une barque pour deux jours, laquelle étoit d'une structure particulière. Les Chinois, à ce qu'ils prétendent, ne peuvent pas en avoir d'autres, à cause des roches et des chutes d'eau presque continuelles. Le fond de cale de la barque est toujours plein d'eau. On met par-dessus une espèce de claie en forme de gril, faite de cannes de roseaux, sur laquelle on étend des peaux ou autre chose semblable, afin de pouvoir s'asseoir et se coucher. Il n'y a rien qui ferme ces barques, même aux deux bouts, où doivent être les passagers, parce que le milieu se réserve pour les coffres, afin de garder l'équilibre dans les courans. S'il vient du vent, de la pluie, de la neige, c'est aux passagers

d'y pourvoir. Ces bateliers descendent comme un trait à travers les roches, qu'ils frisent de si près qu'on peut les toucher de la main. Il est étonnant de voir avec quelle adresse ils manient leurs perches et leurs petites rames, pour éviter et pour suivre les détours de ces pierres qui occupent tout le canal. S'ils manquoient leur coup, la barque se briseroit en mille pièces, et c'est ce qui n'arrive presque jamais. A Lo-tchang, où l'on se sert de grandes barques de toutes les façons, j'en louai une pour me conduire à la capitale. Je passai heureusement la douane à Chao-tcheou, où l'on ne me fit aucune question, et j'arrivai à *Canton* le 21 janvier de l'année 1730. J'espère retourner l'année prochaine dans la province de Hou-quang, lorsque tout y sera plus tranquille ; j'y aurai besoin plus que jamais d'une protection toute particulière de Dieu ; aidez-moi à l'obtenir par vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE PARENNIN

A M. DE MAIRAN,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

A Pékin, le 11 août 1730.

Monsieur, il est vrai que les Chinois se sont appliqués de tout temps à l'*astronomie ;* mais il n'est pas aisé de dire quel étoit le degré de capacité de leurs premiers mathématiciens. Si l'on consulte leur histoire, on voit les premiers empereurs ordonner à l'un de régler ou de réformer le cycle, à l'autre de faire des instrumens, des sphères, et d'observer le ciel. Celui-ci est chargé de travailler sur les nombres, et celui-là sur la musique ; on donne à un

autre la commission de faire un calendrier; les empereurs eux-mêmes s'en mêlent, et les princes de leur sang sont employés à l'exécution. Il est hors de doute que ceux qu'on appliquoit à cette sorte de science, préférablement aux autres, en savoient du moins les principes, et qu'avec un peu d'application ils pouvoient y réussir; aussi ne les voit-on pas s'excuser sur leur peu de capacité; au contraire, ils mettent incontinent la main à l'œuvre. Mais où avoient-ils puisé ces connoissances? Il y a de l'apparence qu'en ces temps si reculés, certaines familles étoient les dépositaires des arts et des sciences que les pères transmettoient à leurs enfans. A l'égard des instrumens qu'on leur ordonnoit de faire, étoient-ils de leur invention, ou les faisoient-ils sur le modèle de ceux qu'ils avoient vus, ou dont ils avoient entendu parler? C'est ce que j'ignore, et tout ce que j'en pourrois dire n'iroit pas au-delà de la conjecture. Il est bien certain que ces premiers instrumens étoient bien éloignés de la perfection de ceux dont on se sert en Europe. Ils suffisoient néanmoins à ces anciens astronomes pour régler les saisons par rapport au gouvernement du peuple et à la culture des terres, pour déterminer les lunaisons de chaque année solaire, et pour faire un calendrier à leur usage. Ils n'avoient pas besoin pour cela de voir les satellites de Jupiter et les anses de Saturne, ni d'être au fait du raffinement et de la précision de nos instrumens; ils n'avoient point de télescopes, et ils ne se servoient que de longs tuyaux qui pouvoient bien aider la vue, mais non pas leur découvrir tout ce qu'on voit aujourd'hui dans le ciel.

Il vous paroît étrange, monsieur, que les Chinois ayant cultivé depuis si long-temps ce qu'on appelle *sciences spéculatives,* il ne se soit pas trouvé un homme qui les ait médiocrement approfondies. Cela me paroît comme à vous presque incroyable; cependant je n'en accuse pas le fond

d'esprit des Chinois, comme s'ils manquoient de lumières et de cette vivacité qui approfondit les matières, puisqu'on les voit réussir en d'autres choses qui ne demandent pas moins de génie et de pénétration que l'astronomie et la géométrie. Plusieurs causes qui concourent ensemble ont arrêté jusqu'ici les progrès qu'ils pouvoient faire dans ces sciences, et les arrêteront toujours tant qu'elles subsisteront.

La première est que ceux qui pourroient s'y distinguer n'ont point de récompense à attendre. On voit dans l'histoire la négligence des mathématiciens punie sévèrement; mais on n'en voit point dont le travail ait été récompensé, ni que leur application à observer le ciel ait mis à couvert de l'indigence. Tout ce que peuvent espérer ceux qui passent leur vie dans le tribunal des mathématiques, c'est de parvenir aux premiers emplois de ce tribunal; mais le revenu de ces emplois suffit à peine pour un entretien assez modique; car ce tribunal n'est pas souverain; et comme il n'a rien à voir sur la terre, il n'a presque rien à y prétendre. Si le président, étant riche et amateur des ces sciences, s'étudioit à les perfectionner, s'il vouloit réformer la manière de faire les observations, il exciteroit aussitôt un soulèvement général parmi les membres du tribunal, et tous s'obstineroient à s'en tenir à la pratique ordinaire. « A quoi bon, diroient-ils, se jeter dans de nouveaux embarras, qui nous exposent à faire des fautes, qu'on ne manque jamais de punir par le retranchement d'une ou de deux années de nos appointemens? N'est-ce pas chercher à mourir de faim, pour se rendre utile aux autres? » C'est là sans doute ce qui a empêché que dans l'observatoire de Pékin on ne se servît de lunettes pour découvrir ce qui échappe à la vue, et de pendules pour la précision du temps. L'empereur *Kang-hi*, qui a fait réformer les tables, a bien fait placer dans cet observatoire de beaux instrumens; mais il n'en a point

ordonné l'usage à ses mathématiciens, qui sans doute se seroient fortement opposés à ce qu'on s'en servît, faisant valoir l'attachement de la nation pour tout ce qui est ancien. Les empereurs font de grandes dépenses pour le tribunal des mathématiques; mais ces dépenses n'aboutissent qu'à suivre le train ordinaire, et le mérite n'en est pas mieux récompensé. Le cours d'astronomie fait par les ordres de Kang-hi, a paru par les soins d'Yong-tching, son successeur; il est imprimé et distribué : voilà la règle immuable. Si dans la suite des temps les astres ne s'y conforment pas, ce sera leur faute, et non pas celle des calculateurs. Enfin on n'y touchera jamais selon les apparences, à moins qu'il n'arrive du dérangement dans les saisons.

La seconde cause qui arrête le progrès de ces sciences, c'est qu'il n'y a rien ni au dehors ni au dedans qui pique et entretienne l'émulation. Si la Chine avoit dans son voisinage un royaume indépendant qui cultivât les sciences, et dont les écrivains fussent capables de relever les erreurs des Chinois en fait d'astronomie, peut-être qu'ils se réveilleroient de leur assoupissement, et que les empereurs deviendroient plus attentifs à avancer le progrès de cette science. Encore ne sais-je si l'on ne prendroit pas plutôt le parti d'aller subjuguer ce royaume pour lui imposer silence, et le forcer à recevoir humblement le calendrier : ce ne seroit pas la première fois qu'on auroit vu les Chinois faire la guerre pour un almanach. Il n'y a pas plus d'émulation au-dedans : cela vient, comme je l'ai dit, de ce que l'étude de l'astronomie n'est nullement la voie qui conduise aux richesses et aux honneurs. La grande route pour parvenir aux emplois, c'est l'étude des *King*, de l'histoire, des lois et de la morale; c'est d'apprendre à faire ce qu'ils appellent le *Ouen-tchang*, c'est-à-dire à écrire poliment, en termes choisis et propres au

sujet qu'on traite. C'est par cette voie qu'on parvient au degré de docteur, et, de là, on est dans un honneur et dans un crédit que les commodités de la vie suivent de près, parce qu'alors on ne tarde pas à être mandarin. S'il eût été établi, dès le commencement de la monarchie, que les docteurs astronomes et géomètres, quand ils auroient donné des preuves de leur application et de leur mérite, seroient faits gouverneurs de province, ou présidens des grands tribunaux de la cour, les mathématiques et les mathématiciens seroient bien plus en honneur; nous aurions aujourd'hui une longue suite d'observations qui seroient d'un grand usage, et qui nous épargneroient bien du chemin.

Quoi qu'il en soit des premières connoissances qu'ont eues les Chinois en astronomie et géométrie, il est certain qu'ils ne les ont pas poussées fort loin, et qu'aujourd'hui ils n'en sont guère plus avancés. Les sciences de pure spéculation, qui ne nourrissent que l'esprit, ne sont pas fort de leur goût. L'*astrologie* leur plaît davantage : qu'on dise à un Chinois qu'il sera bientôt mandarin, l'astrologue est payé sur-le-champ. Ce qu'il y a de singulier à la Chine, c'est qu'il n'y a que des aveugles qui se mêlent de l'astrologie judiciaire, et qui président la bonne ou la mauvaise fortune. Quand on reproche cette foiblesse aux Chinois tant soit peu éclairés, ils répondent qu'à la vérité ils entendent volontiers ce qui flatte leur amour-propre et le désir qu'ils ont de s'agrandir, mais qu'ils ne sont pas assez simples pour croire que ces aveugles aient une connoissance certaine de l'avenir; qu'il n'y a que le peuple crédule qui ajoute foi à leurs prédictions, et qui en est toujours la dupe; que pour eux, s'ils font venir ces sortes de gens dans leurs maisons, c'est par manière de passe-temps, parce qu'ils savent jouer des instrumens, qu'ils chantent bien, et qu'ils racontent agréablement une histoire.

Ne croyez pas, monsieur, que la *langue chinoise* soit un obstacle aux progrès des sciences spéculatives, ni que ces sciences fussent mieux cultivées quand la *langue tartare* deviendroit celle de tous les lettrés. Si toute l'autorité de la dynastie présente venoit à bout, ce que je ne crois pas possible, d'introduire la langue tartare, et de la substituer à la langue chinoise, les sciences n'en seroient pas plus avancées, par les raisons que j'ai apportées, et qui subsisteront toujours. Il est vrai que tout étranger donnera, comme vous faites, la préférence à la langue tartare; mais les Chinois penseront toujours autrement. Je ne parle pas seulement des Chinois qui ne savent que leur langue, et qui ne peuvent pas porter un jugement de comparaison; je parle de ceux qui possèdent l'une et l'autre langue. J'ai questionné sur cela des docteurs chinois, qui savoient toutes les finesses et les délicatesses de la langue des *Mant-cheoux*, et qu'on a mis dans le tribunal des versions, pour traduire des livres chinois en tartare; comme ils donnoient tout l'avantage à la langue chinoise, je crus qu'ils décidoient ou par vanité ou par prévention pour leur langue maternelle; c'est pourquoi je m'adressai à des Mant-cheoux fort habiles dans la langue chinoise. Ils commencèrent d'abord par faire l'éloge de leur langue et de leurs caractères; mais ensuite ils avouèrent qu'il y avoit dans la langue chinoise des tours fins, des expressions délicates, et un laconisme auquel la langue mant-cheou ne peut atteindre; qu'un petit nombre de caractères chinois forme dans l'esprit des idées vastes, nobles et difficiles à rendre dans une autre langue; et que si dans le discours elle est susceptible d'équivoque, il ne s'en trouve jamais dans les livres.

Vous me dites avec raison, monsieur, que la certitude qui résulte des *observations astronomiques* ne tombe que sur les époques, et non sur le détail ou la nature des

faits historiques ; en effet, l'observation bien faite fixe un temps, et ne touche pas à la vérité ou à la fausseté des choses qu'on dit s'être passées dans ce temps-là. Mais cette difficulté est commune à toutes les anciennes histoires profanes. Quelle sûreté avons-nous des faits historiques des Égyptiens, des Grecs, des Romains ? je ne dis pas des temps les plus reculés, qu'on regarde comme fabuleux, mais de ceux mêmes qui n'ont précédé l'ère chrétienne que de quelques siècles. Combien de disputes parmi les savans, qui, ne pouvant tout-à-fait se fier à la bonne foi des anciens écrivains, ont été obligés d'établir des règles de critique pour distinguer le vrai du faux, ou plutôt pour approcher du vraisemblable autant qu'il est possible. On ne voit point que les Chinois, comme d'autres nations, aient eu des raisons prises ou de l'intérêt ou de la jalousie des peuples voisins, pour altérer ou falsifier leur histoire ; elle consiste dans un exposition fort simple des principaux faits qui peuvent servir de modèle et d'instruction à la postérité. Leurs historiens paroissent sincères et ne chercher que la vérité ; ils n'affirment point ce qu'ils croient douteux ; et lorsqu'ils ne s'accordent point ensemble sur la durée plus ou moins longue d'un règne particulier ou d'une dynastie entière, ou de quelque autre fait, ils apportent leurs raisons, et laissent à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra. On ne remarque pas que leurs historiens aillent chercher l'origine de leur nation dans les temps les plus reculés ; il ne paroît pas même qu'ils soient persuadés que venir de loin, ce soit venir de bon lieu, ni que la gloire d'une nation consiste dans son ancienneté. Si cela étoit, on ne verroit pas les Chinois révoquer en doute les temps avant Fo-hi, et démentir même ceux d'entre eux qui ont fait commencer l'empire un nombre prodigieux d'années avant ce prince. On sait à la Chine que cette supputa-

tion est l'effet de l'ignorance, et qu'on a été trompé par les époques feintes de quelques astronomes. La grande histoire de la Chine n'a garde de rien dire de semblable, et, sans faire attention à ces temps fabuleux qui ont précédé Fo-hi, elle fixe le commencement de l'empire à ce règne.

Je ne prétends pas néanmoins que pour les faits particuliers on doive ajouter plus de foi à l'histoire chinoise qu'elle n'en mérite, et que n'en ajoutent les Chinois eux-mêmes. Je dis seulement qu'à considérer cette histoire en général, surtout depuis l'empereur Yao jusqu'au temps présent, il y a peu de chose à redire pour la durée totale, pour la distribution des règnes, et pour les faits qui sont de quelque importance. Il ne faut pas croire que l'*incendie* qui se fit des livres fût semblable à celui d'une bibliothèque, laquelle en peu d'heures est réduite en cendres. Tous les livres ne furent pas proscrits ; il y en eut d'exceptés, et entre autres les livres de médecine. Dans le triage qu'il en fallut faire, on trouva le moyen d'en mettre des exemplaires en sûreté. Le zèle des lettrés en sauva un bon nombre ; les antres, les tombeaux, les murailles, devinrent un asile contre la barbarie. Peu à peu on déterra ces précieux monumens de l'antiquité ; ils commencèrent à reparoître sans aucun risque sous l'empereur Venti, environ cinquante-quatre ans après l'incendie. Sous son successeur Hiao-king, on trouva les cinq *King* et les ouvrages philosophiques de *Confucius* et de *Menécus*, que Hia-ou fit donner au public la cinquième année de son règne, soixante-quinze ans après qu'ils avoient disparu. Le fameux vieillard *Ouao-Seng*, qui vivoit encore du temps de Venti, se vantoit de savoir le *Chu-king* par cœur : on le lui fit décrire tout entier, et l'on se fioit également à sa mémoire et à sa bonne foi. Quand on eut retrouvé l'original, on le confronta

avec l'écrit de Ouao-Seng ; l'on trouva que ce bon vieillard ne s'étoit point trompé, et que la conformité étoit entière, à la réserve de quelques mots qui ne mettoient pas de différence pour le sens. Leou-hiang vint ensuite, qui déterra et qui fit lui-même quantité de livres. Il a rendu par-là sa mémoire précieuse à la nation. Cependant les Chinois déplorent encore aujourd'hui la perte des livres en général, sans savoir précisement ce qu'ils ont perdu. Je suis persuadé que plusieurs mauvais livres périrent avec les bons, et cet avantage devroit les consoler de cette perte, d'autant plus que leurs King n'en ont point souffert, et qu'ils ont été conservés dans leur entier.

Vous regardez, monsieur, comme un autre obstacle à l'existence des anciens livres, le peu de consistance du *papier chinois*. J'ai lu quelque part, dites-vous, qu'il étoit de si peu de durée, et que la poussière et les vers le détruisoient si vite, qu'on étoit obligé continuellement de renouveler les bibliothèques. Cela seroit vrai, si du temps de Chi-oang-ti on eût écrit sur du papier. Tout s'écrivoit alors sur des feuilles d'écorce, ou sur de petites planches de bambou qui se conservent aisément. Le papier ne fut inventé qu'environ soixante ans après, sous le règne de Venti, de la dynastie des Han ; et il y en a de tant de différentes sortes, qu'on ne peut pas dire, généralement parlant, que tout le papier chinois soit mince, fragile et de peu de durée. Il y en a, à la vérité, de cette espèce, mais on ne s'en sert pas pour écrire ; il y en a d'autre auquel on ne peut pas attribuer ces mauvaises qualités. Il faut avouer néanmoins que le meilleur papier chinois ne peut guère se conserver long-temps dans les provinces du sud, et même nos livres d'Europe ne tiennent guère à Canton contre la pourriture, les vers et les fourmis blanches, qui dans une nuit en dévorent jusqu'aux couvertures ; mais dans les parties du nord, surtout dans

cette province, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, le papier assez mince se conserve très-long-temps. Je ne sais pas précisément quand les Coréens commencèrent leur fabrique de papier. Il est fait de coton ; il est aussi fort que la toile, et on écrit dessus avec le pinceau chinois. Si l'on vouvoit y écrire avec nos plumes, il faudroit y passer de l'eau d'alun, sans quoi l'écriture seroit baveuse. C'est en partie de ce papier qu'ils paient leur tribut à l'empereur ; ils en fournissent chaque année le palais. Ils en apportent en même temps une grande quantité qu'ils vendent aux Chinois. Ceux-ci ne l'achètent pas pour écrire, mais pour faire les châssis de leurs fenêtres, parce qu'il résiste mieux au vent et à la pluie que le leur ; ils huilent ce papier, et en font de grosses enveloppes. Il est aussi d'usage pour les tailleurs d'habits ; ils le manient et le froissent entre leurs mains jusqu'à ce qu'il soit aussi doux et aussi maniable que la toile la plus fine, et ils s'en servent en guise de coton pour fourrer les habits. Il est meilleur que le coton, lequel, lorsqu'il n'est pas bien piqué, se ramasse et se met en espèce de peloton. Ce que ce papier a de singulier, c'est qu'il se trouve trop épais pour l'usage qu'on en veut faire ; on peut aisément le diviser en deux ou trois feuilles, et ces feuilles sont encore plus fortes et plus difficiles à rompre que le meilleur papier de la Chine.

Passant des livres chinois à leurs *auteurs*, vous poursuivez, et vous dites que comme vous croyez les Chinois plus volontiers astrologues qu'astronomes, vous les croyez aussi plutôt superstitieux que religieux ou philosophes ; et vous ajoutez : « Je ne suis pas pour cela plus disposé à les croire *athées* à la manière dont on nous le raconte de la plupart de leurs lettrés et de leurs mandarins. » Je suis de votre sentiment, monsieur, et il m'a toujours paru que ceux qui ont accusé les lettrés chinois d'athéisme, n'ont eu d'autre raison de l'assurer que l'intérêt de la

cause qu'ils avoient entrepris de soutenir ; car la doctrine des King chinois est tout-à-fait opposée et contraire à cette idée. Ils ont apporté pour preuves des passages de quelques lettrés du temps des Song, et entre autres de *Tsou-ven-hong*, qui favorisoient leur dessein, tandis qu'ils ont mis à quartier les passages du même auteur qui prouvent le contraire. Tout ce qu'ils devoient conclure, c'est que cet écrivain est tombé en contradiction avec lui-même, et que par conséquent il ne doit être cru ni pour ni contre. Au reste, je vous dirai franchement que je n'ai point encore vu de Chinois qui fût athée dans la pratique. On en trouve quelquefois qui veulent le paroître dans la dispute, mais leur conduite dément bientôt leurs paroles ; et dans un péril imprévu, dans un renversement de fortune, on voit les uns soupirer vers le *Tao-tien-ye* (le Seigneur du ciel), et les autres invoquer les esprits et implorer leur assistance. En un mot, leur cœur s'accorde mal avec leurs discours. Je puis même ajouter, que le nombre est très-petit de ceux qui ont voulu paroître athées ; et si quelques-uns d'eux ont tâché dans leurs livres d'expliquer tout physiquement, jusqu'aux apparences des morts et des esprits, sans avoir recours à un Être suprême auteur de toutes choses, ils se plaignent de ce que leurs sentimens, loin d'être suivis, sont abandonnés des lettrés.

Quant aux *médecins chinois* dont vous voulez que je vous entretienne, lorsque je les entends parler sur les principes des maladies, je ne trouve pas beaucoup de justesse ni de solidité dans leurs raisonnemens ; mais quand ils font l'application de leurs recettes aux maladies qu'ils ont connues par le battement du pouls, et par les indications qu'ils tirent des différentes parties de la tête, je vois que leurs remèdes ont presque toujours un effet salutaire. C'est ce qui me feroit croire que ceux qui ont laissé à la postérité ces recettes joignoient la théorie à la pratique,

et avoient une connoissance particulière du mouvement du sang et des humeurs dans le corps humain, et que leurs neveux n'ont conservé que la mécanique. Mais ce qu'il seroit à souhaiter, c'est qu'on pût accoutumer les médecins et les chirurgiens chinois à étudier par la *dissection des cadavres* les parties du corps humain, et l'art de guérir les maladies; mais c'est ce que je ne crois pas qu'on puisse jamais leur persuader. Les raisons qu'ils opposent à cette pratique sont tirées de la piété filiale, et de l'horreur naturelle qu'ils ont d'ouvrir et de disséquer le corps d'un homme de la même manière qu'on met en pièces le corps d'une bête. « Quelle nécessité si pressante, disent-ils, d'ouvrir des corps, de fouiller dans leurs entrailles comme dans une mine, pour en tirer des connoissances plus curieuses qu'utiles? La terre, la mer, les montagnes, les plaines, les cavernes, les mines, les animaux terrestres et aquatiques ne fournissent-ils pas aux médecins toutes les drogues nécessaires pour la guérison des maladies qui peuvent se guérir? Et puisque, par la dissection des cadavres, on n'en trouve point qui rendent l'homme immortel, pourquoi respecter si peu la nature humaine qu'on en vienne jusqu'à déchirer par lambeaux la chair de ceux qui ne vous ont point offensés? On voit à la Chine déterrer des scélérats dont les crimes n'ont été découverts qu'après leur mort; on ne les coupe point en pièces, parce que leurs chairs sont pourries; mais on jette leurs ossemens dans les grands chemins, hors des villes, pour y être foulés par les bêtes de charge, et moulus par les charrettes; juste punition de leurs crimes ordonnée par la loi. Vous dites que chez vous ce sont les cadavres des criminels qu'on dissèque; excuse frivole: car puisque les tribunaux n'ont pas jugé le criminel digne de ce châtiment, pourquoi le lui faire souffrir après sa mort? Il n'a plus de sentiment, dites-vous, cela est vrai; mais quel est

l'homme qui ne frémît s'il savoit qu'après sa mort on dût l'écorcher, couper, diviser ses chairs, et disséquer jusqu'aux moindres parties de son corps? Est-on maître sur cela de son imagination? Ce n'est pas précisément la mort qu'on appréhende, c'est la manière de mourir. On étrangle ici les criminels, quand leurs crimes n'ont mérité que la mort; il n'y a point effusion de sang. Si les crimes sont plus griefs, on leur tranche la tête; mais quand les crimes sont atroces, on les coupe en dix mille pièces : Hors ce cas, nous respectons le corps de l'homme. »

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE MAILLA

AU PÈRE ***.

A Pékin, le 18 octobre 1733.

Mon révérend père, vous apprîtes l'année dernière que tout ce qu'il y avoit de missionnaires à *Canton*, avoient été chassés et relégués à *Macao*. Quelque persuadés que nous fussions que les mandarins de Canton ne s'étoient pas portés à cet excès de rigueur sans un ordre de la cour, nous ne laissâmes pas d'avoir recours à l'empereur, pour le supplier de permettre à trois ou quatre missionnaires de demeurer à Canton, afin d'y recevoir les lettres et autres choses qu'on nous envoie d'Europe, pour nous les faire tenir sûrement à Pékin. L'empereur, ayant admis cinq de nous en sa présence, nous dit qu'il n'avoit consenti à l'expulsion des missionnaires qu'après de vives instances des mandarins; que les accusations étoient si atroces, qu'il n'avoit pu s'empêcher d'acquiescer à leur

jugement; que du reste cela ne nous importoit guère à nous autres qui restions à Pékin, parce que, les vaisseaux européens devant faire désormais leur commerce à Macao, il nous seroit plus avantageux que ceux qui prennent soin de nos affaires demeurassent là qu'à Canton, où ces vaisseaux ne devoient plus revenir. Nous répondîmes qu'il n'y avoit guère que les vaisseaux portugais qui pussent aborder à Macao; que les gros vaisseaux d'Europe ne pourroient pas entrer dans le port, parce qu'il n'y avoit pas d'eau suffisamment; que quand même ils pourroient y entrer, le port étoit de trop peu d'étendue pour y recevoir les vaisseaux de Portugal et ceux des autres royaumes; qu'enfin Macao n'étoit pas une ville de commerce, et que même elle étoit hors d'état de fournir les vivres nécessaires aux vaisseaux européens. Cette réponse, prononcée d'un ton modeste, mais assuré, surprit l'empereur. « Si cela est vrai, nous dit-il, on peut permettre à trois ou quatre de vos gens de revenir à Canton, pour y être correspondans. » Et il prescrivit aux ministres d'état d'envoyer ses ordres au gouverneur général et au vice-roi.

Les *mandarins de Canton*, les ayant reçus, envoyèrent un *placet* encore plus violent que les autres et une carte du port de Macao, qu'ils avoient fait dresser selon leurs vues, afin de détruire ce que nous avions avancé à l'empereur. A la lecture qu'on en fit, par ordre de l'empereur, nous fûmes saisis d'horreur, tant il étoit rempli de fausses accusations et de calomnies grossières. Nous demandâmes qu'il nous fût permis d'en tirer une copie, afin d'y pouvoir répondre d'une manière dont sa majesté pût être satisfaite : ce qui nous fut accordé. Nous nous empressâmes de composer un *mémoire* où nous réfutâmes victorieusement toutes les imputations de nos ennemis. Nous nous y résumions ainsi : « Du reste, dans tout ce que nous venons de dire, nous ne prétendons point manquer au respect

qui est dû aux deux grandes dignités dont le tsong-tou et le vice-roi de Canton sont revêtus. Mais quand nous nous voyons accusés des crimes les plus noirs, de trahison, de révolte, du renversement des bonnes mœurs, et cela dans un placet dressé avec artifice et une modération apparente, qui pourroit en imposer à ceux qui ne nous connoissent point, notre réputation nous est trop chère pour demeurer dans le silence, et c'est ce qui nous oblige de justifier notre innocence par la réponse que nous faisons au placet, et que nous vous remettons, grands de l'empire et ministres de l'état. »

Ces premiers ministres, à qui nous donnâmes cette réponse, la reçurent; mais on étoit alors sur la fin de l'année chinoise : c'est un temps où les affaires du gouvernement sont comme suspendues. Cependant l'empereur nous envoya les *présens* ordinaires *de la nouvelle année*, qui consistent en des cerfs, des faisans, des poissons gelés, des fruits, etc., et le premier jour de l'an, nous nous rendîmes au palais pour nous acquitter des cérémonies ordinaires en ce jour-là. L'empereur, par une distinction singulière, voulut que nous les fissions en sa présence; après quoi il fit donner à chacun de nous deux de ces bourses qu'on porte aux deux côtés de la ceinture, dans chacune desquelles il y avoit une demi-once d'argent. Il nous fit servir ensuite une table garnie de viande, de poissons et de laitage. Un accueil si gracieux de la part de ce prince fit juger qu'il avoit lu notre réponse, et qu'il vouloit, par ces marques d'honneur, adoucir le chagrin que nous avoient causé les fausses et injustes accusations des mandarins de Canton. Ce ne fut pourtant qu'au commencement de mars qu'il nous fit donner ordre d'aller au palais pour être admis en sa présence. Nous nous y rendîmes plusieurs jours de suite, mais toujours inutilement, et il partit pour aller faire les cérémonies du

printemps à la sépulture de l'empereur Cang-hi son père, sans nous avoir reçus.

A son retour, quelques-uns des missionnaires allèrent au palais, pour s'informer de l'état de sa santé. L'empereur leur fit dire qu'il se portoit bien, et qu'il ordonnoit à ceux des Européens les plus instruits de la langue et des coutumes de l'empire, de se rendre au palais. Nous y allâmes, ne doutant point qu'après les bons traitemens que nous avions reçus au commencement de l'année chinoise, il n'accordât à quelques-uns des exilés à Macao la permission de revenir à Canton. Nous étions dans l'erreur, et nous ne fûmes pas long-temps sans en être désabusés.

En arrivant près de la salle où étoit l'empereur, nous y vîmes entrer deux des principaux ministres d'état. Jusque-là ce prince ne nous avoit jamais donné *audience* en présence de ses ministres, ce qui nous fit juger qu'il avoit à leur donner des ordres qui pourroient ne nous être pas favorables. En effet, à peine fûmes-nous entrés, que nous aperçûmes qu'il ne s'agissoit de rien moins que de nous chasser absolument de la Chine. Tout ce que dit l'empereur roula principalement sur ce que la religion chrétienne défendoit à ceux qui l'embrassent d'honorer leurs ancêtres après leur mort.

Nous fûmes tous d'avis qu'il falloit dresser un acte de ce qui s'étoit passé dans cette audience, et que, pour le rendre authentique, il seroit signé de tous ceux qui y assistèrent; qu'on l'enverroit ensuite à Rome, et à monseigneur notre évêque, afin qu'il jugeât si, dans ce danger extrême ou étoit la mission, il n'étoit pas à propos d'ordonner aux missionnaires de se conformer aux permissions accordées par le saint siége, et que son légat apostolique, M. *Mezzabarba,* patriarche d'Alexandrie, leur avoit laissées avant son départ de la Chine pour l'Europe. C'est ce que le prélat jugea absolument nécessaire, en

publiant une lettre pastorale par laquelle il enjoignoit à tous les missionnaires de se conduire selon ces permissions, sous peine de suspense, *ipso facto*, de tout exercice de leurs fonctions.

Tel est l'acte que nous dressâmes : « Le 18 mars 1733, nous parûmes devant l'empereur. Après nous avoir parlé de la loi chrétienne, qu'il disoit n'avoir encore ni défendue ni permise, il en vint à un autre article, sur lequel il insista principalement : « Vous ne rendez aucun honneur à vos parens et à vos ancètres défunts, nous dit-il ; vous n'allez jamais à leur sépulture, ce qui est une impiété très-grande ; vous ne faites pas plus de cas de vos parens que d'une tuile qui se trouve à vos pieds : témoin cet *Ourtchen*, qui est de la famille impériale (le prince Joseph, confesseur de Jésus-Christ). Il n'eut pas plus tôt embrassé votre loi, qu'il perdit tout respect pour ses ancêtres, sans qu'on ait jamais pu vaincre son opiniâtreté ; c'est ce qui ne peut se souffrir. Ainsi je suis obligé de proscrire votre loi et de la défendre dans tout mon empire ; après cette défense, y aura-t-il quelqu'un qui ose l'embrasser? Vous serez donc ici sans occupation, et par conséquent sans honneur. C'est pourquoi il faut vous retirer. » L'empereur ajouta plusieurs autres choses peu importantes ; mais il revenoit toujours à dire que nous étions des impies, qui refusions d'honorer nos parens, et qui inspirions le même mépris à nos disciples. Il parloit fort rapidement, et d'un ton d'assurance qui ne prouvoit que trop qu'il étoit convaincu de la vérité des reproches qu'il nous faisoit, et que nous n'aurions rien à répliquer.

» Lorsque ce prince nous eut laissé la liberté de parler, nous lui répondîmes d'un air modeste, mais avec toute la force que l'innocence et la vérité inspirent, qu'on l'avoit mal informé; que tout ce qu'on lui avoit rapporté étoit de pures calomnies, et de malignes inventions d'en-

nemis secrets, qui cherchoient à nous rendre odieux et à nous perdre dans l'esprit de sa majesté; que l'obligation d'honorer ses parens nous est prescrite par la loi chrétienne, et qu'elle en est le quatrième commandement; que nous ne pouvons pas prêcher une loi si sainte, sans apprendre à nos disciples à s'acquitter de ce devoir indispensable de piété. « Quoi! nous dit l'empereur, vous visitez la sépulture de vos ancêtres? — Oui, sans doute, répondîmes-nous, mais nous ne leur demandons rien, et nous n'attendons rien d'eux. — Vous avez donc des tablettes? reprit le prince. — Non-seulement des tablettes, dîmes-nous, mais encore leurs portraits, qui nous rappellent bien mieux leur souvenir. »

» L'empereur parut fort étonné de ce que nous lui disions. Après nous avoir fait deux ou trois fois les mêmes questions, qui furent suivies des mêmes réponses, il nous dit : « Je ne connois pas votre loi, je n'ai jamais lu vos livres; s'il est vrai, comme vous le dites, que vous n'êtes point contraires aux honneurs que la piété filiale prescrit à l'égard des parens, vous pouvez demeurer ici. » Puis se tournant vers ses ministres : « Voilà des faits que je croyois constans, leur dit-il, et cependant ils les nient fortement. Examinez avec soin cette affaire, informez-vous exactement de la vérité; vous me ferez ensuite votre rapport, et je donnerai mes ordres. »

Alors les *ministres* se retirèrent : nous les suivîmes jusqu'au vestibule, et là ils voulurent nous interroger tout debout et à la hâte. Nous leur représentâmes que cette affaire ne pouvoit pas s'éclaircir en si peu de temps; que nous leur donnerions des livres qui contiennent les articles de la loi chrétienne, et qu'on y trouveroit de quoi contenter pleinement l'empereur sur tous les doutes qu'il nous avoit exposés. Ils y consentirent, et nous les leur portâmes le lendemain. Nous y avions joint un placet,

par lequel nous rendions de très-humbles grâces à l'empereur d'avoir eu la bonté de nous admettre en sa présence et de nous communiquer les accusations calomnieuses dont on s'étoit efforcé de nous noircir, et qu'il verroit détruites par la simple lecture des livres qui expliquoient les devoirs de la religion chrétienne. Nous finissions le placet par une très-humble prière que nous faisions à sa majesté de nous continuer une semblable faveur, au cas que nos ennemis portassent contre nous jusqu'à son trône de nouvelles calomnies, afin que nous pussions les détruire de la même manière, et prouver notre innocence. Les ministres reçurent nos livres, en nous disant qu'il falloit du temps pour les lire, et ils nous congédièrent.

Après plus de cinq mois d'attente, ils nous les renvoyèrent, sans nous faire dire un seul mot de ce qu'ils en pensoient, ni des dispositions où étoit l'empereur à notre égard. Ainsi nous sommes toujours dans le même état d'incertitude sur le sort d'une mission autrefois si florissante, qui se trouve maintenant sur le penchant de sa ruine et près de périr. Notre unique ressource est dans la miséricorde du grand maître que nous servons. Il seroit inutile de vous demander le secours de vos prières; il suffit de vous avoir fait connoître le besoin que nous en avons. Je suis, etc.

LETTRE (EXTRAIT) DU PÈRE PARENNIN

A M. DE MAIRAN,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

A Pékin, le 28 septembre 1735.

Monsieur, je me souviens qu'en l'année 1716, que votre dissertation sur la glace fut couronnée à Bordeaux, je suivis l'empereur à la chasse du tigre pendant l'hiver, et je me trouvai insensiblement engagé à convaincre deux ministres de l'empire, et dix docteurs, qu'on pouvoit *glacer de l'eau chaude* auprès d'un brasier. Cet engagement étoit une suite des entretiens que j'avois eus avec ces messieurs sur la congélation des liquides au temps froid. Je tâchai de leur faire comprendre la nature du liquide, sa composition, ses parties intégrantes, leur figure, l'air mêlé dans les intervalles, qui tient les parties en mouvement, etc. Je conclus ensuite que pour glacer l'eau, il ne s'agissoit que d'en faire sortir les parties les plus subtiles, qui empêchoient les autres de se lier, et y en introduire d'autres capables de la fixer et d'en arrêter le mouvement. « Ce seroit, dit un de ces messieurs, une jolie opération à voir, et je serois curieux de savoir de quels instrumens on pourroit se servir pour travailler sur des parties si subtiles qu'elles échappent à notre vue. — Monsieur, lui répondis-je, puisque sur ce que j'ai l'honneur de vous dire vous n'en voulez croire qu'à vos yeux, quoiqu'ils ne soient pas toujours des témoins sûrs de la vérité, je suis prêt à contenter votre curiosité. »

A peine avois-je achevé de parler, que tous me prirent au mot. Ils fixèrent une nuit pour faire l'opération, et

pour lieu du rendez-vous, la tente du président des docteurs. Dans le moment même que je partois pour y aller, l'empereur m'ayant envoyé chercher, cet incident me fit manquer à ma parole. Ces messieurs, ne me voyant point arriver, soupçonnèrent que je m'étois trop avancé. Un d'entre eux, qui ne croyoit pas qu'un étranger, qu'un barbare, ainsi qu'ils appellent tous ceux qui ne sont pas Chinois, en pût savoir plus que lui, perdit patience, comme on me le raconta dans la suite : « Eh ! messieurs, s'écria-t-il, jusqu'à quand vous laisserez-vous tromper par un homme qui, non content de nous avoir souvent amusé sur la religion par des discours frivoles et dénués de preuves sensibles, veut encore nous tromper sur les choses naturelles par des explications nullement fondées et inventées à plaisir. Que dira-t-on de nous, quand on saura qu'il a assemblé ici tant d'honnêtes gens pour écouter les fables qu'il nous débite ? » Sur quoi il se leva brusquement, et prit le chemin de sa tente pour y prendre du repos et dissiper son indignation. Les autres, plus modérés, se retirèrent peu après, mais sans faire aucun éclat. Le président, qui est de ses amis, resta seul, véritablement mortifié de n'avoir pu me justifier, ni me prévenir à temps, pour me détourner de tenter une entreprise qu'il croyoit au-dessus des forces humaines ; « car, disoit-il, c'est vouloir forcer la nature que de faire geler de l'eau auprès du feu. »

Le lendemain je vis ces messieurs qui suivoient la chasse ; j'allai leur faire mes excuses, en leur disant la raison qui m'avoit fait manquer au rendez-vous. La politesse chinoise ne leur permit pas de me répondre ce qu'ils pensoient ; mais, prenant un ton qui marquoit assez qu'on m'en tenoit quitte, ils me dirent que ce seroit pour une autre fois. « Ce sera ce soir même, repris-je, si vous l'agréez ; car je n'irai pas chez l'empereur, et je

me rendrai de bonne heure chez M. le président. » Je m'y rendis effectivement le premier, et vis que ces messieurs furent contens de me trouver à leur arrivée. Après les complimens ordinaires, chacun prit sa place, formant une espèce de cercle autour d'un grand brasier, qui étoit au milieu de la tente, dont on affecta d'abaisser la portière, afin d'augmenter la chaleur, dans la pensée où ils étoient qu'elle empêcheroit le succès de l'opération. Ils commencèrent d'abord à parler de choses indifférentes; car, voyant qu'il n'y avoit rien de préparé que pour une simple conversation, ils crurent que je n'étois venu que pour m'excuser, ou pour me divertir aux dépens de ceux qui avoient eu la simplicité de croire qu'on pût congeler des liquides dans un lieu si chaud. Mais lorsque je m'aperçus que la chaleur étoit devenue si grande, qu'elle les obligeoit à quitter leurs bonnets et leurs casaques de zibeline, je pris la parole : « Eh bien, messieurs, leur dis-je en riant, je crois que nous serons bientôt obligés de boire à la glace; ne seriez-vous pas d'avis que j'en préparasse de bonne heure? » Cette proposition fut reçue avec un éclat de rire, et on la prit pour une plaisanterie. Le président me demanda si je parlois sérieusement : « Oserois-je parler autrement, lui répondis-je, devant une si respectable compagnie? Ordonnez seulement à vos domestiques de m'apporter une écuelle d'argent remplie de neige avec sa soucoupe pleine d'eau, et je vous ferai voir que je n'ai rien avancé que je ne puisse exécuter. » Je fus servi à l'instant; car en arrivant j'avais pris la précaution de dire aux officiers du président de me tenir tout cela prêt.

J'étois assis sur un coussin, les jambes croisées comme tous les autres; on m'apporta l'écuelle remplie de neige, et le plat plein d'eau tiède. Cet appareil réveilla l'attention des spectateurs. Il s'agissoit cependant de mêler

avec la neige, sans qu'on s'en aperçût, le nitre que j'avois apporté. Je pris pour prétexte que les flambeaux qui éclairoient la tente, étant trop près de moi, m'incommodoient la vue. On ordonna aussitôt aux domestiques de les placer ailleurs, et pendant ce mouvement je glissai mon nitre dans la neige. Je posai d'abord l'écuelle dans le plat d'eau; je l'approchai jusque sur le bord du brasier, et, feignant d'avoir de la peine à tenir l'un et l'autre, j'invitai le docteur incrédule à tenir le plat, tandis que je tiendrois l'écuelle : c'est à quoi il consentit volontiers, pour avoir le plaisir d'examiner de plus près l'opération. Mais sa curiosité lui coûta cher, sans qu'il osât s'en plaindre, tandis que tous les autres rioient à gorge déployée, parce que, voyant fondre la neige que je remuois de la main, ils étoient fort éloignés de croire que l'eau du plat qui étoit dessous, et plus près du feu, pût jamais devenir de la glace. Cependant elle se formoit, et en très-peu de temps mon opération fut achevée. Comme l'incrédule avoit peine à soutenir plus longtemps l'ardeur du feu, et qu'à tout moment il détournoit la tête : « J'ai compassion de vous, lui dis-je; votre secours m'est désormais inutile, et vous pouvez lâcher le plat sans craindre qu'il tombe. » Il le lâcha en effet, et se retira au plus vîte. Tous ces messieurs, voyant ce plat suspendu au fond de l'écuelle que je tenois par l'oreille, furent étrangement surpris. Ils s'avancèrent et touchèrent la glace des doigts; ils prirent ces deux pièces jointes ensemble, et, les maniant sans beaucoup de précaution, ils se couvrirent de l'eau de neige qui tomboit sur leurs habits. Après avoir présenté au feu le dessous du plat et avoir pareillement renversé l'écuelle sur le feu, il me resta à la main un plat de glace très-pure et très-claire. Chacun voulut le manier et le regarder aux flambeaux; le docteur incrédule, ne se fiant

ni à la vue ni au toucher, cassa le plat, et en porta un morceau à la bouche pour le manger, supposant que le goût seroit un témoin plus fidèle de la vérité du fait que les autres sens. Il est à observer que les Chinois de Pékin, au fort de l'été, non-seulement boivent à la glace, mais qu'ils en mangent encore d'assez gros morceaux, sans qu'elle nuise à leur santé. Après qu'il en eut mangé : « C'est véritablement de la glace, s'écria-t-il, et de la meilleure : je me rends, et je rends pareillement justice à celui qui la mérite ; mais j'avoue que si ce changement ne s'étoit pas fait en ma présence, je ne l'aurois jamais cru possible. »

Le lendemain de cette expérience, je suivis l'empereur à la chasse ; ces messieurs, qui n'étoient comme moi que simples spectateurs, pouvoient quitter leur rang, et ils le firent, dans l'impatience où ils étoient de me joindre. Comme la nuit précédente ils avoient tenté inutilement de faire de la glace, en imitant ce qu'ils m'avoient vu faire, ils étoient curieux de savoir ce qui les avoit empêchés de réussir. Je leur répondis qu'ils n'avoient qu'à s'adresser à M. le président. « Oui, messieurs, dit le président, j'en ai fait l'épreuve, et je l'ai faite avec succès. Je vous communiquerai ce secret, mais ce ne sera pas à présent ; il faut qu'il en coûte un peu de patience à ceux qui ont manqué de foi. » Ensuite m'adressant la parole : « Nous voudrions bien savoir, me dirent-ils, comment se forment la *grêle*, le *tonnerre* et les *tempêtes*. « Je leur expliquai ce que j'en savois le plus clairement qu'il me fut possible : mon explication n'étoit pas sans réplique, mais heureusement leurs objections roulèrent presque toutes sur les effets du tonnerre. « Il tombe souvent, me disoient-ils, au lieu de monter, et de se dissiper en l'air, comme fait la poudre. « Je vois bien, messieurs, leur répondis-je, qu'il faudra encore vous convaincre par le

témoignage des yeux. Je vous composerai une poudre qui éclatera comme le tonnerre, et qui, au lieu de faire son effet en haut, le fera en bas, et percera le fond d'une cuillère de fer, dans laquelle on fera chauffer cette poudre. » J'avois en effet de quoi faire de la *poudre fulminante*; le succès de cette nouvelle opération, dont ils furent témoins, redoubla leur admiration : ce qui fit dire à l'un d'eux que je pouvois désormais le tromper, parce qu'après ce qu'il avoit vu, il ne pouvoit s'empêcher de me croire sur tout le reste. « Je suis incapable de tromper personne, lui répondis-je; je voudrois bien au contraire être assez heureux pour vous détromper sur des erreurs où vous êtes par rapport à la religion, et qui sont d'une bien plus grande conséquence pour votre bonheur que l'ignorance de quelques effets naturels. »

Un autre jour, le discours tomba sur la manière dont les *pierres* se forment dans le sein de la terre : ma réponse fut courte; une plus longue eût été assez inutile, avec des gens qui n'écoutent la théorie que par complaisance et sans en rien croire, et qui réduisent tout au témoignage des sens. « Voulez-vous, leur dis-je alors, que je vous conduise jusqu'au centre des montagnes et au fond des carrières, pour vous faire toucher au doigt ce que je viens de vous dire de la formation des pierres et de leur accroissement? — Non, me dit l'un de ces messieurs, j'aime mieux vous en croire sur votre parole que de m'engager dans un voyage si obscur et si dangereux : mais si, sans courir tant de risques, vous nous montriez une petite pierre de votre façon, vous nous obligeriez fort, et vous nous trouveriez plus dociles à vous écouter sur tout le reste. — J'y consens volontiers, lui répondis-je; mais ce ne sera pas ici, où je manque de ce qui m'est nécessaire pour vous contenter; ce sera à Pékin, où je vous ferai une pierre, sans me servir d'aucun corps dur ou solide :

bien plus, je vous apprendrai à la faire, et vous serez maître en ce genre dès votre premier coup d'essai ; il ne vous en coûtera que de mêler deux sortes de liqueurs ensemble. Vous verrez d'abord un bouillonnement, un combat de ces deux liquides, qui ne finira que par la destruction de l'un et de l'autre, et il ne restera qu'une pierre blanche au fond du vase. Mais vous vous souviendrez de la parole que vous me donnez de m'écouter ensuite, avec plus de docilité, sur un sujet bien plus relevé et infiniment avantageux pour vous, puisqu'il vous procurera un bonheur éternel. — Faites ce que vous me promettez, dit le docteur, et je n'aurai pas de peine à vous croire. »

J'effacerois, monsieur, tout ce que j'ai l'honneur de vous écrire, si j'adressois ma lettre à une personne moins éclairée que vous ; car elle me reprocheroit peut-être qu'il ne convient à un missionnaire que d'annoncer simplement la foi à ces infidèles, sans s'amuser à les entretenir de matières de physique et de pure curiosité. Je répondrois à ce reproche ce que l'expérience a appris à tous les anciens missionnaires, que quand il s'agit de prêcher aux grands et aux lettrés de cette nation, on ne réussit pas d'ordinaire en débutant par les mystères de notre sainte religion ; les uns leur paroissent obscurs, les autres incroyables ; la persuasion où ils sont que les étrangers n'ont point de connoissance sur la religion, qui soit comparable à leur grande doctrine, fait que s'ils nous écoutent un moment, ils détournent aussitôt le discours sur un autre sujet. Leur vanité, l'estime qu'ils ont pour eux-mêmes, le mépris qu'ils font des autres nations, transpirent malgré eux au travers de leur feinte modestie et des termes polis qu'ils affectent. Ainsi, pour mériter leur attention, il faut s'accréditer dans leur esprit, gagner leur estime par la connoissance des choses naturelles qu'ils ignorent la plupart, et qu'ils sont curieux d'apprendre :

rien ne les dispose mieux à nous entendre sur les saintes vérités du christianisme. Il faut ajouter à cela beaucoup de complaisance, et une grande patience à écouter et à résoudre les difficultés qu'ils proposent, bonnes ou mauvaises, faisant paroître qu'on fait cas de leur capacité et de leur mérite personnel. C'est par ces sages ménagemens qu'on s'insinue dans leur esprit, et qu'insensiblement on fait entrer les vérités de la religion dans leur cœur.

Vous me dites, monsieur, dans le parallèle que vous faites entre les Chinois et les Égyptiens, qu'il y a à la Chine des castes et des tribus comme en Égypte. C'est une erreur que vous aurez puisée dans quelque relation où l'on aura abusé des termes de castes et de tribus, qu'on ne voit pas à la Chine comme aux Indes. Voici ce qui peut avoir donné lieu à cette erreur : il y a des hommes à la Chine qui sont *infâmes*, non pas d'origine, mais par la profession qu'ils exercent; ils ne peuvent être reçus mandarins, et le peuple même ne contracte point d'alliance avec eux. Tels sont les comédiens qui jouent sur un théâtre public, les ministres de débauche, les corrupteurs de la jeunesse, les geoliers, et ceux qui dans les tribunaux donnent la bastonnade aux coupables, quand la sentence du juge l'ordonne. Ces gens-là ne font point caste; il n'y a que la misère, et non pas leur naissance, qui les engage dans ces professions honteuses, et leurs descendans peuvent les abandonner, quand ils ont de quoi vivre honorablement. Il y a encore une autre espèce de gens infâmes, qu'on appelle *to-min ;* on ne les trouve que dans la province de Tche-kiang, surtout dans la ville de Chao-king, où on les oblige d'habiter dans une rue séparée. Il ne leur est permis d'exercer que le plus vil et le plus petit commerce, tel que celui de vendre des grenouilles, et de petits pains sucrés pour les enfans, ou de jouer de la trom-

pette devant les morts quand on les porte en terre. Quand on impose des corvées, on les fait faire à ces gens-là, que chacun a droit de maltraiter impunément; on ne s'allie point avec eux; leurs femmes ont une marque à leurs tabliers qui les distingue des autres; ce sont les seules qui traitent des mariages, et qui aient entrée chez toutes les dames qui ont des fils ou des filles à marier; ce sont elles qui accompagnent l'épouse quand elle va à la maison de son époux. Elles gagnent plus ou moins, à proportion du talent qu'elles ont de dissimuler aux deux parties, qui ne se voient pour la première fois que le jour de leur mariage, les défauts qu'on n'aperçoit pas du premier coup d'œil. Une autre espèce de gens, qu'on nomme *Kan-kia*, n'est guère moins méprisable. Ce sont ceux qui conduisent les barques chargées de riz pour les magasins royaux. Lors de la construction du canal impérial, regardant la conduite de ces barques comme un emploi pénible, on y destina ceux qui, pour des fautes personnelles, étoient condamnés à l'exil. Les uns furent faits chefs de barques, et les autres simples matelots; on les y fit monter chacun avec toute leur famille, et ils n'ont point d'autre maison, soit que les barques marchent, soit qu'elles demeurent à l'ancre. On leur fournit le riz et tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance Voilà sans doute ce qui a pu faire écrire qu'il y avoit des castes à la Chine; si cela suffisoit pour l'assurer, on pourroit dire pareillement qu'en Europe ceux qui sont condamnés aux galères ou à l'exil font une caste particulière. Le reste des Chinois a toujours été divisé en gens de lettres, en gens de guerre, en marchands, laboureurs, artisans, comme partout ailleurs.

Vous me demandez, monsieur, s'il paroît ici des *aurores boréales*, et vous souhaitez que je vous en rende

compte; c'est sur quoi je ne puis vous contenter : le ciel nous refuse ici ces beaux spectacles qu'il vous prodigue à Paris; je croirois presque que c'est par compassion envers les pauvres mathématiciens chinois, pour qui tous phénomènes sont fort à charge, puisque le moins qui leur en coûte, c'est de faire à leur dépens le voyage de la cour, pour en rendre compte. Là, on les regarde comme gens qui apportent de mauvaises nouvelles; car, selon eux, toute nouveauté qui paroît au ciel marque presque toujours son indignation contre le maître qui gouverne ou contre les mauvais mandarins qui foulent le peuple. Je comparerai volontiers ceux qui veillent jour et nuit sur l'observatoire de Pékin aux védettes de nos armées, qui ne souhaitent rien moins que de voir approcher l'ennemi, parce qu'il n'y a que des coups à gagner pour eux.

J'attends avec impatience votre excellent ouvrage sur les aurores boréales; j'espère y trouver l'éclaircissement de quelques doutes; car il ne me semble pas que tant de feu, tant de lumière puissent tirer leur origine de notre air, je veux dire de ce corps fluide qui entoure toute la terre et qu'on nomme *atmosphère*. Il doit y avoir au-dessus d'autres matières inflammables qui circulent, quelquefois assez bas pour atteindre notre atmosphère, et s'enflammer, ou par la fermentation que peut causer ce mélange, ou par attraction contre des corps hétérogènes. Croyez-vous que notre atmosphère terrestre soit si ronde qu'elle n'ait pas des pointes, des pyramides qui s'élèvent plus ou moins, selon la qualité du lieu de la terre auquel elles répondent perpendiculairement? car il me semble que l'atmosphère n'est pas partout égale; qu'elle suit la nature du pays, et que les colonnes d'air les plus grossières pressent les plus subtiles, et les font monter au-dessus des autres; elles peuvent par conséquent rencontrer aisément cette matière dont j'ai parlé, et prendre feu, sup-

posé qu'elles y aient de la disposition, c'est-à-dire qu'elles aient plus de particules de soufre, ou d'autres matières inflammables, que les autres colonnes d'air voisin. Le retour des aurores boréales marque assez que la matière qui les occasionne va, vient, s'approche, s'éloigne de nous. Mais d'où vient ce mouvement irrégulier? quelle est la cause qui le lui imprime? l'aurore a-t-elle quelque rapport, quelque liaison avec les autres phénomènes extraordinaires, comme la lumière zodiacale, les comètes, etc.? C'est ce que je ne sais pas, et que j'apprendrai sans doute par la lecture de votre ouvrage.

Avant que de fermer ma lettre, je la finis par une nouvelle qui nous intéresse fort. Le 7 d'octobre, l'empereur *Yong-Tching*, ayant donné audience à son ordinaire, depuis environ midi jusqu'à deux heures, se sentit incommodé; il se retira pour prendre du repos et quelques remèdes. Le même jour, avant neuf heures du soir, il mourut à sa maison de plaisance nommée *Yuen-ming-yuen*, âgé de 58 ans, la 13e année de son règne. Son corps fut apporté après minuit au palais de la ville, comme s'il eût été simplement malade. On publia quelques jours après qu'il n'étoit mort que le 8e du mois, 23e de la 8e lune. De plusieurs enfans qu'il a eus, il ne lui en reste que trois; aucun d'eux n'est légitime, l'impératrice étant morte depuis quelque temps sans lui avoir donné d'enfans. L'aîné des trois, âgé de 26 ans, a monté sur le trône sans aucune contradiction, quoiqu'il n'ait été nommé que secrètement prince héritier, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même devant tous les grands, en leur marquant l'année et le jour où l'acte a été fait, et le lieu où il étoit déposé.

Le peuple, instruit de l'*éclipse solaire* qui devoit arriver au bout de huit jours, ne manqua pas de gloser sur cette mort subite, comme si elle y eût influé d'avance; car tout

le reste de l'année court sur le compte du défunt ; la suivante change de nom ; c'est par elle que commence le nouveau règne, et il est déjà arrêté qu'elle s'appellera *Kieng-long*. Cette éclipse devoit être de 8 doigts 20 minutes ; elle devoit commencer le 16 d'octobre à sept heures et trois quarts deux minutes, et finir à dix heures et un quart trois minutes ; mais, ce qui est extraordinaire en cette saison, dès le matin le ciel se couvrit de nuages, de sorte qu'on n'en vit ni le commencement ni la fin. Ces nuages furent d'autant plus désagréables pour nous, que la veille de l'éclipse, et le jour suivant, le temps fut très-serein. Les mathématiciens chinois, qui observoient sur la tour avec les pères Kegler et Pereyra, se réjouissoient de n'avoir presque rien vu. Ils allèrent bien contens en rendre compte au nouvel empereur, en le félicitant de ce que le ciel, pour récompenser sa piété et ses autres vertus, lui avoit épargné le chagrin de voir le soleil éclipsé. Cela seul ne confirme-t-il pas, monsieur, ce que je vous ai écrit, que l'astronomie languira toujours à la Chine? Et comment y feroit-elle quelques progrès, si ceux qui sont seuls chargés d'observer le ciel ne souhaitent rien tant que de n'y voir rien d'extraordinaire? J'ai l'honneur d'être, etc.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

(Les Morceaux et Lettres marqués d'un astérisque (*) ne sont point dans la première édition de cet ouvrage.)

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

